

Les **NOTES DE CHEVET** de **SÉI SHŌNAGON'**

Dame d'Honneur au Palais de Kyōto

(Essai de traduction)

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

ANDRÉ BEAUJARD

Elève diplômé de l'Ecole des Langues Orientales



PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

G.-P. MAISONNEUVE

32, rue de Grenelle et 33, rue Saint-Guillaume

1934

Les NOTES DE CHEVET
de SÉI SHŌNAGON'

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays. -- Copyright by G.-P. Maisonneuve 1934

Les **NOTES DE CHEVET** de **SÉI SHŌNAGON'**

Dame d'Honneur au Palais de Kyōto

(Essai de traduction)

THÈSE COMPLÉMENTAIRE
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

ANDRÉ BEAUJARD

Elève diplômé de l'Ecole des Langues Orientales



PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

G.-P. MAISONNEUVE

32, rue de Grenelle et 33, rue Saint-Guillaume

—
1934

A MA GRAND'MÈRE
MADAME ARMANCE BARTHÉLEMY
(1847-1932)

*EN TÉMOIGNAGE D'AFFECTION ET
DE RECONNAISSANCE.*

A MONSIEUR JOSEPH DAUTREMER
CONSUL GÉNÉRAL DE FRANCE,
PROFESSEUR HONORAIRE A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES,

RESPECTUEUX HOMMAGE.

INTRODUCTION

Avec l'essai de traduction qu'on pourra lire ci-après, doit paraître un travail consacré à Sēi Shōnagon', à son temps et à son œuvre (1). Je dirai donc seulement, ici, les quelques mots qui me sont indispensables pour présenter au lecteur l'ouvrage étudié, puis mon essai lui-même, et pour montrer ce qu'il est juste d'attendre d'une version comme la mienne.

Les « *Notes de chevet* » furent rédigées dans les dernières années du x^e siècle, et sans doute aussi dans les premières années du xi^e, par une dame du Palais de Kyōto. Leur auteur, que nous connaissons sous le nom de Sēi Shōnagon', était au service de la princesse Sadako, principale épouse de l'empereur Itchijō (2), et fille du maire du palais Foujiwara no Mitchitaka. Elle nous a laissé, dans ses « mémoires », avec des réflexions sur les gens qui l'entouraient et sur toutes sortes de sujets, la relation de divers événements, peu importants, il faut le reconnaître, qui se succédèrent à la Cour pendant qu'elle y vivait, et, surtout, elle a donné, d'une société frivole et brillante, des descriptions singulièrement colorées.

Toutes ces choses sont rassemblées dans un désordre qui n'est pas le moindre attrait des « Notes ». Celles-ci ont d'autres charmes, et les regrets du traducteur sont grands lorsqu'il voit combien peu en garde sa version. Et pourtant ! comment s'étonner, quand on a une idée des obstacles rencontrés par celui qui transporte un ouvrage japonais dans une langue européenne, et particulièrement en français ? Le japonais, dirai-je en reprenant un mot de M. Revon, est une langue « extrêmement vague » (3). Souvent, sinon toujours, il laisse à

(1) Ce travail est désigné plus loin par la lettre S.

(2) Quand Sēi arriva à la Cour, sans doute au premier mois de 990, l'empereur avait dix ans et Sadako quinze ans. Elle-même devait avoir environ vingt-cinq ans.

(3) Voir Revon, *Anthologie*, p. 4.

deviner beaucoup plus qu'il n'énonce, tandis que le français, au contraire, demande plus de précision que tout autre idiome.

Quand on examine une traduction, en japonais moderne, d'un texte japonais ancien, on songe que, pour sûr, c'est dans cette langue qu'il serait encore le plus facile de le tourner, même si le vocabulaire nippon avait complètement changé depuis l'an mille. Les passages obscurs de l'original sont remplacés par des phrases à peine moins douteuses, qui les rendent, du reste, le plus exactement possible. Mais le français est d'une autre essence ; où le japonais n'a pas de pronom, il en veut toujours un ; il exige l'indication du genre, que l'anglais, par exemple, omet la plupart du temps, et il ne souffre guère, à la différence de certaines langues européennes, l'emploi, comme substantif, de l'infinitif du verbe. Cela oblige le traducteur à pourvoir le verbe d'un sujet qu'il a fréquemment beaucoup de peine à découvrir.

Exposer ces difficultés, et j'en citerais bon nombre, c'est prouver qu'en traduisant du japonais, on est constamment forcé de paraphraser, puisqu'on se trouve sans cesse contraint de dire plus que l'écrivain n'a exprimé. Le résultat d'un travail fait dans ces conditions doit donc être regardé comme le fruit d'une collaboration de l'interprète avec l'auteur, et nous verrons plus loin qu'il faut nommer en même temps qu'eux, lorsqu'il s'agit d'un ouvrage aussi malaisé à lire que les « Notes » de Séi, les nombreux commentateurs qui, pendant le cours des générations, ont cherché à en élucider le texte.

Les traducteurs, quand ils appliquent leurs efforts à l'étude d'un ouvrage japonais, ne méritent plus entièrement les critiques que Montesquieu leur adressa (1) : ils ont, alors, maintes fois l'occasion de penser pour l'auteur. Ils ne peuvent guère, d'ailleurs, en concevoir de l'orgueil, car ils trouvent une raison suffisante pour rester humbles, en songeant qu'ils parviendront tout au plus à faire voir comment on interprète au besoin l'original, et qu'ils ne montreront jamais comment on doit le comprendre.

D'une manière générale, en effet, il est permis de dire qu'on ne peut pas plus donner la traduction d'un passage écrit en japonais

(1) *Lettres persanes* (lettre CXXIX) : « Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre : c'est une traduction de cet ancien auteur [Horace] que je viens de mettre au jour ; il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions. — Quoi ! Monsieur, dit le géomètre, il y a vingt ans que vous ne pensez pas ! Vous parlez pour les autres, et ils pensent pour vous !... Les traductions sont comme ces monnaies de cuivre qui ont bien la même valeur qu'une pièce d'or, et même sont d'un plus grand usage pour le peuple ; mais elles sont toujours faibles et d'un mauvais aloi... »

qu'il n'est possible à un algébriste d'indiquer « la » racine de neuf. Encore le mathématicien répondrait-il, sans doute, que la racine demandée est « plus ou moins trois » (± 3) ; mais ce serait là un artifice de langage, ou d'écriture, difficile à utiliser dans le cas qui nous occupe (1). Si l'on se figure une suite d'équations admettant chacune plusieurs solutions, et telles qu'une ou plusieurs des données de l'une d'elles soient fonctions des inconnues des précédentes, on aura une image du problème continuellement posé au traducteur de japonais. Or, pour chacune des phrases, qui sont ses équations, à lui, il faut qu'il choisisse « une » solution, et, souvent, en agissant ainsi, il élimine d'avance certaines versions possibles des phrases suivantes, qu'il aurait, peut-être, adoptées le moment venu. Il fait son choix en se fondant sur le contexte, ou, parfois, en se laissant guider par diverses considérations étrangères à celui-ci, par telles ou telles indications plus ou moins sûres et précises ; mais, dans la plupart des cas, la solution qu'il préfère sera toujours discutable (2).

De tout cela, il sied que le traducteur avertisse le lecteur ; mais, auparavant, le premier doit s'attacher à diminuer, dans son travail, le nombre des passages incertains, et à délimiter, de son mieux, ceux qu'il n'arrive pas à faire disparaître. Pour essayer d'atteindre ces buts, je me suis servi de plusieurs moyens. J'ai employé des notes qui renvoient, le plus souvent, aux pages de mon livre sur Séi ; j'ai quelquefois, principalement quand j'interprétais des poésies, réuni deux traductions plausibles d'un même passage par une accolade, et j'ai introduit, dans le texte, des mots et des phrases entre crochets, propres à en faciliter l'intelligence. Il convient de remarquer, du reste, que la mise en œuvre de ce dernier procédé demande quelque discrétion. Il faudrait, en effet, si l'on voulait éviter toute inconséquence, placer entre crochets les pronoms, les terminaisons verbales, et beaucoup d'autres choses ; ceci ne manquerait pas d'être insupportable, et, une fois de plus, le mieux se montrerait l'ennemi du bien (3).

Si j'ai tâché de réduire ce que j'étais forcé d'ajouter, sans le signaler, à l'original, je me suis également appliqué à n'en rien supprimer ; sauf oubli de ma part, tout ce qui s'y trouve doit être rendu, correctement ou non, dans mon essai.

(1) Voir cependant, plus bas, comment je me suis servi des accolades.

(2) Cf. p. 6, n. 2.

(3) Le lecteur se dira, sans doute, que j'ai abusé des crochets. Il est possible, par exemple, que le membre de phrase « que vous nous récitez là », ajouté à la page 130, soit superflu. Mais je pense que l'excès n'est pas, ici, un bien grave défaut.

Précédant ce travail, des traductions partielles des « Notes » de Séi, accompagnées de commentaires (1), ont paru, écrites dans diverses langues européennes. Voici, énumérés dans l'ordre chronologique, les ouvrages qui contiennent celles dont j'ai connaissance.

Pfizmaier (Dr A.), *Die Aufzeichnungen der japanischen Dichterin Sei Seô-na-gon*. Sitzungsberichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. Jahrgang 1875, October. Wien, 1876. (Pages 7 à 78.)

Purcell (Dr T.-A.) and Aston (W.-G.), *A literary lady of Old Japan*. Extracted from the Transactions of the Asiatic Society of Japan, vol. XVI, part. III. Tôkyô, 1888. (Pages 215 à 224.)

Aston (W.-G.), *A History of Japanese Literature*. London, 1899. (Pages 104 à 117.)

Florenz (Dr Karl), *Geschichte der japanischen Litteratur*. Leipzig, 1906. Deuxième édition. Leipzig, 1909. (Pages 220 à 229.)

Ishikawa (Takéshi), *Etude sur la littérature impressionniste au Japon*. Paris, 1909. (Pages 133 à 183, et passim.)

Ishikawa (Takéshi), *Une poétesse japonaise et son œuvre. Sei Shōnagon et le Makoura-no-soshi*. Extrait du Bulletin n° XVIII de la Société Franco-japonaise de Paris. Paris, 1910. (Seize pages.)

Revon (Michel), *Anthologie de la littérature japonaise, des Origines au xx^e siècle*. Paris, 1910. Sixième édition. Paris, 1928. (Pages 194 à 224, et passim.)

Kuni Matsuo (2) et Steinilber-Oberlin, *Les Notes de l'oreiller*. Paris, 1928. (Cent soixante-six pages.)

Waley (Arthur), *The Pillow-Book of Sei Shōnagon*. London, 1928. (Cent soixante-deux pages.)

Gundert (Dr W.), *Die japanische Literatur*. Wildpark-Potsdam, 1929. (Pages 58 à 60.)

Nobuko Kobayashi (3), *The Sketch book of the Lady Sei Shōnagon*. London, 1930. (Cent trente-neuf pages.)

(1) Ou, pour certaines d'entre elles, « accompagnant des commentaires ».

(2) Je reproduis l'orthographe adoptée par les auteurs eux-mêmes. Si l'on employait, ici, la notation dont le système est exposé à la page XVIII, on écrirait Koun Matsuo.

(3) Lire « Nobouko Kobayashi ».

Les traductions que renferment les ouvrages indiqués sont d'étendue fort inégale. Les plus longues sont celles qu'ont publiées MM. Pfizmaier, Revon, Waley, Kuni Matsuo et Steinilber-Oberlin, et M^{me} Nobuko Kobayashi. Elles laissent, non traduit, à peu près un tiers du livre de Séi.

Après avoir parlé d'un passage des « Notes de chevet », M. de la Mazelière s'exprime en ces termes : « Pfizmaier en a donné le texte avec une traduction allemande, plus complète [que celle d'Aston], mais où se trouvent quelques erreurs. Du reste, le texte est en certains endroits très difficile (1). » On pourrait faire remarquer que la traduction de M. Pfizmaier semble garder un peu du caractère impersonnel de l'original, grâce à l'emploi fréquent du pronom indéfini *man* (on) et à l'usage des substantifs verbaux(2) ; mais, en y regardant de plus près, on observe que l'imprécision du texte allemand n'est pas de la même sorte que celle du texte japonais. Dans le premier, l'indétermination est soulignée, au lieu qu'elle ne l'est pas dans le deuxième. Si nous lisons par exemple, dans celui-là, les mots *man hângt...über* (on se couvre de...) (3), nous savons que l'auteur, en les écrivant, n'avait dans l'esprit aucun « sujet » déterminé. Au contraire, le japonais *hiki-kakourou* ne nous fait pas voir si celui qui l'emploie songe à tel personnage, et veut dire : « il (ou « elle ») se couvre de » (ou « ils, elles, se couvrent de... »), ou bien parle moins précisément, et souhaite alors exprimer : « on se couvre de... ». Il est donc raisonnable de penser, à propos de la traduction de M. Pfizmaier, que la collaboration du traducteur avec l'auteur n'a pas été suffisamment active. Ainsi le premier laisse le présent, employé avec son acception la plus vague, dans certains passages où il faudrait, en allemand, le passé, et, en français, l'imparfait ou le passé simple (4).

(1) De la Mazelière, *Le Japon*, tome premier, p. 516, n. 1.

(2) Voir p. 28 : « De même... gens qui après avoir bu... ». Comparer Mizogoutchi, p. 89 : « *Mata saké nomité...* », et Pfizmaier, p. 24 : « Ferner greift man beim Wein-trinken... »

(3) Cf. p. 303 « ...[une dame] qui... avait jeté sur ses épaules... ». Comparer Mizogoutchi, p. 876, et Pfizmaier, p. 75.

(4) Voir, par exemple, Pfizmaier, pp. 58, 74 et 75 (passages traduits aux pages 217 et 302, 303 du présent essai). Il y aurait beaucoup à dire, et ce n'en est pas ici le lieu, sur les différences radicales qui existent entre le système du verbe dans des langues telles que le français, qui accordent à la catégorie du temps une valeur essentielle, et celui du verbe en japonais, où il semble que cette catégorie ait beaucoup moins d'importance. Les japonistes que cette question intéresserait pourraient consulter avec fruit, avant toute étude spéciale, le livre de M. Meillet, *Linguistique historique et linguistique générale* (pp. 181 et suivantes). Peut-être éviteraient-ils ainsi, pour une part, le reproche que paraît leur adresser M. Éliassév en écrivant : « Le nombre des études parues jusqu'à ce jour ne doit pas faire illusion sur la valeur des résultats acquis dans le domaine de

Les autres traductions énumérées ont des mérites divers, que je ne me permettrai point d'apprécier. Pour qu'on excuse ma réserve, il suffira que je cite les opinions exprimées, au sujet de deux d'entre elles, par des japonistes dont l'autorité est reconnue. M. Basil Hall Chamberlain, après avoir nommé le livre de M. Revon, écrit : « Ce très remarquable ouvrage est plus qu'une anthologie. C'est une histoire complète de la littérature japonaise en un seul petit volume » (1). D'autre part, M. J.-L. Pierson appelle M. Arthur Waley « l'habile traducteur du *Ghén'ji-monogatari* (2) et de l'ouvrage de Sêi Shōnagon » (3). Comme je pense que tout étudiant, ou même tout lecteur français qui s'intéresse à la littérature japonaise, doit posséder l'*Anthologie* de M. Revon, j'ai choisi, chaque fois que deux traductions d'un même passage me semblaient également convenables, celle que ne donne pas cet ouvrage, auquel on pourra toujours recourir.

Les « *Notes de chevet* » ont été souvent transcrites et, plus tard, fréquemment éditées. Sêi Shōnagon elle-même avait sans doute fait plusieurs brouillons de son texte ; les copistes ont modifié celui-ci, et comme les « *Notes* » furent imprimées pour la première fois au xvii^e siècle, c'est-à-dire six cents ans après avoir été écrites, on comprend qu'il puisse exister d'innombrables variantes. Des commentateurs (4), parmi lesquels nous trouvons Kitamura Kigin', dont l'ouvrage parut en 1674, et Katō Ban'zaï, qui écrivit postérieurement, se sont efforcés de pénétrer le sens des phrases, et d'éclaircir les idées après les mots. Leurs travaux ont été repris,

la linguistique japonaise ; ces travaux se ressentent de l'insuffisance de la préparation linguistique de leurs auteurs et nous donnent souvent des théories sur la langue japonaise, sans se tenir aux faits de la langue même. » (Chapitre : « *La langue japonaise* », dans Meillet et Cohen, *Les langues du monde*, p. 245.)

(1) Chamberlain, *Mœurs et coutumes*, p. 366. L'ouvrage de M. Revon est, de même, qualifié de « remarquable » par Marc Logé (*Journaux*, p. 91, n. 1) et d'« excellent » par M. Ch.-André Julien (*Les civilisations d'Extrême-Orient*, p. 16). Voir aussi, dans Schwartz, p. 164, le chapitre intitulé « Influence of Revon's *Anthologie de la Littérature japonaise* ».

(2) Cf. S., p. 124.

(3) J.-L. Pierson, *The Manyōsū* (= *Man'yōshō*), p. 3 : « Arthur Waley, the clever translator of the *Genji-monogatari* and of Sei Shōnagon's work : *Makura no Sōshi* » (= *Makura no soshi*).

Je note ici l'appréciation émise par M. G.-B. Sansom (*Japan*, p. 235, n. 1) à propos de la traduction du « Roman de Ghén'ji » faite par M. Waley, car on peut croire que M. Sansom répéterait cette appréciation au sujet de la traduction partielle des « Notes de chevet » due au même auteur : « La traduction de M. Arthur Waley est faite de main de maître, et elle est bien près d'apparaître elle-même comme l'œuvre d'un génie créateur... » (...Mr. Arthur Waley's translation is masterly, and itself comes very near to being a work of creative genius...)

(4) Cf. S., p. 206.

à notre époque, par des érudits japonais qui ont donné, des « Notes de chevet », de précieuses traductions en langue moderne. Je me suis servi, pour préparer ma version, des ouvrages de deux de ces auteurs. J'ai pris pour base de mon essai le texte publié par M. Mizogoutchi, j'ai lu également celui qu'a établi M. Kanéko (1), et j'ai tâché de tirer parti, le mieux possible, des traductions et des savantes notes qu'ils ont, tous les deux, jointes à ces textes. Du reste, ma traduction diffère sans doute, en nombre d'endroits, de celles de MM. Mizogoutchi et Kanéko ; mais ce n'est point que je veuille substituer mon autorité à la leur ; c'est seulement que je n'ai pas su voir les raisons pour lesquelles ils avaient traduit diverses phrases de telle ou telle façon, et que j'ai tenu à fonder ma version sur le texte ancien et non sur les traductions en japonais moderne. Autrement dit, j'ai voulu pouvoir m'expliquer, toujours, pourquoi je traduais le premier comme je le faisais.

Dans les textes que je lisais, j'ai parfois remplacé, mentalement, les caractères chinois par d'autres, correspondant aux mêmes sons qu'eux (2). Cela m'était permis, l'original ayant été écrit, pour une grande part, en caractères syllabiques, et il va sans dire que je n'ai pas accordé à la ponctuation une importance qu'elle ne saurait avoir, puisqu'elle fut ajoutée seulement par les auteurs modernes. C'est ainsi, en particulier, que les guillemets rencontrés dans les pages des « Notes » où sont rapportées des conversations ont pu être supprimés ou déplacés (3).

Je dois avouer que certains passages du texte édité par M. Mizogoutchi me sont restés presque intelligibles, et je signale celui dont on trouvera, à la page 277 de mon essai, une traduction, naturellement bien peu sûre. On verra en note, à la même page, comment j'ai utilisé les corrections proposées par M. Kanéko.

Le titre généralement donné à l'ouvrage de Séi Shōnagon,

(1) M. Kanéko s'est servi d'un certain nombre de textes des « Notes » pour en établir un qui lui parût acceptable. Très généralement, le texte que j'ai essayé de traduire est celui que donne M. Mizogoutchi. L'« autre texte », cité parfois en note, est, à peu près toujours, celui de M. Kanéko.

(2) Par exemple, à la page 230, au lieu d'« un tableau [noir] où l'on note [ce que l'on a peur d'oublier] », on aurait, si l'on adoptait l'écriture de M. Mizogoutchi (p. 662) : « une planche qui sert à porter les objets » ; *kaki*, du verbe *kakou* (écrire), étant remplacé par *kaki* (de *kakou* : porter).

(3) Il va sans dire que le sens des phrases peut en être complètement transformé. Je n'ai pas toujours adopté, non plus, les signes indicatifs de *ngori* (voir les grammaires japonaises) donnés par M. Mizogoutchi, A la page 366 de son ouvrage, on trouve *tokou yarédo*. J'ai préféré la lecture de M. Kanéko (p. 507) : « *tokou yaré* » to ([nous dîmes] d'aller plus vite). Voir plus loin, p. 126, n. 6.

Makoura no sōshi, est, d'ordinaire, rendu par « Notes de l'oreiller ». C'est là une traduction exacte des mots qui le composent ; mais celle que j'ai choisie me semble en exprimer mieux le sens.

Quelquefois, le traducteur est arrêté par des obstacles particulièrement redoutables, et tel est le cas lorsqu'il rencontre des mots qui n'ont pas d'équivalent en français, et qui désignent des choses, voire même des idées, étrangères au lecteur européen. Ces mots sont nombreux en japonais ; ce sont, par exemple, des noms de vêtements, d'objets et de meubles divers, d'animaux et de végétaux inconnus chez nous ; ce sont aussi les noms des grades et des fonctions, ceux des cérémonies religieuses et civiles. J'aurais pu, dans ma version, employer tels quels les mots japonais. C'est un procédé qui se justifie souvent ; mais c'est aussi un moyen dont les auteurs ont parfois abusé pour donner, à peu de frais, de la couleur locale aux récits dont l'action se passe à l'étranger. J'ai adopté la méthode contraire, et j'ai tout traduit, sauf, bien entendu les noms propres (1).

Pour les noms des vêtements et des objets, j'ai pris, dans notre langue, les termes qui m'ont paru avoir le sens le plus voisin, et j'ai évité, autant qu'il m'a été possible, de traduire deux mots japonais par un même mot français (2). Peut-être n'ai-je pas agi avec autant de rigueur pour les noms des grades et des fonctions, dont la traduction demanderait, si l'on voulait toujours les distinguer, l'emploi de trop longues circonlocutions. Pour les noms des animaux et des végétaux, j'ai eu recours à divers procédés. Dans certains cas, j'ai pris le nom d'un animal ou d'un végétal peu différent de celui dont il s'agissait (3). Quand le nom japonais signifiait « quelque chose », je l'ai traduit (4). C'est ce que j'ai fait pour le nom de l'arbrisseau appelé « manche de faucille » (5). D'autres fois, j'ai francisé le nom latin d'une plante. J'ai rendu, de la sorte, *haghi* par « lespédèze », parce que l'appellation scientifique de l'arbuste, formée d'après le nom de l'Espagnol

(1) J'ai dû cependant laisser tel quel, à la page 185, le mot *oushi-hacamé* (ou *oushi-wacamé* ; cf. p. 185, n. 5). La traduction du nom du *hakodori* (oiseau-boîte) est fondée sur un jeu de mots, et n'a rien de commun avec le sens réel de ce nom, qui rappelle peut-être le cri de l'oiseau (*hako-hako* ou *hayako-hayako* ; cf. p. 55, n. 2). Voir également S., p. 50, pour la traduction du nom d'un costume (*tsoubo-sozokou*, « costume de jarre »).

(2) Inversement, il m'est arrivé de donner deux traductions d'un même mot. *Hakama*, par exemple, a été traduit par « pantalon » quand il s'agissait d'un vêtement d'homme, et par « jupe » quand il s'agissait d'un vêtement féminin. Cf. S., p. 49.

(3) Ainsi, j'ai donné, comme la plupart des auteurs, le nom de « rossignol », qui appartient au genre *Luscinia*, à un oiseau appelé *ougouïçou* par les Japonais (*cettia cantans*). Voir aussi p. 186, n. 12.

(4) J'ai parfois dû choisir entre les deux procédés précédents ; *miyakodori*, traduit par « mouette », aurait pu l'être par « oiseau de la capitale (cf. p. 55, n. 4).

(5) *Kamatouka*. Voir p. 73, n. 6.

Lespedez, qui fut gouverneur de la Floride (1), est *lespedeza* [*bicolor*] (2). Il m'est arrivé, quand j'avais plusieurs noms latins pour une seule plante, de choisir celui qui me semblait devoir donner le mot le plus agréable à l'oreille. J'ai, par exemple, traduit *soucouki* par « érianthe », d'*erianthus* (3), en laissant de côté « *ularia* » et « *miscanthus* ».

Les noms des mois ont été remplacés par des numéros d'ordre (4); mais le lecteur doit savoir que, dans le texte original, on trouve des noms qui rappellent, parfois, ceux de notre calendrier républicain (5). Ces anciens noms sont énumérés à la page 17 de mon étude sur Séi, son temps et son œuvre. Les noms des heures, qui sont beaucoup plus rares dans l'ouvrage, ont été traduits littéralement, et les termes équivalents du système européen ont été indiqués en note (6).

Les traductions données, en note également, des noms de lieu, n'ont, le plus souvent, rien de commun avec les étymologies réelles de ces noms (7). Je les ai indiquées, parce que les auteurs japonais n'ont pas manqué de faire, à propos des « étymologies populaires » (8) dont il s'agit, des calembours auxquels Séi semble avoir attaché beaucoup de prix (9).

Une autre catégorie de noms donne moins de peine au traducteur ; c'est celle des noms de personnes (10), qu'il n'a qu'à reproduire. Ceux qui désignent les femmes sont souvent, comme nous le voyons pour Séi, des surnoms. Les noms des hommes sont formés, quand ils sont complets, de deux éléments réunis facultativement par la particule *no* (de) : le nom de clan, cité le premier, et le nom personnel. Foujiwara no Mitchitaka est le nom du seigneur Mitchitaka, qui appartenait à la famille Foujiwara.

(1) Cf. Griffis, *Japan in history*, p. 65.

(2) Cf. p. 75, n. 1.

(3) Comp. Hoffmann et Schultes, p. 22, n° 225 ; *Erianthus japonicus*...

(4) Remarquer que l'année, dans l'ancien Japon, commençait environ un mois plus tard que l'année européenne (cf. S., p. 18).

(5) Voir S., p. 17, n. 1 et 5.

(6) Cf. S., p. 18.

(7) L'exemple du nom du mont Fouji est bien connu. Parfois, on traduit ce nom par « sans pareil » en se fondant sur les lectures de deux caractères chinois qui peuvent servir à l'écrire : *Fouji* = [tel qu'il n'y en a] pas (*fou*) deux (*ji*) [comme lui]. Il est d'autres traductions qui, pas plus que celle-là, ne rappellent le nom de *Foutchi*, déesse du feu chez les Aïnous, ou le verbe aïnou *poush*, « éclater », auxquels on a voulu rapporter le nom de la célèbre montagne. (Comp. Batchelor, *The pit-dwellers of Hokkaido*, pp. 10 et 20, et Chamberlain, *Mœurs et coutumes*, p. 202.)

(8) On adopte une « étymologie populaire » analogue quand on traduit le nom de la ville suisse de Winterthur par « porte de l'hiver ». (Pour les étymologies populaires voir Vendryes, *Le Langage*, pp. 212 et suivantes.)

(9) Cf. S., pp. 354, 355.

(10) Cf. S., p. 15.

Il est utile de faire observer que les noms propres japonais, écrits en caractères chinois, ne sont lisibles, d'une façon certaine, que pour ceux qui les ont déjà vus, et qui les reconnaissent. Comme j'ignorais beaucoup des noms que j'ai rencontrés, je crains fort d'avoir, réduit à mes seules lumières, commis des erreurs en essayant de les déchiffrer. Et puis, il me faut bien dire que la collaboration, dont j'ai parlé plus haut, de l'auteur, des commentateurs et du traducteur, ne suffit pas. L'aide du lecteur est encore nécessaire, et, pour cette raison, il doit être averti de ce qui suit.

Les titres des chapitres sont généralement susceptibles de plusieurs traductions. Cela résulte du sens multiple du mot japonais *mono* (chose, être, homme), et cela tient aussi à la nature de la langue, qui distingue souvent mal, ou pas du tout, les voix verbales (1). Pour prendre un exemple que le français permette d'expliquer, on peut signaler que le titre du chapitre soixante (2), « *Hazoukashiki mono* », traduit par « Choses qui font honte » (choses honteuses), signifie également, comme le montre d'ailleurs le texte, « Gens qui ont, ou qui devraient avoir honte » (gens honteux). On trouve du reste, encore, dans les « Notes » (3), le mot *hazoukashiki* employé avec le sens de « [gens] qui font honte, devant lesquels on a honte ». Ici la valeur du mot japonais débordé celle du mot français « honteux ». Il est possible de considérer le mot « *hazoukashiki* » comme un adjectif verbal correspondant à un verbe dont la voix active serait traduite par « [Je] fais honte », et la voix affective (4) par « [J'] ai honte » (5). On voit, d'après cela, que le lecteur ne doit pas être surpris si, en parcourant un chapitre, il s'aperçoit que le titre de celui-ci a besoin d'être complété. Il ne doit pas l'être davantage s'il trouve à la suite les uns des autres, dans une énumération, des substantifs (qualifiés au besoin par des adjectifs ou des propositions relatives), des infinitifs et des phrases entières. On a là une disparate que le japonais ne connaît pas, puisqu'il emploie volontiers le verbe comme substantif, comme nom d'action ou nom d'agent (6). Si le lecteur veut éviter

(1) Pour les voix verbales, voir Vendryes, *Le Langage*, pp. 121 et suivantes.

(2) Cf. p. 154 (Mizogoutchi, p. 449).

(3) Voir pp. 141, 254, 305 (Mizogoutchi, pp. 410, 733, 885).

(4) Cf. Vendryes, *Le Langage*, pp. 123 et suivantes.

(5) Plus exactement, on a : voix active (je cause la honte) et voix affective (« je ressens la honte » ou « je puis ressentir la honte »). Pour le mot choisi, la première voix peut seule être employée quand on parle des choses. On peut, au contraire, se servir des deux voix quand il s'agit d'un être ; mais, en français, le mot « honteux » ne correspond guère à la voix active que lorsqu'il est appliqué au nom d'une action.

(6) Cf. Aston, *Grammar of the Japanese written language*, pp. 82 et suivantes. (Pour les noms d'action et d'agent, voir Vendryes, *Le Langage*, pp. 150 et suivantes.)

l'effet désagréable produit en français, il devra modifier, par la pensée, certaines phrases. Il pourra, je suppose, au chapitre dix-huit (1), lire de la façon suivante :

[Voir] des moineaux...

Passer devant un endroit...

Se coucher...

S'apercevoir...

[Voir] un bel homme [qui], arrêtant sa voiture à votre porte, dit quelques mots...

Le lecteur aura ainsi une suite d'infinitifs, et il obtiendrait, avec autant de facilité, une énumération de substantifs.

A l'occasion, il sera tenté de retrancher des épithètes maintes fois répétées dans un même chapitre. Je ne les ai laissées, le plus souvent, que pour suivre fidèlement l'original (2).

Je termine cette introduction en reproduisant une note placée par M. Revon à la page 199 de son *Anthologie* : « M. Florenz constate avec raison (p. 223) que le *Makoura no Sôshi* est difficile à comprendre, même pour les Japonais lettrés, à cause des nombreuses allusions qui en obscurcissent le texte. Mais de là à prétendre (p. 229) que ce serait peine perdue de traduire ou même d'analyser un ouvrage qui veut qu'on écoute parler l'auteur lui-même, il y a une certaine distance... » Après avoir lu ces quelques lignes, on demeurera persuadé que je n'espérais point, en rédigeant mon travail, bâtir d'une manière définitive. Maintenant qu'il est achevé, je serais suffisamment heureux s'il pouvait servir de guide à ceux qui voudront se hasarder, comme dirait Narimaça (3), dans cette voie d'études ; chacun d'eux, corrigeant ici, biffant là, vidant les crochets de leur contenu pour y mettre autre chose, parviendrait peut-être à se faire une idée personnelle des « Notes » de Séi. C'est la grâce que je leur souhaite.

(1) Voir p. 34 (Mizogoutchi, p. 108). Comp. p. 305 (Mizogoutchi, pp. 884, 885.)

(2) Cf. S., p. 215. Parfois, la répétition existe dans la traduction et non dans le texte japonais. C'est ainsi que dans plusieurs pages de la version on voit revenir le verbe « dire » presque à chaque ligne. En japonais, ce verbe est souvent sous-entendu, en tout ou partie (cf. Aston, *Grammar of the Japanese written language*, pp. 129, 139) : on a des formes telles que *to*, *to zo*, *toté*, pour *to iou*, *to iou zo*, *to iité*. D'autre part, on sait que certains verbes sont représentés, suivant qu'il est question de personnes d'un rang plus ou moins élevé, par des mots différents. Voir, en particulier, p. 271, et comparer Mizogoutchi, p. 785. (Dans la traduction, le verbe « dire » a fréquemment été remplacé, quand le sens général de la phrase le permettait, par « répondre », « déclarer », « s'écrier », etc. J'ai agi d'une manière analogue pour quelques autres verbes : « penser », « voir », « aller », « venir »...)

(3) Voir p. 7 ; S., pp. 181, 247.

Note sur la transcription des mots japonais

Généralement, on lira les mots japonais que l'on trouvera dans la présente traduction comme s'il s'agissait de mots français (1). On tiendra compte, cependant, des remarques suivantes.

On devra lire *sh* comme *ch* dans *chou* :

Exemple : *sha* sera lu comme *chat*.

On devra lire *gh* comme *gu* dans *guerre* :

Exemple : *ghé* sera lu comme *gué*.

On devra lire *w* (2) comme *ou* dans *oui* :

Exemple : *wa* sera lu comme *oua* dans le mot français *ouate*.

Un trait placé au-dessus d'une voyelle indique que l'on doit prononcer une longue. On donnera à *n'* (et à *m'*) une valeur intermédiaire entre celle de la consonne *n* (ou *m*) et celle de la voyelle nasale correspondant à la voyelle qui précède *n'* (ou *m'*) :

Exemple : *an'* est à mi-chemin entre *an* du français *analogie* et *aan* (prononcé d'une seule émission de voix).

On prononcera faiblement *ou* après les sifflantes *ts*, *s* (ou *ç*), *z*. De même, *i* est faible dans les syllabes *hi* et *shi* suivies de *t* :

Exemples : *mouçoumé* se prononce à peu près *mousmé* ; *shita* se prononce à peu près *ch'ta*,

Si l'on veut retrouver, en partant de ma transcription, la notation préconisée par la *Rōmajikwaï* (Société [pour l'adoption] des lettres latines), on supprimera les trémas, les apostrophes et les accents, et on remplacera :

tch par *ch* ; *gh* par *g* ; *ç* (et *c* devant *é*, *i*) par *s* ; *ou* par *u*.

(1) Cf. S., p. II.

(2) Le *w* écrit après un *k* et un *g* ne doit pas être prononcé si l'on veut suivre l'usage de Tôkyô.

BIBLIOGRAPHIE (1)

I. OUVRAGES EN JAPONAIS

- Kanéko Motoomi, *Makoura no sōshi hyōshakou* (« Les Notes de chevet » ; texte, traduction en japonais moderne, notes critiques.) Nouvelle édition en un volume. Tōkyō, 1929. Abréviations : Kanéko (2) ; ou Kanéko, *Hyōshakou*.
- Kanéko Motoomi, *Makoura no sōshi. Kōtchōu* (« Les Notes de chevet », texte révisé et annoté). Tōkyō, 1924. Abrév. : Kanéko, *Kōtchōu*.
- Mizogoutchi Hakouyō, *Makoura no sōshi. Yakoutchōu* (« Les Notes de chevet » ; texte, traduction en japonais moderne, notes). Tōkyō, 1927. Abrév. : Mizogoutchi.
- Souzouki Hiroyouki, *Tsourézourégouça boun'dan'shō. Téicéi-zōhō*. (Choix de commentaires sur les chapitres des « Variétés des moments d'ennui » du bonze Kén'kō, par Kitamura Kigin'. Revu et augmenté par Souzouki). 36^e édition. Tōkyō, 1922. Abrév. : Souzouki.

II. OUVRAGES EN LANGUES EUROPÉENNES (3)

- Aston (W.-G.), *A History of Japanese Literature*. London, 1899. Abrév. : Aston, *Literature*.
- Aston (W.-G.), *A Grammar of the Japanese written language. Third edition*. London, Yokohama, 1904.
- Aston (W.-G.). Voir Chamberlain, *Ko-ji-ki* ; Purcell.

(1) La lettre S. désigne, comme il a été dit, mon travail sur « Séi Shōnagon », son temps et son œuvre ».

(2) C'est de ce livre, et non du suivant, qu'il s'agit lorsqu'il est parlé, sans plus, de « l'ouvrage de M. Kanéko ».

(3) Voir p. X.

- Batchelor (Ven. dr. John), *The pit-dwellers of Hokkaido and Ainu place-names considered*. Sapporo (Japan), 1925.
- Chamberlain (Basil-Hall), *Mœurs et coutumes du Japon*. Traduction par Marc Logé, d'après la cinquième édition anglaise, revue et augmentée par l'auteur. Paris, 1931. Abrév. : Chamberlain, *Mœurs et coutumes*.
- Chamberlain (B.-H.), « *Ko-ji-ki* » (*Translation of — or « Records of Ancient Matters »*). Second edition, with annotations by the late W.-G. Aston. Kōbē, 1932. Abrév. : Chamberlain, *Ko-ji-ki*.
- Chamberlain (B.-H.) and Mason (W.-B.), *A Handbook for travellers in Japan (Murray's handbook)*. Ninth edition. London, 1913. Abrév. : Chamberlain and Mason, *Handbook*.
- Élisséév (Serge). *La langue japonaise*, dans « *Les langues du monde* », [ouvrage publié] sous la direction de A. Meillet et Marcel Cohen. Paris, 1924.
- Florenz (Dr Karl). *Geschichte der japanischen Litteratur*. Zweite Ausgabe. Leipzig, 1909. Abrév. : Florenz, *Litteratur*.
- Florenz (Dr Karl), *Wörterbuch zur altjapanischen Liedersammlung Kokinshū*. Hamburg, 1925. Abrév. : Florenz, *Wörterbuch*.
- Griffis (W.-E.), *Japan in history, folklore and art*. Revised edition. Boston, New-York, 1892. Abrév. : Griffis, *Japan in history*.
- Gundert (Dr W.), *Die japanische Literatur*. Wildpark-Potsdam, 1929.
- Hoffmann (J.) et Schultes (H.), *Noms indigènes d'un choix de plantes du Japon et de la Chine*. Nouvelle édition augmentée (en français et en hollandais). Leyde, 1864. Abrév. : Hoffmann et Schultes.
- Ishikawa (Takéshi), *Etude sur la littérature impressionniste au Japon*. Paris, 1909. Abrév. : Ishikawa (1).
- Ishikawa (Takéshi), *Une poétesse japonaise et son œuvre. Sei Shōnagon et le Makoura-no-soshi* (Extrait du Bulletin n° XVIII de la Société Franco-japonaise). Paris, 1910.
- Journaux intimes des dames de la cour du vieux Japon*, publiés en anglais par Annie Shepley Omori et Kochi Doi. Traduction de Marc Logé, avec une préface de Amy Lowell. Paris, 1925. Abrév. : *Journaux*.
- Julien (Ch.-André), *Les civilisations d'Extrême-Orient. Histoire. Littérature, Beaux-Arts. Bibliographie pratique* (Extrait du Bulletin de la Société des Professeurs d'Histoire et de Géographie, numéros d'avril et de juin 1927). Paris, 1927.

(1) L'abréviation « Ishikawa », employée dans les notes explicatives, désigne cet ouvrage, et non le suivant.

- Kobayashi (Nobuko), *The Sketch book of the Lady Sei Shōnagon, translated from the Japanese*. With introduction by L. Adams Beck, London, 1930.
- Kuni Matsuo et Steinilber-Oberlin, *Les Notes de l'oreiller (de Sei-Shonagon), traduites du japonais avec une introduction*. Paris, 1928.
- Logé (Marc). Voir Chamberlain, *Mœurs et coutumes* ; et *Journaux*.
- Mazelière (M^{ls} de la —), *Le Japon. Histoire et civilisation*. Tome premier. *Le Japon ancien*. Paris, 1906. Abrév. : De la Mazelière.
- Meillet (A.), *Linguistique historique et linguistique générale*. Deuxième édition. Paris, 1926.
- Meillet (A.) et Cohen (M.). Voir Éliassév.
- Murray. Voir Chamberlain and Mason.
- Papinot (E.), *Dictionnaire d'histoire et de géographie du Japon*. Tōkyō, Yokohama, 1906. Abrév. : Papinot, *Dictionnaire*.
- Papinot (E.), *Dictionnaire japonais-français des noms principaux de l'histoire et de la géographie du Japon*. Hongkong, 1899. Abrév. : Papinot, *Dictionnaire des noms principaux*.
- Pfizmaier (Dr A.), *Die Aufzeichnungen der japanischen Dichterin Sei Seō-na-gon*. Sitzungsberichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse. LXXXI. Band, I. Heft ; Jahrgang 1875, October. Wien, 1876. Abrév. : Pfizmaier.
- Pierson (Dr J.-L. — Jr.), *The Manyōshū, translated and annotated*. Book I. Leyden, 1929.
- Porter (W.-N.). *The Miscellany of a Japanese Priest, being a translation of Tsure-zure gusa*. London, 1914. Abrév. : Porter, *The Miscellany*.
- Purcell (Dr T.-A.) and Aston (W.-G.), *A literary lady of Old Japan*. Extracted from the Transactions of the Asiatic Society of Japan, vol. XVI, part. III. Tōkyō, 1888.
- Revon (Michel), *De arte florali apud Japonenses*. Parisiis, 1896.
- Revon (Michel), *Le Shinntōisme*. Tome premier. *Les Dieux du Shinntō*. Paris, 1907. Abrév. : Revon, *Shinntōisme*.
- Revon (Michel), *Anthologie de la littérature japonaise, des Origines au xx^e siècle*. Sixième éd., Paris, 1928. Abrév. : Revon, *Anthologie*.
- Sansom (G.-B.), *Japan. A Short Cultural History*. London, 1931.
- Schwartz (William-L.), *The imaginative interpretation of the Far East in modern French Literature*. Paris, 1927. Abrév. : Schwartz.

Steinilber-Oberlin. Voir Kuni Matsuo.

Vendryes (J.), *Le Langage. Introduction linguistique à l'histoire*.
Paris, 1921.

Waley (Arthur), *The Pillow-Book of Sei Shōnagon (translated by)*.
London, 1928.

LES NOTES DE CHEVET

1. AU PRINTEMPS, C'EST L'AURORE...

Au printemps, [c'est] l'aurore [que je préfère] (1). La cime des monts devient peu à peu distincte et s'éclaire faiblement. Des nuages violacés s'allongent en minces traînées. En été, c'est la nuit. [J'admire,] naturellement, le clair de lune ; mais [j'aime] aussi l'obscurité où volent en se croisant les lucioles. Même s'il pleut, la nuit d'été me charme. En automne, c'est le soir. Le soleil couchant darde ses brillants rayons et s'approche de la crête des montagnes (2). Alors les corbeaux s'en vont dormir, et, en les voyant passer, par trois, par quatre, par deux, on se sent délicieusement triste (3). Et quand les longues files d'ois sauvages paraissent toutes petites ! c'est encore plus joli. Puis, après que le soleil a disparu, le bruit du vent et la musique des insectes ont une mélancolie (3) qui me ravit. En hiver, [j'aime] le matin, de très bonne heure. Il n'est pas besoin de dire [le charme de] la neige ; mais [je goûte] également l'extrême pureté de la gelée blanche ou, tout simplement, un très grand froid : bien vite, on allume le feu, on apporte le charbon de bois incandescent ; voilà qui convient à la saison. Cependant, à l'approche de midi, le froid se relâche, et il est déplaisant que le feu des brasiers carrés et ronds (4) se couvre de cendres blanches.

2. LES ÉPOQUES (5)

Parmi les époques, [j'aime] le premier mois, le troisième mois, les quatrième et cinquième mois, le septième mois, les huitième

(1) Voir S., p. 208, n. 8.

(2) Autre traduction possible : Le soleil couchant darde ses brillants rayons, et la crête des montagnes [semble s'] être beaucoup rapprochée.

(3) *Award*. Cf. S., p. 137, n. 2.

(4) Voir S., p. 44.

(5) Il s'agit des époques auxquelles avaient lieu diverses fêtes. Comp. S., pp. 148 et suivantes.

et neuvième mois, le douzième mois (1) ; tous ont leur charme dans le cours des saisons. Toute l'année est jolie.

3. LE PREMIER JOUR DE L'AN (2)

Le premier jour de l'année, surtout [me plaît]. Le ciel pur se voile d'une merveilleuse brume. Tous les hommes soignent particulièrement leur figure et leur tenue, ils présentent leurs souhaits au Prince et aussi à eux-mêmes. C'est vraiment ravissant.

Le septième jour, on va cueillir les « jeunes plantes » (3), vertes dans les endroits où la neige est fondue. Quelle agitation parmi les dames, charmées de trouver ces plantes si près du Palais, où l'on n'est pas habitué à les voir !

Ce jour-là, les gens qui demeurent en dehors du Palais (4) y viennent pour admirer les « chevaux blancs » (5), dans des voitures magnifiquement ornées. Au moment où le véhicule passe le seuil de la porte centrale (6), la secousse fait rouler et se heurter les têtes des dames, leurs peignes tombent, et si l'on n'y prend garde, ils sont brisés sous les pieds ; il est amusant d'entendre alors les rires.

[Une fois que j'étais venue, ainsi, voir la procession des « chevaux blancs » (7),] de nombreux courtisans (8), se tenant près du poste de la division de gauche de la garde du Palais (9), prirent les arcs des hommes d'escorte (10), et, en riant, ils s'en servirent pour effrayer les chevaux. [De notre voiture,] nous pouvions à peine les regarder par [une des portes du palais intérieur] ; nous aperçûmes [cependant] des écrans de jardin (11), [près desquels] on voyait aller et venir des femmes de l'office domestique (12) et des dames em-

(1) Dans un autre texte, on a, en plus, la dixième mois ; dans un autre encore, c'est le onzième mois qui est ajouté.

(2) Cf. S., p. 150.

(3) Voir S., p. 152.

(4) *Satobito*. Cf. S., p. 63.

(5) Voir S., p. 151.

(6) Il s'agit de la porte centrale de la face orientale du Palais (enceinte extérieure). Elle était appelée *Taikén'mon'* ; cf. S., p. 39, n. 3.

En entrant par la grande porte, la voiture passe sur une barre de bois transversale (*tojikimi*) placée au niveau du sol, et réunissant les piliers de cette porte.

(7) Sans doute au premier mois de 987. Voir S., p. 189.

(8) *Dén'jobito*. Cf. S., p. 62.

(9) *Sa-émon'*. Voir S., pp. 73, 74.

(10) *Tonéri*. Il s'agit ici des gardes du corps de la *konoé* (cf. S., p. 73).

(11) *Tatéjitomi*. Voir S., p. 43.

(12) *Tomomorisoukaça*. Cf. S., p. 72.

ployées au Palais (1). C'était bien joli. Comme je m'émerveillais, en me demandant quelles gens pouvaient être ainsi habitués à vivre à l'intérieur des « Neuf Enceintes » (2), les hommes d'escorte [de la procession passèrent à côté de nous,] si près que nous vîmes distinctement le plus petit grain sur la peau de leur visage. Leur fard n'avait point tenu partout, et leur figure faisait penser, en vérité, à un jardin couvert de neige, où celle-ci est fondue irrégulièrement, et laisse apercevoir çà et là le sol noir. C'était très laid. Cependant, le tumulte des chevaux qui se dressaient m'effraya ; je me retirai en arrière [dans la voiture], et je ne vis plus rien.

Le huitième jour (3), grande agitation : tous courent faire leurs compliments, et, ce jour-là surtout, le bruit des voitures est plus fort que de coutume ; c'est bien amusant.

Le quinzième jour, c'est la fête de la bouillie de la pleine lune (4). Dans chaque maison, les dames jeunes ou plus âgées s'épient mutuellement. Chacune cache derrière elle une bague ayant servi à remuer la bouillie, et il est plaisant de les voir sans cesse se retourner avec inquiétude en prenant bien garde d'être battues. Tout à coup, on ne sait comment, l'une est atteinte : la joie est extrême et les rires éclatent. C'est splendide ; mais celle qui a été frappée peut vraiment en avoir du dépit.

[Le matin d'une de ces fêtes,] les dames attendaient avec impatience le départ pour le Palais d'un nouveau gendre (5), qui, depuis l'année précédente, venait voir une fille de la maison. Rassemblées au fond de la salle, elles regardaient furtivement, et chacune espérait le battre ; mais, en avant, se trouvait une autre personne, et cette dernière, les observant et comprenant leur intention, se mit à rire. Ses compagnes l'avertirent, par signes, qu'elle faisait trop de bruit ; cependant, le seigneur gendre restait très digne, et semblait ne se douter de rien. Alors, l'une des dames s'approcha en disant qu'elle voulait prendre quelque objet près de lui, elle le frappa en courant et s'enfuit. Tout le monde rit. Le seigneur lui-même n'eut aucune parole désagréable, il sourit gracieusement, sans être beaucoup effrayé, et son visage se teinta seulement d'un rose léger. C'était charmant.

(1) *Nyōkwan*. Voir S., p. 70.

(2) *Kokono-é* : les neuf enceintes, c'est-à-dire le Palais Impérial.

(3) Cf. S., p. 152.

(4) Voir S., p. 153.

(5) *Mouko*. Cf. p. 82, n. 1 ; S., p. 142.

Quand les dames se battent ainsi entre elles, il arrive que les hommes se mettent de la partie. Que peuvent-elles alors penser ? Elles pleurent, s'emportent, maudissent ceux qui les ont frappées, en parlent avec aversion. Que c'est amusant ! La confusion est partout au Palais, et, ce jour-là, même pour les hauts personnages, il n'est plus d'étiquette.

Quel [spectacle] amusant [on voit] partout, au Palais Impérial, à l'époque des nominations [des préfets] (1) ! Malgré la neige ou le verglas, les candidats vont et viennent, portant leurs placets (2). Les fonctionnaires des quatrième et cinquième rangs qui sont jeunes et gais semblent pleins de confiance. Ceux dont l'âge a blanchi la tête recherchent toutes les protections ; ils viennent jusque dans les chambres des dames du Palais, et s'évertuent pour exposer leurs propres mérites. Comment donc sauraient-ils qu'après leur départ, les jeunes personnes rient en les contrefaisant ? « Ayez la bonté de dire ceci à l'Empereur, à l'Impératrice », vont-ils répétant. S'ils obtiennent la place qu'ils désiraient, c'est bien ; mais s'ils échouent, que leur sort est à plaindre !

Le troisième jour du troisième mois (3), [j'aime que] le soleil brille dans un ciel pur et calme. Les pêcheurs commencent à fleurir et, pour sûr, les saules aussi sont très jolis. Leurs bourgeons sont encore enveloppés d'ouate, et c'est ravissant ainsi : quand elles sont ouvertes, les feuilles de saule sont laides. Du reste, dès que les fleurs sont tombées, tous les arbres semblent sans charme. Lorsqu'on a cueilli une longue branche de cerisier, gracieusement fleurie, et qu'on l'a mise dans un grand vase à fleurs, c'est vraiment délicieux, surtout s'il y a là quelque visiteur en manteau de cour (4), couleur de cerisier, dont les manches laissent voir le vêtement de dessous ; ou même l'un des jeunes seigneurs, frères aînés de l'Impératrice. On s'assied alors tout près de ce vase fleuri, on cause de toutes sortes de choses. C'est très agréable ; et c'est encore plus charmant si, alentour, vient voler quelque oiseau ou quelque papillon aux couleurs éclatantes.

A l'époque de la fête (5) [de Kamo, tout] paraît extraordinairement joli. Les arbres ont de jeunes feuilles d'un vert-tendre ;

(1) Voir S., p. 152.

(2) *Mōshiboumi*. Cf. p. 220.

(3) Voir S., p. 155.

(4) *Naoshi* (S., p. 49). Pour les vêtements, les étoffes et leurs nuances, voir S., pp. 48 et suivantes, pp. 52 et suivantes.

(5) Comp. S., p. 156.

[mais] aucun n'en est encore abondamment revêtu. Sans avoir pensé d'avance à l'admirer, on est charmé par la beauté du ciel, qui n'est caché ni par la brume, ni par le brouillard ; mais quel doux émoi on ressent quand, vers le soir, alors que le ciel s'est couvert de quelques nuages, ou bien dans la nuit, on entend le chant d'un coucou qui se cache, si lointain, si indistinct, que l'on doute de ses oreilles.

Quand la fête est proche, il est amusant de voir aller et venir les serviteurs, portant des pièces d'étoffe « vert et feuille-morte » ou violette (1), pliées, qu'ils ont enveloppées dans du papier, à la hâte, et mises dans les couvercles de longues boîtes (2). Vers ce temps, les tissus de nuances dégradées ou mélangées, ceux que l'on a teints après les avoir roulés et tordus (3), semblent plus jolis que de coutume.

Les jeunes filles qui doivent suivre le cortège ont eu leurs cheveux lavés et peignés ; mais toutes portent encore leurs vêtements ordinaires, fanés et décousus ; il en est même dont les habits sont en désordre. Cependant, quelle confusion lorsqu'on leur ordonne d'enfiler les cordons de leurs sandales ou de leurs souliers, et de battre la doublure de leurs chaussures ! J'aime à les voir courir pour tromper leur impatience, avant le jour attendu ; mais quand elles ont revêtu le costume d'apparat, il est curieux, aussi, de les regarder : elles qui, d'ordinaire, marchent en sautant drôlement, elles vont lentement de-ci, de-là, avec l'extrême gravité du bonze (4) qui précède une procession. J'aime encore à voir les mères, les jeunes tantes, les sœurs aînées, chacune parée suivant son rang, qui accompagnent les jeunes filles, dont elles corrigent la mise tout en marchant.

4. CHOSSES PARTICULIÈRES

Langage de bonze. Langage d'homme et langage de femme (5).
Langage des gens vulgaires : leurs mots ne manquent pas d'avoir une syllabe de trop (6).

Il est vraiment désolant que l'on puisse faire un bonze d'un

(1) *Ao-koutchida, fouta-ai*. Voir S., p. 53.

(2) *Hoçobitsou* : boîtes minces. Cf. p. 181, n. 6 ; S., p. 44, n. 6.

(3) *Souçogo, mourago, makizomé*. Voir S., p. 54.

(4) *Jôza*. Cf. S., p. 102.

(5) La différence entre les deux langages est notable au Japon, où les femmes emploient moins de mots d'origine chinoise que les hommes. Voir Revon, *Anthologie*, p. 201, n. 2.

(6) Par exemple *nékko* pour *né* (racine), *wakka* pour *wa* (roue).

enfant qu'on aime. C'est sans doute un état qui promet beaucoup (1) ; mais le monde l'estime aussi peu qu'un méchant morceau de bois (2), et voilà ce qui est regrettable. Les bonzes font de mauvais repas d'abstinence (3), et dorment mal ; ils n'en ont pas moins, quand ils sont jeunes, les enthousiasmes de leur âge, et comment ne regarderaient-ils pas, sans en avoir l'air, du côté où sont les femmes ? La foule y trouve cependant à redire ! Le sort d'un exorciste (4) est encore plus pénible. Tandis qu'il va à Mitaké, à Koumano (5), à toutes les saintes montagnes, sans en omettre une seule, il doit subir de terribles épreuves. Lorsque ses prières sont efficaces et que sa renommée commence à se répandre, on l'appelle de toutes parts, et, plus il est à la mode, moins il a de tranquillité. Parfois, quand l'exorciste est auprès d'une personne gravement malade, il a beaucoup de peine à dompter l'esprit mauvais, il tombe de fatigue et de sommeil ; alors les gens le blâment en disant qu'il ne fait que dormir. Quel embarras pour lui, et que peut-il penser ! Mais tout cela, c'est ce qu'on voyait jadis. Les bonzes semblent avoir, aujourd'hui, une vie plus facile.

Quand, l'Impératrice (6) se rendit (7) à la maison de l'intendant (8) Narimaça (9), son palanquin entra par la porte de l'est, établie [pour la circonstance] sur quatre piliers (10). Les dames d'honneur voulurent faire passer leur voiture par la porte du

(1) Pour expliquer cette phrase, on a dit que lorsqu'un enfant entrait en religion, ses parents, jusqu'à la septième génération, étaient sauvés. On a dit aussi que neuf de ses parents défunts renaissaient au Paradis (cf. S., p. 109).

(2) Kén'kō (cf. S., p. 124) remarque : « Nul n'a un sort moins enviable qu'un bonze, et, vraiment, Séi Shōnagon' a eu raison d'écrire que les gens faisaient de lui aussi peu de cas que d'un [méchant] bout de bois. » (*Hōshi bakari ourayamashikaranou mono wa araji. Hito ni wa ko no hashi no yō ni omowarourou yoto Séi Shōnagon' ga kakērou mo ghé ni sarou koto zo kashi.* Voir Souzouki, p. 12 ; Revon, *Anthologie*, p. 279 ; Porter, *The Miscellany*, pp. 9 et 10.) M. Porter (*The Miscellany*, p. 188) ajoute en note : « Séi Shōnagon'... écrivit le *Makoura no Sōshi*, d'où ce passage, mal cité par Kén'kō, est tiré. On y lit : « C'est grand dommage de faire un prêtre d'un fils chéri, car ce sera un malheur pour lui d'avoir à regarder les choses agréables de la vie comme si c'étaient des bouts de bois. » (Sei Shō-nagon... wrote the *Makura no Sōshi* from which this passage, misquoted by Kenkō, is taken. It runs, 'It is a great pity to make a favourite son into a priest, for it will be miserable for him to have to look upon the pleasant things of life as if they were chips of wood'.) Les traductions des « Notes de chevet » dues à MM. Pfizmaier (p. 33) et Aston (*Literature*, p. 107) s'accordent avec celle de M. Porter. Celles de MM. Florenz (*Littérature*, p. 226), Ishikawa (p. 151) et Revon (*Anthologie*, p. 201) semblent confirmer l'exactitude de la citation faite par Kén'kō.

(3) Voir S., p. 118.

(4) Yamaboushi. Cf. S., pp. 101, 117.

(5) Voir S., pp. 99, 100, 102.

(6) Sadako, fille du maire du palais. Cf. S., pp. 169, 178, 250.

(7) Voir S., p. 196.

(8) *Daijin'*. Cf. S., p. 68.

(9) Taïra Narimaça. Voir S., pp. 170, 181, 247.

(10) Comp. S., p. 197.

nord, près de laquelle il n'y avait point de poste de gardes. Celles dont la coiffure était défaite n'avaient pas pris le soin de la remettre en ordre, pensant avec dédain que, seuls, les domestiques qui feraient approcher la voiture de la maison nous pourraient voir. Cependant, comme la porte que nous avions choisie était très étroite, notre voiture, couverte de palmes (1), n'y put passer et resta prise. On étendit sur le sol, ainsi qu'on a coutume, des nattes pour nous préparer un chemin, et nous descendîmes. Nous étions furieuses ; mais qu'aurions-nous pu faire ? Nous eûmes même le désagrément d'être vues par des courtisans et des gens de rang inférieur (2) qui se tenaient près du poste des gardes. Arrivées devant l'Impératrice, nous lui contâmes ce qui était advenu ; mais elle dit en riant : « N'y a-t-il donc pas, ici également, des gens qui peuvent vous regarder ? Pourquoi avez-vous été si négligentes ? — Sans doute, répondis-je ; mais comme tout le monde [, dans cette maison,] a l'habitude de nous voir, si notre toilette montrait trop de recherche, il y aurait des gens pour s'en étonner. Et puis, est-il possible qu'un pareil palais ait une porte trop étroite pour une voiture ? Je rirai bien quand je verrai l'Intendant ! » Juste à ce moment, il entra, apportant une écritoire qu'il me pria de donner à l'Impératrice. « Voilà, lui dis-je, qui est bien mal, pourquoi habitez-vous une maison dont on a fait les portes si étroites ? Ma maison, répondit-il en souriant, est appropriée à ma condition. — Pourtant, j'ai entendu parler de quelqu'un qui avait fait bâtir une porte très haute, autant qu'il avait été possible ! — C'est effrayant ! s'écria-t-il étonné, vous voulez parler d'Ou Téi-kokou (3). J'aurais cru que l'on ne pouvait connaître ces choses-là si l'on n'était un vieux savant. C'est seulement parce que je me suis moi-même hasardé dans cette voie d'études que j'ai pu comprendre votre allusion. — Votre voie, répliquai-je, ne semble guère remarquable. On a étendu un chemin de nattes qui a fait tomber tout le monde, et c'était un beau désordre ! — Il pleuvait, dit-il, et sans doute était-ce en vérité comme vous le dites ; mais laissons cela, je ne sais ce que vous pourriez ajouter encore ; je vous quitte. » Et il s'en alla. « Qu'y avait-il ? me demanda l'Impératrice. Narimaça semblait tout décontenancé. — Ce n'est rien, répondis-je ; je lui disais comment notre voiture n'avait pu entrer » ; et je me retirai dans ma chambre.

Plusieurs jeunes personnes y logeaient avec moi. Nous étions

(1) *Birōghé no kourouma*. Voir S., p. 46.

(2) *Dén'jōbito et tchighé*. Comp. S., pp. 62, 63.

(3) Personnage chinois. Voir S., p. 271.

toutes si fatiguées que nous nous endormîmes sans nous occuper de rien. Nous logions dans l'aile de l'est, et il n'y avait pas de verrou à la porte à coulisse (1), située au nord, qui ouvrait sur la salle abritée sous l'appentis (2) de l'ouest ; mais nous ne nous étions même pas renseignées là-dessus. Narimaça, qui connaissait bien les aîtres, puisque la maison lui appartenait, vint [à notre chambre] et, entre-bâillant la porte, il demanda plusieurs fois, d'une voix étrange, rauque : « Que diriez-vous si j'entrais ? » Comme je m'éveillais et regardais, surprise, la lumière d'une lampe placée derrière l'écran (3) me le fit voir distinctement. Il parlait en ouvrant la porte d'environ cinq pouces. C'était très drôle. J'avais aussi beaucoup de plaisir à penser qu'à l'ordinaire, cet homme n'aurait probablement jamais fait, même en rêve, une chose aussi déraisonnable. S'il avait ainsi agi à sa fantaisie, c'était, pour sûr, parce qu'il avait supposé, après l'arrivée de l'Impératrice dans sa maison, [qu'un pareil honneur lui donnait tous les droits]. J'éveillai la dame qui dormait à côté de moi, et je lui murmurai : « Regardez cela ; vous n'avez, je crois, jamais rien vu de pareil. » Toutes les dames, levant alors la tête, regardèrent et se mirent à rire en apercevant Narimaça. « Qui est là ? demandai-je montrez-vous franchement. — Il n'y a rien [d'important], répondit-il. Le maître de la maison veut [seulement] discuter quelque point avec la dame qui gouverne la chambre. — Je vous avais parlé, répliquai-je, de l'entrée de votre cour ; mais vous avais-je dit d'ouvrir cette porte à coulisse ? — C'est justement à propos de ma porte que je voulais vous entretenir ; mais, vraiment, ne puis-je pas entrer un instant ? » Les dames rirent en déclarant : « C'est trop désagréable. Non, il ne faut pas qu'il entre. » « Ah ! s'écria l'Intendant ; il y a là de jeunes dames ! » et il s'en alla, après avoir tiré et fermé la porte. Les rires redoublèrent quand il fut parti. Puisqu'il était venu dans l'intention d'ouvrir [cette porte] (4), il aurait mieux fait d'entrer d'abord, sans rien demander ; mais si quelqu'un s'annonce comme [Narimaça] avait fait, qui donc lui répondra que c'est bien, et qu'il peut entrer ? C'était vraiment amusant, et le lendemain matin, quand je fus près de l'Impératrice, je lui racontai [les événements de la nuit] ; mais elle me répondit en riant : « Je n'ai jamais entendu dire une pareille chose

(1) *Sōji* (ce mot ne désigne pas ici, le panneau appelé aujourd'hui *shōji* ; cf. S., p. 43).

(2) *Hîçashi*. Voir S., p. 42.

(3) *Kitchō*. Cf. S., p. 43.

(4) Autre texte : « Puisqu'il avait ouvert [la porte], il aurait... »

de Narimaça ; sans doute est-il allé vous voir parce que votre allusion d'hier soir l'avait charmé. Il me fait pitié, et je suis désolée que vous lui ayez parlé si vilainement ! »

[Un jour,] l'Impératrice expliquait à Narimaça comment on devait faire les costumes d'apparat des jeunes filles (1) appartenant à la suite de la Princesse Impériale (2). « Et le vêtement qu'elles mettront par-dessus le gilet (3), demanda-t-il, de quelle couleur doit-il être ? » Les rires que l'on entendit étaient justifiés, cette fois encore. Narimaça dit [peu après] : « Si l'on présente à la Princesse de la vaisselle ordinaire, ce sera laid ; il faudrait, ce me semble, un « petit » (4) plat (5) et un « petit » plateau » (6). « Il faudrait aussi, lui dis-je alors, qu'elle eût auprès d'elle des jeunes filles portant le vêtement que l'on met par-dessus ! » Mais l'Impératrice me tança : « Ne le raillez pas ainsi, comme font les gens ordinaires. C'est un si brave homme ! J'ai pitié de lui. »

La réprimande même me fut agréable.

Alors que j'étais occupée, et ne me souciais pas de recevoir des visites, on vint m'avertir que l'Intendant était là et désirait me parler. L'Impératrice, ayant entendu, me demanda : « Que va-t-il encore dire pour se rendre ridicule ? » ce qui m'amusa fort. Comme elle m'ordonnait d'aller voir, je sortis tout exprès, et Narimaça me dit : « J'ai raconté au Deuxième sous-secrétaire d'État (7) l'histoire de ma porte, de l'autre soir, et il a beaucoup admiré votre esprit. Il veut absolument vous entretenir, dès qu'il en aura l'occasion, pour discuter la question avec vous. » L'Intendant n'ajouta rien. Je me demandais, le cœur battant, s'il allait me parler de ce qui s'était passé certaine nuit ; mais il me dit seulement, en prenant congé : « Un de ces jours, [j'irai vous voir] dans votre chambre, [et nous pourrons causer] à loisir » ; puis il s'éloigna. Quand je fus revenue auprès de l'Impératrice, elle voulut savoir de quoi il s'agissait. Je lui répétai exactement ce que Nari-

(1) *Warawabe*. Voir S., p. 72.

(2) La princesse *Oçako*. Cf. S., pp. 168, 172.

(3) *Akomé no ouwa-ôï* (ou *ouwa-ôçôï*). Narimaça, ignorant le nom (*kazami*) de la veste, que l'on met « par-dessus le gilet », remplace ce nom par une périphrase. Pour les vêtements, voir S., p. 48.

(4) J'écris « *peutil* » à la place de « *petit* » pour avoir quelque chose d'analogue à l'in-correction du langage de Narimaça, qui prononce *'ichoucdé* au lieu de *tchiçaiç*. Cf. S., pp. 247, 262.

(5) *Oshiki*. Voir S., p. 44.

(6) *Takazouki*. Cf. S., p. 44.

(7) *Tchōunagon'* (voir S., p. 64). Il s'agit ici de Taïra Korénaka, frère de Narimaça (cf. S., pp. 170, 181, 247).

maça m'avait dit, et j'ajoutai en riant : « La chose n'était pas tellement urgente qu'il eût besoin de se faire annoncer exprès, et de me prier de sortir alors que j'étais de service ; il pourrait bien venir me parler, tout simplement, quand je suis tranquille dans ma chambre. » « Il aura pensé, répondit l'Impératrice, que des louanges faites par une personne dont il estime lui-même la sagesse vous seraient agréables, et il aura voulu vous en informer bien vite. » Qu'elle était jolie en me disant cela !

L'Empereur avait accordé le cinquième rang (1) à l'auguste chatte du Palais (2). Elle se nommait Myōbou no Omoto, et comme elle était très jolie, Sa Majesté voulait qu'on veillât sur elle. Un jour (3), cependant, elle était sortie au bord de la véranda, et Ouma no Myōbou (4), la dame qui avait charge de la soigner (5), l'appela : « Allons, mal élevée ; rentrez, s'il vous plaît ! » Mais la chatte ne l'écouta pas, elle s'endormit après s'être étirée au soleil. Pour l'effrayer, la dame [parla du chien, et] cria : « Okinamaro, où es-tu ? Viens mordre Myōbou no Omoto ! » Le sot [entendit et] crut qu'elle disait cela sérieusement ; il s'élança sur la chatte, qui se réveilla, épouvantée, et se réfugia derrière le store de la salle à manger de l'Empereur, dans laquelle Sa Majesté se trouvait justement. En voyant la chatte accourir, l'Empereur fut très étonné ; il la mit sur sa poitrine, sous son vêtement, et appela les courtisans. Le chambellan (6) Tadataka (7) vint, et l'Empereur ordonna : « Que l'on châtie comme il faut cet Okinamaro, et qu'on l'envoie à l'île des chiens (8) ! Sans délai ! » Tous les domestiques se précipitèrent, en désordre, à la poursuite du coupable. L'Empereur réprimanda aussi Ouma no Myōbou, et déclara qu'il lui retirait sa charge, car on ne pouvait avoir aucune confiance en elle. La dame, s'inclinant respectueusement, sortit et ne reparut pas devant Sa Majesté. Quant au chien, il fut chassé du Palais et poursuivi par des gardes du service des chambellans (9). Nous nous disions, désolées : « Hélas ! pauvre chien. Lui qui marchait

(1) *Kōbōuri* ; littéralement : « la coiffure de noblesse ». Voir S., p. 62.

(2) Voir S., p. 184.

(3) Au troisième mois de l'an mille. Cf. S., p. 197.

(4) Cf. S., p. 182. Pour *Myōbou*, voir S., p. 71. Le mot *ouma* (cheval) rappelle la fonction du père (ou d'un parent) de la dame, lequel appartenait au service des écuries, (cf. S., pp. 74 et 16).

(5) *Ménoto*, litt. : « nourrice ».

(6) *Kourōdo*. Voir S., pp. 65, 66.

(7) Minamoto Tadataka. Cf. S., pp. 168, 171.

(8) *Inou no shima* : île des chiens (endroit inconnu).

(9) *Takigoutchi*. Voir S., p. 66.

avec tant de fierté ! Le troisième jour du troisième mois (1), alors que le Censeur sous-chef des chambellans (2) le promenait, couronné d'une guirlande de feuilles de saule, avec des fleurs de pêcher sur la tête et des fleurs de cerisier sur le dos, aurait-on pensé qu'il dût avoir un sort pareil ? Au moment des repas, il ne manquait jamais de venir près de nous. Quelle tristesse ! »

Trois ou quatre jours s'étaient ainsi écoulés, quand, vers midi, nous entendîmes des aboiements répétés. Nous nous demandions quelle bête pouvait crier aussi longtemps ; et tous les chiens se précipitèrent en tumulte pour aller voir. Une femme employée au balayage des cabinets accourut en disant : « Ah ! c'est affreux, il y a là deux chambellans qui battent un pauvre chien. Sûrement, il va mourir ; on le punit parce qu'il est revenu après avoir été chassé ! » Quelle triste chose ! Il devait s'agir d'Okinamaro. La femme ajouta que c'était Tadataka et Sanéfouça (3) qui battaient ce chien, et je venais d'envoyer [une servante] les prier de s'arrêter, quand, à la fin, les aboiements cessèrent. La servante, à son retour, nous apprit que le chien était mort, et qu'on l'avait jeté par une des portes de l'enceinte. Vers le soir, comme nous déplorions le sort de la pauvre bête, un chien horriblement enflé, à l'air pitoyable, s'approcha de nous en tremblant. « Serait-ce Okinamaro ? demandions-nous. Quelqu'un a-t-il pu voir, ces temps derniers, un chien comme celui-ci ? » Nous appelions : « Okinamaro ! » Mais il n'avait pas l'air de comprendre, et nous n'étions pas d'accord, les unes affirmant que c'était notre chien, les autres soutenant le contraire. L'impératrice dit alors : « Oukon' (4) le connaît bien, appelez-la donc. » Oukon' se trouvait dans sa chambre ; on alla aussitôt la chercher en lui assurant qu'il s'agissait d'une chose urgente, et lorsqu'elle fut arrivée, l'Impératrice lui demanda si cet animal était Okinamaro. Oukon' répondit qu'il lui ressemblait ; mais qu'il était trop dégoûtant. « Et puis, poursuivit-elle, quand j'appelais Okinamaro par son nom, il accourait joyeusement, et j'ai beau appeler celui-ci, il ne vient pas ; ce n'est pas lui ; du reste, on m'a dit qu'on avait tué Okinamaro à force de coups et qu'on l'avait jeté dehors ; comment pourrait-il être encore vivant, après avoir été battu par deux hommes de cette force ? » L'Impératrice en fut tout attristée. Le soir étant venu, on donna quelque chose au chien ; mais il ne mangea pas, et nous finîmes par conclure que ce n'était pas le nôtre.

(1) Cf. S., pp. 197 et 155.

(2) Voir S., p. 65. Ici Foujiwara Youkinari. (Cf. S., pp. 169, 177, 245.)

(3) Sanéfouça : personnage inconnu.

(4) Oukon' était une fille d'honneur (*naïshi*) de l'empereur. Voir S., pp. 71, 180.

Le lendemain matin, j'allai auprès de l'Impératrice pour la coiffer (1). Je lui présentai l'eau pour les mains (2), et elle m'ordonna de tenir son miroir. Pendant que je faisais comme elle m'avait dit, j'aperçus le chien de la veille qui était humblement couché au pied d'un pilier. « Hélas, murmurai-je, qu'il est triste de penser qu'hier on a battu aussi cruellement Okinamaro, et qu'il doit être mort ! Dans quel corps aura-t-il pu renaître cette fois (3) ? Comme il a dû souffrir ! » Le chien qui était couché là, entendant ces paroles, se mit à trembler et à verser des larmes et encore des larmes. Nous restions stupéfaites. « C'était bien Okinamaro, ajoutai-je ; mais hier soir, il n'a pas osé se faire reconnaître. » Il n'est pas de mots pour dire combien nous nous sentions émuës et charmées. Je posai le miroir, et j'appelai : « Alors ! Okinamaro ! » Le chien s'étira à plat sur le sol, et aboya joyeusement. L'Impératrice souriait en l'entendant ; toutes les dames se rassemblèrent, et Sa Majesté manda de nouveau Oukon', la fille d'honneur ; elle lui raconta ce qui s'était passé, ce qui fit rire et s'exclamer tout le monde. L'Empereur, apprenant la chose, vint et dit avec un sourire : « C'est surprenant. Penser qu'un chien a un cœur pareil ! » Les dames d'honneur de l'Empereur accoururent aussi en foule, et, cette fois, quand on l'appela, le chien se leva et fit quelques mouvements. Sa face, cependant, était encore gonflée. « Il faudrait lui donner à manger », dis-je ; et l'Impératrice, toute joyeuse, se mit à rire en déclarant : « A la fin, il a bien fallu qu'il se dénonçât. » Tadataka, arrivant de l'office, s'écria : « Vraiment, c'est lui ? Je ne croirai rien avant de l'avoir vu » ; mais je répondis : « Hélas, c'est affreux, ce n'est pas lui ! — Quoi qu'il en soit, répliqua-t-il, je finirai par voir ce chien ; il vous sera impossible de le cacher assez bien pour que je ne puisse l'apercevoir ! » Bientôt, l'ordre impérial d'expulsion fut annulé, et Okinamaro retrouva son bonheur passé. Encore maintenant, je me souviens, avec une émotion sans égale au monde, du moment où, tandis que nous le plaignions, il s'approcha en tremblant et en pleurant ; et mes larmes coulent lorsqu'on m'en parle.

Le premier jour de l'an (4) et le troisième du troisième mois (5), [il convient que] le ciel soit très clair. Le cinquième jour du cin-

(1) Autre texte : Le lendemain matin, alors qu'on avait conclu que ce n'était pas notre [chien], on coiffa l'Impératrice, on lui présenta l'eau... »

(2) *Tchôzou*.

(3) Voir S., pp. 107, 108.

(4) Ici, *Séi* énumère les dates des cinq fêtes appelées *go-sékkou*. Cf. S., p. 149. Pour le premier jour de l'an, voir S., p. 150.

(5) Voir S., p. 155.

quième mois (1), [il vaut mieux qu']il reste couvert toute la journée. Le septième jour du septième mois, [j'aime que] le ciel soit d'abord nuageux et qu'il s'éclaircisse vers le soir. [Il faut que] la lune y resplendisse, et qu'on puisse voir la forme des constellations (2). Le neuvième jour du neuvième mois (3), si, dès l'aube, il tombe un peu de pluie, les chrysanthèmes sont mouillés d'une abondante rosée, et le duvet de soie dont on les a couverts est tout humide. On célèbre alors le parfum qui l'a pénétré, et si, la pluie ayant cessé de bonne heure, le ciel reste sombre et le temps menaçant, c'est délicieux encore.

Qu'il est amusant de voir les fonctionnaires nouvellement promus quand ils viennent, respectueusement, remercier l'Empereur et le féliciter. Derrière eux, [un serviteur] a relevé la traîne de leur vêtement, ils ont à la main leur tablette (4), et ils se tiennent en face de Sa Majesté. Ils se prosternent et se trémoussent avec animation.

A la partie orientale du Palais actuel (5), on a donné le nom de « poste du nord ». Il s'y dresse un chêne si haut que l'on se demande toujours, en le voyant, combien il a de brasses. Le Vice-capitaine de la garde du corps (6) dit une fois : « On devrait le couper au pied et en faire un éventail pour l'évêque (7) Jōshō (8). » Or, il arriva que cet évêque fut nommé intendant du temple de Yamashina (9), et vint présenter ses hommages (10) à l'Empereur. Le Vice-capitaine, appartenant à la garde du corps, se trouvait là, et comme l'Évêque avait mis de hautes chaussures, il était d'une hauteur effrayante. Après son départ, je demandai au Vice-capitaine : « Pourquoi [cela] ? Vous ne lui avez pas donné son éventail ! — Vous n'oubliez rien ! » me répondit-il en riant.

(1) Comp. S., p. 157.

(2) Parce que, le septième jour du septième mois, on célèbre la fête de la tisserande céleste, et qu'il faut, donc, bien voir les étoiles. Voir S., p. 159.

(3) Cf. S., pp. 161, 162.

(4) *Shakou*. Voir S., p. 51.

(5) Voir p. 31. La scène se passe au huitième mois de l'an mille. Cf. S., p. 198.

(6) Voir S., p. 73. Il s'agit ici de Minamoto Narinobou. (Cf. S., pp. 168, 171, 248.)

(7) *Sozou*. Voir S., p. 100.

(8) Ou *Jōtchō*. Cf. p. 299, n. 3 ; S., p. 182, 250.

(9) Voir S., p. 98.

(10) Cf. S., p. 198.

5. MONTAGNES

La montagne d'Ogoura (1), le mont Mikaça (2), la montagne de Konokouré (3), celle de Waçouré (4), la montagne d'Iritatchi (5), la montagne de Kacé (6), la montagne de Hiwa (7). La montagne de Kataçari (8); il est bien amusant [de se demander] devant qui elle a été si réservée !

La montagne d'Itsouwata (9), la montagne de Notchicé (10), la montagne de Kaçatori (11), la montagne de Hira (12). Au sujet de la montagne de Toko (13), il est charmant [de se rappeler la poésie] qu'un empereur aurait composée : « Ne divulgue pas mon nom. »

La montagne d'Ibouki (14). A propos de la montagne d'Açakoura (15), il est très amusant [de penser que], sans doute, [les amis d'autrefois] se sont revus ailleurs ! La montagne d'Iwata (16). La montagne d'Ôhiré (17) me plaît aussi : [son nom] ne manque pas de me faire songer aux envoyés impériaux à la fête spéciale [d'Iwashimizou].

La montagne de Tamouké (18). La montagne de Miwa (19) me charme.

(1) « Montagne du petit grenier » (voir p. XV) ; en Yamashiro, district Kadono. Voir S., p. 310.

(2) « des trois parapluies » ou « des trois chapeaux », encore appelée Kaçouga-yama, près de Nara, en Yamato. Voir p. 233 ; S., pp. 222, 249, 310, 351.

(3) Montagne inconnue, nommée dans le *Man'yōshō* (cf. S., p. 120).

(4) « de l'oubli » ; montagne inconnue ; il s'agit peut-être d'une montagne de la province de Rikouzen', appelée Waçourézou-yama, « la montagne où l'on n'oublie pas ».

(5) « des visites fréquentes » ; endroit inconnu.

(6) « du dos de cerf » ; en Yamashiro, district Sōrakou. Voir S., p. 310.

(7) Peut-être la montagne de Hiba, aux confins des provinces d'Izoumo et de Hōki, dont il est parlé dans le *Kojiki* (cf. S., p. 123).

(8) « qui cède la place » ; endroit inconnu.

(9) « des cinq bannières » ; en Etchizén'. Voir S., p. 311.

(10) En Wakaça.

(11) « qui a un parapluie » ; en Yamashiro, district Ouji. Cf. S., p. 311.

(12) En Ōmi.

(13) En Ōmi, dist. Inougami. Voir S., p. 295.

(14) En Ōmi. Comp. Revon, *Anthologie*, p. 74, n. 4 ; S., p. 225, n. 1.

(15) En Tchikouzen', dist. Açakoura. Voir S., p. 295.

(16) En Yamashiro, d. Ouji.

(17) « du grand aileron » ; en Séttsou. (Pour *hiré*, « ornement d'épaule », voir S., p. 50 ; et pour les envoyés impériaux, S., p. 81). Une chanson dite « du grand aileron » (*Ôhiré*) était chantée le deuxième jour du Cheval du troisième mois (cf. p. 173, n. 5 ; S., p. 131, n. 3, et p. 291, n. 3), lors de la fête spéciale du temple d'Iwashimizou (voir S., p. 156).

(18) « des offrandes » ; en Yamato, près de Nara. On a voulu identifier la montagne nommée par Sēi avec la montagne d'Aouçaka (prononcer *Ōçaka*) située aux confins de Yamashiro et d'Ōmi ; mais cette dernière, au temps de Sēi, ne s'appelait pas Tamouké-yama. Voir S., p. 312.

(19) « des trois roues », des « trois anneaux », « des trois enfilées » ; en Yamato, d. Shiki. On trouve, dans le *Kojiki* (cf. S., pp. 28, 123) une légende expliquant l'origine du nom de Miwa. Voir Chamberlain, *Ko-ji-ki*, p. 215 ; Revon, *Shinintoïsme*, p. 263, n. 2 ; Chamberlain and Mason, *Handbook*, p. 359.

La montagne d'Otowa (1). Les montagnes de Matchikané (2), de Tamaçaka (3), de Miminashi (4), de Soué-no-matsou (5), de Katsouraghi (6). L'auguste montagne de Mino (7). La montagne de Hahaço (8). Les montagnes de Kourai (9), de Kibi-no-naka (10), d'Arashi (11), de Sarashina (12), d'Obaçoûté (13), d'Oshio (14), d'Açama (15), de Katatamé (16), de Kaérou (17), d'Imocé (18).

6. PICS

Les pics de Youzourouwa (19), d'Amida (20), d'Iyataka (21).

7. PLAINES

Les plaines de Takawara (22), de Mika (23), d'Ashita (24), de Sonowara (25), de Haghiwara (26), d'Awazou (27), de Nashi (28), d'Ounaïko (29), d'Abé (30), de Shino (31).

- (1) En Yamashiro, d. Ouji. Cf. S., p. 312.
- (2) « où l'on ne peut attendre » ; en Séttsou.
- (3) « La montée-joyau » (la montée superbe) ; en Séttsou, d. Dëshima.
- (4) « sans oreilles » ; en Yamato, d. Shiki.
- (5) « des pins de Soué » ; en Rikouzén', d. Miyaghi, ou en Moutsou, d. Ninohé. Voir S., p. 313.
- (6) Aux confins de Yamato et de Kawatchi. Cf. S., pp. 78, 101, 313.
- (7) Au sud de la province de Mino.
- (8) « des chênes dentelés (*hahaço*) » ; en Yamashiro. Voir S., p. 314.
- (9) « du grade » ; en Shinano, ou en Hida.
- (10) « de l'intérieur du pays de Kibi » (cf. S., p. 38) ; en Bittchōu.
- (11) « de la tempête » ; en Yamashiro.
- (12) En Shinano, d. Sarashina.
- (13) « de la tante abandonnée » ; même district que la précédente. Voir p. 255 ; S., pp. 24, 286, 314.
- (14) « du petit sel, de la petite marée » ; en Yamashiro, d. Otokouni.
- (15) En Shinano, à la limite de Kōzouké. Cf. S., p. 100.
- (16) Endroit inconnu.
- (17) « du retour » ; en Étchizén', d. Nan'jō. Voir S., p. 314.
- (18) « de la sœur cadette et du frère aîné », ou « des deux époux », « des deux amants » ; sur les bords de la rivière de Yoshino, en Yamato ou en Kii (d. Ito et Naka). Cf., p. 94 ; S., pp. 219, 282.
- (19) « de l'arbre appelé daphniphyllé (voir p. 53, n. 8) », ou « qui cède » ; en Séttsou.
- (20) Colline à l'est de Kyōto. Cf. S., p. 315.
- (21) « Encore plus haut ». Il y a des pics de ce nom en Bittchōu, en Harima, en Ōmi ; mais il s'agit sans doute, ici, du dernier.
- (22) « des bambous » ; en Yamato, ou en Kawatchi, d. Ōagata.
- (23) « de la cruche » ; en Yamashiro, d. Sōrakou. Voir S., p. 315 et p. 310 (poésie à propos de la montagne de Kacé).
- (24) « du champ des roseaux » ; en Yamato, à l'est de la montagne Foutagami-yama. Cf. S., p. 315.
- (25) « La plaine de Sono » ; en Shinano, d. Shimo-Ina. Voir S., p. 316.
- (26) « La plaine des lespédèzes » (cf. p. 75, n. 1) ; en Kii, d. Hitaka.
- (27) « du bac du millet » ; en Ōmi.
- (28) « des poiriers », (on écrit aussi Naishiwara, « la plaine des filles d'honneur ») ; en Yamato, près de Nara.
- (29) « de l'enfant dont les cheveux retombent sur le cou » ; endroit inconnu.
- (30) En Séttsou.
- (31) En Ōmi ; ou en Kaga, d. Énouma.

8. MARCHÉS (1)

Le marché de Tatsou (2). Parmi tous les marchés du Yamato (3), celui de Tsouba mérite une attention particulière, car les pèlerins qui vont au temple de Hacé (4) ne manquent pas de s'y arrêter : peut-être a-t-il avec Kwannon' (5) une affinité spéciale ?

Les marchés d'Ofouça (6), de Shikama (7), d'Açouka (8).

9. GOUFFRES

Le gouffre de Kashikofoutchi (9). Il est très amusant [de se demander] quel esprit profond on a pu lui trouver pour lui donner ce nom ! Le gouffre de Nairiço (10). A qui cet avis était-il destiné, et par qui peut-il avoir été donné ?

Le gouffre d'Aoiro (11) me charme aussi beaucoup : on en aurait pu faire le costume des chambellans (12).

Les gouffres d'Inaboutchi (13), de Kakouré (14), de Nozoki (15), de Tama (16).

10. MERS (17)

Le lac [Biwa] (18). Les mers de Yoça (19), de Kawagoutchi (20), d'Icé (21).

(1) Le mot japonais *itchi* signifie aussi « ville », ce qui ne saurait surprendre si l'on a pensé à la liaison évidente qui existe entre les deux choses.

(2) « du dragon » ; en Yamato, près de Nara.

(3) « du camélia » ; en Yamato, d. Shiki.

(4) Dans le même district ; voir S., p. 99.

(5) Cette déesse bouddhique était adorée au temple de Hacé. Cf. S., p. 95.

(6) « de la petite touffe » ; en Mikawa, ou en Yamato.

(7) En Harima, d. Shikama.

(8) En Yamato, d. Takaïtchi ; ou en Mino, d. Inaba.

(9) « Le gouffre de la sagesse » ; endroit inconnu.

(10) « N'entre pas » ; en Kawatchi, d. Naka-Kawatchi.

(11) « Le gouffre vert-jaune » ; endroit inconnu.

(12) Les chambellans du sixième rang (cf. S., p. 65) portaient, soit un vêtement vert-clair, soit un costume vert-jaune (*ao-iro* : couleur des vêtements de l'Empereur ; voir p. 106, n. 2).

(13) « de non » , « du riz en herbe » ; en Yamato, d. Takaïtchi.

(14) « qui se cache » ; endroit inconnu.

(15) « des regards furtifs » ; endroit inconnu.

(16) « Le gouffre-joyau », endroit inconnu.

(17) On voit, en lisant la liste qui suit, que le mot doit être entendu avec un sens très large.

(18) « Le lac de la guitare », ainsi nommé à cause de sa forme ; en Ōmi. Le nom de la province viendrait, d'après les Japonais, du terme qui désignait anciennement le lac Biwa : *ichika-tsou-awa-oumi* ; « la mer écumeuse qui est proche [du centre du pays] ». *Awa-oumi* aurait donné, par contraction, *afoumi* (que rappelle l'écriture syllabique), puis *omi*.

Séi écrit seulement *mizou-oumi*, « le lac » ; mais il s'agit évidemment du lac Biwa, auquel le nom de *Mizou-oumi* était d'ailleurs réservé à l'époque de Héian'. Cf. Chamberlain, *Ko-ji-ki*, p. 108 (sect. XXIX, n. 20) ; Papinot, *Dictionnaire*, article *Ōmi*.

(19) La baie de Yoça, en Tan'go, d. Yoça. C'est là qu'est Hama-no-hashidaté, un des « trois paysages célèbres » (*San'-kêi*) du Japon.

(20) « La mer de l'embouchure [du Yodogawa] » (baie d'Ōçaka, en Séttsou).

(21) La baie d'Icé, entre Irakoçaki (province de Mikawa) et la province de Shima.

11. BACS

Les bacs de Shikaçouga (1), de Mitsouwashi (2), de Kori-zouma (3).

12. TOMBES IMPÉRIALES

Les tombeaux de l'Ougouiçou (4), de Kashiwabara (5), d'Amé (6).

13. EDIFICES

La Porte de la garde du corps (7). Le Palais de la Deuxième avenue (8) et celui de la Première avenue (9) sont beaux aussi.

Les Palais de Somédono (10), de Séka (11), de Sougawara (12), de Rén'zêi (13), de Souzakou (14). Le palais où résida l'empereur qui avait abdiqué (15). Les Palais d'Ono (16), de Kōbaï (17), d'Agata-

(1) « de néanmoins » ; en Mikawa. Voir S., p. 316.

(2) « Le pont sur l'eau » ; en Êttchōu.

(3) « où l'on n'est pas sur ses gardes », « où l'on ne profite pas des leçons du passé ». Il doit s'agir d'un bac allant de Souma (en Séttsou) à l'île d'Awaji. Cf. p. 219, n. 19.

(4) « du rossignol » ; endroit douteux. En Yamato, existe la « colline du rossignol », près de laquelle se trouve la tombe de l'empereur Soufnin' (onzième souverain, 29 avant J. -C. à 70 après J.-C.). Selon certains auteurs, il s'agit ici de la tombe de l'empereur Kōtckou (36^e souverain, 645 à 654), en Kawatchi, d. Minami-Kawatchi.

(5) « de la plaine des chênes », (nom de la première capitale du Japon, fondée par l'empereur Jimmou, au pied du mont Ounébi, en Yamato. Voir S., p. 24). D'après certains, Séi veut parler de la tombe de Kwammou (50^e souverain, 782 à 805), située en Yamashiro, d. Kii.

(6) « du Ciel ». Peut-être la tombe de Shōmou (45^e souverain, 724 à 748), située sur la montagne Sao-yama, en Yamato. *Amé no mikado*, « l'empereur du Ciel », est un surnom de Shōmou.

(7) Il s'agit de la Porte de la clarté solaire (*Yōméimon'*), une des portes de la face orientale de l'enceinte extérieure du Palais (voir S., p. 75, n^o 3). Les services de la garde du corps de gauche (*Sa-konoé-fou*) étaient installés près de cette porte, entre celle-ci et la Porte de la Terre (*Tsoutchi-mi-kado*).

(8) Pour les avenues, voir S., pp. 39 et 41. Le Palais de la Deuxième avenue ou *Nijō[in']* fut la demeure de l'empereur Mourakami (62^e empereur, 947 à 967).

(9) *Ichijō [in']* ; appartient à Foujiwara Korémaça.

(10) Appartint à Foujiwara Yoshifouça, père d'Akiko, femme de l'empereur Mon'tokou (55^e souverain, 851 à 858) et mère de Séiwa (56^e empereur, 859 à 876). Cf. p. 113, n. 7.

(11) Demeure de l'impératrice Akiko, dont il est parlé dans la note précédente.

(12) « de la plaine des roseaux » ; ce palais fut la résidence de Sougawara Koréyoshi et de son fils Mitchizané (voir S., p. 30).

(13) Ou *Réizéi* (autrefois *Réizén'in'*). C'est là que, depuis Saga (52^e souverain, 810 à 823), se retiraient les empereurs qui avaient abdiqué.

(14) « du moineau rouge ».

(15) *Tō-in'* ; il s'agit peut-être du *Téjé no in'*, où résida l'ex-empereur Ouda (59^e souverain, 889 à 897).

(16) « de la petite lande » ; à l'ouest de la montagne Hiéizan' (au nord-est de Kyōto) ; apparut au prince Korétaka (844 à 897), fils de l'empereur Mon'tokou, et, plus tard, à Foujiwara Sanéyori (900 à 970).

(17) « des pruniers rouges ». Voir S., p. 316. Ce palais appartient à Sougawara Mitichizané (cf. S., p. 30).

no-ido (1) ; le Palais de la Troisième avenue orientale (2), le Petit Palais de la Sixième avenue (3), le Petit Palais de la Première avenue (4).

Sur l'écran dressé devant la baie ouverte au nord de la salle qui occupe l'angle nord-est (5) du Palais pur et frais (6), on voyait représenté l'océan déchaîné, avec les êtres horribles qui l'habitent : des monstres aux longs bras, aux jambes démesurées. Quand la porte de la chambre de l'Impératrice (7) était ouverte, nous voyions constamment ces affreuses peintures, et nous avions accoutumé d'en rire avec répugnance. Un jour (8), nous nous divertissions ainsi ; près de la balustrade, on avait placé de grands vases de porcelaine verte, et on y avait mis quantité de branches de cerisiers, longues d'environ cinq pieds, dont les fleurs ravissantes débordaient jusqu'à cette balustrade. Vers midi, le Seigneur premier sous-secrétaire d'État (9) arriva. Il portait un manteau de cour, couleur de cerisier, à peine assoupli, et un pantalon à lacets, d'un violet sombre. Son blanc vêtement de dessous dépassait un peu et laissait voir un joli dessin cramoisi-foncé. Comme l'Empereur (10) se trouvait [auprès de son épouse], le Sous-secrétaire vint, pour parler au Souverain, s'asseoir sur le plancher, dans l'étroit espace devant la porte. Derrière le store étaient les dames d'honneur, avec leurs amples manteaux chinois, couleur de cerisier, qu'elles laissaient retomber sur leurs épaules, leurs costumes couleur de glycine, de kerrie (11), de toutes les nuances aimées, dont beaucoup débordaient sous le store (12) qui pendait, jusqu'à mi-hauteur [, devant l'entrée de la galerie du nord]. A ce moment, on servit le dîner dans les appartements impériaux. Il y eut un grand bruit de pas, et nous entendîmes distinctement quelqu'un

(1) « du puits de la province ». Voir S., p. 317.

(2) *Tō-san'jō* [in'], demeure de Foujiwara Yoshifouça. (804-872), puis de Foujiwara Tadahira (880-949).

(3) *Ko-rokoujō* [in'], encore appelé « Palais du nord » (*Hōkō no in'*).

(4) *Ko-itichijō* [in'], encore appelé « Palais des kerries » (*Yamaboukidono* ; pour la kerrie, voir p. 75, n. 5) ; demeure de Foujiwara Tadahira (880-949) et de Foujiwara Morotada (918-969 ; cf. p. 21). C'est là que naquit Sēiwa (56^e empereur), en 851.

(5) *Oushi-tora*, litt. « Bœuf-Tigre ». Comparer p. 162, n. 4 ; voir S., p. 20. n. 2.

(6) *Sēiryōdén*. Cf. S., p. 40.

(7) *Oué no mi-tsouboné*. Cf. S., p. 40, n. 10.

(8) Probablement au troisième mois de 994. Voir S., p. 191.

(9) *Dainagon*. Cf. S., p. 64. Ici, Foujiwara Korétchika, frère de l'impératrice (S., pp. 169, 178, 245).

(10) L'empereur Itchijō (cf. S., pp. 168, 172, 241).

(11) Pour les couleurs des étoffes, voir S., p. 52.

(12) *Ko-hajitomi*. Cf. S., p. 43.

ordonner : « Faites place, faites place ! » L'aspect du ciel pur et serein était merveilleux, et quand les chambellans eurent apporté les derniers plats, le dîner fut annoncé. L'Empereur sortit par la porte du milieu, accompagné par le Sous-secrétaire d'État, qui revint ensuite près des fleurs. L'Impératrice, alors, écarta son écran, et s'avança sur le seuil (1). Tout, en cet instant, charmait les yeux (2), et les dames, ravies, sentaient s'évanouir, dans leur esprit, le souvenir de toutes choses. Alors, le Sous-secrétaire chanta d'une voix lente la vieille poésie :

« Les mois et les jours
Se succèdent ; mais
Le mont Mimoro
Demeure à jamais (3) ! »

Je trouvai cela très joli, et, vraiment, j'aurais désiré que cette splendeur durât mille années.

Avant même que les dames qui servaient eussent appelé les gens [pour leur faire emporter les tables], l'Empereur passa dans l'appartement de notre maîtresse. Il m'ordonna de frotter le bâton d'encre de l'écritoire, et pendant qu'il me parlait, j'avais les yeux au ciel. Je ne pensais qu'à le contempler, j'aurais voulu le regarder ainsi encore plus longtemps que, tout à l'heure, l'Impératrice. Il plia une feuille d'élégant papier blanc, et nous dit : « Que chacune écrive là-dessus une ancienne poésie, la première dont il lui souviendra. » « Comment faire ? » demandai-je au Sous-secrétaire d'État, qui était au dehors, devant le store ; mais il me répondit : « Dépêchez-vous d'écrire et de présenter à Sa Majesté ce que vous aurez fait, les hommes ne doivent se mêler de rien. » Puis, prenant l'écritoire de l'Empereur, il nous pressa en répétant : « Vite, vite, sans réfléchir, même Naniwazou (4), ou n'importe quoi : ce qui pourra vous venir à l'esprit ! » Je ne sais ce qui m'intimida tellement ; mais un rouge me monta au visage, et je me sentis toute troublée. Tout en s'étonnant de mon émoi, les demoiselles nobles (5) écrivirent deux ou trois poèmes, sur le printemps, sur

(1) Litt. : « sous le *naghéshi*, (cf. S., p. 42, n. 6).

(2) Comparer ce passage des « Souvenirs » de M^{me} Vigée-Lebrun : « J'y vis [à Fontainebleau,] la Reine dans la plus grande parure, couverte de diamants, et, comme un magnifique soleil l'éclairait, elle me parut vraiment éblouissante. Sa tête élevée sur son beau col grec lui donnait, en marchant, un air si imposant, si majestueux, que l'on croyait voir une déesse au milieu de ses nymphes. »

(3) Cf. S., p. 284.

(4) Voir p. 190 ; S., p. 284.

(5) *Jōrō*. Cf. S., p. 70.

l'âme des fleurs ; puis elles me dirent que c'était mon tour. J'écrivis alors la poésie :

« Les années ont passé
Et j'ai vieilli.
Cependant,
Quand je regarde les fleurs,
Je n'ai plus de soucis (1). »

[Je remplaçai toutefois l'avant-dernier vers par celui-ci :]
« Quand je regarde le Prince (2). » L'Empereur dit, après avoir lu :
« [Si je vous ai interrogées, c'est, tout] simplement, que je voulais mettre votre esprit à l'épreuve (3) . »

Puis il nous raconta une anecdote du temps de l'empereur Én'yōū (4). Ce dernier ordonna un jour aux courtisans qui étaient auprès de lui d'écrire, dans un cahier, chacun une poésie. Certains s'excusèrent en disant qu'ils écrivaient très mal ; mais l'Empereur Én'yōū leur répondit : « Que l'écriture soit laide ou jolie, je ne m'en soucie point. Peu m'importe même si la poésie n'est pas appropriée à la saison » ; et tous durent obéir, malgré leur inquiétude. Parmi eux se trouvait le Maire du palais (5) actuel, qui portait alors le titre de capitaine dignitaire du troisième rang. [Il se rappela] le poème :

« Comme la mer
Sur le rivage d'Izoumo,
Quand monte la marée,
Moi, mon amour pour vous
Est toujours, toujours plus profond » (6) ;

mais[il en modifia] un vers (7), et il écrivit « ma dévotion pour mon Prince » (8), ce dont l'empereur Én'yōū fut charmé. Comme l'Empereur nous disait cela, j'étais si émue que je me sentais, malgré moi, mouillée de sueur. Je me demande si de jeunes personnes auraient pu écrire seulement comme j'avais fait. Dans un cas pareil, même celles qui, d'ordinaire, écrivent très bien, sont toutes malencontreusement glacées de respect, et il arrive que certaines se trompent en formant les caractères.

(1) Voir S., p. 281.

(2) Cf. S., p. 218.

(3) Autre traduction possible : « Vraiment, vous avez eu là une idée charmante ! »

(4) Cf. S., pp. 168, 170.

(5) Voir S., p. 63 ; il s'agit ici de Foujiwara Mitchitaka (S., pp. 169, 175, 242).

(6) Cf. S., p. 283.

(7) « La fin » dans le texte japonais.

(8) Cf. S., p. 229.

Après cela, l'Impératrice mit devant elle les volumes du « Recueil ancien et moderne » (1), et, lisant le début de chaque poésie, elle nous demanda quelle en était la fin. Parmi ces poèmes, il s'en trouvait que nous avions sans cesse en l'esprit, la nuit et le jour. Pourquoi donc, en vérité, ne nous les rappelions-nous pas bien, et ne pouvions-nous pas répondre ? La dame Saishō (2) en savait seulement dix, et encore... les savait-elle ? Bien pis, certaines n'en connaissaient que cinq ou six. Elles auraient mieux fait d'avouer à l'Impératrice qu'elles ne se souvenaient plus ; mais elles se désolaient : « Est-il possible que nous puissions aussi vilainement accueillir les questions de Votre Majesté ? » Il était amusant de les entendre. Quand aucune des dames n'avait dit qu'elle connaissait la fin de la poésie, l'Impératrice la lisait jusqu'au bout, et elles se lamentaient : « Ah ! c'est une poésie que nous savions toutes, comment pouvons-nous manquer ainsi de mémoire ? » L'Impératrice nous dit alors : « Celles d'entre vous qui ont copié bien des fois le « Recueil ancien et moderne » auraient dû se souvenir de toutes ces poésies » ; et elle nous raconta cette histoire : « Au temps de l'empereur Mourakami (3), il y avait une princesse (4) qu'on appelait l'épouse impériale (5) du Palais de l'universel éclat (6) ; elle était fille du ministre de gauche du Petit palais de la Première avenue (7), et, pour sûr, vous en avez toutes entendu parler. Au temps où elle était encore une jeune princesse, son père, le ministre, lui disait en l'instruisant : « Étudiez d'abord l'écriture ; pensez ensuite qu'il vous faut, n'importe comment, arriver à jouer de la harpe à sept cordes (8) mieux que personne ; enfin, appliquez-vous à l'étude de façon à avoir toujours présentes à la mémoire toutes les poésies des vingt volumes du « Recueil ancien et moderne ». « L'empereur Mourakami, à qui on avait raconté la chose, s'en souvenait, et, un jour d'abstinence (9), il vint chez son épouse en cachant le « Recueil ». Contrairement à l'habitude, il tira complètement l'écran derrière lui ; la princesse trouvait cela étrange ; mais l'empereur ouvrit le livre, et commença de l'interroger : « Quelle est la poésie composée par tel auteur en telle année et en tel mois, et à quelle occasion a-t-elle été écrite ? » La princesse comprit de quoi il s'agissait ; mais bien que ce fût seulement d'une plaisanterie, elle devait être terriblement émue

(1) *Kokin'shō*. Voir S., p. 121.

(2) Saishō no kimi. Cf. S., pp. 169, 174, 254.

(3) Voir S., pp. 168, 170.

(5) *Nyōgo*. Cf. S., p. 59.

(7) Foujiwara Morotada. Cf. S., p. 173

(9) Cf. S., pp. 117, 145.

(4) Foujiwara Yoshiko. Voir S., p. 174.

(6) *Sén'yōdén*. Voir S., p. 40.

(8) *Kin*. Voir S., p. 130.

en pensant que si sa mémoire la trompait ou cessait complètement de la renseigner, elle en aurait une honte extrême. L'empereur fit venir deux ou trois dames, savantes en ces sortes de choses ; il leur ordonna de marquer le nombre des mauvaises réponses avec les jetons du jeu de dames (1), et il recommença à interroger la princesse. Quelle scène splendide et amusante ce devait être ! En y songeant, on envie les personnes qui se trouvaient là, autour de Sa Majesté. L'empereur pressait la dame de questions ; mais avant même qu'il eût fini, elle répondait avec sagacité, sans faire jamais la plus petite erreur. L'empereur se disait qu'il l'arrêterait dès qu'il apercevrait dans ses réponses la moindre faute ou seulement la moindre incertitude, et il se sentait même jaloux de tant de savoir. Ils parcoururent ainsi dix volumes ; l'empereur déclara qu'il était tout à fait inutile de continuer ; il mit le signet dans le livre, et se retira dans son appartement. C'était, pour l'épouse impériale, un succès splendide.

Cependant, l'empereur, ayant dormi très longtemps, pensa, à son réveil, qu'il était mauvais de cesser ainsi les questions sans faire un examen complet ; il se dit que s'il attendait au lendemain pour les reprendre, la princesse pourrait d'ici là revoir les dix derniers volumes, et il voulut en avoir le cœur net, le soir même. Il fit donc approcher la lampe de la chambre (2), et poursuivit ses questions jusqu'à une heure avancée ; mais quand il arriva à la fin du « Recueil », la dame n'avait pas eu, même une fois, à avouer son ignorance. Après le départ de l'empereur, les gens allèrent raconter au seigneur [, père de la princesse,] ce qui était advenu. Il en fut bouleversé, il envoya des serviteurs dans tous les temples pour y faire réciter les Saintes Écritures (3) ; puis, se tournant du côté du Palais, il passa des heures en prières. Voilà, n'est-il pas vrai, un enthousiasme pour la poésie vraiment émouvant ! »

L'Empereur, qui écoutait aussi ce récit, s'écria, charmé : « Comment donc [l'empereur Mourakami] put-il lire tant de poésies ? Pour moi, je ne puis seulement parcourir jusqu'à la fin trois ou quatre volumes ! Autrefois, dit quelqu'un, même les gens de la basse classe avaient tous des goûts artistiques raffinés. Je ne crois guère qu'on entende parler aujourd'hui d'une chose pareille. » Pendant que les dames de la suite de l'Impératrice et les dames d'honneur de l'Empereur, admises auprès d'elle,

(1) *Go. Voir S.*, p. 133.

(2) « La lampe de la chambre », *ōtonaboura*.

(3) Il s'agit des écritures sacrées du bouddhisme.

bavardaient toutes ensemble, j'étais ravie, et il me semblait, en vérité, que tous mes soucis avaient disparu (1). Avec peine, je me figurais dédaigneusement les pensées des femmes sans avenir qui veillent fidèlement sur le médiocre bonheur d'un foyer. J'aurais souhaité introduire parmi nous ces filles qui, après tout, eussent été d'un rang convenable, et leur faire voir la splendeur du monde, et j'aurais voulu pouvoir les faire vivre quelque temps au Palais, au besoin, même, comme troisième filles d'honneur de l'Empereur (2).

Je trouve haïssables les hommes qui regardent les dames ayant quelque emploi au Palais comme des personnes frivoles et mauvaises. En réalité, pourtant, il y a du vrai dans ce qu'ils s'imaginent ! En commençant par Leurs Majestés très respectées, si j'ose parler d'Elles ; en continuant par les hauts dignitaires (3), les courtisans admis auprès de l'Empereur, les gens des quatrième, cinquième et sixième rangs (4), sans parler naturellement des autres dames, il y a peu de personnes qu'une dame du Palais ne voie pas. Les suivantes des dames, les personnes qui arrivent de leur province, les servantes en chef (5), les domestiques qui nettoient les cabinets (6), celles même qui sont aussi insignifiantes qu'un petit caillou ou un fragment de tuile, se sont-elles jamais cachées de honte devant ces nobles personnages ? Pour les jeunes seigneurs (7), il n'en est sans doute pas du tout ainsi, sauf peut-être pour quelques-uns d'entre eux. [Lorsque des dames ayant servi au Palais sont mariées,] on les appelle « madame » (8), et on les traite avec le plus grand respect ; mais on pense peut-être qu'elles manquent de charme [, parce que tout le monde les connaît], et l'on a raison. N'est-il pas, cependant, glorieux pour elles d'être appelées « deuxième fille d'honneur », de venir en toutes occasions au Palais, et d'aller comme envoyées de l'Empereur à la fête de Kamo ? Celles d'entre elles qui restent dans leur foyer sont de très bonnes épouses, et si elles viennent au Palais à l'époque où les préfets (9) envoient leurs filles pour danser à la Cinquième fête (10), elles n'auront, malgré tout, pas l'air trop provincial, elles ne questionneront pas les gens sur les choses qu'elles ne connaîtront pas (11). Je trouve cela charmant.

(1) S'ici rappelle ici le dernier vers de la poésie qu'elle a notée plus haut (cf. p. 20).

(2) *Naïshi*. Voir S., p. 71.

(3) *Kan'datchimé*. Cf. S., p. 63.

(5) *Oçamé*. Cf. S., p. 72, n. 1.

(7) *Tonobara*. Voir S., p. 62.

(9) *Zouryô*. Cf. S., p. 75.

(4) Pour les « rangs », voir S., p. 61.

(6) *Kawayôdo*.

(8) *Oué*.

(10) *Go-séchi*. Voir S., pp. 162, 163.

(11) Autre traduction : « elles ne questionneront pas des inconnus ».

14. CHOSSES DÉSOLANTES

Un chien qui aboie pendant le jour.

Une nasse à poissons (1) au printemps.

Un vêtement couleur de prunier rouge, au troisième ou au quatrième mois.

Une chambre d'accouchement où le bébé est mort.

Un brasier sans feu.

Un conducteur qui déteste son bœuf.

Un savant docteur à qui naissent continuellement des filles (2).

Une maison où l'on n'offre pas de festin à celui qui a fait un long détour (3) pour éviter de marcher dans une direction néfaste. Au changement de saison (4), c'est encore plus désolant !

Dans une lettre que l'on m'envoie de la province, il n'y a rien. Pour une lettre reçue de la capitale, on pourrait penser de même ; pourtant, comme on y trouve, avec une foule de choses amusantes, des nouvelles de la société, tout va bien.

On a envoyé chez quelqu'un une lettre que l'on avait particulièrement soignée, et l'on voudrait déjà lire la réponse. Celle-ci tarde. On attend en pensant que le messager aurait dû revenir bien vite, et que ce retard est étrange ; mais cette lettre que l'on avait [si soigneusement] nouée ou tordue revient salie et froissée, le trait d'encre qui en assure le secret tout effacé (5). Le messager la rapporte en disant : « La personne n'était pas là. » ou bien : « On a répondu que c'était jour de retraite, et on n'a pas voulu prendre ce billet. » C'est tout à fait triste et désolant !

Ou encore : on a envoyé une voiture à quelqu'un qui devait sûrement venir, et on attend. En revenant, la voiture fait tapage ; tout le monde s'écrie : « C'est lui ! » et sort pour voir ; mais la voiture entre dans la remise, on entend le bruit des brancards qui tombent brusquement ; et quand on lui demande ce que cela veut dire, le conducteur répond qu'il n'y avait personne aujourd'hui, qu'on ne vient pas ; puis il s'en va, n'ayant fait sortir de la voiture que le bœuf !

Ou encore : Le gendre (6) que l'on avait adopté avec grand remue-ménage, un beau jour, ne revient plus. C'est tout à fait lamentable. On l'a laissé aller chez une personne d'un bon rang,

(1) *Ajiro*. Voir S., p. 46.

(2) Cf. S., p. 68 et p. 140, n. 1.

(3) *Katatagaé*. Voir S., p. 119.

(4) *Setchiboun'*. Comp. S., p. 18, n. 1, et Revon, *Anthologie*, p. 209, n. 1.

(5) Pour les lettres, voir S., p. 45.

(6) *Mouko*. Cf., p. 82, n. 1.

qui a un emploi au Palais. C'est bien à contre-cœur que l'on se demande quand donc il reviendra.

La nourrice d'un bébé est partie en affirmant : « C'est seulement pour un instant. » L'enfant la réclame, on tâche de le faire jouer et de le consoler, et on envoie dire : « Revenez vite » ; mais la nourrice répond qu'elle ne pourra rentrer le soir. Ce n'est pas seulement désolant, c'est follement haïssable.

A plus forte raison, que doit [penser, s'il attend en vain,] l'homme qui avait demandé à son amie de venir ?

A la porte d'une maison où une personne est dans l'attente, très tard, on frappe discrètement. Son cœur bat un peu, et elle fait demander qui est là ; mais [ce n'est pas celui dont elle espérait la venue ;] c'est un autre, absolument étranger, qui se nomme.

L'exorciste déclare qu'il va dompter l'esprit malin, il a l'air tout à fait sûr de lui, et fait apporter sa masse et son chapelet (1) ; puis il s'assied et se met à lire d'une voix de fausset. Cependant, rien n'indique que le démon veuille s'en aller, et la protection divine ne se fait pas sentir. Tous les parents du malade, rassemblés, qui étaient en prières, commencent à avoir des doutes. L'exorciste se fatigue à lire pendant plus d'une « heure » (2), puis il dit à son aide (3) que l'influence céleste n'agit pas du tout, et qu'on peut se lever ; il lui reprend son chapelet et avoue que ses efforts restent vains. Alors il fourrage dans ses cheveux, du front au sommet de la tête, il bâille et s'étend pour dormir.

La maison de celui qui n'obtient pas de charge quand sont nommés les gouverneurs de province. On a dit que [tel gentil-homme] serait sûrement désigné cette année, et les gens qui appartenaient autrefois à sa maison et habitent maintenant au loin, à la campagne, accourent tous en foule. On ne cesse d'avoir devant les yeux les brancards des voitures qui entrent et sortent. Chacun veut accompagner le maître dans ses visites aux temples. On mange, on boit du vin de riz, on braille ; mais l'aurore du dernier jour des promotions arrive sans que personne soit jamais venu frapper à la porte. On s'étonne et l'on dresse l'oreille : on entend crier les avant-coureurs du cortège ; les hauts dignitaires sortent tous du Palais. Les serviteurs que l'on avait envoyés aux nouvelles, et qui, depuis la veille au soir, attendaient en grelotant, reviennent lentement, comme à regret. Les gens qui étaient

(1) Masse : *tokko*, chapelet : *souzou*. Voir S., p. 47.

(2) Il s'agit d'une « heure » (*loki*) telle que l'entendaient les anciens Japonais. Une pareille « heure » équivalait à deux des nôtres. Cf. S., p. 19.

(3) Probablement une femme. Voir S., p. 117.

restés à la maison n'osent même pas les questionner ; seuls les provinciaux demandent quel est le nouveau titre du seigneur. On ne manque pas de leur répondre ironiquement : « Il est ex-gouverneur de telle province ! » et ceux qui comptaient vraiment sur la nomination de leur maître pensent que c'est lamentable. Le lendemain matin, tous ces gens qui ne laissaient aucune place libre dans la maison s'en vont à la sourdine, par un, par deux. Ceux qui ont vieilli au service du maître, et ne peuvent le quitter ainsi, se promènent en secouant la tête, et en énumérant sur leurs doigts les provinces qu'il faudra pourvoir l'an prochain. Quelle pitié ! Quelle désolation !

On a fait porter chez quelqu'un une poésie que l'on croyait passable ; et il ne vous envoie même pas de « poème en réplique » (1).

Si l'on reçoit un billet doux, quelle conduite tenir ? Même dans ce cas, ne pas répondre, au moins, que la saison est belle, ou quelque chose de ce genre, c'est laisser croire qu'on manque de goût.

Autre chose : à quelqu'un qui vit dans une maison bruyante, à la mode, une personne surannée envoie une poésie en vieux style, sans beauté particulière, qu'elle a composée parce qu'elle avait du temps à perdre et s'ennuyait.

On attache une grande importance aux éventails pour une fête, et l'on s'adresse à un artiste que l'on croit fort habile. Cependant, quand le jour arrive, on reçoit un éventail dont le dessin est d'une laideur dépassant tout ce qu'on aurait pu prévoir.

Au messenger qui apporte un cadeau à l'occasion d'une naissance (2) ou d'un départ (3), on ne donne aucune récompense (4). Même aux gens qui apportent une « boule contre les maladies » (5) ou un « marteau porte-chance » (6) de peu de valeur, il ne faut pas manquer de donner quelque chose. Le messenger doit être charmé de recevoir un pourboire alors qu'il ne s'y attendait pas. Au contraire, un domestique arrive, l'air important ; son cœur bat dans l'espoir d'une bonne récompense, et il s'en retourne déçu. En vérité, c'est désolant !

Une maison où le maître a adopté un gendre, il y a quatre ou cinq ans, et où l'on n'a pas encore vu la confusion qui règne dans les endroits où l'on prépare une chambre d'accouchement (7).

Un vieux couple, qui a sans doute de nombreux enfants arrivés

(1) *Kaéshi*. Cf. S., p. 146, n. 5.

(2) Voir S., p. 143.

(3) *Hunamouké*. Comp. S., p. 143.

(4) Généralement, on donnait des vêtements.

(5) *Kouçoudama*. Voir S., pp. 158, 162.

(6) *Ouzoutché*. Cf. S., p. 151.

(7) Voir S., p. 143.

à l'âge d'homme et peut-être bien aussi des petits-enfants qui se traînent sur le sol, fait la sieste. Même si ce sont seulement les enfants des deux vieillards qui les voient, c'est pour eux un spectacle forcément pénible.

Un bain chaud pris au réveil : impression irritante.

Une longue pluie au dernier jour de l'année (1).

Sans doute peut-on dire aussi que c'est désolant quand, pendant une longue période de jeûne (2), on a omis, un seul jour, de faire abstinence.

Un costume blanc au huitième mois.

Une nourrice qui vient à manquer de lait.

15. CHOSSES DONT ON NÉGLIGE SOUVENT LA FIN

Les devoirs d'un jour d'abstinence (3).

Les affaires qui durent plusieurs jours (4).

Une longue retraite au temple (5).

16. CHOSSES QUE L'ON MÉPRISE

Une maison dont la façade est au nord.

Une personne dont les gens connaissent la trop grande bonté.

Un vieillard trop âgé.

Une femme frivole.

Un mur de terre écroulé.

17. CHOSSES DÉTESTABLES

Un visiteur qui cause longtemps alors qu'on est pressé. Si c'est quelqu'un de peu d'importance, on peut le congédier en lui disant : « Plus tard ! » mais si c'est un homme avec qui l'on doit se gêner, la chose est très détestable.

En frottant le bâton d'encre de Chine sur la pierre de l'écri-toire, on rencontre un cheveu qui s'y est introduit. Ou encore, un petit caillou était caché dans ce bâton d'encre, et il grince : « ghishi-ghishi ».

Soudain, quelqu'un tombe malade, et on va chercher l'exor-

(1) Le dernier jour du douzième mois, jour de fête lui-même, était la veille d'un jour consacré à diverses cérémonies et réjouissances.

(2) *Shōjin'* ; abstinence bouddhique. Cf. p. 141 et S., p. 118.

(3) *Sōji* ; même sens que *shōjin'*.

(4) Autre traduction : « Les préparatifs que l'on fait pour un jour éloigné. »

(5) Voir S., p. 147.

ciste ; mais il n'est pas où on le trouve d'ordinaire : on le cherche partout. On attend impatiemment et un long temps s'écoule. Enfin, au moment où tous sentent que leur patience est à bout, il arrive et on l'invite avec joie à faire ses prières (1). Hélas ! peut-être s'est-il fatigué à dompter les démons, ces temps derniers ? A peine a-t-il pris place que, déjà, sa voix endormie n'est plus qu'un murmure. C'est très détestable.

Un homme sans talent, qui parle beaucoup, à tort et à travers, comme s'il savait toutes choses.

Quelqu'un qui, se chauffant au brasier rond ou carré, expose au feu la paume de ses mains, dont les rides se tendent. Quand donc a-t-on vu les jeunes gens agir ainsi ? Mais il y a des vieillards déplaisants qui mettent même le pied sur le bord du brasier rond, et l'y frottent tout en causant. Des gens de cette sorte, quand ils arrivent chez quelqu'un, balaient d'abord, avec leur éventail, la poussière de l'endroit où ils vont s'asseoir ; puis ils ne se tiennent pas tranquilles à leur place, ils s'étalent, prennent leurs aises, et ramènent sous leurs genoux le devant de leur vêtement de chasse. On pourrait croire que de telles manières ne se rencontrent que chez des personnes négligeables ; mais [j'ai connu] des gens d'assez bonne condition, comme un troisième fonctionnaire du Protocole promu au cinquième rang (2), ou un ancien gouverneur de Sourouga, qui se conduisaient pareillement. De même, c'est un spectacle extrêmement détestable que celui de gens qui, après avoir bu du vin de riz, crient fort, s'essuient la bouche d'une main hésitante, caressent leur barbe s'ils en ont une, et passent leur coupe à d'autres. Sans doute s'encouragent-ils mutuellement à boire ? Ils frissonnent, branient la tête, font la moue, et chantent des chansons comme celle de « la jeune fille qui vint aux bureaux de l'administration provinciale (3) ». Tout cela, je l'ai vu chez des gens très bien, et je trouve que c'est répugnant.

Envier le sort des autres, geindre sur sa condition, médire des gens, se passionner pour les choses les plus insignifiantes, vouloir tout savoir, montrer du dépit contre ceux qui ne vous ont pas dit ceci ou cela, et les vilipender, ou bien, alors qu'on n'a fait qu'entendre incidemment quelque nouvelle, en parler avec force détails à un autre comme d'une chose que l'on connaîtrait soi-même depuis l'origine ; tout cela est très détestable.

(1) *Kaji*. Cf. S., p. 91, n. 4.

(2) *Shikibou no tayou*. Voir S., pp. 62, 68.

(3) Autre texte : « et chantent des chansons comme celles [que chantent] les jeunes filles [de la Cour] : « En venant aux bureaux de l'administration provinciale... » Voir S., p. 290.

Un bébé qui crie juste au moment où l'on voudrait écouter quelque chose.

Des corbeaux qui s'assemblent et croassent en se croisant dans leur vol.

Un chien qui, lorsqu'un homme vient vous voir à la sourdine, l'aperçoit et aboie contre lui. On voudrait tuer ce chien !

On a eu la folie de faire coucher secrètement un homme dans un endroit où il n'aurait jamais dû venir, et voilà qu'il ronfle.

Ou encore : un ami qui vous rend visite en grand mystère est coiffé d'un long bonnet laqué (1), et, au moment où il s'en va, troublé par la crainte d'être vu, il accroche quelque objet qui résonne en faisant « soyouro ». C'est très détestable. C'est encore extrêmement déplaisant quand il soulève [, en sortant,] le store d'Iyo (2) suspendu, [comme s'il voulait le] mettre sur ses épaules, et le fait vibrer : « sara-sara » (3). Si c'est un store à tête (4), à plus forte raison, comme il est plus rigide, le vacarme qu'il provoque en tombant frappe les oreilles. Pourtant, même un pareil store ne fait pas le moindre bruit quand on le soulève doucement pour entrer ou sortir. Il est très détestable aussi d'ouvrir violemment la porte à coulisse (5). Résonne-t-elle jamais quand, en la poussant, on prend le soin de la soulever un peu ? Mais si on ouvre maladroitement, même un châssis recouvert de papier (6) joue et résonne.

On a bien envie de dormir, et l'on se couche ; mais un moustique s'en vient voler tout près de votre figure, en se nommant (7) d'une voix grêle. Le vent même qu'il fait avec ses ailes est bien trop fort pour sa petitesse. C'est excessivement désagréable !

Il est très détestable aussi de se dire que, peut-être, les gens qui vont dans une voiture grinçante ont des oreilles qui n'entendent point. Si c'est la voiture dans laquelle je suis moi-même qui grince, c'est son propriétaire que j'ai en horreur.

(1) *Éboshi*. Cf. S., p. 50.

(2) Voir S., p. 42, n. 11.

(3) Exemples des onomatopées dont l'usage est fréquent en japonais.

(4) *Moko*. Cf. S., p. 43, n. 1.

(5) *Yarido*. Voir S., p. 43.

(6) *Sofu*. Cf. S., p. 43.

(7) *Nanorou*. De même qu'on se sert du verbe *tatakou* (frapper) pour désigner le chant du râle d'eau (*kouina*), on employait, à l'époque de Héian, le verbe *nanorou* (nommer) quand on parlait du chant du coucou (voir p. 51 ; Mizogoutchi, p. 157) ou du bruit d'un moustique. Dans le cas du coucou (*hototoghiçou*), la chose était toute naturelle, puisqu'en criant « *hototo* », l'oiseau annonce le nom même qu'il a reçu par onomatopée. A propos du moustique, on a donné la curieuse explication suivante : La lecture sinico-japonaise du caractère qu'on lit, en japonais, *ka* (moustique), est *boun*, et ce mot rappelle le bruit d'un moustique. On peut donc dire qu'en bourdonnant, l'insecte semble énoncer la lecture sinico-japonaise de son nom ! Il est beaucoup plus logique de faire remarquer, après M. Revon (*Anthologie*, p. 214, n. 4), que le moustique « dit son nom (*na nori*) comme faisait un guerrier sur le point d'attaquer son adversaire. »

Pendant qu'on raconte une histoire, un autre prend la parole et cherche à montrer, lui-même, son esprit. Quand ils se mettent en avant, tous, enfants ou grandes personnes, sont tout à fait détestables.

Vous racontez une histoire du temps passé. Quelqu'un, à propos d'un détail qu'il connaît, vous interrompt soudain, et vous rabaisse en démentant vos dires. C'est très détestable.

Une souris qui court partout est extrêmement désagréable.

Des fillettes, des enfants, viennent chez vous et restent là un moment. Vous les cajolez et, pour qu'ils s'amuse, vous leur donnez quelques babioles. Mais ils deviennent si familiers qu'ensuite ils entrent à chaque instant et dispersent tous les objets. C'est très détestable !

Soit chez vous, soit au Palais où vous avez un emploi, quelqu'un vient vous voir, que vous souhaitiez ne pas rencontrer. Vous faites semblant de dormir ; mais les gens qui vivent près de vous accourent pour vous réveiller, ils vous tirent et vous secouent en semblant penser que vous aimez trop le sommeil. C'est très détestable !

Un nouveau venu, dépassant les plus anciens, prend l'air de tout savoir, parle en pédagogue, et se mêle d'aider les autres. Il est odieux !

Un homme, avec lequel on est en relations, se met à louer une femme qu'il a connue autrefois. Bien que le temps ait passé, ce n'en est pas moins détestable ; à plus forte raison, s'il s'agit d'une intrigue qui dure encore, on peut alors s'imaginer... Cependant, il arrive que ce ne soit pas tellement déplaisant.

Celui qui murmure une prière après avoir éternué. En général, à part le maître de la maison, tous ceux qui éternuent très fort sont très désagréables (1).

Les puces aussi sont tout à fait détestables. Lorsqu'elles dansent sous les vêtements, on dirait qu'elles les soulèvent.

Des chiens qui hurlent longtemps, longtemps, à l'unisson, sur un ton montant. C'est sinistre et détestable.

Le mari d'une nourrice est le plus détestable. Si l'enfant est une fille, passe encore, car il n'en approche pas. Mais si c'est un garçon, il en fait sa chose, il est toujours à côté de lui, dirige tout, et le surveille comme ferait un tuteur. Il calomnie [auprès du maître] quiconque s'oppose, si peu que ce soit, aux augustes volontés de l'enfant, et il considère les autres serviteurs comme des animaux. Cependant, malgré l'étrangeté de sa conduite, per-

(1) Pour l'éternuement, voir pp. 212, 213 ; et S., p. 119.

sonne n'ose prendre sur soi de l'accuser ; il a l'air triomphant, et il décide de tout.

[Quand (1) on parle, à présent, du] Petit Palais de la Première avenue (2), on l'appelle le « Palais Impérial actuel » (3). Du pavillon où demeure l'Empereur, on a fait un « Palais pur et frais » (4) provisoire, et l'Impératrice habite le bâtiment qui est au nord de celui-ci. A l'est comme à l'ouest, [entre les deux pavillons,] il y a une galerie, et, à l'occasion, l'Empereur vient chez l'Impératrice ; mais d'ordinaire, c'est elle qui se rend près de lui.

Devant [le pavillon du nord], est un petit jardin, avec des plantes et des arbres, entouré d'une haie ; c'est très joli.

Le dixième jour du deuxième mois (5), le soleil brillait splendidement dans un ciel pur et calme. L'Empereur jouait de la flûte dans la chambre située sous l'appentis, près de la galerie de l'ouest. Le Sous-gouverneur de Kyōushō (6), Takatō (7), qui est habile flûtiste, se tenait à ses côtés. Ils exécutèrent plusieurs fois, à deux instruments, l'air de Takaçago (8), et leur musique avait un charme que ne peuvent exprimer de banales paroles. Takatō, faisant le professeur de flûte, indiquait à Sa Majesté comment il fallait jouer. C'était vraiment superbe. Les autres dames et moi, nous vîmes en foule près du store, et pendant que nous les regardions, il me semblait n'avoir jamais cueilli de persil (9). [L'Empereur joua la chanson de Soukétada.]

Soukétada (10), le troisième fonctionnaire du service de la charpente (11), a obtenu le poste de chambellan. Mais comme il est extrêmement brutal, les courtisans et les dames d'honneur l'ont surnommé « le violent crocodile », et ont composé cette chanson :

« C'est un maître qui n'a pas son pareil,
C'est bien le rejeton
Des gens d'Owari (12). »

Sa mère, en effet, était fille d'un certain Kanétoki, de la province d'Owari.

(1) Ce passage, qui coupe en deux le chapitre consacré aux choses détestables, a dû être placé là, à tort, par quelque copiste.

(2) *Ko-itchijōin*.

(3) Cf. S., p. 196.

(4) C'est-à-dire : « on en a fait la demeure de l'Empereur ».

(5) Il doit s'agir du vingt (et non du dix) du deuxième mois de l'an mille. Voir S., p. 197.

(6) *Daini*. Cf. S., p. 76.

(7) Foujiwara Takatō. Voir S., p. 175.

(8) Voir S., p. 290.

(9) *Séri* : cenanthe stolonifera. Cf. S., p. 276. Le sens est : « il me semblait n'avoir jamais eu de peines ».

(10) Foujiwara Soukétada. Voir S., p. 180.

(11) *Mokou no zo*. Cf. S., p. 69, n. 5.

(12) Voir S., p. 229.

L'Empereur joua donc cette chanson sur la flûte ; mais comme Takatō, à côté de lui, le pria de souffler plus fort, en assurant que Soukétada n'entendrait pas, l'Empereur répondit : « Comment cela ? il pourrait bien entendre, même si je jouais ainsi ! » et il se contenta de jouer sans faire de bruit. Pourtant, après un moment, il alla voir du côté du palais de l'Impératrice, et revint en disant : « Il n'est pas là, je peux jouer maintenant » ; puis il se mit à souffler. Que c'était joli !

Les gens qui, dans leurs lettres, emploient des termes montrant leur manque d'éducation sont vraiment haïssables. Ah ! que leur style est détestable lorsqu'ils négligent grossièrement les distinctions mondaines. D'ailleurs, il est en vérité très mauvais de se montrer trop respectueux envers des gens auxquels on ne doit pas tant d'égards. Naturellement, on trouve détestables des lettres de ce genre quand, soi-même, on les reçoit ; mais on les juge encore telles lorsqu'elles sont adressées à d'autres.

La plupart des gens, quand ils sont en face de vous, manquent de correction, on se demande comment ils peuvent s'exprimer ainsi ; c'est insupportable. A plus forte raison, [on est surpris en entendant] ceux qui parlent de la même façon aux personnes de qualité ! De telles gens sont stupides et tout à fait détestables. Les serviteurs qui parlent sans respect de leurs maîtres sont abominables. Ceux qui usent, quand il s'agit de leurs propres domestiques, d'expressions comme « daigner être, daigner dire » (1) sont très détestables. On entend, il me semble, bien des gens assurer que les maîtres doivent, pour eux-mêmes, employer la forme « être humblement » (2) !

Quand une personne qui n'a point de charme se sert de termes recherchés, ceux avec qui elle s'entretient, et tous ceux qui l'entendent, en rient. Sans doute s'exprime-t-elle ainsi parce qu'elle croit bien faire ; mais les gens qui [parlent de façon si peu naturelle qu'ils] provoquent la raillerie doivent avoir tort (3).

Il est tout à fait inconvenant, en s'adressant à des courtisans ou à des conseillers d'État (4), de dire leur nom propre, sans le moindre respect ; mais, à la vérité, personne ne le fait. Si l'on

(1) *Owaçourou*, *notamaou*.

(2) *Habérou*. Sêi parle ici ironiquement.

(3) Autre traduction possible : « mais les gens [qui parlent d'une façon si peu naturelle] que l'on dit qu'ils raillent doivent avoir tort ». Cette deuxième version s'accorde mal avec le sens des premiers mots de la phrase ; « Sans doute s'exprime-t-elle ainsi parce qu'elle croit bien faire. »

(4) *Saishō* ou *san'ghi*. Voir S., p. 64.

parle aux femmes de chambre des dames du Palais en les appelant par exemple « Cette noble proximité » (1), « Cette noble dame »; elles sont surprises et ravies, et elles louent extrêmement celui qui a dit cela. En s'adressant, hors de la présence de Leurs Majestés, à des courtisans ou à de nobles seigneurs (2), on emploie le nom de leur fonction. Autre chose : comment [les grands personnages], quand ils parlent entre eux, devant l'Empereur qui les entend sans doute, peuvent-ils dire « moi » (3) ? Si l'on n'observe pas ces règles en parlant, c'est détestable ; et se pourrait-il qu'il y eût quelque inconvénient à les respecter ?

Un homme sans aucun charme particulier qui prend une voix apprêtée, et fait l'élégant [est détestable].

Un encrier sur lequel le bâton d'encre glisse sans laisser de parcelles délayées.

Les dames d'honneur qui trouvent tout admirable.

Une personne qui vous était déjà complètement antipathique, alors qu'elle n'avait rien fait pour cela, et qui se rend coupable d'une chose qui vous déplaît.

Un homme qui, tout seul dans une voiture, va voir quelque spectacle (4). Quelle sorte d'homme cela peut-il être ? Je ne sais ; mais même si ce n'est pas une personne de qualité, il aurait dû emmener quelques jeunes gens curieux de tout voir [comme il y en a tant]. Hélas ! A travers les stores de la voiture, on l'aperçoit seul, l'air prétentieux, qui regarde fixement sans pouvoir dire à personne ce qu'il pense.

Un homme, près de quitter son amie, à l'aube, se met en devoir de chercher son éventail, ou son cahier de notes (5), qu'il a posé quelque part la veille au soir. Comme il fait encore sombre, le galant tâtonne en se cognant partout dans la chambre, et en marmonnant : « C'est étrange ! » Enfin, il trouve ce qu'il cherchait, et, si c'est un cahier, il le fourre dans son sein avec un bruit de pages froissées : « soyo-soyo », ou bien, si c'est un éventail, il l'ouvre tout grand et en frappe l'air : « fouta-fouta », avant de prendre congé. Il serait banal de dire qu'une telle conduite est détestable ; elle manque tout à fait de grâce.

De même, celui qui s'en va quand la nuit est profonde n'a nul besoin de nouer solidement le cordon de son bonnet laqué. Ce

(1) *Omoto* : [celle à laquelle son rang permet de se tenir] près [de l'Empereur].

(2) *Kin'daichi*. Cf. S., p. 63.

(3) *Maro*. Voir S., p. 263, n. 2.

(4) Comparer p. 153, n. 1.

(5) *Foutokorogami* : feuilles de papier que l'on met sur sa poitrine, dans l'intérieur de l'habit.

cordon ne doit pas être fixé si fermement, et même, s'il le glisse doucement, sans le nouer, sous sa coiffure, est-ce une chose que l'on puisse reprendre ? Même encore, si ses vêtements sont complètement en désordre, et mal ajustés, si son manteau de cour, ou son habit de chasse (1), est de travers, qui donc, en le voyant [à cette heure], pourrait en rire et le blâmer ?

Un homme, en pareille occasion, doit avoir, à l'aurore, de galantes manières. [Je l'imagine :] il semble se lever à regret, avec une peine excessive. Son amie le presse en disant : « Il fait grand jour, voyons, c'est inconvenant ! » Il soupire, on sent qu'il n'a pas trouvé la nuit assez longue, et qu'il est tout triste de s'en aller. Il ne se hâte pas de mettre son pantalon à lacets (2) dès qu'il est assis sur sa couche, il vient d'abord tout près de la dame, et murmure à son oreille la fin de ce qu'il lui a conté pendant la nuit. Il ne fait rien d'autre, mais on dirait qu'il boucle sa ceinture. Puis, il lève la fenêtre de treillis (3), et ils vont bientôt, ensemble, à la porte à deux battants (4). Il lui répète encore combien la longue journée qu'il va passer loin d'elle l'inquiète, et il s'éloigne furtivement. Elle l'accompagne du regard, et le souvenir même de ces précieux instants doit la charmer. C'est le moment de la séparation qui restera dans la mémoire de cette femme.

Qu'il est détestable, l'homme qui se lève d'un bond, va et vient, effaré, dans la chambre, se serre la taille avec le cordon de son pantalon à lacets, retrousse les manches de son manteau de cour, de son vêtement de dessus ou de son habit de chasse, fourre vivement dans son sein tout ce qui lui appartient, et noue solidement sa ceinture !

Celui qui, en sortant, ne referme pas la porte qu'il vient d'ouvrir est très détestable.

18. CHOSSES QUI FONT BATTRE LE CŒUR

Des moineaux qui nourrissent leurs petits.

Passer devant un endroit où l'on fait jouer de petits enfants.

Se coucher seule dans une chambre où l'on a brûlé un encens exquis.

S'apercevoir que son miroir de Chine est un peu terni.

Un bel homme, arrêtant sa voiture [à votre porte], dit quelques mots pour annoncer sa visite (5).

(1) *Kartghinou*.

(2) *Sashinouki*. Cf. S., p. 49.

(3) *Koshi*.

(4) *Tsoumado*.

(5) Autre traduction possible : « Un bel homme, arrêtant sa voiture, demande qu'on lui indique le chemin. »

Se laver les cheveux, faire sa toilette, et mettre des habits tout embaumés de parfum. Même quand personne ne vous voit, on se sent heureuse, au fond du cœur.

Une nuit où l'on attend quelqu'un. Tout à coup, on est surpris par le bruit de l'averse que le vent jette contre la maison.

19. CHOSSES QUI FONT NAÎTRE UN DOUX SOUVENIR DU PASSÉ

Les roses trémières desséchées (1).

Les objets qui servirent à la fête des poupées (2).

Un petit morceau d'étoffe violette ou couleur de vigne (3), souvenir de la confection d'un costume, que l'on découvre dans un livre où il était resté, pressé.

Un jour de pluie où l'on s'ennuie, on retrouve les lettres d'un homme jadis aimé.

Un éventail chauve-souris (4) de l'an passé.

Une nuit où la lune est claire (5).

20. CHOSSES QUI ÉGAYENT LE CŒUR

Beaucoup d'images de femmes (6), habilement dessinées, avec de jolies légendes.

Au retour de quelque fête, les voitures sont pleines, et on en voit déborder [les vêtements des dames]. De nombreux serveurs [les escortent] ; les conducteurs guident bien les bœufs et font courir les équipages (7).

Une lettre écrite sur du papier de Mitchinokou (8), blanc et joli, avec un pinceau si fin qu'il semblerait ne pouvoir tracer même le plus mince trait.

L'aspect d'un bateau qui descend la rivière.

Des dents bien noircies (9).

(1) Ces fleurs rappellent la fête de Kamo. Voir S., p. 156.

(2) *Hiina-aojôbi* (littéralement : « le jeu des poupées »). Il doit s'agir, en réalité, de la fête du troisième jour du troisième mois. Cf. S., p. 155.

(3) *Fouta-ai*, *ébizomé*. Voir S., pp. 52, 53.

(4) Eventail d'été. Cf. S., p. 52. Séi, en voyant cet éventail pense à quelque fête, où elle l'avait.

(5) « L'idée poétique de la lune évocatrice du passé est une conception d'origine chinoise » (Revon, *Anthologie*, p. 216, n. 5). Voir aussi p. 283.

(6) *Omina-é*. Ce mot est employé dans le « Journal » de Mouraçaki Shikibou (S., p. 124), et on trouve le composé *otoko-é*, « image d'homme », dans l'*Éigwa-monogatari* (voir S., p. 124).

(7) Autre traduction également admissible : « les voitures sont pleines à déborder. De nombreux seigneurs [accompagnent les dames] » ; cf. Revon, *Anthologie*, p. 216.

(8) Comp. S., p. 45.

(9) Voir p. 193 ; S., p. 55.

A « égal ou inégal », jouer souvent « égal » (1).

Une étoffe de soie très souple, faite de jolis fils chinés.

Les pratiques magiques de purification, destinées à empêcher les effets des mauvais sorts, accomplies, au bord d'une rivière, par un devin qui parle bien (2).

De l'eau qu'on boit lorsqu'on se réveille la nuit.

A un moment où l'on s'ennuie, arrive un visiteur qui n'est ni trop intime, ni trop étranger ; il fait la chronique de la société, il raconte ce qui s'est passé dernièrement, choses plaisantes, détestables ou curieuses, touchant ceci ou cela, affaires publiques et privées ; il parle sans ambiguïté, mais dit tout juste ce que l'on peut entendre. Cela charme le cœur.

Lorsqu'on visite un temple shinntoïste ou bouddhique, et qu'on fait faire des prières, [on est heureux d'entendre] les bonzes, si c'est dans un temple bouddhique, ou les prêtres inférieurs (3), si c'est dans un temple shinntoïste, réciter d'une voix agréable, sans arrêt, mieux même qu'on ne l'avait espéré.

Une voiture de cérémonie, couverte de palmes, qui avance avec une sereine lenteur. Si elle va vite, cela semble inconsidéré et sans dignité. C'est la voiture treillissée (4) que le conducteur doit faire courir. A peine a-t-on aperçu celle-ci qui sort d'une porte ! Elle est déjà passée, et l'on ne voit plus que les hommes d'escorte qui la suivent en courant. Il est charmant de se demander qui ce peut-être. Mais si cette voiture va lentement, [si on l'a trop] longtemps [devant les yeux], cela ne convient plus du tout.

Les bœufs doivent avoir le front très petit, tacheté de blanc ; il est bien qu'ils aient le dessous du ventre et le bas des jambes blanches, ainsi que l'extrémité de la queue. Les chevaux doivent être pie-alezan, ou gris, ou très noirs avec des balzanes et des taches blanches aux épaules ; ou encore aubères (5) avec la crinière et les jambes très claires. Il faut qu'on dise en les voyant : « Pour vrai, c'est une crinière en fil d'écorce de mûrier ! »

Le conducteur d'une voiture à bœufs doit être grand, avoir des cheveux décolorés par le soleil et une face bronzée. Il sied qu'il ait l'air intelligent.

Les valets de pied et les hommes d'escorte (6) doivent être

(1) *Tchobami*. Cf. S., p. 133. Le joueur qui joue « égal » gagne.

(2) Voir S., p. 116.

(3) *Néghi*. Cf. S., p. 81.

(4) *Ajirogourouma*. Voir S. p. 46.

(5) *Ouçou-kobaï*, littéralement : « couleur plus claire que celle des fleurs du prunier rouge » c'est-à-dire « rose ». (Un synonyme d'« aubère » employé en France, « péchard », rappelle la fleur du pêcher).

(6) *Zoshiki* (cf. S., p. 61) et *zowishin*.

sveltes. Du reste, j'aime aussi à voir tels, au moins tant qu'ils sont jeunes, les hommes de qualité. Les gens trop gras me paraissent toujours avoir envie de dormir.

Les pages doivent être petits, avoir de beaux cheveux dont l'extrémité vienne frôler doucement leur cou. Il faut qu'ils aient une jolie voix, et parlent très respectueusement. C'est alors parfait.

J'aime qu'un chat ait le dos noir, et tout le reste blanc.

Un prédicateur (1) doit avoir la figure agréable. Lorsqu'on tient les yeux fixés sur son visage, on sent mieux la sainteté de ce qu'il explique. Quand on regarde ailleurs, sans qu'on le veuille, on oublie d'écouter, et ainsi, quand le prédicateur est laid, on craint toujours de mériter la punition du Ciel. Il me faut quitter ce sujet. Si mon âge s'y prêtait un peu mieux, j'aurais pu écrire là-dessus, au risque d'encourir le châtiment céleste. Mais, maintenant, la peine serait trop effrayante. Il y a des gens qui, entendant parler d'un prêtre particulièrement vénérable et pieux, se précipitent pour arriver les premiers à l'endroit où l'on dit qu'il prêche. Il me semble [que (2) s'ils agissent ainsi, justement] dans le même esprit de péché [que moi, ils feraient mieux de] rester chez eux.

Les anciens chambellans (3), autrefois, ne chevauchaient plus à l'avant-garde du cortège, lors des sorties de l'Empereur, et, à plus forte raison, l'année de leur départ, on ne voyait pas même leur ombre dans l'enceinte du Palais. A présent, les choses ne semblent pas aller jusque-là, on emploie activement ces gens du cinquième rang, [anciens] chambellans. Néanmoins, il doit y avoir des moments où, dans le fond de leur cœur, ils souffrent de leur désœuvrement, lorsqu'ils s'ennuient et se rappellent leur vie agitée de naguère. Ils vont alors, en hâte, une fois ou deux, dans les endroits où se font les sermons. Ils commencent à écouter, puis sentent le désir d'aller continuellement aux temples. Même dans les jours les plus chauds de l'été, ils sont là, portant des vêtements de dessous, en toile (4), de couleurs vives, et étalant des pantalons à lacets, violet-clair ou gris-bleuâtre (5). On en voit qui ont, fixée à leur bonnet laqué, une étiquette d'abstinence (6). Ce jour devrait être, pour eux, un jour de retraite. Mais, sans doute, pensent-ils que cela ne les empêche pas de sortir quand il s'agit de faire une

(1) *Sékk'yōshi*. Voir S., p. 102.

(2) Le mot traduit par « que » (*to*) n'est pas dans le texte de M. Mizogoutchi (p. 116) ; on le trouve dans celui de M. Kanéko (p. 173).

(3) Cf. S., p. 65. (4) *Katabira*. Voir S., p. 49.

(5) *Ouçou-fouta-ai, ao-nibi*. Cf. S., pp. 52, 53.

(6) *Mono-imi no fouda*. Voir S., p. 117.

action méritoire. Les anciens chambellans arrivent en hâte, parlent au saint homme qui va prêcher, tout en regardant les voitures [des dames,] que l'on installe (1), et ils ont l'air de s'intéresser à tout ce qui se passe. Des gens qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps se rencontrent par hasard au temple ; ils s'étonnent, vont s'asseoir l'un près de l'autre, bavardent, approuvent de la tête, se racontent d'amuses histoires, ouvrent largement leur éventail devant leur bouche, pour rire à leur aise. Ils jouent machinalement avec leur élégant rosaire, ou regardent d'un côté et de l'autre, louent ou critiquent les qualités et les défauts des voitures [arrêtées]. Ils comparent les sermons, soit les « Huit Instructions » (2), soit l' « Offrande des Saintes Écritures » (3), que tels prêtres ont faits en quelque endroit ; et, pendant tout ce temps, ils n'accordent pas la moindre attention au discours qu'ils sont venus écouter. Mais, qu'y a-t-il là d'étonnant ? Ils sont habitués à l'entendre, leur oreille y est accoutumée, et il n'y a plus rien, dans ces paroles, qui les émerveille.

[On voit] aussi des gens qui, sans avoir ces façons, arrivent alors que le prédicateur est déjà là depuis un moment. Ils arrêtent leurs voitures, devant lesquelles les serviteurs font un peu écarter la foule, et ils descendent. Ce sont deux ou trois jeunes hommes à la taille élancée, vêtus d'un manteau de cour plus léger même que l'aile de la cigale, d'un pantalon à lacets, d'un vêtement de soie raide (4), non doublé (5), à moins qu'ils ne soient en habit de chasse. Ils entrent dans le temple, suivis d'autant de serviteurs, et les gens, même ceux qui étaient assis depuis le début de la cérémonie, se dérangent pour leur faire place. Ils vont se mettre au pied d'un pilier, tout près, au bas de la chaire et, très naturellement, ils manient leur chapelet et se prosternent. Le prédicateur, en les voyant, doit se sentir glorieux. Il commence son sermon, [il soigne son discours] en pensant que, de toute façon, on en parlera dans le monde. Les auditeurs s'empressent de se lever, et les révérences ne sont pas commencées que, déjà, ils songent à partir au bon moment, et regardent du côté des voitures des dames. J'imagine ce que peuvent alors se dire deux amis.

De certaine personne que l'on connaît, on pense qu'elle est élégante ; à propos d'une autre que l'on ne connaît pas, on se demande qui c'est : peut-être celle-ci, peut-être celle-là ! En la considérant, on fait toutes sortes de suppositions, et c'est bien amusant.

(1) Cf. S., p. 147.

(3) *Kyô-kouyô*. Cf. S., p. 111.

(5) *Hitoé*. Voir S., p. 48.

(2) *Hakkô*. Voir S., p. 111.

(4) *Souzonshi*. Cf. S., p. 52.

Lorsque quelqu'un raconte : « En un tel lieu, un sermon a été prononcé ; ici on a fait les Huit Instructions » ; on ne manque pas d'entendre dire : « Cette personne était-elle là ? — Comment donc (1) ! » C'est excessif. Pourquoi les dames de qualité ne pourraient-elles seulement regarder à la dérobée les endroits où l'on prêche, alors que même des femmes de la basse classe entendent, paraît-il, les sermons avec beaucoup de ferveur ? Cependant, quand on commença [à aller écouter les sermons] (2), on ne voyait pas de femme y venir à pied, ou si, par hasard, quelques-unes y venaient ainsi, elles étaient convenablement, élégamment vêtues en « costume de jarre » (3). Dans le même costume, les femmes se rendaient en pèlerinage aux temples. Quant aux sermons, elles n'y allaient pas souvent à pied, et les faits de cette sorte dont j'ai entendu parler ne sont pas particulièrement nombreux. Si les gens qui ont connu cette époque avaient vécu assez longtemps pour voir le temps présent, combien ils pourraient critiquer et blâmer !

Alors que j'étais retirée [pour quelques jours] au temple de Bōdaï (4), où l'on faisait les « Huit Instructions de la Profession bouddhique » (5), on m'apporta ce message de la part d'une amie : « Revenez bien vite, s'il vous plaît ; je suis, sans vous, toute désolée. » Sur un pétale de lotus [de papier] (6), j'écrivis ces quelques vers :

« Même si l'on vient me chercher,
Comment, abandonnant la rosée
De pareils lotus,
Retournerai-je
Dans le monde agité et frivole (7) ? »

et j'envoyai ce pétale. Vraiment j'étais pénétrée en admirant la

(1) Ce passage a été diversement interprété. Il semble que l'on ait ici les paroles de deux personnes. A la première, qui demande si certaine dame a assisté au sermon, l'autre répond : « Assurément ! comment aurait-il pu se faire qu'elle n'y fut pas ? » Séi considère ces paroles comme un blâme à l'adresse de la dame dont il s'agit. Certains auteurs japonais ont admis que le sens était : « Comment se fait-il qu'elle n'y était pas ? », ce qui serait un blâme à l'adresse d'une personne qui n'assisterait pas aux sermons.

(2) C'est-à-dire : quand la mode vint d'aller écouter les sermons.

Autre texte : « Cependant, quand ces notes commencèrent à être publiées ». Il s'agirait du temps où Minamoto Tsounéfouça s'empara du cahier de notes de Séi, en 996, (voir p. 314 ; S., p. 204), et le passage qui nous occupe aurait été ajouté plus tard ; mais, en tout cas, pas plus de vingt ans après le largin de Tsounéfouça. Ceci ne s'accorde pas avec ce que va dire Séi : « Si les gens qui ont connu cette époque avaient vécu assez longtemps pour voir le temps présent. »

(3) *Tsoubo-sōzokou*. Voir S., p. 50.

(4) *Bōdaïji*. Cf. S., p. 98.

(5) *Ketchiēn' no hakkō*. Voir S., p. 111.

(6) Cf. S., p. 47. (7) Voir S., p. 218.

grandeur et la sainteté des cérémonies, et il me semblait que j'allais rester là, toujours. Ainsi, [autrefois,] Sō Tchōu (1) devait oublier l'impatience de ceux qui l'attendaient à la maison.

Le palais appelé Koshirokawa (2) est la résidence du Seigneur commandant du Petit Palais de la Première avenue (3). Quand les « Huit Instructions de la Profession » y furent faites (4) sous les auspices des hauts dignitaires (5), il y eut une cérémonie superbe. Tout le monde vint, en foule, écouter ces sermons. Comme on avait dit que les voitures qui arriveraient trop tard ne pourraient pas approcher (6), nous nous étions levées bien vite, en même temps que se posait la rosée (7). A la vérité, il ne restait aucun espace libre ; les voitures furent serrées, chacune étant appuyée sur les brancards de celle qui se trouvait derrière. Ainsi, on devait pouvoir entendre quelque chose du sermon jusqu'au troisième rang des voitures. On était au sixième mois, un peu après le dix, et la chaleur devint extraordinaire. Seuls ceux qui regardaient les lotus de l'étang pouvaient croire qu'ils goûtaient un peu de fraîcheur. A part les ministres de gauche (8) et de droite (9), personne ne manquait parmi les hauts dignitaires. Ceux-ci portaient des pantalons à lacets, des manteaux de cour violets sous lesquels on distinguait la couleur jaune-clair des vêtements de dessous, de toile. Ceux qui sortaient à peine de l'adolescence avaient des pantalons à lacets gris-bleuâtre ou des pantalons blancs d'un aspect frais. Le conseiller d'État Yaçoutchika (10), lui-même, était habillé comme un jeune homme, ce qui ne s'accordait guère avec le caractère sacré de la cérémonie. Quel curieux spectacle ! On avait roulé et relevé bien haut les stores de la salle abritée par l'appentis, et, dessous, les dignitaires se tenaient assis en longues rangées transversales, la face tournée vers le fond [de cette pièce]. Plus bas (11), les courtisans et les jeunes sei-

(1) Personnage chinois. Cf. S., p. 275.

(2) Emplacement inconnu.

(3) *Ko-itchiō no taishō-dono*, « le seigneur commandant de la garde du corps qui demeure au Petit Palais de la Première avenue » : Foujiwara Naritoki (voir S., pp. 174, 183, 184.)

(4) En 986. Cf. S., p. 189.

(5) *Kan'datchimé*. Voir S., p. 63.

(6) Pendant le sermon, les dames restaient dans les voitures. Comp. p. 38, S., p. 147.

(7) Pour le jeu de mots que renferme cette phrase, voir S., p. 217.

(8) *Hidari no otodo*. Cf. S., p. 64. Minamoto Maçanobou. Voir S., p. 170.

(9) *Mighi no otodo*. Cf. S., p. 64. Foujiwara Kanéé. Voir S., p. 173.

(10) Foujiwara Yaçoutchika. Cf. S., p. 180. En 986, il avait 65 ans ; mais il ne fut nommé conseiller d'État qu'en 987. Dans le texte donné par M. Kanéko (p. 186), son nom est remplacé par celui de Foujiwara Soukémaça (voir S., p. 174), qui avait quarante ans en 986, et qui était conseiller d'État depuis 978.

(11) Sur l'étroite véranda appelée *sounoko*. Cf. S., p. 42.

gneurs, très élégants en habit de chasse ou en manteau de cour, n'avaient pas pris place, et marchaient çà et là en badinant. C'était très joli.

Le capitaine de la garde impériale (1) Sanékata (2) et le gentilhomme de la chambre (3) Nagaakira (4), tous deux de la maison (5), entraient et sortaient encore un peu plus souvent que les autres. Il y avait là, aussi, de jeunes seigneurs, encore des enfants, absolument ravissants.

Comme le soleil allait atteindre le milieu de sa course, arriva le Capitaine du troisième rang. C'est ainsi qu'on appelait alors le Maire du palais actuel (6) ; il entra, vêtu d'un gilet d'été, de léger tissu « clou de girofle », d'un manteau de cour violet, d'un pantalon à lacets de même couleur, passé par-dessus un pantalon rouge-foncé, et d'un vêtement sans doublure, bien empesé, éclatant de blancheur. Ainsi vêtu, au milieu des autres seigneurs aux costumes légers et d'aspect frais, il aurait pu sembler trop chaudement habillé ; et cependant, il était d'une merveilleuse élégance.

Tous les seigneurs agitaient des éventails dont les minces baguettes laquées différaient [de couleur] ; mais qui [brillaient,] uniformément tendus de papier rouge. Cela ressemblait tout à fait à [un parterre] d'œillets superbement fleuris.

Le prédicateur (7) n'étant pas encore monté [en chaire], on plaça [, devant les hauts dignitaires,] de petites tables (8), pour leur servir je ne sais quoi.

Le deuxième sous-secrétaire d'État Yoshitchika (9) paraissait encore plus charmant que de coutume ; il avait, en vérité, une grâce infinie. Je ne devrais pas écrire ici les noms de personnages aussi élevés que les hauts dignitaires ; mais [si je ne le faisais pas, comment saurais-je,] après un peu de temps, qui était [telle ou telle personne dont j'aurais parlé] ?

Les nuances des costumes, en se rehaussant l'une l'autre, formaient un tableau splendide, d'un merveilleux éclat. Au milieu [de tous ces seigneurs, parmi lesquels on] n'[eût su dire] qui [semblait le plus beau], Yoshitchika portait un gilet d'été (10) ; mais,

(1) *Hyōe no souké*. Voir S., pp. 73, 74.

(2) Foujiwara Sanékata. Cf. S., p. 177.

(3) *Jijō*. Voir S., p. 67.

(4) Foujiwara Nagaakira. Cf. S., p. 177.

(5) Sanékata était le neveu du maître de la maison, Naritoki ; quant à Nagaakira c'était, d'après les uns, le propre fils de Naritoki, ou, d'après les autres, le frère de Sanékata et le neveu de Naritoki.

(6) Foujiwara Mitchitaka. Voir S., pp. 175, 242.

(7) *Kōji*. Cf. S., p. 111.

(8) *Kakéban*. Voir S., p. 43.

(9) Foujiwara Yoshitchika. Cf. S., pp. 175, 246.

(10) *Katabira*. Voir S., p. 49.

en vérité, on aurait cru qu'il avait seulement un manteau de cour [, car son gilet n'attirait pas l'attention].

Il regardait sans cesse du côté des voitures des dames, et leur envoyait des messages. Il n'est personne qui n'ait trouvé cela fort amusant. Comme il ne restait plus de place contre le palais, les voitures arrivées les dernières avaient été rangées près de l'étang. Voyant cela, Yoshitchika dit au seigneur Sanékata : « Appelez-moi quelqu'un qui paraisse capable de transmettre convenablement quelques mots ! » Quand Sanékata eut choisi je ne sais quel messenger, et l'eut amené au Deuxième sous-secrétaire, seules les personnes qui étaient à côté d'eux discutèrent pour savoir ce qu'on enverrait dire, et je ne pus rien entendre.

Les gens avaient, à demi, envie de rire en voyant le messenger faire l'homme d'importance, et aller près des voitures des dames. Il s'approcha, par derrière, de l'une de ces voitures, et il sembla parler. Comme il restait longtemps, on disait en riant : « La dame compose peut-être un poème. Capitaine de la garde impériale (1), préparez une « poésie en réplique » ! » On se demandait quand viendrait la réponse de la dame, et, tous, jusqu'aux hauts dignitaires d'un âge raisonnable, avaient les yeux tournés vers les voitures. Il était vraiment plaisant de voir tout le monde, même les gens qui se trouvaient en dehors du palais, regarder dans cette direction. [On vit] le messenger (lui avait-on répondu ?) faire quelques pas pour revenir ; mais la dame sortit son éventail de la voiture pour l'arrêter ; et je me dis : « Si elle le rappelle, ce ne peut être que parce qu'elle s'avise de quelque erreur dans un mot de sa poésie. Est-ce une chose admissible, alors qu'il lui fallu tant de temps pour composer ces vers ? Elle ne devrait plus rien corriger maintenant ! » Enfin, le messenger revint, et quand il fut près du palais, tous le questionnèrent impatiemment : « Quoi ? Quoi ? » mais il garda le silence. Le Vice-deuxième sous-secrétaire (2) lui ayant ordonné d'approcher, il obéit en se donnant des airs, puis il commença de parler. « Dites vite, lui intima le Capitaine du troisième rang (3), ne cherchez pas vos mots, et ne vous trompez pas ! » J'entendis seulement que le messenger répondait : « [Je dis] la chose comme elle est, mais [une erreur] ne changerait rien. » Le Premier sous-secrétaire d'État de la famille Foujiwara (4) montrait encore plus de curiosité que les autres et avançait

(1) Foujiwarā Sanékata.

(2) Foujiwara Yoshitchika.

(3) Foujiwara Mitchitaka.

(4) *To-dainagon* (To est la lecture sinico-japonaise du premier des deux caractères qui servent à écrire le nom des Foujiwara). Foujiwara Tamémitsou. S., p. 173.

la tête pour voir ; il me sembla qu'il demandait ce qu'avait dit la dame, et le Capitaine du troisième rang répliqua : « [En voulant courber, de force,] l'arbre qui est poussé tout droit, on le brise (1). » Le Premier sous-secrétaire d'État (2) se mit à rire, et tous ceux qui se trouvaient là, en l'entendant, l'imitèrent soudain sans trop savoir pourquoi. Peut-être le bruit qu'ils firent parvint-il à la dame, dans sa voiture ? Le Deuxième sous-secrétaire (3) interrogea le messager : « Mais, avant de vous rappeler, que vous avait-elle dit ? Nous rapportez-vous là une réponse corrigée ? » et l'homme repartit : « J'attendais depuis longtemps et la dame ne me donnait rien. Je déclarai alors que je m'en allais, et je revenais ici, quand elle m'a rappelé. »

Yoshitchika lui demanda à qui appartenait cette voiture, et s'il connaissait la dame ; cependant, le prédicateur monta en chaire, et tous se tinrent tranquillement assis.

Tandis que tout le monde regardait du côté où était le prêtre, la voiture disparut, et ce fut comme si on l'avait effacée. Les rideaux intérieurs de cette voiture (4) paraissaient avoir été mis ce jour-là pour la première fois, et la dame portait plusieurs vêtements sans doublure superposés (5), [violet-]foncé, un habit de tissu violet et un vêtement de dessus rouge foncé, avec une jupe d'apparat (6) ornée de dessins imprimés, qu'elle avait, en l'étalant, négligemment accrochée à l'arrière de la voiture. Qui cela pouvait-il être ? Y avait-il donc, dans sa réponse, quelque chose que l'on pût critiquer ? J'ai entendu dire qu'en vérité, il valait mieux se taire que risquer de faire une réponse imparfaite, et, en effet, il me semble, contrairement à ce qu'on pourrait penser, que c'est mieux ainsi.

À la cérémonie du matin (7), le prédicateur était Séihan' (8). Il paraissait tout glorieux en chaire, et il avait une extraordinaire majesté.

Il faisait une chaleur effrayante, et, pour venir à la cérémonie, nous avions abandonné différentes besognes que nous ne pouvions laisser inachevées ou remettre à plus tard. Nous pensions donc entendre seulement une petite partie de l'office, et repartir en-

(1) Allusion possible à une poésie japonaise ; voir S., p. 283. Le sens est ici : « Autant vouloir courber de force, pour le rendre élégant, un arbre poussé naturellement droit, que faire porter un message par un ignorant. »

(2) Foujiwara Tamémitsou.

(3) Foujiwara Yoshitchika.

(4) *Shita-soudaré*. Cf. S., p. 46.

(5) *Hitoégaçané*. Voir S., p. 48.

(6) *Mo*. Cf. S., p. 48.

(7) *Açaza*. Voir S., p. III.

(8) Cf. S., p. 182.

suite ; mais les voitures avaient afflué comme des vagues ininterrompues après la nôtre, et il n'y avait plus moyen de s'en aller. Nous envoyâmes dire aux gens qui se trouvait derrière nous qu'il nous fallait partir, d'une manière ou d'une autre, dès la fin du sermon du matin ; tous déplacèrent bien vite leurs voitures, et nous laissèrent le chemin libre. Peut-être étaient-ils charmés de pouvoir se rapprocher un peu du prédicateur ?

Tous les seigneurs, en nous regardant passer, se mirent à plaisanter, et ce fut un beau tumulte. Nous dûmes essuyer même les rires et les lazzi des hauts dignitaires d'âge raisonnable ; mais nous n'y prêtâmes pas l'oreille, et nous n'y répondîmes seulement pas. Tandis que nous nous frayions à grand'peine une voie parmi la foule des voitures, le Vice-deuxième sous-secrétaire d'État (1) me cria en riant splendidement : « A la bonne heure, vous faites bien de vous retirer (2) ! » Sur le moment, je ne pris pas garde à ses paroles, et la chaleur m'incommodait tellement que je sortis de la foule, l'esprit perdu dans un rêve ; mais ensuite j'envoyai quelqu'un lui dire : « Parmi cinq mille personnes, vous entrerez sans aucun doute (2) ! » et nous repartîmes.

Depuis le début des « Huit Instructions » jusqu'au dernier jour, il y eut une voiture de dame qui vint sans jamais manquer ; mais je ne vis pas une seule personne s'en approcher [pour parler à celle qui l'occupait]. J'étais étonnée, au plus haut point, de voir cette voiture aussi immobile, pendant tout le temps du sermon, qu'un véhicule représenté dans un tableau, et je trouvais cela à la fois merveilleux, superbe et charmant. « Quelle personne cela peut-il être ? demandai-je ; comment le savoir ? » mais le Premier sous-secrétaire d'État de la famille Foujiwara (3), entendant mes questions, me dit : « Que voyez-vous là de superbe ? C'est très détestable ! Pour sûr, c'est une femme tout à fait déplaisante [qui ne veut pas se montrer]. » Il était bien amusant de l'entendre ; mais quelle tristesse lorsque, peu après le vingt du même mois, le Deuxième sous-secrétaire d'État se fit bonze (4) ! Que les fleurs du cerisier s'éparpillent au vent, c'est, après tout, chose ordinaire en ce monde ; mais, vraiment, [Yoshitchika] ne paraissait

(1) Foujiwara Yoshitchika.

(2) Allusion à un passage d'un livre sacré bouddhique. Voir S., p. 278.

(3) Tamémitsou.

(4) Yoshitchika suivit, dans sa retraite, l'empereur Kwazan'. Cf. S., p. 188.

pas d'un âge tel que l'on pût même dire : « Il est à la veille de la vieillesse. » (1) !

Au septième mois, la chaleur est extrême, et on laisse tout ouvert, même durant la nuit. C'est ravissant, quand on s'éveille par un beau clair de lune, et qu'on regarde au dehors. Même la nuit sombre me plaît, et il est bien inutile de vanter le charme de la lune pâle, à l'aurore. Tout près du bord du plancher bien poli [de la véranda], on étend, un moment, une jolie natte. Il ne faut pas pousser l'écran de trois pieds (2) au fond de la pièce, mais le dresser au bord de la galerie ; autrement, cela semblerait bien mystérieux !

Quittant son amie (3), le galant vient sans doute de partir. La dame a rabattu sur sa tête un vêtement violet-clair, avec une doublure très foncée. A l'endroit, la nuance n'est pas du tout pâlie, et le lustre du damas foncé de la doublure n'est pas beaucoup fané non plus. Elle paraît dormir, elle a un « vêtement simple », couleur de clou de girofle, une jupe de soie raide, écarlate-foncé, dont les cordons de ceinture sortent, très longs, de dessous son vêtement et semblent encore dénoués. Ses cheveux s'amoncellent à son côté, et l'on se dit qu'ils doivent être bien longs quand ils ondulent librement. Mais voici qu'un homme arrive, venu on ne sait d'où, alors que le paysage d'aurore est tout couvert d'une épaisse brume. Il a un pantalon à lacets violet, une jaquette de chasse couleur de girofle, mais si claire qu'on pourrait se demander si elle est teinte, un vêtement sans doublure, blanc, de soie raide, et un habit de soie foulée (4), écarlate, très brillant.

Le brouillard a mouillé ses vêtements, qu'il laisse négligemment pendre. Les cheveux de ses tempes sont un peu en désordre, et il a l'air de les avoir fourrés, sans soin, sous son bonnet laqué. Avant que la rosée des liserons fût tombée, il a quitté son amie ; il pense à la lettre qu'il va écrire (5), et comme le chemin lui semble long, il fredonne : « Les jeunes tiges [de chanvre] (6) ».

Il allait à son poste [au Palais] ; mais comme la fenêtre de treillis est levée, il déplace légèrement le store, d'un côté, et regarde à l'intérieur de la chambre. [Il se dit,] amusé, que, sans doute, ici,

(1) *Oi wo matsou ma no* (Mizogoutchi, p. 137). Autre texte (Kanéko p. 199) : *okou wo matsou ma no*. La traduction devient : « d'un âge tel qu'on aurait pu parler du [liseron qui vit seulement le] temps d'attendre que se pose [la blanche rosée]. » (Allusion possible à une ancienne poésie ; voir S., p. 296.)

(2) Trois *shakou* : 0 m. 909.

(3) Séi décrit ici une scène qu'elle se rappelle ou qu'elle imagine.

(4) *Outchighinou*. Cf. S., p. 52.

(5) La lettre qu'il va écrire à celle qu'il a quittée tout à l'heure. Voir S., p. 146.

(6) Cf. S., p. 288.

tout à l'heure, un homme est sorti de son lit pour partir. Peut-être celui-ci pensait-il, comme lui, au charme de la rosée ? Après un moment, il voit, près de l'oreiller, un éventail étalé, fait de papier violet-pourpre tendu sur du bois de magnolia. Au pied de l'écran sont éparpillées d'étroites et longues feuilles d'épais papier de Mitchinokou (1), les unes bleu-foncé, les autres écarlates, et quelques-unes dont la nuance est un peu pâlie. La dame se doute qu'il y a là quelqu'un, elle regarde de dessous son vêtement, et elle l'aperçoit, souriant, appuyé sur le bord (2) [de la fenêtre]. Ce n'est pas un homme avec qui elle doive se gêner ; mais comme elle n'a pas l'intention d'entrer en relations avec lui, elle regrette qu'il l'ait vue [ainsi, librement] (3). « Oh ! quel long sommeil, ce matin, après la séparation ! » s'écrie-t-il en entrant jusqu'à mi-corps en dedans du store. « [Assurément,] répond-elle, [vous dites cela parce que vous êtes] fâché d'[avoir laissé votre] amie alors qu'il n'y avait pas encore de rosée (4) ! » Peut-être est-il superflu de noter spécialement ces jolies choses, et pourtant, on ne saurait, sans en être charmé, les voir ainsi converser tous les deux.

L'homme se penche, et, avec son éventail, il amène à lui celui qui est contre l'oreiller ; mais elle se demande s'il ne vient [pas] trop près d'elle, et, le cœur battant, elle se retire un peu en arrière. Alors, il prend l'éventail, le regarde, et murmure avec un soupçon de dépit : « Voilà bien de la froideur ! » Cependant le plein jour est venu, et l'on entend de nombreuses voix. [Tout à l'heure,] il se hâtait, pour écrire à son amie avant que l'on pût voir se dissiper la brume, et [maintenant,] on s'inquiète en pensant qu'il ne semble guère pressé.

L'homme qui, ce matin, a quitté cette maison-ci, a écrit une lettre (on se demande en combien de temps) (5) et il l'a envoyée, attachée à un rameau de lespédèze (6) encore tout humide de rosée. Pourtant, [comme il y a quelqu'un avec la dame,] le messenger ne peut lui remettre cette lettre. Le parfum d'encens dont elle est tout imprégnée paraît délicieux.

Lorsqu'il deviendrait trop inconvenant pour lui de rester, le visiteur s'en va. Il est sans doute amusant de se dire que, peut-être, une pareille [scène s'est passée] dans la maison d'où il venait lui-même !

(1) Voir S., p. 45.

(2) *Naghéshi*. Cf. S., p. 42, n. 6.

(3) Normalement, les femmes ne laissaient pas voir leur visage. Voir S., p. 145.

(4) Autre traduction possible : « [Je suis] ennuyée [parce que j'attends vainement une lettre] de celui [qui est parti] alors qu'il n'y avait pas encore de rosée. »

(5) C'est-à-dire : « on est étonné du peu de temps qu'il a mis à l'écrire. »

(6) Cf. S., p. 146. Pour la lespédèze (*haghi*), voir p. 75, n. 1.

21. FLEURS DES ARBRES

[J'aime] la fleur du prunier, qu'elle soit foncée ou claire ; mais c'est celle du prunier rouge [la plus jolie]. [J'aime aussi] un fin rameau fleuri de cerisier, avec ses corolles aux larges pétales, et ses feuilles rouge-foncé.

Les fleurs de glycine, tombant en longues grappes, aux belles nuances, sont vraiment superbes.

Pour la fleur de la deutzie (1), elle est d'un rang inférieur, et elle n'a rien qu'on puisse vanter. Cependant, la deutzie fleurit à une époque agréable, et on la trouve charmante quand on pense que, peut-être, un coucou (2) se cache dans son ombre. Au retour de la fête [de Kamo] (3), dans les environs de la lande de Moura-gaki (4), que c'est joli lorsqu'on voit, autour des pauvres chaumières, les haies hirsutes, toutes blanches de ces fleurs. On dirait de vêtements blancs mis sur d'autres, verts (5), et [, aux endroits où il n'y a pas de fleurs,] cela ressemble à une étoffe de couleur « feuille verte et feuille morte » (6). C'est ravissant.

Vers la fin du quatrième mois et le début du cinquième mois, les orangers (7), au feuillage vert-foncé, sont couverts de fleurs blanches, et quand on les admire de grand matin, mouillés par la pluie, il semble que rien au monde n'ait un pareil charme. Si, parmi les fleurs, on peut découvrir, se détachant très nettement, des fruits [mûrs] qui semblent des boules d'or, alors le tableau ne le cède pas même à celui des cerisiers humides de la rosée du matin. Du reste, il n'est pas besoin de dire le charme de l'oranger, peut-être parce qu'on pense [, comme les poètes,] qu'il a avec le coucou une affinité particulière (8).

La fleur du poirier est la chose la plus vulgaire et la plus déplaisante qui soit au monde. On ne la garde pas volontiers près des

(1) *Ou no hana* (deutzia scabra) : arbuste à fleurs blanches, voisin du seringa. (Revon, *Anthologie*, p. 248, n. 4.)

(2) *Hototogichou*, *cuculus poliocephalus* ; en réalité fort différent du coucou européen. Voir pp. 56, 227 ; Revon, *Anthologie*, p. 131, n. 3.

(3) Au milieu du quatrième mois. Comp. S., p. 156.

(4) Au nord de Kyôto, province Yamashiro, district Ottaghi. Voir p. 221, n. 13.

(5) Cf. p. 227, n. 1.

(6) *Ao-koutchiba*. Voir S., p. 53.

(7) *Tatchibana*, il s'agit ici de l'oranger à fleurs, *hana-tatchibana* (*citrus nobilis* : *mikan*'), et non de l'arbrisseau qu'on appelle aujourd'hui *tatchibana* (*citrus japonica*). Cf. Florenz, *Wörterbuch*, p. 29.

(8) Dans de nombreuses poésies, depuis l'époque où Nara fut la capitale du Japon (710-784), le coucou et l'oranger ont été associés. Voir S., p. 296.

yeux, et on ne se sert pas d'un rameau de poirier pour y attacher même un futile billet.

Lorsqu'on voit le visage d'une femme qui manque d'attrait, c'est à la fleur du poirier qu'on l'assimile, et, en vérité, à cause de sa couleur, elle paraît sans agrément. Pourtant, en Chine, on lui trouve une grâce infinie, et on la chante dans les poèmes. Si, la jugeant laide, on réfléchit que quelque chose doit expliquer ce goût des Chinois, et si on la regarde avec attention, on croit distinguer, au bord des pétales, une jolie nuance [rose], si faible qu'on n'est pas sûr de ses yeux. On a comparé la fleur du poirier au visage de Yō Ki-hi (1), lorsqu'elle vint en pleurant à la rencontre de l'envoyé de l'empereur, et l'on a dit : « Le rameau fleuri du poirier est couvert [des gouttes] de la pluie printanière (2). » Aussi bien, quand je songe qu'il ne s'agit pas là d'un éloge médiocre, je me dis qu'aucune autre fleur n'est, sans doute, si merveilleusement belle.

La fleur violet-pourpre du paulownia est aussi très jolie. Je n'aime pas la forme de ses larges feuilles étalées ; cependant, je n'en puis parler comme je ferais d'un autre arbre. Quand je pense que c'est dans celui-ci qu'habiterait l'oiseau fameux en Chine (3), je ressens une impression particulière. A plus forte raison, lorsqu'avec son bois, on a fabriqué une guitare, et qu'on en fait sortir toutes sortes de jolis sons, les mots ordinaires suffisent-ils pour vanter le charme du paulownia ? C'est un arbre vraiment superbe !

Bien que le mélia (4) ne soit pas un bel arbre, sa fleur est fort jolie. Chaque année, on ne manque pas de le voir, au [moment de la fête du] cinquième jour du cinquième mois (5), avec ses fleurs déformées par la sécheresse. C'est charmant aussi.

22. ÉTANGS

L'étang de Katsoumata (6), celui d'Iwaré (7). L'étang de Nihéno (8). Il est très joli, en allant au temple de Hacé (9), d'y voir les oiseaux aquatiques s'envoler sans cesse avec bruit.

(1) La favorite d'un empereur de Chine. Cf. S., p. 274.

(2) Allusion à une poésie du poète chinois Po-Tchu-i. Voir S., p. 349. Il est possible que l'auteur, en écrivant son poème, n'ait pas pensé à la beauté de la fleur de poirier, mais à sa pâleur (pour la beauté, le visage de la favorite est comparé au jade).

(3) Le phénix. Cf. S., p. 277.

(4) *Ōtchi*, *melia japonica*, arbre voisin de l'azédarach, qui atteint six à neuf mètres et porte de petites fleurs violettes. Comp. Revon, *Anthologie*, p. 290, n. 1.

(5) Voir S., p. 157.

(6) En Yamato, d. Sō-shimo. Cf. S., p. 317.

(7) En Yamato, d. Shiki.

(8) En Yamashiro, d. Sōrakou.

(9) En Yamato. Voir S., p. 99.

L'étang de Mizounashi (1). Comme je demandais un jour pourquoi on l'avait ainsi nommé, on me répondit que, même lorsqu'il pleut beaucoup, au cinquième mois et toute l'année, on n'y aperçoit pas d'eau. Mais l'on ajouta que, certaines années où le soleil brille splendidement, l'eau y coule en abondance au début du printemps. « Ce n'est pas sans raison, aurais-je voulu répondre, qu'on lui a donné son nom, s'il est desséché ; pourtant, comme il y a aussi des moments où l'eau y coule, [il me semble qu']on n'a guère réfléchi. »

L'étang de Sarouçawa (2). Un empereur, ayant entendu dire qu'une « demoiselle de la Cour » (3) s'y était jetée, serait allé, à ce qu'on raconte, voir cet étang (4). Cela me charme, et il est inutile de dire combien je suis émue que Hitomaro ait chanté les cheveux dénoués [flottant sur l'eau] (5).

L'étang d'Omaé (6). Il est curieux de se demander à quoi ont pensé ceux qui lui ont attribué ce nom.

L'étang de Kagami (7). L'étang de Sayama (8). Peut-être trouve-t-on celui-ci joli parce qu'on se rappelle, charmé, la poésie sur la bardane d'eau (9).

L'étang de Koïnouma (10). Celui de Hara (11). Il est charmant qu'[autrefois,] on ait dit [à propos de lui] : « Ne coupez pas les sargasses (12) ! »

L'étang de Maçouda (13).

23. FÊTES

Rien n'égale [en beauté la fête du] cinquième mois (14). Les parfums de l'acore (15) et de l'armoïse (16) se mélangent, et c'est d'un charme singulier. Depuis l'intérieur des « Neuf Enceintes » jus-

(1) « [où] il n'y a pas d'eau » ; en Yamato.

(2) « du marais du singe » ; en Yamato, d. Sō-no-kami.

(3) *Ounémé*. Cf. S., p. 73.

(4) Voir S., p. 270.

(5) Cf. S., p. 297.

(6) « de la noble présence » ; en Yamato, d. Ikoma.

(7) « du miroir » ; endroit inconnu.

(8) En Mouçashi, d. Kita-Tama. Voir S., p. 197.

(9) *Mikouri*, rubanier, *sparganium longifolium*.

(10) « du marais de l'amour » ; endroit inconnu.

(11) Il y a un étang de ce nom en Mouçashi, d. Ōçato ; mais on doit remarquer que la poésie à laquelle Séi semble faire allusion est sans doute une poésie populaire de Kozouké province voisine de Mouçashi).

(12) *Tamamo*. Voir S., p. 298.

(13) En Yamato, d. Takétchi.

(15) Voir p. 70, n. 12.

(14) Cf. S., p. 157.

(16) Cf. p. 71, n. 5.

qu'aux demeures des gens du peuple les plus indignes d'être cités, chacun pose ces feuilles en travers de son toit, et veut couvrir le sien mieux que les autres. C'est merveilleux aussi, et en quelle autre occasion voit-on pareille chose (1) ?

[Ce jour-là,] le ciel était couvert de nuages. Au Palais de l'Impératrice, on avait apporté, du service de la couture (2), des « boules contre les maladies » avec toutes sortes de fils tressés qui pendaient, et on les avait fixées à gauche et à droite du pilier de l'appartement central, où est dressé l'écran (3). On remplaça ainsi les « boules contre les maladies » qu'on avait préparées, le neuvième jour du neuvième mois, en enveloppant des chrysanthèmes dans de la soie raide ou damassée, et qui étaient restées fixées à ce pilier durant des mois, et on les jeta. De même les boules [que l'on suspend le cinquième jour du cinquième mois] devraient peut-être demeurer jusqu'à la fête des chrysanthèmes ; mais comme tout le monde, pour attacher n'importe quoi, en arrache des fils. après peu de temps il n'en reste rien.

On offre les présents de la fête (4), les jeunes personnes fichent des acores dans leurs cheveux, elles cousent [à leurs manches] des billets de retraite » (5), et elles fixent, d'une manière ou d'une autre, avec une tresse aux couleurs dégradées, à leur manteau chinois ou à leur veste, de longues racines d'acore ou de jolis rameaux. On ne peut dire que ce soit merveilleux, mais c'est bien joli ; et y a-t-il personne qui songe aux cerisiers sans enthousiasme parce qu'ils fleurissent chaque printemps ?

Les fillettes qui vont et viennent aux carrefours ont attaché à leurs vêtements les mêmes choses que les dames, mais en les proportionnant à leur taille ; elles se disent qu'elles ont fait là quelque chose d'admirable, et elles considèrent sans cesse leurs manches en les comparant à celles de leurs compagnes. Je pense que tout cela a un charme que je ne puis décrire ; mais il est plaisant aussi d'entendre crier [ces fillettes] quand les pages, qui jouent familièrement avec elles, leur prennent leurs racines d'acore ou leurs rameaux.

C'est également gracieux lorsqu'on enveloppe les fleurs de

(1) C'est-à-dire une chose commune au palais impérial et aux chaumières.

(2) *Nouidono*. Voir S., p. 67, n. 8.

(3) *Kitchō* (Mizogoutchi, p. 155). Dans *Kanéko*, p. 226, on a *tchō* (pour *tchōdai* dais ; voir S., p. 43).

(4) Cf. S., p. 157.

(5) Voir S., p. 158.

mélia (1) dans du papier violet, et qu'on fait, en mettant des feuilles d'acore dans du papier vert, des rouleaux minces qu'on lie, ou encore lorsqu'on attache du papier blanc aux racines. Les dames qui ont reçu des lettres dans lesquelles on avait enveloppé de très longues racines [d'acore] veulent, pour répondre, écrire de bien jolies choses, et se consultent entre amies (2). Il est amusant de les voir se montrer mutuellement les réponses qu'elles préparent.

Les gens qui ont envoyé une lettre à la fille de quelque noble ou à une personne de haut rang sont en ce jour d'une humeur particulièrement agréable, et charment par leur grâce. Jusqu'au chant du coucou qui dit son nom (3) vers le soir, tout est délicieux et m'êmeut à l'extrême.

24. ARBRES

Le cassier (4), le pin à cinq aiguilles (5), le saule, l'oranger (6).

L'aubépine de Chine (7) semble vulgaire (8). Cependant, quand tous les arbres ont perdu leurs fleurs, et sont tout verts, les feuilles rouge-foncé de l'aubépine, sans prendre garde à la saison (9), brillent et attirent l'œil au milieu des feuilles vertes auxquelles on ne fait plus attention. C'est merveilleux.

Du fusain, je ne dirai rien. — Bien qu'on ne puisse le donner à aucun arbre, le nom d' « arbre parasite » (10) me peine.

La cleyère (11) est très jolie, au moment de la danse sacrée, aux

(1) Cf. p. 48, n. 4.

(2) Autre traduction possible : « ...racines. Les gens qui [envoient des lettres dans lesquelles ils ont enveloppé de très longues racines [d'acore] montrent beaucoup de goût. [Les dames qui reçoivent ces lettres] se consultent, entre amies, avant d'écrire leurs réponses. Il est amusant... »

(3) Voir p. 29, n. 7.

(4) L'original a *katsoura*. Il est difficile de dire de quel arbre il s'agit. Aujourd'hui, le nom de *katsoura* est donné à un grand arbre, *cercidiphyllum japonicum*. Anciennement, il pouvait s'appliquer au cassier (*laurus cassia*, actuellement appelé *yabounikkéi*, voisin du cannellier, *laurus cinnamomum*, ou *nikkéi*), ou à l'olivier odorant (*olea fragrans*, *osmanthus fragrans*), ou encore à l'érable (voir p. 52, n. 9). Pour le *katsoura* et les légendes chinoises relatives au *katsoura* géant qui croîtrait dans la lune, voir Revon, *Anthologie*, p. 64, n. 3 ; p. 159, n. 4 ; et Florenz, *Wörterbuch*, p. 59.

(5) *Go-yô* [-*matsou*], *pinus pentaphylla*. Les Japonais n'ont pas, comme nous, un nom spécial pour désigner les feuilles des conifères. (Cf. Revon, *Anthologie*, p. 133, n. 3 ; p. 151, n. 2.)

(6) *Tatchibana*. Voir p. 47, n. 7.

(7) *Soba no ki* (actuellement appelé *kanamémotchi*).

(8) A cause de son nom qui signifie « l'arbre qui est de côté ».

(9) C'est au début de l'été, quand elles sont jeunes, et non en automne, comme les autres feuilles, que celles de l'aubépine de Chine sont rouges.

(10) *Yadorighi*.

(11) *Sakaki*, *cleyera japonica*, *curya japonica*, un conifère, arbre sacré du shinntoïsme.

fêtes spéciales (1). Il y a bien des arbres dans le monde, et il est particulièrement agréable de penser qu'à l'origine, on l'a trouvée digne de paraître en la Divine Présence (2).

Le camphrier reste à part, il ne croît pas dans les endroits où il se confondrait au milieu de nombreux arbres. Sa vue inspire des pensées effrayantes (3), et on y songe avec éloignement. Cependant, comme il se partage en mille branches, on en a fait l'exemple des amants (4). Il est amusant de se demander qui aura bien pu savoir le nombre [de ses rameaux,] et dire [une pareille chose] le premier !

Le thuya (5) n'est pas en faveur parmi les hommes (6) ; mais on construit, avec son bois, de jolis palais à trois ou quatre faites (7). [Je trouve] ravissant, aussi, qu'au cinquième mois, il semble imiter le bruit de la pluie (8).

L'érable (9) est petit ; mais ses jeunes feuilles, sortant des bourgeons, à l'extrémité des branches, sont teintées de rouge. Ses feuilles s'étalent, uniformément orientées. Ses fleurs même, toutes misérables qu'elles soient, ont l'air d'insectes desséchés, et me charment.

Le « thuya du lendemain » (10) ne se voit pas souvent auprès des habitations, et on ne parle guère de cet arbre. Il paraît que les pèlerins, revenant de Mitaké (11), en rapportent [des rameaux]. Ses branches sont désagréables au toucher, elles sont très rabo-

(1) De Kamo et d'Iwashimizou. Cf. S., pp. 85, 156, 164.

(2) Voir S., p. 23, n. 3, et p. 83, n. 3.

(3) On plante le camphrier loin des autres arbres, parce qu'on sait qu'il aura de nombreuses branches (*odoro* : broussailles), et sa vue inspire des pensées effrayantes (*odoro-odoroshi*), parce que l'esprit rapproche le deuxième mot du premier.

(4) Cf. S., p. 298.

(5) *Hinoki*, *chamaecyparis obtusa*.

(6) Parce qu'on en voit beaucoup.

(7) L'original « *mitsouba*, *yotsouba* » a un sens douteux. Peut-être *ba* est-il l'équivalent de *ma* : salle.

(8) Parce que ses feuilles frémissent, ou parce que la rosée dont il est couvert tombe. On ne voit pas pourquoi Séi parle du cinquième mois, qui est particulièrement pluvieux. Pour l'expliquer, on peut supposer que *manébou* est écrit pour *manabou* (apprendre), et que la phrase « *satsouki ni amé no koé manébouran' mo okashi* » signifie : « Il est ravissant aussi qu'au cinquième mois, il semble apprendre [à imiter] le bruit de la pluie ». Le texte est le même dans Mizogoutchi, p. 160, et dans Kanéko, p. 234 ; mais si l'on remarque, dans le premier ouvrage, la première ligne de la page 129, et, dans le deuxième, la neuvième ligne de la page 189, on voit que *naka ni* de Mizogoutchi est remplacé, dans Kanéko, par *naka no*. Si, dans la phrase qui nous occupe, nous remplaçons, de même, *ni pa* par *no*, nous pouvons traduire : « Il est ravissant aussi qu'il semble imiter le bruit de la pluie du cinquième mois ».

(9) *Kadé* : *acer pictum*, *palmatum*, (voir p. 51, n. 4).

Autre texte : « *Kadé no ki* » (peut-être l'arbre appelé aujourd'hui *konotégashima* : une sorte de chêne).

(10) *Açou wa hinoki* (litt. : « demain, un thuya ») ou *açoumaro*, thuya *dalabrata*.

(11) Cf. S., p. 102.

teuses, et si on lui a néanmoins donné (je ne sais à quoi l'on a pensé) ce nom de « demain ce sera un thuya », c'est là une vaine promesse. Je me demande à qui on a pu faire espérer [une telle métamorphose]. Je voudrais bien le savoir, [et ma propre curiosité] m'amuse.

Le troène n'a pas une forme qui puisse passer pour commune ; mais ses feuilles étrangement fines et petites sont ce qu'il a [de plus] joli.

Le mélia (1), le poirier sauvage (2).

Le chêne à fruits comestibles (3). Bien que tous les arbres toujours verts aient la même propriété, il est curieux que ce soit justement celui-là que l'on nomme comme le type des arbres qui ne changent pas de feuilles.

L'arbre qu'on appelle le chêne blanc (4) est un de ceux qui croissent le plus loin des hommes, au plus profond des montagnes, et l'on n'en voit guère que les feuilles, à l'époque où l'on teint les vêtements de dessus des dignitaires des troisième et deuxième rangs (5). Ce n'est pas un arbre que l'on puisse citer particulièrement comme une chose superbe ou jolie ; mais, en toutes saisons, il semble couvert de neige, et on est ému à l'extrême quand on lit la poésie que Hitomaro a composée (6) en rêvant au séjour de Souça-no-O no Mikoto en Izoumo (7). Lorsqu'on a entendu certaine chose qui se répète [d'ordinaire dans le monde] ou qui a été dite en quelque occasion, et qu'on l'a gardée dans sa mémoire en pensant que tel point en était émouvant, et tel autre curieux, on n'y peut songer avec indifférence, qu'il s'agisse de plantes, d'arbres, d'oiseaux ou d'insectes.

Les [feuilles du] daphniphyllé (8) sont extrêmement abondantes et lustrées ; elles sont toutes vertes et jolies ; mais on est surpris de voir que les pétioles ne leur ressemblent aucunement, qu'ils sont rouges et paraissent scintiller. Bien que l'effet produit par ce contraste soit [surtout capable de charmer le] vulgaire, il faut avouer qu'il est joli. Pendant les mois ordinaires, on n'y accorde pas la moindre attention ; mais, le dernier jour de l'année, cet arbre est en honneur : on étale ses feuilles, à ce qu'on dit, sous les

(1) Voir p. 48, n. 4.

(2) *Yama-nashi*, *pyrus Tchonoskii*.

(3) *Shii*, *quercus cuspidata*, *pasania cuspidata*, chêne vivace.

(4) *Shiragashi* : *quercus myrsinæfolia*, *quercus Vibrayeana*, *quercus glauca*.

(5) Cf. S., p. 54, n. 2.

(6) Voir S., p. 298.

(7) Cf. S., pp. 23, 270 ; p. 299, n. 1.

(8) *Youzourîha*, *youzourouha* : *daphniphyllum macropodum*. Voir p. 15, n. 19.

aliments que l'on offre aux défunts (1). Il est triste d'y songer ; mais on assure qu'il sert aussi à présenter le « raffermissement des dents » (2), qui allonge la vie. Comment est-ce possible ? On a parlé autrefois « du temps où rougiront ses feuilles » (3), et voilà qui est plein de promesses !

Le chêne dentelé (4) est très joli. On le révère en pensant que le dieu qui protège les feuilles (5) y habite, dit-on. Il est amusant aussi que l'on donne ce nom de « chêne dentelé » aux capitaines et aux lieutenants de la garde impériale (6).

Le palmier-chanvre (7) n'a pas une forme agréable, mais il est dans le goût chinois ; et ce n'est pas un arbre que l'on puisse s'attendre à voir chez les gens de peu.

25. OISEAUX

J'aime beaucoup le perroquet, bien que ce soit un oiseau des pays étrangers. Tout ce que les gens disent, il l'imite.

[J'aime] le coucou, le râle d'eau (8), la bécasse (9), l'étourneau (10), le tarin (11), le gobe-mouches (12).

Quand le faisan cuivré (13) chante en regrettant sa compagne, il se console, dit-on, si on lui présente un miroir. Cela m'émeut, et je songe avec compassion à la peine que doivent éprouver les deux oiseaux, par exemple, lorsqu'un ravin les sépare !

De la grue (14), j'aurais trop à dire. Cependant, il est vraiment splendide que sa voix monte par delà les nuages [et cela, je ne puis le taire].

Le moineau à tête rouge, le mâle du gros-bec (15), l'oiseau habile (16).

(1) Cf. S., p. 165.

(2) *Hagatamé*. Voir S., p. 150.

(3) Cf. S., p. 299.

(4) *Kashiwa*, chêne de Mongolie, *quercus dentata*.

(5) *Ha-mori no kami*. Voir S., pp. 277, 299.

(6) Comp. S., p. 351.

(7) *Souro, shouro* ; *trachycarpus excelsa*, *trachycarpus Fortunei*.

(8) *Kouina*, *rallus aquaticus indicus*. (9) *Shighi*.

(10) *Mikodori*. Il s'agit soit d'une sorte de bruant, actuellement appelé *shitodo*, soit du *moukoudori*, *sturnus cineraceus*.

(11) *Hiwa*, *chrysomitris spinus*.

(12) *Hitaki*, petit oiseau dont la tête est noire avec des points blancs, et dont le corps est noir et rouge clair.

(13) *Yamadori* : *phasianus scintillanus*, *phasianus Scemmeringi*. Voir S., p. 317.

(14) *Tsourou*. Voir S., p. 223, n. 1.

(15) *Iharouga* (ou *mamémawashi*, *coccothraustes personatus*).

(16) *Takoumidori*, une sorte de roitelet, *troglodytes fumigatus*. Son nom japonais, que l'on peut traduire par « oiseau habile » ou par « oiseau charpentier », lui est donné à cause de la façon dont il construit son nid.

Le héron est très désagréable à voir, et, à cause de leur expression, on n'aime pas à regarder ses yeux. Il n'a absolument rien qui charme. Néanmoins, il est bien amusant que l'on ait pu disputer [et assurer] que le héron ne dormirait pas seul dans le bois aux arbres agités [par le vent] (1).

L'« oiseau-boîte » (2).

Parmi les oiseaux d'eau, c'est le canard mandarin qui m'émeut le plus. Avec ravissement, je me rappelle ce qu'[on a dit de l'amour réciproque du mâle et de la femelle :] chacun, après l'autre, balaierait la gelée blanche qui couvre les ailes de son compagnon (3).

La mouette (4).

Ah ! songer que le pluvier de rivière ferait s'égarer son ami (5) !

La voix de l'oie sauvage est d'une mélancolie délicieuse quand on l'entend dans le lointain.

Le canard sauvage me charme quand je pense qu'il balaie, à ce qu'on dit, la gelée blanche sur ses plumes (6).

Du rossignol (7), les poètes ont parlé comme d'un oiseau splendide. Sa voix, d'abord, puis ses manières et sa forme, tout en lui est élégant et gracieux. Mais il est d'autant plus regrettable que le rossignol ne chante pas à l'intérieur des « Neuf Enceintes ». Je l'avais entendu dire ; mais je croyais qu'on exagérerait. Cependant, depuis dix années que je suis en service au Palais, je l'ai attendu en vain, il n'a jamais fait le moindre bruit (8). Et pourtant, il y a, tout près [du Palais pur et frais], des bambous, des pruniers rouges ; le rossignol devrait y venir à son aise. Quand on quitte le Palais, on peut l'entendre chanter, d'une voix splendide, dans les pruniers, qui ne méritent pas un regard, d'une misérable chaumière. La nuit, il garde le silence : il aime le sommeil ; mais que pourrait-on faire maintenant [pour corriger son naturel] ? En été, et jusqu'à la fin de l'automne, il chante d'une voix rauque ; les gens du commun changent son nom, et l'appellent, par exemple, « l'oiseau mangeur d'insectes ». Cela me fait une impression pénible et lugubre.

(1) Voir S., p. 300.

(2) Nous ignorons de quel oiseau il s'agit, bien que son nom paraisse dans divers ouvrages. La traduction donnée est fondée sur un jeu de mots (voir p. XIV, n. 1). *Hakodori* signifie peut-être, en réalité, « l'oiseau [qui crie] *hako* ».

(3) *Oshi*, *anas galericulata*. Il est considéré, en Extrême-Orient, comme le symbole de l'amour conjugal. Cf. S., p. 300.

(4) *Miyakodori*, « oiseau du genre hématope, représenté chez nous par l'huîtrier-pie de mer » (Revon, *Anthologie*, p. 172, n. 5) ; *miyakodori* pourrait être traduit par « oiseau de la capitale ». Voir S., p. 317.

(5) Allusion à une poésie. Cf. S., p. 300.

(6) *Idem*. Voir S., p. 301.

(7) *Ougouïçou*, *cettia cantans*. Le rossignol japonais ne chante pas la nuit.

(8) Cf. S., p. 185.

On ne penserait pas ainsi s'il s'agissait d'un oiseau ordinaire comme le moineau (1). C'est, pour sûr, parce que le rossignol chante au printemps que, dans les poésies et les compositions littéraires, on a célébré le retour de l'année comme une jolie chose (2). Et encore, s'il ne chantait qu'au printemps, comme ce serait plus ravissant ! [Mais pourquoi s'indigner ?] Même quand il s'agit d'une personne, perd-on son temps à médire de quelqu'un qui n'a plus l'apparence humaine, et que l'opinion des gens commence à mépriser ?

Pour ce qui est du milan (3), du corbeau ou d'autres oiseaux de cette sorte, personne au monde ne les regarde et ne les écoute attentivement (4). Aussi bien, quand je songe que [si le rossignol est critiqué,] c'est justement parce qu'on en a fait un oiseau merveilleux, je me sens désagréablement émue.

[Un jour,] nous voulions voir le retour de la procession (5), après la fête de Kamo, et nous avons fait arrêter les voitures devant les Temples Ourin'in' (6) et Tchiçokouin' (7). Le coucou (8) chantait (peut-être ne voulait-il pas rester caché [en un tel jour]), et le rossignol l'imitait très bien. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, c'était vraiment joli, alors qu'ils chantaient ensemble dans les grands arbres.

Je ne saurais dire non plus le charme du coucou [quand vient la saison]. A un moment ou à l'autre, on entend sa voix triomphante. On le voit, dans les poésies, qui s'abrite parmi les fleurs de la deutzie, dans les orangers (9) ; et s'il s'y cache à demi, c'est qu'il est d'humeur boudeuse.

On s'éveille, pendant les courtes nuits du cinquième mois, au moment des pluies, et l'on attend, dans l'espoir d'entendre le coucou avant tout le monde. Tout à coup, dans la nuit sombre, son chant résonne, superbe et plein de charme. Sans qu'on puisse s'en défendre, on en a le cœur tout ensorcelé ; mais quand le sixième mois est venu, le coucou reste muet. Vraiment, il est superflu de dire combien j'aime le coucou (10) !

(1) *Souzoumé*, passer montanus.

(2) Voir S., p. 301.

(3) *Tobi*, *milvus melanotis*.

(4) Comp. p. 76.

(5) Voir S., p. 157. Il s'agit du cortège de la princesse consacrée du temple de Kamo revenant du temple supérieur à sa résidence.

Comparer p. 226.

(6) Voir S., p. 97.

(7) Cf. S., p. 98.

(8) Voir p. 47, n. 2.

(9) Cf. p. 47 ; p. 47, n. 8 ; p. 227.

(10) Comparer p. 248.

En général, tout ce qui chante la nuit (1) est charmant. Il n'y a guère que les bébés pour lesquels il n'en soit pourtant pas ainsi (2).

26. CHOSSES ÉLÉGANTES

Sur [un gilet violet-]clair, une veste blanche.

Les petits des canards (3).

Dans un bol de métal neuf, on a mis du sirop de liane (4), avec de la glace pilée

Un rosaire (5) de cristal de roche.

De la neige tombée sur les fleurs des glycines et des pruniers.

Un très joli bébé qui mange des fraises.

27. INSECTES (6)

Le criquet à sonnettes (7), le criquet des pins (8), la sauterelle tisserande (9), le grillon (10), le papillon, la caprelle (11), la libellule (12), la luciole (13).

La teigne à manteau (14) me fait pitié. C'est un diable qui l'a engendrée, et sa mère, craignant qu'elle ne ressemblât à son père

(1) Séi pense au coucou, au râle d'eau (voir p. 54, n. 8), aux insectes que l'on entend pendant les nuits d'automne. Elle les oppose au rossignol (voir p. 55, n. 7).

(2) Comparer p. 248.

(3) *Kari no ko* (voir p. 184, n. 3). Il semble qu'on devrait traduire par « les petits de l'oiseau sauvage » ; mais dans certains textes *kari* désigne une variété de canard. D'autre part, le mot *ko* signifie parfois « petit [d'un animal] », « poussin », comme il arrive dans le « Recueil de dix mille feuilles » (voir S., p. 120) ; mais on le trouve employé ailleurs pour désigner les œufs ; il en est ainsi, par exemple, dans le « Journal d'une libellule », dans les Contes « d'Ic » et « du creux » (voir S., pp. 123, 124).

(4) *Amazoura*. Cf. S., p. 56.

(5) *Souzou*. Voir S., p. 47.

(6) L'original a *moushi*, dont le sens est plus étendu que celui du mot « insecte » ; il s'applique aussi aux vers, aux crustacés (cf. la note 11)... On pourrait employer ici le mot « bestiole ». Voir S., p. 235, n. 1.

(7) *Souzoumoushi*, *homœogryllus japonicus*.

(8) *Matsoumoushi*, *calyptotryphus marmoratus*. Les noms scientifiques qui précèdent sont ceux des insectes appelés aujourd'hui, le premier *souzoumoushi*, le second *matsoumoushi* ; mais, d'après certains auteurs, les deux insectes auraient été confondus depuis l'antiquité : A l'époque de Séi Shōnagon, on aurait appelé le *calyptotryphus souzoumoushi*, et l'on aurait alors donné le nom de *matsoumoushi* à l'*homœogryllus*.

(9) *Hataorimoushi*, *tryxalis nasuta*.

(10) *Kirighiricou*, *gomsocleis mikado*. Cf. S., p. 318. Suivant certains auteurs, le *kirighiricou* des anciens Japonais aurait été l'insecte actuellement appelé *kōroghi* (grillon du foyer, *gryllodes berthellus*).

(11) *Warékara* (litt. « coquille brisée »), petit crustacé qui vit sur les plantes marines et dont la carapace se brise quand on fait sécher ces plantes. Voir S., p. 318.

(12) *Hiomoushi*, *kaghéro*.

(13) *Hotarou*, *luciola parvula*. Cf. S., p. 308.

(14) *Minomoushi*, « teigne à capuchon » ; « insecte à manteau de paille (*mino*) » ; insecte de la famille des *psychidae*, ainsi appelé, en japonais, parce qu'il porte son nid sur sa tête.

et n'ait, comme lui, un caractère effrayant, lui a mis un mauvais vêtement ; puis lui a dit : « Je reviendrai bientôt, quand soufflera le vent d'automne : attends-moi ! » Et la pauvre bestiole ne s'est même pas aperçue que sa mère s'était enfuie en l'abandonnant. Elle reconnaît le bruit du vent d'automne, et quand vient le huitième mois, elle chante désespérément : « Du lait, du lait (1) ! » Cela me fend le cœur.

La cigale du soir (2).

Le « scarabée qui salue » (3) m'émeut, lui aussi. On assure qu'il fait ainsi la révérence, tout en marchant, parce que, dans son cœur d'insecte, est née la foi bouddhique. Il est amusant encore de l'entendre frapper à petits coups répétés, dans quelque endroit sombre, alors qu'on ne s'y attend pas.

Pour la mouche, j'aurais bien dû la citer parmi les choses détestables, et je ne puis parler de cet insecte odieux, qui n'a aucune grâce, comme j'ai fait des personnes ; mais [puisqu'il est ici questions des insectes, je dois la nommer]. Elle va se poser sur tous les objets, puis vient sur notre figure, avec ses pattes mouillées ! Il est vraiment déplaisant que l'on ait donné son nom à quelqu'un (4).

La phalène (5) est très jolie et charmante. Lorsqu'on approche la lampe tout près, pour lire quelque roman, qu'elle est gracieuse quand elle passe, en volant, devant le livre !

La fourmi est laide, mais elle est si légère qu'il est bien joli de la voir marcher, rapide, sur la surface de l'eau.

Au septième mois, le vent souffle très fort, les averses font rage, et comme les journées sont en général très fraîches, on oublie même son éventail [, inutile]. Mais il est bien agréable de faire la sieste en tirant sur sa tête un léger vêtement qui garde une faible odeur de sueur.

(1) *Tchitchi yo tchitchi yo* ; autre traduction possible : « mon père ! mon père ! »

(2) *Higourashi*, leptopsaltria japonica ; pour les jeux de mots que permet de faire son nom, voir Florenz, *Wörterbuch*, p. 33.

(3) *Noukazoukimoushi* ; il est ainsi appelé à cause de la façon dont son corps oscille quand il se déplace.

(4) Dans l'antiquité, certains noms de personnes étaient formés avec des noms d'animaux. On avait par exemple des noms masculins tels que *Moushimaro* (de *moushi*, cf. p. 57, n. 6) et *Séminaro* (de *sémi*, « cigale »). Sans doute avait-on aussi le nom de *Haémaro* (de *haé*, « mouche »). Point n'est besoin, pour expliquer la phrase de Séi, d'alléguer des noms chinois tels que *Kan'-yin'g* « douce mouche ».

(5) *Naisoumoushi*, « insecte de l'été ». Ce nom est parfois appliqué à la cigale ou à la luciole ; mais il doit désigner ici la phalène (*aohiirou*).

28. CHOSSES QUI NE S'ACCORDENT PAS

Une personne qui a de vilains cheveux a mis un vêtement de damas blanc.

Des roses trémières fichées dans des cheveux crépus.

Une mauvaise écriture sur du papier rouge.

La neige tombée sur la maison de pauvres gens. C'est encore plus pénible à voir quand la lumière de la lune y pénètre.

Par un beau clair de lune, rencontrer une [inélégante] voiture découverte (1). Ou encore, un bœuf châtain-clair (2) attelé à un pareil véhicule.

Une femme, déjà vieille, qui est enceinte et marche en s'es-soufflant.

Ou encore, une femme d'un certain âge, qui a un jeune mari, et qui, malgré sa laideur (3), est jalouse et lui reproche d'aller voir une autre femme.

L'effarement d'un homme âgé qui s'éveille, ayant trop dormi. Ou encore, un pareil homme, dont la barbe envahit la face, qui a cueilli [et mange] des glands.

Une femme qui n'a même plus de dents mange des prunes, et fait une grimace montrant qu'elles sont sures.

Une femme d'un rang inférieur qui porte une jupe écarlate. On ne voit guère que cela ces temps-ci !

Le capitaine porte-carquois (4), lorsqu'il fait une ronde de nuit, en jaquette de chasse, à l'air tout à fait vulgaire. Ou encore, quand il a mis, mal à propos, le vêtement de dessus redouté (5), pour rôder çà et là [du côté des appartements des femmes]. Si les gens le voient, ils le méprisent. « Y a-t-il par ici quelque individu suspect ? » demande-t-on par plaisanterie en le blâmant.

On considère le chambellan du sixième rang qui est officier de police, admis au Palais (6), comme un personnage d'une splendeur sans pareille. Les campagnards et les gens du peuple ne le prennent même pas pour un être de ce monde ; ils tremblent de frayeur devant lui, et craindraient, en le regardant, de rencontrer

(1) *Yakata-naki kourouma* : « une voiture sans cabine », c'est-à-dire « une voiture servant au transport des marchandises ».

(2) La couleur préférée, pour un bœuf. (Voir aussi p. 36.)

(3) Sa laideur : celle de la femme ou celle du mari ?

(4) *Youghéi no souké* : le capitaine de la garde du Palais. Cf. S., pp. 73, 74. Primitivement, la jaquette de chasse (*karighinou*) ne devait pas être portée à l'intérieur du Palais.

(5) Au temps de *Séi Shōnagon*, la garde du Palais jouait le rôle d'une police, et elle était fort redoutée.

(6) *Oué no hōgwan*. Voir S., p. 66.

ses yeux. Vraiment, il sied bien mal [à un tel homme] de se couler par un étroit corridor du Palais [pour aller jusqu'à la chambre de quelque dame], où il entre et se couche [sans bruit] !

A un écran parfumé avec de l'encens, on a suspendu un pantalon qui semble lourd. C'est de mauvais goût, et je présume qu'[il en serait encore de] même si ce pantalon [était blanc et] scintillait à la lumière.

Les hommes qui, portant, comme vêtement de dessus, un habit fendu sur les côtés (1), le roulent aussi [fin] qu'une queue de rat, et l'accrochent au paravent, ne conviennent pas pour la garde de nuit. On souhaiterait les voir, au moins tant qu'ils sont de service, prendre patience et cesser [leurs visites dans les chambres des dames].

On peut en dire autant des chambellans du cinquième rang (2).

[Un jour,] j'étais, avec de nombreuses autres dames, dans un couloir du Palais. Parmi les gens qui passaient, nous appelions, pour leur dire un mot, ceux dont l'air nous donnait à penser. Des serviteurs de bonne mine, de jeunes pages, [transportaient] des vêtements qu'ils avaient mis dans de jolies enveloppes de papier ou dans des sacs d'étoffe d'où l'on voyait sortir les cordons de ceinture des pantalons à lacets. A ceux qui portaient, dans des sacs, un arc, des flèches, un bouclier ou une hallebarde, nous demandions à qui appartenaient ces objets. Les uns répondaient avec une génuflexion : « C'est à tel seigneur », puis s'en allaient. C'était très joli ; mais d'autres composaient leur visage, se troublaient (3) et disaient qu'ils ne savaient pas, ou bien passaient sans répondre. Ces derniers me semblaient détestables.

Une voiture découverte (4) passe au clair de lune.

Un bel homme a une femme laide. Un homme déjà sur l'âge, auquel sa barbe noire donne un aspect déplaisant, joue avec le bébé d'une personne qui lui parle.

Les femmes de l'office domestique(5) sont assurément d'agréables

(1) *Wakiaké*.

(2) C'est-à-dire : « les anciens chambellans, promus au cinquième rang ». Cf. S., p. 65.

(3) *Yaçashigarité*. Au x^e siècle, *yaçashiki*, outre son sens actuel (gentil, aimable), avait celui que possède aujourd'hui l'adjectif *hazoukashiki* (confus, embarrassé, honteux).

(4) *Mounagourouma* peut signifier « une voiture vide » ou « une voiture pour transporter les marchandises ». Dans le « Conte du creux » (S., p. 124), on peut lire : « *mounagourouma ni ouwo shio tsoumité moté kilari* » ([il] venait avec une voiture dans laquelle il avait mis des poissons et du sel).

(5) *Tonomorizoukaça*. Voir S., p. 72.

personnes ; mais comme elles appartiennent à une classe inférieure, leur condition n'est pas tellement digne d'envie... Je voudrais voir leur emploi donné à des femmes d'un rang passable, et tout irait bien, à plus forte raison, si celles-ci étaient jeunes, avenantes, toujours joliment habillées. Les femmes d'un certain âge, qui connaissent les usages, et s'acquittent de leurs fonctions sans nul embarras, conviennent très bien aussi, et l'on a du plaisir à les voir. Je pense qu'il faudrait choisir, parmi les femmes de l'office domestique, celles qui ont une gracieuse figure, et leur faire porter des vêtements appropriés à la saison, des manteaux chinois dans le goût moderne.

Les hommes doivent avoir des gens d'escorte. Même de jeunes seigneurs, très élégants et jolis, ne m'intéressent aucunement s'ils n'en ont pas. J'ai [toujours] pensé que les censeurs (1) avaient une belle et honorable fonction ; mais ce qui est très fâcheux, c'est que la traîne (2) de leur vêtement de dessous soit si courte, et qu'ils n'aient pas d'escorte.

[Une fois, je vis] le Censeur sous-chef des chambellans (3) qui causait très longuement avec une dame, près d'un écran extérieur, devant la face occidentale du palais où sont les bureaux des fonctionnaires qui gouvernent la Maison de l'Impératrice (4). Quand il l'eut quittée, j'allai à lui, et lui demandai qui était cette personne. Il me répondit que c'était la dame Bén' no Naïshi (5). « Que lui contiez-vous donc, pour bavarder avec elle aussi longtemps ? lui demandai-je encore ; si le Grand censeur (6) vous avait vus, elle vous aurait sans doute abandonné bien vite ! — Qui a pu vous parler d'une pareille chose, répliqua-t-il en riant : je lui disais justement qu'elle ne devait pas me quitter ainsi ! »

[Youkinari] a beaucoup de charme, il ne fait montre d'aucun talent, il ne laisse voir [, de son esprit,] que ce qui apparaît naturellement, et les gens n'en savent pas autre chose. Mais j'ai pu apprécier le fond de son cœur, et j'assure à l'Impératrice que ce n'est pas quelqu'un d'ordinaire. Du reste, elle-même le sait bien. Quand nous discutons, il me répète toujours : « On a dit que la femme ornait son visage pour celui qui trouvait sa joie en elle, et que le guerrier mourait pour son maître (7). » Nous nous promet-

(1) *Bén'*. Cf. S., p. 64.

(2) *Shiri, souço*. Voir S., p. 49.

(3) *Tô no bén'*. Cf. S., p. 65. Ici Foujiwara

Youkinari (voir S., pp. 177, 245). La scène doit se passer en 998. Voir S., p. 195.

(4) *Shiki no mizoshi*. Cf. S., p. 39.

(5) Cf. S., p. 182.

(6) *Daïbén'*. Voir S., pp. 64, 183.

(7) Allusion à un passage de l'histoire de la Chine. Comp. S., p. 273.

tons mutuellement [une amitié aussi vivace que] le saule de la plage de Tōtōmi (1). Cependant, les jeunes personnes le détestent de tout leur cœur, et disent de lui, sans ménagements, les choses les plus désagréables. « Ce seigneur, répètent ces mauvaises langues, est d'une laideur excessive. Il ne récite pas les Saintes Écritures, il ne chante pas comme font les autres. Quel esprit déplaisant ! » Le censeur ne parle jamais à aucune d'elles. Il affirme souvent : « Même si une femme avait les yeux en long dans le visage, des sourcils lui couvrant tout le front, et un nez écarté en travers, je pense qu'on pourrait l'aimer si elle avait la bouche bien faite, le dessous du menton et le cou jolis, et si elle n'avait pas une vilaine voix. Mais, tout en disant cela, je crois qu'un visage trop laid est quelque chose de triste ! » Ces seules paroles ont fait que toutes celles qui pouvaient avoir le menton étroit, ou manquer de charme, sont devenues, à plus forte raison, ses aveugles adversaires. [Elles osent] même, quand elles sont auprès de l'Impératrice, parler de lui, de façon désavantageuse, à Sa Majesté.

Lorsqu'il veut faire dire quelque chose à ma maîtresse, il s'adresse à moi, qui ai, dès le début, transmis ses messages. Quand je suis dans l'appartement des dames, il me fait appeler au Palais, ou bien il vient me parler dans la chambre. Quand je suis à la campagne, il m'écrit, ou vient lui-même, et il me demande : « Si vous tardez à aller au Palais, veuillez envoyer quelqu'un répéter ce que je vous ai dit. » J'ai beau lui répondre qu'une telle personne est de service [et pourrait se charger du message], il ne se rend pas à mes raisons.

[Un jour,] je pris un ton de pédagogue pour lui déclarer qu'il était bon de se conformer aux circonstances (2), et d'accepter ce qui se présentait, sans s'arrêter d'avance à une chose ou à une autre ; mais il répliqua seulement qu'il avait toujours senti le besoin de régler sa conduite, et qu'on ne pouvait se refaire. Je m'étonnai : « On a dit, cependant, qu'il ne fallait pas hésiter à se corriger] (3) ; qu'a-t-on voulu faire entendre par là ? » Tout en riant, il me répondit : « En nous voyant si bien tous les deux, les gens ont dû beaucoup parler ; mais même si nous étions aussi intimes qu'on le croit, qu'y aurait-il là de honteux ? Vous pourriez bien me laisser voir votre visage ! (4) — Comme je suis très laide, répliquai-je, je n'ose pas vous le montrer, car vous m'avez

(1) Allusion à une poésie. Voir S., p. 281.

(2) Cf. S., p. 270.

(3) Voir S., p. 350.

(4) Les dames restaient cachées derrière un store, ou dérobaient leur visage derrière un éventail. Voir S., p. 145.

assuré que vous ne sauriez aimer une pareille femme. — Se pourrait-il vraiment, dit Youkinari, que vous fussiez laide ? S'il en est ainsi, il vaut mieux ne pas me faire voir votre figure ! » Depuis ce jour, même dans les occasions où il aurait pu, tout naturellement, me voir, il se couvrit le visage et, vraiment, il ne me regarda pas. Je pensai qu'il avait parlé franchement, et qu'il ne m'avait pas menti ; mais [que pouvais-je faire] ?

A la fin du troisième mois, le manteau de cour [, doublé,] d'hiver doit être désagréable à porter. On voit même des gens en tenue de veille de nuit au Palais (1) qui ont seulement le vêtement de dessus (2).

Un matin, nous avions, Shikibou no Omoto (3) et moi, dormi jusqu'au lever du soleil, dans la salle située sous l'appentis, (4) quand l'Empereur et l'Impératrice ouvrirent la porte à coulisse, au fond de la chambre, et entrèrent. Ils riaient de bon cœur en voyant que nous étions toutes confuses, et restions sans savoir si nous devions nous lever. Nous mîmes rapidement nos manteaux chinois, sans prendre le temps de retirer nos cheveux de dessous. Nous avions rejeté en désordre nos effets de nuit et toutes les couvertures sous lesquelles nous étions ensevelies, et Leurs Majestés marchaient dessus (5). Elles regardaient les gens qui sortaient du poste de garde (6) ou y entraient. Quelques courtisans, qui ne se doutaient pas de leur présence, s'approchèrent pour nous parler, et l'Empereur nous dit en souriant : « Ne leur faites pas voir [que nous sommes là]. »

Quand Leurs Majestés s'en allèrent, l'Impératrice nous ordonna de les accompagner, l'une et l'autre ; mais nous répondîmes qu'il nous fallait d'abord nous farder le visage, et nous ne les suivîmes pas. Elles étaient rentrées dans l'appartement central, et nous parlions encore, toutes deux, du charme de leur visite, quand, le support de l'écran (7) étant placé à côté de la porte à coulisse du

(1) *Tonoï-sougata*. Cf. S., p. 144.

(2) « seulement le vêtement de dessus », c'est-à-dire : « le vêtement de dessus (*oué no kinou*) sans celui de dessous (*shitagaçané*) ». En tenue de cérémonie (*sokoutai*) les courtisans portaient ces deux vêtements avec un « pantalon de dessus » (*oué no hakama*), ils avaient une ceinture et un sabre. En tenue de veille de nuit, ils ne portaient pas le *shitagaçané*, et le *oué no hakama* était alors remplacé par un pantalon à lacets (*sashinouki*, voir S., p. 49).

(3) Cf. S., pp. 182, 253.

(4) A l'ouest du *Shiki no mizōshi* (voir S., p. 39).

(5) Dessus : *oué*. J'ai traduit littéralement ; mais il est possible qu'il faille rendre ici *oué* par « à côté de ».

(6) Poste situé près d'une des portes orientales du Palais Réservé. Cf. S., p. 40.

(7) *Kitchō no té*. Voir S., p. 43, n. 9..

sud, nous aperçûmes, par une petite ouverture qu'il avait faite dans le rideau qui le gênait, un homme à la face basanée.

Nous pensâmes que ce devait être Noritaka (1), et, sans bien regarder, nous continuâmes à causer ; pourtant, comme il avançait son visage tout souriant, nous dîmes : « C'est sans doute Noritaka, voyons cela ! » et nous regardâmes : c'était un autre figure ! Nous fûmes stupéfaites et, en riant, nous nous empressâmes de remettre l'écran en place, et de nous cacher. Mais [il était trop tard], c'était le Censeur sous-chef des chambellans [, et il avait eu le loisir de m'observer]. Je me désolais, pensant que j'avais tout fait pour qu'il ne pût me voir. Et, comme la dame qui était avec moi me faisait face, il n'avait pas même aperçu son visage ! En sortant de sa cachette, il me dit : « J'ai vu absolument toute [votre figure]. Nous croyions, lui répondis-je, que c'était Noritaka, et nous ne prenions pas garde ; mais pourquoi donc, alors que vous m'aviez dit que vous ne me regarderiez pas, m'avez-vous considérée si attentivement ? — On m'avait affirmé, répliqua Youkinari, que le visage d'une femme semblait particulièrement joli quand elle s'éveillait, et j'étais venu, songeant que je pourrais peut-être m'en assurer en regardant, par quelque fente, dans une des chambres des dames. J'étais déjà là pendant que l'Empereur vous parlait, et [longtemps après son départ,] vous ne vous doutiez pas encore de ma présence !

Depuis ce temps, il est entré, il me semble, derrière le store [de ma chambre] (2).

L'appel des gentilshommes, au Palais (3), est vraiment une jolie chose ; et il est agréable aussi [de voir les officiers qui] vérifient la présence, à leur place, des gens qui sont de service auprès de l'Empereur. Les autres arrivent en désordre à l'appel et leurs pas font tapage.

Quand nous sommes à la face orientale des chambres que nous occupons dans les appartements de l'Impératrice, au Palais, nous écoutons parfois, en prêtant l'oreille, et le nom d'une homme qu'elle connaît, entendu par hasard, peut faire battre le cœur d'une des dames. Et puis, bien qu'il y en ait [là, fort souvent,] que ne pense-t-on pas en entendant appeler, en cette occasion, des gens dont on ne comprend pas bien les noms [, parce qu'ils sont inconnus dans l'entourage de l'Impératrice] ?

(1) Sans doute Foujiwara Noritaka. Cf. S., p. 179.

(2) *Soré yori notchi wa tsouboné no soudaré outchi-kazouki nado shitamaouméri ;* litt. : Depuis cela, il a mis, ce me semble, le store de [ma] chambre sur ses épaules, « il a soulevé le store pour entrer ». Voir p. 62, n. 4.

(3) Cf. S., p. 144.

Les dames décident qu'un tel répond bien ou mal, ou qu'il est agréable à écouter. C'est amusant !

Au moment où l'on entend [dire] que l'appel des courtisans est terminé, les gardes du service des chambellans (1) font résonner la corde de leur arc (2), et sortent [de leur poste] avec un grand bruit de souliers. Cependant, un chambellan va, d'un pas pesant et sonore, se placer près de la balustrade, au coin nord-est du Palais, où il prend la position que l'on nomme, je crois, le « haut agenouillement » (3). Il est bien joli de le voir, la face tournée du côté de l'Empereur, demander aux gardes qui sont derrière lui : « Celui-ci est-il présent, et celui-là ? » Les uns articulent leur nom d'une voix faible ; les autres, d'une voix forte. Lorsqu'il manque un certain nombre d'hommes, l'appel n'a pas lieu, [le chef des gardes] en rend compte à l'Empereur [par l'intermédiaire du chambellan], et quand le chambellan lui en demande les raisons, il lui dit alors quelles choses ont empêché de faire l'appel. Après l'avoir entendu, le chambellan se retire. Quand c'est Maçahiro (4), comme les jeunes seigneurs lui ont reproché de ne pas écouter [le chef des gardes], et l'ont averti de ce qu'il devait faire, il prend maintenant un air furieux, il discourt [sur la faute que commettent les manquants], et les gardes eux-mêmes en rient.

[Un jour, Maçahiro] avait laissé (5) [ses] souliers dans l'office impérial (6), sur la planche où l'on pose les mets. Tous s'exclamèrent et dirent qu'il fallait débarrasser la place d'objets aussi répugnants.

Les gens du service domestique, d'autres encore, ayant pitié de lui, répétaient : « A qui peuvent appartenir ces souliers, impossible de le savoir ! » Mais quel tumulte quand [l'étourdi] vint lui-même les chercher en déclarant : « Ces objets malpropres sont à [moi,] Maçahiro ! »

C'est très détestable lorsqu'un jeune homme bien né appelle une personne d'un rang inférieur en disant le nom de cette femme comme une chose dont il a l'habitude.

Même s'il connaît ce nom, il convient qu'il le prononce comme s'il avait oublié, par mégarde, la moitié des syllabes. Quand on

(1) *Takigoutchi*. Voir S., p. 66.

(2) Pour effrayer les démons.

(3) *Taka-hizamazouki*.

(4) C'est-à-dire « quand ce chambellan est Minamoto Maçahiro ». Cf. S., pp. 172, 249.

(5) Autre traduction possible : « [Un jour, les courtisans] avaient mis les souliers [de Maçahiro] dans l'Office Impérial. »

(6) *Mizoushidokoro*. Voir S., p. 41 ; p. 69, n. 7.

vient la nuit près des chambres des dames en service [au Palais ou dans quelque maison noble], il serait mal d'appeler ainsi, indistinctement ; mais ce qu'il faut, c'est emmener un homme du service domestique, ou, si l'on est ailleurs [qu'au Palais], un valet ou quelqu'un des gens de service (1), et faire appeler [, par cet homme, la personne que l'on désire voir]. Si l'on appelle soi-même, tout le monde reconnaît votre voix. Cependant, on peut le faire quand il s'agit d'une servante inférieure (2) ou d'une toute jeune suivante (3).

Il est bon que les jeunes gens et les enfants soient gras. J'aime bien [, aussi,] voir de l'embonpoint aux gouverneurs de province et aux fonctionnaires de cette sorte, qui sont des hommes faits et des personnages imposants. S'ils sont trop maigres et desséchés, on suppose qu'ils ont l'esprit maussade.

La chose la plus inconvenante, c'est bien d'avoir des conducteurs de bœufs qui soient mal habillés. Si les autres serviteurs sont aussi peu élégants, [on s'en accommode, car,] après tout, ils restent derrière la voiture. Mais on ressent une triste impression lorsque des gens qui sont en avant, et que l'on a toujours sous les yeux, ont l'air malpropre.

[Du reste,] c'est très laid aussi quand on fait suivre la voiture par des serviteurs n'ayant rien qui plaise à l'œil. Quand des laquais à la taille svelte, qui semblent faits pour être des hommes d'escorte, mais dont les pantalons salis ont pris l'aspect des étoffes de nuance dégradée, et dont les vêtements de chasse semblent tous par trop usagés, vont, sans paraître se hâter, à côté de la voiture qui court, ils n'ont pas l'air d'appartenir [à la personne qui est dans cette voiture].

En général, il est mauvais d'avoir à son service des gens mal vêtus.

Il arrive parfois que les domestiques déchirent leurs habits ; mais s'il s'agit de vêtements qui ont déjà été portés un certain temps, le mal n'est pas grand, et on doit passer là-dessus. Quand [, dans un palais où] il y a de [nombreux] serviteurs (4), on voit de jeunes

(1) *Sabourai kourōdodokoro ni arou mono* : un homme qui est dans la salle des vases (*sabouraidokoro* dans la maison d'un ministre, *kourōdodokoro* dans la maison d'un noble appartenant aux familles qui donnaient les maires du palais, les régents et les impératrices. S., p. 63. Il ne faut pas traduire, ici, *kourōdodokoro* par « service des chambellans », voir S., p. 65).

(2) *Hashitamono*. Cf. S., p. 72.

(3) *Warawabē*. *Ibid.*

(4) Peut-être le sens est-il plutôt : « Quand, chez un seigneur auquel le gouvernement donne des serviteurs, on voit... », (comparer S., p. 61).

servantes qui paraissent malpropres, on pense que cela ne devrait pas être.

Quand un seigneur reçoit la visite d'un envoyé du Souverain, ou d'un ami, les gens même qui vivent chez lui sont heureux de voir un grand nombre de jolis pages, serviteurs du maître de la maison.

En passant, en voiture, devant la résidence de quelque seigneur, j'aperçus, un jour, un homme qui semblait être un serviteur, et qui étendait des nattes sur le sol (1). Je vis aussi un jeune garçon d'une dizaine d'années ayant de jolis cheveux très longs, bien peignés, qui flottaient librement ; et encore un enfant de cinq à six ans dont la chevelure s'entassait sous le collet de son habit, et dont les joues étaient toutes roses et pleines. Il tenait à la main un curieux, petit arc et une sorte de bâton. Ces deux enfants étaient ravissants, et j'aurais voulu faire arrêter la voiture pour les prendre dans mes bras.

Je continuai mon chemin ; plus loin, l'air était parfumé d'une délicieuse odeur d'encens qui me charma.

Comme je passais devant une maison noble, la porte centrale était ouverte, et je vis une voiture couverte de palmes (2), toute neuve et jolie, avec des rideaux intérieurs, orangés (3), d'une nuance ravissante. Elle semblait superbe, avec ses brancards appuyés sur le tréteau (4). Quelques fonctionnaires des cinquième et sixième rangs, qui avaient passé la traîne de leur vêtement de dessous dans leur ceinture, et tenaient leur tablette (5), toute [neuve et] blanche, appuyée contre leur épaule, allaient et venaient en se croisant, vers un but ou un autre. Il y avait aussi des hommes d'escorte, en grande tenue, portant sur leur dos le carquois en forme de cruche (6), qui entraient et sortaient : tout à fait ce qui convenait [en un pareil lieu]. Une fille de cuisine, très joliment habillée, sortit pour demander : « Les gens du seigneur Un tel sont-ils là ? » C'était ravissant.

(1) La phrase de l'original (...*tsouchi ni orou mono nado shité*) est fort peu claire. *tsouchi ni orou mono* signifie « la chose (ou l'être) qui est à terre », *shité* (faisant) signifie ici « s'occupant de ». On a donc le sens : « s'occupant d'une chose (ou d'un être) qui est sur le sol ». Si on préfère le mot « chose », on traduit comme j'ai fait ; mais si on adopte la deuxième signification, on peut traduire par « donnant des ordres à un domestique inférieur ».

(2) *Birôghé no kourouma*. Cf. S., p. 46.

(3) *Haji-souô*. Voir S., p. 52.

(4) *Shiji*. Cf. S., p. 46.

(5) *Shakou*. Voir S., p. 51.

(6) *Tsoubo-yanagoui*. Cf. S., p. 51.

29. CASCADES

La cascade d'Otonashi (1).

A propos de la cascade de Fourou (2), on a vraiment du plaisir à penser qu'un empereur, après avoir abdiqué, serait allé la voir (3).

Les cascades de Natchi (4) sont en Koumano, et [j'ai, quand j'y songe,] le cœur charmé (5).

La cascade de Todoroki (6). Comme elle est bruyante et terrible !

30. RIVIÈRES

Qu'il est triste de penser combien, dans la rivière d'Açouka (7), les gouffres et les bancs de sable sont changeants et éphémères !

La rivière d'Ōi (8), ; celles d'Izoumi (9), de Minacé (10).

La rivière de Mimito (11). Il est amusant, du reste, de se demander quelle chose elle a pu entendre avec une telle subtilité !

La rivière d'Otonashi (12) est curieuse, à cause de son nom inattendu.

Les rivières de Hoçotani (13), de Tamahoshi (14), de Nouki (15).

La rivière de Sawada (16). En la nommant, on est forcé de songer à l'air populaire d'autrefois (17).

La rivière de Nanoriço (18).

(1) « [où] il n'y a pas de bruit » ; en Kii, d. Higashi-Mouro. Voir la note 12 ; S., p. 319.

(2) En Yamato, d. Yamabé.

(3) Comp. S., p. 270.

(4) En Kii, d. Higashi-Mouro (pour Koumano, voir S., p. 38). Cf. S., p. 319.

(5) Voir S., p. 100. A l'époque de Séi Shonagon', l'ex-empereur Kwazan' alla en pèlerinage à Natchi, au temple *Foudarakouji*.

(6) « retentissante » ; en Rikouzén', d. Miyaghi.

(7) En Yamato, d. Takétchi. Cf. S., p. 302.

(8) « de la grande digue » ; en Yamashiro.

(9) « de la source » ; en Yamashiro, d. Sorakou. C'est le cours supérieur du Kizougawa. D'après Pfizmaier, p. 67, n. 5, le nom primitif de cette rivière était Idomigawa, « la rivière du combat ».

(10) « la rivière aux bancs [de sable] sans eau » ; en Séttsou, d. Shima-kami. Voir S., p. 320.

(11) « la rivière à l'oreille fine » ; en Yamashiro. Cf. S., p. 320.

(12) « sans bruit » ; en Kii, d. Higashi-Mouro. C'est cette rivière qui forme la cascade d'Otonashi. Voir la note 1 ; S., p. 320.

(13) « à la vallée étroite » ; il s'agit peut-être d'une rivière de la province de Bittchōu. Voir S., p. 321.

(14) « de l'étoile-joyau » ; en Rikouzén'. Cf. S., p. 321.

(15) Il s'agit peut-être de l'Itonoukigawa, qui coule en Mino, d. Moushiroda.

(16) En Yamashiro, d. Sorakou.

(17) *Saibara*. Voir S., pp. 122, 302.

(18) « Ne le dis pas ! » ; rivière inconnue.

La rivière de Natori (1). Je voudrais bien que l'on me dît quelle sorte de renommée elle a acquise.

La rivière de Yoshino (2).

En ce bas monde, il y a aussi une rivière céleste (3), et ce qui est encore plus joli, c'est que Narihira (4) l'ait chantée dans ces vers : « A la Tisserande, j'emprunterai un logis. » (5)

31. PONTS

Les ponts d'Açamoutsou (6), de Nagara (7), d'Amabiko (8), de Hamana (9) ; Hitotsoubashi (10).

Le pont de bateaux de Sano (11).

Les ponts d'Outajimé (12), de Todoroki (13), d'Ogawa (14) ; Kakébashî (15) : les ponts de Sêta (16), de Kijoji (17), de Horié (18), de Kaçaçaghi (19), de Youki-ai (20) ; le pont flottant d'Ono (21) ; le pont du Yamaçoughé (22).

Le pont de planches, qui n'a qu'une seule arche. Comme ce pont a l'esprit étroit, il est amusant d'entendre son nom (23).

Le pont d'Outatané (24).

(1) « qui acquiert du renom » ; en Rikouzén', d. Natori. Cf. S., p. 322.

(2) En Yamato, d. Yoshino. Voir S., pp. 282, 322.

(3) *Ama no gawa* désigne la voie lactée. Il y a, d'autre part, une rivière de ce nom en Kawatchi, d. Kita-Kawatchi.

(4) Ariwara Nahirira, célèbre poète. Cf. S., p. 123.

(5) Voir S., p. 302.

(6) « de l'eau peu profonde » (*moutsou* semble être le résultat d'une déformation de *mizou*). En Êtchizén', d. Açouwa.

(7) En Sêtsou, d. Nishi-Nari. Cf. S., p. 322.

(8) « du petit-fils céleste » ; *Amabiko*, encore appelé *Kodamatchi-yamabiko*, est un dieu shintoïste de l'écho.

(9) En *Tôlômi*, d. Hamana, sur le lac du même nom. Voir p. 300 ; S., pp. 225, 323.

(10) « Le pont fait d'une seule [pièce de bois, d'un seul tronç d'arbre] ». Cf. S., p. 323.

(11) En Kôzouké.

(12) Près du temple *Tôdaiji* de Nara, en Yamato.

(13) « du fracas » ; à l'ouest du temple *Tôdaiji* de Nara. Il y a d'autres ponts du même nom en Ômi et en Moutsou.

(14) « de la petite rivière » ; en Moutsou, en Tchikouzén', ou en Tchikougo... Cf. S., p. 323.

(15) « Le pont suspendu », probablement un pont jeté au-dessus d'un torrent.

(16) En Ômi, au sud du lac Biwa.

(17) En Shinano.

(18) « du canal » ; en Sêtsou.

(19) « des pies ». Il y avait autrefois, au palais de Kyôto, un pont de ce nom. Comp. S., pp. 159, 323.

(20) « de la rencontre ». Il est possible que ce soit le même que le précédent, la rencontre qui lui a donné son nom pouvant être celle des deux amants célestes de la légende chinoise : la Tisserande et le Bouvier qui se rejoignent, la septième nuit du septième mois, grâce à un pont formé par des pies.

(21) Pont de bateaux ; emplacement inconnu.

(22) du carex des montagnes » (*ophiopogon japonicus* ; voir p. 72, n. 2) ; à Nikkô, en Shimotsouké.

(23) Sêi plaisante à propos du peu de longueur (de l'esprit étroit) du pont.

(24) En Yamato. Peut-être *Outatané* est-il écrit, ici, par *Outajimé* (voir la note 12).

32. VILLAGES

Les villages d'Aouçaka (1), de Nagamé (2), d'Içamé (3), de Hitozouma (4), de Tanomé (5), d'Açakazé (6), de Yōuhi (7), de Tōtchi (8), de Foushimi (9), de Nagai (10).

Le village de Tsoumatori (11). Sa femme aura-t-elle été prise par quelqu'un, ou bien aura-t-il pris lui-même celle d'un autre ? Que l'on choisisse la première ou la deuxième [de ces hypothèses, l'explication] est fort plaisante.

33. HERBES

L'acore aromatique (12). L'avoine d'eau (13).

La rose trémière (14) me ravit. Il est vraiment merveilleux de songer que tous en ornent leurs cheveux, à l'occasion de la fête de Kamo, depuis le temps des dieux. La plante, elle-même, est très jolie.

Le plantain d'eau (15) a lui aussi [quelque chose qui me charme]. C'est son nom [que l'on trouve curieux] lorsqu'on pense que [cette plante] a pu se montrer hautaine.

La bardane d'eau (16). Le persil des rivages (17). La mousse. Le lierre à pois (18). L'herbe verte qui pousse dans les endroits que la neige laisse découverts.

L'osille des bois (19) est plus jolie que n'importe quoi, en dessins sur la soie damassée.

(1) Prononcer *Ōçaka* : « La Montée des rencontres » ; en Ōmi, d. Shiga. Ce village était situé près de la barrière d'Aouçaka, à la limite de Yamashiro ; ils'y trouvait un relais. Cf. p. 141 ; p. 143, n. 6 ; p. 144, n. 6 ; pp. 165, 202, 300 ; S., pp. 222, 225, 231, 325, 354.

(2) « de la contemplation » ; emplacement inconnu.

(3) « du réveil » ; en Mino, d. Ibi. Voir S., p. 324.

(4) « d'une femme » ; emplacement inconnu.

(5) « de la confiance » ; en Shinano, d. Ina. Cf. S., p. 325.

(6) « de la brise matinale » ; en Yamato.

(7) « du soleil vespéral » ; en Tan'go.

(8) « des dix marchés » ou « du lointain marché » ; emplacement inconnu.

(9) « du regard furtif ». On connaît Kourétaké no Foushimi, en Yamashiro, d. Kii ; et Sougawara ya (no) Foushimi, en Yamato, d. Sô-shimo. Voir S., p. 325, pour une poésie dans laquelle est cité le deuxième village.

(10) « du long puits » ; en Yamato ou en Séttsou.

(11) « de la femme prise » ; en Moutsou.

(12) *Sobou* (ou *ayamégouça*), *acorus spurius*, employé à la fête du cinq du cinquième mois. Cf. p. 49 et S., p. 157. Il ne s'agit pas du *hana-ayamé* (iris sibirica), qui ne fut pas introduit au Japon avant le xvi^e siècle.

(13) *Komo* (ou *makomo*), *zizania aquatica*, sert à faire des nattes. Voir p. 181, n. 5.

(14) *Aoi*, employée à la fête de Kamo. Voir S., p. 156.

(15) *Omodaka* (litt. « figure hautaine ») ; *alisna plantago*.

(16) *Mikouri*. Cf. p. 49, n. 9.

(17) *Hiramoushiro* ; il doit s'agir du *hamazéri* (persil des rivages, *cnidium japonicum*) ou du *ménoko-tcha* (potamot, *potamogeton polygonifolius*).

(18) *Kodani* (litt. « mite des arbres »), le *mamézouta* (lierre à pois, *drymoglossum carnosum*).

(19) *Katabami* (oxalide, *oxalis corniculata*).

L' « herbe aventureuse » (1) croît, dit-on, sur les falaises ; en vérité, cela ne donne guère confiance, et j'en suis peinée.

La « plante de jusqu'à quand » (2) pousse sur [de vieux murs] très fragiles, et j'ai pitié d'elle, car il semble que ces murs pourraient s'écrouler plus facilement encore que les falaises. Il me déplait de penser que cette plante ne croîtrait sans doute pas sur un vrai mur bâti avec de la chaux.

L' « herbe sans tracas » (3). Il est amusant de se dire qu'elle pourrait ne se soucier de rien. Peut-être aussi un malheur qui l'accablait s'en est-il allé ? L'une ou l'autre [des deux explications] est amusante.

L' « herbe qui endure » (4) me fait pitié. La façon dont elle croît en abondance, au bord des toits, sur toutes les saillies des édifices, est très curieuse.

L'armoise (5) est très jolie.

La massette (6) en fleurs est aussi très jolie, et les feuilles du carex du rivage (7) sont encore plus belles.

Le jonc des lacs (8). La lentille d'eau (9). Les massettes poussées çà et là (10), à l'automne. La liane verte (11).

La prêle d'hiver (12). Il est délicieux d'imaginer quel bruit le vent doit faire quand il souffle [dans sa chevelure].

La bourse du pasteur (13). Le gazon des chênes (14).

Les feuilles flottantes du lotus (15) sont très élégantes. A la surface d'un étang calme et limpide, les grandes et les petites s'étalent

(1) *Ayōgouça* ; peut-être ne s'agit-il pas, ici, d'une plante particulière, et faudrait-il traduire : « Les herbes aventureuses... »

(2) *Itsoumadégouça* (orpin, *sedum lineare*), actuellement appelé *Hotoké-no-tsoumé*, « l'ongle du Bouddha ».

(3) *Kotonashigouça*. D'après certains auteurs, on fixait cette plante à la coiffure pendant les périodes de retraite (cf. S., p. 117), et *kotonashigouça* était un autre nom de la plante appelée *shinobougouça* (voir la note suivante). Ceci expliquerait le nom de *kotonashigouça*.

(4) *Shinobougouça*. Aujourd'hui, ce nom désigne deux plantes : une mousse (*poly-podium lineare*) et une fougère (*davallia bullata*) ; au x^e siècle, il était donné aussi à une orchidée (*yatsouméran*).

(5) *Yomoghi* ou *mogouça* (d'où est venu le français « moxa »), *artemisia vulgaris*. Comp. pp. 49, 299, et S., pp. 157, 224.

(6) *Tsoubana* (actuellement *shirogaya*, *tchigaya*), *imperatoria arundinacea*. Voir Revon *Anthologie*, p. 260, n. 7.

(7) *Hamatchi* ; il doit s'agir du *hamaçoughé*, *cyperus rotundus*.

(8) *Marokoçoughé* (aujourd'hui : *foutoï*), *scirpus lacustris*.

(9) *Oukikouça*, lemma minor.

(10) *Açaji*. Peut-être faudrait-il comprendre : « Les jeunes pousses des massettes ».

(11) *Aotsouzoura* ; il s'agit, soit d'une liane (*aotsouzoura-fouji*, *cocculus Thunbergii*), soit d'une verveine (*kouna-aotsouzoura*, *verbena officinalis*).

(12) *Tokouça*, *equisetum*.

(13) *Nazouna*, *capsella bursa pastoris*.

(14) *Narashiba*, *zoysia pungens*.

(15) *Haçou* (ou *hatchicou*), *nelumbum speciosum*.

et se déplacent en flottant à l'aventure. C'est charmant. Si on détache une de ces feuilles et si on la regarde après l'avoir laissée quelque temps pressée sous quelque objet, [on trouve que] c'est la chose la plus gracieuse du monde.

Le houblon octuple (1). Le carex des montagnes (2). La renouée des montagnes (3). Le lycopode commun (4). Le lis des rivages (5). Le roseau (6).

Quand le souffle du vent retourne les feuilles de la puéraire (7) l'envers en apparaît, tout blanc, et c'est très joli.

34. RECUEILS DE POÉSIES (8)

L'Ancien recueil d'une myriade de feuilles.

Le Recueil ancien et moderne.

Le Recueil choisi postérieur.

35. SUJETS DE POÉSIES

La capitale. La puéraire (9). La bardane d'eau (10). Le poulain. La grêle. Le bambou nain (11). La violette à feuilles rondes (12). Le lycopode (13). L'avoine d'eau (14). La sarcelle (15). Le canard mandarin (16). Les massettes poussées çà et là (17), à l'automne. Le gazon. La liane verte (18). Le poirier (19). Le jujubier (20). Le « visage du matin » (21).

(1) *Yae-mougoura*. Aujourd'hui, on donne ce nom au gaillet (*galium aparine*, voir Revon, *Anthologie*, p. 119, n. 2). D'après M. Mizogoutchi (p. 215, note de la page 212), il s'agirait ici de la plante appelée actuellement *kanamougoura* (*humulus japonicus*).

(2) *Yamaoughé* (actuellement *ja no highé*, « barbe de serpent » ; ou *ryou no highé*, « barbe de dragon »), *ophiopogon japonicus*.

(3) *Yamaï* (pour *yama-ai*), renouée tinctoriale, *polygonum tinctorium*. On pourrait traduire aussi *yama-i* par « jonc des montagnes ».

(4) *Hikaghé* ; il s'agit, soit du lycopode (herbe aux massues ; *lycopodium elevatum*), soit d'un lichen (usnée, *usnea plicata*, var. *dunnulata*).

(5) *Hamayou* (ou *hamayouri*, actuellement : *hamaomoto*), crinole ; *crinum japonicum*, *rhoeo japonica*. Cf. Revon, *Anthologie*, p. 271, n. 2.

(6) *Ashi*, *arundinaria variegata*.

(7) *Kouzou*, *pueraria Thunbergiana*, *pachyrhizus Thunbergianus*, *dolichos bulbosus*. Plante grimpante. Voir Revon, *Anthologie*, p. 80, n. 5.

(8) Comp. S., p. 120.

(9) *Kouzou*. Voir la note 7.

(10) *Mikouri*. Cf. p. 49, n. 9.

(11) *Saça*.

(12) *Tsoubou-soumire*, *viola verecunda*.

(13) *Hikaghé*. Voir la note 4.

(14) *Komo*. Cf. p. 70, n. 13.

(15) *Takabé*. Voir S., p. 325.

Autre texte : *takacé* (pour *takacébouné*), « un bateau à fond plat, un bateau de rivière ».

(16) *Oshi*. Cf. p. 55, n. 3.

(17) *Açajé*. Voir p. 71, n. 10.

(18) *Aotsouzoura*. Cf. p. 71, n. 11.

(19) *Nashi*. Voir, pourtant, p. 48.

(20) *Natsoumé*, *zyzyphus vulgaris*.

(21) *Açagao*. La plante qui porte aujourd'hui ce nom est le liseron (*convulvulus major* ; *pharbitis heredacea*, *triloba*) ; mais, au temps de Sêi Shônagon, il désignait

36. FLEURS DES HERBES

L'œillet. Pour l'œillet de Chine, il va sans dire qu'il est joli ; mais celui du Japon (1) est superbe aussi.

La valériane (2). La campanule à grandes fleurs (3). Des fleurs de chrysanthème, dont la nuance a changé, par-ci, par-là [après la gelée]. Les roseaux (4) que l'on moissonne [en hiver pour en couvrir les toits].

La gentiane (5) a des rameaux qui m'ennuient ; mais quand toutes les autres fleurs sont complètement desséchées par la gelée, elle offre aux regards ses corolles aux nuances éclatantes. C'est ravissant.

Bien qu'elle ne soit pas assez jolie pour qu'on puisse la choisir exprès parmi les autres, et la vanter comme on ferait une personne, la fleur du « manche de faucille » (6) est aimable. Son nom, au contraire, semble déplaisant.

Le nom de la fleur du lychnis (7), écrit en caractères chinois, rappelle que c'est la fleur de l'arrivée des oies sauvages (8). Bien que

peut-être une autre plante, soit la rose de Saron (ou ketmie de Syrie, guimauve en arbre ; actuellement *haichicou*, *moukoughé* ; *hibiscus syriacus*), soit une campanule à fleurs violettes (actuellement *kékkô* ou *kikyô* ; *platycodon grandiflorum*). Cette campanule est citée plus loin (voir p. 73 n. 3), de telle sorte que Séi doit parler ici de la ketmie.

(1) *Yamato-nadéshiko*, l'œillet sauvage. Pour *nadéshiko*, voir Revon, *Anthologie*, p. 452, n. 4.

(2) *Ominaéshi*, *ominaméshi* (litt. : « la fleur-femme », *valeriana officinalis* ; *patrinia scabiosæfolia*, *palmata*. Pour le nom japonais de la valériane, comparer, en allemand, *Jungferkraut* : sensitive, ou lycopode ; *nackte Jungfer* : colchique d'automne). Une autre valériane (*valeriana villosa*) est appelée *otokoméshi* (« la fleur-homme » ; cf. Revon, *De arte florali*, p. 88, n. 2). Voir p. 75, n. 2 ; S., p. 303, n. 2 ; Revon, *Anthologie*, p. 144, n. 3.

(3) *Kitchikô* (actuellement : *kékkô* ou *kikyô*), *platycodon grandiflorum* : campanule à grandes fleurs. Voir p. 72, n. 21.

(4) *Karou-kaya*, anthistiria arguens (voir Revon, *De arte florali*, p. 88). On pourrait traduire aussi : « Les roseaux (*kaya*, *miscanthus sinensis*) que l'on moissonne. »

(5) *Rin'dô*, gentiana scabra, var. *Buergeri*.

(6) *Kamatsouka*. Il s'agirait d'un arbuste à fleurs blanches, fleurissant au cinquième mois, et dont le bois servait à faire les manches de faucilles (d'où son nom). Cependant, certains auteurs pensent que le nom de *kamatsouka* désigne l'amarante tricolore ou crête de coq (*gan'raïko*, *haghéito* ; *amarantus mangostanum*, *gangeticus* ; voir la note 8).

(7) *Kanii* ou *gam'pi*, lychnis senno, lychnis grandiflora, coronata.

(8) *Gam'pi* est écrit avec deux caractères qui peuvent être lus, respectivement, *gan'* (oie sauvage) et *hi* (être luxuriant).

Autre texte : « ...la fleur du « manche de faucille » est aimable. Son nom, au contraire, semble déplaisant ; mais, écrit en caractères chinois, il rappelle que c'est la fleur de l'arrivée des oies sauvages. Bien que la couleur de la fleur du lychnis ne soit pas très foncée, elle ressemble tout à fait à la fleur de la glycine. » Pour adopter ce texte, il faut assimiler le *kamatsouka* à l'amarante (voir la note 6) : le nom japonais de celle-ci, *gan'raïko*, est écrit avec des caractères que l'on peut lire *gan'* (oie sauvage), *raï* (venir), *ko* (rouge).

a couleur n'en soit pas très foncée, elle ressemble tout à fait à la fleur de la glycine (1). Elle fleurit au printemps et à l'automne, et elle est gracieuse.

La violette à feuilles rondes (2) et la violette ordinaire (3) sont des plantes du même genre. Quand elles sont vieilles [et fanées], elles sont toutes semblables et l'on est en peine [, car on ne peut distinguer l'une de l'autre].

La spirée (4).

Le « visage du soir » (5) ressemble au « visage du matin », et on le cite toujours en même temps que lui. Sa fleur est jolie, pour sûr, mais c'est avec déplaisir que l'on voit la laideur de ses gourdes. Pourquoi, du reste, produit-il de pareils fruits ? Si seulement [les siens] ressemblaient à [ceux des] coquerets (6) et des plantes analogues ! Quoiqu'il en soit, il me suffit [de penser] au nom du « visage du soir » pour lui découvrir encore du charme.

La fleur du roseau (7) n'a absolument rien de remarquable. Mais quand je songe qu'on a sans doute eu de bonnes raisons pour la juger digne d'être offerte aux dieux (8), je cesse de la trouver commune. Le caractère qui sert à écrire son nom n'est pas moins joli que celui qu'on emploie pour l'érianthe (9) ; mais ce qui me plaît davantage, c'est qu'il pousse au bord de l'eau (10).

On s'étonnera, probablement, que je n'aie pas encore parlé ici de l'érianthe, et pourtant ! quand l'œil ravi trouve partout à admirer dans la lande, en automne, c'est bien lui qui en fait la beauté. Lorsque ses épis rouge-foncé, humides du brouillard matinal, s'inclinent au gré du vent, y a-t-il autre chose d'aussi joli ? A la fin de l'automne, l'érianthe a perdu tout son charme. Après que se sont éparpillées, sans que rien n'en demeure, les fleurs aux mille nuances qui s'étaient épanouies pêle-mêle, il reste encore l'épi de l'érianthe, tout blanc, et on peut le voir jusqu'aux derniers jours de l'hiver. Je ne sais s'il tombe alors en enfance ;

(1) Les *lychnis* ont des fleurs orangées ou rouges ; et non violettes comme celles de la glycine. On ne peut donc pas assurer qu'il soit question des *lychnis*.

(2) Cf. p. 72, n. 12.

(3) *Soumiré*, *viola* Patrinii.

(4) *Shimotsouké no hana* (la fleur de la province de Shimotsouké), *spirea palmata*.

(5) *Yougao*, gourde, *lagenaria vulgaris*. Ses fleurs sont blanches.

(6) *Noukazouki*, ou *hozouki*, *physalis alkekengi*.

(7) Cf. p. 72, n. 6.

(8) On en aurait offert aux dieux, en Shinano, le vingt-sept du septième mois.

(9) *Souçouki*, *erianthus japonicus*, *miscanthus sinensis*, *ularia japonica* ; graminée portant des fleurs en panache. Voir Revon, *Anthologie*, p. 80, n. 4.

Autre texte : « ...je cesse de la trouver commune. Les jeunes tiges [au printemps] ne sont pas moins jolies que celles de l'érianthe ; mais... »

(10) Alors que l'érianthe pousse dans la lande.

mais, vraiment, quand il se penche comme s'il regrettait sa splendeur passée, sa tête brillante qui vacille ressemble tout à fait à celle d'un vieillard. Si l'on compare [ainsi l'érianthe à un homme capable de souffrir], on est forcé de le prendre, lui aussi, en pitié.

La fleur de la lespédèze (1) est d'une couleur très foncée ; ses rameaux, gracieusement fleuris, s'étalent et se courbent doucement lorsqu'ils sont humides de la rosée du matin. On assure que le cerf la préfère aux autres plantes, et qu'il aime à venir près d'elle (2) ; [je ressens, quand je pense à ces choses, une] émotion particulière.

Le tournesol (3) n'a pas une beauté remarquable ; mais il s'incline, à ce qu'on dit, en suivant toujours la lumière du soleil. Voilà qui ne rappelle pas le caractère des plantes et des arbres ordinaires, et qui me ravit (4). Bien que la fleur du tournesol ne soit pas d'une couleur foncée, [il ne le cède en rien] à la kerrie (5) en fleurs.

L'azalée (6), non plus, n'est pas particulièrement belle. Pourtant, les poètes ont dit que « l'ayant cueillie, on la regarde » (7), et quoi qu'il en soit, je trouve cela charmant.

Quand on examine la ronce de près, on est offensé par [le désordre de] ses rameaux ; mais [la fleur en] est jolie. Lorsque le ciel s'est éclairci après la pluie, au bord de l'eau, près d'un pont (8) fait d'arbres auxquels on a laissé leur sombre écorce, que les fleurs de la ronce, écloses en profusion, sont splendides, éclairées par le soleil couchant !

37. CHOSSES PEU RASSURANTES (9)

La mère d'un bonze qui est parti, pour douze ans, vivre en reclus dans la montagne (10).

(1) *Haghi*, lespedeza bicolor, lespedeza Buergeri (voir p. XIV) ; petit arbrisseau à fleurs rouges de la famille des papilionacées. Comparer Revon, *Anthologie*, p. 146, n. 3.

(2) Les anciens poètes parlent souvent du cerf et de la lespédèze comme de deux amants. Il en est de même pour le cerf et la valériane. Voir p. 73, n. 2 ; S., p. 303, n. 2.

(3) *Kara-aoi* (actuellement : *hi-mawari*), *helianthus annuus*.

(4) Cf. S., p. 269.

(5) *Yamabouki*, kerrie ou corète, aux fleurs jaune d'or ; *kerria japonica*.

Autre traduction possible : « Bien que la fleur du tournesol ne soit pas d'une nuance foncée, elle est bien de la couleur de celle de la kerrie. »

(6) *Iwa-tsoutsouji* (azalée des roches) ou simplement *tsoutsouji*, rhododendron indicum.

(7) Voir S., p. 303.

(8) *Hashi*. Ce mot signifie, non seulement « pont », mais encore « escalier », et peut-être faut-il traduire : « ...au bord de l'eau, ou près d'un escalier fait d'arbres... ». Cf. p. 148.

(9) *Obotsoukanaki mono* : « choses peu rassurantes, incertaines » et « gens peu rassurés, inquiets ». Voir p. XVI.

(10) Sêi parle ici d'un jeune homme qui quitte ses parents pour aller s'enfermer, pendant douze ans, dans un des temples de la montagne Hiéizan', au nord-est de Kyôto

On arrive, à la tombée de la nuit, dans une maison où l'on n'a pas l'habitude d'aller. Comme on ne se soucie pas de se mettre en évidence, on n'allume pas de lumière, et on va pourtant s'asseoir à côté des gens qui sont là [, sans les connaître].

Alors qu'on ne savait rien du caractère d'un domestique qui vient, tout juste, d'entrer dans la maison, on l'a envoyé chez quelqu'un, en lui confiant des objets de valeur. Et voilà qu'il tarde à revenir !

Un bébé qui ne parle pas encore se renverse en arrière, et crie en se débattant si quelqu'un veut le prendre dans ses bras.

Manger des fraises dans l'obscurité (1).

Une fête où l'on ne connaît personne (2).

38. CHOSSES QU'ON NE PEUT COMPARER

L'été et l'hiver. La nuit et le jour. La pluie qui tombe et le soleil qui brille. La jeunesse et la vieillesse. Le rire et la colère. Le noir et le blanc. L'amour et la haine. La renouée et l'arbre à liège (3). La pluie et le brouillard.

On n'aime plus une personne, c'est toujours la même, et il vous semble cependant que c'est une autre (4).

Dans un jardin planté de nombreux arbres, toujours verts, des corbeaux dormaient, quand, vers le milieu de la nuit, ils s'éveillent en tumulte, effrayés et troublés (5). [L'alerte] est transmise d'arbre en arbre, et les corbeaux croassent, d'une voix altérée par ce brusque réveil. Tout cela, qui diffère de leur aspect désagréable du jour (6), est bien joli.

Pour les rendez-vous secrets, l'été est charmant. Les nuits sont extrêmement courtes et fugitives. Il fait déjà jour que l'on n'a

(par exemple le temple *Én'ryakouji*. Cf. S., p. 98). Pendant qu'il séjournera dans le monastère, son père pourra venir le voir ; mais non sa mère. Comparer p. 142, n. 2.

(1) Parce qu'on n'en voit pas la jolie couleur, et peut-être aussi parce qu'on risque de manger une limace !

(2) On prend plus d'intérêt à une procession, à un cortège, quand on connaît quelqu'un parmi ceux qui y figurent.

(3) *Ai to kiwada to*. La renouée tinctoriale (*polygoum tinctorium*) est petite alors que l'arbre à liège (*phellodendron amurense*, *evodia glauca*) est grand.

Autre traduction également admissible : « [La couleur bleue que donne] la renouée et [la teinte jaune obtenue avec l'écorce de] l'arbre à liège. » Cf. Revon, *Anthologie*, p. 221.

(4) Voir S., p. 260, n. 8.

(5) Autre texte : « quand, vers le milieu de la nuit, l'un, qui dormait mal, tombe en tournoyant. [L'effroi] se propage d'arbre en arbre. »

(6) Comp. p. 56.

pas dormi un seul instant. Comme [les stores] sont partout restés levés, la fraîcheur pénètre dans les habitations, et on peut voir au loin, de tous les côtés. A l'aube, les amants ont encore quelque chose à se dire, et ils sont occupés à causer, quand, juste devant leur chambre, un corbeau s'envole avec un cri sonore. Ils ne doutent pas d'avoir été découverts, et c'est bien amusant !

En hiver, au moment des grands froids, alors qu'on est couchée à côté de son ami, et que l'on écoute, enfouie sous les couvertures, il est délicieux aussi d'entendre le son d'une cloche qui vous paraît être au fond d'une fosse (1). De même, le premier cri des coqs semble venir d'un [puits] très profond et très éloigné, parce qu'ils chantent le bec enfoncé dans les plumes ; mais, à mesure qu'ils se répondent, il est charmant d'entendre leur chant qui se rapproche.

Quand c'est un amant qui vient la voir, il n'est pas besoin de dire la joie qu'[une femme] ressent. Elle est encore contente, si c'est seulement quelqu'un avec qui elle est en relations d'amitié. Mais quel ennui lorsqu'un homme qui n'est ni votre amant, ni votre ami, vient, sans motif particulier, vous rendre visite ! Il entre dans la chambre, où, derrière le store, de nombreuses dames sont assises et conversent. Il ne paraît pas vouloir s'en aller bien vite, et ses hommes d'escorte, ses pages, pensent que, « probablement, même le manche de la cognée va pourrir » (2). Ils baillent longuement d'ennui et de découragement, et, bien qu'ils les murmurent sans doute en croyant qu'on ne les entend pas, c'est tout à fait déplaisant lorsque des phrases comme : « Ah ! que c'est lamentable ! Quel souci ! quelle peine ! Il doit être maintenant minuit passé » [vous parviennent à l'oreille]. Ces gens qui parlent ainsi disent, après tout, cela sans réflexion ; mais il semble au visiteur que ces paroles détruisent tout le plaisir qu'il avait à regarder et à écouter [les dames]. Ou encore, lorsque les domestiques, sans aller jusqu'à parler de la sorte, en manifestant clairement leur pensée (3), se contentent de gémir très fort : « Ah ! ah ! ah ! » il est bien amusant de [se rappeler la poésie de] « l'eau qui coule

(1) L'original a seulement : « au fond de quelque chose » (*mono no soko...*)

(2) Allusion à une légende chinoise. Voir S., p. 276.

(3) *Iro ni idété* (Mizogoutchi, p. 226) ; littéralement « en exprimant [cela] par la couleur [de son visage], ouvertement... ». Pour la traduction de cette tournure, voir Florenz, *Wörterbuch*, p. 42.

sous [terre] » (1). Il est très détestable, cependant, d'entendre les serviteurs dire, tout près des écrans de jardin, ou de la clôture de bambous : « Le temps est à la pluie » [, pour que leur maître se hâte].

Les hommes d'escorte des gens de qualité, des jeunes seigneurs, ne se conduisent pas ainsi ; mais on trouve cette [grossièreté] chez les [domestiques des] gens de moindre rang (2). Parmi les nombreux serviteurs que l'on peut avoir, on doit choisir, pour s'en faire accompagner, ceux dont on a éprouvé le caractère.

39. CHOSSES RARES

Un gendre loué par son beau-père.

Une bru aimée par sa belle-mère.

Une pince à épiler, d'argent, qui arrache bien (3).

Un serviteur qui ne médit pas de son maître.

Une personne sans la moindre manie, sans infirmité, supérieure au physique comme au moral, et qui reste sans défaut, alors qu'elle vit dans le monde.

Des personnes qui habitent ensemble gardent une réserve mutuelle, et je pense que chacune doit s'appliquer, sans la moindre négligence [, à dissimuler son caractère]. Il est bien rare qu'on ne finisse pas par le voir.

Ne pas tacher d'encre le livre où l'on copie des romans, des recueils de poésies, ou d'autres choses analogues. Quand c'est un beau cahier, on prend le plus grand soin pour écrire, et cependant, il paraît toujours sali.

Quand des hommes et des femmes, ou des bonzes, se sont promis une amitié profonde, il est difficile qu'ils restent en bonne harmonie jusqu'à la fin.

Un serviteur agréable à son maître.

On a donné au foulon (4) de la soie à lustrer, et quand il vous la renvoie, elle vous semble si belle que l'on s'exclame : « Ah ! qu'elle est jolie ! »

Parmi les appartements [qu'occupent les dames] au Palais Impérial, ceux qui sont le long de la galerie sont très agréables. Quand on lève les petites jalousies (5) du haut, le vent pénètre

(1) Comp. S., pp. 285 et 292.

(2) *Tadabito*. Voir S., p. 62.

(3) L'argent étant un métal peu dur, une pince d'argent est souvent mauvaise.

(4) Cf. S., p. 52.

(5) *Kojitomi*. Voir S., p. 43.

en soufflant très fort, et il fait bien frais, même en été. En hiver, il arrive que la neige et la grêle entrent en même temps que le vent ; cela, encore, me plaît beaucoup. Les chambres sont peu profondes, et comme les pages, même là, non loin des appartements de l'Empereur, ont parfois des manières inconvenantes, nous nous cachons derrière quelque paravent. Nous sommes très bien en cet endroit ; on n'y entend pas, comme ailleurs dans le Palais, parler à voix haute et rire. Même le jour, nous sommes constamment sur le qui-vive, et, la nuit, à plus forte raison, il n'est pas un moment où nous puissions relâcher quelque chose de notre attention ; mais cette continuelle inquiétude a pour moi du charme.

Toute la nuit, nous entendons [marcher, devant les chambres, des gens chaussés de] souliers. De temps en temps, les pas s'arrêtent : on frappe à quelque porte, d'un doigt seulement, et il est amusant de se dire que, malgré cela, la dame qui habite cette chambre a bien reconnu tout de suite [, à sa manière de frapper,] celui qui est là.

Parfois, les coups durent très longtemps, et pourtant la dame garde le silence. L'homme pense, sans doute, qu'elle est endormie. Elle en a du regret, et le bruit d'un corps qui bouge quelque peu, le bruissement d'une étoffe, font savoir au visiteur ce qu'il en est. La dame l'entend distinctement agiter son éventail.

D'autres fois, en hiver, bien qu'elle fasse, en les maniant, le moins de bruit possible, il reconnaît le cliquetis des baguettes de métal qu'elle remue, doucement, dans le brasier. Alors, il cogne de plus en plus fort, il appelle à haute voix, et la dame se glisse furtivement près de la porte, pour écouter.

Parfois aussi, [nous entendons] une foule de gens qui récitent des poèmes chinois, ou disent des poésies japonaises. [Une des dames,] sans attendre, ouvre sa porte, bien que personne n'y ait frappé, et ceux même qui n'avaient pas l'intention de venir à cette chambre s'arrêtent. Comme ils sont trop nombreux pour entrer, ils passent la nuit dans le jardin, devant la véranda, et la scène n'est pas moins agréable.

Le store, [tout neuf et] tout vert, est superbe, et, sous le rideau resplendissant de l'écran, on aperçoit un peu les bords des vêtements de la dame, mis l'un sur l'autre.

Cependant, ni les jeunes seigneurs dont le manteau de cour est toujours décousu par derrière, ni les chambellans du sixième rang, habillés de vert, ne s'approchent effrontément de la porte à coulisse. Il est charmant de les voir qui se tiennent le dos contre le mur, avec leurs manches bien ajustées.

Et puis, on doit sans doute admirer, du dehors, un délicieux spectacle, lorsqu'un homme portant un pantalon à lacets d'un violet très foncé, et un superbe manteau de cour qui laisse apercevoir des vêtements de dessous de diverses couleurs, entre à demi dans la chambre en poussant le store. Qu'il prenne un élégant encrier et se mette à écrire une lettre, ou bien demande un miroir à la dame et se peigne les cheveux des tempes, tout cela est ravissant.

Quand l'écran de trois pieds est dressé, il laisse peu d'espace libre sous le store à tête, et il est bien amusant [de voir comme le store, relevé, vient frôler] désagréablement, pendant qu'ils causent, le visage de l'homme qui est dehors, et celui de la dame qui est dans la chambre (1). Qu'en serait-il donc si l'homme était très grand, et la dame toute petite ? [Je ne sais, mais] avec des personnes d'une taille ordinaire, il n'en peut aller autrement.

Le jour de la répétition musicale (2) avant la fête spéciale [de Kamo], c'est encore plus joli.

Les employés du service domestique (3) tiennent, haut allumées, de longues torches de sapin ; ils marchent en rentrant le cou dans leurs vêtements (4), et en heurtant partout les extrémités [des torches]. Alors commence un joli concert, la flûte résonne, et l'on est étrangement charmé (5). Les jeunes seigneurs, en costume de cour, s'arrêtent près de nous pour bavarder, pendant que les serviteurs des courtisans, à voix basse, brièvement, chacun devant son maître, enjoignent à la foule de s'écarter. Toutes ces voix se mêlent à la musique. Cela ne ressemble pas à ce qu'on a l'habitude d'entendre, et c'est joli. Comme la nuit est avancée, on attend le retour, à l'aube, des danseurs et des musiciens, et lorsque les jeunes seigneurs chantent « La fleur de l'herbe de riz, nouvellement poussée » (6), c'est encore plus agréable. Si quelque homme n'ayant pas l'usage du monde passe tout droit, et s'en va sans s'arrêter, les dames rient, et l'une s'écrie : « Attendez un peu, pourquoi

(1) Autre texte : « et il est bien amusant [de voir comme cet espace se trouve] exactement à la hauteur du visage de l'homme qui est dehors, et de celui de la dame qui est dans la chambre, pendant qu'ils causent ».

(2) Séi nomme les répétitions (*Ichogakou*) qui précédaient la fête de Kamo ; mais il s'agit plutôt, ici, de l'examen (*shigakou*) qui avait lieu deux jours avant la fête, au onzième mois. Voir S., p. 164.

(3) *Tonomori no kwannin* : Cf. S., p. 69.

(4) A cause du froid (pour la date, voir la note 2).

(5) Autre texte : « Pendant que la flûte résonne, [le cortège] passe [devant nos fenêtres, et nous sommes] étrangement charmées. »

(6) Cf. S., p. 290.

perdre le charme de cette nuit si courte, et vous dépêcher ainsi ? Restez un moment et vous partirez ensuite. » Mais peut-être cet homme est-il mal disposé ; il s'éloigne en hâte, c'est tout juste s'il ne tombe pas ; on dirait qu'il craint d'être poursuivi et ramené de force.

C'était au temps où l'Impératrice résidait au palais où sont les bureaux de sa Maison (1). Là, aussi peu préparé que fût notre esprit, nous nous trouvions, sans y avoir pris garde, charmées par l'ombre profonde des vieux arbres du jardin, et par la hauteur de l'édifice. Un jour, quelqu'un ayant dit qu'il y avait un démon dans l'appartement central, on avait tout employé [paravents, écrans,...] pour l'enclorre. On avait dressé l'écran de Sa Majesté sous l'appentis du sud-est, et les dames qui l'assistaient se tenaient sous le double-appentis (2).

Nous entendions [continuellement] les serviteurs crier : « Faites place ! » devant les hauts dignitaires et les courtisans qui, venant de la porte de la garde du corps, entraient près du poste de la division de gauche de la garde du Palais. Pour les courtisans, les avertissements étaient plus brefs que pour les hauts personnages, et, en écoutant, nous nous amusions fort à dire : « Celui-ci est un grand ou un petit « faites place ». » Comme nous les avions entendues bien souvent, nous connaissions toutes les voix. Parfois, quand l'une de nous affirmait : « C'est tel ou tel seigneur que l'on annonce », une autre répondait : « Ce n'est pas lui », et nous envoyions une servante voir [qui venait d'arriver]. Il était amusant d'entendre la dame qui avait deviné dire ensuite : « [J'avais] donc [raison] ! »

Un matin (3), alors que la lune était encore dans le ciel, nous étions descendues dans le jardin, tout couvert d'un épais brouillard, et l'Impératrice, nous entendant, s'éveilla. Toutes les dames qui se trouvaient auprès d'elle descendirent aussi, et pendant que nous nous divertissions, le jour vint peu à peu. Comme je parlais en disant que j'allais au poste de la division de gauche de la garde du Palais, toutes me rattrapèrent en s'écriant : « Moi aussi, moi aussi ! » Mais nous entendîmes de nombreux courtisans qui venaient vers le palais, en récitant ensemble la poésie : « Ceci ou cela... [c'est] l'automne [qui chante] d'une seule voix » (4),

(1) *Shiki no mizōshi*. Voir S., pp. 39, 68. La scène se passe au huitième mois de 998. Cf. S., p. 195.

(2) *Magobīqashi*. Voir S., p. 42.

(3) En 998 ; cf. S., p. 195.

(4) Voir S., p. 348. Sēi remplace le début de la poésie par *nanigashi* (ceci ou cela), qui le résume, et elle écrit : *Nanigashi hito-koé no aki* (Mizogoutchi, p. 238).

Les dames rentrèrent alors bien vite dans le palais pour causer avec eux. L'un de ces gentilshommes demanda si nous avions admiré la lune, et composa une poésie pour en célébrer le charme.

La nuit comme le jour, jamais les courtisans ne cessaient de venir nous voir. En arrivant au Palais ou en partant, les hauts dignitaires, à moins d'avoir quelque affaire extraordinairement urgente, ne manquaient pas non plus de venir.

40. CHOSSES QU'IL NE VALAIT PAS LA PEINE DE FAIRE

Après avoir elle-même décidé de le postuler, une femme a obtenu un emploi au Palais ; mais [bientôt,] elle prend un air ennuyé, et trouve ses fonctions fastidieuses. Elle répète sans cesse qu'elle doit partir parce qu'on lui a dit ceci ou cela, parce que le service lui déplaît. Elle s'en va, et voilà qu'elle parle de revenir, attendu qu'elle est en désaccord avec ses parents !

Un gendre adopté (1) qui fait mauvais visage à ses beaux-parents.

Après s'être obstiné à prendre pour gendre quelqu'un qui ne tenait guère à le devenir, se lamenter en disant qu'il n'est pas tel qu'on pensait.

41. CHOSSES DONT ON N'A AUCUN REGRET (2)

On entend louer une poésie que l'on a composée et donnée à une amie, pour lui permettre de la présenter comme son ouvrage. Ceci, pourtant, a aussi quelque chose d'agréable.

Un homme, près d'entreprendre un long voyage, demande des lettres de recommandation pour des gens qui habitent dans les endroits où il va passer successivement, et vous fait dire qu'il serait heureux d'avoir une lettre de vous. Vous écrivez alors négligemment, pour quelqu'une de vos connaissances, une lettre que vous envoyez à celui qui va partir. Mais votre ami se fâche en la lisant, et dit que vous ne vous êtes pas mis en frais pour lui. Il

(1) *Mouko*, gendre que l'on adopte, dans une famille où il n'y a pas de fils. Cf. S., p. 142.

(2) *Itohoshighénaki mono*. La traduction de ce titre semble bien devoir être celle que je donne, après M. Revon (*Anthologie*, p. 222) ; et pourtant, ce titre, ainsi compris, ne semble guère s'accorder avec le texte du chapitre, (voir les remarques que M. Revon a jointes à celui-ci). On a supposé qu'*itohoshighénaki* avait été écrit par erreur, par les copistes, pour *itohoshighé narou*. Si l'on accepte cette hypothèse, on comprendra : « choses pitoyables ». D'autre part, certains ont voulu voir ici, dans *naki*, un suffixe de renforcement comme paraît être celui qui termine le mot *hashitanaki* (méprisable). Encore faudrait-il, pour suivre ces auteurs, être assuré que *naki* a bien, dans le dernier adjectif, la valeur qu'ils lui prêtent. M. Kanéko (p. 347) donne : *Itohoshighé narou mono*.

ne donne pas seulement de réponse au voyageur, et il parle de vous en mauvais termes.

42. CHOSSES QUI PARAISSENT AGRÉABLES

Le compliment [adressé au Souverain quand on lui présente] la canne du jour du Lièvre (1).

Le chef des danseurs de la danse sacrée (2).

Les lotus de l'étang arrosés par l'averse.

Celui qui dirige les chevaux à la fête de l'Auguste Esprit (3), ou encore, à cette même fête, celui qui porte la bannière, qu'il agite [pour faire des signaux et communiquer des ordres] (4).

Le directeur d'une troupe d'artistes ambulants.

Au moment des nominations des gouverneurs de province (5), celui qui obtient le meilleur poste.

Le lendemain (6) du jour où fut faite l'Énumération des noms des Bouddhas (7), on apporta, en traversant le Palais, le paravent sur lequel est représenté l'enfer, pour le montrer à l'Impératrice. C'était une peinture absolument repoussante. Sa Majesté me dit de la regarder ; mais je répondis que je ne voulais absolument pas la voir. J'étais glacée d'horreur, et, pour me soustraire à tous les yeux, j'allai me coucher dans notre chambre du Palais.

Il pleuvait très fort, et l'Empereur dit qu'il s'ennuyait ; sur son ordre, les courtisans vinrent aux appartements qu'occupait l'Impératrice au Palais pur et frais et il y eut un concert. Le troisième sous-secrétaire d'État Mitchimaça (8) jouait très bien de la gui-

(1) S'ici fait allusion aux cannes que l'on apportait, le premier jour du Lièvre du premier mois, des services des six divisions de la garde (voir S., p. 151). Ceux qui présentaient ces cannes à l'empereur, avec un respectueux compliment, étaient fiers de leur rôle. Comparer p. 187, n. 13.

Autre interprétation : « Les paroles magiques que l'on dit en tenant la canne du jour du Lièvre. »

(2) *Kagoura no nin'ichō*. Voir p. 174, n. 3 ; et S., pp. 85, 157.

(3) *Go-ryō-é*, la fête de l'auguste Esprit [du dieu Souça-no-O], le quatorze du sixième mois. Cf. S., p. 158.

(4) *Mata go-ryō-é no fouri-hata tori-motérou mono*. (Mizogoutchi, p. 242). Dans Kanéko, p. 348, le chapitre se termine avec le mot *fouri-hata*, et on peut traduire par : « ou encore, à cette même fête, les bannières qu'on agite ». Les mots *tori-motérou mono* forment le titre d'un chapitre spécial, où sont nommés « le directeur d'une troupe d'artistes ambulants » et « ...celui qui obtient la [province] la plus recherchée ». Le titre de ce chapitre est, du reste, fort difficile à traduire. Peut-être pourrait-on le rendre par « Gens favorisés, choses qui sont les bienvenues ».

(5) Voir p. 4 ; S., p. 152.

(6) En 993, le vingt-deux du douzième mois. Cf. S., p. 191.

(7) *Boutsoumyō*. Voir S., p. 164.

(8) Minamoto Mitchimaça (ou Mitchikata). Cf. S., p. 171.

tare (1); le seigneur Narimaça (2) jouait de la harpe, Youkinari (3) de la flûte, et le capitaine de la garde du corps, Tsounéfouça (4), de l'orgue à bouche. C'était ravissant, et quand la guitare se tut, à la fin du morceau, le Seigneur premier sous-secrétaire d'État (5) récita la poésie : « Le son de la guitare a cessé ; mais l'on tarde à causer (6). »

Comme j'étais couchée, cachée dans cette salle, je me levai et me montrai en déclarant : « La peine que j'encours est terrible ; mais je ne puis résister au charme de ces vers ! » ce qui fit rire tout le monde. La voix du Premier sous-secrétaire d'État n'était, sans doute, pas remarquable. Mais vraiment, on aurait pu croire tout préparé à dessein pour que sa récitation fût à propos.

Le capitaine de la garde du corps, sous-chef des chambellans (7), ayant écouté quelque racontage à mon sujet, disait de moi les pires choses : « Comment ai-je pu, s'étonnait-il par exemple, la considérer comme un être humain ? » Je fus mortifiée en apprenant, par hasard, qu'il me calomniait, sans garder de mesure, même au Palais de l'Empereur. Pourtant, je répondis en riant : « Si j'étais vraiment si détestable, ce serait un malheur ; mais il aura rectifié de lui-même son jugement après s'être renseigné. » Cependant, quand [Tadanobou] entendait ma voix, en passant aux environs de la Porte noire (8), il se couvrait le visage avec sa manche, et ne m'accordait pas un coup d'œil. Mais, malgré l'aversion qu'il me témoignait, je laissai le temps s'écouler, sans lui parler, et sans même regarder de son côté.

Vers la fin du deuxième mois (9), la pluie tomba souvent, et le temps me semblait long, quand les dames me racontèrent que [Tadanobou] était au Palais, où il prenait part à une retraite de l'Empereur (10), et qu'il avait dit : « Quoiqu'il en soit, je me sens tout triste [depuis que j'ai rompu avec Sèi Shōnagon']. Je ne sais si je ne devrais pas lui envoyer un mot. » Je répondis que je ne croyais pas cela possible ; mais je restai toute la journée dans ma chambre, et quand je me rendis près de l'Impératrice, elle s'était déjà retirée dans ses appartements de nuit.

(1) *Btwa*. Pour les instruments, voir S., p. 130.

(2) Minamoto Narimaça. Cf. S., p. 172.

(3) Foujiwara Youkinari. Voir S., pp. 177, 245.

(4) Minamoto Tsounéfouça. Cf. S., pp. 171, 184, 248.

(5) Foujiwara Korétchika. Voir S., pp. 178, 245.

(6) Allusion à une poésie. Cf. S., pp. 343, 340.

(7) *To no tchōujō*. Voir S., p. 65. Ici Foujiwara Tadanobou. Cf. S., pp. 176, 184, 243.

(8) Voir S., p. 40, n. 10.

(9) En 995. Cf. S., p. 192.

(10) Voir S., p. 145.

[Les dames de sa suite] se trouvaient rassemblées dans la salle inférieure ; elles avaient approché une lampe, et s'amusaient à deviner des caractères chinois dont la moitié était cachée (1). En m'apercevant, toutes s'écrièrent : « Quel bonheur ! [Enfin vous voici !] Accourez vite ! » Mais je me désolais d'être arrivée après le départ de ma maîtresse, et je ne savais pour quoi faire j'avais bien pu venir au Palais. Je m'assis à côté du brasier carré ; toutes vinrent près de moi, et nous causions, lorsqu'un messenger s'annonça au dehors, d'une voix éclatante. Étonnée, j'envoyai demander ce qui s'était passé en si peu de temps [, depuis que j'avais quitté ma chambre]. Le messenger appartenait au service domestique (2). Il répondit qu'il devait me parler sans intermédiaire, et je sortis pour l'interroger. « Voici, me dit-il, une lettre que vous adresse le Seigneur capitaine sous-chef des chambellans (3), veuillez répondre sur-le-champ. » Connaissant l'extrême aversion que le Capitaine avait pour moi, je me demandais quelle sorte de lettre ce pouvait être ; mais je la mis dans mon sein en déclarant qu'il m'était impossible de la lire tout de suite, à la hâte, que le messenger pouvait s'en aller, et que je répondrais bientôt ; puis je rentrai. Peu de temps après, alors que j'étais de nouveau occupée à écouter la conversation des dames, le même homme revint, et me dit : « On m'a ordonné de rapporter, à défaut d'une réponse, la lettre que je vous avais remise. Dépêchez-vous. »

Je trouvai là chose étrange et, pensant que c'était là un vrai conte d'Icê (4), je regardai la lettre. Je la vis, élégamment écrite sur du papier bleu, très fin ; mais rien ne justifiait l'émotion que j'avais d'abord ressentie.

« Dans la salle du Conseil, pendant la saison des fleurs,
[vous êtes] sous le dais de brocart » (5),

avait-on écrit ; puis, ensuite, « quelle est la fin de cette poésie ? »

Je ne savais comment faire. Si l'Impératrice avait été là, j'aurais pu la prier de lire cette lettre ; mais [elle dormait, et je me disais que] si, tout en montrant que je connaissais la fin de la poésie, j'écrivais ma réponse avec des caractères chinois incertains, elle serait désagréable à la vue. Et puis, le messenger ne me laissait

(1) « *Hén' wo zo tsoukou* » (Mizogoutchi, p. 246). Cf. S., p. 133.

(2) *Tonomorizoukaça*. Voir S., p. 69, n. 6.

(3) Tadanobou. Cf. p. 84, n. 7.

(4) C'est-à-dire une chose incroyable. Cf. S., p. 336.

(5) Voir S., p. 340.

pas le temps de réfléchir, il me pressait et me troublait. Avec un charbon éteint que je pris au brasier, j'écrivis donc seulement :

« Qui pourrait venir visiter
La chaumière (1) ? »

à la fin de la lettre qu'il m'avait apportée, et je la lui rendis. Mais je ne reçus pas de réponse.

Toutes les dames passèrent la nuit [au Palais Impérial], et, le lendemain matin, j'étais descendue de très bonne heure à notre chambre, quand j'entendis le capitaine de la famille Minamoto (2) appeler d'une voix de tonnerre : « La chaumière (3) est-elle ici ? La chaumière est-elle ici ? — Comment répliquai-je, une telle personne, qui n'a même pas l'air d'un être humain (4), pourrait-elle être ici ? Si vous demandiez la galerie des joyaux (5), on vous répondrait ! — Quel bonheur, s'écria-t-il, vous êtes dans votre chambre ! Je me préparais à aller, pour vous voir, jusqu'au Palais Impérial. » Et il m'apprit que, la veille au soir, dans la salle où se tient le Capitaine sous-chef des chambellans quand il est de service pendant la nuit, se trouvaient réunis plusieurs hommes, du sixième rang au moins, tous gens de talent. « On causait, me dit-il, de tout le monde, et on racontait toutes sortes de choses, soit passées, soit actuelles, quand, dans le cours de la conversation, le Capitaine déclara : « J'ai rompu complètement avec Séi Shō-nagon' ; pourtant, cela ne peut durer ainsi. J'attendais, pensant qu'elle me parlerait peut-être la première ; mais elle reste indifférente, sans avoir l'air d'y songer le moins du monde, et j'en suis très mortifié. Il me faut voir, cette nuit, ce qu'elle vaut, et en finir [avec cette incertitude]. » Tous ceux qui étaient là discutèrent à ce sujet [, et l'on décida de vous écrire] ; mais l'homme du service domestique nous conta comment vous étiez rentrée en disant que vous ne pouviez lire tout de suite notre missive. On le renvoya cependant en lui donnant ces instructions formelles : « Saisissez-la par la manche, et ne la laissez pas bouger avant d'avoir obtenu une réponse que vous rapporterez ; ou, sinon, reprenez au moins notre lettre. » Il pleuvait justement très fort quand on lui ordonna de repartir ; mais il revint bientôt, et sortit un papier de son sein en disant : « Voici ! » C'était notre billet, et le capitaine

(1) Cf. S., pp. 218, 256, 340.

(2) Minamoto Tsounéfouça. Voir p. 84, n. 4.

(3) Tsounéfouça appelle Séi « la chaumière » à cause des vers qu'elle a envoyés à Tadanobou.

(4) Cf. p. 84.

(5) *Tama no outéna*, « galerie, balcon fait de joyaux ». Ce nom désignait un siège superbe, destiné, en Chine, à l'empereur. Séi choisit quelque chose de magnifique pour l'opposer à une misérable chaumière.

[murmura] : « Je me demande si elle l'a renvoyé [tel quel], puis il ouvrit cette lettre, et s'exclama en y jetant les yeux. Tous, alors, s'approchèrent et regardèrent en s'étonnant : « C'est étrange, quelle chose cela peut-il être ? — Quelle extraordinaire friponne (1) ! s'écria le Capitaine, je ne puis vraiment rompre avec elle ! » Tous se précipitèrent pour lire votre réponse, et dirent : « Nous pourrions lui renvoyer sa poésie en y joignant un commencement (2). Capitaine Minamoto, ajoutez-le donc ! ». Très tard dans la nuit, nous nous tourmentâmes sans résultat pour essayer d'ajouter ces premiers vers ; mais nous dûmes y renoncer, et nous décidâmes que la chose méritait sûrement d'être répétée ! » Le capitaine Minamoto, après m'avoir raconté tout cela avec des éloges si démesurés que j'en étais confuse, me dit : « On vous surnomme maintenant « la chaumière ». » Et comme [Tsounéfouça] se hâtait de partir, je songeais qu'il serait pénible de garder toujours un surnom aussi désagréable.

A ce moment, arriva le Sous-chef du service des réparations (3), Norimitsou (4), qui me déclara : « Pensant que vous y étiez sans doute, j'étais allé au Palais Impérial pour vous marquer toute ma joie ! — Pourquoi cette allégresse ? lui demandai-je ; je n'ai, cependant, pas entendu dire qu'il y eût eu des nominations de fonctionnaires (5) ? Quel poste avez-vous donc obtenu ? — Voyons, répliqua le Sous-chef, il s'agit bien de cela ! Toute la nuit, j'ai attendu avec impatience le moment de venir vous voir, en songeant à votre réponse vraiment merveilleuse d'hier soir. Jamais on n'avait vu une chose aussi glorieuse ! » Et il me raconta, depuis son début, toute l'histoire que m'avait dite le Capitaine. Il ajouta que le Capitaine sous-chef des chambellans avait affirmé : « [Je la jugerai] d'après sa réplique, [et, si celle-ci ne me satisfait point,] je ne me soucierai plus de son existence. » « Cependant, continua le Sous-chef, quand le messenger revint sans rien rapporter, on estima, contrairement à ce qu'on pourrait croire, que c'était bien. La deuxième fois, lorsque l'homme apporta une réponse, je sentis mon cœur battre à se rompre, pendant que je me demandais ce que vous pouviez avoir écrit. Je pensais,

(1) *Nouçoubito* (voleur) est ici employé par badinage.

(2) Il s'agit de trouver trois vers japonais qui, suivis des deux vers envoyés par Séi, fassent une poésie complète. Voir S., p. 146.

(3) *Shourî no souké*. Cf. S., p. 70.

(4) *Tatchibana Norimitsou*. Voir S., pp. 181, 247.

(5) *Tsoukaçaméshi*. Séi n'a pas entendu dire qu'il y ait eu des nominations extraordinaires (*rin'ji no jimokou*) parmi les fonctionnaires de la capitale (*tsoukaçaméshi*). Cf. S., p. 152, n. 6 ; et p. 161.

en vérité, que si on trouvait cette réponse mauvaise, ce serait désagréable aussi pour moi, votre frère aîné (1). Heureusement, votre réplique, non seulement n'était pas médiocre [, mais avait un charme peu commun]. Toutes les personnes présentes la louèrent avec enthousiasme, en me criant : « Eh ! vous qui êtes son frère aîné, écoutez donc cette réponse ! » J'étais ravi au fond du cœur ; mais je repartis : « A quoi bon, je suis tout à fait incompetent en cette sorte de choses. — On ne vous demande pas, me répondit-on, de juger ni de critiquer : on vous dit seulement de raconter à tout le monde ce qui est arrivé ! » La réplique était un peu pénible pour un frère aîné comme moi. Cependant, après avoir discuté, tous déclarèrent : « Nous avons beau essayer d'ajouter un commencement à ces vers, il n'y a pas d'apparence que nous puissions en trouver un. Au reste, quelque chose nous force-t-il, spécialement, à envoyer une poésie en réponse ? En envoyant un poème médiocre, nous ne ferions sans doute que nous attirer un grave désagrément » ; et ils restèrent ainsi jusqu'au milieu de la nuit. Tout cela n'est-il pas très heureux pour vous et pour moi ? Si j'avais obtenu le poste de lieutenant de la garde du corps (2), lors des promotions, ma joie ne serait rien [à côté de celle que j'éprouve aujourd'hui] ! » Pendant que le Sous-chef me parlait, je me sentais vraiment fâchée d'avoir répondu sans savoir que tant de gens s'étaient concertés pour m'écrire, et mon cœur se brisait à cette pensée.

Tout le monde, jusqu'à Leurs Majestés, sut l'histoire de la sœur cadette et du frère aîné (3), et, même au Palais, on n'appela plus le Sous-chef que « frère aîné », au lieu de le désigner par le nom de sa fonction.

Comme nous conversions tous les deux, une servante arriva ; elle me dit, de la part de l'Impératrice, de venir sur-le-champ. Quand je fus auprès de ma maîtresse, je vis que c'était pour me parler de cette affaire qu'elle avait désiré me voir. « L'Empereur, me déclara-t-elle, est venu par ici, et [m'a raconté que] tous les hommes de son Palais avaient votre distique écrit sur leur éventail. » J'étais stupéfaite, et je me demandais qui avait publié la chose ; mais depuis ce jour-là, le Capitaine sous-chef des chambellans cessa de se servir de sa manche comme d'un écran [devant son visage], et parut avoir corrigé son opinion à mon égard.

(1) Voir S., p. 247.

(2) Autre interprétation : « si j'avais obtenu quelque poste, lors des promotions... »

(3) *Imôto shôto*.

Le vingt-cinq du deuxième mois de l'année suivante (1), l'Impératrice alla résider au palais où sont les bureaux de sa Maison. Je ne l'accompagnai pas, et je restai au [Palais du] jardin des pruniers (2). Le lendemain, le Capitaine sous-chef des chambellans (3) m'envoya ce message : « La nuit dernière, je suis parti pour aller visiter le temple de Kourama (4), et je pensais revenir ce soir ; mais comme de mauvais présages m'interdisent de marcher dans la direction de la capitale, je change de chemin (5) ; je compte rentrer avant le jour. Il faut absolument que je vous parle. Veuillez donc m'attendre, et ne me laissez pas frapper trop fort à votre porte. »

Pendant, la Noble Dame du service de la Toilette (6) me fit appeler. « Pourquoi, me manda-t-elle, restez-vous seule dans votre chambre ? Venez donc ici », et je me rendis à son palais [pour y passer la nuit].

Le lendemain matin, je me levai tard, et je retournai à ma chambre. La servante que j'y avais laissée me conta : « La nuit dernière, un homme heurta très fort et très longtemps à la porte. A la fin, je me levai, et il me pria d'annoncer à ma maîtresse que [celui qui avait promis de venir avait fait] comme [il avait dit] ; je répliquai que, probablement, vous n'écouteriez pas, et je me recouchai. » « Quelle chose impatientante ? » pensai-je. Mais, à ce moment, arriva un homme du service domestique, qui me dit : « Le Seigneur sous-chef des chambellans vous annonce qu'il va partir à l'instant, et qu'il a cependant quelque chose à vous communiquer. » Je répondis que mon service m'appelait au Palais, et que le Capitaine pourrait m'y voir. En effet, mon cœur battait et j'étais inquiète en pensant que peut-être, s'il venait à ma chambre, il écarterait le store. [J'allai] donc au [Palais du] jardin des pruniers, [et quand le Capitaine sous-chef des chambellans arriva,] j'ouvris la demi-jalousie (7) de la face orientale, et je le priai d'approcher. Il s'avança, magnifique, portant un manteau de cour d'une superbe couleur de cerisier, avec une doublure dont la nuance et le lustre avaient un charme indicible. Son pantalon à lacets était de la nuance de la vigne, très foncée, avec des

(4) En 996. Voir S., p. 193.

(2) *Oumdsoubo*. Cf. S., p. 40, n. 8.

(3) Foujiwara Tadanobou.

(4) Voir S., p. 98.

(5) Cf. S., p. 118.

(6) *Mikoushighe-dono*. Voir S., p. 72. Il s'agit de la quatrième fille du maire du palais Foujiwara Mitchitaka (S., p. 179), ou, peut-être, d'une fille de Foujiwara Mitchikané. (*Ibid.*). Cf. p. 260, n. 1.

(7) *Hajitomi*. Voir S., p. 43.

branches de glycine, plus grandes que nature, brodées çà et là. La teinte et l'éclat de son vêtement de dessous écarlate paraissaient splendides, et, dessous encore, de nombreux vêtements blancs et violet-clair étaient mis l'un sur l'autre.

Comme [la véranda] était très étroite, il s'y assit à demi seulement, presque sous le store, et il semblait vraiment un de ces personnages que représentent les peintures, ou que célèbrent les romans.

Les fleurs des pruniers qui sont devant le palais, blanches pour celui de l'est, et rouges pour celui de l'ouest, commençaient à tomber un peu, mais elles étaient encore belles. Le soleil éclairait tout cela de ses brillants rayons, et j'aurais voulu faire admirer par tout le monde ce calme tableau. [Il aurait fallu,] à l'intérieur, derrière le store, une jeune dame, avec de superbes cheveux, longs, répandus sur ses épaules. [La scène] aurait été encore plus admirable et jolie. [Mais c'était moi qui étais là :] une femme vieille, ayant de beaucoup passé la fleur de l'âge, avec des cheveux, sans doute artificiels (1), crépés çà et là, et en désordre. Comme [on se trouvait dans une période de deuil (2), où les dames portaient,] pour la plupart, [des vêtements] de couleur différente [de la teinte habituelle], j'avais des habits d'un gris-souris si terne qu'on aurait pu se demander s'ils étaient, ou non, colorés. Ils étaient tous de la même nuance, et on ne les distinguait pas les uns des autres. Ainsi, ma mise n'avait pas le moindre éclat, et, l'Impératrice étant absente (3), je ne portais pas de jupe d'apparat (4) ; j'étais assise là, en habit de dessus (5), et je gâtais le spectacle. Quel dommage !

Le Capitaine sous-chef des chambellans me dit : « Je vais au [palais où sont les] bureaux (6). Avez-vous une commission à me faire faire ? Quand irez-vous là-bas ? » puis encore : « Je revins hier, sans attendre la fin de la nuit [à l'endroit où j'étais allé pour changer la direction de ma route], car, malgré [l'heure], je pensais que vous m'attendriez, puisque je vous avais prévenue. Il faisait un superbe clair de lune, et aussitôt arrivé de la capitale de l'Ouest (7), je vins frapper à la porte de votre chambre. Mais,

(1) Ma traduction est fondée, ici, sur le texte de M. Kanéko (p. 380). Celui de M. Mizogouchi (p. 262) donne, semble-t-il, le sens suivant : « ...des cheveux [dont on voit] peut-être que [je ne prends] pas [soin] moi-même, crépés... »

(2) A cause des malheurs survenus aux frères de l'impératrice. Cf. S., p. 193.

(3) Voir p. 89.

(4) *Mo*. Cf. S., p. 48.

(5) *Outchighi-sougata*. *Ibid*.

(6) *Shiki*, pour *Shiki no mizōshi*. Cf. p. 61, n. 4.

(7) *Nishi no kyō*, la moitié occidentale de Kyoto. Voir S. p. 38.

à ce moment... Ah ! la grossièreté des façons et de la réponse de la servante qui s'éveilla à la fin, et sortit, tout hébétée par le sommeil ! » Il riait en me racontant cela, et il poursuivit : « Je fus complètement désappointé. Pourquoi aviez-vous laissé une telle femme dans votre chambre ? » Je pensais qu'en vérité, il avait pu, avec raison, être fâché, et j'étais à la fois ennuyée et amusée. Après quelque temps, le Capitaine s'en alla. Les gens qui l'auront admiré du dehors se seront demandé, charmés, quelle jolie personne pouvait cacher le store (1), et ceux qui me voyaient par derrière, du fond de la chambre, n'auront pu s'imaginer que, dehors, il y avait un seigneur aussi magnifique.

Au coucher du soleil (2), je me rendis au palais où sont les bureaux des fonctionnaires qui gouvernent la Maison de l'Impératrice. De nombreuses dames étaient réunies auprès de Sa Majesté ; elles disputaient à propos des romans, chacune disant les endroits qui lui semblaient beaux, ou déplaisants, ou détestables, et elles en récitaient des passages. L'Impératrice elle-même discutait les qualités de Nakatada (3). « Donnez-nous bien vite, me dit une dame, votre opinion là-dessus ; Sa Majesté parle constamment de l'étrangeté de l'enfance de Nakatada. — Quoiqu'il en soit, répliquai-je, et encore qu'il ait joué de la harpe de façon à faire descendre les anges du ciel, c'était quelqu'un de bien désagréable, et je ne sais trop s'il a obtenu la fille de l'empereur ! » La dame, comprenant qu'[en réalité,] j'estimais [beaucoup] Nakatada, répondit alors : « Puisque [vous plaisantez] ainsi... (4). » Mais l'Impératrice me dit : « Si vous aviez vu Tadanobou, quand il est venu ici dans la journée, je m'imagine que vous l'auriez trouvé plus beau et plus séduisant que toutes ces figures de romans ! » Et les dames ajoutèrent : « Cette fois, il semblait, en vérité, encore plus superbe que de coutume. — J'étais accourue, repartis-je, avec l'intention de dire tout de suite à Sa Majesté que Tadanobou m'avait rendu visite ; mais je me suis trouvée mêlée à la discussion à propos des romans [, et je n'ai pu m'expliquer]. » Et je ra-

(1) Cf. S., p. 145.

(2) Le vingt-sept du deuxième mois, en 996. Voir S., p. 193.

(3) Autre texte : « [les dames] disaient les endroits qui leur semblaient beaux, ou mauvais, ou détestables. L'Impératrice elle-même discutait les qualités respectives de Souzoushi et de Nakatada. » Il s'agit ici de deux personnages d'un roman publié à la fin du x^e siècle, le « Conte du creux ». Cf. S., p. 124, 336.

(4) Autre texte : « Quoiqu'il en soit, répondis-je, [Souzoushi] est quelqu'un de bien insignifiant ; il a seulement, en jouant de la harpe, fait descendre des anges du ciel, [alors que Nakatada, comme on le voit dans le roman, a fait bien d'autres prodiges]. A-t-il obtenu [, je vous le demande,] la fille de l'empereur [, comme son rival]. » La dame, voyant que j'estimais [beaucoup] Nakatada, dit alors : « Puisqu'il en est ainsi... »

contai ce qui s'était passé. Les dames rirent alors en déclarant : « Bien que nous eussions toutes vu Tadanobou, aurions-nous pu découvrir le fil qui reliait [tous les chapitres de] cette histoire, en distinguant chaque détail, jusqu'aux points de la couture ? »

[Elles me parlèrent ensuite de la visite que le Capitaine sous-chef des chambellans, leur avait faite.] Comme il leur disait : « Si quelqu'un avait vu, avec moi, la dévastation de la capitale de l'Ouest (1), il me semble que mon émotion aurait été plus grande encore. Les clôtures sont toutes rompues, et la mousse, en poussant [, a tout recouvert] », la dame Saishō (2) lui répondit [par cette question] : « Y avait-il des pins sur les tuiles (3) ? » et Tadanobou, rempli d'admiration, fredonna : « J'ai quitté la porte de la capitale, du côté de l'Ouest, et combien de pays ai-je traversés (4) ? » Il était très amusant d'entendre tout le monde louer bien haut, bruyamment même, l'érudition de la dame et du Capitaine sous-chef des chambellans.

Lorsque j'étais à la campagne, [pour un temps,] les courtisans venaient me voir, et les gens [de la maison où je logeais] se plaignaient qu'on les importunât ainsi. Comme je n'avais, du reste, aucun sentiment à cacher profondément en mon cœur (5), je ne détestais pas ceux qui parlaient de cette façon. Et pourtant ! Comment faire répondre qu'on n'est pas là aux gens qui viennent vous voir, la nuit et le jour, et les renvoyer mortifiés ? D'autant plus que parmi ceux dont les visites troublaient la maison, il s'en trouvait aussi qui n'étaient pas, vraiment, de mes amis intimes ! Comme tout cela m'ennuyait réellement trop, je n'avais, une fois (6), pas dit à tout le monde où j'allais. Seuls le savaient les seigneurs Tsounéfouça (7), Narimaça (8), et quelques autres. Un jour, le Lieutenant de la division de gauche de la garde du Palais, Norimitsou (9), me fit visite, et, dans le cours de la conversation, il me dit que la veille, le Seigneur capitaine et conseiller d'État (10) l'avait interrogé avec insistance, en lui répétant que, selon toute apparence, il n'ignorait pas où était sa [propre] sœur

(1) Voir p. 90, n. 7 ; S., p. 38. (2) Cf. S., pp. 174, 254.

(3) Fragment d'un poème chinois. Voir S., p. 344. Les mots « des pins sur les tuiles » désignent « de la mousse » ou « des fougères ».

(4) Suite de la poésie citée par Tadanobou.

(5) C'est-à-dire : « Comme je n'attendais pas les visites d'un galant... »

(6) En 999 (au deuxième ou au huitième mois). Cf. S., p. 196.

(7) Minamoto Tsounéfouça. Voir S., pp. 171, 248.

(8) Minamoto Narimaça. Cf. S., p. 172.

(9) Tatchibana Norimitsou. Voir S., pp. 181, 247.

(10) *Saishō no tchōwōjō*. Cf. S., pp. 64, 73. Tadanobou (S., pp. 176, 243) avait alors ce double titre.

cadette. Comme Norimitsou lui répondait qu'il n'en savait absolument rien, le Seigneur conseiller l'avait pressé désagréablement de le renseigner. « J'étais désolé, me conta Norimitsou, de nier une chose vraie ; je sentais que j'allais rire aux éclats, et comme le Capitaine de la division de gauche de la garde du corps (1) était assis à côté de nous, l'air tout à fait indifférent et ignorant, je n'en pouvais plus : il me semblait que si mon regard rencontrait seulement le sien, je serais forcé de rire. Pour m'en empêcher, je saisis vivement un méchant morceau d'algue (2) qui se trouvait sur la table, auprès de nous, je le fourrai et le retournai dans ma bouche. Les gens auront pensé, en me voyant faire, que c'était là un singulier aliment à prendre entre les repas. Cependant je réussis, grâce à mon stratagème, à garder le silence. Si j'avais ri, tous nos efforts auraient été vains ; mais Tadanobou se dit que, vraiment, je ne devais rien savoir. C'était bien amusant ! »

Je recommandai encore plus instamment à Norimitsou une absolue discrétion, et de longs jours passèrent.

Pourtant, une nuit, très tard, j'entendis des coups terribles à la grande porte. Je me demandai qui pouvait frapper ainsi, de façon à alarmer tout le monde, alors que la porte n'était pas très éloignée de l'habitation, et j'envoyai une servante s'en informer. C'était un garde (3) ; il apportait une lettre, et dit qu'elle venait du Lieutenant de la division de gauche de la garde du Palais. Tous dormaient dans la maison, j'approchai une lampe et je lus. « C'est demain [, m'écrivait Norimitsou,] la fin de la « Lecture sacrée » (4) ; le Capitaine et conseiller d'État restera au Palais, car il doit assister Leurs Majestés dans leur retraite du jour d'abstinence (5). S'il me presse de lui dire où est ma sœur cadette, il n'y aura pas moyen que je me taise, et je ne pourrai sûrement point dissimuler. Me faudra-t-il lui apprendre où vous êtes ? Que devrai-je faire ? Je suivrai vos instructions. » Je n'écrivis rien en réponse, j'enveloppai seulement de papier un petit morceau d'algue, et je l'envoyai à Norimitsou. Un peu plus tard, celui-ci vint me voir et me dit : « Tadanobou m'a pressé de questions toute la nuit ; il m'avait pris à part dans le premier endroit venu. C'est une cruelle chose que de se voir ainsi [tourmenté] parce que l'on est fidèle [à une amie]. Et puis, vous ne m'aviez fait aucune réponse, vous ne m'aviez envoyé, bien enveloppé, qu'un stupide

(1) Tsounéfouça. Voir p. 92, n. 7.

(2) *Mé*, algue comestible. Cf. S., p. 56.

(3) *Takigoutchi*. Voir S., p. 66.

(4) *Mi-dokkyō no ketchigwan*. Cf. S., pp. 155, 161.

(5) Voir S., p. 145.

poste de sous-gouverneur de Tōtōmi (1), nous fûmes séparés sans nous être réconciliés.

43. — CHOSES QUI SEMBLANT ÉVEILLER LA MÉLANCOLIE

La voix de celui qui parle après avoir mouché, à la hâte, son nez qui coulait.

S'arracher les sourcils (2).

Peu après le jour où nous étions allées au poste de la division de gauche de la garde du Palais (3), je partis pour la campagne (4). Je m'y trouvais depuis quelque temps, quand je reçus un message de l'Impératrice. Elle m'ordonnait de revenir bien vite, et elle ajoutait : « Je ne cesse de penser au jour où vous étiez allées, à l'aurore, au poste de la garde du Palais, de gauche. Comment pouvez-vous rester si indifférente et perdre le souvenir des choses passées ? Je m'imaginai que vous aviez été délicieusement charmée ! » Dans ma réponse, j'assurai ma maîtresse de ma respectueuse obéissance, et je lui fis dire : « Comment pourrais-je, moi, ne pas garder de ce jour un délicieux souvenir ? Votre Majesté elle-même, alors qu'il ne s'agissait que de nous, ses dames d'honneur, s'est rappelée que, peut-être, en nous regardant ce matin-là, elle avait cru voir les filles de l'aurore (5) ! »

La messagère que j'avais envoyée revint tout de suite, et me rapporta ces paroles de l'Impératrice : « [Votre réponse me] semble demander beaucoup de réflexion. Mais pourquoi me dites-vous une chose capable de faire rougir quelqu'un (6) ? Laissez tout ce qui peut vous retenir et revenez sans délai, ce soir-même. Si je ne vous voyais pas bientôt, je vous détesterais extrêmement. » « Quand elle ne ferait, répliquai-je, que me trouver passablement détestable, je serais désolée. A plus forte raison, alors qu'elle a employé le mot « extrêmement », je donnerais ma vie pour partir à l'instant. » Et je revins au Palais.

(1) *Tōtōmi no souke*. Voir S., p. 75.

(2) Cf. S., p. 55.

(3) Voir p. 81.

(4) Au douzième mois de 998. Cf. S., p. 195.

(5) Allusion au passage du « Conte du creux » dont il a été parlé à la page 91. Voir S., p. 337.

(6) « Quelqu'un » désigne Souzoushi. Sêi a en effet rappelé, d'un mot, le talent musical de son rival Nakatada.

Autre texte : « Pourquoi dites-vous quelque chose de mortifiant pour Nakatada, que vous paraissiez aimer si fort ? » Pour accepter ce texte, il faut admettre que c'est Souzoushi qui a fait descendre les anges du ciel. Cf. p. 91, n. 3 et 4 ; S., p. 337.

Alors que l'Impératrice résidait au palais où sont les bureaux de sa Maison, la « Lecture ininterrompue » (1) fut faite dans la salle située sous l'appentis de l'ouest, et il n'est pas besoin de noter qu'on y avait suspendu des peintures du Bouddha, ni qu'il y avait là des bonzes. On était seulement au deuxième jour [de la « Lecture »], quand nous entendîmes quelque pauvre bredouiller, en bas de la véranda : « Il reste sans doute encore des bribes des mets qui ont été offerts au Bouddha. — Comment, lui répondit un des bonzes, serait-il déjà possible de vous le dire ? » Nous nous demandions qui pouvait avoir parlé, et nous sortîmes pour voir. C'était une vieille religieuse (2), portant une jupe qui avait l'air d'un pantalon de chasse, extrêmement sale, courte, et aussi étroite, aurait-on dit volontiers, qu'un tuyau ; avec quelque chose qu'on aurait peut-être pu appeler un manteau, également sale, dont le bas n'était pas à plus de cinq ou six pouces au-dessous de sa ceinture. Elle avait toute l'apparence d'un singe, et comme je demandais ce qu'elle désirait, elle répondit d'une voix apprêtée : « Je suis disciple du Bouddha, et je voudrais qu'on eût la bonté de me donner les restes de son repas ; mais ces prêtres sont trop ladres ! » Elle parlait élégamment, comme une personne distinguée, et cela faisait peine de voir une telle mendicante ainsi, à bout de forces. Cependant, je la trouvais trop gaie, et je lui dis : « Vous mangez seulement les restes des offrandes, et vous ne prenez pas d'autre nourriture ! Vous méritez vraiment qu'on vous révère ! » Voyant l'air moqueur que j'avais en parlant, la religieuse répliqua : « Pourquoi donc ne mangerais-je pas autre chose ? C'est bien quand il n'y a rien d'autre que je prends ces restes. » Nous mîmes alors quelques fruits et quelques « gâteaux larges » (3) dans une corbeille que nous lui donnâmes. Elle devint ensuite très familière avec nous, et nous raconta quantité de choses. Les jeunes dames sortirent et l'interrogèrent à l'envi : « Êtes-vous mariée ? où habitez-vous ? » Elle répondait avec des plaisanteries, des allusions, et les dames finirent par lui demander si elle savait chanter et danser. Elle entonna : « Avec qui dormirai-je cette nuit ? je dormirai avec le sous-gouverneur de Hitatchi (4) ; sa peau est douce pendant son sommeil. » La suite de la chanson était très longue. En agitant et en faisant rouler

(1) *Foudan' no mi-dokkyō*. Cf. S., p. III (au douzième mois de 998 ; voir S., p. 195).

(2) *Omina no hōshi* (une « bonze-femme ») ; il s'agit d'une religieuse mendicante (*bikouni, ama* ; cf. S., p. 101).

(3) *Hiroki motchi* (actuellement appelés *noshi-motchi*).

(4) *Hitatchi no souké*. Voir S., p. 288.

sa tête, elle chanta encore : « Les feuilles d'érable, rougies par l'automne, sur le mont Otoko (1), en vérité, répètent son nom. » Elle était tout à fait déplaisante ; les dames, en la regardant, riaient avec dégoût ; et elles lui crièrent : « Allez-vous-en, allez-vous-en ! » C'était comique. [L'une de nous] dit qu'il fallait donner à cette pauvre quelque chose avant de la congédier ; mais l'Impératrice entendit et nous tança : « C'est affreux, pourquoi lui avez-vous fait faire une chose aussi ridicule ? Je ne pouvais l'entendre (2), et je me bouchais les oreilles ; donnez-lui ce manteau, et renvoyez-la bien vite. » Les dames prirent le vêtement, et le jetèrent à la pauvre, en lui disant : « Voici quelque chose dont vous gratifie Sa Majesté ; votre manteau est sale, mettez celui-ci, qui est propre. »

La religieuse s'inclina jusqu'à terre, jeta le vêtement sur ses épaules, et commença de danser. Mais, en vérité, elle était insupportable, et toutes les dames rentrèrent. [Le présent que nous avions fait à cette pauvre] la mit peut-être en confiance : elle prit ensuite l'habitude de venir se faire voir, et nous lui donnâmes le surnom de « Sous-gouverneur de Hitatchi ». Elle n'avait pas même nettoyé son manteau, il était toujours aussi sale, et nous nous demandions avec répulsion où elle avait pu mettre celui dont l'Impératrice lui avait fait présent.

Oukon' (3), la fille d'honneur de l'Empereur, étant allée aux appartements de l'Impératrice, notre maîtresse lui parla de cette religieuse, et lui dit : « On voit que les dames ont attiré et apprivoisé cette femme ; elles ont tant fait qu'elle vient continuellement au Palais. » Sa Majesté ordonna à la dame Kohyōé (4) d'imiter les manières de la pauvre. « Comment pourrais-je la voir ? » s'écria alors Oukon' en riant. Ne manquez pas de me la montrer. C'est votre favorite ; mais il est à croire que je n'essaierai point de la séduire et que je ne vous la prendrai pas. »

Un peu après ce temps, il vint une autre religieuse. Celle-ci était infirme ; mais elle avait un maintien très digne ; elle nous appela au dehors et nous demanda quelque chose. Elle semblait si honteuse de mendier que nous avions pitié d'elle. L'Impératrice lui fit donner un vêtement ; cette femme le reçut en se pros-

(1) Otoko-yama (le mont de l'homme), en Yamashiro, d. Tsoutsouki. C'est là que s'élève le temple d'Iwashimizou (cf. S., p. 79). Le mont Otoko est célèbre par les feuilles rougies, à l'automne, des arbres qui le couvrent. Voir S., p. 288.

(2) C'est-à-dire : « cela m'était insupportable ».

(3) Oukon' no Naishi. Cf. S., pp. 180, 253.

(4) Voir S., pp. 182, 253.

ternant, et, néanmoins, ses façons nous plurent (1). Comme elle s'en allait en pleurant de joie et de reconnaissance, la religieuse que nous avions surnommée « le sous-gouverneur de Hitatchi », arrivant justement, la rencontra. Elle la vit qui nous quittait, et resta après cela très longtemps sans se montrer. Mais qui aurait pu s'en soucier ?

Et puis, dans les jours qui suivirent le dix du douzième mois, la neige tomba et forma une couche très épaisse. Une fois, les dames en ramassaient et en entassaient beaucoup dans toutes sortes de couvercles. « De la même façon, s'écrièrent-elles, nous pourrions faire bâtir dans le jardin une vraie montagne de neige ! » Elles appelèrent des serviteurs et leur dirent que c'était un ordre de Sa Majesté, de telle sorte qu'ils se réunirent et se mirent à l'œuvre. Des gens du service domestique (2), qui allaient balayer, vinrent également, tous, et la montagne s'éleva très haut. Des fonctionnaires de la Maison de l'Impératrice (3) arrivèrent, se joignirent au groupe, et donnèrent des avis aux travailleurs ; la montagne devint tout à fait splendide. Il vint aussi trois ou quatre employés du service des chambellans (4), et d'autres hommes du service domestique ; il y en eut bientôt une vingtaine. On envoya chercher, encore, les serviteurs qui étaient chez eux. « Aujourd'hui, leur dit-on, ceux qui auront pris part à la construction de cette montagne de neige recevront un salaire ; mais, au contraire, pour ceux qui ne seront pas venus, il n'y aura point de paye. » Ayant entendu cela, les gens accoururent en hâte. Toutefois, on ne put faire avertir ceux qui habitaient trop loin.

Quand la montagne fut achevée, on appela des fonctionnaires de la Maison de l'Impératrice, et on leur donna deux balles de rouleaux de soie, qu'ils jetèrent sur la véranda, où chacun des travailleurs alla prendre un rouleau (5). Tous se prosternèrent, et, après avoir attaché cette soie à leur ceinture, ils se retirèrent, à l'exception de quelques-uns de ceux qui étaient en manteau (6).

(1) La phrase peut être entendue de deux manières. D'abord : « malgré son infirmité, sa révérence fut gracieuse », et, ensuite : « elle se prosterna comme avait fait l'autre religieuse ; mais ce qui nous avait déplu de la part de celle-ci nous charma cette fois. »

(2) *Tonomorizoukaça*. Cf. S., p. 69, n. 6.

(3) *Miyazoukaça*. Voir S., p. 68, n. 4.

(4) *Tokoro no shōu*. Cf. S., p. 66.

(5) Passage peu clair. Peut-être faut-il comprendre : « on leur donna des rouleaux de soie attachés deux par deux, qu'ils jetèrent sur la terrasse, où chacun des travailleurs vint en prendre une paire. »

(6) Autre traduction : « ...ils s'en allèrent à l'exception de ceux qui étaient en manteau. Ceux-ci [, après avoir changé de costume,] restèrent, en tenue de chasse [, près de la montagne de neige] ».

Ceux-ci [, après avoir changé de costume,] restèrent, en tenue de chasse [, près de l'Impératrice].

Notre maîtresse ayant demandé aux (1) dames jusqu'à quand durerait cette montagne de neige, elles répondirent qu'elle pourrait demeurer dix jours ou un peu plus (2). Comme toutes celles qui étaient là indiquaient ce temps, Sa Majesté voulut savoir ce que j'en pensais, et je répliquai que la montagne durerait jusqu'au quinze du premier mois. Cependant, l'Impératrice elle-même semblait croire qu'il n'en pourrait être ainsi, et toutes les dames ne faisaient que dire que la montagne n'attendrait pas même le dernier jour de l'année où nous étions. Je songeais, à part moi, que j'avais, hélas ! indiqué une date trop éloignée ; que, vraiment, la montagne de neige ne pourrait durer si longtemps, et qu'il m'aurait fallu parler seulement du premier jour de l'année. Mais je pensai que, quoi qu'il en dût être, même si la montagne ne devait pas subsister aussi longtemps que je l'avais dit, il était trop tard pour rien changer, et je maintins fermement ce que j'avais d'abord avancé.

Vers le vingt [du douzième mois], il plut ; mais rien ne montra que la montagne de neige fût près de disparaître. Elle diminua seulement un peu de hauteur, et je suppliai Kwannon' de la montagne blanche (3) de ne pas laisser fondre la nôtre. J'avais perdu la tête.

Le jour où l'on avait construit cette montagne, Tadataka (4), le troisième fonctionnaire du Protocole, était venu apporter un message de l'Empereur. Nous lui avions donné un coussin, et nous avions causé. « Aujourd'hui, avait-il dit, il n'est pas d'endroit où l'on ne bâtit une montagne de neige. L'Empereur en a fait faire une dans le petit jardin qui s'étend devant son Palais. On en a élevé encore au Palais de l'Est (5), au Palais de la beauté éminente (6) et aussi au Palais de l'extrémité de la capitale » (7). J'avais alors composé cette poésie, que

(1) Le mot traduit par « aux » (*ni*) manque dans Mizogoutchi, p. 288. Il est dans Kanéko, p. 413.

(2) Autre texte : « les unes dirent qu'elle durerait dix jours ; les autres, plus de dix jours. »

(3) Déesse bouddhique (Kwannon' aux onze visages ; cf. S., p. 96) adorée sur la montagne blanche (Shirayama), dans la province de Kaga, dans le pays de Koshi (cf. S., p. 37). Cette montagne est célèbre par la neige qui la couvre toujours, et Sèi y pense tout naturellement ici (voir plus loin, p. 102, et S., p. 304).

(4) Minamoto Tadataka. Cf. S., pp. 171, 248.

(5) *Tōgou* ; le palais du prince héritier (futur empereur San'jō). Voir S., pp. 58, 171.

(6) *Kokidén'* (cf. S., p. 40) résidence de la princesse Foujiwara Yoshiko (voir S., p. 177).

(7) *Kyōgokoudono* (cf. S., p. 41), résidence de Foujiwara Mitchenaga, frère du maire du palais (voir S., pp. 175, 184, 242).

je lui avais fait dire par la dame qui se trouvait à côté de moi :

Ah ! les montagnes de neige !
On admire seulement
Celle qui est ici.
Partout [,ependant],
{ [On en a construit, mais] elles ont vieilli.
{ Il a neigé (1).

Inclinant la tête à plusieurs reprises [avec admiration], Tadataka avait dit : « Je ne voudrais pas vous répondre par une poésie indigne de la vôtre. Quand je serai devant le store [d'une dame] distinguée (2), je raconterai cela à tout le monde. » Et il était parti. Comme j'avais entendu affirmer qu'il aimait singulièrement la poésie, son silence m'avait étonnée ; l'Impératrice, en apprenant qu'il n'avait pas composé de poème en réponse au mien, avait déclaré : « Il aura pensé qu'il lui fallait faire quelque chose de très bien, et il aura préféré y renoncer. »

Vers la fin de l'année, la montagne de neige semblait avoir un peu diminué ; mais elle était cependant encore très haute. Un jour, à midi, comme les dames sortaient et s'asseyaient sur la véranda, la religieuse que nous avions surnommée « le sous-gouverneur de Hitatchi » arriva. Nous lui demandâmes pourquoi nous ne l'avions pas vue depuis si longtemps, et elle répondit : « Cela mérite-t-il de vous inquiéter ? C'est qu'il m'était advenu quelque chose de bien triste. — Comment cela ? Quoi donc ? » lui dîmes-nous ; elle répliqua : « Voici justement ce que j'ai pensé », puis elle récita d'une voix traînante : « J'ai songé :

Ah ! que son sort est enviable !
A quelle { pêcheuse de l'Océan }
 { nonne }
A-t-on donné
Tant de choses,
Qu'elle ne peut plus tirer la jambe ? » (3)

Les dames riaient et la trouvaient détestable, et comme personne ne faisait plus attention à elle, la pauvre alla marcher en tous sens près de la montagne de neige ; puis elle se retira. Après

(1) Cf. S., p. 219.

(2) Cf. p. 62, n. 4 ; S., p. 145.

(3) Nous avons vu que la deuxième religieuse était infirme. Pour la poésie dite par la première mendicante, voir S., p. 229.

son départ, on envoya quelqu'un dire à Oukon', la fille d'honneur, ce qui s'était passé. La messagère rapporta cette réponse, qui fit, encore, rire tout le monde : « Pourquoi ne l'avez-vous pas envoyée ici, en la faisant accompagner ? Il est vraiment lamentable que cette femme soit allée, d'une manière tout à fait inopportune, rôder jusqu'à la montagne de neige ! »

La nouvelle année arriva sans que la montagne en parût affectée. Le premier jour de l'an, la neige tomba de nouveau en abondance, et je pensais qu'elle allait s'accumuler, à ma grande joie, quand l'Impératrice dit : « Cette neige vient bien mal à propos ; laissez la première, mais grattez et rejetez celle-ci ! » Je couchai au Palais ; comme j'étais descendue à ma chambre, le lendemain matin, de très bonne heure, un homme [ayant l'air d'un] major-dome (1) arriva, en tremblant de froid, avec, sur la manche de son habit de garde de nuit, [vert-foncé] comme la feuille du citronnier, un papier vert attaché à un rameau de pin (2). « D'où vient ceci ? » lui demandai-je. Il me répondit que c'était un message de la Princesse consacrée (3), et, joyeusement surprise, je pris la lettre, et partis pour aller auprès de l'Impératrice. Ma maîtresse était encore enfermée dans sa chambre, et je voulus lever, seule, le panneau treillissé qui séparait l'appartement central de la salle située sous l'appentis. Je le tirai à moi, en y mettant tout mon courage ; c'était très lourd (4). Comme je soulevais ce panneau d'un seul côté, il fit du bruit et l'Impératrice s'éveilla, surprise : « Pourquoi faites-vous cela ? » me demanda-t-elle. « Il est arrivé, répondis-je, une lettre qui vient, paraît-il, de la Princesse consacrée ; comment ne se hâterait-on pas de l'ouvrir ? — Vraiment, me dit alors Sa Majesté, on l'a apportée de bien bonne heure ! » Puis elle se leva et ouvrit la missive. Nous vîmes alors que celle-ci renfermait deux marteaux porte-chance (5), longs d'environ cinq pouces, placés de telle façon qu'on aurait cru voir une seule canne porte-bonheur (6). La tête en était enveloppée de papier, et le tout élégamment orné de brins d'oranger sauvage (7), de lycopode (8), de carex des montagnes (9) ; mais

(1) *Sabourai no oça*.

(2) Cf. S., p. 146.

(3) La grande-prêtresse du temple shinnoïste de Kamo. Voir S., pp. 60, 82. Ici, la princesse Nobouko (cf. S., pp. 171, 252).

(4) Autre texte : « [Pour m'en servir comme d'un escabeau,] j'attirai à moi un de ces plateaux sur lesquels on joue aux dames ; j'y mis tout mon courage... »

(5) *Ouzoutchi*. Cf. S., p. 151.

(6) *Ouzoué*. *Ibid.*

(7) *Yamatatchibana* (ou *yaboukôji*), *ardisia japonica*.

(8) Cf. p. 72, n. 4.

(9) Voir p. 72, n. 2.

il n'y avait pas de lettre. « Se pourrait-il qu'il n'y eût que cela ? » dit l'Impératrice ; et [en regardant plus attentivement, nous vîmes que ces vers étaient écrits] sur le papier entourant l'extrémité des maillets :

« On s'informait
Du bruit de hache
Qui se répercutait dans la montagne :
Et c'était le bruit
De la canne de fête (1). »

L'Impératrice écrivit sa réponse ; et je l'admirais, charmée par sa grâce. (A partir de ce jour, elle écrivit régulièrement à la Princesse consacrée.) Sa Majesté voulut que sa réponse fût aussi élégante que la lettre qu'elle avait reçue ; elle s'appliqua de tout son cœur à la rédiger et jeta de nombreux brouillons. On voyait qu'elle mettait beaucoup de soin à ce qu'elle faisait. Le messager reçut, comme récompense, un habit non doublé, de tissu blanc, et un autre vêtement rouge-foncé. On aurait cru voir un costume couleur de prunier (2). J'eus du plaisir à regarder l'homme s'en aller sous la neige, avec ces vêtements qu'il avait jetés sur son épaule.

Cette fois-là, je ne pus savoir ce qu'avait répondu l'Impératrice, et j'en fus toute désappointée.

Pour la montagne de neige, on aurait vraiment pu penser, en la voyant, que c'était la montagne du pays de Koshi (3) ; elle n'avait pas seulement l'air de fondre : elle était toute salie, et n'avait plus aucun charme. Je me sentais déjà fière d'avoir gagné, et je priais le Ciel de faire durer, d'une manière ou d'une autre, la montagne jusqu'au quinze. D'autres dames assuraient qu'elle ne pourrait pas même passer le sept ; et tout le monde se disait que, de toute façon, nous verrions ce qu'il arriverait, quand, brusquement, le trois, l'Impératrice dut rentrer au Palais de l'Empereur. C'était extrêmement contrariant. Sincèrement, je pensais que nous ne saurions pas comment finirait cette montagne ; et les autres dames, et l'Impératrice elle-même, répétaient aussi : « C'était pourtant charmant, en vérité ! » Je songeais que si la neige demeurerait telle, je la ferais voir à l'Impératrice pour lui montrer que j'avais prédit juste ; mais ces réflexions étaient inutiles ; profitant du tumulte extraordinaire causé par le démé-

(1) Cf. S., p. 230.

(2) *Oumégaçané*. Voir S., p. 53.

(3) Cf. p. 99, n. 3.

nagement de tous les objets, j'appelai, près de la véranda, un jardinier qui avait bâti sa cabane contre le mur de terre (1), et je lui adressai ces recommandations : « Prenez bien soin de cette montagne, ne laissez pas les enfants monter dessus et disperser la neige dont elle est formée, empêchez qu'ils ne la détruisent, et faites en sorte qu'elle demeure jusqu'au quinze. L'Impératrice a l'intention de vous donner une magnifique récompense si, grâce à votre vigilance, la montagne dure jusqu'à ce jour-là. Moi-même, je vous témoignerai une extrême reconnaissance. » Comme je l'avais gratifié de beaucoup de gâteaux, et de je ne sais quoi encore que donnent toujours les gens de la cuisine et les servantes quand on le leur demande (2), le jardinier me dit en souriant : « C'est une chose bien facile, et je veillerai sans doute fidèlement sur cette montagne ; mais les enfants et les autres personnes monteront peut-être dessus malgré moi. — Si quelqu'un, répondis-je, ne tient pas compte de vos remontrances, avertissez-moi (3). » Puis, je suivis l'Impératrice au Palais Impérial, et mon service m'y retint jusqu'au sept. Pendant ce temps, même, j'étais si anxieuse au sujet de la montagne de neige que j'envoyais sans cesse des servantes inférieures, des balayeuses, des femmes du vestiaire (4), rappeler au jardinier ce qu'il devait faire. Le sept, je lui fis porter des reliefs du festin de la fête (5) ; et les messagères rirent entre elles, après leur retour, de l'air d'adoration avec lequel l'homme avait reçu ces présents.

Après que j'eus quitté le Palais pour aller à la campagne, la montagne de neige resta le principal objet de mes préoccupations ; et chaque matin, dès la pointe du jour, j'envoyai une servante voir ce qu'elle devenait.

Le dix, la messagère me déclara que notre montagne avait bien encore cinq ou six pieds (6). Je m'en réjouis ; mais, dans la nuit du treizième jour, il plut très fort ; et je me désolai alors en pensant que, sans doute, cette pluie devait avoir fait fondre la neige. Je me disais qu'après cela, la montagne ne durerait pas même un jour (7), et je ne dormis pas de la nuit. Les gens qui entendaient mes lamentations riaient en assurant que j'étais folle. Dès que

(1) *Tsouiji*. Séi parle de la clôture du palais impérial (cf. S., p. 38).

(2) Autre texte : « comme je l'avais gratifié de beaucoup de gâteaux et de je ne sais quoi (j'avais demandé ce que les gens de la cuisine donnent toujours aux pauvres), le jardinier me dit en souriant... »

(3) Autre traduction possible : « dites-lui ce qu'il en est, ce dont il s'agit. »

(4) *Oyakébito*, *soumashi*, *oçamé*. Cf. S., p. 72.

(5) Pour la fête du sept du premier mois, voir S., p. 151.

(6) Autre texte : « ...que la montagne durerait [bien] encore cinq jours. »

(7) Autre texte : « pas un, et encore moins deux jours ».

quelqu'un fut debout dans la maison, je me levai moi-même et voulus réveiller une servante ; mais elle ne bougea aucunement. Après m'être emportée contre cette détestable fille, je donnai l'ordre d'aller voir la montagne à une [autre servante] qui était levée. Celle-ci me dit à son retour : « La montagne est maintenant à peu près aussi épaisse qu'un coussin rond (1), le jardinier l'a gardée avec intelligence, et n'a pas laissé les enfants s'en approcher. Elle doit pouvoir durer encore demain et même après-demain. Le jardinier affirme qu'on lui donnera sa récompense. » Ma joie était extrême, et je pensais que dès qu'arriverait ce lendemain tant attendu, je composerais bien vite une poésie, et mettrais cette neige dans quelque objet pour la présenter à l'Impératrice. Cependant, j'étais rongée d'impatience et d'anxiété, et le lendemain matin, alors qu'il faisait encore sombre, je commandai à une servante de prendre une grande boîte à coins pliés (2), et je l'envoyai à la montagne de neige après lui avoir donné ces instructions : « Rapportez-moi cette boîte pleine de neige. Vous en prendrez aux endroits où elle sera propre. Vous raclerez et vous rejetterez ce qui sera sale. » La femme revint bientôt en balançant au bout de son bras la boîte que je lui avais ordonné d'emporter, et elle me dit qu'il n'y avait déjà plus rien. J'en fus stupéfaite. Aurais-je alors pu réciter, avec des soupirs, une poésie joliment composée, en pensant qu'elle serait répétée ? Cela même eût été absurde et inutile, et je demandai, perdant courage : « Comment une pareille chose aura-t-elle pu se faire ? Comment cette neige, qui avait hier l'épaisseur dont on m'a parlé, aura-t-elle pu fondre en une nuit ? » La servante, tout agitée, me répondit que le jardinier avait dit, en battant des mains [de désespoir] : « Hier soir, alors qu'il faisait très sombre, la neige était encore là. J'espérais bien recevoir ma récompense ; mais, hélas ! maintenant on ne me donnera rien ! »

A ce moment, un message arriva du Palais Impérial. L'Impératrice me faisait demander si la neige avait duré jusqu'à ce jour. Bien que ce fût pour moi très mortifiant et très pénible, je répliquai : « Apprenez à Sa Majesté que cette neige, dont tout le monde avait dit qu'elle ne durerait pas jusqu'à la fin de l'année dernière ou jusqu'au premier jour de celle-ci, était encore là, hier soir, au coucher du soleil. On peut penser que j'avais sagement parlé ; si la neige avait tenu jusqu'à aujourd'hui, c'eût été trop de

(1) *Warajouta*.

(2) *Oribitsou*. Cf. S., p. 44.

précision. Mais je suppose que, peut-être, cette nuit, quelqu'un, par jalousie, l'aura enlevée et jetée. »

Je rentrai au Palais le vingt, et je parlai de la montagne de neige dès que je fus devant l'Impératrice. Je lui racontai combien j'avais été stupéfaite quand la servante, à peine partie, était revenue en déclarant que tout était fondu, et en balançant au bout de son bras le couvercle seul de la boîte, qu'elle avait mise sur sa tête en guise de chapeau. Je dis également à ma maîtresse que j'avais eu l'intention de faire une jolie petite montagne de neige dans quelque couvercle, et de la lui présenter avec une poésie élégamment écrite sur du papier blanc. L'Impératrice se mit alors à rire de bon cœur, et comme les dames qui étaient auprès d'elle riaient aussi, Sa Majesté me dit : « Vous qui pensiez à cette montagne avec tant d'anxiété, vous avez été bien déçue, et sans doute ai-je mérité un châtimement du Ciel. A vous dire le vrai, le soir du quatorze (1), j'ai envoyé là-bas des serviteurs avec l'ordre d'enlever et de jeter cette neige. Il est bien amusant que, dans votre réponse à mon message, vous ayez tout juste parlé de quelque chose de ce genre. Le vieillard [auquel vous aviez demandé de garder la montagne de neige], sortant de sa cabane, vint [à mes gens], et les implora en joignant les mains ; mais ils lui répondirent : « C'est un ordre de l'Impératrice ; ne rapporte rien à ceux qui pourront venir, car, si tu parlais, nous démolirions ta maison. » Ils prirent toute la neige et ils la jetèrent par-dessus le mur de terre qui est au sud de l'office de la division de gauche de la garde du corps. Ceux que j'avais envoyés ont déclaré que la neige était encore très haute et qu'il y en avait encore beaucoup. En vérité, elle aurait pu durer même jusqu'au vingt, et peut-être la première neige de cette année serait-elle venue s'y ajouter. L'Empereur lui-même, en entendant parler de cette histoire, a dit aux courtisans qu'on avait discuté là au sujet d'une chose bien difficile à prévoir. Ainsi donc, récitez-nous la poésie que vous aviez composée. Maintenant, je vous ai tout révélé, et votre victoire est aussi complète que si la neige était restée. Allons, dites-nous votre poème ! »

Les dames parlaient comme l'Impératrice ; mais je répondis, sincèrement triste et désolée : « Pour quoi faire vous réciterais-je cette poésie, maintenant que j'ai appris une pareille chose ? » A ce moment, l'Empereur arriva dans les appartements de son

(1) L'original a ici « le quatre » ; mais il s'agit assurément du quatorze. Séi semble avoir écrit « quatre », pour « quatorze », comme nous écrivons parfois, en datant une lettre, 32 pour 1932.

épouse, et il me dit : « En vérité, pendant des années, je vous avais considérée comme un personne ordinaire, mais après ce qui s'est passé là, j'ai pensé que vous étiez étonnante. » Pendant que je l'écoutais, il m'était encore plus douloureux [de songer que l'Impératrice avait fait jeter la neige], et il me semblait que j'allais pleurer. « Hélas ! murmurai-je, quelle pitié ! Nous sommes dans un monde bien cruel. Je me réjouissais en voyant tomber et s'accumuler la deuxième neige. Mais voilà que l'Impératrice ordonna de la racler et de la jeter, en disant qu'elle venait mal à propos ! » L'Empereur s'écria alors en riant : « Pour vrai, l'Impératrice n'aura pas voulu vous laisser l'avantage ! »

44. CHOSSES SPLENDIDES

Du brocart de soie apporté de Chine.

Un sabre dont le fourreau est décoré (1).

Les veines du bois dans une statue du Bouddha.

De longs rameaux fleuris de glycine, d'une nuance exquise, accrochés à un pin.

Un chambellan du sixième rang est aussi tout à fait superbe. Il est splendide avec son costume vert-jaune, lorsqu'il porte, comme il lui plaît, des vêtements faits de damas et de [jolis] tissus, que même un jeune prince d'excellente maison ne pourrait mettre (2). Les employés inférieurs du service des chambellans qui sont du sixième rang (3) et ceux qui n'ont pas de rang (4), [les hommes,] fils de gens du commun, qui n'ont aucune apparence lorsqu'ils servent sous les ordres des seigneurs des quatrième, cinquième et sixième rangs, pourvus d'une fonction officielle, peuvent devenir chambellans (5). On ne saurait dire combien on est alors stupéfait en voyant leur splendeur.

Celui qui transmet un ordre du Souverain, ou qui vient, en qualité de messenger impérial, apporter les châtaignes douces du grand banquet (6). En voyant comment le maître de la maison l'accueille

(1) *Kazaridatchi*. Voir S., p. 51.

(2) Les chambellans pouvaient porter des vêtements vert-jaune (couleur des habits de l'empereur). Comparer p. 16, n. 12.

(3) *Tokoro no shōu*. Cf. S., p. 66.

(4) *Tokoro no zōshiki*. Cf. S., p. 66.

(5) Autre traduction : « Les employés inférieurs... et ceux qui n'ont pas de rang, fils de gens du commun, et même les seigneurs des quatrième, cinquième et sixième rangs qui n'ont aucune apparence lorsqu'ils ont une fonction inférieure, peuvent devenir chambellans. »

(6) *Daikyō no amagouri*. Aux festins qui avaient lieu lors de la nomination des ministres, assistaient les fonctionnaires du Conseil d'État. Un chambellan du sixième rang apportait au nouveau dignitaire, de la part de l'empereur, des châtaignes douces (des châtaignes sèches). Voir S., p. 150, n. 8.

et lui offre un festin, on se demande d'où il vient ; on croirait volontiers qu'il est descendu des cieux.

A l'époque [où elle vit dans la maison de son père, et] où on l'appelle encore « princesse » (1), un chambellan arrive, comme messager du Souverain, près d'une fille noble qui sera plus tard épouse impériale ou impératrice. Il regarde l'ouverture de la manche de la dame, qui, avant même de prendre la lettre qu'il apporte, sort [pour le faire asseoir] un coussin de derrière le store. Je ne pense pas qu'il ait l'habitude de voir, du matin au soir, une pareille chose. Si ce chambellan appartient à la garde [impériale ou à la garde du Palais] (2), il est encore plus gracieux qu'un autre lorsqu'il tire et étale, pour s'asseoir, la traîne de son vêtement de dessous. Quelle impression peut-il ressentir en son cœur, quand le maître de la maison daigne lui présenter lui-même une coupe de vin de riz ? Le chambellan va de compagnie avec les jeunes princes de bonne maison qu'il respectait tant autrefois, qui s'asseyaient à part, et dont le seul aspect l'emplissait de crainte et de vénération. C'est lui-même qu'on jalouse, en voyant comme son service le tient tout près de l'Empereur. C'est lui qui frotte le bâton d'encre de l'écritoire quand le Souverain veut écrire une lettre ; c'est lui qui manie l'éventail de Sa Majesté. Le chambellan ne reste en fonction que trois ou quatre années (3) ; mais pendant ce temps, il peut se mêler aux plus hauts seigneurs, sans soigner particulièrement sa toilette ni son costume. Ce sont là des choses qu'il est inutile de rappeler.

Assurément, les chambellans doivent être encore plus désolés que s'ils allaient perdre la vie, lorsque s'approche le moment où ils recevront la coiffure de noblesse et cesseront d'être admis près de l'Empereur (4). Mais ce que je trouve regrettable, c'est la précipitation avec laquelle ces gens vont demander au Souverain de leur accorder [une juste récompense] de [leurs services].

Les chambellans du temps passé commençaient à se lamenter dès le printemps de l'année où ils allaient quitter leurs fonctions ; ceux de notre époque rivalisent de hâte [pour courir réclamer un bon poste, et pour se préparer au départ].

Quand un docteur en littérature (5) est savant, il est superflu de dire combien c'est merveilleux. Même s'il est très laid et, de plus, d'un rang inférieur (6), on le considère, dans le monde, comme

(1) *Himéghimt*.

(2) Cf. p. 284, n. 4 ; S., p. 65, n. 3.

(3) En réalité, six ans. Voir S., p. 65.

(4) Cf. S., pp. 62, 65.

(5) *Hakacé*. Voir S., p. 68, n. 7.

(6) *Ghéro*. Cf. S., p. 70, n. 6. Les docteurs en littérature étaient du cinquième rang, mais n'étaient pas admis dans la « salle réservée », devant l'empereur. Voir S., p. 62.

une personne très honorable. Il approche des princes révévés ; c'est lui le professeur de littérature qu'ils consultent sur les choses de son ressort. Vraiment, je pense que sa fonction est splendide. Quand il a écrit une prière (1) que l'Empereur adresse aux dieux, ou la préface de quelque poème, on le loue, et c'est magnifique.

Il est tout à fait inutile de dire combien c'est superbe lorsqu'un prêtre est érudit. Son savoir paraît encore plus beau quand, avec de nombreux prêtres assemblés, il fait la lecture des saintes Écritures, pendant le temps fixé (2), que lorsqu'il lit, tout seul, son bréviaire (3). Quand le jour s'obscurcit, le soir, tous les bonzes demandent où est [celui qui doit s'occuper de l'éclairage], et trouvent qu'il tarde bien à apporter la lampe pour la lecture sainte. Ils cessent de lire ; mais le savant prêtre continue, à voix basse [, à dire, de mémoire, les paroles sacrées].

Le cortège de l'Impératrice quand elle sort du Palais (4) pendant le jour.

La chambre d'accouchement de l'Impératrice (5).

Les rites et coutumes pour l'élévation d'une nouvelle impératrice (6). On apporte les « lions », les « chiens de Corée » (7), les petites tables, et on les dispose devant le dais ; les employés du service de la cuisine (8) apportent l'auguste fourneau (9). On ne peut absolument pas croire, en voyant tout cela, que la nouvelle impératrice ait été une personne ordinaire, que l'on appelait simplement « princesse ».

Le cortège du Premier Dignitaire (10).

Un pèlerinage [du Premier Dignitaire] au temple de Kaçouga (11).

Un tissu couleur de vigne.

Tout ce qui est violet-pourpre est bien joli ; peu importe ce que c'est : des fleurs, du fil, du papier. Cependant, parmi les fleurs violettes, celle de l'iris (12) me déplaît [quand j'en considère la forme] ; mais la couleur en est superbe ! Si le costume de garde

733

(1) *Gwammon*. Cf. S., p. 68, n. 7 ; p. 110, n. 8.

(2) Pendant une des six divisions du jour. Voir S., pp. 110, 111.

(3) Plus exactement : « lorsqu'un *jikyōsha* (cf. S., p. 102) lit, seul [le Sōtra du Lotus] ».

(4) *Ghyōkōi* : sortie de l'impératrice, de la douairière ou du prince héritier.

(5) Voir S., p. 148.

(6) Voir S., pp. 148, 185, 189.

(7) Statues d'animaux. Cf. S., p. 44.

(8) *Naizen'shi*. Voir S., p. 69.

(9) En réalité, un chaudron qui représentait le dieu de la cuisine. Cf. S., p. 148.

(10) Le maire du palais. Voir p. 188, n. 7 ; S., p. 63.

(11) Temple shinntoïste. Cf. S., pp. 80, 197.

(12) *Kakitsoubata*, iris lœvigata.

de nuit des fonctionnaires du sixième rang semble joli, ce doit être à cause du violet (1).

Un grand jardin, tout couvert de neige.

Le fils aîné (2) de notre Empereur est encore un enfant. Mais qu'on le trouve gracieux quand il est dans les bras de hauts dignitaires jeunes et élégants, ses oncles (3) ! Les courtisans le servent, et il s'amuse à regarder son cheval, qu'il s'est fait amener. Il semble à ceux qui le voient qu'aucune peine [, en ce monde,] ne puisse exister pour lui.

45. CHOSSES QUI ONT UNE GRÂCE RAFFINÉE

Un jeune gentilhomme, à la mine agréable, à la taille élancée, en manteau de cour.

Une jolie jeune fille a mis, sans y prendre garde, une jupe de dessus. Elle porte une veste largement fendue [sur les côtés], et des boules médicinales (4) sont attachées par de longs fils à ses vêtements. Elle est assise près de la balustrade et dérobe son visage derrière un éventail.

Une jeune et charmante dame relève le bas [du rideau blanc] de l'écran (5) d'été, et l'accroche à la traverse du haut. Sur un vêtement sans doublure, de damas blanc, elle a passé un vêtement de dessus [de légère étoffe] violette. Elle s'exerce à l'écriture. Les minces feuilles de son cahier sont élégamment reliées par un fil violet de nuance inégale.

Un lettre écrite sur du papier vert, très fin, fixée à un rameau de saule couvert de bourgeons.

Un panier rustique, à barbe (6), teint d'une jolie nuance, attaché à une branche de pin à cinq aiguilles (7).

Un éventail dont les branches externes sont faites, chacune, de trois planchettes accolées. Si elles en comprennent cinq, l'éventail est trop lourd, et la partie où se trouve l'axe est laide.

Une petite boîte à provisions (8), en bois de thuya, artistement fabriquée.

Une mince tresse blanche.

(1) En tenue de garde de nuit, ils portaient un manteau vert-jaune et un pantalon à lacets violet.

(2) Le prince impérial Atsouyaçou. Voir S., pp. 172, 254 et 202.

(3) Foujiwara Korétchika et Takaié, frères de l'impératrice. Un autre de ses frères, Mitchiyori, était mort en 995, quatre ans avant la naissance du jeune prince.

(4) *Kouçoudama*. Cf. S., p. 158.

(5) Voir S., p. 43.

(6) *Higbéko*. Cf. S., p. 44, n. 9.

(7) Voir p. 51, n. 5.

(8) *Hiwarigo*. Cf. S., p. 44.

En travers du toit d'une maison couverte d'écorce de thuya; et qui n'est pas neuve, ni trop vieille non plus, on a placé, de gracieuse façon, des feuilles d'acore (1).

Par-dessous un store encore tout vert, on voit un écran dont le rideau lustré, de couleur éclatante, a des dessins imitant le vieux bois. Le vent fait onduler le cordon brodé de cet écran, et c'est joli aussi.

Près de la balustrade qui est devant le store à tête, d'une couleur splendide, que l'on suspend en été (2), [je vis un jour] un très joli chat, avec un collier rouge garni d'une étiquette blanche (3). Il marchait en tirant sur la corde fixée à son cou (4), à laquelle on avait attaché quelque objet [pour empêcher l'animal de s'enfuir]. C'était charmant.

Les dames-chambellans (5) qui distribuent les acores à la fête du cinquième mois (6). Elles ont, sur la tête, une guirlande d'acore; elles portent un ruban de taille (7) et un ornement d'épaule (8) dont la couleur n'est pas rouge [comme celle du ruban du vêtement de petite abstinence (9); mais dont la forme ressemble à celle de ce ruban]. Quel délicieux spectacle on admire lorsqu'elles présentent les « boules contre les maladies » aux princes du sang et aux hauts dignitaires qui se tiennent en file! Ceux-ci prennent des boules, les attachent à leur ceinture, puis se trémoussent et se prosternent. C'est tout à fait joli.

Les jeunes filles qui portent les brûle-parfums [, à l'arrivée des danseuses, à la Cinquième fête] (10).

Les jeunes seigneurs de la petite abstinence (9) sont aussi très élégants.

Le costume de garde de nuit, vert-jaune, des chambellans du sixième rang (11).

Les danseurs aux fêtes spéciales [de Kamo et d'Iwashimizou] (12).

Les jeunes filles qui accompagnent les danseuses de la Cinquième fête sont charmantes.

(1) Pour la fête du cinquième mois. Voir S., p. 157.

(2) Si, comme certains auteurs, on coupe le texte, on a : « Un store à tête, d'une couleur splendide, que l'on suspend en été. Près de la balustrade qui est devant le store, [je vis un jour] un très joli chat... Voici l'original : *Natsou no mokō no azayaka narou sou no to no kōran' no watari ni, ito okashighé narou néko no...* (Mizogoutchi, p. 320). On peut lire ce texte tel qu'il est écrit, ou bien mettre un point après *azayaka narou*.

(3) Sur laquelle était sans doute écrit le nom de l'animal.

(4) Autre texte : « Il marchait, en mordant la corde qui le retenait, en tirant dessus. C'était charmant. »

(5) *Nyōkourōdo*. Voir S., p. 72.

(7) *Koun'tai*. Voir S., p. 50.

(9) Voir S., p. 163.

(11) Voir p. 109, n. 1.

(6) Cf. S., p. 158.

(8) *Hiré*. Cf. S., p. 50.

(10) *Go-séichi*. Cf. S., p. 163.

(12) Cf. S., pp. 164 et 156.

A la Cinquième fête (1), c'est l'Impératrice qui envoyait les danseuses ; mais il fallait aussi douze suivantes, et j'entendis dire qu'il ne convenait pas de prendre des femmes du palais de l'épouse du Prince héritier (2) pour qu'elles allassent ailleurs [remplir cet office]. Je ne sais ce qu'en pensa notre maîtresse ; mais elle envoya dix de ses dames d'honneur. Pour les deux autres, l'une était dame de l'Impératrice douairière (3), et la seconde appartenait à l'épouse du Prince héritier (4). Il se trouvait justement que [ces deux personnes] étaient sœurs.

Le jour du Dragon (5), l'Impératrice fit mettre des manteaux chinois ornés d'impressions bleues (6) [à toutes ces femmes], et des vestes de même nuance [aux jeunes filles qui devaient accompagner les danseuses]. On laissa ignorer aux autres dames comment étaient les costumes, et, à plus forte raison, on le cacha soigneusement aux courtisans. Quand tout le monde eut commencé de se préparer, alors que la nuit était venue, on apporta les habits, et on les fit revêtir aux dames et aux jeunes filles. Celles-ci étaient encore les plus ravissantes, au milieu des dames vraiment superbes avec leurs rubans rouges joliment noués qui pendaient, leurs habits blancs merveilleusement lustrés et décorés de dessins [bleus] imprimés (7), mis par-dessus leurs manteaux chinois de brocart.

Quand tout le cortège fut passé, jusqu'aux servantes inférieures des danseuses, les hauts dignitaires et les courtisans, surpris et charmés [de tant de splendeur], donnèrent aux dames le surnom de « dames de la petite abstinence » (8).

[Un peu plus tard (9),] alors que les jeunes nobles, en costume de petite abstinence, se tenaient au dehors [, devant les chambres des danseuses], et causaient [avec les dames], l'Impératrice dit : « Quand on dérange toute l'installation des chambres des danseuses de la Cinquième fête (10) avant le coucher du soleil, tous les re-

(1) Voir p. 110, n. 10. Les événements racontés ici se passent au onzième mois de 992. Cf. S., p. 190.

(2) *Miyagoudokoro*. Voir S., p. 59. Ici Foujiwara Ghén'shi. Cf. S., pp. 178, 252.

(3) L'original a *nyoïn*, qui signifie « impératrice nonne » : Il s'agit de la douairière. Voir p. 142, n. 7.

(4) Litt. : « au Palais de la belle vue (*Shighéïça*, résidence de cette princesse ; cf. S., p. 40) ». *Shighéïça* peut du reste désigner la princesse elle-même, Foujiwara Ghén'shi.

(5) *Tatsou no hi*. Voir S., pp. 19, 163.

(6) *Aozouri*. Cf. S., p. 54.

(7) *Kataghi*. Voir S., p. 54, n. 6.

(8) Parce que leurs habits blancs ornés d'impressions bleues et leurs rubans rouges rappelaient le costume de petite abstinence. Cf. S., p. 163.

(9) Le jour du Dragon était le dernier jour de la fête. Voir S., p. 163.

(10) Cf. S., p. 163.

gards y pénètrent ; c'est très inconvenant, et, c'est tout à fait de mauvais goût. Il serait, sans doute, bien plus élégant de laisser tout en place jusqu'à la nuit. » On épargna donc ce trouble aux danseuses. Quand on noua, en les soulevant, les bordures des rideaux des écrans, les manches des dames qui accompagnaient les danseuses débordèrent au dehors. L'une de ces femmes, nommée Kohyōé (1), dont le ruban rouge s'était dénoué, déclara qu'il fallait le rattacher ; le capitaine de la garde du corps Sanékata (2) vint alors auprès d'elle, et, pendant qu'il rajustait ce ruban, il se mit à dire [, en donnant à son visage une expression] particulière :

« L'eau du puits de la montagne,
Où l'on tire la jambe,
Est gelée !
{ Quelle glace,
{ Quel cordon
{ A donc pu fondre ? »
{ A donc pu se dénouer (3) ? »

La jeune personne ne composa pas même une poésie pour lui répondre ; sans doute craignait-elle de parler devant tant de monde. Les dames plus âgées qui étaient à côté d'elle ne l'aidaient point, et aucune ne répliquait, ni d'une façon ni d'une autre. Un fonctionnaire de la Maison de l'Impératrice [, qui se trouvait là,] tendait l'oreille et se tenait prêt à écouter ; mais, comme le temps passait, il songea que ce silence semblait ridicule, et il entra dans la chambre, d'un autre côté [que celui où était Sanékata]. Il s'approcha des dames, et leur demanda en chuchotant pourquoi elles restaient ainsi, sans prononcer une parole. Quatre personnes environ me séparaient [de Kohyōé], et, même si j'avais composé de jolis vers, il m'aurait été difficile de les dire. Bien plus, je me sentais troublée en pensant qu'il s'agissait de répondre à une poésie d'une rare beauté, due à un homme dont le talent était connu ; et cela me gênait beaucoup.

Cependant, il était bien amusant de regarder le fonctionnaire de la Maison de l'Impératrice, qui marchait [de long en large] et donnait aux dames des chiquenaudes en leur répétant : « Peut-on voir hésiter ainsi des personnes qui [sont habituées] à composer des vers ? [Pensez combien il serait] ennuyant [pour vous de

(1) Voir S., pp. 182, 253.

(2) Foujiwara Sanékata. Cf. S., pp. 177, 246.

(3) Voir S., p. 230.

rester muettes], et dites [une poésie], même si elle ne doit pas être superbe (1) ! » Je fis alors transmettre ce poème à Sanékata, par une dame du nom de Bén' no Omoto (2) :

La mince glace !
{ Comme elle est aussi
{ Comme le nœud du cordon est aussi }
Fragile que l'écume,
{ Elle fond
{ Il se dénoue
{ Au moindre rayon du soleil qui force les gens à se couvrir
la tête.
{ Comme la guirlande de lycopode qu'on met sur sa tête (3).

Bén' no Omoto était si confuse qu'elle ne pouvait seulement parler. « Quoi donc ? quoi donc ? » demandait Sanékata en tendant l'oreille ; mais elle bégayait un peu, et au moment où, faisant tous ses efforts, elle pensait parler à merveille, elle n'arrivait pas à dire deux mots de suite. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, cela m'était bien agréable, car cela me permettait de cacher mon propre embarras.

Plusieurs dames, qui ne voulaient pas venir escorter les danseuses quand elles se rendraient au Palais de l'Empereur ou en reviendraient, s'étaient d'abord retirées dans leur chambre en prétextant quelque indisposition ; mais notre maîtresse avait dit qu'elles devaient faire comme les autres, et toutes les dames de l'Impératrice, sans exception, se trouvaient rassemblées. A voir cette foule, je n'eus pas autant de plaisir que j'en éprouvais d'ordinaire en pareille occasion, et je pensai que le tumulte était par trop fatigant. Parmi les danseuses [envoyées par l'Impératrice à la Cinquième fête], était la fille de Soukémaça (4), le chef des écuries impériales (5), et de la quatrième Princesse, sœur cadette (6) du Prince du sang, ministre du Protocole, du Palais Somédono (7). Elle avait douze ans, et elle était très jolie. La

(1) Autre texte : « même si elle ne doit pas être superbe, dites la première poésie que vous pourrez composer. »

(2) Cf. S., pp. 182, 253.

(3) Voir S., p. 220.

(4) Foujiwara Soukémaça. Voir S., p. 180.

(5) *Ouma no kami*. Cf. S., p. 74.

(6) L'original a *otôto*, « frère cadet » (Mizogoutchi, p. 328) ; mais ce mot doit remplacer, ici, *imôto*. Comparer p. 266, n. 3.

(7) Voir p. 17, n. 10. Le prince dont parle Séi est le prince Taméhira, fils de l'empereur Mourakami. Voir S., p. 170.

Autre texte : « ...était la fille de Soukémaça... et de la quatrième Princesse, sœur cadette de la femme du Prince du sang, Ministre... »

dernière nuit de la fête, elle ne se troubla pas, quand elle se vit entourée, dans le cortège, par tant de gens.

Après avoir passé par le Palais de bonté et de longévité (1), la procession s'approcha du Palais pur et frais, et, de la véranda qui borde celui-ci à l'est, nous la vîmes se diriger, suivant les danseuses, vers les appartements que l'Impératrice et ses dames d'honneur occupent dans ce palais (2). Le tableau était magnifique.

Un homme élégant passe ; [on aperçoit] le « ruban plat » (3) de son sabre d'apparat (4), et c'est tout à fait charmant.

On enveloppe une lettre de papier violet-pourpre, on la cache, et on l'attache à un rameau de glycine, aux longues grappes. C'est aussi très joli.

Le Palais de l'Empereur, à l'époque de la Cinquième fête, a un charme particulier, et, sans y prendre garde, ceux même qui le voient seulement en passant sont ravis.

Les femmes de l'office domestique (5) avaient fixé à leurs vêtements, comme [des étiquettes d']abstinence (6), toutes sortes de bibelots diversement colorés (7). C'était un merveilleux spectacle. Sur le pont arqué (8) du Palais pur et frais, le violet inégal (9) des papiers qui liaient les cheveux attirait le regard. [Les femmes de l'office domestique] qui étaient venues à cet endroit avaient attaché ces papiers de diverses façons, mais il n'en était aucune qui ne fût jolie.

Les jeunes filles (10) que leur service tenait auprès de Leurs Majestés pensaient que la Cinquième fête était une grande solennité, et elles avaient bien raison.

Avec ravissement, je regardais passer [d'anciens chambellans,] anoblis (11), portant dans des paniers d'osier de l'indigo sauvage et du lycopode (12).

(1) *Jijōudén*. Cf. S., p. 40.

(2) *Oué no mi-tsouboné*. Voir S., p. 40, n. 10.

(3) *Hirao*. Cf. S., p. 51, n. 9.

(4) *Hopotaichi*. Voir S., p. 51, n. 5.

(5) *Tonomorizoukaça*. Cf. S., p. 72.

(6) *Mono-imi no fouda*. Cf. S., p. 117.

(7) Autre texte : « avaient fixé à la plaque métallique posée sur leur front (*saishî* ; voir S., p. 50) toutes sortes de morceaux d'étoffe, comme [elles auraient pu y attacher des étiquettes d'] abstinence. »

(8) *Soribashi*. Voir S., p. 164.

(9) *Mourago*. Cf. S., p. 54.

(10) *Ouézoshî*. Voir S., p. 164.

Autre texte : « les femmes (*ouézoshî*) et les jeunes filles ([*oué*] *warawabé*) qui étaient de service... »

(11) Cf. S., pp. 65, 62.

(12) *Yama-ai* ; voir p. 72, n. 3 ; *Hikaghé* ; voir p. 72, n. 4.

Les courtisans, qui avaient ôté à moitié leur manteau de cour, et le laissaient négligemment retomber, battaient la mesure avec leur éventail ou quelque autre objet, et chantaient : « [Les messagers] se succèdent sans interruption, comme les vagues, et annoncent les promotions (1). » Lorsqu'ils passèrent devant les chambres, les dames qui étaient derrière le store durent sentir leur cœur battre bien fort, et ce fut encore plus effrayant quand ils se mirent, soudain, à rire tous à la fois.

Ce qui charmait surtout les yeux, plus que tout le reste, c'étaient les vêtements de soie brillante des chambellans qui dirigeaient les cérémonies. On avait étendu, pour eux, des coussins devant nos chambres ; mais, contrairement à ce que l'on avait pensé, ils ne purent venir s'y asseoir. On louait ou l'on critiquait les manières des dames que l'on voyait arriver.

A cette époque [de l'année, on ne songe qu'à la Cinquième fête], il semble que rien d'autre n'existe.

La nuit [où eut lieu la répétition des danses devant] le dais impérial (2), les chambellans de service traitaient les gens avec rigueur, et les empêchaient de pénétrer dans la salle, en répétant d'une voix dont la rudesse était fort désagréable : « Personne ne doit être admis, hors deux suivantes (3) et les filles d'honneur. » « Laissez-moi entrer, disait chaque courtisan, moi seul... » mais les chambellans répondaient avec fermeté : « Les autres seraient jaloux. Il est absolument impossible que vous entriez ! » Cependant, une vingtaine de dames de l'Impératrice vinrent en un groupe compact ; avant que les chambellans qui parlaient si fort eussent pensé à s'y opposer, elles ouvrirent la porte, puis firent bruyamment irruption dans la salle. Qu'il était drôle de voir les chambellans se dresser, stupéfaits, en s'exclamant : « Ah ! par exemple ! quel âge sans principes ! » Ils regardaient, d'un air désolé, les suivantes qui entraient toutes à la suite des dames. L'Empereur lui-même, qui était [sous le dais], aura dû trouver la scène fort amusante.

La nuit où dansèrent les jeunes filles (4), le spectacle fut ravissant. J'étais charmée en voyant leurs gracieux visages tournés vers la lampe.

(1) Cf. S., p. 290.

(2) Voir S., p. 162.

(5) *Kaïtsoukouroï*, mot douteux que certains auteurs ont traduit par « coiffeuse ». Cf. p. 188, n. 1.

(4) *Warawamāi no yo*. Voir S., p. 163.

L'une de nous ayant dit que l'Empereur était allé [chez l'Impératrice] en emportant la guitare appelée « Sans nom » (1), et qu'il en jouait devant [les dames, nous courûmes voir dans les chambres du Palais] ; mais personne ne jouait. Une dame, en passant la main sur les cordes de la guitare, demanda comment on l'appelait, et notre maîtresse répondit : « Ce n'est qu'un objet de peu de valeur, qui n'a même pas de nom (2). » J'admire plus que jamais son esprit.

La Princesse du Palais de la belle vue (3) étant venue chez l'Impératrice, et ayant dit, dans le cours de la conversation : « J'ai chez moi un très joli orgue à bouche (4) que je tiens du défunt Seigneur (5) », le Seigneur évêque (6) lui répondit : « Donnez-le moi, j'ai dans ma maison une harpe (7) superbe, que vous prendrez en échange. » Mais la Princesse ne fit point semblant d'avoir entendu, et elle parla d'autre chose. L'Evêque réitéra sa demande, pensant qu'elle finirait bien par lui répondre ; mais elle garda le silence, et l'Impératrice s'écria :

« Ah ! elle { s'est dit qu'elle ne l'échangerait pas. »
 { a pensé que [c'était la flûte appelée] « Non, je ne l'échangerai pas (8). »

La remarque était infiniment agréable ; mais comme, justement, le Seigneur évêque ne connaissait pas le nom de cette auguste flûte, il parut avoir seulement du dépit.

Ceci se passait alors que l'Impératrice résidait au palais où sont les bureaux de sa Maison, et [si notre maîtresse avait pu faire un agréable jeu de mots,] c'est que l'Empereur possédait une flûte appelée « Non, je ne l'échangerai pas » (9).

Aux instruments qui appartiennent au Souverain, aux harpes, aux flûtes, à tous, on a donné des noms étranges (10).

Pour les guitares, on les appelle par exemple : « Au-dessus du mystère », « Le pâturage des chevaux », « Le dessus du puits », « Le pont sur la rivière I » (11), « Sans nom ».

(1) *Moumyō* : « Sans nom », ou plutôt « Sans renom ». Nous sommes en 999. Cf. S., p. 196.

(2) Jeu de mots sur le nom de la guitare.

(3) *Shighéisha* ou *Shighéïça*. Voir p. 111, n. 4.

(4) Cf. S., p. 130.

(5) Foujiwara Mitchitaka, son père. (Voir S., pp. 175, 242.)

(6) L'évêque Ryōuén', frère de l'impératrice et de la princesse du *Shighéisha*. Cf. S., pp. 178, 250.

(7) *Kin'*. Cf. S., p. 130.

(8) Jeu de mots sur le nom d'une flûte que possédait l'empereur. Voir la note 9.

(9) *Ina kadji*.

(10) Pour les instruments, voir S., p. 130.

(11) La Wéi, rivière chinoise qui arrose le Shan'-si, et qui se jette dans le Fleuve Jaune.

Les harpes japonaises se nomment : « L'œil mourant », « La chaudière à sel » (1), « Les deux percées ».

J'ai entendu aussi des noms tels que « Le dragon d'eau », « Le petit dragon d'eau », « Le bonze Ouda (2) », « Un coup sur un clou », « Deux feuilles », et toutes sortes d'autres que j'ai oubliés.

« [Ce sont des objets à mettre] sur le premier rayon, au Palais du bon soleil » (3), avait coutume de dire le Capitaine-sous-chef des chambellans (4) [quand il voulait louer de précieux instruments].

Les courtisans avaient passé la journée à jouer (5) de la harpe et de la flûte devant le store des appartements du Palais, et chacun se retirait de son côté. On n'avait pas encore fermé les fenêtres de treillis, lorsqu'on alluma la lampe de la chambre, et comme tout était ouvert, on pouvait voir dans la salle. L'Impératrice tenait sa guitare devant son visage, et il serait banal de dire la beauté du vêtement écarlate qu'elle portait. Elle avait un habit de dessus recouvrant de nombreux vêtements d'étoffe bien tendue (6). La manche de sa robe retombait gracieusement sur sa guitare, toute noire et luisante. On voyait seulement un peu son front, blanc et clair à côté de la guitare sombre, et [ce contraste] avait un charme incomparable. Je m'approchai d'une dame qui se trouvait à côté, et je lui murmurai : « Non, celle qui avait, dit-on, caché à moitié son visage ne pouvait être aussi jolie. C'était sans doute une personne du commun (7) ! » Ayant entendu ces paroles sans en saisir le sens (8), elle se fraya de force un passage parmi les autres dames, et elle alla répéter à l'Impératrice ce que j'avais dit. Sa Majesté sourit et lui demanda si elle savait [ce que j'avais voulu lui faire comprendre] (9). La dame m'amusa lorsqu'elle me rapporta la question de notre maîtresse.

La Dame du cinquième rang, nourrice (10) [de l'Impératrice,] partait aujourd'hui pour la province de Hyōga. Parmi les éven-

(1) *Shiogama*. Cf. S., p. 287.

(2) L'empereur Ouda, qui entra en religion après avoir abdiqué (voir S., p. 30).

(3) *Ghiyodén*. Cf. S., p. 40.

(4) Foujiwara Tadanobou. Voir S., pp. 176, 243.

(5) Cf. S., p. 211, n. 1 (f).

(6) Autre texte : « elle avait [sous l'habit de dessus] de nombreux vêtements d'étoffe foulée ou tendue ». Voir S., p. 52.

(7) Allusion à une poésie chinoise. Cf. S., p. 340.

(8) Autre texte : « ayant entendu ces paroles, comme il n'y avait pas de chemin libre pour aller jusqu'à l'impératrice, elle se fraya... »

(9) Voir S., p. 210.

(10) *On' ménoto no tayōu*. Cf. S., p. 183.

tails que lui avait donnés Sa Majesté [comme cadeaux de séparation], l'un portait, joliment dessinée sur une de ses faces, une maison [pareille à celles] où logent les voyageurs, quelque chose comme le manoir du capitaine d'Idé (1), éclairée par un soleil resplendissant. Sur l'autre face était représentée la capitale sous une pluie battante, avec une personne contemplant [ce paysage mélancolique]. Sur cet éventail, l'Impératrice avait, de sa propre main, écrit ces mots :

« Même quand vous aurez en face
Le soleil éclatant, couleur de garance,
Pensez que sans doute,
A la capitale,
{ [Votre impératrice] contemple tristement le ciel qui ne
s'éclaircit pas. »
{ Il pleut toujours et le ciel ne s'éclaircit pas (2). »

C'était d'une mélancolie délicate. Je ne pourrais pas quitter une maîtresse comme la nôtre, pour m'en aller au loin.

46. CHOSSES CONTRARIANTES

On envoie soi-même un poème à quelqu'un, ou bien on répond par une poésie à celle qu'un autre vous a adressée, et quand on a écrit et envoyé ces vers, on pense à corriger un ou deux mots.

On a cousu quelque chose à la hâte, on croit avoir fini ; mais quand on tire le fil de l'aiguille, on s'aperçoit qu'on n'avait pas noué, en commençant, le bout du fil.

C'est, aussi, bien contrariant quand on a cousu un morceau en le mettant à l'envers.

Un jour, alors que l'Impératrice résidait au Palais du sud (3), elle se trouvait dans l'aile occidentale, où était aussi le Seigneur. Nous étions réunies dans la chambre à coucher, abandonnées à nous-mêmes. Nous nous amusions, et comme nous étions sorties en foule dans le corridor, quelqu'un arriva en disant : « Voici un ouvrage qu'il faut faire bien vite. Que tout le monde s'y mette, et qu'on rapporte ceci cousu avant le changement de l'heure ! » C'était un costume de soie unie, à la trame plate (4), que nous envoyait l'Impératrice.

(1) Probablement un héros de roman.

(2) Voir S., p. 226.

(3) *Minami no in*, résidence du maire du palais. Cf. S., p. 41 (douzième mois de 992 ; voir S., p. 190).

(4) *Hiranouki* est peut-être écrit, par erreur, pour *hirakinou* (ou *hiraghinou*).

Nous nous assîmes toutes du côté de la face méridionale de l'appartement ; chacune des dames prit un morceau du costume en défiant ses compagnes de coudre plus vite qu'elle. Nous étions assises tout près les unes des autres ; mais comme nous n'étions pas face à face, nous cousions comme des folles [car chacune ignorait ce que faisaient ses rivales]. Myōbou (1), la nourrice, eut bientôt fini sa tâche et posa son ouvrage. Elle avait cousu la partie du vêtement qui correspond aux épaules (2) ; mais elle n'avait pas fait attention qu'elle mettait l'une des pièces de tissu à l'envers, et, sans même nouer son fil en terminant, elle s'était empressée de poser son étoffe et de se lever. Cependant quand on voulut réunir les morceaux du dos, on vit tout de suite qu'il y avait une erreur. Toutes les dames s'écrièrent, en riant et en raillant la nourrice : « Rectifiez cette couture ! » Mais elle répondit : « Si l'on savait quelle est la dame qui a mal cousu, peut-être réparerait-elle sa méprise. En vérité, si c'était de la soie damassée, il faudrait, pour sûr, que celle qui aurait cousu sans distinguer l'envers de l'endroit corrigeât son ouvrage ; mais, ici, nous avons une étoffe sans dessins, et y a-t-il un signe qui permette de reconnaître les deux côtés du tissu ? Dans ces conditions, qui donc pourrait avoir à rectifier quelque chose ? Au surplus, qu'on fasse donc réparer [ce qu'on trouve mal fait] par celles qui n'auront pas encore fini de coudre leur part ! » L'entêtée ne voulut pas céder. Il était vraiment amusant de voir le visage des dames Ghén-shōnagon' et Shin'tchōunagon' (3) pendant qu'elles discutaient avec la nourrice (4) en disant : « Croyez-vous que de telles explications vont suffire ? »

Tout cela [était arrivé parce que] (5) l'Impératrice, pensant qu'elle devait, à la brune, se rendre auprès de l'Empereur, [avait eu besoin de ce costume, et] avait déclaré : « Celle qui aura cousu bien vite, je saurai qu'elle m'aime ! »

C'est bien ennuyant quand un messenger va porter une lettre, que l'on envoyait ailleurs, à une personne à laquelle il n'aurait pas fallu la montrer. C'est surtout désagréable quand ce messa-

(1) Myōbou no ménoto. Il n'est pas sûr que *myōbou* soit un nom propre. Cf. S., p. 183, n. 2.

(2) Traduction douteuse. J'ai admis que *youdaké* était l'équivalent de *youkidaké*. Certains auteurs pensent que *youdaké* est l'abrégé de *youmi torou kata no daké*, « le côté où l'on tient l'arc », c'est-à-dire « le côté gauche ».

(3) Voir S., p. 182.

(4) Autre texte : « pendant qu'elles réparaient son erreur à sa place ».

(5) Cf. S., p. 208, n. 8.

Autre texte : « [on dit] que tout cela [était arrivé parce que] l'Impératrice... »

ger, au lieu d'avouer franchement son erreur, discute et soutient fermement [qu'il s'est borné à exécuter les ordres qu'on lui avait donnés. Si je ne craignais alors d'être vue, je ne pourrais m'empêcher de poursuivre et de battre cet homme !

On a planté des lespédèzes (1) ou des érianthes (2), très jolis ; mais lorsqu'on va les admirer, on voit quelqu'un, portant une longue boîte (3), et muni d'une bêche ou d'un autre instrument, qui vient de les arracher à la hâte (4) et s'en va. C'est ennuyant et lamentable ! Si un homme d'assez bon rang était là, le fripon n'agirait pas ainsi ; mais malgré toutes les remontrances qu'on peut lui faire, il s'éloigne en répondant qu'il a seulement pris quelques plantes. Il est inutile de dire combien c'est désagréable !

Un gouverneur de province (5) ou quelque fonctionnaire de cette sorte vient [à vous], et parle rudement (6). Il est tout à fait mortifiant d'entendre cet homme pendant qu'il a l'air de se dire : « On pensera si l'on veut que je suis impoli ; mais que pourrait-on me faire, à moi ? »

Quelqu'un, à qui on ne voulait pas la montrer, vous arrache une lettre, et va la lire dans le jardin. C'est si ennuyant qu'on se lamenterait volontiers. On poursuit le voleur ; mais il faut qu'on s'arrête près du store, et en regardant cet homme, on voudrait pouvoir se précipiter sur lui.

Une dame s'est fâchée à propos de quelque bagatelle ; elle ne s'endort pas à côté de son galant, elle s'agite et finit par le quitter [pour aller s'étendre ailleurs]. L'homme s'approche d'elle tout doucement et essaye de la faire revenir ; mais elle est encore déraisonnable, et d'humeur étrange ; et comme elle se montre trop entêtée, il lui dit : « A votre aise » ; puis il va, plein de ressentiment, s'envelopper dans ses couvertures. Après qu'il s'est couché, comme on est dans la saison froide, la dame, qui n'a qu'un vêtement non doublé, se sent transie. Malheureusement, tout le monde dort ; sans doute, l'homme qu'elle a quitté dort également, et elle ne sait ce qu'elle fera si elle se lève. La nuit est profonde, et la dame reste couchée, pensant qu'elle aurait mieux fait, [puisqu'elle voulait se] fâcher, de quitter [beaucoup plus tôt]

(1) Voir p. 75, n. 1.

(2) Cf. p. 74, n. 9.

(3) *Nagabitsou*.

(4) *Hori ni horité* : « en creusant avec le creuser », « en creusant en creusant ». Voir Aston, *Grammar of the Japanese written language*, p. 110.

(5) *Zouryô*. Cf. S., p. 75.

(6) Autre texte : « Un serviteur d'une puissante famille vient chez un gouverneur de province ou chez quelque fonctionnaire de cette sorte, et il parle rudement... »

le lit [de son ami]. A l'intérieur de la maison, au dehors aussi, elle entend des choses qui résonnent, et elle a peur. Alors, elle se glisse doucement vers son amant, elle tire et soulève la couverture [qui le protège contre le froid] ; mais il fait semblant de dormir, et c'est bien mortifiant pour elle. Et quand il lui dit : « Faites donc encore un peu l'obstinée » !

47. CHOSSES GÊNANTES (1)

On va à la rencontre d'un visiteur, et pendant qu'on cause avec lui, on entend les gens de la famille qui parlent, sans aucune réserve, à l'intérieur de la maison. On ne peut les faire taire, on se sent tout gêné.

Un homme que l'on aime s'enivre complètement, et répète toujours la même chose.

Parler de quelqu'un sans savoir qu'il vous écoute ; même s'il s'agit d'un serviteur qui n'a point d'importance, c'est gênant.

Quand je voyage, ou lorsque je suis tout près [du Palais, pendant un congé], je me sens gênée si je vois mes servantes folâtrer avec [celles de l'endroit où je me trouve].

Des parents choient un enfant qui est laid, mais qu'ils trouvent beau en leur cœur ; ils imitent sa voix, pour répéter à tout le monde ce qu'il a dit.

Un ignorant, devant une personne instruite, prend un air pédant, et cite des noms d'hommes célèbres.

Un homme récite ses propres poésies, que l'on ne trouve pas particulièrement belles, et rapporte les louanges que les gens en ont faites. C'est insupportable !

[La nuit,] quelqu'un qui s'est réveillé raconte une histoire ; à côté de lui, un autre dort avec un sans-gêne stupéfiant.

Devant une personne qui est habile musicienne, quelqu'un, l'air satisfait de lui-même, joue d'une harpe qu'il n'a seulement pas encore su accorder.

Un gendre (2), qui a cessé de bonne heure de venir près [de sa femme], rencontre son beau-père dans un endroit public, où ils devaient aller.

(1) *Katawaraitaki mono*. Voir p. 131, n. 5.

(2) *Mouko*. Cf. p. 82, n. 1.

48. CHOSSES QUI FRAPPENT DE STUPEUR

En nettoyant un peigne, on est arrêté par quelque chose (1), et il se brise.

La voiture dans laquelle on se trouve est renversée ! On pensait qu'une machine aussi lourde, bien établie sur ses roues écartées, resterait toujours debout, et soudain on croit rêver ; on se demande, avec stupéfaction, comment la chose a pu se faire.

Quelqu'un, enfant ou adulte, dit, sans précaution, en présence d'une certaine personne, des choses dont il devrait éviter, par respect, de parler devant elle.

On a passé toute la nuit à attendre quelqu'un qui, pensait-on, devait sûrement venir. A l'aube, on oublie un moment [cet homme] et l'on s'endort ; mais, tout près, un corbeau croasse : « *kō* », et on se réveille brusquement. Le jour est venu. On est frappé de stupeur.

[En jouant] à « égal ou inégal » (2), on se fait prendre le cornet [, parce qu'on a eu deux dés de valeur inégale].

Quelqu'un, en face d'une autre personne, parle avec assurance de choses qu'il ne connaît pas, qu'il n'a ni vues, ni entendues, sans que son interlocuteur puisse discuter avec lui.

Au concours de tir à l'arc (3), on tremble, on tremble, on hésite longtemps ; enfin, la flèche, déplacée, part dans une mauvaise direction.

49. CHOSSES PÉNIBLES

Lors d'une fête (4) ou de l'Énumération des noms des Boudhas (5), il ne neige pas ; mais il pleut tellement que le jour en est obscurci.

Il y a « abstinence au Palais » (6) juste au moment d'une fête ou en quelque occasion de réjouissance.

On se préparait et on se demandait quand arriverait le jour attendu, et voici qu'un empêchement arrête soudain les apprêts.

Voilà longtemps qu'on a pris pour épouse la femme que l'on aimait par-dessus tout, et elle n'a pas encore d'enfant.

(1) Quelque chose qui est pris dans les dents du peigne.

(2) *Tchōbami*. Voir S., p. 133.

(3) Cf. S., pp. 133, 153.

(4) *Sétchi-d.* Voir S., p. 149.

Autre texte : « au moment de la Cinquième fête (*Go-sétchi*). Cf. S., p. 163.

(5) *Boulsoumyō*, au douzième mois. Voir S., p. 164.

(6) Cf. S., p. 145

En pensant qu'il viendrait sûrement, on a envoyé chercher quelqu'un avec qui on désirait faire de la musique, ou à qui on voulait montrer ceci ou cela ; mais il répond qu'il est empêché et ne vient pas. C'est irritant.

Des personnes de même rang, en service au Palais, vont ensemble, hommes et femmes, visiter un temple ou voir quelque chose. Leurs vêtements débordent gracieusement de la voiture, et le spectacle, sans beaucoup d'apprêt, qu'ils offrent, ne doit pas être trop désagréable. Cependant, des gens de la bonne société, à cheval ou en voiture, les rencontrent sans les regarder. C'est tout à fait pénible. [Les personnes qui espéraient être remarquées] se désolent. Elles souhaiteraient avoir été vues par des gens capables de raconter ensuite la chose, ne fût-ce que par des serviteurs qui les auraient considérées avec curiosité. Je ne crois pas qu'une telle pensée soit étrange.

A l'époque de l'abstinence du cinquième mois (1), l'Impératrice se trouvait au palais où sont les bureaux des fonctionnaires qui gouvernent sa Maison. On avait orné spécialement la salle à la double longueur (2) qui est devant la chambre de réserve à l'épreuve du feu (3). Son aspect différait de l'ordinaire, et c'était charmant.

A partir du premier jour du mois, le temps fut pluvieux, le ciel nuageux et sombre, et nous ne savions que faire. [Un jour,] je dis que je souhaitais d'aller entendre le chant du coucou, et toutes les dames, en m'entendant, s'écrièrent bien vite : « Moi aussi ! moi aussi ! » L'une d'elles ajouta que très loin, du côté de Kamo, il y avait un pont dont elle ne pouvait se rappeler le nom ; ce n'était pas le « pont de la Tisserande » (4), il avait un nom plus désagréable que cela. « Chaque jour, affirma-t-elle, le coucou chante dans le voisinage de ce pont. » Une autre lui répondit que la bestiole dont on pouvait entendre là-bas la musique était une cigale (5). Nous décidâmes d'aller à cet endroit, et le matin du cinq, nous donnâmes aux fonctionnaires du Palais de l'Impératrice des ordres pour une voiture. Nous partîmes du poste du nord (6).

(1) *Satsouki no mi-sōji* (abstinence bouddhique, voir S., p. 118). Nous sommes en 995. Cf. S., p. 192.

(2) *Fouta-ma narou tokoro*, une salle dont la longueur était de six mètres environ. Voir S., p. 42, n. 3.

(3) *Nourigomé*. Cf. S., p. 42, n. 10.

(4) *Tanabata*. Voir S., p. 159.

(5) *Higourashi*. Cf. p. 58, n. 2.

(6) C'est-à-dire : « nous sortîmes du Palais par la porte qui est près du poste des gardes, au nord. » Il s'agit de la porte située au milieu du côté septentrional de l'enceinte extérieure du palais réservé. En face de cette porte était le « service de la couture » (*nouïdonoryō*). Voir p. 247, n. 5 ; S., p. 39, n. 5.

en disant : « Nous sommes au cinquième mois, à l'époque des pluies ; on ne nous blâmera pas (1) ! » Quand on amena la voiture, il n'y monta, moi comprise, que quatre dames ; les autres répétaient avec envie : « Si nous prenions une autre voiture, et si nous faisions comme elles ? » Mais l'Impératrice refusa, et nous partîmes sans les plaindre, sans même écouter leurs lamentations. En longeant le terrain des courses (2), nous vîmes une foule en tumulte. Nous demandâmes ce qui se passait, et on nous répondit que les archers s'exerçaient au grand arc (3), et que nous devions rester là un moment pour les regarder. Nous fîmes donc arrêter la voiture. On nous assura aussi que tous les officiers de la division de droite de la garde du corps étaient arrivés ; mais nous ne vîmes personne de cette sorte. Il y avait là seulement quelques fonctionnaires du sixième rang qui marchaient de côté et d'autre, à l'aventure. Nous dûmes que ce n'était pas intéressant, et qu'il nous fallait bien vite continuer notre route. Nous allions, nous allions. Le chemin que nous suivions nous rappelait l'époque de la fête [de Kamo]. C'était ravissant. La maison du seigneur (4) Akinobou (5) se trouvait sur notre route. « Allons-y voir tout de suite ! » s'écria l'une de nous. Nous en fîmes approcher la voiture, et nous descendîmes.

La maison était rustique et très simple. Les panneaux ornés de peintures représentant des chevaux, les paravents de bambou tressé, les stores de jonc (6), tout semblait fait à dessein pour copier les choses du passé. L'édifice, lui-même, était de style commun, petit et mesquin ; il avait cependant son charme, et nous pensions que la voix des coucous qui se répondaient était vraiment assourdissante. Mais, hélas ! l'Impératrice ne l'entendait pas ! C'est seulement en écoutant ces chants que nous pensâmes aux dames qui auraient voulu nous accompagner.

« Quand on est quelque part, nous dit le seigneur Akinobou, il faut voir ce qu'on y fait. » Il envoya chercher beaucoup de riz en épis, et on amena près de nous quelques jeunes personnes qui n'étaient pas déplaisantes, filles des maisons du voisinage. Le Seigneur fit égrener le riz par cinq ou six d'entre elles, pendant que deux autres faisaient fonctionner une machine que je n'avais jamais vue, et qui tournait comme un dévidoir. Tout en la mou-

(1) C'est-à-dire : « on ne nous blâmera pas d'être sorties en voiture par cette porte, car nous pouvons craindre la pluie. »

(2) Cf. S., p. 134.

(3) Cf. S., p. 133.

(4) *Akon'*. Voir S., p. 62.

(5) Oncle maternel de l'impératrice. Cf. S., p. 181, 248.

(6) *Mikouri*. Voir p. 49, n. 9.

vant, ces jeunes filles chantèrent en mesure, d'une si étrange façon que cela nous fit rire et oublier les poésies que nous devions composer à propos du coucou.

On apporta des tables démontables (1), pareilles à celles que l'on voit figurées dans les peintures chinoises, et on nous offrit à goûter ; mais aucune de nous ne fit attention à ce qu'on nous présentait, et le maître de la maison nous dit : « Je vous offre quelque chose de très grossier, à la campagnarde. Quand les visiteurs, dans un endroit comme celui-ci, ne trouvent pas bon ce qu'on leur donne, ils n'ont d'autre ressource que de presser leur hôte pour qu'on les serve à leur goût. Vraiment, les personnes qui viennent ici ne font pas, d'ordinaire, comme vous ! »

Pour nous engager à prendre quelque chose, il ajouta : « J'ai cueilli moi-même ces pousses de fougère (2) » ; mais je lui répondis : « Comment pourrions-nous nous installer côte à côte autour des tables, comme des servantes ? » Ordonnant alors de desservir, il reprit : « [Vous avez raison], vous êtes accoutumées à l'étiquette habituelle en présence de Leurs Majestés. » Pendant que les serveurs s'empressaient d'ôter les mets de dessus les petites tables, et de les présenter convenablement, [un valet de pied] vint nous avertir qu'il allait pleuvoir, et nous montâmes bien vite en voiture.

« Je voudrais cependant, dis-je, composer ici cette poésie ! » mais les autres répliquèrent : « Laissez cela, vous la ferez aussi bien en chemin. » Nous cueillîmes des branches de deutzie (3), toutes fleuries, et nous couvrîmes la voiture de longs rameaux, en plantant ceux-ci dans les stores et dans les côtés. On aurait cru voir un manteau, blanc comme la fleur de deutzie, étendu sur notre voiture. Les hommes qui nous escortaient se mirent, en riant aux éclats, à ficher des fleurs dans chaque interstice des stores de bambou tressé. « Il en manque encore ici, et encore là ! » criaient-ils. Ils en couvrirent complètement la voiture. Nous espérions rencontrer des gens [qui admireraient notre équipage] ; mais nous ne vîmes personne, excepté quelques misérables prêtres et [deux ou trois] hommes du commun qui ne valaient pas qu'on en parlât. C'était vraiment dommage.

Comme nous approchions [de notre résidence], l'une de nous déclara : « Nous ne pouvons cependant pas terminer notre promenade sans qu'on nous ait vues. Il faut faire en sorte que les

(1) *Kakéban*'.

(2) *Shitawarabi*. Cf. S., p. 56.

(3) Voir p. 47, n. 1.

gens parlent de la beauté de notre voiture. » Nous nous arrê tâmes donc près du Palais de la Première avenue (1), et nous envoyâmes demander si le Seigneur gentilhomme de la chambre (2) était là ; nous lui fîmes dire, en même temps, que nous rentrions après être allées entendre le coucou. Le serviteur rapporta les paroles de son maître : « Je viens tout de suite, mesdames, mesdames... » Il ajouta que Kiminobou, qui s'était mis à l'aise dans la salle des vassaux (3), passait un pantalon à lacets. Nous répondîmes que nous ne pouvions pas attendre, et la voiture partit, en courant, vers la Porte de la Terre (4). Cependant, le Gentilhomme nous poursuivit en hâte (5). Il s'était habillé, je me demande en combien de temps, et bouclait sa ceinture en chemin. Plusieurs de ses suivants et de ses valets couraient avec lui, sans avoir pris le temps de se chauffer. [Nous dûmes au conducteur] d'aller plus vite (6), et nous étions arrivées, en nous hâtant, à la Porte de la Terre, quand Kiminobou nous rejoignit, essoufflé, hors de lui. Là seulement, il remarqua comme notre voiture était décorée. « Quand je la regarde, s'écria-t-il en riant, je ne puis absolument pas croire qu'il y ait dedans des personnes réelles. Descendez donc, que je voie un peu ! » Les hommes qui l'avaient suivi se mirent à rire de sa plaisanterie. « Et vos poésies, ajouta-t-il, comment sont-elles ? je voudrais bien les entendre. » Mais je répliquai que nous devions en donner la primeur à l'Impératrice. Pendant que nous parlions, il commença à pleuvoir fort, et Kiminobou déclara : « Je me demande pourquoi cette Porte de la Terre n'est pas comme les autres, et pourquoi on n'y a pas mis de toit. Aujourd'hui, c'est vraiment désagréable », puis ensuite : « Comment vais-je rentrer ? j'ai couru jusqu'ici, en pensant seulement à arriver à temps, sans prendre garde qu'on pouvait me voir. Ah ! il faut maintenant que je m'en retourne et j'en suis désolé ! — Allons, lui répondis-je, venez avec nous jusqu'au Palais. — Comment, s'étonna-t-il, pourrais-je y aller avec un bonnet laqué ? — Envoyez chercher une autre coiffure ! » lui dis-je alors. La pluie continuait à tomber à verse, et nos hommes, qui n'avaient pas de chapeaux de pluie (7), tirèrent notre voiture (8), aussi vite

(1) *Itchijoin'*. Cf. p. 17, n. 9.

(2) *Jijou* (voir S., p. 67). Ici Foujiwara Kiminobou. Cf. S., pp. 176, 245.

(3) *Sabouraidokoro*. Voir p. 66, n. 1.

(4) *Tsoutchi-mi-kado*. Cf. S., p. 39.

(5) Autre texte : « nous poursuivit en criant : « Un moment ! un moment ! »

(6) Le texte a ici : *tokou yarédo* (bien que la voiture allât vite). J'ai préféré lire *tokou yaré to*. Voir p. XIII, n. 3.

(7) *Kaça*. Ce mot signifie également « parapluie ». Le chapeau de pluie est un grand chapeau de paille.

(8) La voiture était dételée à l'entrée du Palais, et ensuite tirée par les valets.

qu'ils purent, pour la faire entrer. On apporta, du Palais de la Première avenue, un parapluie à Kiminobou. Il le prit, et s'éloigna en regardant à tout moment en arrière. Cette fois, il marchait à pas lents, et semblait mélancolique. Il emportait seulement [, pour garder le souvenir de la rencontre,] un rameau de deutzie. Qu'il était amusant de le voir !

Quand nous fûmes arrivées devant elle, l'Impératrice nous demanda comment tout s'était passé. Les dames qui, d'un œil d'envie, nous avaient vues partir, boudaient et restaient maussades ; mais toutes se mirent à rire quand nous racontâmes de quelle façon le Gentilhomme de la chambre, de la famille Foujiwara, avait couru sur la grand'route de la Première avenue.

« Eh bien ! demanda l'Impératrice, où sont vos poésies ? » Comme nous lui narrions notre promenade, et lui confessions que nous n'avions rien fait, elle dit : « C'est bien regrettable. Les courtisans peuvent entendre parler de votre excursion. Comment leur avouer que vous êtes revenues sans rapporter un joli poème ? Vous auriez dû en composer un là-bas pendant que vous écoutiez le coucou ; mais vous avez voulu faire trop de cérémonies, et le charme qui vous enivrait s'en est allé. Cela ne vous ressemble guère ! Maintenant que vous êtes ici, composez quelque chose. Je n'ai pas besoin d'insister ! » Nous pensions qu'elle avait raison, et nous étions désolées. Cependant, alors que nous nous consultations mutuellement pour faire une poésie, on nous apporta, de la part du Gentilhomme de la chambre, de la famille Foujiwara, ce poème, écrit sur une mince feuille de papier, blanche comme la fleur de deutzie, et attachée au rameau qu'il avait emporté en nous quittant :

« Si j'avais su
Que vous alliez
Entendre le chant
Du coucou, mon cœur
Vous aurait accompagnées (1). »

[Je pensai que le messager] attendait sans doute une réplique, et j'envoyai chercher un encrier dans notre chambre ; mais l'Impératrice m'ordonna : « Prenez vite celui-ci, et dépêchez-vous de répondre », et après avoir mis du papier dans le couvercle, elle me passa son écritoire. Je dis à Saishō (2) d'écrire ; mais elle me répondit que c'était à moi de le faire. Pendant ce temps, le

(1) Cf. S., p. 230.

(2) Voir S., pp. 181, 254.

ciel s'était obscurci ; la pluie se mit à tomber et le tonnerre gronda de façon si effrayante que nous ne pensâmes plus à rien. On descendit bien vite les stores. Au palais où sont les bureaux des fonctionnaires qui gouvernent la Maison de l'Impératrice, on rabattit même les jalousies par-dessus les fenêtres de treillis, et, dans l'affolement où nous étions, nous oubliâmes la réponse que nous devions faire à la poésie de Kiminobou.

Le tonnerre gronda si longtemps que le soir était venu quand il commença à se calmer. Nous reprenions, cependant, notre papier, en pensant composer cette fois notre réplique, lorsqu'une foule de gens, de hauts dignitaires, vinrent parler de l'orage ; nous allâmes à la façade de l'ouest (1) pour les saluer, puis nous songeâmes à notre poésie. Les autres dames déclarèrent que c'était à la personne à laquelle un poème était adressé de s'occuper de la réponse, et elles ne s'en soucièrent plus. « Il faut croire, m'écriai-je en riant, que ce jour n'a pas été destiné à la poésie dans les mondes antérieurs (2). C'est triste ! nous n'avons plus, maintenant, qu'à garder un silence absolu sur notre excursion d'aujourd'hui ! » Mais l'Impératrice dit d'un air fâché : « Même à présent, aucune de celles qui sont allées là-bas ne va-t-elle rien dire ? Vous pourriez cependant trouver quelque chose. C'est sans doute que vous vous êtes mis en tête de ne pas composer de poème ! » C'était bien amusant. « Pourtant, fis-je remarquer, il est maintenant terriblement difficile pour nous d'imaginer une poésie ! » L'Impératrice repartit : « Est-ce vraiment si terrible ? » Mais nous renonçâmes à composer quoi que ce fût.

Deux jours plus tard, nous vîmes à parler de ce qui s'était passé ce jour-là, et Saishō demanda : « Comment trouviez-vous ces pousses de fougère que notre hôte affirmait avoir cueillies lui-même ? — Voilà ce dont vous vous souvenez ! » dit en riant l'Impératrice, et elle écrivit ces deux vers sur une feuille volante :

« Elle pense avec amour
Aux pousses de fougère (3). »

Puis elle nous ordonna de composer un début pour cette poésie. C'était ravissant. J'écrivis ces lignes, que je présentai à Sa Majesté :

« Plus même qu'au chant
Du coucou
Qu'elle était allée écouter (4). »

(1) Du *Shiki no mizōshi* (cf. S., p. 39).

(3) Cf. S., p. 220.

(2) *Soukouché*. Voir S., pp. 107, 264.

(4) Voir S., p. 220.

« Vous n'avez pas honte, dit ma maîtresse en riant [de nouveau], comment osez-vous seulement parler du coucou ? » Malgré mon embarras, je répondis : « Que pouvez-vous me reprocher ? Je pense que jamais plus je ne composerai de ces poésies. Si, chaque fois que les gens prépareront des poèmes, en quelque occasion, vous devez m'ordonner d'en écrire un, il me semble que je ne puis rester à votre service. Comment donc, alors qu'il ne m'est pas seulement possible de compter les syllabes, pourrais-je composer, au printemps, une poésie sur l'hiver ; en hiver, un poème sur le printemps ; ou chanter les chrysanthèmes quand fleurissent les pruniers ? Je suis la descendante d'hommes qui ont mérité d'être appelés des poètes (1), et, si je tourne quelques vers qui soient un peu supérieurs à ceux des autres, les gens déclarent : « Parmi les poésies composées en cette circonstance, c'est vraiment la sienne qui est la meilleure ; mais il faut ajouter qu'elle est la fille d'un tel ! » Voilà, sans doute, qui peut m'encourager ! Si, bien qu'on n'ait aucune disposition spéciale, on se croit quelque chose comme un poète, et si l'on se hâte de griffonner des vers dès que l'occasion s'en présente, c'est triste pour la mémoire des ancêtres défunts ! » Comme je parlais de la sorte, sincèrement, à l'Impératrice, elle se mit à rire, puis elle répliqua : « S'il en est ainsi, faites à votre idée. Je ne vous demanderai plus de rien composer » ; et je me sentis soulagée d'un grand poids. « Maintenant, me disais-je, je ne me tourmenterai plus pour imaginer des poésies ! »

Or, le Seigneur ministre du centre (2) faisait, à ce moment-là, de grands préparatifs pour la nuit du Singe (3). Comme la nuit s'avancait, il dit aux dames d'écrire des poèmes sur un sujet qu'il proposa. Toutes furent dans la joie, et en composèrent à l'envi. Pendant ce temps, j'étais auprès de l'Impératrice, avec laquelle je causais. Je ne lui parlais pas des poésies ; mais le Ministre, en me voyant, m'interpella : « Pourquoi restez-vous ainsi à l'écart, sans composer de poème ? Prenez donc le sujet ! » Je répondis : « J'ai obtenu la permission d'agir à ma guise, et comme je n'ai pas à écrire des vers, je ne m'inquiète plus de tout cela ! Voilà, s'écria-t-il, qui est étrange ! En vérité, une pareille chose est-elle possible ? Comment l'Impératrice a-t-elle pu vous accorder cette permission ? Cela ne peut absolument pas être ! Peu importe, je ne me soucie pas de ce que vous ferez une autre fois ; mais ce soir, il faut que vous composiez quelque chose ! » Bien qu'il me

(1) Cf. S., pp. 184 et suivantes.

(2) *Outchi no ôidono*. Voir S., p. 64. Ici Foujiwara Korétchika. Cf. S., pp. 178, 245.

(3) *Koshin*. Voir S., p. 165 (il fallait passer cette nuit-là sans dormir).

pressât ainsi, je ne fis pas la moindre attention à ce qu'il me disait.

Cependant, alors que les autres dames présentaient ce qu'elles avaient fait, et qu'on jugeait leurs compositions, l'Impératrice écrivit ce court billet, et me le donna :

« Allez-vous manquer,
Vous que l'on nomme
La descendante
De Motoçouké (1),
Au concours de poésies de ce soir (2) ? »

C'était vraiment d'un charme sans pareil, et comme je riais très fort, le Ministre me demanda : « Qu'est-ce là, qu'est-ce là ? » Je répondis par ce poème :

« Si je n'étais celle
Qu'on appelle
Sa descendante,
J'aurais, la première,
Composé ce soir une poésie (3). »

Et je dis à l'Impératrice : « Si je n'avais pas à garder cette réserve, je vous présenterais, de moi-même, mille poésies ! »

Un jour où il y avait, auprès de l'Impératrice, de nombreuses personnes, des parents de Sa Majesté, des princes, des gentilshommes, j'étais appuyée contre un pilier de la chambre située sous l'appentis, et je causais avec les dames, quand ma maîtresse me jeta un billet. Je l'ouvris et je lus. « Dois-je vous aimer, oui ou non, me demandait-elle. Si je ne puis vous donner la première place dans mon cœur, que dois-je faire ? » Sans doute m'écrivait-elle cela parce qu'une fois, devant Sa Majesté, j'avais dit, dans le cours de la conversation : « Que peut valoir d'être aimée si l'on n'est pas la première parmi toutes ? Je préférerais me voir haïe ou maltraitée. Si je devais être la deuxième ou la troisième, j'aimerais mieux mourir pour éviter une telle disgrâce. Il faut que je sois la première ! » Et les dames, en riant, s'étaient écriées : « C'est la règle de la doctrine unique [que vous nous récitez là] (4) ! »

(1) Cf. S., p. 187.

(2) Voir S., p. 226.

(3) Cf. S., p. 220.

(4) Allusion à un passage d'un livre sacré des bouddhistes. Voir S., p. 278.

L'Impératrice m'ayant donné un pinceau et du papier, j'écrivis ces lignes, que je lui présentai :

« Parmi les sièges de lotus des neuf degrés [qui sont au Paradis],

Même le dernier [me suffirait] (1). »

[Il faut croire,] déclara l'Impératrice, que vous êtes complètement découragée ! C'est très mal ainsi. Continuez donc plutôt à penser comme vous aviez d'abord dit. Mon sentiment, répliquai-je, change avec la situation des gens qui peuvent m'aimer ». Mais Sa Majesté ajouta : « C'est fort mal répondu ; vous préférerez assurément être la première, même dans le cœur des plus nobles personnes », et j'en fus ravie.

[Un jour (2).] le Seigneur deuxième sous-secrétaire d'État (3) était venu voir l'Impératrice. Il lui présenta l'éventail qu'il tenait, en lui disant : « Cette fois, j'ai trouvé une merveilleuse carcasse d'éventail. Je désirerais la faire recouvrir ; mais je ne veux pas d'un papier ordinaire, et j'en cherche un qui puisse convenir. — Comment est donc cette carcasse ? » demanda l'Impératrice, et Takaié répondit, avec de l'orgueil dans la voix : « Elle est tout à fait superbe, les gens assurent qu'on n'a encore jamais vu une carcasse comme celle-ci, et vraiment une pareille chose n'a jamais existé. — Alors, m'écriai-je, ce n'est pas une carcasse d'éventail, c'est une carcasse de méduse ! (4) — Voilà, répliqua-t-il en riant, ce que je voulais dire. »

J'aurais pu placer une telle histoire parmi les « choses gênantes » (5) [Sans doute ferais-je mieux de la taire] ; mais tout le monde m'a recommandé de ne rien omettre : comment donc ne la noterais-je point ?

C'était pendant une période de pluies continuelles, et il pleuvait aussi ce jour-là. Le Troisième fonctionnaire du Protocole, Noboutsouné (6), vint au palais de l'Impératrice pour apporter une lettre de l'Empereur, et, comme d'habitude, on sortit un

(1) Cf. S., p. 278.

(2) En 995 ou en 996. Voir S., p. 192.

(3) Foujiwara Takaié, frère de l'impératrice. Cf. S., pp. 178, 246.

(4) *Kouraghé*. Pour une légende relative à ce mollusque, voir [S., p. 353, n. 4]. Revon, *Shinnoïsme*, p. 234, n. 5.

(5) *Katawaraitaki mono*. Voir le chapitre XLVII (p. 121). *Katawaraitaki* signifie proprement : « douloureux, gênant pour ceux qui sont à côté ». Les compagnes de Séi, qui l'entendent raconter son trait d'esprit, pourraient en ressentir de l'embarras. Elles lui recommandent cependant de le noter.

(6) Foujiwara Noboutsouné. Cf. S., pp. 180, 247.

coussin [pour le messenger]. Il s'assit sur le plancher et rejeta le coussin encore plus loin qu'à l'ordinaire (1). « A quoi donc est destiné ce coussin ? » demandai-je, ce qui fit rire Noboutsouné. « Si l'on montait dessus alors qu'il pleut tellement, dit-il, on le salirait, la trace des pieds y resterait marquée, et ce serait fort déplaisant. — Quoi, m'écriai-je,

{ il n'est pas là pour qu'on s'essuie les pieds ? »
{ ce n'est pas un coussin (2) ? »

Cependant, il me répondit que ce n'était pas mon esprit qui m'avait fait parler, et que si lui, Noboutsouné, n'avait rien dit de la trace des pieds, je n'aurais pas imaginé ce jeu de mots. Il était vraiment amusant de l'entendre répéter cela ; mais les louanges exagérées qu'il s'accordait lui-même [finirent par] m'importuner, et je racontai l'histoire suivante à ma maîtresse :

« Il y a bien longtemps vivait, au palais de la Grande Impératrice (4), une servante fameuse, appelée Énoutaghi (3). A l'époque où Foujiwara no Tokikara (5), qui devait mourir gouverneur de Mino, était encore chambellan, il passa un jour dans un endroit où se trouvaient plusieurs servantes, et dit : « Alors ! c'est celle-ci la célèbre Énoutaghi ; pourquoi son apparence ne répond-elle pas à son nom ? — D'après le vôtre, répliqua-t-elle, votre aspect doit dépendre du temps ! » On pouvait choisir ses adversaires, Énoutaghi se tirait avec honneur de toutes les difficultés. Les courtisans et les hauts dignitaires eux-mêmes disaient que c'était quelque chose d'amusant. Au reste, l'histoire est vraisemblable ; elle a été transmise ainsi jusqu'à nous (6). »

Noboutsouné reprit alors : « [Il en est, de ceux dont vous venez de parler,] comme [de nous deux]. C'est Tokikara qui avait fourni [à Énoutaghi, d'avance,] sa réponse. [Pour moi,] je suis capable de composer un poème, chinois ou japonais, quel que soit le sujet qu'on me propose. — En vérité, répliquai-je, c'est à ce point ! Puisque vous êtes si habile, je vais vous donner un sujet, et vous composerez, s'il vous plaît, une poésie japonaise. — C'est parfait,

(1) En présence de l'impératrice, le messenger, par respect, ne s'asseyait pas sur le coussin, mais à côté.

(2) Pour le calembour indiqué par l'accolade, voir S., p. 353, n. 5.

(3) *Ōghiçai*, *Ōkiçai*. Foujiwara Yaçouko, épouse de l'empereur Mourakami. Cf. S., pp. 173, 182.

(4) *Énoutaghi* paraît signifier : « vomissement de chien ». Voir S., p. 352, n. 11.

(5) Cf. S., p. 180. Son nom semble vouloir dire : « suivant le temps ».

(6) J'ai choisi, ici, le texte donné par M. Kanéko (p. 534). Celui de M. Mizogoutchi (p. 387) peut être interprété comme il suit : « [on peut croire ce que je raconte,] on a répété jusqu'à notre époque que cela paraissait vrai ».

répondit-il ; mais que ferais-je d'un seul sujet. Je composerais, tout aussi bien, quantité de poèmes ! »

Comme il parlait ainsi, l'Impératrice lui proposa un sujet ; mais il s'en alla, en déclarant que c'était terrible, et qu'il se retirait.

« Il a, dit quelqu'un, une affreuse écriture, qu'il se serve des caractères chinois ou qu'il emploie le syllabaire japonais ; et les gens en rient. C'est pourquoi il s'est enfui comme il a fait. » Cela nous amusa encore.

[Un jour,] au temps où Noboutsouné était intendant du service des fabrications du Palais (1), il envoya porter à je ne sais quel [ouvrier] un croquis représentant certain objet [à fabriquer]. « Voici comment ce doit être fait », avait-il ajouté en caractères chinois. Jamais je n'avais vu un pareil griffonnage, quand cette horreur me tomba sous les yeux, et j'écrivis à côté : « Si l'on travaille de cette façon, [le résultat] ne peut manquer d'être singulier ! » J'envoyai le croquis aux appartements de l'Empereur, où les gens se le passèrent de l'un à l'autre pour le regarder, et en firent des gorges chaudes, ce qui mit Noboutsouné fort en colère, et m'attira son ressentiment.

Quand la Princesse du Palais de la belle vue (2) entra au palais du Prince héritier, il n'y eut aucune des cérémonies qui ne fût splendide.

Elle était arrivée le dix du premier mois (3), et elle avait envoyé de nombreuses lettres à notre maîtresse ; mais les deux sœurs ne s'étaient pas rencontrées. Cependant, le dix du deuxième mois, un message annonça que la Princesse allait venir voir l'Impératrice. On décora les appartements encore mieux que d'ordinaire, on nettoya, on arrangea tout avec un soin particulier, et les dames firent, elles aussi, de grands apprêts. La Princesse arriva vers le milieu de la nuit, et bientôt le jour vint. On avait préparé la chambre à la double longueur (4) qui est à l'est du Palais de la gloire ascendante (5). Le lendemain matin, de très bonne heure,

(1) *Tsoukoumodokoro no bétto*. Voir S., p. 70.

(2) Cf. p. III, n. 4 ; p. 116, n. 3.

(3) En 995. Voir S., p. 191, n. 10.

(4) *Fouta-ma*. Cf. p. 123, n. 2 ; et S., p. 42, n. 3.

(5) Noter dans l'original (Mizogoutchi, p. 390 ; Kanéko, p. 539), la forme *hin'gashi* (pour *higashi*), « orient ».

Autre texte : « la chambre à la double longueur, située sous un appentis du Palais de la gloire ascendante ». Pour ce Palais (*Tôkwadén'*), voir S., p. 40.

on releva les fenêtres de treillis, et, à l'aurore, le Seigneur [maire du palais] et son épouse (1) arrivèrent, dans la même voiture.

La place de l'Impératrice se trouvait au sud (2) de la salle. Un paravent haut de quatre pieds avait été dressé de l'est à l'ouest, la face tournée vers le nord ; [derrière,] on avait mis, pour Sa Majesté, un coussin sur une natte, et on n'avait apporté qu'un seul brasier, destiné à notre maîtresse. Du côté sud du paravent, devant le dais, se tenaient des dames en foule.

C'est là qu'on coiffa l'Impératrice, et, pendant ce temps, elle me demanda si je connaissais la Princesse du Palais de la belle vue. « Comment [aurais-je pu la voir], répondis-je ; c'est à peine si je l'ai aperçue, de dos, le jour des Offrandes, au Temple Shakouzen'ji (3). Venez donc, me dit alors Sa Majesté, près de l'intervalle qu'il y a entre le pilier et le paravent, et regardez en vous mettant derrière moi. N'est-elle pas bien jolie ? » Je fus ravie, et sentant croître le désir que j'avais de voir la Princesse, je me demandai quand [je pourrais l'admirer à mon aise].

On venait de mettre à l'Impératrice des manteaux couleur de prunier rouge, l'un d'étoffe façonnée (4), le deuxième de tissu broché (5), et un autre écarlate, de soie foulée, par-dessus un vêtement fait de trois étoffes superposées (6). « Vraiment, murmura-t-elle, l'écarlate-foncé va bien avec la couleur de prunier rouge ? En ce moment, on ne devrait pas porter de vêtements de cette dernière nuance ; j'en ai mis cependant, parce que je déteste le vert-clair et les couleurs de cette sorte ; mais la teinte ne s'accorde pas avec l'écarlate ! » Malgré ces paroles, je ne découvrais en elle rien qui ne fût superbe. La nuance de son teint s'accordait justement avec celle des habits qu'on lui avait passés, et tout en la contemplant, j'étais impatiente de voir si l'autre jolie princesse (7) me charmerait autant qu'elle.

L'Impératrice se glissa (8) près du paravent, jeta un coup d'œil sur la salle, et déclara : « Ces préparatifs semblent mal faits. Voilà

(1) *Oué*, « la Haute dame », « la Noble dame ». Pour Takako, épouse de Mitchitaka, voir S., pp. 181, 252.

(2) Remarquer, dans ce chapitre, la précision avec laquelle Séi indique l'orientation. Cf. S., p. 20, n. 2.

(3) Voir pp. 257 et 274.

(4) Orné de « dessins profonds », *katamon'*. Cf. S., p. 54.

(5) Orné de « dessins superficiels », *oukimon'*. Voir S., p. 54.

(6) Autre texte : « On venait de mettre à l'impératrice des habits couleur de prunier rouge, l'un d'étoffe façonnée, le deuxième de tissu broché, par-dessus un costume écarlate, de soie foulée, fait de trois étoffes superposées. »

(7) La Princesse du Palais de la belle vue.

(8) Le verbe traduit ici est le verbe composé *izari-izourou* (sortir, aller en se traînant). Pour comprendre pourquoi Séi l'emploie, il faut penser à la manière dont s'assoient les Orientaux.

un travail dont vous ne devez pas être contentes. » Il était amusant d'observer les dames tandis qu'elles l'écoutaient avec attention. La chambre (1) était largement ouverte, et on voyait tout, très bien.

La Noble Dame (2) portait un manteau blanc et, l'un sur l'autre, seulement deux vêtements de soie empesée, écarlate. On aurait dit qu'elle avait une jupe d'apparat comme en mettent les dames d'honneur. En relevant cette jupe, elle alla vers le fond de la pièce, et comme elle était tournée vers l'est, je n'apercevais que son costume.

La Princesse du Palais de la belle vue était un peu plus loin, au nord, et elle regardait le sud. Elle avait de nombreux vêtements de dessous, couleur de prunier rouge, les uns foncés, les autres clairs; un vêtement de damas [violet-]foncé; un habit de tissu écarlate-sombre, tirant un peu sur le rouge, et un manteau vert-clair, d'étoffe façonnée, qui la rajeunissait encore. Elle gardait le visage caché derrière son éventail, et elle était tout à fait jolie. En vérité, elle était ravissante.

Le Seigneur [maire du palais] portait un manteau de cour [violet-]clair, un pantalon à lacets de tissu vert-tendre, et un vêtement de dessous écarlate. Il était tourné de notre côté, le dos appuyé contre un pilier de la chambre située sous l'appentis, et attachait les cordons du collet de son manteau. Il souriait de plaisir en voyant combien les princesses[, ses filles,] étaient belles, et il plaisantait comme il avait coutume de faire.

La Princesse du Palais de la belle vue était là, assise, aussi jolie qu'une figure de tableau. Mais, avec son air calme, avec la grâce de son visage déjà moins juvénile, dont la couleur écarlate de son vêtement faisait valoir la nuance, l'Impératrice paraissait si belle qu'on se demandait encore, après avoir vu la Princesse, comment aurait pu exister, au monde, une personne aussi charmante que Sa Majesté. »

On apporta l'eau pour les mains (3). Pour la Princesse du Palais de la belle vue, cette eau fut apportée, je crois, par deux demoiselles d'honneur (4) et quatre servantes (5), qui passèrent par le Palais de l'universel éclat (6) et par celui de l'honorable apparence (7). Dans la galerie qui était en deçà de la salle située sous

(1) *Mizōshi*. Je suis, ici, le texte de M. Kanéko (p. 541). Dans *Mizogoutchi* (p. 392), on a : « le panneau (*mi-sōji*) était largement ouvert ». Voir, du reste, p. 8, n. 1.

(2) *Oué*. Cf. p. 134, n. 1.

(3) *Tchōzou*.

(4) *Warawa*.

(5) *Shimozoukaé*. Voir le « service de l'eau » (*moitori*) dans S., pp. 69, 73.

(6) *Sén'yōdén*. Cf. S., p. 40.

(7) *Jōgwadén*. Cf. S., p. 40.

l'appentis à la chinoise (1), se tenaient seulement six dames. A cause de l'étroitesse de la galerie, la moitié de celles qui avaient escorté la Princesse étaient ensuite retournées au palais de leur maîtresse.

[Les demoiselles d'honneur] semblaient merveilleusement jolies, avec leurs vestes couleur de cerisier, et leurs vêtements de dessous vert-tendre ou prunier-rouge. Leurs vestes avaient de longues traînes, et il était ravissant de les voir prendre la bassine d'eau, des mains des servantes, et la présenter à la Princesse. Près de celle-ci, se tenaient les dames Shōshō (2), la fille du chef des écuries Soukémaça, et Saishō (3), la fille du Dignitaire du troisième rang de Kitano. Les manteaux chinois de ces deux dames débordaient sous le store, et je les regardais, charmée par leur beauté.

Cependant, les « demoiselles de la Cour » (4) chargées de présenter l'eau à Sa Majesté avaient des jupes de tissu vert, plus foncé vers la bordure, des manteaux chinois, des rubans de taille et des ornements d'épaule, et leurs visages étaient bien poudrés de blanc. Les servantes leur passaient les ustensiles nécessaires. Tout cela, fait suivant les règles de l'étiquette, à la mode chinoise, était ravissant.

Quand approcha le moment du déjeuner, vint une coiffeuse (5) qui arrangea les cheveux des dames-chambellans (6) et ceux des femmes chargées de présenter les mets à Sa Majesté. Mais pendant ce temps, on poussa de côté le paravent qui partageait la salle en deux, et moi qui regardais furtivement, [cachée derrière ce paravent,] j'étais de l'humeur d'un sorcier à qui l'on eût enlevé son manteau d'invisibilité (7). Je ne me sentais pas rassasiée par le spectacle que j'avais pu voir, et j'étais désolée. J'allai me mettre auprès d'un pilier, et j'épiai par l'intervalle que laissaient entre eux le store et l'écran ; mais la traîne de mon habit, ma jupe d'apparat, mon manteau chinois, débordaient devant le store. Le Seigneur [maire du palais] vit qu'il y avait là quelqu'un, et dit d'un air de blâme ; « Quelle est donc cette personne que j'aperçois [comme] au travers d'un brouillard (8) ? — C'est sans

(1) Cette salle se trouvait au milieu du passage qui réunissait le Palais de la gloire ascendante et celui de l'honorable apparence. Voir S., p. 40. « En deçà » veut dire : « du côté de cette pièce qui était le plus rapproché du Palais de la gloire ascendante. »

(2) Cf. S., p. 180.

(3) Voir S., p. 181.

(4) *Ounémé*. Cf. S., p. 73.

(5) *Migoushiaghé*. Voir S., p. 73.

(6) *Kourōdō*, pour *nyōkourōdo*. Cf. S., p. 72.

(7) *Kakourémino*. Voir S., p. 119.

(8) Allusion possible à une poésie. Cf. S., p. 283.

Autre texte : que j'aperçois par cette fente, dans le coin ? »

doute, répondit l'Impératrice, Shōnagon' qui sera venue admirer notre réunion » ; et le Seigneur s'écria : « Ah ! j'en suis honteux ; Shōnagon' est une de mes vieilles connaissances ; elle a pu penser, en les voyant, que j'avais des filles très laides ! » La fierté épanouissait son visage.

[Après le déjeuner de l'Impératrice,] on apporta aussi celui de la Princesse du Palais de la belle vue, et le Seigneur dit encore : « Il y a de quoi être jaloux ; je crois que toutes ces dames sont servies. Qu'elles mangent bien vite, et donnent seulement les restes de leur repas au vieillard et à la vieille femme (1) ! » Il ne fit que plaisanter ainsi toute la journée. Le Premier sous-secrétaire d'État (2) et le Capitaine du troisième rang (3) arrivèrent, amenant Matsoughimi (4). Le Seigneur, qui les attendait avec impatience, prit l'enfant dans ses bras, et le fit asseoir sur ses genoux. C'était charmant. Sur l'étroite [véranda], les deux jeunes gentilshommes se trouvaient gênés, et le vêtement de dessous de leur costume de cour traînait et s'étendait sur le sol. Le Seigneur premier sous-secrétaire était d'une beauté superbe, le Seigneur capitaine avait un air dégagé qui me charmait (5), et en les considérant, jolis tous les deux, [je pensais que] si une telle splendeur était naturelle pour le Seigneur [maire du palais, qui appartenait à une famille illustre], il fallait vraiment que la vie antérieure de son épouse eût été exemplaire (6).

Le Seigneur dit à ses fils de s'asseoir sur des coussins de paille ; mais ils répondirent qu'ils devaient aller à leur service, et ils se levèrent bien vite (7).

Un peu plus tard, vint, comme messenger de l'Empereur, un « troisième fonctionnaire du Protocole » ; je ne sais plus comment il se nommait. On mit un coussin dans la chambre qui était au nord de la salle (8) où l'on rangeait les tables, et le messenger alla s'y asseoir. Ce jour-là, l'Impératrice envoya bien vite sa réponse. On n'avait pas encore rentré le coussin, quand arriva le Lieutenant de la garde du corps, Tchikayori (9), porteur d'un message du Prince héritier [pour la Princesse du Palais de la

(1) Mitchitaka plaisante, et parle de lui-même et de son épouse. Voir p. 158, n. 1.

(2) Foujiwara Korétchika. Cf. S., pp. 178, 245.

(3) Foujiwara Takaïé. Voir S., pp. 178, 246.

(4) Un enfant, fils de Korétchika. Cf. S., pp. 179, 254.

(5) Traduction très libre de la forme adverbiale *rorojōu* (Mizogoutchi, p. 399). Le sens est : « le seigneur capitaine semblait avancé pour son âge » (il avait alors seize ans, et son frère Korétchika vingt et un).

(6) Voir p. 158, S., p. 264.

(7) Nous avons vu qu'ils étaient assis sur la véranda (*sounoko* ; S., p. 42).

(8) *Mono-yadori*. Cette salle dépendait de la cuisine.

(9) Foujiwara Tchikayori, frère de l'impératrice. Cf. S., p. 178.

belle vue]. Il lui remit sa lettre, et comme la véranda de la galerie était étroite, on mit un coussin sur la véranda située de ce côté [du palais] (1).

Le Seigneur, son épouse, l'Impératrice, prirent la missive et la lurent l'un après l'autre. Le Seigneur déclara qu'il fallait répondre bien vite ; mais la Princesse du Palais de la belle vue ne se hâtait pas de le faire, et son père lui dit : « Sans doute n'écrivez-vous pas parce qu'on vous regarde ? Autrement, vous auriez répondu sur-le-champ, de vous-même ! » J'étais ravie de le voir, souriant doucement pendant que la Princesse (2) rougissait un peu. Puis, la Noble Dame lui ayant, elle aussi, dit de se dépêcher, la Princesse se tourna vers le fond de la salle, et se mit à écrire. La Noble Dame s'approcha de sa fille, elles préparèrent toutes deux la réponse ; la Princesse en semblait encore plus gênée. On avait fait passer, par-dessous le store, de la part de l'Impératrice, un habit de dessus et un pantalon de tissu vert-clair [destinés à récompenser le messenger], et le Capitaine du troisième rang (3) les lui donna ; mais l'homme en parut fâché et s'en alla (4). Matsoughimi racontait toutes sortes de choses, gentiment, et tout le monde le caressait. « On pourrait sans doute, dit le Seigneur [maire du palais], le présenter comme l'enfant de l'Impératrice ! » Mais, en vérité, je me demandais, en l'écoutant, pourquoi Sa Majesté n'avait pas encore eu le bonheur de donner le jour à un Prince Impérial, et cela m'emplissait le cœur d'inquiétude (5).

Vers l'heure du Mouton (6), avant qu'on eût seulement eu le temps de dire que les serviteurs étendaient un chemin de nattes (7), l'Empereur entra, avec un bruissement [d'étoffes] (8). L'Impératrice vint à lui, et ils allèrent directement sous le dais (9). Les dames, aux robes bruissantes, parurent se retirer, par respect, dans la chambre qui est à la face méridionale du palais. Dans la

(1) C'est-à-dire sur la véranda (*sounoko* ; S., p. 42) de la face orientale du Palais de la gloire ascendante. (La scène se passe dans une salle située à l'est de ce palais ; voir p. 133.)

(2) *On' omolé*, littéralement : « le noble visage [de la Princesse] ».

(3) Quel est ce capitaine ? Nous avons lu que le capitaine du troisième rang [Takaïé, p. 137], assis sur la véranda avec son frère, s'était levé, bien vite, parce qu'il devait aller s'acquitter de quelque devoir (p. 137). Cf. p. 139, n. 4.

(4) Autre texte : « ...mais l'homme les prit d'un air fâché et s'en alla. »

(5) Le prince Atsouyaçou, fils de Sadako, naquit seulement près de cinq ans plus tard (voir S., p. 172).

(6) Vers quatorze heures (cf. S., p. 19).

(7) Devant l'entrée.

(8) Autre traduction : « ...il courut un frémissement parmi les assistants, et l'Empereur entra. »

(9) *Tcho* peut être écrit ici (Mizogoutchi, p. 404) pour *tchōdai* (dais), ou pour *kitchō* (écran). Si l'on adopte le dernier sens, il faut traduire : « derrière l'écran ».

galerie, se tenaient des courtisans, en très grand nombre ; le Seigneur [maire du palais] fit venir des fonctionnaires de la Maison de l'Impératrice, et leur donna l'ordre d'apporter des fruits et différentes choses pour prendre avec du vin de riz (1). « Que tout le monde s'enivre ! » dit-il ; et, à la vérité, tous s'enivrèrent. Pendant que les courtisans discutaient avec les dames, ils se trouvaient mutuellement comiques.

L'Empereur se leva alors que le soleil se cachait à l'horizon, et fit appeler le Premier sous-secrétaire d'État du puits de la montagne (2) ; Sa Majesté ordonna qu'on la revêtît de son costume de cérémonie, puis repartit. Avec son manteau de cour, couleur de cerisier, son vêtement de dessus écarlate avait la splendeur du soleil couchant... Mais le respect arrête mon pinceau [, et je n'ose continuer à décrire son costume].

Le Premier sous-secrétaire d'État du puits de la montagne ne frayait guère avec ses frères plus jeunes ; mais il n'en avait pas moins belle allure. Pour l'élégance, il surpassait son frère, l'autre Premier sous-secrétaire d'État (3), et j'étais peinée d'entendre constamment les gens le rabaisser.

Le Seigneur [maire du palais], le Premier sous-secrétaire du puits de la montagne et l'autre Premier sous-secrétaire d'État, le Capitaine du troisième rang (4), le Grand trésorier (5), escortèrent tous l'Empereur à son départ [, et revinrent ensuite près de l'Impératrice]. La « Deuxième fille d'honneur [du service] des écuries » (6) vint dire à notre maîtresse que l'Empereur la demandait. Sa Majesté répondit en rechignant qu'elle ne pouvait aller, le soir même, au Palais de l'Empereur ; mais, l'ayant entendue, le Seigneur déclara qu'il ne fallait jamais s'opposer aux désirs du Souverain, et qu'elle devait bien vite rejoindre son époux.

Comme il arrivait aussi, continuellement, des messagers du Prince héritier [auprès de la Princesse du Palais de la belle vue], l'agitation était grande ; des dames d'honneur de l'Empereur et

(1) *Sakana* désigne toute nourriture qui se prend avec le *saké*. Voir Revon, *Anthologie*, p. 299.

(2) Foujiwara Mitchiyori, frère aîné de l'impératrice. Cf. S., pp. 177, 246.

(3) Korétchika.

(4) Korétchika et Takaïé, revenus sans doute parmi les seigneurs qui escortaient l'empereur à son arrivée (voir p. 138, n. 3).

(5) *Koura no kami*. Il s'agit du directeur du Trésor du Palais (*ouchi no koura*, S., p. 67), et non du ministre du Trésor (*okoura* ; S., p. 69). Ici, Foujiwara Yoritchika, frère de l'impératrice. (S., p. 178.)

(6) *Ouma no naishi no souké* (voir S., p. 172), c'est-à-dire : « la deuxième fille d'honneur dont [le père] appartient au service des écuries impériales ».

du Prince héritier vinrent [chercher l'Impératrice et sa sœur,] et les pressèrent de partir. « S'il en est ainsi, dit alors l'Impératrice, escortez d'abord cette dame, [et conduisez-la au palais du Prince héritier] ; mais la Princesse fit observer qu'elle ne pouvait pourtant pas passer avant l'Impératrice, et comme notre maîtresse répétait qu'il fallait d'abord reconduire sa sœur, c'était très amusant. Elles convinrent que celle qui habitait le plus loin partirait la première, et ce fut la Princesse du Palais de la belle vue.

Le Seigneur [maire du palais] et les autres personnes s'en allèrent, et l'Impératrice se rendit auprès de l'Empereur. En chemin, les gens riaient tellement des plaisanteries du Seigneur qu'ils auraient presque couru le risque de tomber du pont provisoire (1).

[Un messenger apporta un jour,] des appartements de l'Empereur, un rameau de prunier complètement défleuri, en demandant ce qu'on en pensait. Je répondis seulement : « Les fleurs sont tombées de bonne heure (2). » Des courtisans, très nombreux, qui étaient près de la Porte noire (3) récitèrent le poème chinois auquel j'avais fait allusion, et l'Empereur, ayant entendu, déclara : « Voilà qui est encore mieux que si elle avait composé une jolie poésie japonaise. Elle a bien répliqué ! »

Le dernier jour du deuxième mois (4), le vent soufflait très fort, le ciel était extrêmement sombre, et il tombait un peu de neige. Un homme du service domestique arriva à la Porte noire en déclarant : « Voici pourquoi je suis ici. » Il me donna une lettre, et me dit qu'elle venait du seigneur Kin'tō (5) et du Seigneur capitaine et conseiller d'État (6). Je regardai cette lettre, et je vis seulement ces mots, écrits sur du papier comme celui que l'on emporte dans son sein pour y noter quelque chose à l'occasion :

« Il me semble que je ressens

Un peu [du charme] du printemps (7). »

En vérité, ces paroles s'accordaient bien avec le temps qu'il faisait ce jour-là ; mais j'étais perplexe, et je me demandais comment ajouter un début à ces vers. J'interrogeai le messenger

(1) *Outchi-hashî* (Mizogoutchi, p. 406), peut-être pour *outsoushi-hashî*, « pont mobile ».

(2) Allusion à un poème. Voir S., p. 341.

(3) Cf. S., p. 40, n. 10.

(4) En 999. Voir S., p. 196.

(5) Foujiwara Kin'tō. Cf. S., pp. 176, 246.

(6) Foujiwara Tadanobou. Voir S., pp. 176, 243.

Autre texte : « du seigneur conseiller d'État Kin'tō ».

(7) Cf. S., p. 221.

pour savoir quels seigneurs étaient présents quand on m'avait envoyé la lettre, et il me répondit qu'il y avait celui-ci et celui-là. Il ne me citait que des courtisans lettrés, aux yeux desquels j'aurais eu honte (1) [de paraître malhabile] ; mais parmi eux, c'était surtout au Capitaine et conseiller d'État (2) que j'eusse été désolée d'envoyer une réponse médiocre. Je me trouvais seule et bien embarrassée. Je pensai à montrer ce que j'avais reçu à l'Impératrice ; mais l'Empereur étant venu la voir, elle restait enfermée dans son appartement. L'homme du service domestique me pressait, et je me dis qu'en vérité, si je tardais, ce n'était pas encore cela qui pourrait donner du prix à une mauvaise réponse. Il valait mieux laisser aller les choses, et j'écrivis, en tremblant d'émoi :

« Quand dans le ciel glacé
Le neige s'éparpille,
Imitant les fleurs » (3).

Quand j'eus donné ma lettre au messenger, je fus très inquiète, et je me demandai comment on la jugerait. J'aurais voulu le savoir, et pourtant, il me semblait que si mes vers devaient être critiqués, il valait mieux pour moi ne pas l'apprendre.

Cependant, le Capitaine de la garde impériale, qui était alors capitaine de la garde du corps (4), et se trouvait là quand on lut ma poésie, me raconta que, justement, le capitaine de la garde du corps Toshikata (3) et les autres assistants avaient déclaré qu'après cela, il fallait me faire nommer fille d'honneur (6).

50. CHOSSES QUI SONT LOIN [DU TERME]

Le jour où l'on entre dans une période d'abstinence de mille jours (7).

Celui où l'on commence à tordre le cordon d'un gilet sans manches (8).

Le moment où un voyageur qui va au pays de Mitchinokou passe la barrière de la Montée des rencontres (9).

(1) *Hazoukashiki*. Voir p. XVI.

(2) Autre texte : « au Conseiller d'État [Kin'tō] ». (3) Cf. S., p. 221.

(4) Autre texte : « le Commandant de la division de gauche de la garde impériale, qui était alors capitaine de la garde du corps ». Ce texte (cf. Kanéko, p. 567) semble préférable. Il s'agirait, ici, de Foujiwara Sanénari. Voir S., p. 177.

(5) Minamoto Toshikata. Cf. S., p. 171.

Autre texte : « le conseiller d'État Toshikata ».

(6) *Naishi*. Voir S., p. 71.

(7) Cf. p. 27 ; S., p. 118.

(8) *Ham'pi no o* (voir S., p. 49). Le cordon du gilet avait trois mètres de long.

(9) Cette barrière n'était pas loin de la capitale, alors que le pays de Mitchinokou était très éloigné (cf. S., p. 37). La Montée des rencontres (*Aouçaka*, prononcer *Oçaka*) est aux confins des provinces de Yamashiro et d'Ōmi (voir p. 70, n. 1).

Le temps qu'un enfant qui vient de naître mettra à devenir un homme.

Entreprendre de lire, seul, le Saint livre de la parfaite sagesse (1).

Le jour où gravit la montagne celui qui va y faire une retraite de douze années (2).

Ah ! comme tout le monde se rit de Maçahiro (3), et quelle impression peuvent ressentir ses parents quand ils entendent ces railleries ! S'il y a, dans sa suite, un homme convenable, les gens l'appellent, et lui demandent en riant pour quoi faire il sert un tel maître, et à quoi il pense !

Maçahiro vit entouré de choses élégantes, et qu'il s'agisse de la couleur de son vêtement de dessous, ou de son manteau, on peut penser qu'il est mieux habillé que personne ; mais les gens disent en le voyant : « Ah ! si c'était porté par un autre ! »

A la vérité, Maçahiro s'exprime parfois d'une étrange manière. [Un jour,] il donna l'ordre, à deux valets, de porter chez lui les effets qui lui avaient servi pour la garde de nuit (4) au Palais. Comme un seul se préparait à partir, en assurant qu'il suffirait bien pour la charge indiquée, Maçahiro lui déclara : « Vous êtes un homme bizarre ! Comment pourriez-vous porter les effets de deux personnes ? Est-ce qu'on peut mettre deux mesures dans un vase d'une mesure (5) ? » Nul ne comprit ce qu'il voulait, dire ; mais on rit à gorge déployée.

[Un autre jour,] un messenger apporta une lettre à Maçahiro de la part de quelqu'un, en le priant de répondre tout de suite ; mais il s'exclama : « Ah ! quel homme détestable vous êtes ! A-t-on mis des haricots dans le poêle (6) ? Et puis, quelque individu a-t-il donc pris et caché l'encre et les pinceaux qu'il y avait dans ce Palais ? S'il s'agissait de riz et de vin, on pourrait les convoiter et les voler [; mais de l'encre] ! » Cela encore fit rire tout le monde.

[Une fois,] alors que l'Impératrice douairière (7) était malade, l'Empereur envoya Maçahiro auprès d'elle. Quand il fut revenu, on le pria de dire quels gentilshommes de la Maison de la Douairière il avait vus. Il nomma celui-ci et celui-là, en tout quatre ou

(1) *Daihannyakyō* (cf. S., p. 103). Ce livre comprenait 600 fascicules (*maki*).

(2) Voir p. 75, n. 10.

(3) Minamoto Maçahiro. Cf. S., pp. 172, 249.

(4) *Tonoï*. Voir S., p. 144.

(5) On ne sait pas si Maçahiro veut dire qu'il s'agit d'emporter non seulement ses vêtements, mais aussi les habits d'un autre seigneur.

(6) On compare le bruit produit par les haricots qui éclatent, dans le feu, à celui que font des gens qui se hâtent.

(7) *Nyōin'* (impératrice devenue nonne ; cf. S., p. 59). Foujiwara Sên'shi, veuve de l'empereur En'yōu, et mère d'Ichijō. Voir S., pp. 176, 252.

cinq personnes seulement, et comme on lui demandait : « Et qui encore ? » il répondit : « Il y en avait d'autres ; mais ils étaient partis. » On s'étonne que les gens aient pu rire, une fois de plus, de sa réponse (1) !

Un jour que j'étais seule, Maçahiro vint à moi, et me déclara : « Madame, il faut que je vous parle tout de suite ; je veux vous répéter une chose que je viens d'entendre à l'instant. » Je lui demandai de quoi il s'agissait, et, quand il fut à côté de l'écran, il reprit : « Quelqu'un vient de dire « Approchez vos cinq membres » (2) au lieu de dire simplement « Venez donc plus près. » Cela me fit rire encore.

La nuit, au milieu de la période des nominations (3), c'est Maçahiro qui mit de l'huile dans les lampes. En s'acquittant de cette fonction, il marcha sur le napperon huilé placé sous le piédestal d'une lampe. Comme ce napperon était neuf, [le pied du maladroit] fut retenu fortement [par l'étoffe, à laquelle l'huile le fit adhérer], et quand Maçahiro voulut s'en aller, le piédestal se renversa aussitôt. En vérité, en marchant avec le napperon collé à son bas [et entraînant le piédestal], il faisait tout trembler sur son chemin.

[Un jour, le sous-]chef [des chambellans] (4) n'étant pas encore arrivé, il n'y avait personne à la table du Palais Impérial. Maçahiro y prit un plat de haricots, qu'il alla manger, en cachette, derrière un petit écran ; cependant, quelqu'un ayant tiré cet écran, Maçahiro apparut, et il y eut des rires sans fin.

51. BARRIÈRES (5)

Les barrières d'Aouçaka (6), de Souma (7), de Souzouka (8), de Koukida (9), de Shirokawa (10), de Koromo (11).

Pour la barrière de Tadagoé (12), il me semble que l'on ne peut la comparer à celle de Habakari (13).

(1) Tellement ils avaient l'habitude d'entendre Maçahiro dire des sottises.

(2) *Go-tai gomé ni* (Mizogoutchi, p. 415). Il s'agit d'une expression employée par les bouddhistes. Cf. S., p. 249.

(3) Du 9 au 11 du premier mois. Voir p. 4 ; S., p. 152.

(4) L'original a ici *tō* (Kanéko, p. 574) ou *kami* (Mizogoutchi, p. 415), c'est-à-dire « chef » ; or, nous savons que Maçahiro était chambellan (cf. p. 65). Séi veut donc parler du sous-chef des chambellans (*kourōdo no kami* ; voir S., p. 65).

(5) *Séki*, barrières établies à la limite des provinces. Voir S., p. 28.

(6) Cf. p. 70, n. 1.

(7) En Séttsou, district Bouko.

(8) En Iga, d. Souzouka.

(9) En Icé, d. Itchishi.

(10) « de la blanche rivière » ; en Iwashiro, d. Nishi-Shirokawa.

(11) « du vêtement » ; en Rikoutchōu, d. Iwai.

(12) « que l'on franchit immédiatement » ; peut-être sur la limite des provinces de Yamato et de Kawatchi.

(13) « de la crainte » ; en Rikouzén, d. Shibata. Voir S., p. 326.

Les barrières de Yokobashiri (1), de Kiyomi (2), de Miroumé (3).

La barrière de Yoshina-yoshina (4). Je voudrais bien savoir à quoi l'on a pensé en lui donnant ce nom. C'est sans doute cette barrière qu'on appelle aussi la barrière de Nakoço (5).

A propos même du nom de la Montée des rencontres (6) [, si l'on songe que la promesse en est vaine], on se sent désolé.

La barrière d'Ashigara (7).

52. Bois

Les bois d'Ôaraki (8), de Shinobi (9), de Kogoï (10), de Kogarashi (11), de Shinoda (12), d'Ikouta (13), d'Outsoughi (14), de Kikouta (15), d'Iwacé (16), de Tatchighiki (17), de Tokiwa (18), de Kouroubéki (19), de Kaminabi (20), d'Outatané (21), d'Oukita (22), d'Ouéki (23), d'Iwada (24).

Le nom du bois de Kōdaté (25) m'est étrangement resté dans l'oreille. On n'aurait pas dû lui donner le nom de bois. Pourquoi a-t-on appelé ainsi un endroit où il n'y a qu'un arbre ?

Les bois de Koï (26), de Kowata (27).

(1) « de la course en travers » ; en Sourouga, d. Soun'tō. Cf. S., p. 326.

(2) « du regard pur » ; en Sourouga, d. Iwara. Voir S., p. 326.

(3) « de l'œil qui regarde » ; peut-être en Ômi.

(4) « C'est inutile ».

(5) « Ne viens pas » ; en Iwashiro, d. Iwashiro. Cf. S., p. 326.

(6) Aouçaka (voir p. 70, n. 1) ; on n'y rencontre pas toujours celui qu'on espérait voir. (Comparer S., p. 354, n. 6.)

(7) En Sagami, d. Ashigara. Cf. S., p. 326.

(8) En Yasmashiro, d. Otokouni.

(9) « du secret » ; en Kawatchi, ou en Iwashiro, d. Shinobou.

(10) Ou Kokoï ; en Izou, d. Takata. Voir S., p. 327.

(11) « de l'arbre desséché » ; en Sourouga, d. Abé. Cf. S., p. 327.

(12) En Izoumi, d. Kita.

(13) « du champ vivant », « des nombreux champs » ; en Séttsou, d. Bouko. Voir p. 238, n. 9.

(14) « de l'arbre creux » ; endroit inconnu.

(15) « du champ où l'on écoute », « du champ des chrysanthèmes » ; peut-être en Iwashiro.

(16) « du petit ruisseau qui coule sur les cailloux » ; en Yamato, d. Hégouri. Cf. S., p. 327.

(17) Endroit inconnu.

(18) Peut-être en Yamashiro.

(19) « Il faut venir » ; peut-être en Kii, d. Naga. Autre texte : Kouroutsouki.

(20) Ou Kannabi, « le jour sans dieux » (voir S., p. 17, n. 4) ; en Séttsou, d. Mishima.

(21) « du court sommeil » ; en Iwashiro, d. Nishi-Shirokawa.

(22) « du champ flottant » ; en Yamashiro, d. Koucé.

(23) « de l'arbre planté » ; endroit inconnu. Autre texte : « Ouéttsouki » (peut-être en Yamato).

(24) « du champ de pierres » ; en Yamashiro, d. Ouji.

(25) « du divin palais » ; en Yamashiro, d. Ôtaghi.

(26) « de l'amour » ; en Iga, ou en Yamashiro.

(27) « de la petite bannière » ; en Yamashiro, d. Ouji.

Le dernier jour du quatrième mois, en allant visiter le temple de Hacé (1), nous traversâmes le fleuve Yodo (2) sur un bac. On avait placé la voiture sur le bateau, et, pendant que nous allions ainsi, le haut des acores (3) et des avoines d'eau (4) nous paraissait court ; mais quand nous en faisions cueillir par les serviteurs, [nous voyions que] les tiges étaient très longues. Nous regardions passer des bateaux chargés d'avoine d'eau, et je trouvais à tout cela un charme merveilleux. Il me semblait que le spectacle était précisément celui dont on avait célébré [la beauté] dans le poème du Remous de Takacé (5).

En revenant, le troisième jour [du mois suivant], nous vîmes, sous la pluie battante, des hommes et des enfants qui coupaient des acores ; ils avaient de tout petits chapeaux de jonc, et leurs vêtements étaient retroussés très haut sur leurs jambes. Le tableau ressemblait tout à fait à une peinture de paravent.

53. SOURCES CHAUDES

Les sources de Nanakouri (6), d'Arima (7), de Tamatsoukouri (8).

54. CHOSES QU'ON ENTEND PARFOIS AVEC PLUS D'ÉMOTION QU'A L'ORDINAIRE

Le bruit des voitures, le matin du premier jour de l'an (9). Le chant des oiseaux. A l'aurore, le bruit d'une toux, et, il va sans dire, le son des instruments (10).

55. CHOSES QUI PERDENT A ÊTRE PEINTES

Les œillets ; les fleurs de cerisier, de kerrie (11). Le visage des hommes ou des femmes dont on vante la beauté dans les romans.

(1) *Hacédéra*, temple bouddhique. Cf. S., p. 99.

(2) Le Yodogawa se jette dans la baie d'Ōçaka. Le bac dont parle Séi traversait le fleuve en Yamashiro (d. Koucé).

(3) Voir p. 70, n. 12.

(4) Cf. p. 70, n. 13.

(5) « du haut banc de sable » ; en Kawatchi, d. Kita-Kawatchi. Voir S., p. 304.

(6) « des sept châtaignes » ; en Icé, d. Itchishi. Cf. S., p. 328.

(7) En Séttsou, d. Arima. Voir S., p. 328.

(8) En Rikouzén', d. Tamatsoukouri ; ou en Izoumo, d. Yatsouka.

(9) *Gwan'san'* : « triple début [du jour, du mois, de l'année] ».

(10) Le texte (Mizogoutchi, p. 424) a seulement *mono*, « chose, objet, être ». On peut traduire : « A l'aurore, le bruit d'une toux, et, il va sans dire, tous les bruits de l'aube ».

(11) Cf. p. 75, n. 5.

56. CHOSSES QUI GAGNENT A ETRE PEINTES

Un pin. La lande en automne (1). Un village dans la montagne
Un sentier dans la montagne. La grue. Le cerf. Un paysage d'hiver,
quand le froid est extrême. Un paysage d'été, au plus fort de la
chaleur.

57. CHOSSES QUI ÉMEUVENT PROFONDÉMENT

Un enfant plein de piété filiale. La voix du cerf.

Un jeune homme bien né qui fait une retraite d'abstinence dans
la montagne de Mitaké (2). Il vit séparé des siens, il se livre à
tous les pieux exercices, et se prosterne à l'aube. Cela me touche le
cœur. Quand elle s'éveille, celle qui l'aime s'imagine qu'elle entend
sa voix, et elle n'ose se demander comment il passera le temps
du pèlerinage. Cependant, quelle joie lorsqu'à la fin cet homme
revient tranquillement ! Il n'y a que son bonnet laqué, déformé,
qui déplaît un peu. Du reste, j'avais entendu dire que même une
personne de très haut rang s'habillait le plus pauvrement possible
quand elle allait visiter un temple ; mais le Capitaine de la division
de droite de la garde du Palais, Noboukata (3), déclara un jour :
« Tout cela est sans intérêt, quel inconvénient pourrait-il y avoir
à aller en pèlerinage avec des vêtements corrects ? Il est probable
que [le dieu de] Mitaké (4) n'a jamais dit qu'il ne fallait pas man-
quer d'être mal habillé ! »

Le dernier jour du troisième mois (5), il mit un pantalon à
lacets, d'un violet très foncé, un habit de dessus (6) blanc, [et un
vêtement de dessous] couleur de kerrie (7), le tout très éclatant (8).

(1) Voir p. 148.

(2) Retraite d'abstinence pendant sept jours. Cf. S., p. 118. Pour Mitaké, voir S.,
pp. 100, 102.

(3) Personnage inconnu. Il ne doit pas s'agir de Minamoto Noboukata (S., pp. 171,
249). Dans le texte de M. Kanéko (p. 587), on lit *Nouboutaka*, et on peut penser que le
capitaine dont parle Séi est Fujiwara Nouboutaka (S., pp. 179, 247), père de Taka-
mitsou qui va être nommé. (Voir p. 147, n. 1 et 4).

(4) Cf. S., p. 100.

(5) Peut-être en 991. Voir p. 147, n. 4.

(6) *AO*, pour *ô*. Cf. S., p. 49, n. 7 ; Kanéko, pp. 587, 589.

(7) Cf. S., p. 53. Pour la kerrie, voir p. 75, n. 5.

(8) Dans les lignes précédentes, j'ai suivi la lecture en caractères syllabiques donnée
par M. Mizogoutchi (p. 426) ; mais je n'ai pas tenu compte de tous les caractères chi-
nois employés. (J'ai remplacé *ao*, « vert », par *ao*, synonyme d'*o*, « habit de dessus ».) En
adoptant ces caractères, on peut traduire : « un pantalon à lacets..., [un manteau]
blanc (*shiroki*) [et un vêtement de dessous] de couleur *ao-yamabouki* (endroit vert-
jaune, envers jaune d'or) », ou encore « un pantalon à lacets..., [et un vêtement] neuf
(*shiroki*) de couleur *ao-yamabouki* ».

Takamitsou (1), le sous-chef du service domestique, l'accompagnait, vêtu d'un [habit] vert-jaune [passé sur] un autre, écarlate, et d'une robe (3) parsemée de dessins (2), en guise de pantalon. Ainsi habillés, ils partirent pour le temple, et, sur la route, les pèlerins qui allaient ou revenaient étaient frappés de stupeur devant un spectacle aussi merveilleux et aussi étrange. Ils se disaient qu'ils n'avaient jamais vu, dans ce sentier de montagne, des gens d'une telle apparence.

Cependant, [les deux originaux] revinrent le dernier jour du quatrième mois, et dans les jours qui suivirent le dix du sixième mois (4), le gouverneur de Tchikouzén' étant mort, Noboukata le remplaça. Les gens dirent qu'en vérité, les événements n'avaient pas démenti ses paroles.

Cette histoire n'a rien d'émouvant, et si je l'ai néanmoins racontée ici, c'est que je venais de parler de la montagne de Mitaké.

A la fin du neuvième mois ou au début du dixième, la musique des grillons (5) qui vous parvient, si faible qu'on ne sait si on l'entend ou non.

Une poule qui couve ses poussins.

Tard en automne, les gouttes de rosée qui brillent comme des perles de toutes sortes sur les roseaux (6) du jardin.

Le soir, quand le vent souffle dans les bambous, au bord de la rivière.

S'éveiller à l'aube, et aussi s'éveiller la nuit, c'est toujours émouvant.

Deux jeunes amoureux lorsqu'ils sont gênés par quelqu'un, et ne peuvent faire ce qu'ils voudraient.

Un village dans la montagne, sous la neige.

Des hommes et des femmes, d'agréable figure, qui portent de sombres vêtements [de deuil] (7).

Le vingt-six ou le vingt-sept du mois (8), à l'aube, après avoir passé la nuit en causeries, on regarde le ciel, et on voit la lune,

(1) Foujiwara Takamitsou. Cf. S., p. 179.

(2) *Souikan'*. Je n'emploie le mot « robe » que pour éviter une répétition ; il s'agit d'une sorte de long pantalon. Voir S., p. 42.

(3) Dessins imprimés avec le suc de l'indigo.

(4) Foujiwara Noboutaka (voir p. 146, n. 3) devint gouverneur de Tchikouzén' au huitième mois de 991.

(5) *Kirighiripou*. Cf. p. 57, n. 10.

(6) *Açaji*. Voir p. 71, n. 10.

(7) Autre traduction possible : « qui portent des vêtements sales ».

(8) Il faut se rappeler, en lisant ceci, que le calendrier des anciens Japonais était un calendrier lunaire. Cf. S., p. 16.

près de la crête des montagnes, si pâle qu'on doute de ses yeux et qu'on sent son cœur défaillir. C'est d'une tristesse ravissante.

La lande en automne.

De très vieux bonzes qui font leurs pieux exercices.

Une chaumière délabrée où grimpe et s'accroche le houblon, avec un jardin où croissent à l'envi l'armoïse et les herbes folles, lorsque la clarté de la lune les illumine sans laisser un coin sombre, et que le vent souffle doucement.

Quand je me retire pour quelques jours dans un temple, au premier mois, j'aime qu'il fasse un très grand froid, qu'il tombe beaucoup de neige, et que tout soit gelé ; mais si le temps est à la pluie, c'est détestable.

[Une fois,] nous étions allées en pèlerinage au temple de Hacé (1), et pendant qu'on nous préparait des chambres, on avait tiré notre voiture jusqu'au bas de l'escalier fait de troncs d'arbres [qui mène au temple]. Quelques jeunes prêtres, qui ne portaient, du costume religieux, que la ceinture, chaussés de hautes galoches, montaient et descendaient sans la moindre précaution, en disant les fragments des livres saints qui leur venaient à l'esprit, ou en récitant quelques lignes des Stances du « Traité de Métaphysique » (2). Cela semblait tout à fait approprié à un tel endroit et c'était bien joli. Sur cet escalier, que nous allions gravir avec crainte, en nous approchant du bord pour nous cramponner à la rampe, ils étaient aussi à leur aise que sur un plancher. Quelle chose curieuse !

Quelqu'un vint nous dire que nos chambres étaient prêtes ; on nous apporta des pantoufles, et on nous aida à descendre de voiture.

[Parmi les dames qui se trouvaient au temple,] certaines s'étaient contentées de mettre leurs vêtements la doublure en dessus ; mais d'autres portaient des costumes de cérémonie et avaient des jupes d'apparat, des manteaux chinois d'un éclat très voyant. C'était encore un spectacle amusant que celui de tous ces gens ; chaussés de pantoufles ou de sandales, ils marchaient en traînant les pieds dans les corridors, et cela me rappelait le Palais.

De jeunes hommes qui avaient accès partout dans le monastère et dans ses dépendances, et des acolytes, nous accompagnaient

(1) Hatsoucé ou Hacé. Voir p. 145, n. 1.

(2) *Gousha no jou*. *Gousha* (ou *Kousha*) est le nom abrégé d'un livre bouddhique, l'*Abidaroumakousharon*. Cf. S., p. 106, 25°.

et nous disaient : « Ici on descend, ici on monte. » Plusieurs personnes, je ne sais qui c'était, marchaient tout près derrière nous, et certaines d'entre elles voulurent nous pousser de côté pour nous dépasser ; mais nos guides leur crièrent : « Un instant ! Il y a là des dames de qualité auxquelles il ne faut pas vous mêler ainsi. » Quelques-unes répondirent que c'était juste, et reculèrent un peu ; mais il s'en trouva aussi d'autres qui ne tinrent pas compte de ce qu'on leur disait, et se précipitèrent comme si chacune avait voulu arriver la première devant le Bouddha. Pour aller à nos chambres, nous passâmes devant les gens assis en rang ; c'était fort désagréable. Mais quand nous arrivâmes en face du milieu de la barrière placée devant l'autel pour empêcher les chiens d'approcher (1), je fus saisie de respect ; je me demandais comment j'avais pu laisser écouler des mois sans venir au temple, et je sentais se réveiller mon ancienne piété. On ne voyait pas, dans le sanctuaire, les lampes qui s'y trouvent ordinairement. Elles étaient remplacées par d'autres, apportées par les dévots comme offrandes (2). Celles-ci brûlaient avec tant de clarté que l'on était effrayé ; et, au milieu de la chapelle, le Bouddha brillait, éclatant.

[L'un après l'autre, des prêtres] venaient, avec un air de fervent respect, devant la chaire (3), et chacun lisait une supplique en tenant dans ses mains son papier bien haut ; mais le temple était si plein de tumulte que l'on ne parvenait à comprendre ni ce qu'ils expliquaient, ni ce qu'ils promettaient. [A un certain moment,] pourtant, je pus distinguer la voix d'un bonze qui criait à tue-tête, et entendre ces paroles : « Mille lampes sont offertes à l'intention de... » ; mais le nom [qui suivit] ne me parvint pas.

J'avais passé les bretelles [de ma jupe d'apparat] par-dessus mes épaules, et je m'inclinai pour adorer [le Bouddha, lorsqu'un prêtre], ayant cueilli un rameau d'anis (4), me l'apporta, l'air très digne, et déclara : « Je suis venu pour vous donner cette branche. » J'en fus charmée. Un [autre] prêtre, qui était à côté de la « barrière contre les chiens », s'approcha ; il nous assura qu'il avait très bien récité les prières que nous l'avions chargé de dire, et il nous demanda combien de jours nous devons rester au temple. Il nous apprit que telles et telles personnes y faisaient, à cette époque, une retraite ; puis il s'éloigna.

(1) *Inoufoucéghi*. Voir S., p. 47.

(2) Cf. S., p. 112.

(3) *Raïban'*. Voir S., p. 47, n. 2.

(4) Cf. S., p. 47.

On nous apporta tout de suite le brasier, des fruits et tout ce qu'il nous fallait. On avait mis l'eau [dont nous pouvions avoir besoin] dans un baquet, et la cuvette n'avait pas de poignée. Le prêtre nous indiqua dans quelles cellules les gens de notre suite seraient logés; il nous quitta pour les appeler, et tous allèrent les uns après les autres [où il leur dit]. Uné cloche annonça la récitation des Écritures; il me semblait qu'elle sonnait pour moi, et je l'écoutais avec espoir. Dans la chambre, à côté de nous, il y avait un homme d'un assez bon rang qui se prosternait [constamment], dans le plus grand secret. En prêtant l'oreille, je pensai d'abord qu'il agissait ainsi parce qu'il savait [qu'on l'entendait]; mais il paraissait tout à fait absorbé, et, sans dormir un instant, il continuait ses dévotions. J'en avais vraiment pitié. Quand il se reposait de ses exercices, il lisait avec ferveur les textes sacrés, à haute voix, pas assez fort, cependant, pour que l'on pût comprendre ce qu'il disait. Au moment où nous aurions souhaité qu'il lût plus haut, il s'arrêta pour renifler; mais il se moucha discrètement, et non d'une façon déplaisante, avec éclat. Je me demandais quelle chose il pouvait désirer [et implorer avec tant de piété], et je souhaitais qu'elle lui fût accordée.

[D'ordinaire,] lorsque nous séjournions dans un monastère, les jours et surtout les matinées s'écoulaient sans beaucoup d'événements. Les hommes et les garçons [qui nous accompagnaient] allaient faire visite aux prêtres dans leurs cellules, et le temps nous semblait long; mais parfois, le son d'une conque (1) dans laquelle on soufflait, tout près, nous effrayait soudain. Ou bien, un messenger, avec une élégante lettre tordue (2), apportait [quelques étoffes], en paiement d'une lecture religieuse (3). En mettant sa charge à terre, il appelait les serviteurs (4), et sa voix retentissait, éclatante, dans la montagne.

D'autres fois, le bruit de la cloche résonnait plus fort que d'habitude, nous écoutions en nous demandant qui faisait faire la prière, et nous entendions citer le nom de quelque noble famille, et dire qu'on célébrait un service (5) pour l'heureuse délivrance de la dame de cette maison. Involontairement, nous nous sentions

(1) *Kaï* (litt. : « coquille, coquillage »), pour *horagaï* (« trompe marine, conque »; voir S., p. 101).

(2) *Tatéboumi*. Cf. S., p. 45.

(3) Faite, au temple, à l'intention de son maître.

(4) *Dodoji* : jeunes gens qui remplissaient, dans un temple, diverses fonctions inférieures.

(5) *Kyōghé*, pour *kyō* [*koun*'] *kē[dō]* : service pour instruire et diriger dans la voie du salut, explication de la Loi faite pour transformer le mal en bien.

impatientes de savoir ce qu'il en serait, et nous joignons, avec anxiété, nos prières à celles des bonzes.

Sans doute, tout ce que je viens d'écrire s'applique aux périodes ordinaires ; mais au premier mois, par exemple, il y a beaucoup de tumulte. Sans cesse des curieux viennent au temple, et pendant qu'on les regarde, on néglige les exercices religieux.

[Un jour,] des pèlerins arrivèrent alors que le soleil se couchait, et on pensa qu'ils resteraient quelque temps. Les petits acolytes [pour leur préparer un logement,] apportèrent de hauts paravents qu'on ne les aurait pas crus capables de soulever. Ils s'y prenaient avec beaucoup d'adresse. Ils apportèrent aussi des nattes roulées qu'ils déposèrent bruyamment. Pendant que je regardais ces acolytes, [les pèlerins furent conduits] directement à leur chambre, et l'on suspendit, au-dessus de la « barrière contre les chiens » [qui séparait la chapelle de la chambre qu'on installait], un store qui résonna. Les serviteurs, habitués à ce travail, semblaient le faire avec une extrême facilité. [A ce moment,] de nombreuses dames descendirent de leurs chambres, avec un doux bruissement d'étoffes. C'étaient des dames d'âge moyen, d'apparence distinguée et de façons discrètes, sans doute des personnes qui quittaient le temple. « Ces salles sont dangereuses, dit l'une d'elles, faites attention au feu ! » Un petit garçon de sept à huit ans les accompagnait. Il était plaisant de le voir, de l'entendre interpellier les serviteurs et leur parler d'une voix élégante, hautaine. Il y avait encore, avec ces femmes, un enfant d'environ trois ans qui paraissait mal réveillé, et qui toussait. Celui-ci était ravissant aussi. Nous aurions bien voulu que la mère ou quelqu'une des dames appelât la nourrice par son nom ; peut-être aurions-nous su qui étaient ces personnes.

Les cérémonies durèrent toute la nuit ; nous entendions un vacarme extraordinaire, et nous ne pouvions nous endormir. Cependant, je m'étais assoupie après la fin du service du matin (1), quand parvint à mon oreille le bruit de la lecture des textes saints consacrés au dieu honoré dans le temple (2). Les prêtres lisaient d'une voix rude et forte, et ils ne semblaient rechercher aucun effet de grandeur. Sans doute entendais-je là quelques-uns de ces bonzes voyageurs (3) qui parcourent le pays, et j'écoutais avec émotion ces voix qui étaient venues me surprendre soudain.

(1) *Goya*. Voir S., p. 110.

(2) *Sono téra no boukkyo*. La divinité adorée à Hacé est « Kwannon' aux onze visages ».

Cf. S., p. 96.

(3) *Zoughyōza, zoughyōja* Voir S., p. 102.

[Parmi les gens qui] assistaient aux offices, il y avait un seigneur qui paraissait distingué ; mais dont, la nuit, je ne reconnaissais pas le visage (1). C'était un jeune homme élégamment habillé ; il portait un pantalon à lacets gris-bleuâtre, d'étoffe bien tendue, avec de nombreux vêtements blancs [mis l'un sur l'autre], et il avait l'air d'être le fils [de quelque noble famille]. Des pages l'accompagnaient, et j'aimais à voir comme ses nombreux serviteurs l'entouraient avec respect. Pour lui, on avait dressé provisoirement un paravent, et il me sembla que ce seigneur faisait quelques prosternations.

Il était tout à fait charmant de se demander qui étaient les gens qu'on ne connaissait pas, et bien amusant aussi de se dire, en apercevant ceux que l'on avait déjà vus : « Ce doit être un tel ou un tel. »

Les jeunes gens s'avaient toujours d'un prétexte pour venir rôder aux alentours des chambres [des dames], et ne regardaient pas du côté du Bouddha. Ils appelaient les prêtres chargés des divers services du monastère, et racontaient quelque histoire en chuchotant, puis s'en allaient. Je ne les trouvais cependant pas insupportables.

A la fin du deuxième mois et au début du troisième, alors que les cerisiers étaient en pleine floraison, je fis encore un agréable séjour au temple. Deux ou trois hommes de bonne mine qui semblaient voyager incognito arrivèrent [un jour], élégamment habillés de vêtements couleur de cerisier, de saule vert. Ils avaient attaché le bas de leur pantalon à lacets, en le retroussant, et cela leur donnait un air de distinction. Un de leurs serviteurs, un homme que l'on avait du plaisir à voir dans son emploi, portait un sac à provisions (2) joliment décoré. Les pages étaient vêtus d'habits de chasse « prunier rouge » ou vert-tendre, de vêtements de dessous de diverses couleurs, et de pantalons parsemés de dessins imprimés. On leur avait fait cueillir des rameaux fleuris [qu'ils tenaient à la main]. Des hommes à la taille élancée, qui paraissaient être les serviteurs de hauts personnages, accompagnaient ces gentilshommes. Quel joli coup d'œil, lorsqu'ils frappèrent le gong (3) [à la porte du temple] !

Parmi ces seigneurs, il y en avait un que je pensais avoir déjà vu ; mais comment eût-il pu savoir que j'étais près de lui ? [Je

(1) Autre texte : « Il y avait [au temple] un homme qui paraissait distingué, et qui ne restait pas enfermé la nuit [dans sa cellule], mais faisait [tous] les exercices religieux. »

(2) *Éboukouro* ; litt. « sac où l'on met la nourriture [destinée aux faucons employés à la chasse] ». Cf. pp. 229, 230 ; S., pp. 47, 134.

(3) *Kon'gou*.

ne souhaitais pas le rencontrer, et] pourtant, quand il fut passé, je me sentis toute triste : je me disais que j'aurais dû lui faire connaître ma présence. C'était curieux !

Quand on accomplit ainsi une retraite dans un couvent, et, en général, lorsqu'on séjourne dans un endroit où l'on n'a pas l'habitude de vivre, cela semble sans intérêt si l'on n'a que des serviteurs avec soi. [Avant de quitter la capitale, une femme] ne devrait pas manquer d'inviter une ou deux, ou même de nombreuses autres dames, à l'accompagner dans son voyage. Avec des personnes de son rang, ayant les mêmes idées qu'elle, elle pourrait avoir toutes sortes d'agréables conversations à propos des choses qui l'intéresseraient. Parmi les servantes que l'on a près de soi, il en est qui ne sont pas déplaisantes ; mais, forcément, on les connaît trop. Les hommes semblent penser comme moi, car ils prennent soin, avant de partir, d'aller chercher leurs amis. [C'est une] excellente [habitude].

58. (1) — CHOSSES QUI PARAISSENT PITOYABLES

Au sixième ou au septième mois, entre l'heure du Cheval et celle du Mouton (2), une charrette malpropre, attelée de misérables bœufs, qui s'en va, cahotant.

Un jour où il ne pleut pas, une voiture pourvue de nattes contre la pluie. Un jour qu'il pleut, une voiture où l'on n'en a pas mis.

(1) Avant le chapitre consacré aux « choses qui paraissent pitoyables », M. Kanéko reproduit, en note, un chapitre qui existe dans les anciens textes du *Makoura no sôshi*, et que nous pourrions appeler, ici, le chapitre LVII *bis*. A part quelques lignes, tout ce qu'il contient se trouve également dans les chapitres XVII et CLX. En voici, du reste, une traduction (voir l'original dans Kanéko, p. 613) :

« Choses désagréables

Quelqu'un de désagréable, c'est bien celui qui s'en va, tout seul, dans une de ces voitures que prennent communément les hommes pour aller voir une fête, une cérémonie de purification ou quelque chose du même genre. Quelle sorte d'homme cela peut-il être ? Je ne sais ; mais même si ce n'est pas une personne de qualité, il aurait dû emmener quelques jeunes gens curieux de tout voir [comme il y en a tant]. Hélas ! à travers les stores de la voiture, on l'aperçoit, seul, l'air prétentieux, qui regarde fixement sans pouvoir dire à personne ce qu'il pense. « Comment peut-on avoir un esprit aussi mesquin, un caractère aussi désagréable ? » se disent [les gens qui voient cet homme].

La pluie, un jour où l'on sort, où l'on va visiter un temple.

La voix d'une de mes servantes arrive, très faible, à mon oreille, et je l'entends dire : « Moi, ma maîtresse ne m'aime pas, c'est une telle qui est la favorite du moment. »

Une personne, que je trouve un peu plus désagréable que toute autre, soupçonne les gens à tort, leur témoigne une aversion sans motif, et semble se croire la plus intelligente du monde. »

Le titre et la fin du chapitre (à partir de « La pluie... ») se retrouvent à la page 303. Le commencement (jusqu'à « du même genre ») rappelle quelques mots de la page 33, et ce qui suit (jusqu'à « ce qu'il en pense ») a déjà été vu à la même page.

(2) Entre 12 et 14 heures.

Un vieux mendiant, qu'on soit dans la saison très froide, ou qu'il fasse chaud.

Une femme du peuple, très pauvrement vêtue, qui porte un enfant sur son dos.

Une cabane au toit de planches, noire et sale, que la pluie a mouillée.

Un cavalier, monté sur un petit cheval, précède un cortège, un jour qu'il pleut très fort. Son chapeau est aplati ; ses vêtements de dessus et de dessous [, collés par la pluie,] ne font plus qu'un. Quel aspect pitoyable ! En été, cependant, [la vue en] est agréable (1).

59. CHOSSES QUI DONNENT UNE IMPRESSION DE CHALEUR

L'habit de chasse du chef de l'escorte [impériale] (2).

Une étole (3) faite de morceaux divers.

Le lieutenant de la garde du corps qui surveille les concours d'archers et de lutteurs, et qui escorte le Souverain (4).

Une personne très grasse, qui a beaucoup de cheveux.

Les sacs dans lesquels on met les harpes.

Un chanoine (5), en prière au sixième ou au septième mois, qui fait ses pieux exercices à midi.

Ou encore, au même moment, un forgeron qui travaille le cuivre.

60. CHOSSES QUI FONT HONTE

L'intérieur du cœur d'un homme.

Un prêtre du service de nuit qui a le sommeil léger (6).

Un voleur est entré furtivement, et s'est accroupi, pour se cacher, dans quelque coin propice. Comment peut-il voir autour de lui ? Mais qui saurait qu'il est là ? (7) Cependant, il y a dans la chambre une personne qui profite de l'obscurité pour dérober

(1) Parce que cela donne une impression de fraîcheur. (On peut admettre que telle est l'idée de Séi, car elle pense, immédiatement après avoir parlé de la pluie, aux choses qui donnent une impression de chaleur.)

(2) Un *ban'tchô* (gradé inférieur) de la garde du corps. Voir S., p. 73. Peut-être s'agit-il, d'ailleurs, du chef de l'escorte d'un noble.

(3) Une étole faite en réunissant des morceaux d'étoffe mis au rebut. Pour « étole » (*kéça*), cf. S., p. 47, n. 6.

(4) *Déi no shôshô*. Pour les concours d'arc et les luttes, voir S., pp. 133, 134.

(5) *Azari*. Cf. S., p. 100.

(6) Parce qu'il ne craint pas qu'on le surprenne endormi, et qu'il en profite pour négliger ses prières. Voir S., p. 103.

(7) Autre texte : « ...coin propice ; mais qui saurait qu'il est là, et qu'il regarde ? Cependant... »

quelque chose, qu'elle glisse dans son sein. Le voleur, qui a des sentiments semblables, doit sans doute trouver cela drôle.

Les prêtres du service de nuit ont bien souvent honte ; les jeunes personnes viennent en foule autour d'eux, elles rient, médisent des gens ou en parlent avec ressentiment ; et les bonzes, qui entendent tout cela, ont le cœur rempli de confusion. « Ah ! c'est trop de tapage ! » disent avec des mines sévères les dames [plus âgées] qui sont de service auprès de l'Empereur ; mais les jeunes dames n'y prennent pas garde, elles continuent à bavarder, et quand, à la fin, elles se sont endormies sans aucune réserve, les prêtres se sentent tout honteux.

Devant une femme qu'il juge ennuyeuse et déplaisante, un homme, sans montrer qu'il la déteste, se met en frais pour la flatter et fait tant qu'elle le croit. C'est une honte !

Bien plus, s'il est connu pour être tendre et aimable, il se garde de tout ce qui pourrait inciter cette femme à penser qu'il agit ainsi sans avoir aucune intention particulière. Non seulement il trompe les femmes en son cœur ; mais on peut croire qu'il dit, à l'occasion, du mal de l'une à l'autre, et inversement, de celle-ci à celle-là. Il songe que chacune, ignorant ce qu'il raconte d'elle-même, s'imaginera, en écoutant ses médisances, qu'il la trouve supérieure à toute autre. Quel honteux calcul !

Hélas ! il en est qui n'éprouvent aucun embarras lorsqu'ils rencontrent celui, ou celle, qu'ils pensaient ne plus revoir, et lui montrent un visage indifférent. Mais quel cœur a donc l'homme qui abandonne une femme sans être, même un instant, pénétré de pitié et de tristesse en pensant à tout ce qui rend leur séparation douloureuse ? Une pareille insensibilité me stupéfie. Et pourtant, [s'il la rencontre,] il lui dira du mal des autres hommes, et il lui parlera, tout à fait à l'aise !

Et celui qui séduit une femme en service au Palais, n'ayant personne au monde pour la soutenir, et cesse toutes relations avec elle, sans s'occuper de son sort, quand les choses semblent se compliquer !

61. CHOSSES SANS VALEUR

Un grand bateau, à sec dans une baie, à marée basse.

Le temps qu'une femme dont la chevelure est courte met à se peigner après avoir ôté ses faux cheveux.

Un grand arbre renversé par le vent et couché sur le sol, les racines en l'air.

Le dos du lutteur (1) qui se retire après avoir été battu.

Un homme sans grande autorité qui réprimande un serviteur.

Un vieillard qui découvre sa chevelure (2).

Une femme s'est fâchée à propos de quelque bagatelle, et est allée se cacher. Elle pensait que son mari ne manquerait pas de se précipiter à sa recherche ; mais il ne s'inquiète pas autant qu'elle l'avait espéré, et il se conduit d'une façon blessante à son égard. Cependant, comme elle ne peut, hélas ! rester toujours dehors, elle quitte, d'elle-même, sa retraite, et revient à la maison.

Pendant la danse du « chien de Corée », ou celle du « lion » (3), le bruit que font les pieds des danseurs lorsqu'ils prennent plaisir à leur jeu, et sautent, emportés par la cadence.

Parmi les prières que disent les bonzes (4), [j'aime surtout à] entendre réciter la « Formule magique de l'Œil des Bouddhas » (5) ; [en les écoutant, en les voyant, je suis] charmée et pénétrée de vénération.

62. CHOSSES EMBARRASSANTES

On appelle une personne, et une autre se présente, croyant que c'était elle qu'on demandait. La chose est encore plus désagréable lorsqu'on apporte un cadeau.

On a parlé plus qu'il ne convenait d'une personne, on l'a critiquée, et un enfant, qui a entendu et retenu ce qu'on avait dit, va le répéter devant elle.

Quelqu'un vous raconte, en sanglotant, une histoire pitoyable, et on l'écoute avec une sincère compassion. Cependant, il se trouve justement qu'on ne peut verser une larme. On fait un visage larmoyant, on prend un air de circonstance ; mais tout cela ne change absolument rien.

D'autres fois, sans qu'on le veuille, en entendant rapporter quelque chose d'heureux, on sent, soudain, ses pleurs couler et couler !

(1) Cf. S., p. 134.

(2) *Motodori*, litt. : « queue portée au sommet de la tête ».

(3) Autre texte : « Pendant la danse qui ressemble à celle du chien de Corée ». Il doit s'agir de la danse du lion ; voir S., p. 132.

(4) On pourrait faire, de ce paragraphe, un chapitre spécial, intitulé : « Les prières », *Zouhō* ; cf. Kanéko, p. 625).

(5) Voir S., p. 106.

Quand l'Empereur revint (1) du temple de Yawata (2), il fit arrêter son palanquin avant de passer devant la tribune où se tenait l'Impératrice douairière (3), et il lui dépêcha un messenger. Je fus étrangement ravie en voyant l'Empereur, dans toute sa gloire, rendre ses hommages à sa mère. Le spectacle était d'une beauté sans pareille, et pourtant, mes larmes débordèrent, je puis vraiment l'écrire, et lavèrent le fard de mon visage. Comme je devais être laide !

Ce fut ravissant quand le Capitaine et conseiller d'État (4), messenger de l'Empereur, se dirigea vers la galerie. Il n'était escorté que par quatre officiers de sa suite, magnifiquement habillés, avec des valets de pied bien pris dans leur costume, et il allait en hâte, pressant son cheval sur la superbe route de la Deuxième avenue, large et nette. Le Capitaine descendit de cheval à quelque distance de la tribune, et il attendit devant le store qui se trouvait sur le côté de celle-ci. Le majordome de la Maison de l'Impératrice douairière (5) transmit à sa maîtresse le message impérial, et quand le Capitaine eût reçu la réponse, il revint, en pressant de nouveau sa monture. Je n'ai pas besoin de dire [quel plaisir on avait à le voir,] tout près du palanquin de Sa Majesté, cependant qu'il rapportait au Souverain la réponse qu'on lui avait faite.

Je me figurais les pensées de l'Impératrice douairière, qui, sans doute, regardait passer le cortège de l'Empereur, son fils, et il me semblait qu'elle devait être transportée de joie. Les gens riaient bien s'ils savaient que j'ai pleuré longuement en songeant à cela.

En ce monde, c'est un grand bonheur, même chez les gens d'un rang ordinaire, de voir la fortune de ses enfants ; mais quand on pense à l'Empereur, on est rempli de vénération en imaginant [quelle peut-être la fierté de sa mère] !

Quelqu'un avait dit (6) que le Seigneur maire du palais allait sortir par la Porte noire (7), et les dames se tenaient, en foule serrée, dans la galerie. Le Maire du palais se fraya un passage parmi elles, en disant : « Ah ! quelle multitude de dames d'hon-

(1) Au dixième mois de 995. Cf. S., p. 192.

(2) Temple shinntoïste. Voir S., p. 79.

(3) Cf. p. 142, n. 7.

(4) Foujiwara Tadanobou. Voir S., pp. 176, 243.

(5) *In' no bétto*.

(6) Au quatrième mois de 993. Cf. S., p. 190.

(7) Voir S., p. 40, n. 10.

neur ! Vous riez sans doute en pensant combien le vieillard (1) est sot ! »

Les dames qui se trouvaient près de la porte levèrent le store, en faisant voir, par les ouvertures de leurs manches, leurs vêtements de diverses couleurs ; le Vice-premier sous-secrétaire d'État (2) prit les souliers du Maire du palais et le chaussa. Il (3) était superbe et élégamment habillé. Son costume paraissait justement tel qu'on l'eût souhaité, avec une longue traîne à son vêtement de dessous. Il se tenait ainsi, dans l'étroit espace, et je regardais en pensant : « C'est d'abord la splendeur du Maire du palais qu'il faut admirer. Faire porter ses chaussures par un homme de la sorte du Premier sous-secrétaire ! »

Le Premier sous-secrétaire d'État du puits de la montagne (4), les frères des deux sous-secrétaires, et d'autres seigneurs étalant leurs vêtements noirs, étaient assis côte à côte, depuis le pied du mur du Palais des glycines (5), jusque devant le Palais de la gloire ascendante (6). [Le Maire du palais,] très élégant, la taille élancée, s'arrêta un instant, pour ajuster le sabre qu'il portait à la ceinture [avant de passer devant eux]. Cependant, le Chef des services de la Maison de l'Impératrice (7) était debout devant le Palais pur et frais ; je l'observais et je songeais que, sans doute, il ne s'assiérait (8) point, quand, soudain, le Maire du palais ayant fait quelques pas, le Chef des services de la Maison de l'Impératrice s'assit. « Quelle conduite merveilleuse, pensais-je encore, aura donc eue, autrefois, le Maire du palais, pour mériter d'avoir un tel prestige en ce monde (9) ? » Quel magnifique spectacle !

Comme la dame Tchounagon' (10) disait que c'était jour d'abstinence (11) et apportait à ses prières une attention digne de louanges, les autres dames vinrent en foule auprès d'elle et lui demandèrent en riant : « Donnez-nous un instant ce chapelet. Voulez-vous donc, à force d'oraisons, devenir [vous aussi,] un être béni du Ciel ? » La haute position du Maire du palais n'en

(1) Mitchitaka lui-même. Cf. p. 137, n. 1.

(2) Foujiwara Korétchika. Voir S., pp. 178, 245.

(3) Mitchitaka, ou, plus probablement, Korétchika.

(4) *Yamai no dainagon'*. Foujiwara Mitchiyori. Cf. S., pp. 177, 246.

(5) *Foujitsoubo*. Voir S., p. 40, n. 9.

(6) *Tōkwadén'*. Cf. S., p. 40.

(7) *Miya no tayou* (*Tchōugoushiki no tayō*). Voir S., p. 68. Ici, Foujiwara Mitchinaga (S., pp. 175, 242), frère de Mitchitaka.

(8) Le verbe « s'accroupir » rendrait mieux l'idée d'humiliation que Séi veut exprimer

(9) Cf. p. 137 ; S., p. 107. (10) Voir S., pp. 176, 253. (11) Cf. S., p. 118.

était pas moins remarquable (1). Quand nous racontâmes tout cela à l'Impératrice, elle répondit en souriant : « Le sort de celui qui deviendrait un Bouddha serait encore plus magnifique que celui du Maire du palais ! » et je contemplai Sa Majesté avec admiration.

Je racontai plusieurs fois à ma maîtresse comment le Seigneur chef des services de sa Maison s'était assis [devant le Maire du palais], et elle me dit en riant : « Et voilà l'homme que vous préférez toujours ! » Si elle avait pu voir, plus tard, la splendeur du seigneur [Mitchinaga], sans doute aurait-elle alors pensé, encore plus volontiers, que j'avais eu raison [de m'émerveiller en admirant la puissance du Maire du palais, devant lequel il s'était incliné]. »

[Un jour] du neuvième mois, la pluie qui avait tombé toute la nuit cessa à l'aurore. Quel ravissant tableau ! Sous les rayons éclatants du soleil matinal, les chrysanthèmes du jardin, devant la maison, laissaient couler goutte à goutte la rosée dont ils étaient mouillés.

Sur les clôtures, sur les rameaux entrelacés des arbustes, sur les tiges d'érianthe (2), je voyais des lambeaux de toiles d'araignées, et, çà et là, aux fils rompus, étaient suspendues des gouttes de pluie qui semblaient des perles blanches enfilées. Je me sentais, en admirant tout cela, délicieusement triste.

Quand le soleil fut un peu haut dans le ciel, comme la rosée qui faisait paraître si lourdes les lespédèzes (3) était tombée, les rameaux se mirent à remuer et se redressèrent tout à coup, sans qu'aucune main les eût touchés. [Plus tard,] je dis à d'autres personnes combien j'avais été ravie. Mais le curieux, c'est que certaines gens puissent penser que la rosée n'est pas jolie !

Le sixième jour [du premier mois], des gens vinrent, en tumulte, apporter les jeunes plantes (4) pour le septième jour, et, pendant que l'on répandait ces herbes sur le sol, je demandai, aux enfants qui l'avaient apportée, comment s'appelait une plante dont je ne connaissais pas le nom et que je n'avais même jamais vue. Comme ils ne se hâtaient pas de répondre, je les pressai de le

(1) Les dames veulent dire que Tchōunagon' espère sans doute avoir, grâce à sa dévotion, une destinée aussi brillante, dans une autre vie, que celle de Mitchitaka. Leurs railleries n'empêchent pas la splendeur de celui-ci d'être merveilleuse.

(2) Voir p. 74, n. 9.

(3) Cf. p. 75, n. 1.

(4) *Wakana*. Voir p. 2 ; S., p. 152.

faire. Ils se consultèrent du regard, puis l'un d'entre eux déclara qu'on nommait cette plante « l'herbe sans oreilles » (1). « C'est juste, répliquai-je en riant ; elle a bien l'air de ne pas entendre ! »

Ils avaient apporté aussi une jeune tige de chrysanthème (2), ravissante, et j'aurais volontiers dit cette poésie :

{ Bien qu'on le cueille,
 { Bien qu'on les pince,
 { Le myosotis reste indifférent ;
 { [Ceux qui sont comme] le myosotis restent indifférents [à ce
 qu'on leur dit] ;

Mais comme il y a de nombreuses { [plantes],
 { [personnes], }

Il peut aussi se trouver, mêlés aux autres,

{ Des chrysanthèmes. »
 { Des [gens] qui entendent (3). »

Mais il n'y avait là personne qui pût comprendre mon poème.

Au deuxième mois, dans le bureau du [Grand] Conseil (4), a lieu ce qu'on appelle l'examen des fonctionnaires (5). Je ne sais ce que cela peut être.

Qu'est-ce, aussi, que l'adoration de Confucius (6) ? Cela doit consister à accrocher [aux murs] les images de Confucius et des autres Sages. On présente à l'Empereur et à l'Impératrice un vase en terre cuite (7), plein de choses étranges. C'est ce qu'on appelle les aliments divins (8).

[Un jour (9),] un homme du service domestique m'apporta, de la part du Censeur sous-chef des chambellans (10), quelque chose qui me parut être un [rouleau] peint, enveloppé dans du papier blanc, et attaché à un rameau de prunier couvert de fleurs ravissantes. Je pris bien vite le paquet en me demandant si c'était une peinture qu'il renfermait, et je regardai. Il contenait deux de ces gâteaux qu'on appelle des gâteaux carrés (11), placés l'un

(1) *Mimi-na-gouça* : le myosotis. Voir S., p. 221, n. 2.

(2) *Kikou*.

(3) Cf. S., p. 221.

(4) Le Conseil d'État. Voir S., p. 64.

(5) *Kōjō*. Cf. S., pp. 161 et 356 (remarque au sujet d'une erreur probable de Sêi).

(6) *Shakoutén*. Voir S., pp. 154, 161.

(7) *Kawaraké*, vase en terre cuite non vernissée.

(8) *Sôméi*. Cf. S., p. 154.

(9) Le douze du deuxième mois, en 995. Voir S., p. 191.

(10) Cf. p. 61, n. 3.

(11) *Heidan*. Voir S., p. 154.

à côté de l'autre. Une « lettre tordue » y était jointe, dans laquelle on avait écrit, en imitant la façon des pétitions officielles (1) :

« A la dame Shōnagon'.

Je vous présente un paquet de gâteaux carrés,

Comme on en offre selon l'usage. »

Ensuite venaient la date et la signature : « Mimana no Nariyouki » (2), et on avait ajouté à la fin : « Celui qui vous envoie ces gâteaux avait l'intention d'aller, lui-même, vous les porter ; mais il pense qu'il est trop laid pour se montrer en plein jour (3), et il n'y va pas. » Tout cela était écrit très élégamment. Je courus près de l'Impératrice, et je lui fis voir ce que j'avais reçu. « Quelle superbe écriture, s'écria-t-elle, et quelle excellente idée ! » et elle prit la lettre. « Que dois-je répondre, lui demandai-je ; et puis, faut-il donner une récompense au messager qui a apporté ces gâteaux carrés ? Si seulement il se trouvait là une personne ayant l'expérience de ces choses ! » L'Impératrice, m'ayant écoutée, repartit : « Je viens d'entendre la voix de Korénaka (4) ; appelez-le et demandez-lui ce qu'il faut faire. » J'allai près du bord de la véranda, et j'envoyai une servante informer le Grand censeur de gauche (5) que j'avais à lui parler. Il vint, très gracieux, et je lui dis : « Ce n'est pas [pour le service de ma maîtresse que je vous ai mandé], mais pour une affaire qui m'est personnelle. Si un domestique apporte des gâteaux ou autre chose de ce genre à l'une de nous, Bén' ou Shōnagon' (6), doit-elle lui donner une récompense ? — Non, déclara Korénaka, ce n'est pas l'habitude. On se contente [, en pareil cas,] de garder les gâteaux et de les manger. Mais pourquoi me demandez-vous cela ? Quelqu'un des fonctionnaires du Conseil d'État (7) vous en aurait-il adressé ? — Comment aurait-on eu cette idée ? » lui répliquai-je.

Pour répondre au billet que j'avais reçu, j'écrivis seulement ces lignes sur du papier très fin, d'une jolie nuance rouge : « Le serviteur qui n'est pas venu, lui-même, apporter les gâteaux me semble avoir une bien mauvaise conduite (8). » J'expédiai

(1) *Kémon'*. Cf. S., p. 356.

(2) Nom de fantaisie. Nariyouki n'est pas autre chose que Youkinari renversé. Quant au nom de Mimana, qui désignait un royaume coréen, il est difficile de dire pourquoi il est employé ici.

(3) Allusion au dieu de la montagne de Katsouraghi. Voir S., p. 78.

(4) Taïra Korénaka. Cf. S., p. 181. (5) *Sadaïbén'* (voir S., p. 64). Ici Korénaka.

(6) Bén' no Naishi (cf. S., pp. 182, 253) et Séi Shōnagon'.

(7) *Jōkwan'* ; litt. : « fonctionnaires supérieurs ».

(8) *Réiāō* (Mizogoutchi, p. 468). M. Kanéko (p. 643) remplace *réiāō* (ou *réiō*) par *réitan'*, mot qui rappelle le nom des gâteaux (*héidan'*) reçus par Séi. Si l'on adopte son texte, on peut traduire : « Le serviteur... semble me témoigner bien de la froideur. »

cette lettre, après l'avoir attachée à un superbe rameau de prunier rouge, et bientôt, le Censeur sous-chef des chambellans arriva en s'écriant : « Le serviteur est ici, à votre disposition. » Je sortis, et il me dit : « Je pensais bien qu'en recevant ces gâteaux, vous composeriez une poésie pour me l'envoyer ; mais avec quelle élégance vous m'avez répondu ! Une femme un peu fière de son propre talent prendrait un air inspiré, et composerait des poèmes à propos de rien ; mais qu'il est agréable d'entretenir d'amicales relations avec une personne qui n'a pas cette vanité ! Contrairement à ce qu'elle pourrait croire, celle qui m'adresserait de pareilles poésies ne m'inspirerait aucun intérêt. »

Quelqu'un me raconta, plus tard, qu'un jour, alors qu'une foule de gens entouraient le Seigneur [maire du palais], le Censeur sous-chef des chambellans ayant dit que Norimitsou, Nariyaçou et les autres ne riaient plus (1), le Seigneur avait déclaré que ma réponse était excellente. Sans doute trouvera-t-on déplaisant que je cite ces faits à ma louange ; mais je dis ce qui est.

« Pourquoi, pour faire les tablettes (2) des chambellans du sixième rang qui entrent en fonctions, prend-on les planches du mur de terre (3), à l'angle sud-est (4) du palais où sont les bureaux de la Maison de l'Impératrice ? On pourrait tout aussi bien les faire avec des planches que l'on prendrait à l'est ou à l'ouest ; et d'autre part, on pourrait fabriquer, avec les planches du coin sud-est, les tablettes des gens du cinquième rang ! » Les dames commençaient de parler ainsi ; mais quelques-unes s'exclamèrent : Tout cela n'a guère d'intérêt. Ce qui est très curieux, c'est qu'on n'ait pas réfléchi lorsqu'on a choisi les termes destinés à désigner les vêtements. Parmi les noms des habits, celui qu'on a attribué au « vêtement étroit et long » (5) est convenable ; mais pourquoi le nom de la veste (6) ? On devrait l'appeler « longue-traîne » (7) comme le vêtement que portent les jeunes garçons. Pourquoi le nom du « manteau chinois » (8) ? Il faudrait le nommer « manteau court ». Il convient toutefois d'ajouter que si on lui a donné le nom par lequel on le désigne d'ordinaire, c'est qu'il était porté

(1) Tatchibana Norimitsou (voir S., pp. 181, 247) n'aimait pas les poésies (cf. p. 94). Il en était sans doute de même pour Nariyaçou (personnage inconnu). Cette fois-là, comme Séi n'avait pas composé de poème, ils ne pouvaient pas la railler, et ils étaient forcés, au contraire, d'admirer son esprit.

(2) *Shakou*. Voir S., p. 51.

(3) *Tsouiji*. Cf. S., p. 38, n. 2.

(4) *Tatsou-mi* ; litt. « Dragon-Serpent ». Comparer p. 18, n. 5, et voir S., p. 20, n. 2.

(5) *Hoçonaga*. Cf. S., p. 49.

(6) *Kazami*. Voir S., p. 48.

(7) *Shirinaga*. Cf. S., p. 48, n. 4.

(8) *Karaghinou*. Voir S., p. 48.

par les habitants de la Chine (1). Le « pantalon de dessus » (2) est bien nommé, et aussi le « vêtement de dessous » (3) ; de même le « pantalon à grande ouverture » (4), puisque la largeur de la ceinture est plus grande que la longueur. Le nom du pantalon (5) n'a aucun intérêt. Pourquoi aussi le nom du « pantalon à lacets » (6) ? On devrait l'appeler « vêtement pour les jambes », ou bien, ce qui conviendrait pour un pareil objet (7), « sac pour les jambes ». »

Ainsi les dames discutaient avec animation à propos de toutes sortes de choses. « Allons, dis-je, voilà bien du tapage ; je n'ajoute plus rien, dormez ! » ; mais nous entendîmes, surprises, la réponse d'un bonze du service de nuit, qui se mit à murmurer, de la voix de quelqu'un que notre bavardage aurait fâché : « Ce serait dommage, continuez donc à parler toute la nuit ! » ce qui nous amusa encore plus.

Le dix de chaque mois, à l'intention du défunt Seigneur (8), notre maîtresse faisait faire des offrandes de livres sacrés et d'images des bouddhas (9). Le dix du neuvième mois (10), on célébra le service au palais où sont les bureaux de la Maison de l'Impératrice. Il y avait là beaucoup de hauts dignitaires et de courtisans. Ce fut Séihan' (11) qui prêcha, et son sermon parut si triste que tous pleurèrent, même les jeunes gens qui, d'ordinaire, ne ressentent pas très profondément la mélancolie des choses. A l'issue de la cérémonie, les gens burent du vin de riz et récitèrent des poèmes chinois ; le seigneur Tadanobou, capitaine sous-chef des chambellans (12), commença de déclamer la poésie : « La lune et l'automne reviennent au rendez-vous ; mais où est-il, lui (13) ? » C'était splendide.

Comment ces vers avaient-ils pu lui venir à l'esprit [si bien à propos] ? En fendant la foule, j'allai près de l'Impératrice. Elle sortait justement, et elle me dit : « N'est-ce pas superbe ? Le Capitaine s'est rappelé là quelque chose de très joli (14) ! — Je voulais vous en parler, répondis-je, et je suis venue après avoir jété un coup d'œil sur la réunion. Plus je pense à cette poésie, et plus

(1) *Morokoshi*. Cf. S. p. 269, n. 6.

(2) *Oué no kinou no hakama* (*oué no hakama*). Voir S., p. 49, n. 3.

(3) *Shitagacané*. Cf. S., p. 49. (4) *Ôgoutchi*. Voir S., p. 49.

(5) *Hakama*. Cf. S., p. 49.

(6) *Sashinouki*. Voir S., p. 49, n. 4 ; p. 211, n. 2.

(7) Le *sashinouki* était très ample.

(8) Foujiwara Mitchitaka, père de l'impératrice Sadako, mourut le dix du quatrième mois, en 995. Cf. S., p. 192.

(9) *Kyôkougô* et *Boukkougô*. Voir S., p. 111.

(10) En 995. Cf. S., p. 192.

(11) Voir S., p. 182.

(12) Cf. S., pp. 176, 243.

(13) Voir S., p. 345.

(14) Autre texte : « n'est-ce pas splendide et merveilleusement à propos aujourd'hui ? »

j'en suis charmée ! — Vous devez l'être plus que personne » (1),
répliqua sa Majesté.

[Le Capitaine sous-chef des chambellans] avait envoyé [, vainement,] quelqu'un tout exprès pour me demander ; et un jour que je le rencontraï par hasard, il me dit : « Pourquoi ne voulez-vous plus que nous soyons comme deux bons amis ? J'en suis surpris, car je sais que, pourtant, vous ne me trouvez pas désagréable. Il n'est pas possible qu'une amitié de tant d'années finisse ainsi, et que nous vivions comme deux étrangers. Si, un jour, je devais cesser de venir [, comme à présent,] jour et nuit au palais [de l'Impératrice, et ne plus vous voir], quel souvenir garderais-je de vous ? — Assurément, lui répondis-je, nous pourrions, sans difficulté, redevenir amis. Mais après que nous aurions repris nos anciennes relations, je ne pourrais plus dire du bien de vous à Leurs Majestés, et ce serait dommage. Quand les dames sont réunies devant l'Empereur (2), je vous loue avec autant de zèle que si c'était là ma fonction ; comment pourrais-je continuer à le faire ? Pensez-y seulement ! Ce serait ridicule ; je sentirais, en mon cœur, un démon qui m'empêcherait de parler. » Le Capitaine se mit alors à rire, et repartit : « Pourquoi [vous imaginer cela] ? Il y a bien des amis qui se louent mutuellement, plus que ne font les autres. — Libre à eux de continuer, répliquai-je, s'ils ne pensent pas que ce soit désagréable. J'ai une triste opinion des gens, hommes ou femmes, qui sont enclins à favoriser injustement ceux qu'ils aiment, ou qui s'emportent quand on critique ceux-ci le moins du monde. » [J'entendis,] avec plaisir encore, [le Capitaine me] répondre : « Voilà qui me laisse sans espoir (3) ! »

[Une fois (4),] le Censeur sous-chef des chambellans (5) était venu au palais où sont les bureaux des fonctionnaires qui gouvernent la Maison de l'Impératrice, et, pendant qu'il me parlait, la nuit devint avancée. « Demain, dit-il, est un jour d'abstinence de l'Empereur ; je dois l'assister dans sa retraite (6). Il ne faut

(1) Parce que Tadanobou passait pour être dans les meilleurs termes avec S^{éi}.

(2) *Oué no omaé*. A vrai dire, cette expression, qui est généralement appliquée à l'empereur, doit désigner ici l'impératrice. Cf. S., p. 250, n. 8.

(3) *Tanomoshighéna no koto ya* (Mizogoutchi, p. 476) semble être l'équivalent de *tanomoshighénaki koto ya* (cf. S., p. 17, n. 3). Si l'on considérait *na* comme une forme abrégée de *narou*, il faudrait traduire : « Voilà qui me laisse de l'espoir ! », et supposer que la phrase est dite ironiquement. Comparer p. 306, n. 5.

(4) Au deuxième mois de 998. Voir S., p. 195.

(5) Cf. p. 61, n. 3.

(6) Voir S., p. 145.

pas que je reste ici jusqu'à l'heure du Bœuf (1) ! » et il s'en alla.

Le jour suivant, de bonne heure, on m'apporta, de sa part, une lettre comprenant plusieurs feuilles du papier grossier (2) qu'on emploie au service des chambellans. « [Ce] matin, le lendemain [de notre entretien], avait écrit le Censeur, mon cœur est plein du souvenir de notre rencontre. J'allais passer la nuit à vous dire des contes du temps passé ; mais le chant du coq a hâté mon départ... » Il y avait ainsi beaucoup de choses, très gracieusement écrites à l'endroit et à l'envers des feuilles. C'était superbe, et je répondis : « La voix du coq qui chantait dans la nuit profonde était peut-être celle [qui sauva] le prince Mō Sō-koun' (3). » Le Censeur me renvoya cette lettre : « On rapporte bien que, le coq de Mō Sō-koun' ayant fait ouvrir la barrière de Kan'kokou, trois mille compagnons, sur le point d'être pris, purent s'échapper ; mais il s'agit ici de la barrière de la Montée des rencontres (4). » Je lui écrivis alors :

« Bien qu'on puisse être trompé,
Alors que la nuit vous enveloppe,
Par le chant imité du coq,
La barrière de la Montée des rencontres
Ne laisse passer personne (5).

Il y a, paraît-il, un gardien prudent. » Le Censeur m'adressa encore les vers suivants :

« J'ai entendu dire, si je ne me trompe,
Que les gens passaient facilement la barrière de la
Montée des rencontres,
Et qu'on la laissait ouverte,
Alors même que le coq ne chantait pas,
Pour attendre quelqu'un (6) . »

Il arriva, après cet échange de lettres, que le Seigneur évêque (7) prit, en s'inclinant jusqu'à terre, la première de celles que j'avais reçues ; et elles furent, l'une après l'autre, montrées à l'Impératrice.

Un peu plus tard, le Censeur me dit en riant : « Vous avez dû vous avouer vaincue, quand il a fallu composer des poésies

(1) Deux heures du matin.

(2) *Kōyagami*. Cf. S., p. 45, n. 5.

(3) Ou Mō Shō-koun' Allusion à l'histoire de la Chine. Voir S., p. 271.

(4) Cf. p. 70, n. 1. Le nom de cette barrière rappelle à Séi sa « rencontre », sa conversation de la veille avec Youkinari.

(5) Voir S., p. 221.

(6) Cf. S., p. 231. Youkinari semble faire allusion aux nombreuses visites que recevait Séi.

(7) Ryōuén', frère de l'impératrice. Voir S., pp. 178, 250.

à propos de la Montée des rencontres, et vous avez fini par ne plus pouvoir répondre. C'était très mal. Et puis, tous les courtisans ont vu les lettres que vous m'aviez écrites. — J'ai connu par là, répondis-je, que vous m'estimiez vraiment. On ne doit jamais manquer de répéter à tout le monde les belles choses qu'on a lues. Comme vos lettres, à vous, n'étaient pas jolies, j'ai pris grand soin de les cacher, et je ne les ai montrées à personne. Si on compare nos intentions, on verra qu'elles se valaient. — Il me semble, reprit Youkinari, que votre façon de parler, en jugeant sainement de tout ne ressemble pas à celle des autres, et cependant, j'avais pensé que vous diriez sans doute, comme les femmes ordinaires [en parcourant mes lettres] : « Il n'y a nulle part, là-dedans, de sens profond à découvrir, c'est mal fait », ou autre chose de ce genre » ; et il éclata de rire. « Pourquoi, lui demandai-je, parler [avec cette aigreur] ? Vous devriez me remercier ! — Il est tout de même heureux, répliqua Youkinari, que vous ayez caché mes lettres. Combien cela m'aurait semblé triste et pénible [si vous les aviez montrées à quelqu'un] ! Je vous prie de continuer à les celer. »

Plus tard, le capitaine de la garde du corps Tsounéfouça (1) me dit : « Avez-vous su que le Censeur sous-chef des Chambellans vous avait louée avec enthousiasme. Il m'a raconté ce qui s'était passé à la suite de votre échange de lettres de l'autre jour. C'est un grand bonheur que d'entendre louer ceux qu'on aime ! » J'étais charmée en l'écoutant parler ainsi franchement, et je lui répondis : « Il m'arrive donc deux choses heureuses : d'abord, le Censeur a fait mon éloge, et ensuite, je me vois au nombre des gens que vous aimez ! — Ah ! s'écria-t-il, c'est merveilleux. Vous vous en réjouissez comme d'une nouveauté ! »

Vers le cinquième mois (2), par un soir sans lune, très sombre, nous entendîmes de nombreuses voix qui demandaient : « Y a-t-il ici une dame ? — Allez voir, m'ordonna l'Impératrice, quels sont donc ceux qui parlent ainsi, d'une façon inaccoutumée ? »

Je m'approchai [du bord de la véranda], et je demandai : « Qui fait ce bruit ? Quelles sont ces voix perçantes qui nous effraient ? » mais personne ne répondit. On souleva le store, et l'on fit entrer doucement quelque chose. C'était une branche de bambou, de la variété du pays de Kouré (3). « Ah ! dis-je, c'est ce seigneur (4) ! »

(1) Minamoto Tsounéfouça. Cf. S., pp. 171, 248.

(2) En 999. Voir S., p. 196.

(3) *Kourélaké*, *phyllostachys puberula*. L'État de Kouré (sinico-japonais : Go ; chinois : Wou) était dans la partie inférieure du bassin du Fleuve Bleu (cf. S., pp. 33, 34).

(4) « *Oï kono kimi ni kôgo* » ; allusion à une anecdote chinoise. Cf. S., pp. 273, 341.

Après m'avoir entendue, les gens qui avaient apporté ce rameau s'écrièrent : « Ça ! Allons raconter au Palais comment elle nous a répondu. » Et ceux qui étaient là, le Capitaine de la garde du corps (1), le nouveau Capitaine (2), des chambellans du sixième rang et d'autres encore, se retirèrent. Cependant, le Censeur sous-chef des chambellans (3) resta en arrière, et déclara : « Voilà des gens qui partent bien drôlement. Ils avaient cueilli des branches de bambou, devant le Palais Impérial (4), et ils s'apprêtaient à composer des poésies ; mais, quelqu'un ayant fait observer qu'ils pourraient tout aussi bien aller au palais où sont les bureaux des fonctionnaires qui gouvernent la Maison de l'Impératrice, et appeler les dames d'honneur [pour échanger des poèmes avec elles], ils sont venus ici. Mais vous leur avez bien vite dit le surnom du bambou du pays de Kouré, et j'ai eu beaucoup de plaisir à les voir aussitôt [quitter la partie, et] s'éloigner. Je ne sais qui vous a appris cela : vous avez parlé là d'une chose qu'on ne peut s'attendre à voir généralement connue. — J'ignorais complètement ce surnom du bambou (5), lui répondis-je, et pourtant, on m'aura sans doute jugée odieusement pédante. — C'est vrai, répliqua le Censeur, on ne peut savoir ! » Pendant qu'il était là, causant sérieusement avec moi, les courtisans revinrent en foule, en récitant le passage : « On l'appelle ce seigneur (6) », et il leur demanda : « Pourquoi êtes-vous repartis, tout à l'heure, sans faire ce que vous aviez projeté quand vous étiez au Palais Impérial ? J'ai trouvé cela bien étrange ! — Que pouvions-nous répondre à une aussi jolie chose ! répliquèrent-ils ; tout ce que nous aurions pu dire eût été superflu. L'histoire a fait beaucoup de bruit au Palais, et l'Empereur lui-même, l'ayant apprise, en a eu un plaisir extrême. Ils récitèrent de nouveau plusieurs fois, avec le Censeur, le passage auquel j'avais pensé ; et les autres dames sortirent pour les voir. Tous parlèrent, pendant quelques instants, de diverses choses, puis les courtisans déclarèrent qu'ils s'en allaient. Ils partirent en répétant encore les mêmes vers, tous ensemble, et nous les entendîmes jusqu'au moment où ils entrèrent dans le poste de la division de gauche de la garde du Palais.

(1) Personnage inconnu.

(2) Soit Minamoto Yoriçada (voir S., p. 172, 248), soit Foujiwara Sanénari (cf. S., p. 177).

(3) Foujiwara Youkinari. Voir p. 61, n. 3.

(4) C'est-à-dire : « devant le Palais pur et frais » (entre celui-ci et le Palais de bonté et de longévité).

(5) Séi peut répondre ainsi parce qu'en japonais *kono kimi* signifie aussi bien « ces seigneurs » que « ce seigneur ». Cf. p. 166, n. 4 ; S., p. 257, n. 3 ; p. 342.

(6) Voir S., p. 341.

Le lendemain matin, de très bonne heure, la dame qu'on appelait Shōnagon' no Myōbou (1), ayant apporté à l'Impératrice une lettre du Souverain, raconta l'affaire à notre maîtresse. Celle-ci m'envoya chercher dans notre chambre, et elle me demanda si ce qu'on lui avait appris était exact. « Je ne sais, lui dis-je ; c'est une [réponse] que j'avais faite sans réflexion ; mais peut-être le seigneur (2) Youkinari a-t-il présenté la chose à mon avantage ! » Sa Majesté sourit, en murmurant : « Même si l'histoire a été embellie... » Quand l'Impératrice apprend que les courtisans ont loué l'une de nous, elle [en est heureuse, et] félicite celle dont ils ont parlé ; c'est charmant.

Quand une année se fut écoulée (3) après la mort de l'empereur En'yōu, chacun quitta ses habits de deuil. C'était très émouvant. Depuis Sa Majesté jusqu'aux serviteurs de l'empereur défunt, tous pensaient alors au temps à propos duquel le poète a parlé des habits resplendissants (4). Or, un jour qu'il pleuvait très fort, un enfant que son manteau de paille faisait ressembler à l'insecte à capuchon (5) vint à la chambre de la dame Tōzammi (6). « J'apporte ceci », dit-il, en présentant une « lettre tordue » (7) attachée à un grand rameau tout écorcé. « D'où vient cette lettre ? » demanda la servante ; aujourd'hui et demain sont pour ma maîtresse des jours d'abstinence (8), et la jalousie (9) n'est même pas relevée. » Comme cette jalousie était fixée par en bas, la femme en poussa un peu la partie supérieure, et prit la missive ; mais elle n'expliqua pas à sa maîtresse comment était le messenger, et Tōzammi ficha (10) [la branche, avec la lettre,] en haut [de la fenêtre] (11), assurant qu'elle ne pouvait rien lire en un jour d'abstinence. Cependant, le lendemain matin, la dame se lava les mains, elle demanda et prit respectueusement le « compte de prières » (12) de la veille, puis elle l'ouvrit après s'être prosternée. C'était, faite de beau papier couleur de noix, une lettre très épaisse,

(1) Cf. S., p. 182.

(2) Apon'. Voir S., p. 62.

(3) Au deuxième mois de 992. Cf. S., p. 190.

(4) Voir S., p. 292. (5) Minomoushi. Cf. p. 57, n. 14. (6) Voir S., pp. 174, 253.

(7) Tateboumi. Cf. S., pp. 45, 146.

(8) Voir S., p. 117. (9) Shitomi. Cf. S., p. 43.

(10) Autre texte : « ...et prit la lettre ; elle dit à sa maîtresse qu'on avait apporté un message ; mais celle-ci ficha... »

(11) Tozammi planta la branche dans la paroi, au-dessus de la poutre appelée nagheshi. (Voir S., p. 42, n. 6.)

(12) Kwan'jou. Cf. S., p. 112. Tozammi avait cru, la veille, recevoir un billet spécial, envoyé d'un temple ; elle prend par conséquent la lettre avec le respect dû à une chose sainte.

qui lui parut étrange, et qu'elle ouvrit peu à peu. D'une écriture toute menue comme celle d'un vieux bonze, on avait écrit cette poésie :

« Bien qu'on pense que la manche
[Teinte avec l'écorce] du chêne vivace
Est le dernier souvenir
Qui nous reste [du défunt empereur],
A-t-on changé de vêtements à la capitale (1) ? »

« Ah ! la sotte et méchante chose, se dit la dame. Cette lettre vient sans doute de l'archevêque du Temple Ninnaji (2) ! » Cependant, [elle songea que] l'Archevêque n'aurait jamais écrit cela. Qui donc alors pouvait avoir envoyé ce billet ? Probablement le Premier sous-secrétaire d'État de la famille Foujiwara (3), car il avait été intendant de l'empereur défunt. Tōzammi aurait voulu raconter bien vite l'histoire à Leurs Majestés, et le temps lui semblait long ; mais elle prit patience, et elle attendit que fût terminée cette période de retraite, dont [les devins lui] avaient parlé comme d'une chose si rigoureuse.

Le matin [du troisième jour], elle écrivit une réponse à la poésie dont il s'agissait, et la fit porter chez le Premier sous-secrétaire d'État de la famille Foujiwara. Celui-ci écrivit aussitôt une réplique qu'il lui envoya. Prenant alors les deux lettres qu'elle avait reçues, la dame se rendit en hâte auprès de l'Impératrice, chez laquelle se trouvait justement l'Empereur. Elle raconta devant le Souverain ce qui s'était passé ; mais l'Impératrice regarda les lettres d'un air complètement indifférent, et déclara : « Ce n'est pas la main du Premier sous-secrétaire d'État de la famille Foujiwara, on croirait plutôt que c'est celle d'un bonze. — Alors, demanda Tōzammi, qui donc a écrit ce billet ? Lequel, parmi ces hauts dignitaires civils et religieux (4) qui se mêlent de tout ? Peut-être celui-ci. Peut-être celui-là ! » L'Empereur, voyant sa perplexité et son désir de savoir, murmura en souriant doucement : « Votre lettre me paraît ressembler tout à fait à quelque chose que j'ai aperçu par ici », et tirant alors une feuille de papier d'une petite armoire, il la montra à la dame, qui le supplia ardemment de lui apprendre la vérité. « Que c'est triste ! répétait-elle avec dépit ; daignez me dire ce qu'il en est. Ah ! que j'ai mal à la

(1) Voir S., p. 226.

(2) *Ninnaji* (S., p. 98) *no sōjō* (S., p. 100). Il s'agit ici de Kwan'tchō (S., p. 170).

(3) *Tō-dainagon*. Nous ne savons pas exactement de qui Sēi veut parler. Comp. S., p. 183. (Pour le titre de *Tō-dainagon*, voir p. 42, n. 4.)

(4) *Kan'datchimé* (cf. S., p. 63) et *sōkō* (cf. S., p. 100).

tête. De toute façon, il faudra que l'on me renseigne ! » Puis elle se mit à rire, et l'Empereur lui répondit à la fin : « L'enfant du démon (1) qui a servi de messenger est un aide des femmes de la cuisine (2) ; mais c'est la dame Kohyōe (3), il me semble, qui l'a apprivoisé, et l'a envoyé chez vous. »

L'Impératrice rit aussi, et Tōzammī lui dit, en tirant et en secouant la manche de notre maîtresse : « Pourquoi m'avez-vous trompée ainsi ? Sans rien soupçonner, je me suis lavé les mains, et je me suis prosternée ! » Elle riait, en prenant un air vexé ; il était ravissant de la voir, toute fière de l'aventure, et si charmante !

Il y eut des rires et du vacarme à la cuisine du Palais quand on y apprit ce qui était arrivé. Après que Tōzammī fut revenue à sa chambre, elle envoya chercher l'enfant dont on lui avait parlé, et elle le fit voir à la servante qui avait reçu la missive. Cette femme répondit qu'elle croyait le reconnaître ; mais, comme la dame demandait à l'enfant de qui était cette lettre, et quelle personne la lui avait donnée, il sourit d'un air niais, sans rien dire, puis il s'enfuit en courant.

Le Premier sous-secrétaire d'État de la famille Foujiwara, quand il entendit plus tard raconter la chose, en rit et la trouva fort plaisante.

63. CHOSSES QUI EMBLISSENT L'ÂME DE TRISTESSE

On est parti de chez soi, pour une période d'abstinence (4).

Au jeu de trictrac (5), on a jeté les dés ; mais le chiffre qu'ils donnent ne permet pas de prendre la case dont on espérait s'emparer (6).

La maison de l'homme qui n'a obtenu aucune fonction quand on a nommé les préfets (7).

C'est quand il pleut à verse qu'on s'ennuie le plus.

(1) Nous avons vu que le messenger ayant apporté une lettre à Tōzammī ressembla avec son manteau de paille (*mino*) à une teigne à capuchon. L'empereur, en l'appelant « l'enfant du démon », fait allusion à une légende relative à cet insecte (cf. p. 57).

(2) *Toji*. Voir S., p. 71.

(3) Cf. S., pp. 182, 253.

(4) Voir S., p. 118. Il s'agit ici d'une retraite faite dans un monastère, loin de la capitale.

(5) *Sougorokou*, (cf. S., p. 133). Les pièces sont placées au croisement (*mé*) des lignes tracées sur le plateau. Le mot « case » devrait donc être remplacé, dans la traduction, par un autre (croix, intersection...).

(6) Autre texte : « ne permet pas de faire bouger le cheval » (*ouma* ou *koma*, pièce du jeu de trictrac).

(7) Voir pp. 4, 25.

64. CHOSSES QUI DISTRAIENT DANS LES MOMENTS D'ENNUI

Les romans, le jeu de dames (1), le jeu de trictrac.

Un bambin de trois ou quatre ans qui parle gentiment (2) ;
ou encore, un tout petit enfant qui babille et sourit.

Les fruits.

Un homme facétieux et bavard est venu me voir, et bien que
ce soit, pour moi, un jour d'abstinence, je l'ai fait entrer (3).

65. CHOSSES QUI NE SONT BONNES A RIEN

Une personne laide qui a le cœur mauvais.

De l'empois pour les étoffes, dans lequel on a mis de l'eau.

Je dis là des choses bien mauvaises (4), mais je ne dois pas
m'arrêter en pensant que les gens sont d'accord pour trouver
cela désagréable. Pourquoi, encore, [ne parlerais-je pas ici (5),]
des bâtonnets dont on se sert pour attiser les feux qu'on allume
après [la fête des âmes] (6). Ce ne sont pas des choses qui n'existent
point, et tout le monde les connaît sans doute.

A la vérité, tout cela ne devrait être ni écrit, ni montré ; mais
je ne pensais pas que personne dût voir ces notes, et je les ai
rédigées en me proposant d'y mettre absolument tout ce qui me
viendrait à l'esprit, même les choses étranges, même les choses
déplaisantes.

66. CHOSSES QUI SONT LES PLUS BELLES DU MONDE

Y a-t-il rien d'aussi beau que les cérémonies célébrées en pré-
sence de l'Empereur, à la fête spéciale [d'Iwashimizou] (7) ?

Les répétitions de musique et de danse [qui précéderent cette
fête] (8) furent aussi très jolies. On était au printemps, le soleil

(1) *Go*. Cf. S., p. 133.

(2) *Monogatari shitarou ga*, litt. : « qui raconte des histoires », c'est-à-dire : « qui parle
avec volubilité ». On a, de même, dans le « Journal » de Mouraçaki Shikibou (voir S.,
p. 124) : *Wakamiya' on' monogatari sêacé-tamaou*, « Le jeune prince daigne babiller. »
(Comparer *Journaux*, p. 132.)

(3) On voit que Séi est moins rigoureuse que Tôzammî. (Cf. p. 168, S., p. 267.)

(4) Séi pense qu'elle parle, ici, de choses indignes d'intéresser une personne de qua-
lité.

(5) Parce qu'il s'agit de choses de mauvais augure.

(6) *Ato-hi no hibashi*. Voir S., p. 160. Ces bâtonnets ne serviront plus. (Au contraire,
ceux avec lesquels on a attisé les feux allumés avant la fête peuvent encore être employés
pour les feux qui brûlent après celle-ci.)

Autre interprétation : « ...les feux qu'on allume après [les funérailles]. »

(7) Cf. S., pp. 79, 155, 156.

(8) Il s'agit ici de l'épreuve de musique et de danse qui avait lieu le deuxième jour
du Dragon du troisième mois. Voir S., p. 155.

resplendissait dans un ciel calme. Dans le jardin qui se trouve devant le Palais pur et frais, les employés du service du mobilier (1) avaient étendu des nattes ; l'envoyé impérial (2) se tenait assis, le visage tourné vers le nord, tandis que les danseurs étaient en face de Sa Majesté. Il est possible, du reste, que je commette ici quelque erreur de mémoire (3).

Des hommes du service des chambellans prirent de petites tables (4), et allèrent en mettre une devant chaque dignitaire. Ce jour-là, même les musiciens qui devaient jouer pendant les danses furent [, malgré la médiocrité de leur rang,] admis en l'Auguste Présence.

Tour à tour, les dignitaires et les courtisans prirent une coupe, et à la fin, [chacun voulut s'emparer des] coquillages de Yakoushima (5) [dans lesquels on avait bu]. Je ressentais déjà une impression pénible en voyant des hommes se disputer ces coupes, quand des femmes arrivèrent devant l'Empereur pour en prendre. Je n'avais pas fait attention aux huttes des gardes qui veillent sur les feux la nuit (6), et je ne pensais pas qu'il pût se trouver personne dans ces cabanes. Et cependant, des femmes en sortirent brusquement. Il y en eut qui se bousculèrent dans l'espoir d'emporter beaucoup de choses ; mais, contre leur attente, elles ne firent que tout renverser, et elles eurent moins que celles qui vinrent saisir avec prestesse ce qu'elles purent prendre soudain.

Il était bien amusant d'observer ces femmes fourrant leur butin dans les cabanes des veilleurs, comme en des magasins appropriés.

On ne savait si les gens du service du mobilier allaient enlever les nattes ; ils tardaient à le faire, et les employés du service domestique (7), prenant chacun un balai, se mirent à aplanir le sable du jardin.

Lorsque les musiciens furent à peu près devant le Palais des offrandes de parfums (8), je les entendis jouer de la flûte et battre la mesure. Je les attendais en souhaitant les voir bientôt venir ;

(1) *Kamorizoukaça*, *kanimorizoukaça*, *kan'morizoukaça*. Cf. S., pp. 69, 70.

(2) *Tsoukai*. Voir S., p. 155.

(3) C'est ce qui semble se produire, car, à la fête d'Iwashimizou (fête du Sud, cf. S., p. 156), l'envoyé impérial avait le midi en face (au contraire de ce qui se passait à la fête de Kamo). (4) *Tsouigaçané*. Voir S., p. 44, n. 4. (5) Nom d'une île.

Autre texte : « ...et à la fin, après avoir bu en se servant de coquillages de Yakoushima [comme de tasses], ils se levèrent. Aussitôt, des pauvres se précipitèrent sur les restes du repas. Cela me faisait déjà une impression pénible de voir des hommes se disputer ces restes, quand... »

(6) *Hitakiya*. Cf. S., p. 74.

(7) L'original a : « *tonomorizoukaça* » ; mais il s'agit des employés du *tonomoryô*. Voir S., p. 69, n. 6. (8) *Jôkyôdén*. Cf. S., p. 40.

mais quand je les aperçus qui arrivaient, en chantant l'air du « Rivage d'Oudo » (1), près de la haie de bambous, et que la harpe résonna, il me sembla que je ne pourrais supporter ma joie.

Pour le premier ballet, deux hommes accoururent, en réunissant leurs manches, tout à fait selon les règles, et ils se tinrent la face tournée vers l'ouest (2). L'un après l'autre, les danseurs vinrent, frappant du pied suivant la cadence [de la musique] ; ils ajustèrent les cordons de leur gilet sans manches (3), leur coiffure, ou le col de leur vêtement de dessus, et ils se mirent à danser en chantant : « Sans raison », « La montagne de Koma » (4) et d'autres choses analogues. Tout cela était magnifique.

Puis vint la « danse du grand aileron » (5), je ne me serais pas lassée de la regarder toute une journée, et quand elle fut finie, je me sentis bien triste ; mais je me réjouis, l'instant d'après, à la pensée qu'une autre danse allait suivre. Cependant, on emporta les harpes, et là, les acteurs sortirent directement, en dansant, de derrière les bambous ; ils avaient ôté [la manche droite de leur habit de dessus], et ils la laissaient pendre. C'était d'un charme merveilleux. Les traînes de leurs vêtements de dessous, de soie brillante, se rencontrant au hasard, s'étendaient et se repliaient. Mais tout cela, quand on le raconte, semble quelque chose d'ordinaire !

Sans doute parce que je songeai que, cette fois, il n'y aurait plus de danse après celle-ci, je fus toute désolée lorsqu'elle se termina.

Quand les hauts dignitaires sont partis à la suite des danseurs, on ressent une impression de tristesse et de peine. A la fête spéciale de Kamo, on peut se consoler, car, après leur retour au Palais, les acteurs exécutent encore la pantomime sacrée (6).

[Le soir du retour de Kamo,] pendant que la fumée des feux allumés dans le jardin s'élevait en de minces rubans, j'écoutais

(1) *Oudo-hama*. Voir S., p. 290, n. 6.

(2) C'est-à-dire vers l'empereur.

(3) *Ham'pi*. Cf. S., p. 49.

(4) *Aya mo naki, Koma-yama*.

Autre texte : « ...en chantant « Les petits sapins qui ne sont pas destinés à cela » et d'autres choses analogues ». Voir S., p. 291, n. 2.

(5) *Ōhiré*. (cf. p. 14, n. 17 ; S., p. 131, n. 8 ; p. 291, n. 3). Ici, le mot *hiré* désigne un mouvement circulaire des bras. Bien que Séi parle d'une danse exécutée après la « danse du grand aileron », et bien que certains auteurs aient assuré que celle-ci précédait, à la fête d'Iwashimizou, la « danse de *motoméko* », la « danse du grand aileron » était exécutée la dernière.

Autre texte : « ...joli. Je ne me serais pas lassée de regarder, pendant toute une journée, les danseurs [faire tourner leurs manches] comme de grandes roues (*o-wa*), et quand ce fut fini... »

(6) *Kaéridatchi no mi-kagoura*, « l'auguste danse sacrée du recommencement au retour ». Voir S., pp. 85, 156, 157.

le son de la flûte qui accompagnait la danse sacrée trembler délicieusement et mourir peu à peu. Les voix des chanteurs me charmaient aussi. C'était ravissant. Je ne prenais pas garde qu'il faisait froid (1) et qu'il gelait sous le ciel clair. Je ne pensais ni à mon vêtement de soie foulée (2), si léger, ni à mes doigts, engourdis sur mon éventail.

Si l'homme qui dirigeait les danseurs et les musiciens (3) appelait les chanteurs, ils accouraient, et il était superbe de voir avec quel air satisfait leur chef les regardait venir.

Quand je suis en congé et me trouve à la campagne [à l'époque de la fête de Kamo], le spectacle de la procession qui revient de là-bas ne me suffit point, et je vais parfois jusqu'au temple (4). On arrête la voiture sous les grands arbres, la fumée des torches s'étire en longues traînées. A la lueur des feux, les cordons des gilets sans manches et les vêtements lustrés des danseurs paraissent plus jolis encore que pendant le jour, et ils me semblent plus beaux que tout au monde.

C'est ravissant quand les danseurs font résonner sous leurs pas le pont de bois (5), en suivant la cadence des chants. Cependant, le bruit de l'eau qui coule s'unit au son de la flûte, et le dieu lui-même doit en être charmé (6) !

Parmi les acteurs, il y avait eu un homme du nom de Shōshō (7), et j'avais été chaque année pénétrée d'admiration en le voyant danser ; mais il était mort, et j'avais entendu dire que son âme hantait les environs du premier pont du temple supérieur. Cela m'était pénible, et j'avais peur de ne pouvoir goûter pleinement le charme des ballets. Quand je les vis, pourtant, il ne m'eût pas été possible de songer à autre chose qu'à la beauté du spectacle.

« Que c'est triste lorsque la fête spéciale de Yawata (8) est terminée ! disaient les dames ; pourquoi les artistes, après leur

(1) La fête spéciale de Kamo était célébrée au onzième mois (cf. S., p. 164).

(2) *Outchiarou kinou* (ou *outchighinou*). Voir S., p. 52.

(3) Ordinairement, celui qui remplissait cette fonction était un officier de la garde du corps, dignitaire du sixième rang. Or, parmi les danseurs, il y avait quatre nobles du quatrième rang, quatre du cinquième et deux du sixième, et, parmi les musiciens, quatre nobles du quatrième rang, autant du cinquième et autant du sixième. On comprend qu'à la joie du bon chef d'orchestre s'ajoutât de la fierté quand il voyait ces hommes lui obéir. Cf. p. 83, n. 2.

(4) Le temple supérieur de Kamo. Voir S., p. 79. (5) Devant le temple.

(6) Allusion probable à une ancienne poésie. Cf. S., p. 304.

(7) *Shōshō* veut dire « lieutenant [de la garde du corps] ». Il est possible qu'il manque avant ce mot un caractère, et qu'il faille lire : « ...il y avait eu un homme connu sous le nom de « lieutenant... », et j'avais... » Voir S., p. 183.

(8) Yawata ou Iwashimizou. Cf. S., pp. 79, 155, 156.

retour au Palais, ne dansent-ils pas encore ? Ce serait si joli ! On a tant de déplaisir quand on voit chacun d'eux, dès qu'il a reçu sa récompense, s'éloigner de ceux qui attendent, après lui. »

L'Empereur entendit ces propos, et déclara : « Demain, quand les acteurs seront de retour, je les ferai venir et leur ordonnerai de danser ! — Serait-il vrai ? s'écrièrent les dames ; quelle chose splendide nous verrions ! » Elles s'en faisaient une telle fête qu'elles allèrent en foule implorer l'Impératrice, et lui dire : « S'il vous plaît, demandez à l'Empereur qu'ils les fasse danser. » Grâce à leur insistance, nous fûmes charmées, cette année-là, par les danses que les artistes exécutèrent après être revenus au Palais.

[Pourtant, avant de voir ces ballets,] les dames se disaient que la promesse de l'Empereur ne serait pas tenue, et elles y pensaient avec moins d'ardeur, lorsqu'elles apprirent fortuitement que Sa Majesté avait fait appeler les danseurs. Que dire de leur état d'esprit ? Elles se bousculaient si fort qu'elles heurtaient contre tous les objets ; elles avaient perdu la tête. Et l'aspect de celles qui étaient dans leur chambre, et se précipitèrent en désordre au Palais ! Sans s'occuper des hommes d'escorte, des courtisans, de tous ceux qui pouvaient les voir, elles accoururent, la jupe d'apparat relevée sur la tête ; et les gens qui en rirent eurent bien raison.

Quand le défunt Seigneur ne fut plus là (1), il y eut dans le monde bien des événements, et beaucoup d'agitation.

L'Impératrice ne venait plus au Palais Impérial, elle habitait le Petit Palais de la Deuxième avenue (2), et comme, sans que j'eusse rien fait, il s'était passé des choses désagréables pour moi (3), je restai longtemps à la campagne.

[Cependant,] je ne savais pas ce que devenait ma maîtresse, et je ne pouvais demeurer plus longtemps dans cette incertitude, quand (4) le capitaine de la division de gauche de la garde du corps (5), qui s'était rendu au Palais de la Deuxième avenue, me fit ce récit : « Je suis allé aujourd'hui voir l'Impératrice, et tout avait, là-bas, un charme pénétrant. Les costumes de cour des dames, leurs jupes d'apparat, leurs manteaux chinois, appropriés

(1) C'est-à-dire après la mort de Mitchitaka, survenue le dix du quatrième mois de 995. Voir S., pp. 192 à 194.

(2) *Ko-nijō*. L'impératrice Sadako avait dû quitter le Palais, à la suite d'intrigues.

(3) On avait dit que Séi prenait le parti des adversaires de l'impératrice. Cf. S., p. 243.

(4) Au huitième mois de 996. Voir S., p. 194.

(5) Nous ne savons pas qui était ce capitaine. Comp. S., p. 184.

à la saison, n'avaient rien perdu de leur élégance. Le store était soulevé d'un côté, et comme je regardais à l'intérieur du palais, j'aperçus huit ou neuf dames gracieusement assises côte à côte, vêtues de manteaux chinois couleur de feuille morte, de jupes d'apparat violet-clair, d'habits couleur d'aster ou de lespédèze (1) En voyant que l'herbe était très haute dans le jardin qui se trouve devant le palais, je demandai : « Pourquoi laisse-t-on croître ainsi cette herbe ? On devrait l'ôter ! » Mais on me répondit (c'était la voix de la dame Saishō) (2) : « On la laisse à dessein, pour que nous puissions admirer la rosée qui s'y pose ! » Quelle pensée délicieuse ! Plusieurs des dames me dirent : « Il est bien triste que Sēi Shōnagon' reste chez elle, en ce moment où l'Impératrice demeure en une pareille retraite. Pourquoi, sans raison, [tarde-t-elle à nous rejoindre,] elle que Sa Majesté considère comme une de celles qui ne devraient pas manquer, maintenant, de venir à ses côtés, alors même qu'elles seraient retenues par quelque chose d'extraordinaire ? » Cela semblait vouloir dire : « Racontez tout [à Sēi Shōnagon']. » Allez donc voir là-bas. Le palais a un charme qui prend le cœur, et [je vous assure] que les pivoinies qu'on a plantées devant la terrasse, à la mode chinoise, sont ravissantes. — Non, répondis-je, j'ai pris en aversion ces gens qui m'ont trouvée détestable. — Soyez généreuse ! » repartit le Capitaine en riant.

[Quand je me rendis à la Deuxième avenue,] l'Impératrice ne me fit rien voir qui pût me laisser imaginer ce qu'elle pensait réellement de moi ; mais j'entendis des dames à son service qui chuchotaient : « Elle est en relations avec les gens du parti du Ministre de gauche (3). » Comme elles s'étaient rassemblées, et continuaient à causer, elles m'aperçurent qui arrivais de ma chambre ; elles se turent et chacune s'en alla de son côté. Je n'étais pas habituée à me voir, de la sorte, mettre à l'écart. Cela me fut pénible, et je n'obéis pas quand Sa Majesté, plusieurs fois, me fit dire de revenir.

En vérité, un long temps s'écoula ensuite, et sans doute, les personnes de l'entourage de l'Impératrice devaient me représenter comme une amie de ses adversaires, et raconter à propos de moi toutes sortes de fables.

(1) *Shion'*, aster tataricus ; *haghi*, lespedeza bicolor (cf. p. 75, n. 1). Pour les nuances désignées, voir S., p. 53.

(2) Cf. S., pp. 174, 254.

(3) *Hidan' no ōtono* (ou *ōidono*). S., p. 64. Foujiwara Mitchinaga. Voir S., pp. 175, 242.

Contre l'habitude, je ne recevais pas un mot de ma maîtresse, le temps passait, et je sentais mon cœur se serrer. Un jour, cependant, alors que j'étais perdue dans mes pensées, une première-servante (1) m'apporta une lettre. « Voici, me dit-elle, un message que Sa Majesté vous fait tenir en secret, par l'intermédiaire de la dame Sakyō (2). » Auprès de moi, cette femme continuait, bien inutilement, de parler avec mystère. En songeant que la lettre ne semblait pas de celles que l'Impératrice faisait écrire par une autre personne, je l'ouvris, la poitrine palpitante. Cependant, ma maîtresse n'avait rien mis sur le papier ; elle s'en était servie pour envelopper un simple pétale de kerrie (3), sur lequel elle avait écrit ces mots : « L'amour de celui qui se tait » (4). Après les avoir lus, je sentis mon cœur [miraculeusement] consolé, lui qui avait exhalé tant de plaintes pendant ces longs jours où l'Impératrice m'avait laissée sans nouvelles.

La première-servante me considérait, et en me voyant [faire], dans ma joie, ce que l'on connaît d'abord (5), elle me dit : « Les dames s'étonnent que vous restiez ici, alors que Sa Majesté pense à vous en toutes occasions, et avec quelle anxiété ! Il n'en est aucune, je crois, qui ne trouve singulier votre long séjour à la campagne. Pourquoi ne revenez-vous pas (6) ? » Elle partit, et je voulus écrire une réponse et l'envoyer ; mais j'avais complètement oublié les premiers vers de la poésie dont l'Impératrice m'avait adressé quelques mots. « Que c'est étrange ! m'écriai-je. Y a-t-il jamais, quand on parle de vieilles poésies comme celle-ci, quelqu'un qui l'ignore ? Je l'ai dans l'esprit, et je ne puis la dire. Comment cela se fait-il ? » Cependant, un petit garçon qui était assis devant moi m'entendit, et il me souffla : « Écrivez donc : « l'eau qui coule sous [terre] ». Comment avais-je pu ainsi oublier ces vers ? Il était amusant que cet enfant me les eût enseignés. J'expédiai ma réponse, et quelque temps après, je me rendis chez l'Impératrice. Je ne savais comment elle allait m'accueillir, je me sentais embarrassée comme je ne l'avais jamais été. L'écran me cachait à moitié, et ma maîtresse demanda d'abord en riant si j'étais une nouvelle venue ; puis elle me dit : « Je vous ai envoyé une méchante poésie ; mais j'avais pensé qu'en l'occurrence, il

(1) *Oçamé*. Cf. S., p. 72.

(2) Voir S., pp. 182, 253.

(3) Cf. p. 75, n. 5.

(4) Allusion à une ancienne poésie. Voir S., p. 285.

(5) C'est-à-dire pleurer. Cf. S., p. 305.

(6) Autre texte : « ...vous pas ? » Puis elle ajouta : « Je m'en vais, pour un instant, tout près d'ici, et je retournerai ensuite près de Sa Majesté ». Elle partit... »

fallait vous écrire quelque chose de cette sorte. Aussi bien, quand je ne vous vois pas, rien ne peut distraire, un seul instant, ma peine. » Elle semblait toujours la même. Je lui narrai comment le petit garçon m'avait enseigné quelques mots de la poésie. Sa Majesté en rit beaucoup, et déclara : « Une pareille chose est possible, et cela ne manque point d'arriver pour les vieilles poésies qu'on a trop dédaignées. »

A ce propos, l'Impératrice raconta cette histoire : « Des gens se préparaient, quelque part, à faire un concours d'énigmes (1) ; et l'un d'eux, qui n'était naturellement pas sot, et auquel une laborieuse pratique avait donné une grande habileté dans les choses de ce genre, dit [aux joueurs de son camp, celui] de gauche : « C'est moi qui parlerai le premier de notre groupe. Veuillez y penser ! » Les autres, ayant entendu sa requête, songèrent : « Même si nous nous en rapportons à lui, il ne fera sans doute pas de question maladroite », et ils le choisirent [comme champion]. « Dites-nous les énigmes que vous avez en tête. Quelles sont-elles ? » lui demandèrent-ils (2) ; mais il répondit : « Fiez-vous entièrement à moi. Après vous avoir parlé comme j'ai fait, je n'avancerai sans doute rien qu'on doive amèrement regretter ! » Et ses partenaires supposèrent qu'il disait vrai.

[Pourtant,] quand le jour du concours fut tout proche, ils reprirent : « Apprenez-nous quand même ce que vous avez l'intention de proposer. Et si c'était quelque chose d'extraordinaire ! — Eh ! répliqua cet homme, en colère, je n'en sais rien ; si vous avez tant de crainte, ne vous fiez pas à moi ! » Ils étaient très inquiets.

Pendant, le jour du concours arriva. Tous les joueurs, hommes et femmes, prirent place, les deux camps étant séparés ; et il y avait là, assis en rangs, un grand nombre de courtisans et de gens bien nés. Quand vint le moment d'échanger les énigmes, notre homme se trouvait le premier du groupe de gauche. On voyait à son air qu'il s'était préparé avec un soin extrême, et qu'il se sentait prêt à la lutte. Il paraissait si sûr de lui qu'on se demandait ce qu'il allait dire ; et tous, ses adversaires comme ses partisans, le considéraient avec inquiétude, et répétaient : « L'énigme, l'énigme ? » Quelle impatience ! [Enfin, cet homme] proposa :

(1) Voir S., p. 133, n. 7 et 9.

(2) Autre texte : « Veuillez y penser ! ». Les autres se dirent, heureux et confiants : « Même si nous nous en rapportons à lui, il ne fera sans doute pas de question maladroite ». Tous cherchèrent à imaginer des énigmes, et quand on choisit celles que l'on proposerait, ils lui demandèrent : « Dites-nous les énigmes auxquelles vous songez. Quelles sont-elles ? ». Mais il répondit... »

« Un arc tendu dans le ciel (1) ? » Les gens du groupe adverse trouvèrent la chose très agréable [, ils croyaient déjà avoir gagné] ; quant à ceux de gauche, ils restèrent d'abord sans pensée, comme stupéfiés ; puis, en un instant, ils se dirent que leur partenaire était détestable, odieux ; qu'il prenait les intérêts de leurs adversaires et qu'il allait, à dessein, faire perdre son propre camp. Cependant, le joueur qui lui était opposé eut un rire moqueur. « Non, je ne sais pas du tout ce que c'est ! » répondit-il en faisant la moue, et il commença de plaisanter ; mais celui qui avait proposé l'énigme s'écria : « Mettez la marque, mettez la marque ! » et il fit attribuer un point à son groupe.

Les joueurs de droite s'y refusaient et répétaient : « C'est absurde ! qui donc ne saurait pas répondre à cette question (2). Il ne faut absolument pas mettre la marque. » Mais notre joueur répliqua : « Mon adversaire a dit qu'il ne savait pas : pourquoi donc n'aurait-il pas perdu ? » Et pour les énigmes suivantes, il donna de même, grâce à son argumentation, la victoire à son parti.

Après le concours, le joueur de droite qui avait voulu plaisanter fut accablé de reproches. « [Il est vrai qu'] il s'agissait, lui dit-on, d'une chose que tout le monde savait bien ; mais, même en un pareil cas, il arrive que, faute de mémoire, on soit forcé de répondre justement comme vous avez fait. Pourquoi avez-vous déclaré que vous ne pouviez pas savoir ? » Il lui fallut reconnaître sa faute (3) ! »

[Quand l'Impératrice eut terminé son récit,] les dames qui l'entouraient s'écrièrent : « Les partenaires du perdant pouvaient bien, vraiment [,le maudire]. Ils se trouvaient assurément désappointés. Et de quelle détestable humeur avaient dû être les gens qui appartenaient au groupe du plus habile, en entendant ses premiers mots ! » Elles se mirent à rire. Serait-il possible qu'on eût oublié cette histoire (4) ? Tout le monde, je pense, s'en souvient encore.

Le dix du premier mois (5), on voyait dans le ciel d'épais nuages sombres, et pourtant le soleil resplendissait.

(1) *Tén' ni hari-youmi*. Il est question, non de l'arc-en-ciel, auquel un Français pourrait penser ; mais d'un quartier de la lune.

(2) C'est-à-dire : « Pourrait-on croire que cet homme a parlé sérieusement, alors qu'il s'agit d'une chose que personne n'ignorait ? »

(3) C'est-à-dire payer l'amende.

(4) Séi espère que personne n'aura oublié cette histoire comme elle avait oublié la poésie dont sa maîtresse lui adressa quelques mots.

(5) Date voisine du quinze février. Cf. S., p. 18.

Derrière une pauvre chaumière, dans un champ inculte dont le sol n'était pas gracieusement aplani, j'admirais un pêcher. C'était un jeune arbre, tout couvert de rameaux. D'un côté, son feuillage paraissait vert, alors que les feuilles des branches opposées, foncées et brillantes, semblaient teintées en rouge-sombre.

Un jeune garçon à la taille élancée, aux cheveux splendides, mais dont l'habit de chasse avait des accrocs, grimpa dans l'arbre. Cependant, un bambin portant un vêtement de dessous, couleur de prunier rouge, avec un habit de chasse blanc, retroussé ; et chaussé de souliers bas, se tenait au pied du pêcher, et demandait au premier : « Coupe-moi une jolie branche, donne vite ! » Il vint encore trois ou quatre fillettes. Elles avaient de jolis cheveux, des gilets déchirés. Bien que leurs jupes fussent fanées, on en voyait encore les jolies couleurs. « Coupe et jette-nous, dirent-elles au garçon, des branches qui puissent convenir pour faire des marteaux porte-bonheur (1). On en a besoin par ici (2). »

Le garçon jeta des rameaux, et les enfants se précipitèrent en tous sens, chacun s'efforçant de saisir plus de branches que les autres, et criant : « Donne-m'en beaucoup, à moi ! »

C'était ravissant ; mais un homme ayant un pantalon sale arriva en courant ; il voulait aussi des rameaux de pêcher, et comme le gamin qui les cueillait lui disait d'attendre, il vint à l'arbre et se mit à le secouer. Il était amusant de voir le jeune garçon, effrayé, s'accrocher aux branches comme un singe.

A la saison des prunes aussi, on voit de pareilles scènes.

Des hommes de bonne mine ont joué tout le jour au trictrac (3), et sans doute n'en sont-ils pas encore fatigués, car on a allumé une lampe basse, à la brillante lumière.

Comme son adversaire [, en les maniant,] essaye de donner aux dés une vertu magique (4), et ne se presse pas de les mettre dans son cornet, l'un des joueurs pose le sien tout droit sur le plateau, et il attend. Il rentre, d'une main, le col de son habit de chasse qui lui couvrait le visage ; il ôte son bonnet, dont l'étoffe n'est pas très rigide ; il l'agite ; puis il dit : « Si vous perdez, après toutes ces incantations... » D'un air impatient, il regarde fixement son adversaire, et il paraît tout glorieux.

(1) *Ousoutchi*. Voir S., p. 151.

(2) Autre texte : « On en demande chez notre maître ».

(3) *Sougorokou*. Cf. p. 170, n. 5.

(4) Voir S., p. 119, n. 9.

Pour jouer aux dames (1), un homme de qualité a dénoué le cordon de son manteau de cour, et, d'un air négligent, il ramasse les pions ou les pose sur le damier. Cependant, son adversaire, qui est d'une condition inférieure, se tient assis respectueusement, le dos courbé, à quelque distance du damier, et tout en jouant, de sa main libre, il écarte, de celui-ci, le bas de sa manche. C'est charmant.

67. CHOSES EFFRAYANTES

L'écorce d'un gland (2).

Un endroit où il y a eu le feu.

Le lotus épineux (3).

La châtaigne d'eau (4).

Un homme qui a beaucoup de cheveux, et qui les fait sécher après s'être lavé la tête.

L'écorce d'une châtaigne.

68. CHOSES QUI SEMBLENT PURES

Un vase de terre cuite non vernissée.

Une cruche de métal, neuve.

Le [dessus] des nattes, fait d'avoine d'eau (5).

La lumière qui passe au travers de l'eau qu'on verse.

Une « longue caisse » (6) neuve.

69. CHOSES QUI PARAISSENT MALPROPRES

Un nid de rats.

Quelqu'un qui tarde, le matin, à se laver les mains.

De la morve blanche.

Des petits enfants, morveux, qui marchent en reniflant.

Les vases où l'on met de l'huile.

Les petits des moineaux[, quand ils n'ont pas encore de plumes].

(1) *Go. Cf. S.*, p. 133.

(2) L'écorce du fruit de l'*Uchii* (*quercus gilva*). Cette écorce servait à teindre les étoffes en noir.

(3) *Mizoubouki*, *euryale ferox*. Voir p. 186, n. 8.

(4) *Hishi*, *trapa bispinosa*, *trapa incisa*, mâcre.

(5) *Komo*, *zizania aquatica*. Séi parle de la couche supérieure des nattes qui recouvrent le plancher.

(6) *Hocobitsou*, caisse étroite. *Cf. S.*, p. 44.

Une personne qui reste longtemps sans prendre de bain, pendant la saison chaude.

Tous les vêtements fanés, quels qu'ils soient, semblent malpropres ; mais parmi eux, ce sont surtout les habits de couleur luisante qui paraissent sales.

70. CHOSSES QUI SEMBLANT VULGAIRES

Un troisième-fonctionnaire du Protocole qui a été anobli (1).
De gros cheveux noirs.

Un paravent de toile, lorsqu'il est neuf. Quand il est vieux et sali, c'est un objet qui ne mérite plus qu'on en parle, et, contrairement à ce que l'on pourrait croire, on n'y accorde plus la moindre attention.

[Un paravent de toile sur lequel,] dès qu'il est fabriqué, on fait fleurir [, en les dessinant,] quantité de fleurs de cerisier, et que l'on colorie avec de la craie et du cinabre.

Qu'il s'agisse des portes à coulisse, des petites armoires, ou de toute autre chose, [on peut dire que] ce qu'on voit en province manque d'élégance.

Le dessus d'une voiture recouverte de nattes (2).

Le pantalon des gens de police (3).

Un store d'Iyo (4) fait avec des joncs trop gros.

Un petit bonze, encore enfant, qui engraisse.

Une véritable natte (5) d'Izoumo.

71. CHOSSES QUI REMPLISSANT D'ANGOISSE

Regarder les courses de chevaux.

Tordre un cordon [de papier], pour attacher ses cheveux (6).

Avoir des parents ou des amis malades, et les trouver changés.

A plus forte raison, quand règne une épidémie, on en a une telle inquiétude qu'on ne pense plus à rien d'autre (7).

Ou bien, un petit enfant qui ne parle pas encore se met à pleu-

(1) En devenant dignitaire du cinquième rang (cf. S., p. 62), le *shikibu no xō* (S., p. 68 ; p. 67, n. 2) restait *tchighé* (S., p. 63) : il n'était pas admis en la présence de l'empereur.

(2) *Moushirobari no kourouma*. Pour les voitures, voir S., p. 46.

(3) *Kébiishi*. Cf. S., p. 66.

(4) *Iyo-sou*. Voir S., p. 42, n. II.

(5) *Moushiro no tatami*.

(6) *Motoyoui*. On a peur, en tordant ce cordon, de le casser.

(7) Cf. S., p. 187.

rer, ne boit pas son lait, et crie très longtemps, sans s'arrêter, même quand la nourrice le prend dans ses bras.

Lorsque, dans un endroit fréquenté d'ordinaire, on a soudain l'oreille frappée par les paroles de quelqu'un dont on ne reconnaît pas bien la voix, il est naturel qu'on sente son cœur battre ; mais il palpite bien davantage si l'on entend alors une autre personne qui [, sans savoir que la première est là,] vient à parler d'elle.

Quand une personne que l'on déteste s'approche de vous, on ressent, de même, un trouble indicible.

Un homme qui est venu la nuit dernière voir une dame tarde à lui écrire ce matin. Celles même qui, sans y être directement intéressées, entendent parler d'une pareille chose, sentent battre leur cœur.

On se sent encore défaillir quand une autre femme, devant vous, montre une lettre qu'elle a reçue de celui qu'on aime.

72. CHOSES RAVISSANTES

Un visage d'enfant que l'on [s'est amusé à] dessiner sur un melon (1).

Un jeune moineau qui vient en sautillant dès qu'on imite [, pour l'appeler,] le cri du rat.

Ou bien ce même moineau quand on le place dans un endroit convenable, après lui avoir mis [, pour jouer, un peu de] fard rouge [sur la tête] (2).

Il est ravissant de voir les parents de cet oiseau lui apporter des insectes et des vers, qu'ils lui mettent dans le bec.

Un enfant d'environ trois ans qui se traîne le plus vite qu'il peut, et dont les yeux perçants sont attirés par quelque babiole menue se trouvant sur son chemin. Il la saisit avec ses jolis petits doigts, et il la montre aux grandes personnes. C'est ravissant.

Une enfant, coiffée à la façon d'une nonne (3), qui penche la tête pour regarder quelque chose, au lieu d'écarter, de la main, les cheveux qui retombent sur ses yeux, et la gênent. Charmant tableau !

Il est ravissant aussi d'admirer le haut des cordons (4) blancs de la jupe, si jolis, attachés devant les épaules.

(1) Autre traduction également admissible : « Un visage d'enfant qui a la forme [ovale d'une graine] de melon. »

(2) Autre texte : « ... convenable, après l'avoir attaché avec un fil. C'est ravissant... »

(3) Nous dirions, en France : « dont les cheveux étaient coupés à la Jeanne d'Arc ».

(4) *Koshi no kami* (Mizogoutchi. p. 533). Le sens de la phrase est douteux. Il semble que le mot *koshi* désigne ici [les cordons de la jupe fixés à] la taille.

Un jeune page du Palais (1), pas très grand, qui passe, en tenue de cérémonie. C'est charmant.

On prend un joli bébé dans ses bras, un moment, et pendant qu'on le cajole, il se suspend à votre cou, et il s'endort. C'est délicieux.

Les objets employés pour les poupées (2).

On cueille, dans un étang, une feuille flottante de lotus, toute petite, et on la regarde. Les roses trémières sont ravissantes aussi quand elles sont petites. Qu'il s'agisse d'une chose ou d'une autre, peu importe, [on peut dire que] tout ce qui est petit est délicieux.

Un bébé d'environ deux ans, très potelé, à la jolie figure claire, qui vient à vous en se traînant, et dont le vêtement, de gaze violette, trop long, est retroussé. C'est ravissant.

Un petit garçon de huit ou neuf ans, à la voix juvénile, qui lit un livre.

Des poussins, hauts sur pattes, tout blancs et jolis, qui [ne sont pas encore complètement couverts de plumes, et] paraissent avoir des vêtements trop courts. En faisant tapage : « hyo, hyo », ils suivent les gens, ou marchent tout près de la mère poule. C'est un délicieux spectacle.

Les petits des canards (3).

Une urne à reliques (4).

Les fleurs des œillets.

73. CHOSSES SANS RETENUE

Un enfant qui n'a aucune qualité particulière et qui est habitué à être choyé.

La toux.

Alors qu'on va dire quelque chose à une personne [qu'on voit embarrassée, elle parle la première.

Un enfant de quatre ou cinq ans, dont les parents habitent quelque part dans les environs, [entre chez vous, et] commence à faire mille malices ; il prend les objets, les disperse partout, et les abîme. D'ordinaire, on lui ôte des mains les choses dont il s'est emparé, on le gronde, et il n'en peut faire à sa tête. Mais quand sa mère vient, il se sent fort ; en la tirant, en la secouant, il la prie de lui donner ce qui l'intéresse. Cependant, elle lui répond qu'elle parle à de grandes personnes, et elle ne tient aucun compte

(1) *Dén'jōwarawa*.

(2) Voir p. 35, n. 2.

(3) *Kari no ko*. Cf. p. 57, n. 3.

(4) *Sari (shari) no tsoubo*. Voir S., p. 110.

de ce qu'il dit. Alors, il remue tout, lui-même, pour atteindre l'objet convoité ; il s'en saisit et le regarde. C'est vraiment détestable. La mère, qui le voit faire, se contente de lui crier : « Vilain ! » et sans lui reprendre l'objet pour le cacher, elle ajoute seulement : « Ne fais pas ainsi, tu vas détériorer cela. » Elle aussi, elle est détestable !

Quelle anxiété on éprouve lorsque, chez soi, on voit cet enfant se conduire de la sorte, sans qu'on puisse lui adresser la moindre remontrance !

74. CHOSSES QUI ONT UN NOM EFFRAYANT (1)

Un gouffre vert. Une caverne dans un ravin. Une clôture de planches. Le fer. Une motte de terre.

Pour le tonnerre, ce n'est pas seulement son nom qui est effrayant ; il est lui-même terrible.

L'ouragan. Un nuage de mauvais augure (2). L'étoile du Bouvier (3). Le loup (4). L'oushi-haçamé (5). La prison. Le geôlier.

Le sanglier (6). Pour celui-ci encore, ce n'est pas son nom seul qui est effrayant ; il est, aussi, terrible à voir.

Une natte de corde.

Un voleur est terrible pour toutes sortes de raisons.

La pluie soudaine (7). Le fraisier-serpent (8). L'âme d'une personne vivante, qui vient vous tourmenter (9). L'ignome du

(1) On ne voit pas très bien par quoi Séi a été guidée en écrivant ce chapitre. Il s'y trouve en effet énumérées plusieurs choses dont on pourrait dire simplement, sans parler de leur nom, qu'elles sont effrayantes : l'ouragan, le nuage de mauvais augure, etc. Séi note du reste cette observation à propos du tonnerre et du sanglier. D'autre part, il est difficile de dire pourquoi l'auteur juge effrayants certains des noms qui figurent ici. Voici, pour deux d'entre eux, ce qu'on peut faire remarquer :

Le mot *kouragané* (fer) signifie littéralement : « le métal noir, sombre », et éveille par conséquent une idée de tristesse.

Le mot *kouré* (motte) est homonyme d'un autre qui signifie « crépuscule », et, de plus, dans le caractère chinois qui le représente, on voit, à côté du symbole de la terre, celui d'un démon (comparer le chapitre suivant).

(2) *Fouçogoumo*. Cf. S., p. 119.

(3) *Hikoboshi*. Voir la légende de la Tisserande céleste. S., pp. 159, 160. Autre texte : « L'étoile de la hallebarde » (*hokoboshi*, une des étoiles de la Grande-Ourse).

(4) *Ôkami* signifie « loup » et « grande divinité ». Comp. Revon, *Shinntonisme*, p. 159, n. 2.

(5) Peut-être un insecte. Autre texte : « Le bœuf (*oushi*), le crabe (*kaçamé*) ».

(6) L'original a ici *inçoushi* (peut-être pour *inoshishi*, « sanglier »). Autre texte : « L'ancre (*ikari*) ». » (*Ikari* signifie aussi « la colère ».)

(7) *Hijikaça-amé*, littéralement « la pluie du chapeau du coude » : l'averse surprend les gens alors qu'ils n'ont pas leur chapeau de pluie (*kaça*) ; ils se protègent la tête avec leur bras, qui leur sert de chapeau.

(8) Ou fraisier des Indes, *hébi-itçigo*, *koutchinawa-itçigo*, *fragaria indica*, *duchesnea indica*.

(9) *Ikipoudama*. Voir S., p. 116, n. 5.

diable (1). La fougère du démon (2). La ronce. Le citronnier épineux (3). Du charbon de bois très sec, pour allumer le feu. La pivoine. Le géôlier de l'enfer qui a une tête de bœuf (4).

75. CHOSSES QUI N'OFFRENT RIEN D'EXTRAORDINAIRE AU REGARD,
ET QUI PRENNENT UNE IMPORTANCE EXAGÉRÉE QUAND ON
ÉCRIT LEURS NOMS EN CARACTÈRES CHINOIS (5)

La fraise (6). La fleur d'un jour (7). Le lotus épineux (8). La noix (9). Un professeur de style (10). Le Vice-chef des services du palais de l'Impératrice (11). Le myrte rouge (12).

Pour l'oseille sauvage, l'impression qu'on ressent est encore plus forte, sans doute parce qu'on écrit le nom de cette plante comme s'il s'agissait de la canne du tigre. (13). Ce dernier a, cependant, une figure à pouvoir se passer de canne !

76. CHOSSES QUI ONT UN ASPECT SALE

L'envers d'une broderie.

L'intérieur de l'oreille d'un chat.

Une foule de rats, dont le poil n'est pas encore poussé, qui sortent du nid, tout grouillants.

Les points des coutures d'un vêtement de fourrure qu'on n'a pas encore doublé.

Quand il fait sombre dans un endroit qui ne semble pas particulièrement propre.

(1) *Onidokoro*, *dioscorea tokoro*.

(2) *Oniwarabi*, *asplenium japonicum*.

(3) *Karatatchi*, *ægle sepiaria*.

(4) *Oushi-oni*. Cf. S., p. 97, n. 2.

(5) Séi trouve sans doute étrange qu'on emploie, par exemple, trois caractères chinois pour écrire un nom aussi simple que celui du fraisier.

(6) *Itchigo* (les caractères qui servent à écrire ce mot signifient respectivement : « couvrir », « bassin », « enfant »).

(7) *Tsouyougouça*, commeline, *commelina vulgaris* (caractères signifiant « canard sauvage », « tête », « herbe » ; le mot semble composé de *tsouyou*, « rosée », et de *kouça*, « herbe »).

(8) *Mizoubouki* Voir p. 181, n. 3 (caractères : « eau », « bardane »).

(9) *Kouroumi*. (caractères : « barbare » « pêche »).

(10) *Mon'jō hakacé*. Cf. S., p. 68.

(11) *Kōgōgō no gon' no tayou*. Voir S., p. 68.

(12) *Yamamomo* (les caractères employés signifient : « saule pourpre », « prunier » ; le mot semble formé de *yama*, « montagne », et de *momo* « pêcher »). A vrai dire, il s'agit ici, non du myrte (*myrtus*) ; mais du galé (*myrica rubra*) ; une espèce du genre *myrica* est du reste appelée « myrte bâtarde ».

(13) *Itadori*, *polygonum cuspidatum*, *rumex acetosa*. Les deux caractères employés pour écrire le nom de cette plante signifient « tigre » et « canne », et si on les réunit, on peut lire : « la canne du tigre ». Comp. S., p. 355.

Une femme qui n'est pas très jolie, et qui a une foule d'enfants, dont elle prend soin.

Lorsqu'une femme qu'il n'aime pas très profondément tombe malade et languit longtemps, un homme, en son cœur, doit s'en sentir dégoûté.

77. OCCASIONS DANS LESQUELLES LES CHOSSES SANS VALEUR PRENNENT DE L'IMPORTANCE

Le radis (1) du premier mois.

Les dames qui escortent, à cheval, l'Empereur quand il sort de son palais (2).

Les dames-chambellans (3) qui, à la fin du sixième mois et à celle du douzième, rompent une tige de bambou [de la taille de l'Empereur] (4).

Le prêtre (5) chargé de surveiller le maintien des bonzes qui récitent les livres sacrés, aux deux saisons (6). Quand, portant une étole rouge, il lit la liste des bonzes, il a l'air de savoir parfaitement ce qu'il doit faire.

Les gens du service des chambellans (7) qui ornent les salles où doivent avoir lieu les cérémonies de la Lecture des livres sacrés, ou de l'Énumération des noms des bouddhas » (8).

Les gardes du corps (9) [qui escortent l'envoyé de l'Empereur] à la fête de Kaçouga (10).

La marche solennelle lors des grands festins (11).

Les jeunes filles qui goûtent l'élixir de longue vie au premier mois (12).

Les bonzes qui apportent les bâtons porte-bonheur (13).

(1) *Ōné* (ou *daikon*'), une longue rave. Voir S., p. 56, n. 1 ; p. 150, n. 5.

(2) *Himémotchighimi* (ou *himé no tayō*, ou *Azouma-warawa*), dames du cinquième rang, appartenant au service des filles d'honneur. Cf. p. 225 ; S., p. 71.

(3) *Kourōdo*, pour *nyōkourōdo*. Voir S., p. 72.

(4) Cf. S., p. 159.

(5) *Ighishi*. Voir S., p. 102.

(6) *Ki no mi-dokkyō*. Cf. S., pp. 155, 161.

(7) *Tokoro no shō*. Voir S., p. 66.

(8) *Mi-dokkyō* et *Boutsoumyō*. Cf. S., pp. 155 et 164.

(9) *Toneri*. Il s'agit de soldats de la garde du corps. Voir S., p. 154.

(10) Temple shinintoïste. Cf. S., p. 80.

(11) Voir S., p. 150. On a dit qu'ils s'agissait d'un défilé des étudiants du *Kwan'gakouin*, une université privée fondée par Foujiwara Fouyoutsougou (S., p. 29). Faut-il croire que cette procession eût lieu chaque fois qu'un Foujiwara, c'est-à-dire un descendant de Fouyoutsougou, était nommé ministre ?

(12) *Kouçouriko*. Cf. S., p. 150.

(13) Le premier jour du Lièvre du premier mois, des exorcistes (voir S., p. 101) appartenant aux sectes *Tén'daï* et *Shin'gon* (voir S., p. 91) présentaient à l'empereur des cannes porte-bonheur ou cannes du Lièvre (*ousoué*; cf. S., p. 151). Ils avaient, à cette occasion, l'honneur d'adresser au souverain un compliment. Voir p. 83, n. 1.

Les coiffeuses au moment des épreuves de danse, avant la Cinquième fête (1).

Les « demoiselles de la Cour » (2) qui servent l'Empereur à table, aux [cinq] fêtes (3).

Les secrétaires (4) [du Conseil d'État], le jour d'un grand festin.

Les lutteurs du septième mois (5).

Un grand chapeau de femme (6), par un jour de pluie.

Le timonier, lors d'un voyage en bateau.

78. CHOSSES QUI PARAISSENT AFFLIGEANTES

La nourricie d'un bébé qui pleure la nuit.

Un homme qui a deux maîtresses, et à propos duquel l'une et l'autre se détestent et se jalourent.

Un exorciste qui a affaire à un démon récalcitrant. Tout irait bien si seulement les bons effets de ses incantations se manifestaient rapidement ; mais s'il n'en est pas ainsi, le malheureux continue stoïquement à prier pour éviter d'être, quelque [peine qu'il ait prise], la risée des gens. Cela semble désolant.

Une femme qu'un homme soupçonneux aime ardemment.

Les gens puissants qui vivent dans la maison du Régent, Maire du palais (7), ne sont jamais sans souci ; et pourtant leur sort paraît agréable.

Les gens irrités.

79. CHOSSES ENVIALES

On a essayé d'apprendre un texte sacré ; mais comme on le récite d'une façon très incertaine, en oubliant toujours quelque chose, on lit à maintes reprises les mêmes passages. Cependant, on entend des bonzes, comme il est naturel, et aussi des laïques, hommes ou femmes, qui récitent [les Écritures] couramment, sans peine. On se demande aussitôt quand donc on sera aussi habile.

(1) *Go-sétchi* (voir S., p. 163) *no kokoromi* (cf. S., p. 162) *no mīgoushiaghé* (cf. p. 115, n. 3). Il s'agit ici des femmes qui coiffent les danseuses.

(2) *Haizén' no ounémé*. Voir S., p. 73.

(3) *Sétchi-é*. Cf. S., p. 149.

(4) *Shishō, shō* (voir S., p. 64, n. 5). A l'occasion des grands banquets (voir S., p. 150), ils recevaient une gratification.

(5) Cf. S., pp. 134, 160.

(6) *Ichimégaga*, litt. : « chapeaux des femmes [qui vendent] au marché » (ces chapeaux furent portés, d'abord, par ces femmes).

(7) *Itchi no tokoro* ; litt. : « la première maison » ou, peut-être, « la maison du Premier ». Voir p. 108 ; S., p. 63.

Lorsqu'on est mal à son aise, qu'on reste couché, on envie extrêmement les gens qui rient, bavardent et se promènent comme s'ils n'avaient aucun souci.

Un jour, l'idée m'étant venue d'aller aux temples d'Inari (1), je me trouvai harassée alors que j'approchais seulement du sanctuaire central ; mais, sans me laisser abattre, je continuai à monter. Cependant, des gens qui devaient être partis après [moi] me dépassèrent rapidement, sans paraître fatigués le moins du monde, et arrivèrent au temple les premiers. J'en avais de la jalousie. Cela se passait le jour du Cheval (2) du deuxième mois. Bien que je me fusse hâtée de partir à l'aube, il était à peu près l'heure du Serpent (3) quand j'atteignis le milieu de la côte. Il faisait de plus en plus chaud, et je me sentais pitoyablement lasse. Comme je me reposais un moment, en pleurant [de fatigue] et en me demandant même pour quoi faire j'avais pu entreprendre ce pèlerinage tandis qu'il y avait, par le monde, des gens qui ne prenaient pas tant de peine, une femme de plus de trente ans, qui n'était pas en « costume de jarre » (4), mais avait simplement relevé la traîne de ses vêtements, descendit la côte, et dit à des gens qu'elle rencontra sur son chemin : « Moi, je veux accomplir le pèlerinage sept fois ; en voilà déjà trois, et les quatre qui restent ne sont plus rien à faire. Il faut que je sois redescendue à l'heure du Mouton (5). » C'était une femme à laquelle je n'aurais pas fait attention en un lieu ordinaire ; mais en cet instant, j'aurais souhaité d'être à sa place.

J'envie beaucoup les gens qui ont de bons enfants, que ces derniers soient des hommes, des femmes, ou des bonzes.

Les dames qui ont de superbes cheveux, très longs, et des mèches qui descendent gracieusement [sur leur front].

J'envie les grands personnages qui sont toujours entourés de serviteurs respectueux.

Les dames qui ont une belle écriture, qui composent de jolies poésies, et dont on parle d'abord, en toutes occasions.

Quand de nombreuses dames sont auprès d'une personne de haut rang, et qu'il faut écrire un message pour l'envoyer à quelqu'un de distingué, on ne peut penser que toutes celles qui sont là aient une écriture semblable aux traces des pattes d'un oiseau.

(1) Temples shinntoïstes. Comp. S., p. 79.

(2) Voir S., p. 19.

(4) *Tsoubô-soxokou*. Cf. S., p. 50.

(3) Dix heures. Cf. S., p. 19.

(5) Quatorze heures.

Si, pourtant, le maître fait appeler, exprès pour écrire cette lettre, une des dames qui se trouvent dans leur chambre, et lui donne son propre encrier, les autres envient cette femme. Si celle qui écrit est une des dames déjà âgées de la maison, elle s'y prend aussi bien que la chose l'exige, même si, vraiment, elle n'a pas cessé depuis longtemps de [copier la poésie du] Bac de Naniwa (1). D'autres fois, elle n'est pas si novice, et s'il s'agit d'écrire à un haut dignitaire, ou [de faire une lettre d'introduction] pour une demoiselle que le seigneur envoie [au Palais, où cette jeune personne va] demander à entrer en service, [le maître, et] l'Empereur (2) lui-même le premier, veille avec une attention particulière à ce que tout [, dans la lettre,] soit élégant. Alors les autres dames se réunissent pour plaisanter, et parler avec jalousie de leur compagne qui écrit.

De même, lorsqu'on apprend à jouer de la harpe ou de la flûte, on se demande, lorsqu'on est encore peu exercé, quand donc on jouera aussi bien que telle personne.

La nourrice (3) de l'Empereur, celle du Prince héritier.

Les dames au service de l'Empereur qui sont admises auprès des Nobles Princesses [du Palais] (4).

Celui qui a [fait] construire une chapelle de méditation (5), et peut prier au soir et à l'aube.

Quand on joue au trictrac (6), les coups de dés heureux de l'adversaire.

Un saint qui a vraiment cessé de penser au monde.

80. CHOSES QUE L'ON A HATE DE VOIR, OU D'ENTENDRE

Les tissus qu'on a teints en écheveau, les étoffes de nuance inégale, toutes celles qui ont des tons divers, obtenus par exemple en liant certaines parties avant la teinture (7).

(1) *Naniwa-watari*. Comparer p. 19, S., p. 284. Une traduction plus littérale serait, ici : « ...Si ...elle n'est pas éloignée du bac de Naniwa. »

(2) *Oué* (Mizogoutchi, p. 547). Dans un autre texte (Kanéko, p. 740), le mot *oué* est remplacé par *kami*. La traduction devient, si l'on adopte ce texte : « [le maître] veille avec une attention particulière à ce que tout [, dans la lettre,] soit élégant, à commencer par le papier. » La traduction s'accorde alors mieux avec ce qui précède. Il est permis de supposer que Séi a écrit *kami* (papier) en caractères syllabiques, et qu'un copiste a remplacé les deux syllabes par un caractère chinois qui peut être lu *kami*, mais qui signifie « le haut » et qu'on peut lire aussi *oué* (« le haut » et « empereur »).

(3) Voir S., p. 73.

(4) *On' katagata*. Ces mots désignent l'impératrice et les autres épouses du souverain.

(5) *Sammaïdô, samaïdô*. Cf. S., p. 108.

(6) *Sougorokou*. Voir p. 170, n. 5 ; S., p. 133.

(7) *Makizomé, mourago, koukourimono*. Cf. S., p. 54.

On apprend qu'une femme vient d'avoir un enfant, on veut savoir bien vite si c'est un garçon ou une fille. Quand la mère est une dame de qualité, cela va sans dire, et même s'il s'agit d'une pauvre femme, d'une personne du commun, on a hâte d'être renseigné.

Le matin du jour où l'on nomme les gouverneurs de province (1), alors qu'il est encore de bonne heure. On voudrait apprendre même à quelle époque un certain homme que l'on connaît obtiendra sûrement un poste.

La lettre d'une personne aimée.

81. CHOSSES IMPATIENTANTES

On a envoyé, à une couturière, de l'étoffe pour un vêtement dont on a un besoin urgent, et on attend qu'elle l'apporte.

L'humeur dont on est lorsqu'on s'est dépêché pour aller voir quelque spectacle. On se demande avec anxiété : « Est-ce maintenant ? Est-ce maintenant ? » Et tout en s'installant [dans la tribune] (2), on a les yeux fixés (3) [sur le point où doit apparaître le cortège].

Une femme doit accoucher, le terme normal passe, et rien ne montre que l'enfant va venir.

Quand on reçoit, d'un endroit éloigné, une lettre d'une personne chère, il est impatientant d'ouvrir la missive, que la colle de riz tient solidement fermée.

On va en hâte voir une procession, et l'on se dit : « C'est l'heure. » Quand on aperçoit les bâtons blancs [des hommes de la police] (4), on se sent rongé d'impatience pendant tout le temps que [met la voiture à] approcher [des tribunes]. On voudrait descendre et y courir.

Quelqu'un est là, dehors ; mais on [se cache en] pensant qu'il ne saura pas [qu'on est à la maison]. Cependant, il avertit de sa présence une autre personne qui se trouve devant vous, et la prie de l'annoncer.

Quand on a attendu, avec impatience, la naissance d'un bébé,

(1) Voir p. 4 ; S., p. 152.

(2) Dans une des tribunes où les dames prenaient place pour voir passer une procession.

(3) *Mamoraourou*, « forme allongée » de *mamorou*. Cf. S., p. 207, n. 3.

(4) Les bâtons (*shimoto*) des hommes de la police (*kado no oca* ; voir S., p. 66, n. 10) chargés de veiller au bon ordre pendant la fête.

il atteint à peine son cinquantième ou son centième jour (1) que l'on voudrait déjà le voir grand.

Enfiler une aiguille lorsqu'on doit se dépêcher de coudre et que le soir tombe. Mais, moi, quand [je vois que je vais avoir à faire] une chose aussi [agaçante], je me saisis d'une partie [de l'ouvrage, déjà commencée,] où il doit se trouver fichée [une aiguille enfilée], et je laisse à une de mes compagnes le soin d'en enfiler une autre. Sans doute parce qu'elle se hâte aussi, elle n'y parvient pas rapidement, et je lui dis : « Allons ! laissez donc cela pour le moment. » Cependant, elle a l'air de penser : « Et pourquoi donc [n'arriverais-je pas à enfiler cette aiguille] ? » Elle ne peut abandonner [les morceaux d'étoffe qu'elle a pris], et [à son impatience,] s'ajoute de l'aversion [pour moi].

On est pressé de partir pour voir quelque chose, qu'il s'agisse [d'une fête, d'une procession,] de n'importe quoi, et l'on attend la voiture qu'une autre personne a prise en disant qu'elle en avait besoin, d'abord, pour aller à quelque endroit, mais qu'elle la renverrait bientôt. Quelle impatience ! Une voiture passe sur la grand'route, et l'on se réjouit en pensant que c'est celle qu'on attend ; mais elle s'en va dans une autre direction ! C'est désolant.

C'est encore plus lamentable quand, une pareille chose arrivant lorsqu'on veut aller voir quelque spectacle, on entend dire qu'il est fini.

[On s'alarme] quand le délivre (2) d'une accouchée tarde à venir.

On va, en voiture, chercher les personnes qui doivent venir avec vous voir quelque chose, ou visiter un temple. Mais quand on a fait approcher et arrêter la voiture, elles ne se pressent pas d'y monter et vous font attendre. On en est tellement agacé qu'on se sent d'humeur à partir en les laissant là.

On veut se dépêcher d'allumer le feu. Que la braise est longue à s'enflammer !

Quelqu'un vous a envoyé une poésie ; il faut que l'on compose bien vite un « poème en réplique », et l'on reste cependant un moment sans pouvoir rien écrire. C'est bien impatientant !

Pour répondre à un amant, on n'a pas besoin de tant se hâter. Il est néanmoins des cas où l'on doit, naturellement, le faire. D'ailleurs, à plus forte raison, quand il s'agit d'une correspondance ordinaire, soit avec un homme, soit avec une femme, on

(1) C'est-à-dire des jours de fête.

(2) *Notchi no koto*, litt. : « la chose d'après ».

risque de commettre de désagréables bévues si l'on pense qu'il importe seulement de répondre vite.

La nuit, quand on est mal à l'aise, angoissé, on attend avec impatience que le jour vienne.

On s'impatiente aussi, quand on a mis du noir sur ses dents (1), pendant qu'il sèche.

A l'époque où l'on gardait le deuil du défunt Seigneur (2), l'Impératrice dut quitter le Palais Impérial (3), au moment de la Purification du dernier jour du sixième mois (4). On avait dit que la direction qu'il lui aurait fallu prendre pour aller au palais où sont les bureaux de sa Maison était alors néfaste (5) ; et elle se rendit à l'endroit (6) où l'on prépare les repas des nobles person-nages, dans le Palais du Conseil d'État. Le soir de son arrivée, il faisait assez chaud, et l'obscurité était profonde.

On ne pouvait s'empêcher de trouver le bâtiment très étroit. Il était couvert de tuiles, ce qui lui donnait un aspect particulier (7). On n'y voyait pas, comme dans la plupart des palais, des fenêtres treillisées, mais seulement des stores, suspendus tout autour de l'édifice ; et contrairement à ce qu'on pourrait penser, cela paraissait merveilleusement joli.

[Tous les jours,] les dames descendaient dans les jardins pour se divertir. Dans celui qu'il y avait devant le bâtiment, étaient plantées des hémérocailles (8), en très grand nombre, qui formaient une haie, et dont les fleurs amoncelées attiraient le regard. On avait plaisir à les voir dans le jardin d'un palais où tout semblait harmonieusement disposé.

La tour des sonneurs de l'heure (9) s'élevait tout près de notre logement, et, charmées d'entendre le son de la cloche, différent de celui auquel elles étaient accoutumées, quelques jeunes personnes (un peu plus de vingt) allèrent [un jour] par là en courant, et montèrent sur cette haute tour.

(1) Cf. p. 35 ; S., p. 55.

(2) Foujiwara Mitchitaka, mort le dix du quatrième mois de 995. Voir S., p. 192.

(3) Le vingt-huit du sixième mois de 995. Cf. S., p. 192.

(4) *Minazouki-tsougomori no on' harae*. Voir S., p. 84.

(5) Cf. S., p. 118.

(6) *Aïtan'dokoro*. Voir S., p. 39.

Le palais où avaient leurs bureaux les fonctionnaires qui gouvernaient la Maison de l'impératrice était à l'est du Palais Réservé, l'*aïtan'dokoro* se trouvait au sud.

(7) Autre texte : « ...l'obscurité était profonde, et, sans rien remarquer, je passai la nuit, inquiète, le cœur serré ; mais, quand je regardai, le lendemain matin, je vis que le toit était très plat et bas, et couvert de tuiles, ce qui donnait au bâtiment un air chinois et un aspect particulier. »

(8) *Kwan'zō* (ou *waçourégouça*), *hemerocallis fulva* var. *kwanso*. Cf. Revon, *Anthologie*, p. 160. n. 6.

(9) *Tokizoukaça*. Voir S., p. 145.

D'où je me trouvais, je les regardais là-haut, vêtues de jupes d'apparat gris-clair, de manteaux chinois, de plusieurs vêtements non doublés de même couleur, et de jupes écarlates. On n'aurait, sans doute, pas pu les comparer tout à fait à des anges (1), et cependant, on aurait pensé, en les considérant, qu'elles étaient peut-être descendues des cieux.

Il était amusant aussi d'observer d'autres dames, aussi jeunes que les premières, mais d'un rang supérieur, qui, ne pouvant prendre part à leurs jeux, levaient les yeux vers elles avec envie.

Quand le soleil fut couché, toutes celles des dames qui n'étaient plus dans la fleur de l'âge profitèrent de ce qu'il faisait sombre pour se mêler aux plus jeunes. Toutes allèrent voir au poste de la division de droite de la garde du corps (2). Il paraît qu'elles y jouèrent, firent tapage et rirent ; il y eut même des gens qui en furent fâchés et déclarèrent : « Voilà des choses que l'on ne doit pas faire. Les dames sont montées où s'asseoient les grands personnages, et, aux places des hauts fonctionnaires, elles ont renversé et abîmé tous les paravents (3). » Mais les dames n'en tinrent pas compte.

La nuit, nous couchions devant le store, car il faisait une chaleur accablante, peut-être parce que la maison était très vieille et couverte de tuiles. La vétusté de l'édifice avait une autre conséquence : des scolopendres tombaient toute la journée [du plafond] ; il y avait [, non loin du palais,] de gros nids de guêpes, et il en arrivait des essaims ; c'était quelque chose d'effrayant.

Chaque jour, des courtisans venaient nous voir, ils passaient aussi la nuit à parler avec nous, et quelqu'un, en nous entendant, récita : « [Qui aurait pensé que,] peut-être, dès l'automne, le terrain (4) du Conseil d'État deviendrait, comme il l'est maintenant, un jardin des faubourgs (5) ? » C'était charmant.

(1) *Ténnin'*. Cf. S., p. 94.

(2) Autre texte : « Elles allèrent voir au poste [où se tiennent les soldats qui gardent le palais du Conseil d'Etat]. »

(3) Autre texte : « Les dames sont montées sur les sièges des grands personnages, elles ont renversé et abîmé tous les bancs des hauts fonctionnaires. »

(4) Autre texte : « Comment aurait-on pensé que le terrain... »

(5) Peut-être y a-t-il, ici, une allusion à un poème chinois. La traduction est fort peu sûre : le texte renferme (ou semble renfermer, puisqu'on y lit les trois caractères syllabiques *ya, ka, ou*) le composé sinico-japonais *yakō*. Je l'ai traduit par « faubourg » parce qu'on peut l'écrire avec deux caractères qui, réunis dans l'ordre inverse (*koya*), donnent ce sens. On a supposé, d'autre part, que le signe *ou* avait été écrit, par erreur, pour le caractère syllabique *fou* (ou *bou*), et on a dit qu'il fallait lire *ya kabou*, *ya* étant une exclamation, et *kabou* un composé sinico-japonais signifiant « musique et danse ». Si l'on adopte cette façon de voir, on traduit : « ...deviendrait, à présent, un jardin de musique et de danse » (où l'on danserait et ferait de la musique, où l'on se divertirait).

Bien que l'automne fût arrivé (1), d'aucun côté ne soufflait un vent frais (2), ce qui était probablement dû à la disposition des lieux. On entendait pourtant la musique des insectes.

L'Impératrice repartit le huitième jour [du septième mois]. Si les deux étoiles, lors de la fête de la Tisserande (3), me semblèrent cette fois plus rapprochées que les autres années, c'est sans doute à cause du peu d'étendue [du bâtiment et du jardin].

Le capitaine et conseiller d'État Tadanobou (4) étant venu nous voir avec le capitaine de la garde du corps Noboukata (5), les dames sortirent sur la véranda, et comme nous parlions de choses et d'autres, je demandai, à l'improviste : « Quel poème chinois [direz-vous], demain (6) ? » Le Conseiller réfléchit un court moment et répondit sans difficulté : « Justement le Poème du quatrième mois de ce monde » (7), ce qui nous charma au dernier point. Bien qu'il s'agît d'une chose passée, il lui en était souvenu, et sa réplique semblait vraiment la plus jolie qu'on pût imaginer. Elle était d'autant plus remarquable que, si les dames n'oubliaient rien de pareil, il n'en est [généralement] pas ainsi des hommes, qui se rappellent souvent mal les poésies même qu'ils ont composées.

Il était bien naturel que les jeunes personnes, derrière le store, et Noboukata, au dehors, restassent sans comprendre [ce que Tadanobou avait voulu dire].

Ce même jour, le trente du troisième mois, les nombreux courtisans qui se tenaient près de la première porte du couloir du Palais étant partis sans faire de bruit, [le soir,] un par un, seuls demeurèrent le Capitaine sous-chef des chambellans (8), le Capi-

(1) Séi parle de la fin du sixième mois ou du début du septième ; mais l'ancienne année japonaise commençait plus tard que l'année européenne (S., p. 18) et, d'autre part, les Japonais ne partageaient pas l'année de la même manière que nous. D'après M. Papinot, la période appelée *risshou* (commencement de l'automne) s'étendait entre deux dates correspondant au 7 et au 23 août de notre calendrier (voir Papinot, *Dictionnaire des noms principaux*, p. 291 ; et comparer S., p. 18, n. 1).

(2) Allusion possible à une poésie japonaise. Cf. S., p. 305.

(3) Voir S., p. 159, pour la fête du septième soir du septième mois.

(4) Séi parle ici du trente du troisième mois de 996 (cf. S., p. 194). Tadanobou n'était pas encore, à cette date, conseiller d'État ; il n'obtint ce titre que vingt-quatre jours plus tard (voir S., p. 194, n. 3).

(5) Minamoto Noboukata. Cf. S., pp. 171, 249.

(6) C'est-à-dire le premier jour du quatrième mois.

(7) Voir S., p. 345. La réponse de Tadanobou charme Séi parce qu'elle rappelle, en même temps que la date du lendemain, celle de la mort de Mitchitaka, survenue au quatrième mois de l'année précédente.

(8) Tanadobou.

taine de la famille Minamoto (1) et un chambellan du sixième rang.

Ils parlaient de tout, récitaient des passages des livres sacrés, et des poésies japonaises. [A un certain moment,] le Capitaine sous-chef des chambellans, après avoir dit que la nuit était finie, et qu'ils devaient se retirer, se mit à déclamer le poème : « La rosée doit être faite des larmes de la séparation » (2). Le Capitaine de la famille Minamoto récitait en même temps que lui, et c'était ravissant. Mais je m'exclamai : « Voilà une tisserande qui est pressée (3) ! » Le Capitaine sous-chef des chambellans, très vexé, répliqua : « J'ai dit cela parce que j'ai ressenti, par hasard, une impression pareille à celle qu'on éprouve en pensant à la séparation [des étoiles] à l'aurore. Il est désolant de se voir ainsi raillé. Quand, sans y avoir longuement réfléchi, on a parlé de choses de cette sorte dans ce palais, on ne manque pas de le regretter. » Cependant, le plein jour était venu, et Tadanobou ajouta : « Il n'est maintenant plus possible que le dieu de Kazouraghi (4) reste ici. » Les trois gentilshommes s'en allèrent en écartant [sur leur passage les herbes couvertes de rosée].

Je comptais dire un mot de notre conversation au Capitaine sous-chef des chambellans quand viendrait la fête de la Tisserande ; mais, dans l'entre-temps, il devint conseiller d'État (5) ; je songeai que je ne pourrais sûrement pas l'apercevoir en cette occasion, je pensai qu'il me faudrait écrire une lettre, et la lui faire porter par un homme du service domestique. Tadanobou vint pourtant le septième jour [du septième mois], et j'en fus ravie. Je me disais cependant : « Comprendra-t-il, si je fais allusion à notre entretien de cette nuit-là ? Si je lui en parle vaguement, à l'improviste, il va peut-être incliner la tête d'un air perplexe ; mais s'il ne se souvient pas, je lui rappellerai alors ce qui s'est passé. »

[J'avais tort de douter de la mémoire de Tadanobou, car] il me répondit sans la moindre incertitude, et je trouvai cela charmant, en vérité. Je songeais que, pour moi, c'était la curiosité qui m'avait fait me demander, pendant des jours (6), quand vien-

(1) Noboukata.

(2) La séparation dont il s'agit est celle des deux époux célestes, la Tisserande et le Bouvier, représentés par deux étoiles, qui doivent se quitter quand finit la septième nuit du septième mois. Cf. S., pp. 159, 346.

(3) Tadanobou parle de la Tisserande à la fin du troisième mois, alors que la fête de cette Tisserande a lieu seulement au septième.

(4) Pour la légende du dieu de Katsouraghi (ou Kazouraghi), voir S., p. 78.

(5) Cf. p. 195, n. 4. Tadanobou, devenu conseiller d'État, cessa de venir fréquemment au palais où résidait l'impératrice.

(6) Autre texte : « des mois ».

draît l'occasion de parler de cette chose ; mais comment le Conseiller d'État pouvait-il avoir ainsi préparé sa réplique ?

Le Capitaine de la famille Minamoto (1), celui qui avait été mortifié en même temps que lui, se trouvait là ; mais il ne se rappelait rien, et Tadanobou s'étonna : « Ne savez-vous plus comment elle a critiqué ce que je disais, à l'aube, il y a quelque temps ? » Le Capitaine répondit qu'en vérité, il l'avait oublié.

Sans que personne pût savoir ce que nous disions, nous parlions, le Conseiller d'État et moi, en nous servant d'expressions comme « L'homme, c'est Tchō Kén' » (2), que nous étions seuls à comprendre, et, en nous entendant, le Capitaine de la famille Minamoto vint tout près, et nous questionna : « Qu'est-ce donc, qu'est-ce donc (3) ? » Mais je restai muette, et il demanda alors, avec dépit, à Tadanobou de lui confier, à la fin, le sujet de notre conversation. Comme ils étaient amis, le Conseiller le renseigna. Pour « Il est devenu familier, sans qu'on puisse le trouver insupportable », nous disions : « C'est comme sur la grand'route (4). »

[Les jours suivants,] le Capitaine de la famille Minamoto, ayant songé que je connaissais également [ce langage], attendit avec impatience une occasion où il pourrait l'apprendre de moi. Il m'appela, une fois, tout exprès pour me dire : « Y a-t-il ici un jeu de dames ? Que [me répondriez-vous] si je voulais jouer, moi aussi ? Me laisseriez-vous poser les pions ? Je suis de la même force, à ce jeu, que le Capitaine sous-chef des chambellans. Ne me délaïssez pas. — Si j'étais, ainsi, [familière avec tout le monde,] répliquai-je, [j'aurais sans doute une conduite] déréglée (5) ! »

Quand le Capitaine de la famille Minamoto raconta cela au [Conseiller d'État], celui-ci dit que j'avais fait une charmante réponse, et s'en réjouit fort. Les gens [comme lui], qui n'oublient pas les choses passées, plaisent [aussi] beaucoup.

(1) Noboukata.

(2) Allusion au Chinois Tchang Tch'ien'. Voir S., p. 272.

(3) Autre texte : « Le capitaine [Noboukata] répondit en souriant . « En vérité, en vérité [je l'avais oublié]. » C'était pitoyable ! Dans le cours d'une conversation, nous nous servions [Tadanobou et moi,] des termes du jeu de dames (*go*) ; nous disions par exemple : « on a laissé poser les pions » ou « on a entassé les pions inutiles » pour « ils ont parlé amicalement », ou bien encore « l'homme posera les pions ». Nous nous comprenions ainsi, tous les deux, sans que personne pût savoir ce que nous disions. En nous entendant parler de cette façon, le capitaine Minamoto [Noboukata] vint tout près, et nous questionna : « Qu'est-ce donc ? Qu'est-ce donc ? ». Cf. S., pp. 211 et 212.

(4) Autre texte : « Nous disions : « C'est comme lorsqu'on a défait les jeux. » Cf. S., p. 212.

(5) Pour le double sens du terme employé, voir S., p. 212.

Alors que Tadanobou était pour devenir conseiller d'État (1), je déclarai un jour devant l'Empereur : « Il récite très bien les poèmes chinois. Hélas ! qui nous dira maintenant la poésie de « Shō passant près de l'ancien tombeau du pays de Kwaïkéi » (2), et les autres ? Qu'il vienne donc nous voir encore pendant quelque temps, même s'il doit attendre un peu sa nomination ! » L'Empereur éclata de rire, et répondit : « J'alléguerais ce que vous me dites là, et je ne le nommerai pas ! » ce qui ajouta à notre amusement. Cependant Tadanobou devint conseiller d'État, et j'étais toute désolée, quand, un jour, le Capitaine de la famille Minamoto, ayant songé qu'il le valait bien, vint me voir en se pavanant.

Je commençai de lui parler du Capitaine et conseiller d'État, et je lui assurai que celui-ci récitait agréablement, d'une façon qui ne ressemblait pas à celle des autres, le poème chinois : « Il n'avait pas encore atteint le terme de trente années » (3). « Pourquoi, repartit le Capitaine de la famille Minamoto, lui serais-je inférieur ? Je me fais fort de le surpasser. » Noboukata se mit à débiter le poème ; mais comme je lui disais que ce n'était pas absolument mauvais, il s'écria : « Quelle pitié ! Et pourquoi donc ne pourrais-je pas déclamer aussi bien que lui ? — Le passage du « Terme de trente années », répliquai-je, Tadanobou le dit avec un charme extrême. » Le Capitaine parut vexé et s'en alla.

[Un peu plus tard,] comme Tadanobou était venu au bureau [de la garde du corps], Noboukata l'appela tout exprès pour lui dire : « Voilà ce que m'a déclaré Sēi Shōnagon'. Apprenez-moi, s'il vous plaît, ce passage. » Le Conseiller, après avoir ri, le lui enseigna.

J'ignorais tout cela lorsqu'un jour, près de ma chambre, j'entendis quelqu'un réciter un poème d'une façon qui ressemblait étonnamment à celle de Tadanobou. Surprise, je m'écriai : « Qui est-ce donc ? » et le Capitaine de la famille Minamoto [, car c'était lui,] me répondit en riant : « Je vais vous informer d'une chose merveilleuse. Hier, le Conseiller étant venu pour telle ou telle affaire au bureau, je suis allé le prier [de me montrer comment il déclamait] ; et [aujourd'hui] me voici (4). Eh ! en demandant qui était là, vous n'aviez pas l'air d'avoir trouvé ma récitation désagréable ! » J'étais charmée qu'il eût appris cela tout exprès, et comme je l'entendais répéter justement la poésie dont nous avions parlé, je sortis pour causer avec lui. « Je dois mon nouveau

(1) Cf. p. 195, n. 4. (2) Voir S., pp. 274 et 346.

(3) Cf. S., pp. 274 et 346.

(4) Autre texte : « Je l'ai prié [de me montrer comment il déclamait] ; et à peine l'avais-je entendu que déjà l'on pouvait trouver ma façon de réciter comparable à la sienne. Eh ! en demandant... »

talent, m'expliqua-t-il, à la bonté du Capitaine et conseiller d'État ; il faut que je me tourne vers l'endroit où il est, et que je me prosterne. »

[Souvent,] alors même que je me trouvais dans ma chambre, je faisais dire aux visiteurs que j'étais au Palais ; mais [après cela,] quand j'entendis Noboukata réciter le poème du « Terme de trente années », je répondis [toujours] que j'étais présente.

Je racontai toute l'histoire à l'Impératrice, ce qui la fit rire.

Un jour d'abstinence au Palais Impérial (1), [le Capitaine de la famille Minamoto] me fit porter une lettre écrite sur du papier épais et élégant (2) ; le messenger était un sous-lieutenant de la division de droite de la garde du corps, appelé Mitsou... (Je ne sais plus comment se terminait son nom.)

Je lus : « J'avais l'intention d'aller chez vous ; mais comme c'est aujourd'hui jour d'abstinence, je ne puis le faire. Et le passage « Il n'avait pas encore atteint le terme de trente années » ! Qu'en pensez-vous ? »

En réponse, j'écrivis et je lui envoyai ceci : « Vous avez, je crois, dépassé ce terme ; vous devez même avoir l'âge qu'avait Shou Baï-shin' (3) quand il instruisait sa femme ainsi qu'on le raconte ! » Cette fois encore, le capitaine Noboukata ressentit de l'humeur ; il répéta même à l'Empereur ce que je lui avais écrit, et Sa Majesté, étant venue voir l'Impératrice, lui dit en riant : « Comment Séi Shōnagon' a-t-elle pu apprendre une pareille chose ? Noboukata assure que Shou Baï-shin' avait quarante-neuf ans (4) lorsqu'il tançait ainsi sa femme. Il se plaint d'avoir été cruellement raillé. » Je pensai, en apprenant cela, que Noboukata devait avoir perdu l'esprit (5).

On donnait le nom de « Princesse du Palais de la beauté éminente » (6) à l'Épouse Impériale, fille du Premier ministre, président du Conseil d'État, [qui habitait] le Palais de la tranquillité (7). Le Capitaine de la famille Minamoto aimait et fréquentait une des femmes qui servaient cette princesse, une dame appelée Sakyō (8), fille d'une personne du nom d'Outchi-

(1) Voir S., p. 145.

(2) *Tatōgami*. Cf. S., p. 45.

(3) Personnage chinois. Voir S., p. 272.

(4) Dans le texte chinois où est racontée l'histoire de Shou Baï-shin', on a : « plus de quarante ans ». Comp. S., p. 272.

(5) Il fallait que Noboukata eût perdu l'esprit pour aller raconter partout que Séi l'avait raillé.

(6) *Kokiden'*. Voir S., p. 40.

(7) *Kan'in' no daijō daijin'*. Foujiwara Kin'soué, dont la fille Yoshiko (S., p. 177) fut épouse de l'empereur Itchijō.

(8) Voir S., p. 182.

foushi. Les dames parlaient beaucoup de leurs relations, et en faisaient des gorges chaudes. Or, à cette époque (1), le Capitaine vint au palais où sont les bureaux de la Maison de l'Impératrice, et où Sa Majesté résidait alors.

« J'aurais dû être, de temps en temps, de garde ici pendant la nuit (2), nous dit-il ; mais les dames n'ont pas agi convenablement envers moi, et j'ai quelque peu négligé le service du Palais. Si seulement on m'avait mis au poste de garde, j'aurais fait mon devoir avec la plus grande fidélité. » Les dames répondirent que c'était vrai ; mais j'intervins pour répliquer : « En vérité, on aime bien avoir une place où l'on puisse se coucher et se reposer (3). Dans un endroit de cette sorte, vous allez fréquemment, mais ici... » Très gravement, le Capitaine me répondit avec dépit : « Je ne vous dirai plus rien du tout. Je me confiais à vous comme à une amie, et vous parlez là comme s'il était question d'une chose connue, que les gens soient las de répéter. — Voilà, repartis-je, qui est surprenant. Qu'ai-je donc donné à entendre ? Il n'y avait, dans mes paroles, absolument rien qui pût vous faire dresser les oreilles. » Comme je tirais et secouais [doucement] la dame qui était à côté de moi, elle s'écria, en riant aux éclats : « Assurément, vous avez de bonnes raisons pour vous mettre en colère, alors que rien, dans sa remarque, ne devrait vous fâcher ! — Ceci encore, s'exclama le capitaine, c'est [Séi Shōnagon'] qui vous l'a fait dire ! » Et il semblait furieux. « J'évite soigneusement tout propos qui risque de blesser quelqu'un, repris-je ; et, même, je déteste entendre les gens parler de la sorte. » Là-dessus, les dames rentrèrent. Mais plus tard, le Capitaine de la famille Minamoto me dit encore avec aversion : « Vous avez raconté des choses qui m'ont rempli de honte (4), alors qu'il s'agissait d'un bruit que les courtisans avaient répandu pour faire rire les gens. — En ce cas, répondis-je, il me semble que ce n'est pas à moi seule que vous devriez en vouloir. C'est étrange ! »

À la suite de ces événements, le capitaine cessa toutes relations avec la dame Sakyō.

(1) Au deuxième mois de 998. Cf. S., p. 195.

(2) *Tonoi*... Voir S., p. 144.

(3) *Outchi-foushi yaçoumou tokoro* (Mizogoutchi, p. 575). Séi fait un jeu de mots sur *Outchifoushi*, nom de la mère de Sakyō.

(4) Autre texte : « Vous [m']avez fait une réputation détestable. »

82. CHOSSES QUI NE SERVENT PLUS A RIEN, MAIS QUI RAPPELLENT
LE PASSÉ

Une natte à fleurs (1), vieille, et dont les bords usés sont en lambeaux.

Un paravent dont le papier, orné d'une peinture chinoise, est abîmé.

Un pin desséché, auquel s'accroche la glycine.

Une jupe d'apparat (2) blanche, dont les dessins imprimés, bleu-foncé, ont changé de couleur.

Un peintre (3) dont la vue s'obscurcit.

Le rideau usé d'un écran.

Un store à tête (4) dont le bord supérieur n'est plus recouvert.

De faux cheveux, longs de sept pieds, qui rougissent.

Un tissu couleur de vigne, teint à la cendre (5), dont la couleur s'altère.

Un homme qui fut autrefois le héros élégant de nombreuses aventures amoureuses, maintenant vieux et décrépit.

Dans le jardin d'une jolie maison, un incendie a brûlé les arbres. L'étang avait d'abord gardé son aspect primitif ; mais il a été envahi par les lentilles d'eau, les herbes aquatiques.

83. CHOSSES AUXQUELLES ON NE PEUT GUÈRE SE FIER

[Un homme,] vite rassasié, qui oublie facilement [ses amours].

Un gendre (6) qui passe souvent la nuit dehors (7).

Un chambellan du sixième rang qui a la tête blanche.

Un homme qui [a l'habitude de] mentir, et qui, pourtant, a l'air de vouloir prendre, avec zèle, le soin des affaires d'un autre, et se charge d'une chose importante.

On a gagné la première partie au jeu de trictrac.

Une personne de soixante, soixante-dix ou quatre-vingts ans est malade, et les jours passent.

Un bateau dont la voile est hissée, quand le vent souffle.

Parmi les sermons, le sermon ininterrompu (8) [me charme].

(1) *Oughém'béri*. Voir S., p. 43, n. 13. (2) *Mo*. Cf. S., p. 48.

(3) *Éji*. Autre traduction : « un garde » (voir S., p. 74).

(4) *Mokō*. Cf. S., p. 43. (5) Voir S., p. 54. (6) *Mouko*. Cf. p. 82, n. 1.

(7) On peut réunir les deux phrases précédentes, et traduire : « Un gendre vite rassasié qui oublie facilement [son épouse] et passe souvent la nuit dehors. »

(8) *Foudan'kyō*. Cf. S., p. 111. On ne voit pas pourquoi Séi nomme, dans ce chapitre, le sermon ininterrompu. Je sépare donc la phrase qui le concerne de ce qui précède, et j'admets que l'auteur pense au *Foudan'kyō* comme à une chose qui la charme. On a du reste ici, dans *Kanéko* (p. 777), un chapitre spécial : « Le Sôûtra du Lotus, c'est [quand on le lit pendant] le sermon ininterrompu [qu'il me charme le plus]. » Pour le Sôûtra du Lotus, voir S., p. 104, 9°.

84. CHOSSES QUI SONT ÉLOIGNÉES, BIEN QUE PROCHES

Les fêtes dans les environs du Palais (1).

Les relations entre des frères et sœurs, ou des parents, qui ne s'aiment pas.

Le chemin qui serpente dans la montagne de Kourama (2).

L'intervalle entre le dernier jour du douzième mois et le premier jour de l'an.

85. CHOSSES QUI SONT PROCHES, BIEN QU'ÉLOIGNÉES

Le Paradis (3).

La route d'un bateau (4).

Les relations entre un homme et une femme.

86. PUIITS (5)

Le puits de Horikané (6).

Parmi les puits dont l'eau jaillit, celui qui est dans la Montée des rencontres (7) me charme.

Le puits dans la montagne (8) ; on le cite, comme exemple [, quand on parle] de choses peu profondes, et je me demande quelle est l'origine de cette habitude.

Le puits d'Açouka (9). Il est amusant qu'on l'ait loué en disant : « L'eau y est fraîche aussi. »

Le puits de Tama (10). Le puits du lieutenant de la garde du

(1) *Miya no hotori no matsouri*. On a dit que, dans cette phrase, *hotori* n'avait pas le sens d'« environs », et qu'il fallait comprendre : « Les fêtes au Palais ». Dans ce Palais étaient célébrées les fêtes des dieux de Kaçouga, d'Iwashimizou, etc. ; elles l'étaient en même temps dans les temples consacrés à ces divinités, c'est-à-dire loin du Palais. Cf. S., pp. 155, 156, etc..

(2) Voir S., p. 98.

(3) Cf. S., p. 279.

(4) On peut interpréter de deux façons la pensée de Séi. D'abord : « un bateau parcourt en peu de temps une grande distance », et, ensuite : « la route d'un bateau est longue ; mais il reste toujours non loin des côtes. »

(5) *I*. Dans ce chapitre, sont énumérés, non seulement des puits creusés ; mais encore des bassins formés en barrant par une digue le cours d'un torrent ou d'une rivière. *I*, pourrait-on dire, signifie ici : « endroit où l'on peut puiser de l'eau ».

(6) « qu'on ne peut creuser » ; en Mouçashi, district Irouma, voir S., p. 328.

(7) Aouçaka (prononcer *Ōçaka*). Cf. p. 70, n. 1 ; et p. 300 ; S., p. 225.

(8) *Yama no i*. Il y a un puits ainsi appelé en Moutsou ; mais peut-être faut-il entendre ici, plus généralement : « Les puits dans la montagne ». Voir S., p. 305.

(9) Il existe un puits de ce nom en Yamashiro, près de Kyoto, et un autre en Yamato, district Takaïtchi (cf. p. 16, n. 8 ; S., p. 306).

(10) « du joyau ». Deux puits sont ainsi appelés en Yamashiro : un dans le district de Tsouzouki, un autre dans le district de Sorakou.

corps (1). Le puits des cerisiers (2). Le puits de Kiçakimatchi (3). Le puits de Tchinouki (4).

87. GOUVERNEURS DE PROVINCE (5)

Le gouverneur de Kii (6). Celui d'Izoumi.

88. VICE-GOUVERNEURS QUI OCCUPENT DES POSTES PROVISOIRES (7)

Le vice-gouverneur de Shimotsouké. Celui de Kaï. Celui d'Ë-tchigo. Celui de Tchikougo. Celui d'Awa.

89. FONCTIONNAIRES DU CINQUIÈME RANG (8)

Pour les fonctionnaires du Ministère du Protocole, pour les officiers de la division de gauche de la garde du Palais, pour les archivistes (9), le cinquième rang [est une chose enviable]. Mais les chambellans du sixième rang ne doivent pas le priser autant (10).

L'homme qui a obtenu la coiffure de noblesse (11), et qui porte maintenant le titre de fonctionnaire du cinquième rang d'un tel service, ou de vice-gouverneur d'une telle province, possède une petite maison au toit de planches, qu'on a entourée d'une clôture neuve, faite de minces planchettes de thuya entrelacées (12). [A côté,] il y a une remise pour les voitures, et comme de nombreux arbres se dressent tout près, devant la maison, on y fait attacher les bœufs, et c'est là qu'on leur donne à manger de l'herbe ou autre chose. C'est détestable.

(1) *Shōshō* ; endroit inconnu.

(2) *Sakoura* ; en Yamashiro, ou en Yamato, d. Takaïtchi.

(3) « du quartier de l'Impératrice ». On donnait ce nom au *Jonéidén'*, un des bâtiments du palais de Kyōto (voir S., p. 40, n. 6). Le puits dont parle Séi était à côté d'une galerie qui reliait le *Jonéidén'* (Palais de la paix éternelle) au *Tōkwadén'* (Palais des offrandes de parfums). Cf. S., p. 40.

(4) « des mille percées » ; endroit inconnu.

(5) *Zouryō*. Voir S., p. 75.

(6) Kii (cf. S., p. 38) était une province importante (*jōkokou*), administrée par un dignitaire du cinquième rang. Au contraire, Izoumi était *ghēkokou*, et avait un gouverneur du sixième rang (comp. S., p. 75). Peut-être Séi ne nomme-t-elle ces deux provinces que parce que les poètes ont célébré plusieurs de leurs paysages ? (Voir, par exemple, pour Waka-no-oura, en Kii, p. 219, n. 20.)

(7) Les fonctionnaires dont parle Séi assistaient les gouverneurs de province avant d'être eux-mêmes nommés préfets. Tous les pays cités sont des *jōkokou*. Comp. S., p. 75.

(8) *Tayōu*. Voir S., p. 62.

(9) *Shi*. Cf. S., p. 64.

(10) En effet, les chambellans du sixième rang, en passant au cinquième rang, devenaient *tchighé*. Ils n'étaient plus admis dans la « salle réservée », en présence de l'empereur. Voir S., pp. 62, 65.

(11) *Kōbōuri*. Cf. S., p. 62.

(12) *Ko-higaki*.

Où habite le fonctionnaire, le jardin est très bien entretenu, la maison a des stores de roseau d'Iyo, suspendus, à la file, à des lanières de cuir violet ; on y voit des portes de treillis tapissées de toile. Le soir, le fonctionnaire ordonne de fermer solidement la grande porte. Sa position est sans aucun avenir, et tout à fait déplaisante.

[Ce qui conviendrait à un fonctionnaire comme celui-ci, ce serait d'habiter tout naturellement] la maison de ses parents, ou bien, il va sans dire, celle de son beau-père, pourvu qu'il n'y demeure ni oncle, ni frère aîné ; la maison dans laquelle semble manquer la personne qui devrait y vivre ; ou encore, le logis, devenu inutile, d'un préfet avec qui ce fonctionnaire était en de bons termes, et qui est parti pour sa province.

Si le fonctionnaire n'a pas ces ressources, comme les maisons appartenant aux princes, enfants de l'Impératrice douairière ou des Princesses Impériales (1), sont nombreuses, il sera bien heureux, après avoir obtenu l'emploi qu'il attendait, de trouver un jour ou l'autre un endroit convenable pour se loger (2).

Quand une femme habite seule, j'aime que la maison soit partout en désordre, et le mur de terre (3) écroulé. S'il y a un étang, je suis ravie qu'il y croisse quantité d'herbes aquatiques. Sans que les armoises fines (4) poussent en abondance dans le jardin, il faut qu'on puisse apercevoir çà et là des herbes vertes sortant du sable. L'aspect désolé du lieu me charme le cœur. Au contraire, je ressens une impression désagréable, quand je vois trop clairement comment on s'est ingénié pour tout réparer de façon que cela plût aux yeux, et comment la grande porte est solidement fermée.

Il est agréable, pour une dame en service au Palais, d'avoir son père et sa mère, chez qui elle peut demeurer lorsqu'elle va à la campagne.

[Quand on est dans une maison étrangère,] où les gens entrent

(1) *Nyōin miyabara* (*bara* se rapporte à *nyōin* comme à *miya*).

(2) Autre texte : « il sera bien heureux, après avoir obtenu l'emploi qu'il attendait en habitant [dans une maison louée], de trouver un jour ou l'autre un endroit convenable pour se loger. »

(3) *Tsouiji*. Voir S., p. 38, n. 2.

(4) *Ito-yomoghi* : « armoise-fil ». On peut interpréter différemment la phrase, et admettre que le mot *ito*, séparé de *yomoghi*, signifie « très », « beaucoup », et se rapporte au verbe « pousser ». La traduction devient : « sans que les armoises poussent en énorme abondance dans le jardin ». Pour le sens d'*ito*, voir Revon, *Anthologie*, p. 151, n. 2.

et sortent en foule, où l'on entend toutes sortes de voix dans les chambres du fond, et où le pas des chevaux fait tapage, on se sent triste malgré tout ce tumulte (1). Cependant, quelqu'un vient parfois vous voir un moment, à la grande porte, soit en secret, soit ouvertement.

« Naturellement, vous dit le visiteur, ne sachant pas que vous aviez quitté le Palais [j'ai omis pendant quelque temps de venir] » ; ou bien il veut savoir quand on retournera à la Cour. Si c'est celui qu'on aime, on se dit : « Comment pourrais-je le laisser dehors ? » Et on lui ouvre la porte ; mais le maître de la maison semble penser qu'on fait trop de bruit, et qu'il est dangereux de laisser la porte ouverte jusqu'au milieu de la nuit. C'est détestable.

« A-t-on fermé la grande porte ? » demande-t-il l'instant d'après ; et le portier répond d'un air ennuyé : « Non, il y a encore quelqu'un dans la maison. — Dès que cet homme sera sorti, fermez tout de suite, ordonne alors le maître ; il y a eu beaucoup de vols par ici ces jours derniers. » C'est très contrariant, et l'homme qui est auprès de vous écoute aussi. Les serviteurs qui ont accompagné ce seigneur doivent rire en voyant les gens de la maison qui sont aux aguets et regardent sans cesse, furtivement, pour voir si le visiteur est maintenant parti. Quelle sévère réprimande le maître vous fera s'il a entendu ces serviteurs imiter sa voix !

Il est possible que les visiteurs ne montrent pas clairement ce qu'ils pensent, et ne le disent point ; mais des gens qui ne vous aimeraient pas viendraient-ils ainsi vous voir, chaque nuit, sans y manquer ? Pourtant, parmi eux, il en est, au cœur dur, qui s'en vont en déclarant : « La nuit est avancée, et il est peut-être dangereux qu'on laisse ouverte la grande porte. » En vérité, si celui qui est venu a de l'affection pour vous, on a beau le congédier et lui répéter qu'il doit s'en aller bien vite, il reste toute la nuit. Cependant, le portier passe et repasse, faisant ses rondes ; il paraît tout étonné quand il voit que le jour va poindre, et il grommelle, assez haut pour qu'on l'entende : « Quelle imprudence ! Cette porte, [qu'il faudrait tenir close avec un soin] extrême, est restée grande ouverte toute la nuit (2) ! » Il ferme la porte, à l'aube,

(1) Autre texte : « ...à la campagne. Bien que les gens [qui viennent la voir] entrent et sortent en foule, bien qu'on entende toutes sortes de voix dans les chambres du fond et que le pas des chevaux fasse tapage, elle ne craint aucun reproche. Cependant [lorsqu'on est dans une maison étrangère], quelqu'un vient parfois vous voir un moment... »

(2) *Koyô raïçô to aké-hiroghété* (Mizogoutchi, p. 588 ; Kanéko, p. 789). L'expression *raïçô to* n'est pas claire ; peut-être s'agit-il d'une locution disparue. Dans une édition des « Notes de chevet », on a ici *raï sazo to*. Si l'on suppose que *to* a été écrit, par erreur, pour *ha* (lu *wa*), on peut reconstituer le texte comme il suit : « ...*koyôira wa sazo to aké-hiroghété* : Cette porte..., toutes ces nuits sans doute, est restée grande ouverte. »

alors que c'est inutile. Comme tout cela paraît déplaisant !

Pour les dames qui sont chez leurs parents, il en va beaucoup mieux. Mais si ce sont des beaux-parents, c'est encore pis [que chez des étrangers], car on se demande sans cesse ce qu'ils vont penser. La maison d'un frère aîné, d'après ce que j'ai entendu dire, aurait, en vérité, les mêmes inconvénients (1).

C'est bien agréable quand la grande porte n'est jamais surveillée avec tant de prudence, pas plus au milieu de la nuit qu'à l'aurore : on peut sortir et aller à la rencontre de celui qui vient vous voir, quelque prince (2) ou quelque seigneur (3) en service au Palais Impérial. On passe la nuit d'hiver en conversations. On laisse relevées les fenêtres de treillis, et après le départ du gentilhomme, on le regarde au loin qui s'en va. C'est encore plus charmant quand il part à l'aurore, à l'heure où la lune pâlie est encore visible. Après que le visiteur s'est éloigné en jouant de la flûte, je ne puis dormir tout de suite ; j'aime à m'assoupir peu à peu, en parlant de lui avec mes compagnes, en disant et en écoutant des poèmes.

C'est ravissant quand la neige, sans être haute, couvre la terre ainsi qu'un léger duvet. Et aussi lorsqu'elle s'est amassée pour former un épais manteau, et qu'à partir du coucher du soleil deux ou trois amies s'asseoient près du bord de la véranda, en mettant le brasier entre elles. Pendant qu'elles bavardent, la nuit tombe. Néanmoins, elles n'allument pas de lampe dans la chambre, tout illuminée par la blanche lueur que renvoie la neige.

Les dames s'amuse à racler les cendres du brasier avec les baguettes de métal, et elles s'entretiennent de [nulle choses,] émouvantes ou drôles. C'est délicieux.

Au moment où les dames songent que la première partie de la nuit doit être achevée, elles entendent, tout près, un bruit de pas. Elles s'étonnent et regardent qui vient. C'est un homme qu'on peut voir arriver, de temps en temps, en de telles occasions, alors qu'on ne s'attend pas à sa visite. « Je me demandais, dit-il, si vous admiriez cette neige, aujourd'hui ; mais je ne sais quelles choses m'ont retenu, je suis resté toute la journée à tel endroit. » Les dames lui récitent alors, probablement, des poésies comme celles de « l'homme qui viendrait aujourd'hui » (4). En riant, elles parlent avec lui de toutes sortes de choses, en commençant par les événe-

1) Autre texte : « La maison d'un frère aîné serait aussi détestable. »

2) *Miya*. Comp. S., p. 60.

3) *Tonobara*. Voir S., p. 62.

(4) Poésie ancienne. Cf. S., pp. 285, 293.

ments de la journée. Les dames ont sorti un coussin rond ; mais le visiteur, sans le prendre, s'assied au bord de la véranda, en laissant pendre une jambe.

La causerie se prolonge jusqu'à l'heure où l'on entend sonner les cloches de l'aurore, et il semble encore aux dames qui sont derrière le store, comme à l'homme qui est dehors, que la nuit n'a pas assez duré. Avant qu'il fasse jour, le visiteur se dispose à partir, et récite le passage où il est question de la neige qui couvre je ne sais plus quelle montagne (1). C'est charmant. S'il n'y avait eu là que des femmes, elles n'auraient pu demeurer ainsi toute la nuit. [Aujourd'hui les dames ont pris, à bavarder,] plus de plaisir que d'ordinaire, et [après le départ du courtisan,] elles parlent entre elles de ses façons élégantes.

Au temps de l'empereur Mourakami (2), un jour où il était tombé une neige épaisse, l'empereur en fit emplir un plateau fait de bois de saule. On y ficha un rameau fleuri de prunier, et comme la lune était très brillante, le souverain dit à la dame Hyōé, une dame-chambellan (3) : « Composez donc une poésie à propos de cela ; qu'allez-vous pouvoir débiter ? » La dame répondit : « C'est le temps de la neige, de la lune et des fleurs » (4), et l'empereur en fut extrêmement charmé. « Si elle avait, déclara-t-il, composé un poème, cela aurait été fort ordinaire. Mais dire quelque chose qui convînt aussi bien aux circonstances ! Voilà qui était difficile ! »

[Une autre fois,] alors que cette même dame l'accompagnait, l'empereur s'arrêta dans une salle de son palais, à un moment où personne ne s'y trouvait, et comme de la fumée s'élevait du brasier, il dit à la dame : « Quelle est donc cette fumée ? Allez donc voir ! » Après avoir vu de quoi il s'agissait, elle revint et récita ce joli poème :

« Comme je regardais ce qui
 { Ramait en pleine mer,
 { Brûlait sur la braise,
Dans l'océan,
C'était { un pêcheur qui revenait
 { une grenouille.
Après la pêche (5). »

(1) Allusion à un poème chinois. Voir S., p. 348.

(2) 62^e souverain (947 à 967). Cf. S., p. 170. (3) Voir S., p. 72.

(4) Allusion à un poème chinois. Cf. S., p. 348.

(5) Voir S., p. 231.

Une grenouille, en effet, avait sauté dans le brasier, et [on pouvait la voir] s'y consumer.

[Un jour,] la dame Miaré no Sên'shi (1) fabriqua de jolies poupées (2), hautes d'environ cinq pouces, qu'elle fit à la ressemblance des pages du Palais. Elle leur lia les cheveux des deux côtés de la tête, les vêtit splendidement d'un habit de cour, et après avoir écrit les noms de chacune de ces poupées, elle les présenta à l'Impératrice, qui aima beaucoup, surtout, celle à laquelle la dame avait donné le nom de Tomo-akira no Ōkimi.

Quand je commençai d'aller au palais de l'Impératrice (3), tant de choses m'emplissaient de confusion que je n'en savais plus le nombre ; et j'étais toujours près de pleurer. Aussi n'y allais-je que le soir, tous les jours. Je me tenais derrière le paravent de trois pieds, auprès de sa Majesté, qui prenait des peintures et daignait me les montrer. Mais malgré toute sa bienveillance, je n'osais pas même tendre la main pour prendre ces feuilles de papier, et mon embarras était extrême. « Cette peinture représente ceci, me disait ma maîtresse ; celle-là est d'une telle manière », et ainsi de suite. Cependant, comme on avait apporté, et mis sur un plateau à pied, la lampe de la chambre, on pouvait, contrairement à ce qu'on aurait cru, voir tout plus distinctement qu'en plein jour : on distinguait même chaque cheveu. J'étais toute honteuse ; mais je me dominais, et je considérais les peintures que l'Impératrice me montrait.

La saison était très froide, et lorsqu'elle me tendait ces images, je voyais à peine ses mains ; mais elles étaient d'une si jolie nuance rose que je les trouvais infiniment belles. Je la regardais de tous mes yeux, me demandant avec étonnement, moi qui arrivais de ma province, comment une telle personne pouvait exister en ce monde.

A l'aurore, je me préparais bien vite à partir ; mais l'Impératrice disait : « Le dieu de Katsouraghi (4), lui-même, [pourrait rester encore] un instant. » Et je me rasseyais sur le sol, obliquement par rapport à Sa Majesté, de façon à échapper le plus possible à ses regards. Je n'ouvrais même pas la fenêtre de treillis. Une fois, une dame qui s'était approchée déclara qu'il fallait

(1) Cf. S., pp. 82, 183.

(2) Voir S., p. 133.

(3) Sans doute au premier mois de 990. Cf. S., pp. 185, 189.

(4) Voir S., p. 78.

ouvrir cette fenêtre ; mais comme une servante, ayant entendu, allait le faire, notre maîtresse lui ordonna d'attendre, et les deux femmes se retirèrent en riant.

L'Impératrice m'interrogeait sur diverses choses, et disait enfin : « Voilà longtemps que vous êtes ici, et vous devez avoir envie d'aller à votre chambre. Partez donc vite ! » Puis elle ajoutait : « Revenez de bonne heure ce soir ! »

Il était tard quand je me traînais (1) hors de la présence de Sa Majesté ; partout les fenêtres étaient ouvertes, et [l'on voyait] la neige [qui couvrait le jardin], ravissante.

Plusieurs fois, l'Impératrice m'écrivit de venir auprès d'elle pendant le jour, en ajoutant que les nuages chargés de neige obscurcissaient tellement le ciel que personne ne me verrait. [Comme je n'osais pas obéir aux ordres répétés de ma maîtresse,] la dame qui gouvernait notre chambre s'exclama : « Allez-vous toujours rester ainsi enfermée ? Si Sa Majesté vous fait l'insigne faveur de vous admettre en sa présence, elle doit avoir ses raisons. Celle qui ne se rend pas aux désirs de sa protectrice est vraiment détestable. » Elle me fit ainsi partir à la hâte ; je perdais la tête, et j'arrivai, désolée, près de l'Impératrice.

J'étais émerveillée en contemplant [la neige] accumulée sur les cabanes des veilleurs de nuit (2), si jolie.

[Dans la salle] où se tenait Sa Majesté, [je vis,] comme à l'ordinaire, le brasier carré ; il était tout plein de charbons ardents ; mais personne, à dessein, ne s'était assis à côté. L'Impératrice avait devant elle un brasier rond, fait de bois [odorant] du pays de Jin' (3), laqué et semé de points d'or (4). Des dames d'un haut rang l'entouraient et s'empressaient à la servir. Dans la pièce suivante, se trouvaient d'autres dames assises auprès d'un long brasier rectangulaire, si nombreuses qu'aucun espace ne restait libre entre elles, toutes vêtues de manteaux chinois, dont elles avaient rejeté le collet sur leurs épaules. Je les enviais en admirant comme elles agissaient à leur aise. Elles passaient des lettres à l'Impératrice ; elles se levaient, s'asseyaient sans la moindre gêne ; elles parlaient et riaient. Je me demandais quand donc je pourrais avoir cette désinvolture et me mêler à elles ; et je me sentais remplie de confusion à cette seule pensée.

(1) *Izari-kaérou* : « revenir en se traînant », Comp. p. 134, n. 8.

(2) *Hitakiya*. Voir p. 172.

(3) *Sheun'* (Jin' en japonais) est le nom d'une ancienne principauté chinoise.

(4) *Nashi-é*, littéralement : « peint comme une poire ». Pour obtenir une surface qui ressemblât à la peau d'une poire, on laquait l'objet, on saupoudrait d'or, et on laquait de nouveau.

Il y avait encore, plus près du fond de la salle, trois ou quatre dames qui examinaient ensemble des peintures.

Après un moment, on entendit les voix bruyantes d'avant-coureurs qui faisaient ranger les gens. Quelqu'un dit que c'était le Seigneur [maire du palais] (1) qui arrivait, et chacune prit ce qui lui appartenait, parmi tous les objets dispersés. Je me retirai dans le fond de la pièce, mais [j'avais cependant grande envie de voir un personnage] qui devait être si beau, et je regardai furtivement dans la salle par une fente de l'écran. [En réalité,] c'était le Seigneur premier sous-secrétaire d'État (2) qui venait d'entrer. La blancheur de la neige faisait ressortir splendidement le violet-pourpre de son manteau de cour et de son pantalon à lacets. Il prit place près d'un pilier, et déclara : « Hier et aujourd'hui, j'aurais dû rester enfermé pour faire abstinence ; mais il tombait tant de neige que j'étais inquiet à votre sujet... — Je pensais, lui répondit l'Impératrice, qu'il n'y avait plus de chemin (3), et je me demandais comment vous pourriez bien venir. » Le Sous-secrétaire d'État se mit à rire, et répliqua : « [Je suis accouru] en songeant que, peut-être, vous me trouveriez admirable (4) ! »

Quelle chose pourrait être plus jolie que la manière dont il parlaient. Il me semblait que la scène ne devait pas être différente de celles que l'on raconte dans les romans avec force hyperboles. L'impératrice portait un vêtement blanc sous un autre de damas de Chine de même couleur, recouvert lui-même de deux-manteaux de damas de Chine écarlate, sur lesquels retombaient ses cheveux. Je regardais, [en pensant] que l'on voyait de pareilles choses dans les peintures ; mais (5) je ne les connaissais pas encore en réalité, et je croyais rêver.

Le Premier sous-secrétaire causait et plaisantait avec les dames ; elles lui répondaient sans être gênées le moins du monde, et, lorsqu'il lui arrivait de dire quelque chose de faux, elles démentaient et discutaient ses paroles. J'étais étonnée jusqu'à la stupéfaction devant un spectacle aussi étrange, et je me sentais rougir sans raison.

Le Premier sous-secrétaire prit quelques fruits, et en offrit à

(1) Foujiwara Mitchitaka. Voir S., pp. 175, 242.

(2) Korétchika, fils de Mitchitaka. Cf. S., pp. 178, 245.

(3) Allusion à une poésie. Voir S., p. 285.

(4) Korétchika répond à l'impératrice en citant le même poème qu'elle.

(5) Autre texte : « Dans les peintures, j'avais déjà vu de pareilles choses ; mais je ne les connaissais pas... »

l'Impératrice. Il dut demander qui se trouvait derrière l'écran, et une dame lui répondit sans doute que c'était moi. Il se leva ; je pensais qu'il allait peut-être sortir, quand il vint s'asseoir tout près de l'écran, et m'adressa la parole. Il me parla de choses qu'il se rappelait avoir entendu dire de moi, au temps où je ne vivais pas encore à la Cour. Il voulut savoir si ces choses s'étaient passées vraiment comme on le lui avait raconté. J'avais été confuse alors que, le rideau nous séparant, je le considérais seulement de loin ; mais en cet instant, tandis que nous conversions tous les deux face à face, je me sentais stupide, et il ne me semblait pas que tout ce que je voyais et entendais pût être réel.

[Avant que je vinsse à la Cour,] il m'était arrivé d'aller admirer le cortège de l'Empereur lorsqu'il sortait de son Palais, et, en de telles occasions, le Premier sous-secrétaire d'État avait parfois jeté les yeux, un moment, du côté de ma voiture ; mais j'avais alors ajusté les rideaux intérieurs, et, de crainte qu'il ne pût m'apercevoir au travers, j'avais caché mon visage derrière mon éventail. [Je ne pouvais plus échapper si aisément à ses regards, et je me demandais] comment j'étais entrée [dans une carrière pour laquelle] mon cœur semblait si peu fait. J'étais trempée de sueur, hors de moi. Qu'aurais-je pu répondre au frère de ma maîtresse ? Il se saisit même de l'éventail que je tenais levé, prudemment, pour me cacher. Je pensai à la laideur de mes cheveux, qui devaient être répandus en désordre, et j'apparus sans doute véritablement aussi affreuse que je le craignais. J'espérais que le Sous-secrétaire s'en irait bientôt ; mais il jouait machinalement avec mon éventail, il me questionnait, souhaitant d'apprendre qui en avait peint les ornements, et il ne se hâtait point de partir. Pendant ce temps, je demeurais [immobile,] la tête baissée, et je gardais ma manche pressée contre mon visage, de telle sorte que, ma poudre blanche s'attachant à mon manteau chinois, je devais avoir la figure tachetée.

L'Impératrice comprit probablement que j'étais, pour sûr, désolée (1) de voir le Premier sous-secrétaire rester aussi longtemps près de moi. « Regardez ceci, lui dit-elle, en lui montrant un billet ; qui l'a écrit ? » Je me réjouissais [espérant qu'il allait me laisser] ; mais il répondit : « Donnez-moi ce papier, je verrai. » Et comme ma maîtresse le priait de venir auprès d'elle, il répliqua : « Quand Shōnagon' tient quelqu'un, il ne s'en va pas. »

(1) Autre texte : « ...que je devais être cruellement tourmentée en voyant le Premier sous-secrétaire d'État... »

La plaisanterie était tout à fait dans le goût moderne, mais comme elle ne convenait ni à nos rangs, ni à nos âges respectifs, je me sentais confuse. Cependant, l'Impératrice avait pris un cahier écrit par quelque dame en caractères cursifs, et elle le regardait. « De qui peut être cette écriture ? demanda le Sous-secrétaire ; montrez donc à cette dame (1) : je pense qu'elle connaît celle de toutes les personnes qui sont au monde. » Il parlait ainsi, au hasard, simplement pour me faire répondre.

Alors que je me trouvais si embarrassée en présence d'un seul seigneur, un autre arriva, précédé par des coureurs, et vêtu, comme [Korétchika], d'un manteau de cour. Le deuxième gentilhomme paraissait encore un peu plus splendide [que le Sous-secrétaire d'État], et il disait des plaisanteries que les dames louaient, et dont elles s'amusaient en riant. « Et moi aussi, s'écriaient-elles, j'ai vu cette personne faire ceci ou cela... » En les entendant parler ainsi des courtisans, je pensais qu'il devait s'agir de fantômes ou d'anges (2) descendus sur la terre ; et pourtant, [plus tard,] lorsque je fus accoutumée au service du Palais et que les jours eurent passé, je me suis dit qu'il n'y avait pas là de quoi tant s'étonner. Sans doute les dames elles-mêmes que je voyais alors, si peu gênées, avaient-elles ressenti la même impression que moi quand elles étaient arrivées au Palais, après avoir quitté, pour la première fois, la maison [de leurs parents] ; et pourtant, en faisant leur service, elles avaient dû peu à peu s'y habituer tout naturellement.

L'Impératrice m'adressa quelques mots et me demanda si je l'aimais vraiment. Je [m'empressais de] lui répondre : « Comment pourrais-je ne pas vous aimer ? » quand, justement, quelqu'un éternua très fort du côté de l'office (3). Ah ! quelle triste chose ! s'écria Sa Majesté ; c'est que vous me trompiez (4). Bien... Bien... » Et elle entra dans la salle du fond. Comment aurais-je pu mentir ? Aurais-je, seulement, jamais pu penser et dire que [je l'aimais] passablement ? Je songeais que le menteur, c'était le nez dont on avait entendu le bruit. Qui donc avait fait une chose aussi désagréable ? Généralement, cela me déplaît ; quand j'ai moi-même envie d'éternuer, je me retiens, et je refoule mon souffle de toutes mes forces. Mais en un pareil moment, à plus forte raison, cela me semblait détestable ; et pourtant, comme

(1) A Séi Shōnagon'.

(2) *Hén'ghé, ténnin'*. Cf. S., p. 94.

(3) *Daiban'dokoro*.

(4) L'éternuement était un signe de mensonge. Voir S., p. 119.

j'étais encore inexpérimentée, je ne sus dire quoi que ce fût pour me disculper. Cependant le jour était venu, et je me retirai dans notre chambre. Je venais d'y arriver, quand on m'apporta une lettre élégamment écrite sur du papier fin, vert-clair. Je lus, et je vis ces mots [de la main d'une dame] : « Voici la pensée de l'Impératrice :

« Comment donc,
Comment aurais-je pu
Distinguer le vrai du faux,
S'il n'y avait pas, au ciel, le dieu Tadaçou,
Qui reconnaît la fausseté dissimulée (1) ? »

A la fois charmée et désolée, j'étais hors de moi, et j'aurais voulu retrouver la personne qui avait éternué la nuit précédente. Je dis à la messagère :

« Si [mon amour pour l'Impératrice] était peu profond,
La chose n'aurait rien à voir à cet éternuement ;
Mais il est désolant que je connaisse
Un sort misérable
A cause d'un nez qui fait du bruit (2). »

Veillez répéter seulement ceci à Sa Majesté, plus correctement que je ne vous le dis. Il faut toujours craindre la malédiction du dieu de Shiki (3). »

Même après avoir envoyé cette réponse, je me demandais encore, avec surprise, comment (4) cet éternuement avait pu se produire juste à l'instant qu'il devait être le plus inopportun.

90. GENS QUI ONT UN AIR DE SUFFISANCE

Celui qui éternue le premier, le matin du jour de l'an (5).

La mine de l'homme qui a fait parvenir au poste envié l'enfant qu'il chérit, alors que de [nombreux] chambellans étaient en concurrence.

Celui qui a obtenu le meilleur poste de l'année, quand furent nommés les gouverneurs de province, a un visage triomphant,

(1) Cf. S., p. 227.

(2) Voir S., p. 222.

Autre texte : « Si [mon amour pour l'Impératrice] était peu profond, [Mon destin] pourrait dépendre de cet éternuement ; Mais il est désolant... »

(3) Cf. S., p. 79.

(4) Autre texte : « ...réponse, je me désolais encore en me demandant comment cet éternuement... »

(5) Tout le monde souhaitait longue vie à celui qui éternuait. On ne voit pas pourquoi Séi parle du jour de l'an. Comparer S., p. 119.

encore qu'il réponde : « Quoi donc ! C'est pour moi une étrange disgrâce ! » aux gens qui le félicitent et lui disent : « Vous avez été d'une habileté remarquable, et vous voilà [gouverneur] (1). »

Et aussi celui qu'un [seigneur] a choisi pour gendre (2), parmi de nombreux rivaux, doit se dire : « Moi... »

L'exorciste qui a chassé un démon opiniâtre (3).

Au jeu de la rime cachée (4), celui qui, tout de suite, devine quel est le caractère et le fait découvrir.

Lors du [concours de] tir au petit arc (5), un homme de l'un des camps tousse, il est distrait, il s'agite ; mais il domine son impatience, et sa flèche part en ronflant bruyamment. S'il atteint le but, quel air de triomphe !

Au jeu de dames, un joueur cupide ne prend pas garde que la position des pions, dans un endroit du damier, lui assure déjà l'avantage, et il va brouiller le jeu ailleurs. Cependant, c'est de l'autre côté, quand il ne reste plus une case (6), qu'il prend à son adversaire bon nombre de pions et les ramasse. N'est-ce pas splendide ? Il sourit d'un air fanfaron, il est plus fier de son gain que d'une victoire ordinaire.

Celui qui devient gouverneur de province après avoir longtemps attendu semble radieux. Autrefois, alors qu'il était un vassal de peu d'importance, il pensait, quand on s'oubliait jusqu'à le traiter avec impolitesse et dédain, que c'était vexant ; mais il songeait aussi qu'il n'y pouvait rien, et, prenant patience, il laissait les jours s'écouler. Pourtant, maintenant, quand on voit les gens qui lui étaient supérieurs lui témoigner du respect et le flatter en lui disant : « Je vous obéirai en tout », on se demande s'il a été naguère ce vassal. Voici qu'il a des femmes à son service, et qu'on lui voit soudain des meubles et des habits qu'on ne lui connaissait pas.

Et lorsque cet homme qui a été fait gouverneur de province devient capitaine de la garde du corps ! Il est altier, il a l'air triomphant, il semble excessivement ravi, plus même que ne le serait un jeune homme, noble de naissance, nommé au même grade.

Une haute fonction est bien encore ce qu'il y a de plus superbe. Quoiqu'un certain homme fût autrefois le même qu'aujourd'hui,

(1) Autre traduction : « Vous voilà devenu un auguste [personnage] ».

(2) *Mouko*. Voir p. 82, n. 1.

(3) Cf. p. 6 ; S., pp. 101, 117.

(4) *In' foutaghi*. Voir S., p. 133.

(5) *Koyoumi*. Cf. S., p. 133.

(6) *Mé*. Plus exactement une « intersection ». Comparer p. 170, n. 5.

on le dédaignait, sans se gêner, au temps où il était noble du cinquième rang (1) ou occupait le poste de gentilhomme de la chambre (2) ; mais quand il est devenu deuxième sous-secrétaire d'État, ou premier sous-secrétaire, ou ministre, on ne peut s'empêcher d'être absolument pénétré de respect devant lui. Ah ! rien ne saurait vous faire ressentir une plus forte impression ! Étant donné la place qu'il possède, un préfet doit paraître aussi bien imposant. Quand, après avoir administré successivement de nombreuses provinces, il a été nommé par exemple sous-gouverneur de Kyōushō (3), quand il a atteint le quatrième rang, et qu'il est arrivé à aller de pair avec les hauts dignitaires (4), c'est un personnage considérable. Cependant, après tout, comme cet homme est alors vieux, cela vaut-il quelque chose ? Et puis, y a-t-il beaucoup de gens qui parviennent à ces honneurs (5) ? Les femmes d'une condition moyenne semblent estimer que c'est un bonheur, pour l'une d'elles, de s'éloigner de la capitale, mariée à un gouverneur de province. Il est superbe, quand on est la fille d'un dignitaire ordinaire, de devenir impératrice (6). Pourtant, lorsqu'un homme s'élève de lui-même, c'est encore plus magnifique. Et quel air triomphant il a !

Quand passe un prêtre, un des bonzes du Palais (7), lui trouve-t-on rien de remarquable ? Même s'il lit avec ferveur les Écritures, et s'il a la mine agréable, les femmes le dédaignent, et c'est vraiment [pénible] (8). Mais quand celui qui était, à ce point, méprisé, est devenu évêque ou archevêque (9), y a-t-il rien qui ressemble à la façon dont les gens, l'esprit troublé (10), croyant voir en lui l'apparition d'un Bouddha, le révèrent ?

(1) *Tayōu*. Voir p. 203, S., p. 62.

(2) *Jijōu*. Cf. S., p. 67.

(3) *Daini*. Voir S., p. 76.

(4) *Kan'datchimé ni narinouréba* (Mizogoutchi, p. 618). Une traduction plus littérale serait : « quand il est devenu haut dignitaire » ; mais nous savons que ce titre était réservé aux nobles des premier, deuxième et troisième rangs. En étendant un peu le sens de *ni*, je traduis : « quand il est devenu (arrivé) parmi les hauts dignitaires ».

(5) Autre texte : « ...nombreuses provinces, il devient par exemple sous-gouverneur de Kyōushō ou atteint le quatrième rang, les hauts dignitaires eux-mêmes semblent le considérer avec respect. Pour une femme, il en va plus mal ; lorsqu'au Palais, la nourrice de l'Empereur a été nommée deuxième fille d'honneur, ou promue au troisième rang, c'est un personnage considérable ; mais comme elle est vieille [alors], tout cela vaut-il quelque chose ? Et puis, y a-t-il beaucoup de femmes qui parviennent à ces honneurs ? Les femmes... »

(6) Autre texte : « Il est superbe, quand on est la fille d'un homme du commun, de devenir l'épouse d'un haut dignitaire, et aussi, quand on est la fille d'un haut dignitaire, de devenir impératrice. »

(7) *Goubou* (ou *naigoubou*). Comp. p. 245, n. 3 ; S., p. 102.

(8) Autres traductions : a) « les femmes le dédaignent ; il peut soigner sa mise [c'est bien inutile] ! » ; b) « les femmes le dédaignent, elles ne pensent qu'à soigner leur mise. »

(9) *Sōrou, sōjō*. Voir S., p. 100.

(10) Autre texte : « ...les gens, effrayés et troublés, croient... »

91. LE VENT

La tempête.

L'ouragan qui dessèche les arbres (1), en automne et en hiver.

Au troisième mois, la brise qui souffle doucement le soir, au crépuscule, annonçant la pluie (2), me charme le cœur.

Le vent mêlé de pluie qui souffle au huitième et au neuvième mois m'émeut aussi beaucoup. L'averse raie le ciel de traits obliques, et il est amusant de voir les gens mettre par-dessus leur vêtement non doublé, de soie raide, l'habit ouaté (3) qu'ils ont porté tout l'été, et auquel la sueur, en séchant, a laissé son odeur (4). Quand vient le moment où l'on voudrait ôter même le vêtement de soie raide, qu'on trouve trop chaud, il est curieux de se demander quand donc on a pu avoir besoin de se couvrir ainsi.

A l'aube, quand les fenêtres de treillis et les portes à deux battants (5) sont ouvertes, toutes grandes, la tempête pénètre soudain, et vous pique au visage. C'est ravissant.

Vers la fin du neuvième mois et le début du dixième, le ciel est couvert de nuages, le vent souffle très fort, et les feuilles des arbres jaunies se répandent et font en tombant le même bruit que la pluie : « horo-horo ». C'est d'une mélancolie délicieuse. Ce sont surtout les feuilles du cerisier, de l'aphananthe (6), qui tombent en abondance. Quand vient le dixième mois, les jardins où il y a beaucoup d'arbres sont superbes.

En automne, le lendemain d'un jour où la tempête a fait rage, on ressent une étrange impression de tristesse. Les clôtures à claire-voie, faites de bambous (7), les paravents extérieurs (8), sont renversés les uns à côté des autres, et l'aspect du jardin est pitoyable. On est déjà peiné en voyant un grand arbre abattu, dont le vent a rompu les branches. Mais quelle douloureuse surprise, lorsqu'on s'aperçoit qu'après avoir oscillé, il s'est couché, tout de son long, sur les lespédèzes (9) et les valérianes (10) !

Quand le vent pénètre soudain [dans les maisons], par les inters-

(1) *Kogarashi*.

(2) *Amakazé*. Dans certains textes, on a *hanakazé* (peut-être écrit pour *haroukazé*, « la brise printanière »).

(3) *Walaghinou*.

(4) Autre texte : « l'habit ouaté qu'ils ont mis au crochet après l'avoir porté tout l'été. Quand vient le moment... »

(5) *Koshi, tsoumado*.

(6) *Moukou* (aphanante aspera). C'est un arbre qui ressemble à l'orme.

(7) *Souigai* (pour *soukigaki*, litt. : haie transparente »).

(8) *Tatéjitomi*. Cf. S., p. 43.

(9) Voir p. 75, n. 1.

(10) *Ominaéshi*. Cf. p. 73, n. 2.

tices des fenêtres de treillis, finement tamisé (1) comme si les lattes de ces fenêtres avaient été disposées à dessein, on ne peut croire que ce soit là ce même vent qui soufflait en tempête.

[Un matin, je vis] une femme vraiment jolie, d'une beauté qui se passait d'artifices, se glisser (2) hors de l'appartement central (3), et sortir un peu sur la terrasse, en se regardant dans un miroir. Elle portait un vêtement écarlate très foncé, à la surface délustrée, et, par-dessus, un manteau de tissu couleur de feuille morte, et un autre d'étoffe très légère. Le fracas de la tempête l'ayant empêchée de dormir pendant la nuit, elle avait fait la grasse matinée, et venait de s'éveiller (4). Il était vraiment ravissant de voir retomber sur ses épaules sa chevelure que le vent, en soufflant au hasard, dérangeait et gonflait légèrement.

Pendant qu'elle contemplait l'aspect désolé du jardin, [arriva une jeune fille qui] pouvait avoir dix-sept ans à dix-huit ans. Celle-ci n'était pas petite ; mais, en la considérant, on n'aurait pu dire, à la réflexion, que c'était [déjà] une femme. Elle avait une tunique non doublée, de soie raide, dont la couleur bleu-foncé semblait fanée, et qui était toute déchirée et mouillée, sous un vêtement de nuit [violet-]clair. Ses cheveux, égalisés à l'extrémité comme les roseaux dans la plaine, étaient aussi longs qu'elle était grande, et retombaient librement sur la traîne de son vêtement, par le côté duquel on apercevait sa jupe, la seule pièce neuve et brillante de son costume.

[Dans le jardin,] une petite servante ramassait, pour les entasser, les plantes et les arbustes que le vent avait déracinés et brisés, ou bien elle les relevait et [essayait de] les redresser. [Une dame qui l']accompagnait [regardait cela] d'un air d'envie, en se demandant [comment faire pour se joindre à ces jeux], et elle aussi était amusante [à observer, pour moi qui la voyais] par derrière (5).

(1) Autre texte : « Quand le vent fait soudain entrer [les feuilles des arbres dans les maisons] par les interstices des fenêtres de treillis, une à une, comme si les lattes... »

(2) *Izari-izourou*. Cf. p. 134, n. 8.

(3) *Moya*. Voir S., p. 42.

(4) *Hiçashou né-okilarou* ; autre traduction : « elle était restée longtemps éveillée ».

(5) Autre texte : « ...son costume. [Dans le jardin,] de petites servantes et de jeunes dames ramassaient, pour les entasser, les plantes et les arbustes que le vent avait déracinés et brisés, ou bien elles les relevaient et [essayaient de] les redresser. Tout près du store [les dames regardaient cela] d'un air d'envie, en se demandant [comment faire pour se joindre à ces jeux], et elles aussi étaient bien amusantes [à observer, pour moi qui les voyais] par derrière. »

92. CHOSSES CHARMANTES

A travers la cloison, m'arrive le bruit faible d'une voix qui n'est sûrement pas celle d'une servante. En voici justement une qui répond d'une voix juvénile, et semble s'approcher avec un bruissement d'étoffes. Peut-être est-il temps qu'elle serve le repas.

J'entends résonner les baguettes et la cuiller qui s'entrechoquent; ou bien le bruit que fait en retombant l'anse du vase où l'on met le vin de riz (1) vient frapper mon oreille.

Avec de jolis vêtements d'étoffe foulée, des cheveux qui, sans être en désordre, se répandent sur les épaules.

Le soir, dans une salle superbement ornée, on n'a pas apporté la lampe de la chambre; mais un feu ardent brûle dans le brasier rectangulaire; sa clarté fait luire les cordons de l'écran (2), et briller distinctement les crochets qui servent à maintenir relevé le store à tête (3).

Il est charmant de voir apparaître, éclairé par le feu qu'on ranime parmi les fines cendres, dans un élégant brasier, un dessin habilement fait (4).

Ou encore, de voir très distinctement les baguettes qui servent à remuer le feu, mises en croix l'une sur l'autre.

Très tard dans la nuit, après que tout le monde s'est endormi, quelques courtisans continuent cependant à causer dehors, et on entend, dans la pièce du fond, le bruit répété des pions du jeu de dames (5) que l'on met dans leur boîte. C'est délicieux.

Une lumière allumée sur la véranda.

J'entends du bruit à travers la cloison; c'est un homme qui est venu voir, en secret, une des dames; et ils m'ont réveillée au milieu de la nuit. J'écoute; mais je ne puis distinguer leurs paroles; le galant rit tout bas, et je me demande, amusée, ce que les deux amis peuvent bien se dire.

(1) *Hiçaghé*.

(2) *Kitchô*. Cf. S., p. 43.

(3) *Miçou no mokô*. Voir S., p. 43.

(4) S'éi parle-t-elle d'un dessin que l'on s'est amusé à tracer sur la cendre, ou bien d'un dessin qui orne la paroi du brasier, à l'intérieur?

(5) *Go*. Cf. S., p. 133.

93. ÎLES

L'île d'Ouki (1). Les Quatre-vingts îles (2). L'île de Tawaré (3). Celles de Mizoushima (4), de Matsou-ga-oura (5), de Magaki (6), de Toyora (7), de Tado (8).

94. PLAGES

Les plages de Soto (9), de Foukiaghé (10). La longue plage (11). Les plages d'Outchidé (12), de Moroyocé (13), de Tchiçato (14). Je m'imagine que la dernière est très vaste.

95. BAIES

Les baies d'Oou (15), de Shiogama (16), de Shiga (17), de Nataka (18), de Korizouma (19), de Waka (20).

96. TEMPLES BOUDDHIQUES

Les temples de Tsouboçaka (21), de Kaçaghi (22), de Hōri (23).

(1) Oukishima, « l'île flottante » ; en Rikouzén' ; d. Miyaghi. D'autre part, bien qu'il semble devoir toujours être donné à une île, le nom d'Oukishima désigne une partie de la plaine de Miho, au bas du Fouji-yama. (Voir Revon, *Anthologie*, p. 311, n. 3).

(2) Yaçoshima ; en Ougo, d. Youri.

(3) « de l'amusement » ; en Higo, d. Outo.

(4) « de l'eau » ; en Bittchōu, d. Oda ; ou en Higo, d. Ashikita. Cf. S., p. 329.

(5) « du rivage des pins ». Séi veut parler de l'île Matsoushima, en Rikouzén', d. Miyaghi. Voir S., p. 329.

(6) « de la haie » ; dans la baie de Shiogama, en Rikouzén', d. Miyaghi. Cf. la note 16 ; S., p. 329.

(7) « du rivage de l'abondance » ; en Nagato, d. Toyora. Voir S., p. 330.

(8) En Sanouki, d. Tado.

(9) « du dehors » ; en Moutsou, d. Tsougarou.

(10) « du souffle, du vent qui se lève » ; en Kii, d. Kaïçō. Cf. S., p. 330.

(11) Nagahama ; en Icé, d. Inabé. Voir S., p. 330.

(12) « du départ » ; en Ōmi, d. Shiga. Cf. S., p. 330.

(13) « de la réunion » ; en Tajima, d. Mikata. Voir S., p. 331.

(14) « des mille villages » ; en Kii, d. Hitaka. Séi pense que pour contenir tant de villages, elle doit être très vaste.

(15) En Shima, ou en Icé. Cf. S., p. 331.

(16) « de la chaudière à sel » ; en Rikouzén', d. Miyaghi. Comparer S., p. 287.

(17) En Ōmi, d. Shiga. Voir S., p. 331.

(18) « au nom célèbre » ; en Kii, d. Kaïçō. Cf. S., p. 331.

(19) En Séttsou, d. Mouko. Cf. p. 17, n. 3.

(20) de « la poésie japonaise » ; en Kii, d. Kaïçō. Voir S., p. 332.

(21) « de la côte de la cruche ». Cf. S., p. 99.

(22) « où l'on pose son chapeau ». Voir S., p. 98.

(23) Ou Hōrin' (la roue de la Loi). Cf. S., p. 98.

Quand je songe au temple de Kōya (1), je me rappelle avec émotion que Kōbō-daishi (2) y a vécu.

Les temples d'Ishiyama (3), de Kokawa (4), de Shiga (5).

97. LES SAINTES ÉCRITURES (6)

Le Livre du lotus de la Loi ; il va sans dire qu'on doit le mentionner.

Le Livre des mille mains.

Les Dix prières de Foughén'.

Le Livre de la demande.

La Formule magique du Vénérable et victorieux.

Le Grand charme d'Amida.

La Formule magique des mille mains.

98. ÉCRITS

Le Recueil des poésies de Hakou Rakou-tén' (7).

L'Anthologie [chinoise] (8).

Un placet écrit par un docteur [en littérature] (9).

99. BOUDDHAS

La « Toute-Puissante » (10), désolée par ce qu'elle voit dans le cœur des hommes, est pensive, la tête appuyée sur sa main. En la contemplant, on est pénétré d'une émotion sans pareille, et rempli de confusion.

La Déesse aux mille mains, et tous les six aspects de Kwan-non' (10).

Le vénérable Foudō (11). Le Bouddha Yakoushi (12). Shaka (13). Mirokou (14). Foughén' (15). Jizō (16).

(1) « La haute lande ». Voir S., p. 99.

(2) Cf. S., p. 90.

(3) « La montagne de pierre ». Voir S., p. 99.

(4) Cf. S., p. 99.

(5) Voir S., p. 99.

(6) *Kyō*. Pour les textes bouddhiques cités dans ce chapitre, voir S., pp. 104 et suivantes (9° et 10°, 16°, 24°, 19°, 17°, 20°) et 279.

(7) *Mon'jōu*. Cf. S., p. 126.

(8) *Mon'zén'*. Voir S., p. 125.

(9) *Hakacé* (pour *mon'jō-hakacé*). Cf. S., p. 68.

(10) La déesse *Kwannon'*. Voir S., p. 96.

(11) Cf. S., p. 95.

(12) Voir S., p. 95.

(13) « Le Bouddha ». Cf. S., p. 94.

(14) Voir S., p. 94.

(15) Cf. S., p. 95.

(16) Voir S., p. 96. M. Kanéko (p. 839) ajoute ici le nom de *Mon'jou* (cf. S., p. 96).

100. CONTES (1)

Le « Conte de Soumiyoshi ». Les romans du genre du « Conte du creux », « Le changement de palais », « La femme qui attend la lune », « Le lieutenant de Katano », « Le lieutenant du Palais des pruniers », « Les yeux des gens », « L'abandon du pays », « Les arbres ensevelis », « La branche de pin qui encourage à progresser dans la Voie du Bouddha ».

Dans le « Conte de Komano », le passage où [l'on voit le héros] s'en aller après avoir offert seulement un vieil éventail chauve-souris est amusant.

101. LANDES

Naturellement, [je citerai] la lande de Saga (2).

Les landes d'Inabi (3), de Kata (4), de Koma (5), d'Awazou (6), de Tobouhi (7), de Shiméji (8).

Sans le vouloir, on est amusé par le nom de la lande de Sōké (9). Pourquoi donc l'aura-t-on appelée ainsi ?

Les landes d'Abé (10), de Miyaghi (11), de Kaçouga (12), de Mouraçaki (13).

102. FORMULES MAGIQUES (14)

[Celle que l'on dit à] l'aurore.

(1) *Monogatari* : contes, romans. Pour les ouvrages énumérés dans ce chapitre voir S., p. 338.

(2) En Yamashiro, d. Kadono. Les courtisans allaient dans la lande de Saga pour y cueillir des herbes, y attraper des insectes.

(3) Ou Inami ; en Harima, d. Kako. Cf. S., p. 332.

(4) Katano ; en Kawatchi, d. Kita-Kawatchi.

(5) Komano ; en Yamashiro, d. Sorakou.

(6) « du bac du millet » ; en Ōmi, d. Shiga.

(7) « du feu volant ». Il s'agirait d'un nom particulier donné à la lande de Kaçouga. Voir la note 12, et S., p. 332.

(8) En Yamashiro ; ou en Shimotsouké, d. Tsouga.

(9) Sōkéno ou Sōkéino ; endroit inconnu. Le nom de cette lande signifie peut-être « respect », « révérence ».

(10) En Séttsou, d. Higashi-Nari.

(11) Lande célèbre par ses lespédèzes (cf. p. 75, n. 1). En Rikouzén', d. Miyaghi. Voir S., p. 333.

(12) En Yamato, d. Sō-no-kami. Cf. S., p. 332.

(13) Mouraçakino. « La lande du grémil (lithospermum erythrorizon : en japonais *mouraçaki*) ». En Yamashiro, d. Otaghi ; ou en Ōmi. Voir. p. 47, n. 4.

(14) *Darant*. Cf. S., p. 91, n. 4.

103. LA LECTURE DES SAINTES ÉCRITURES (1)

[Celle que l'on fait] le soir, au crépuscule.

104. DIVERTISSEMENTS

Le meilleur moment, pour un concert, c'est la nuit, quand on ne voit pas le visage des gens.

Parmi les jeux, celui de la balle au pied est amusant aussi (2), bien qu'il ne soit pas joli à regarder !

Le tir au petit arc (3). Le jeu de la rime cachée (4). Le jeu de dames (5).

105. DANSES (6)

La « danse de Sourouga », celle de « l'enfant qui cherche ».

Bien qu'il ne soit pas joli, le « ballet de l'arrogance » est très amusant. Les grands sabres que portent les artistes me déplaisent ; et pourtant, j'aime beaucoup cette danse, car j'ai entendu dire qu'en Chine, des ennemis l'auraient exécutée ensemble (7).

La « danse des oiseaux » (8).

Dans la « danse de la tête tirée » (9), les acteurs ont les cheveux épars et font des yeux effrayants ; mais la musique ne laisse pas d'être fort jolie.

J'aime la façon dont les deux danseurs, dans le « pas de l'accroupissement », sautent en frappant le sol du genou.

La danse à la coréenne (10).

106. INSTRUMENTS A CORDES

La guitare, la harpe à treize cordes (11).

(1) *Dokkyō*. Voir S., p. 110.

(2) C'est-à-dire : « ...est amusant, de même que les jeux dont les noms suivent. »

(3) *Koyoumi*. Cf. p. 214, n. 5.

(4) *In'foutaghi*. Voir p. 214, n. 4.

(5) *Go*.

(6) Pour les danses, voir S., p. 131, n. 8.

(7) Cf. S., p. 274.

(8) Voir S., p. 277.

(9) *Batō*. Autre traduction possible : « tête de cheval ». Cf. S., p. 277.

(10) Autre texte : « [la danse de] la hallebarde de Corée ». Cette danse était exécutée par quatre hommes qui tenaient des perches et faisaient semblant de ramer.

(11) *Biwa*, *sō no koto*. Cf. S., p. 130.

107. MÉLODIES (1)

L'air du « Parfum de la brise ».

L'air de la « Cloche jaune ».

La fin (2) de l'air des « Parfums ressuscités ».

La mélodie appelée « Le gazouillis du rossignol ».

L'air du « Lotus du ministre » (3).

108. FLûTES (4)

Le son de la flûte traversière est très joli. Il semble ravissant quand on l'entend dans le lointain, et qu'il se rapproche peu à peu, ou bien aussi lorsqu'on l'écoute d'abord tout près, et qu'il s'affaiblit jusqu'à devenir indistinct, à mesure qu'il s'éloigne.

Qu'il soit en voiture, à pied, ou à cheval, [un gentilhomme] a toujours une flûte glissée dans son sein ; mais personne ne la voit. Je ne sais rien d'aussi charmant.

Il est surtout très agréable d'entendre une mélodie que l'on connaît déjà ; et il est délicieux encore d'apercevoir, près de son chevet, la flûte oubliée à l'aurore [par l'ami qui vous a rendu visite]. [Quand un galant, après avoir laissé sa flûte chez une dame,] a dépêché près d'elle un serviteur, elle lui renvoie cette flûte enveloppée, et le paquet ressemble tout à fait à une lettre [tor-due] (5).

La musique de l'orgue à bouche paraît merveilleuse. On aime à l'écouter, par exemple, quand on se promène en voiture au clair de lune. Cependant, l'instrument est encombrant et la manière dont on s'en sert est déplaisante. Quel visage fait celui qui en joue (6) ! Mais à ce propos, il faut dire qu'avec la flûte traversière aussi, il y a bien des façons de souffler [qui ne rendent pas toujours beau le musicien].

Le son du flageolet est très fatigant ; et si je le compare à la musique des insectes à l'automne, je trouve qu'il ressemble à

(1) Pour les mélodies, voir S., p. 131, n. 3 et 4.

(2) *Soko no kyôu*, litt. « le presto des Parfums ressuscités ». Cf. S., p. 131, n. 4.

(3) *Sofourén'*. Autre traduction : « L'affection de l'époux épris ». Cf. S., p. 275.

(4) Autre texte : « Instruments à vent ». Pour les instruments nommés dans ce chapitre, voir S., p. 130.

(5) *Foumi* (pour *tatéboumi*, voir S., p. 45).

(6) Le musicien doit gonfler ses joues pour remplir d'air le réservoir de l'instrument. Cf. S., p. 130.

celle que fait le « criquet à mors » (1). Il est désagréable, et on ne souhaite pas l'entendre de près. A plus forte raison, le flageolet est-il détestable quand le musicien joue mal. Je me rappelle pourtant le jour de la fête spéciale [de Kamo]. Alors que les musiciens n'étaient pas encore arrivés tout à fait devant l'Empereur (2), et qu'on ne les voyait pas, ils se mirent à jouer, à ravir, de la flûte traversière. On s'émerveillait, quand, vers le milieu du morceau, [les flageolets] se joignant aux flûtes, le son s'enfla de telle sorte que toutes les dames, même celles qui, justement, s'étaient coiffées avec un soin extrême, sentirent leurs cheveux se dresser. Peu à peu, les harpes (3) et les flûtes s'unirent, et la troupe des musiciens et des danseurs arriva devant Sa Majesté. C'était ravissant.

109. CHOSSES À VOIR

Le cortège de l'Empereur, quand il sort de son palais (4).

La procession qui revient après la fête de Kamo (5).

Le pèlerinage [que fait le Maire du palais] à Kamo [la veille de la fête] (6).

La fête spéciale [de Kamo] (7).

[Il me souvient d'une de ces fêtes de Kamo. Ce jour-là,] le ciel était couvert et le temps paraissait froid, quand la neige se mit à tomber en légers flocons tourbillonnants. Il était ravissant, plus qu'on ne saurait le dire, de la voir répandue sur les fleurs des cheveux (8) et sur les vêtements ornés de dessins imprimés en bleu. On voyait distinctement les fourreaux des grands sabres ; mais bien qu'ils fussent noirs et seulement tachetés de blanc par la neige, ils paraissaient tout blancs (9) ; et l'on aurait pu croire qu'on avait fait briller les cordons qui pendaient des gilets sans manches. Sortant des pantalons [blancs,] ornés d'impressions [bleues], apparaissait l'étoffe foulée des vêtements de dessous, si brillante que l'on s'étonnait en se demandant si c'était de la glace. Tout semblait superbe, et l'on aurait voulu voir, encore

(1) Ou sauterelle à longues cornes, *koutsowamoushi*, *mecopoda elongata*.

(2) Les musiciens, venant du *Jōkyōdén* (Palais des offrandes de parfums), n'étaient pas encore arrivés devant le *Sōryōdén* (Palais pur et frais), où se tenait l'empereur.

(3) *Koto*. Voir S., p. 130, n. 4.

(4) *Mi-youki*. Cf. pp. 225, 231 ; S., p. 147.

(5) Voir p. 56, n. 5 ; p. 225.

(6) Cf. S., p. 156.

(7) Le dernier jour de l'Oiseau du onzième mois. Voir S., p. 164.

(8) Les fleurs artificielles fichées dans les cheveux : fleurs de glycine pour les envoyés impériaux (cf. S., p. 155, n. 9), fleurs de cerisier pour les danseurs et les musiciens.

(9) Autre texte : « On voyait distinctement les fourreaux des grands sabres, et l'on aurait pu croire... »

un moment, défilent beaucoup de danseurs ; mais quand ce fut le tour des envoyés impériaux, nous les trouvâmes déplaissants, et nous ne fîmes guère attention à eux (1). Pourtant, comme les fleurs de glycine de leur coiffure leur cachaient le visage, [on pouvait leur trouver de] l'agrément.

Pendant que nous suivions du regard les hommes qui étaient déjà passés, vinrent les musiciens qui devaient jouer pendant les danses. Ceux-ci, étant d'un rang moins élevé, n'avaient aucune belle apparence avec leurs vêtements de dessous, couleur de saule (2) et les fleurs de kerrie (3) qu'ils avaient fichées dans leurs cheveux ; mais nous fûmes charmées de les entendre chanter « Le cordon fait d'écorce de mûrier du sanctuaire de Kamo » (4), en battant la mesure, très fort, avec leurs éventails.

Y a-t-il rien qui soit comparable au cortège de l'Empereur quand il sort de son Palais (5) ? En le voyant monter dans son palanquin, j'oublie que je suis matin et soir auprès de lui, et je lui trouve la majesté d'un dieu.

Des personnes qui ont d'habitude des fonctions insignifiantes, même les dames du cinquième rang (6) qui accompagnent le Souverain à cheval, me paraissent des personnages considérables, des êtres surnaturels.

Il est superbe de voir les sous-chefs [du service des gardes] (7) qui tiennent les cordons du palanquin, et les capitaines et lieutenants de la garde du corps [qui ouvrent la marche].

La procession, au retour de la fête de Kamo (8), fut merveilleusement belle. La veille (9), tout avait été splendide. Sur la grand'route de la Première avenue, large et nette, où les rayons brûlants du soleil nous éblouissaient en pénétrant dans les voitures, nous avions attendu si longtemps l'arrivée du cortège, en nous protégeant avec nos éventails, et en changeant à tout moment

(1) Autre texte : « ...danseurs ; mais les envoyés impériaux [suivaient et ce] n'étaient sûrement pas des hommes d'un rang passable. C'étaient des gouverneurs de province ou des gens de cette sorte, indignes de retenir l'attention. Pourtant... » (cf. Kanéko, p. 853).

Autre texte : « ...danseurs ; mais [bientôt] vint le tour des envoyés impériaux. Ce n'étaient sûrement pas des hommes d'un rang passable ; ils étaient laids, et on ne fit guère attention à eux. Pourtant... » (Voir Kanéko, *Makoura no soshî, Kôchôu*, p. 216.)

(2) Cf. S., p. 53.

(3) Voir p. 75, n. 5.

(4) Cf. S., pp. 291, 292.

(5) Voir pp. 224, 231 ; S., p. 147.

(6) *Himémotchihihi*. Cf. p. 187, n. 2.

(7) [*Ôtonéri-ryô no*] *souké*. Voir S., pp. 46, 67.

(8) Cf. pp. 56, 224.

(9) C'est-à-dire le jour de la fête de Kamo, le deuxième jour de l'Oiseau du quatrième mois. Voir p. 231 ; S., p. 156.

de place sur nos sièges, que nos visages se mouillaient d'une sueur disgracieuse (1). Pourtant, le jour [du retour de la procession], nous partîmes de très bonne heure. Nous vîmes des voitures arrêtées près des Temples Ourin'in' et Tchiçokouïn' (2). Les guirlandes de roses trémières (3) qui les ornaient étaient fanées. Bien que le soleil fût déjà levé, le ciel était encore couvert, et des coucous se mirent à chanter. Leur voix résonnait très fort, et, en les écoutant, je pensais qu'il y avait peut-être là beaucoup de ces coucous dont j'avais attendu bien des fois le chant, la nuit, alors que je m'éveillais et me levais, ne sachant comment je pourrais bien faire pour les entendre !

Comme j'admirais leur chant, un rossignol y joignit le sien. Sa voix paraissait voilée, et l'on eût dit qu'il voulait contrefaire les coucous. C'était désagréable, et pourtant c'était amusant aussi.

Pendant que nous restions là, impatientes, nous aperçûmes une troupe de gens vêtus d'habits rouges qui semblaient venir du sanctuaire (4). Nous leur criâmes : « Qu'y a-t-il ? Est-ce l'heure ? » Ils nous répondirent qu'on ne savait pas encore à quel moment la procession passerait, et ils s'éloignèrent en emportant le palanquin et la chaise à porteurs (5).

J'étais charmée en pensant que [la Princesse consacrée] (6) montait dans ce palanquin ; mais je me demandais avec effroi comment des hommes aussi vulgaires que ces laquais pouvaient l'approcher pour la servir. Nous n'avions pas attendu aussi longtemps que ces gens nous l'avaient fait craindre, quand [la Princesse] revint (7) [du temple supérieur]. Les roses trémières (8), d'abord, et les costumes « vert et feuille morte » (9), formaient un superbe tableau. Cependant, les [musiciens, des] gens du service des chambellans (10), avaient légèrement rabattu leur vêtement de dessous, blanc, sur leur habit de dessus, vert-jaune ; on aurait

(1) Comparer p. 231.

(2) Cf. p. 56 ; S., pp. 97, 98.

(3) *Aoi-kazoura*. On peut séparer les deux mots et traduire *aoï* par « roses trémières », *kazoura* (ou *katsoura*) par « rameaux de *katsoura* » (voir, pour le sens du dernier mot, p. 51, n. 4).

(4) Le temple supérieur de Kamo. Cf. S., pp. 79, 157.

(5) Ils emportaient le palanquin d'où la grande prêtresse, en sortant du domaine du temple, était descendue pour monter dans une voiture à bœufs. Voir S., p. 157, n. 3.

(6) La grande prêtresse de Kamo (cf. S., pp. 60, 82). Séi parle ici de la princesse Nobouko, fille de l'empereur Mourakami (voir S., pp. 171, 252).

(7) Autre texte : « Bien que ces gens nous eussent dit qu'elle tarderait, [la Princesse] revint tout de suite. »

(8) Autre texte : « Les éventails, d'abord ».

(9) *Ao-koutchiba*. Cf. S., p. 53.

(10) *Tokoro no shōu*. Voir S., p. 66.

pu se croire devant une haie fleurie de deutzies (1), et l'on aurait pensé que le coucou devait se cacher dans son ombre.

Nous avons vu, la veille, les jeunes gentilshommes, nombreux dans la même voiture, vêtus de manteaux de cour violets, ou d'habits de chasse, en désordre, qui avaient ôté les rideaux de leur véhicule, et semblaient avoir perdu l'esprit ; mais, ce jour-là, ces jeunes seigneurs portaient les splendides habits de cérémonie qu'exigeait leur situation de convives extraordinaires au festin offert au Palais de la Princesse consacrée (2). Ils passaient, graves, chacun dans une voiture, derrière laquelle était monté un petit page, ravissant lui aussi.

Quand le cortège se fut écoulé, il y eut un grand trouble, et je me demandai pourquoi ce tumulte. Chacun voulait s'en aller le premier ; et tous partirent avec tant de hâte que je m'effrayai du danger. Je sortis mon éventail de la voiture pour appeler les hommes d'escorte, et je leur ordonnai : « N'allez pas si vite, faites marcher [le bœuf] à une allure plus calme. » Mais ils ne tinrent pas compte de mes observations, et, n'en pouvant plus, je les forçai à arrêter dans un endroit où la route était plus large. Dans leur impatience, ils trouvaient cela détestable. Il était pourtant bien amusant de regarder les équipages rivaliser de vitesse. Nous reparâmes après avoir laissé toutes ces voitures prendre une bonne avance. La route me faisait penser [à l'un des chemins qui mènent] aux villages, dans la montagne, et son charme me prenait le cœur. Des haies de deutzies (3), à l'aspect sauvage et broussailleux, sortaient de nombreuses branches, dont les fleurs n'étaient pas encore complètement épanouies, mais qui semblaient couvertes de boutons. Je fis cueillir quelques rameaux, et on les planta çà et là dans [les stores de] la voiture. C'était joli, bien que, malheureusement, les guirlandes qui ornaient cette voiture fussent fanées.

Comme j'observais, au loin, la route devant nous, il me sembla [d'abord] que toute la foule ne pourrait pas passer ; mais à mesure que nous approchions, je voyais qu'un pareil encombrement ne se produisait pas, et j'en étais bien contente.

La voiture d'un homme (je ne sais qui c'était) suivait la mienne de très près, et je la regardais, plus heureuse que si personne n'avait été là. Je fus charmée aussi quand cet homme dit, à un carrefour où les deux équipages se séparèrent : « On se quitte à la cime (4). »

(1) Cf. p. 47, n. 1 et 5. Pour le coucou et la deutzie, voir pp. 47, 56.

(2) *Sai-in' no én'ga*. Cf. p. 231 ; S., p. 157.

(3) Voir p. 47, n. 1.

(4) Allusion à une poésie japonaise. Cf. S., p. 289.

Au cinquième mois, il est très agréable d'aller à quelque village dans la montagne.

Les mares d'eau [que l'on rencontre] semblent en vérité de simples taches toutes vertes, car leur surface est envahie par d'abondantes herbes qui ne laissent rien voir (1). Mais quand on passe lentement, tout droit à travers ces mares, l'eau transparente qui était cachée rejaillit, bien qu'elle ne soit pas très profonde, sous les pas des gens. C'est très joli.

Quand les rameaux des haies qui bordent le chemin à gauche et à droite s'accrochent à la voiture, à l'intérieur de laquelle ils pénètrent, on pense qu'on va bien vite les saisir et les cueillir ; mais soudain ils s'échappent, et on regrette d'être [déjà] trop loin.

Une tige d'armoise, que la voiture a écrasée, s'est prise dans la roue qui l'élève à chaque tour ; le parfum qu'elle répand alors, tout près des personnes qui sont dans cette voiture, est aussi une chose délicieuse.

A l'époque des grandes chaleurs, à l'heure où l'on prend le frais, le soir, quand la forme des objets devient incertaine, il n'est pas besoin de dire [combien j'aime à regarder] les équipages des seigneurs, précédés de coureurs qui font écarter tout le monde.

On voit aussi des voitures dans lesquelles sont montés un ou deux hommes d'un rang ordinaire ; ils ont relevé les stores de derrière, et quand ils passent en faisant courir leurs bœufs, on croit ressentir une impression de fraîcheur. A plus forte raison, si j'entends résonner la guitare ou la flûte à l'intérieur de ces voitures, j'ai du regret lorsqu'elles s'éloignent. A ce moment, m'arrive l'odeur de la croupière des bœufs, et bien qu'elle soit étrange, et qu'on n'y soit pas habitué, j'aime cette odeur. C'est insensé !

Quand, dans la nuit noire, le parfum de la fumée des torches que l'on porte, allumées, en tête d'un cortège, vient envelopper les voitures qui suivent, c'est très agréable aussi.

Les acores du cinquième jour (2) [du cinquième mois], qui ont duré tout l'automne et tout l'hiver, sont extrêmement pâles et desséchés. Ils sont laids ; mais ils gardent encore un peu du parfum qu'ils avaient le jour de la fête, et, quand on les brise en les prenant, cette légère senteur se répand dans l'air. C'est merveilleux.

On avait parfumé convenablement des habits, en brûlant de

(1) Voir S., p. 306.

(2) Cf. S., p. 157.

l'encens, et on les avait rangés ; mais, un jour ayant passé, puis le lendemain, le surlendemain et bien des jours encore, on les avait complètement oubliés. Voici, pourtant, qu'on tire ces vêtements des coffres, et qu'on les endosse. La faible odeur qu'ils ont gardée est plus délicieuse que l'arome des habits qu'on vient de parfumer.

Quand [, lors d'une promenade en voiture,] on traverse une rivière à gué, par un beau clair de lune, il est ravissant de voir la surface de l'eau se briser comme du cristal sous les pas du bœuf, et mille gouttelettes s'éparpiller.

110. CHOSSES QUI SONT BONNES QUAND ELLES SONT GRANDES

Les bonzes, les fruits, les maisons, les sacs à provisions (1), les bâtonnets d'encre de l'écrivoire.

Les yeux des hommes. Quand ils sont petits, on dirait des yeux de femme ; mais, d'autre part, s'ils paraissaient [aussi gros] qu'une cruche de métal, ils seraient effrayants.

Les brasiers ronds, les coquerets (2), les pins, les pétales de kerrie (3).

Parmi les chevaux comme parmi les bœufs, il semble que les grands soient les plus beaux.

111. CHOSSES QUI DOIVENT ÊTRE COURTES

Le fil pour coudre quelque chose dont on a besoin tout de suite.

Un piédestal de lampe.

Les cheveux d'une femme de basse condition. Il est bon qu'ils soient gracieusement coupés court.

Ce que dit une jeune fille.

112. CHOSSES QUI SONT A PROPOS DANS UNE MAISON

La cuisine.

La salle où se tiennent les gens de la suite du maître (4).

Un balai neuf.

(1) *Éboukouro*. Voir p. 152, n. 2.

(2) *Hōzouki*. Cf. p. 74, n. 6.

(3) Voir p. 75, n. 5.

(4) *Sabourai no koshi*, la salle des vassaux. Cf. p. 66, n. 1.

De petites tables carrées (1).

De jeunes servantes, des serviteurs.

Un paravent d'une seule feuille (2).

Un écran de trois pieds.

Un sac à provisions (3) bien décoré.

Un parapluie.

Un tableau [noir] où l'on note [ce qu'on a peur d'oublier] (4).

De petites armoires à étages (5).

Les vases pour verser le vin de riz et pour le faire chauffer (6).

Une table de hauteur moyenne (7).

Un coussin rond, garni de paille.

Un corridor coudé à angle droit.

Un brasier rond, orné d'un dessin (8).

[Un jour,] comme j'allais à quelque endroit, je vis en chemin un homme bien fait qui portait une « lettre tordue » (9) toute menue. Il marchait en se hâtant, et je me demandais où il pouvait se rendre.

Une autre fois, j'aperçus de gracieuses jeunes filles vêtues de gilets qui n'étaient pas très nets, et qui semblaient fanés. Leurs chaussures brillaient, mais les courroies en étaient souillées d'une boue abondante (10). Elles allaient, portant des objets enveloppés de papier blanc, ou bien des cahiers qu'elles avaient mis dans des couvercles de boîtes. J'étais ravie de les voir, et j'aurais voulu les faire approcher pour les regarder [à mon aise]. Cependant, comme j'appelais, pour la faire entrer, une de ces jeunes filles, qui passait tout près, devant la grande porte, elle ne montra aucune amabilité, et elle ne me répondit même pas. On juge, d'après cela, comment pouvait être la personne qui avait cette fille à son service.

(1) *Kakéban'*. (2) *Tsouïtaté-sôji*.

(3) *Éboukouro*. Voir p. 152, n. 2.

(4) *Kaki-ita*. Cf. p. XIII, n. 2.

(5) *Tanazoushi*.

(6) *Hiçaghé, tchôshi*.

(7) *Tchou no ban'*.

(8) *Tchikou-ô é-kakitarou hioké*. La traduction de cette phrase est fort douteuse ; celle que je donne est incomplète. On a expliqué *tchikou-ô* é par « dessin représentant un rossignol (sinico-japonais : *ô*) sur un bambou (*tchikou*) ». On a dit aussi que *tchikou-ô* signifiait : « le roi des bambous », et l'on a supposé que cette expression rappelait le sujet d'un roman analogue au « Conte du cueilleur de bambous » (cf. S., p. 124 ; Revon, *Anthologie*, p. 165).

Autre texte (Kanéko, p. 874) : *Tchihiro, é-kakitarou hioké*. « Un foyer creusé dans le sol ; un brasier rond, orné d'un dessin. » Voir, pour le *tchihiro*, S., p. 44, n. 12.

(9) *Tatéboumi*. Cf. S., p. 45.

(10) Autre texte : « ...fanés. Leurs chaussures brillantes étaient souillées d'une abondante argile. »

Le cortège de l'Empereur (1), quand il sort de son palais, est une chose superbe ; mais on ressent une impression un peu triste en voyant les hauts dignitaires et les jeunes seigneurs marcher à pied, sans voiture.

La personne qui, voulant assister à quelque spectacle, arrive dans une voiture pitoyable, grossièrement décorée, me déplaît plus que tout. Passe encore pour aller à un sermon, puisqu'on y va pour effacer ses péchés ; et pourtant, même dans ce cas, une telle inélégance ne manque pas de faire, si elle est exagérée, un effet désagréable.

A plus forte raison, on ne devrait pas voir pareille chose à la fête de Kamo. Il y a pourtant, semble-t-il, des personnes qui s'y rendent dans des voitures sans rideaux intérieurs, et qui accrochent, à la place de ces rideaux, leurs vêtements non doublés, blancs, qu'elles laissent pendre.

Déjà, lorsqu'on a fait apprêter soigneusement voiture et rideaux intérieurs en pensant qu'il le fallait ce jour-là, et qu'on est parti en se disant que ce ne serait pas trop laid, on se demande, si l'on aperçoit une voiture plus jolie que celle où l'on se trouve, pour quoi faire cette autre voiture est venue là ! Ce serait encore bien pis si l'on était dans un véhicule pitoyable ; de quelle humeur regarderait-on, alors [un élégant équipage] ?

Comme une dame sent battre son cœur, [à la fête de Kamo (2),] lorsqu'elle voit une des voitures des jeunes princes qui vont et viennent sur la route se frayer un passage parmi les autres, puis se mettre à côté de la sienne !

[Une fois, le jour de cette fête,] comme je voulais faire arrêter ma voiture dans un endroit d'où je pusse bien voir le cortège, j'avais pressé [mes gens] et j'étais partie de bonne heure. Il me fallut donc attendre très longtemps ; je m'étais dans la voiture, je me levais ; mais alors que j'étais lasse de demeurer là, tellement la chaleur m'incommodait (3), j'aperçus, en regardant du côté du Palais [de la Princesse consacrée] (4), des courtisans, convives extraordinaires au festin offert dans ce palais (5), des hommes du service des chambellans, des censeurs, des troisièmes

(1) *Mi-youki*. Voir pp. 224, 225 ; S., p. 147.

(2) Séi parle ici du jour même de la fête de Kamo, le deuxième jour de l'Oiseau du quatrième mois (cf. S., p. 156). Elle a déjà fait allusion à ce jour à la page 225.

(3) Cf. p. 226.

(4) *In'* (pour *Sai-in'*, voir S., p. 82, n. 2).

(5) *Sai-in' no én'ga*. Cf. p. 227 ; S. p. 157.

sous-secrétaires d'État (1) et d'autres encore. Tous ces gens venaient en sept ou huit voitures qui se suivaient sans interruption, et dont on faisait courir les bœufs. Je m'étonnai alors en voyant que la procession arrivait, et je fus toute joyeuse.

Les courtisans firent porter des ordres, ils commandèrent qu'on donnât à manger du riz trempé (2) aux hommes de la tête du cortège. Ceux-ci firent approcher leurs chevaux des galeries, et, de ces tribunes, il descendit des serviteurs qui vinrent tenir par la bride les montures des jeunes gens à la mode [pendant que ces derniers mangeaient]. C'était une scène ravissante ; mais je me sentis peinée en observant que personne n'accordait un regard à ceux qui n'étaient pas si élégants [que ces jeunes seigneurs]. Ce qui m'amusa encore, ce fut de voir les gens qui avaient tous baissé les stores de leurs véhicules, au moment du passage du palanquin [de la Princesse consacrée], les relever précipitamment dès qu'il se fut éloigné.

Comme une voiture venait se mettre devant la mienne, j'a dressai d'énergiques observations [aux serviteurs qui l'escortaient] ; mais ils la firent arrêter malgré moi en disant : « Et pourquoi ne pourrait-on pas rester ici ? » J'étais embarrassée pour leur répondre, et j'ordonnai [à une suivante] d'aller [avertir la personne qui se trouvait dans cette voiture]. Quelle chose plaisante !

En voyant arriver, dans un endroit où les véhicules étaient déjà serrés les uns contre les autres, des voitures occupées par des personnages de marque, et, derrière celles-ci, les voitures de leurs serviteurs, très nombreuses, je me demandais où elles iraient se caser toutes. Mais, à ce moment, les hommes de la tête du cortège descendirent rapidement de cheval, et firent reculer bien vite celles qui étaient arrêtées. Il était superbe d'admirer la rapidité avec laquelle on plaçait les chars des seigneurs et, à leur suite, ceux des valets. Mais comme les carrioles de peu d'apparence que l'on avait ainsi écartées semblaient pitoyables, pendant qu'on y attelait les bœufs, et qu'elles partaient pour aller chercher ailleurs de la place !

On ne pouvait pas être aussi brutal quand il s'agissait de superbes voitures. Parmi toutes celles qui se pressaient là, il en était de très jolies ; mais il s'en trouvait d'autres qui avaient un air campagnard, étrange. Les personnes qui les occupaient appelaient sans cesse leurs servantes et leur donnaient à tenir des bébés.

(1) *Tokoro no shōu, bén', shōnagon'*. Voir S., pp. 66 et 64.

(2) *Souihan'*. Cf. S., p. 55.

Un jour, j'entendis quelqu'un dire : « Un homme, qui n'avait aucune raison d'être là, a été vu dans le corridor. Il s'enfuyait, à l'aube, et il se cachait sous un parapluie que tenait une servante. » J'écoutai d'abord tout tranquillement, mais soudain, je m'avisai qu'il s'agissait d'un ami dont j'avais reçu la visite. Sans doute, celui-ci n'était pas un de ces courtisans qui sont admis en la présence de l'Empereur (1) ; mais il méritait qu'on le regardât, et il ne semblait pas que ce fût un homme auquel on ne pût permettre de venir près d'une dame. Je pensais qu'il était bien étrange qu'on eût parlé comme on avait fait, quand on m'apporta une lettre de l'Impératrice : « Il faut, me dit-on, que vous répondiez à l'instant ». Impatiente de savoir ce qu'[avait écrit ma maîtresse, j'ouvris la missive], je vis représenté un grand parapluie. On n'apercevait rien de la personne qu'il abritait, sauf une main qui tenait ce parapluie ; et sous le dessin étaient ces lignes :

« Depuis que l'aurore
S'est allumée à la crête
De la Montagne des trois parapluies (2). »

Comme l'Impératrice prenait grand intérêt à tout ce qui nous concernait, même aux choses les plus insignifiantes, je me demandais comment [je pourrais faire pour] qu'elle n'entendît pas ces bavardages désagréables qui m'emplissaient de confusion, et voilà qu'elle m'adressait cette plaisanterie !

J'en étais peinée ; mais je trouvais cependant la chose amusante, et, dessinant sur une autre feuille de papier de la pluie tombant à verse, j'écrivis au-dessous :

« Ah ! cette pluie, alors que le nom qui annonce qu'il ne
pleut pas
A vieilli [depuis si longtemps qu'on le répète] (3) !

Il doit { y avoir, ainsi, des habits mouillés. »
s'agir d'une fausse accusation (4). »

J'envoyai ce billet à l'Impératrice, et Sa Majesté, en racontant la chose à Oukon' (5), la fille d'honneur, daigna en rire.

(1) Une traduction plus littérale serait : « celui-ci était un homme non admis en la présence de l'empereur » (c'était un *ichighé* ; voir S., p. 63). Nous ne savons pas de qui Séi veut parler (cf. S., p. 249).

(2) Cf. S., pp. 222, 249, 351. Pour le mont Mikaça (mont des trois parapluies), voir p. 14, n. 2 ; S., p. 310.

(3) Cf. S., p. 222.

(4) L'accolade indique un jeu de mots sur *nouréghinou*, fait par Séi dans une phrase qu'elle joint à ses vers.

(5) *Oukon' no naishi*. Voir S., pp. 180, 253.

C'était à l'époque (1) où l'Impératrice résidait au Palais de la Troisième avenue (2). On avait apporté le palanquin chargé des acores (3) destinés à la fête du cinquième jour [du cinquième mois], et présenté à Sa Majesté des boules contre les maladies. Les jeunes personnes, la Princesse de la Toilette (4) et d'autres dames, ayant préparé de ces boules, les firent attacher par la Princesse Impériale et par le jeune Prince (5) aux habits des deux enfants. Il était aussi arrivé, du dehors, d'autres boules très jolies.

J'étendis, dans un gracieux couvercle d'écritoire, une mince feuille transparente de papier vert-jaune, sur laquelle je mis un gâteau de blé vert (6) que l'on avait apporté, et j'offris ce gâteau à l'Impératrice en disant : « Voici quelque chose qui a traversé la haie (7). »

Sa Majesté déchira alors un morceau de papier, sur lequel elle écrivit :

« Même le jour
Où tous se hâtent
A la recherche des fleurs
Et des papillons,
Vous, vous connaissez mon cœur (8) ! »

Je fus ravie.

Un soir, peu après le dixième jour du dixième mois, comme il faisait un superbe clair de lune, quinze ou seize dames du Palais déclarèrent qu'elles allaient se promener et voir le paysage.

Toutes avaient des vêtements de dessus violet-foncé, sous lesquels leurs cheveux étaient tirés et cachés ; seule, la dame Tchōunagon' (9) portait un habit empesé, écarlate, et avait ramené en avant, par-dessus son épaule, les cheveux qui tombaient sur sa nuque. « C'est ridicule ! dirent les autres dames ; ah ! comme

(1) Au début du cinquième mois de l'an mille. Cf. S., p. 198.

(2) *San'jō no miya*, la demeure de Taïra Narimaça. Voir p. 6 ; S., pp. 181, 247.

(3) Cf. S., p. 157.

(4) *Mikoushighe-dono*. Voir p. 89, n. 6.

(5) *Himémiya*, *Wakamiya* : La princesse Oçako et le prince Atsouyaçou (cf. S., pp. 172, 254), enfants de l'impératrice Sadako.

Autre texte : « ...boules, les fixèrent aux habits de la Princesse Impériale et du jeune Prince. »

(6) *Aoçashi*. Voir S., p. 55.

(7) C'est-à-dire : « Voici quelque chose que l'on a apporté du dehors ». Sêi fait allusion à une ancienne poésie. Cf. S., p. 281.

(8) Voir S., p. 227.

(9) Cf. S., pp. 176, 253.

elle ressemble au capitaine porte-carquois (1) ! c'est tout à fait lui ! » Elles donnèrent à cette femme le surnom de « capitaine porte-carquois ». Cependant Tchōunagon' ne s'aperçut même pas que [ses compagnes] restaient derrière elle et riaient.

Le Capitaine de la garde du corps, Narinobou (3), était remarquable par la facilité avec laquelle il reconnaissait la voix des gens. Quand on entend parler de nombreuses personnes réunies dans un même endroit, on ne peut absolument pas, si ce sont des gens que l'on n'est pas habitué à entendre, distinguer leurs voix. Les hommes, en particulier, ne reconnaissent ni les voix, ni les écritures (3) ; et pourtant, l'habileté avec laquelle Narinobou distinguait les voix, même celles des personnes qui parlaient très bas, était merveilleuse.

Il n'est personne pour avoir l'oreille aussi fine que le Directeur du Trésor (4). En vérité, il aurait entendu tomber le cil d'un moustique !

A l'époque où je logeais dans une chambre située à la face orientale du palais où sont les bureaux des fonctionnaires qui gouvernent la Maison de l'Impératrice, je conversais un jour avec le Lieutenant du quatrième rang (5), [fils adoptif] du Grand Seigneur (6), lorsqu'une personne qui était à côté de nous chuchota à ce lieutenant : « Parlez-nous donc un peu des peintures que l'on voit sur les éventails ! » Mais je lui dis tout bas : « Un moment, attendez que ce seigneur (7) s'en aille ! » Alors que celui-là même auquel je m'adressais n'avait pas saisi, et répétait en tendant l'oreille : « Quoi donc, quoi donc ? » le Directeur du Trésor se mit à battre des mains en déclarant : « C'est détestable ! Puisque vous parlez ainsi, je ne m'en irai pas d'aujourd'hui. » Nous nous demandions, stupéfaits, comment il avait pu entendre.

[Quand j'aperçois] un encrier malpropre, poudreux, un bâton d'encre que l'on a, sans soin, frotté et usé d'un seul côté, cela me

(1) *Youghéi no souké*, le capitaine de la garde du Palais. Voir S., p. 74.

(2) Minamoto Narinobou. Cf. S., pp. 171, 248.

(3) Autre texte : « ni les voix, ni les visages ».

(4) Ou Ministre des Finances : *Ōkoura-kyō* (voir S., p. 69). Foujiwara Maçamitsou (S., pp. 175, 247).

(5) Autre texte : « ...avec le nouveau capitaine de la garde du corps, [fils adoptif...] »

(6) Minamoto Narinobou (voir la note 2), fils adoptif de Foujiwara Mitchinaga (S., pp. 175, 242).

(7) Foujiwara Maçamitsou, qui était à côté.

fait une impression désagréable. [Je déteste également voir une personne] prendre, avec une pince de bambou, un bâton d'encre qui a beaucoup servi (1).

On connaît le cœur d'une femme lorsqu'on a regardé son miroir ou son encrier, et il en est de même pour tous les objets dont elle se sert. Quand elle laisse s'accumuler la poussière dans l'écritoire, il n'est rien d'aussi déplaisant.

A plus forte raison, lorsqu'il s'agit d'un homme, aime-t-on à voir sa table à écrire essuyée très proprement. Ce qui convient, si cet homme n'a pas une boîte renfermant plusieurs encriers (2), c'est une écritoire en deux boîtes (3) qui entrent l'une dans l'autre. Si alors les dessins de la laque qui recouvre les boîtes sont jolis, sans paraître pourtant trop recherchés, et si encore l'encrier et les pinceaux sont apprêtés de façon à attirer les regards, c'est ravissant.

Il est des gens qui se disent : « D'une façon ou d'une autre, c'est aussi bien. » Ils ont une écritoire toute noire (4), dont le couvercle s'est ébréché d'un côté en tombant ; ils y mettent à peine un peu d'encre, et versent des flots d'eau sur la poussière, si épaisse qu'on l'essuierait difficilement (5), semble-t-il, en une génération. Le col de la jarre (6) de grès bleu, dont ils font usage, est cassé et, à sa place, on voit seulement un trou. Sans le moindre embarras, ils montrent à tous ces choses déplaisantes.

Quand on a pris l'écritoire d'un autre, pour s'exercer à l'écriture (7) ou pour faire une lettre, il doit être extrêmement désolant de s'entendre dire : « Ne vous servez pas de ce pinceau. » Si l'on pose tout de suite le pinceau, on semble gêné, et si l'on continue, c'est inconvenant. Les gens savent que telle est mon opinion, et quand je regarde, sans un mot, une dame qui s'est emparée d'un de mes pinceaux, si c'est une de ces personnes qui n'ont pas même une belle écriture, et qui, cependant, veulent toujours griffonner, elle prend un air bizarre, et, trempant dans l'encre un pinceau que l'usage a très bien durci, elle le laisse s'imbiber

(1) Autre texte : « ...voir une personne] mettre dans sa gaine un pinceau dont la tête est usée et arrondie. »

(2) *Kaçané*, pour *kaçané-sousouribako*.

(3) *Foutatsou kakégo*.

(4) C'est-à-dire « sans dessins, sans ornements ».

(5) Autre texte : « ...aussi bien. » Dans une écritoire dont le couvercle laqué de noir est brisé, ils mettent un encrier cassé d'un côté. Ils le noircissent à peine en y frottant un peu d'encre, et ils versent des flots d'eau sur la poussière qui s'est attachée, outre l'encre, aux aspérités de la tuile, poussière si épaisse qu'on l'essuierait difficilement, semble-t-il, en une génération. »

(6) *Kamé*. Autre traduction : « le col du [vase en forme de] tortue dont ils... »

(7) *Ténarai*. Autre traduction : « pour s'amuser à écrire ».

abondamment. « [Je veux] envoyer ceci à quelqu'un » (1), dit-elle ; et elle écrit, au hasard, deux ou trois mots en caractères syllabiques sur le couvercle d'une longue boîte, puis elle pose précipitamment, en travers de l'encrier, le pinceau dont la tête entre dans l'eau, et qui bascule. C'est quelque chose de détestable ! Et cependant, le dira-t-on ?

C'est lamentable aussi lorsqu'on est devant une personne qui écrit, et qu'elle s'exclame : « Oh ! qu'il fait sombre ! Retirez-vous, s'il vous plaît, au fond de la chambre (2) ! » Ou encore lorsqu'on regarde à la dérobée ce qu'écrit une personne et que celle-ci, s'apercevant de votre indiscrétion, s'étonne et vous fait des reproches. Assurément, cela n'arrive pas avec quelqu'un qui vous aime.

Bien qu'une lettre n'ait rien qu'on puisse qualifier d'étrange, c'est pourtant une chose magnifique. Alors qu'on pense avec anxiété à une personne qui se trouve dans une province éloignée, en se demandant comment elle peut aller, on reçoit d'elle un billet, et, à le lire, on éprouve la même impression que si l'on se voyait, soudain, en face de son amie. C'est merveilleux.

Quand on a expédié une lettre à laquelle on a confié ses pensées, on se sent l'esprit satisfait, même si l'on songe qu'elle pourrait bien ne jamais arriver à destination. Comme j'aurais le cœur triste, et comme je me sentirais oppressée, si les lettres n'existaient pas !

Lorsque, dans une lettre qu'on veut envoyer à quelque personne, on a écrit en détail toutes les choses que l'on avait en tête, c'est déjà une consolation, bien que l'arrivée de la missive puisse être incertaine. Mais, à plus forte raison, quand on reçoit une réponse, la joie que l'on goûte semble capable d'allonger la vie ; et, en vérité, il est sans doute raisonnable de le croire.

113. RELAIS

Lès relais de Nashiwara (3), de Higouré (4), de Motchizouki (5), de Nogoutchi (6), de Yama (7). Je me rappelais avoir entendu

(1) Autre texte : « ...abondamment. « Y a-t-il quelque chose là-dedans ? » dit-elle... »

(2) *Ô yoritamaé*. Il est possible que dans cette phrase *o* soit une forme contractée d'*okou* (fond) ; c'est peut-être, plus simplement, une exclamation.

(3) « La plaine des poiriers » ; en Ōmi, d. Kourita. Cf. S., p. 333.

(4) « Le coucher du soleil » ; endroit inconnu.

(5) « La pleine lune » ; en Shinano, d. Sakou.

(6) « L'entrée de la lande » ; en Tam'ba, d. Founai.

(7) « La montagne ». On peut indiquer ici plusieurs endroits : en Yamato, d. Hégouri ; en Étchigo, d. Koshi ; en Icé, d. Inabé ; en Harima, d. Akô.

raconter [, au sujet de ce dernier,] des faits intéressants, et comme il s'en est produit d'autres, il est curieux d'en réunir [les récits] (1).

114. COLLINES

Les collines de Founaoka (2), de Kataoka (3).

En ce qui concerne la colline de Tomooka (4), ce qui me charme, c'est qu'il y pousse de petits bambous.

La colline de Katarai (5), celle de Hitomi (6).

115. SANCTUAIRES SHINTOÏSTES (7)

Les sanctuaires de Fourou (8), d'Ikouta (9), de Tatsouta (10), de Hanafoutchi (11), de Mikouri (12).

L'auguste sanctuaire du cryptomère (13). Il est amusant de songer qu'on peut le reconnaître à ce signe (14).

Le dieu [du sanctuaire] de Koto-no-mama (15) mérite bien qu'on se fie à lui. Il est curieux de penser qu'on ait pu dire, je crois, qu'il exauçait trop facilement les prières.

Le dieu [du sanctuaire] d'Aridōshi (16).

On rapporte que Tsourayouki (17), alors qu'il passait près du temple de ce nom, s'aperçut que son cheval était malade. Le poète attribua ce contretemps à l'influence du dieu ; il composa une poésie (18) qu'il lui offrit ; et l'on assure, chose très amusante, que le dieu cessa [d'importuner le cheval et le cavalier]. Le nom

(1) Phrase obscure.

(2) « La colline du bateau » ; en Yamashiro, d. Otaghi. Voir S., p. 333.

(3) « La colline du côté » ; en Yamato, d. Kita-Katsouraghi. Cf. S., p. 333.

(4) « La colline de la lanière » ; en Yamashiro, d. Otokouni. Voir S., p. 306.

(5) « de la conversation ». On connaît, en Moutsou, la « montagne de la conversation » (Katarai no yama), et la « colline de l'amour non partagé » (Katako no oka). Peut-être s'agit-il ici de l'une ou de l'autre. Cf. S., p. 334.

(6) « où l'on voit » ; en Yamashiro, d. Kadono.

(7) *Yashiro*. Voir S., p. 79, n. 6.

(8) « où l'on agite ». Cf. S., pp. 80, 334.

(9) « du champ de vie ». Voir p. 144, n. 13 ; S., pp. 81, 334.

(10) « de la rizière du dragon ». Cf. S., pp. 80, 335.

(11) « du gouffre fleuri ». Voir S., p. 81.

(12) « de la bardane d'eau » (cf. p. 49, n. 9, S., p. 81). Dans un certain texte, le nom de Mikouri est remplacé par celui de Mikomori, qui rappelle le nom du temple de Mikou-mari cité plus loin, (voir p. 279, n. 7).

(13) Le temple de Miwa (cf. p. 14, n. 19 ; S., p. 81) était célèbre par le cryptomère que l'on voyait auprès de son entrée (voir p. 275 ; S., p. 306).

(14) S'agit ici un calembour, et l'on peut comprendre aussi : « Il est agréable [de se dire] que [la protection du Dieu adoré dans ce temple] est efficace ». (Cf. S., p. 217.)

(15) *Koto-no-mama no myōjin* : « Le dieu [qui exauce les prières] telles qu'elles sont faites. » Voir S., pp. 81, 307.

(16) « La traversée des fourmis ». Cf. S., p. 81.

(17) Le poète Ki no Tsourayouki. Voir S., pp. 123, 141. (18) Cf. S., p. 307.

qu'on a donné à ce sanctuaire est-il fondé sur quelque chose de vrai ?

Il y avait autrefois, à ce qu'on raconte, un empereur (1) qui n'aimait que les jeunes gens, et faisait mettre à mort quiconque avait atteint la quarantaine. Aussi, toutes les personnes âgées allèrent-elles se cacher dans les provinces les plus éloignées, et on ne vit plus un vieillard à la capitale. Cependant, il y vivait un homme parvenu au grade de capitaine, un des seigneurs les plus remarquables de l'époque, qui était doué d'un esprit subtil ; et cet officier avait son père et sa mère, âgés tous deux de près de soixante-dix ans. Ceux-ci, sachant qu'on interdisait, même aux personnes de quarante ans, de rester dans la ville, pensaient qu'à plus forte raison, leur sort était effrayant, et la peur leur bouleversait l'esprit. Mais le capitaine aimait beaucoup ses vieux parents, et il leur assurait qu'il ne les laisserait jamais partir pour aller vivre au loin, car il ne pourrait rester un seul jour sans les voir. Travaillant en secret chaque nuit, il creusa le sol de sa maison et il y bâtit une demeure dans laquelle il installa ses parents ; il alla, ensuite, les voir [régulièrement]. [Naturellement,] il dit aux autorités et à tout le monde que ses parents avaient disparu.

Mais pourquoi donc tout cela ? Cet empereur aurait bien mieux fait de ne pas s'occuper de vieillards qui étaient d'âge à rester chez eux [loin des affaires publiques]. Quelle pitoyable siècle !

Le père dont il s'agit ici devait être, sans doute, un haut dignitaire ou quelqu'un de cette sorte, puisqu'il avait pour enfant un capitaine. Comme il était très habile et savait tout, son fils, malgré sa jeunesse, était aussi très intelligent et très sage ; et l'empereur regardait cet officier comme l'homme le plus distingué de ce temps-là.

Or, à cette époque, l'empereur de Chine rêvait de s'emparer de notre pays en dupant d'une façon ou d'une autre notre souverain. Aussi proposait-il continuellement à ce dernier, pour éprouver sa sagacité, d'embarrassantes questions. C'est ainsi qu'il lui envoya, un jour, un morceau de bois rond et brillant, gracieusement poli, long d'environ deux pieds, en demandant où en étaient la base et la cime (2). Comme il n'y avait aucune apparence qu'on pût le savoir, l'empereur du Japon, en réfléchissant sur la question, était dans l'anxiété. Le capitaine en fut peiné, et il alla dire à son

(1) Voir S., p. 277.

(2) C'est-à-dire : « quelle extrémité de cette baguette était, dans l'arbre dont on l'avait tirée, la plus rapprochée du pied, et quelle extrémité était la plus proche de la cime ? »

père ce qui se passait : « Mettez-vous, lui enseigna le vieillard, au bord d'une rivière rapide, et jetez le morceau de bois en travers du courant. Il tournera, et l'extrémité qui ira vers l'aval sera celle qui était en haut. Faites-y une marque, et qu'on envoie le bâton à l'empereur de Chine. » Le fils revint au Palais, et parla comme s'il avait lui-même imaginé un moyen de sortir d'embarras. Il dit qu'il allait l'essayer, et, accompagné d'une foule de gens [il se rendit au bord de la rivière]. Il y jeta le morceau de bois, et mit un signe à l'extrémité qui était allée en avant.

On expédia le bâton ainsi marqué, et, en vérité, la réponse fut trouvée exacte.

Une autre fois, l'empereur de Chine envoya deux serpents longs d'environ deux pieds, qui paraissaient semblables, en demandant lequel des deux était le mâle, et lequel était la femelle. Cette fois encore, personne, absolument, n'arrivait à le savoir. Mais, quand notre capitaine alla consulter son père, celui-ci lui dit : « Placez les deux serpents côte à côte, et approchez de leur queue un jeune rameau très fin. Celui qui remuera la queue, ce sera la femelle. » Sans retard, le fils, rentré au Palais, suivit ces conseils, et, en effet, un des deux serpents bougea, alors que l'autre restait immobile. De même [qu'on avait marqué, la première fois, une des extrémités du morceau de bois], on fit une marque à la femelle, et on renvoya le deux serpents [en Chine].

Un long temps s'écoula, puis [l'empereur de Chine] envoya encore un petit bijou, contourné sept fois, et percé d'un étroit passage ouvert à ses deux extrémités. Ce bijou était accompagné du message suivant : « Vous y passerez bien un fil ; c'est une chose dont tout le monde vient à bout dans notre pays. » L'adresse des plus habiles artisans ne servit à rien, et, à commencer par la foule des hauts dignitaires, tous, sans exception, déclarèrent qu'ils ne savaient comment résoudre le problème posé. Le capitaine retourna près de son père, et quand il lui eut expliqué ce dont ils s'agissait, le vieillard répliqua : « Attrapez deux grosses fourmis, fixez-leur aux reins un fil très fin, auquel vous en attacherez un autre plus gros. [Mettez ensuite vos fourmis à l'une des deux ouvertures du couloir dont est percé le joyau, et] essayez [de les attirer jusqu'à] l'autre orifice, que vous aurez enduit de miel. » L'officier répéta à l'empereur ce qui lui avait été dit. Quand on eut introduit les fourmis [dans le petit couloir du bijou], elles sentirent l'odeur du miel, et, en vérité, elles allèrent bien vite sortir par l'ouverture qui était à l'autre bout.

Après qu'on eut envoyé à l'empereur de Chine le joyau avec le

fil qu'on y avait passé, il se dit que les habitants du pays où se levait le soleil étaient intelligents, et il renonça à proposer d'autres questions. L'empereur du Japon pensa que le capitaine qui l'avait tiré d'embarras était un homme étonnant, et il lui demanda : « Que ferai-je pour vous ? A quel rang vous élèverai-je ? » Mais l'officier lui répondit : « Ne me donnez aucune fonction ni aucun rang. Daignez seulement permettre qu'on aille chercher les vieux parents qui sont allés se cacher bien loin, et faites-leur la grâce de les laisser vivre à la capitale. » L'empereur déclara que la chose était très facile ; il accorda la permission demandée ; et la joie de tous les parents, quand ils apprirent cela, fut extrême. Le capitaine fut nommé ministre.

Peut-être le père est-il, plus tard, devenu un esprit. Le dieu d'Aridōshi apparut, une nuit, à des gens qui étaient allés en pèlerinage au temple connu sous ce nom, et il leur parla. On m'a raconté qu'il leur avait dit :

« Y a-t-il [au monde] quelqu'un qui ignore
Qu'[on a appelé ce temple] la « traversée des fourmis »
Parce qu'on avait passé un fil
Dans un bijou contourné
Sept fois (1) ? »

116. CHOSSES QUI TOMBENT DU CIEL

La neige. La grêle.

Je n'aime pas le grésil ; mais quand il s'y mêle de la neige, toute blanche, c'est joli.

La neige est merveilleuse lorsqu'elle s'est accumulée sur un toit fait d'écorce de thuya (2).

Lorsque la neige a déjà commencé à fondre, ou quand il n'en est pas tombé beaucoup, elle entre dans tous les interstices des tuiles, et on voit le toit, noir ici, et ailleurs tout blanc. C'est ravissant !

J'aime les ondées et la grêle quand elles tombent sur une maison couverte de planches.

J'aime aussi la gelée blanche sur un toit de bois ou dans un jardin.

(1) Cf. S., p. 308.

(2) *Hiwadabouki*.

117. LE SOLEIL

Le soleil couchant. Sur la crête des monts, derrière lesquels il vient de disparaître, on voit encore une lueur rouge, et les nuages s'étendent en fines traînées teintées de jaune-clair. J'en ai le cœur charmé (1).

118. LA LUNE

La lune pâlie de l'aurore.

La lune me charme encore quand son mince croissant apparaît sur la cime des montagnes, à l'orient.

119. LES ÉTOILES

Les Pléiades (2). L'étoile du Bouvier (3). L'étoile du matin (4). L'étoile du soir (5).

Si seulement il n'y avait pas d'étoiles filantes, ce serait encore mieux (6).

120. LES NUAGES

Les nuages blancs, pourpres, noirs, me ravissent.

Les nuages chargés de pluie, que le vent chasse.

J'aime à voir aussi, à la pointe du jour, les nuages sombres, qui, peu à peu, blanchissent. Dans une poésie chinoise, on a parlé, il me semble, de la teinte qui disparaissait à l'aurore (7). C'est bien joli encore lorsqu'un nuage mince couvre la face brillante de la lune !

121. LE BROUILLARD (8)

La brume sur la rivière.

(1) Comparer la première page des « Notes ».

(2) *Soubarou* (ou *Shitchi-yō-séi*).

(3) *Hikoboshi*. Voir p. 196, n. 2 ; S., p. 159.

(4) *Myōjō*, la planète Vénus.

(5) *Yōuzousou*, autre nom de la planète Vénus.

(6) Séi fait un jeu de mots : *Yobaiboshi* signifie « étoile filante », *yobai* désigne l'action d'aller à la chambre d'une femme, pendant la nuit ; de telle sorte qu'on pourrait traduire *yobaiboshi* par « étoile des rendez-vous nocturnes ».

(7) Cf. S., p. 349.

(8) M. Kanéko ne donne pas ce chapitre.

122. CHOSSES TUMULTUEUSES

Les étincelles.

Des corbeaux, sur un toit de planches, qui mangent le riz qu'on a mis là, en offrande aux dieux, avant le repas des bonzes (1).

La foule des gens qui font une retraite, le dix-huit de chaque mois, au temple de Kiyomizou (2). Quand la nuit tombe, à l'heure où les lumières ne sont pas encore allumées, il vient, de tous les côtés, des gens qui se rassemblent.

A plus forte raison, quel tumulte dans une maison quand le maître arrive, revenant d'un endroit éloigné, d'une autre province par exemple !

On dit qu'un incendie a éclaté, tout près, mais le feu ne s'est pas étendu. [Quel tapage !]

Quand un spectacle est terminé, les voitures qui repartent en confusion.

123. CHOSSES NÉGLIGÉES

La tenue des dames dont les cheveux sont relevés.

L'envers d'une ceinture de cuir dont l'endroit est orné de dessins chinois.

La conduite d'un saint religieux (3).

124. GENS QUI S'EXPRIMENT DE FAÇON INCONVENANTE

Les gens qui disent les litanies de la déesse Miya no mé (4).

Les rameurs d'un bateau.

Les gardes du corps chargés de veiller lorsque le tonnerre gronde (5).

Les lutteurs (6).

125. GENS QUI PRENNENT DES AIRS SAVANTS

Les enfants d'aujourd'hui, à trois ans.

Les femmes qui invoquent [les dieux pour obtenir la guérison]

(1) *Toki no saba*. Voir S., p. 110.

(2) Cf. S., p. 97.

(3) Il ne se soucie pas de l'opinion des gens.

(4) Il s'agit sans doute d'*Ô-miya no mé* (voir S., p. 77). Dans chaque maison, à certaines époques, le chef de famille disait les prières de cette déesse pour lui demander d'éloigner les calamités. La lecture n'avait pas l'élégance de celles que faisaient les prêtres shinnoïstes.

Autre interprétation : « Les gens qui disent les prières des sorcières du Palais. »

(5) Litt. : « Les gardes du poste du tonnerre ». Voir S., p. 144.

(6) Autre texte : « Les gardes du corps du poste du tonnerre, quand ils luttent. »

d'un enfant, ou font les pratiques magiques (1) qui le purifieront [des souillures et le délivreront du mal]. [La sorcière] demande qu'on lui apporte [, de la maison du malade,] tout ce qu'il lui faut. Elle prépare les objets qui lui seront nécessaires quand elle fera ses invocations, et, à cet effet, elle place l'une sur l'autre quantité de feuilles de papier, qu'elle se met en devoir de couper à la fois avec un couteau tout émoussé. On dirait que ce couteau ne pourrait même pas trancher une seule feuille, et en se servant d'un pareil instrument, la femme peine à tel point qu'elle en a la bouche serrée et tordue. Elle plie des [papiers d'offrande] à nombreuses dentelures (2), et les suspend à des baguettes de bambou qu'elle coupe. Et quand elle a tout apprêté avec la gravité convenable à une chose divine, elle agite [ces papiers d'offrande], et invoque les dieux, en prenant un grand air de science.

Puis elle raconte : « Le prince « Un tel », le jeune prince de tel palais, était bien bas ; mais je l'ai guéri aussi vite que si j'avais effacé son mal ; et on m'a donné force présents. On avait fait venir tous ceux qui entendent quelque chose à la guérison des malades ; mais ils n'avaient obtenu aucun résultat ; et maintenant c'est moi, la femme, qu'on appelle [dans des cas semblables]. Aussi, quelles faveurs j'ai reçues ! » Il est amusant d'entendre parler cette femme.

Une maîtresse de maison, de la basse classe, prend aussi des airs savants. C'est déjà drôle quand elle est mariée à un homme stupide, mais elle trouverait le moyen de donner des leçons à un mari vraiment intelligent.

126. HAUTS DIGNITAIRES (3)

Le Directeur de la Maison du Prince héritier.

Les commandants des divisions de gauche et de droite de la garde du corps.

Un vice-premier sous-secrétaire d'État.

Un vice-deuxième sous-secrétaire d'État.

Un conseiller d'État, capitaine de la garde du corps.

(1) Sêi parle sans doute, ici, du *gohéi*. Voir S., p. 83.

(2) *Harad*. Cf. S., p. 116.

(3) *Kan'datchimé*. Cf. S., p. 63. Voici la liste des titres énumérés : *Tôgôu no tayôu* (voir S., p. 68) ; *Sa, ou no taishô* (S., p. 73) ; *Gon' daïnagon'* (S., p. 64) ; *Gon' tchôu-nagon'* (S., p. 64) ; *Saisho no tchôujo* (S., pp. 64 et 73) ; *Sammi no tchôujo* (S., pp. 61 et 73) ; *Tôgou no gon' no tayôu* (S., p. 68) ; *Jijôu no saishô* (S., pp. 67 et 64).

Un dignitaire du troisième rang, capitaine de la garde du corps.
Le Vice-directeur de la Maison du Prince héritier.
Un conseiller d'État, gentilhomme de la chambre.

127. SEIGNEURS DE NOBLE FAMILLE (1)

Le Censeur sous-chef des chambellans.
Le Capitaine de la garde du corps, sous-chef des chambellans.
Un vice-capitaine de la garde du corps.
Un seigneur du quatrième rang, lieutenant de la garde du corps.
Un censeur-chambellan.
Un chambellan, troisième sous-secrétaire d'État.
Le Sous-directeur de la Maison du Prince héritier.
Un chambellan, capitaine de la garde impériale.

128. PRÊTRES BOUDDHISTES

Les maîtres de la Règle (2).
Les bonzes du Palais (3).

129. FEMMES

Une deuxième fille d'honneur (4).
Une troisième fille d'honneur (5).

130. PALAIS ET MAISONS NOBLES OÙ SERVENT DES DAMES

Le Palais de l'Empereur.
Celui de l'Impératrice.
Le service de la Princesse Impériale, fille de l'Impératrice (6).
Celui des Princes du sang du premier rang (7).
J'aimerais à servir la Princesse consacrée (8) [de Kamo], bien

(1) *Kin'datchi*. Cf. S., p. 63. Voici la liste des titres cités : *Tô no bën'* (voir S., pp. 65, 64) ; *Tô no tchôujô* (S., p. 65, 73) ; *Gon' no tchôujô* (S., p. 73) *Shitô no shôshô* (S., pp. 61, 73) ; *Kourôdo no bën'* (S., pp. 65, 64) ; *Kourôdo no shônagon'* (S., pp. 65, 64) ; *Tôgou no souké* (S., p. 68) ; *Kourôdo no hyôé no souké* (S., pp. 65, 74).

(2) *Rissht*. Cf. S., p. 100.

(3) *Naïgou* (ou *naïgoubou*). Voir p. 215, n. 7 ; S., p. 102.

(4) *Naishi no souké*. Cf. S., p. 71.

(5) *Naishi*. Voir S., p. 71.

(6) Autre texte : « Le service de la Princesse Impériale, fille de l'Impératrice, celle qu'on appelle la Princesse du premier rang ».

(7) *Ippon'*, premier rang [des princes]. Cf. S., p. 61.

(8) *Sai-in'*. Voir p. 226, n. 6.

que ses péchés soient grands (1). Celle surtout qui a présentement cette dignité est une superbe princesse.

Le service de l'Épouse Impériale, mère du Prince héritier.

131. GENS [A PROPOS DESQUELS ON SE DEMANDE] SI LEUR ASPECT AURAIT AUTANT [CHANGÉ], SUPPOSÉ QU'ILS FUSSENT [, APRÈS AVOIR QUITTÉ CE MONDE,] REVENUS DANS UN AUTRE CORPS

Une personne ayant servi au Palais comme simple dame, qui est devenue la nourrice de quelque prince (2). Elle ne porte pas de manteau chinois, et il est inutile qu'elle prenne le soin de mettre une jupe d'apparat. Cependant, vêtue simplement d'une robe blanche, elle couche à côté du jeune prince, elle se tient avec lui derrière l'écran. Elle appelle les dames, elle en fait ses servantes, elle les envoie à sa chambre lorsqu'elle a quelque chose à faire dire, ou bien elle fait porter des lettres. Elle agit avec un air d'autorité que l'on ne saurait décrire.

Quand un employé inférieur du [service des chambellans] (3) devient lui-même chambellan, c'est pour lui un avancement superbe. On ne dirait pas que c'est le même homme qui portait sur son dos une harpe, au onzième mois de l'année précédente, à la fête spéciale [de Kamo] (4), et quand on le voit aller de compagnie avec les fils de nobles, on se demande, émerveillé, quelle est sa position. Les hommes venus d'un autre [service], qui ont été nommés chambellans, jouissent des mêmes avantages ; mais on ne les admire pas tant.

[Un jour,] la neige avait déjà couvert le sol d'un épais manteau, et elle tombait encore, quand je vis passer des hommes du cinquième et du quatrième rang. Ils avaient de fraîches couleurs et un air juvénile. Comme ils étaient en costume de garde de nuit, ils avaient retroussé leur habit de dessus, très joli, sur lequel on apercevait la marque de leur ceinture de cuir. Ils portaient des pantalons à lacets, violets, dont la teinte resplendissait et semblait plus foncée par contraste avec la blancheur de la neige. Ceux qui n'avaient pas de gilet écarlate en portait un qui était d'une couleur de kerrie (5) très voyante, et qui dépassait un peu leur vêtement

(1) La grande prêtresse de Kamo devait commettre, à cause de ses fonctions, de nombreuses infractions à la loi bouddhique. Cf. S., p. 82, n. 2, et p. 171, n. 1.

(2) Voir S., p. 73.

(3) *Zōshiki*. Cf. S., pp. 66, 61.

(4) Voir S., p. 164.

(5) Cf., S., p. 53.

de dessus. Ces hommes avaient des parapluies qu'ils tenaient ouverts ; mais comme le vent soufflait très fort, les flocons les atteignaient obliquement, et ils venaient en courbant un peu le dos. La neige, toute blanche, couvrait jusqu'aux extrémités de leurs bottes ou de leurs chaussures basses (1). C'était un charmant spectacle !

[Un matin,] on avait ouvert de très bonne heure la porte à coulisse du corridor (2). Des courtisans, quittant le Palais Réservé, venaient de la longue galerie (3) qui se trouve auprès de la salle de bains de l'Empereur (4). Leurs manteaux de cour et leurs pantalons à lacets étaient fanés et tout déchirés ; et ils s'efforçaient de faire rentrer leurs vêtements de dessous, de diverses couleurs, qui sortaient par les accrocs. Comme ils allaient dans la direction du poste du nord (5), au moment de passer devant la porte à coulisse, qui était ouverte, ils tirèrent, pour cacher leur visage, le ruban (6) de leur coiffure en travers.

132. CHOSSES QUI NE FONT QUE PASSER

Un bateau dont la voile est hissée.

L'âge des gens.

Le printemps, l'été, l'automne et l'hiver.

133. CHOSSES QUE LES GENS IGNORENT LE PLUS FRÉQUEMMENT

La vieillesse de leur mère.

Les jours néfastes (7).

Au cinquième et au sixième mois, vers le soir, on voit passer des enfants (8) vêtus de rouge qui ont coupé des herbes vertes, fines et gracieuses. Ils ont de petits chapeaux de paille, et ils marchent en tenant dans chacune de leurs mains une grosse poignée de ces herbes. Sans y prendre garde, on est charmé.

(1) *Foukagoutsou* et *hōgwa*. Voir S., p. 51.

(2) Il doit s'agir d'une galerie du *Séiryōdén* ou du *Tōkwaadén* (cf. S., p. 40).

(3) *Médo*, *mén'dō*. Le sens du mot est douteux. On pourrait croire, si l'on se fondait sur les caractères employés pour l'écrire, qu'il veut dire « galerie cavalière ».

(4) *Mi-youdono*. Cette salle était dans l'angle nord-ouest du *Séiryōdén* (Palais pur et frais ; voir S., p. 40, n. 10). On a dit que l'expression *mi-youdono* désignait ici, non une salle de bains, mais une salle où l'on mettait les provisions de bouche.

(5) *Kita no jin*. Voir p. 123, n. 6.

(6) *Éi*. Cf. S., p. 51, n. 2.

(7) *Koué-nitchi*. Voir S., p. 118.

(8) Autre texte : « des hommes ».

[Une fois,] alors que j'étais en route pour aller en pèlerinage au temple de Kamo (1), j'aperçus, dans les champs, une foule de femmes. Elles portaient, en guise de chapeaux de paille, des coiffures qui ressemblaient à des plateaux (2) neufs. On les entendait chanter, et on les voyait se baisser, puis se relever. Sans paraître rien faire, elles allaient seulement à reculons, [lentement,] et je me demandais en quoi pouvait consister leur travail.

Mais, comme je les regardais, charmée, je compris les paroles de leur chanson, extrêmement impolies à l'égard du coucou, et j'en fus attristée.

« Ah ! coucou, disaient-elles ; ah ! toi, mauvais drôle ! Tandis que toi, tu chantes, moi je suis dans la rizière (3) ! »

A peine avais-je entendu ce chant [, qu'une de mes compagnes s'exclama] (4) : « Quelles sont ces femmes ? Elles ont dit, il me semble, que le coucou chantait trop fort (5) ? Ce sont des gens qui dédaigneraient l'adolescence de Nakatada (6) ! »

Ceux, justement, qui déclarent le coucou inférieur au rossignol me paraissent incapables de sentiment, et tout à fait détestables.

Le rossignol ne chante pas la nuit, et c'est grand dommage. Tout ce qui chante la nuit est ravissant. Il est vrai qu'il n'en est pas ainsi pour les enfants (7).

J'allais, vers la fin du huitième mois, en pèlerinage au temple d'Ouzoumaça (8), et, en chemin, je regardais la campagne. De nombreux hommes travaillaient bruyamment dans les rizières couvertes d'épis. C'était la moisson. « Ah ! [me disais-je ;] quelles sont vraies les paroles du poète : « On arrachait les jeunes pousses

(1) Cf. S., p. 79.

(2) *Oshiki*. Voir S., p. 44.

(3) Cf. S., p. 292.

(4) Il est possible que ce soit Séi elle-même qui parle, et qu'il faille traduire : « A peine avais-je entendu ce chant, que je m'exclamai : « Quelles sont ces femmes ?... » D'autre part, si l'on change, dans le texte, les guillemets de place, on a la traduction suivante : « A peine avais-je entendu ce chant, [qu'une de mes compagnes,] je ne sais quelle sorte de femme c'était [s'exclama] : « Elles ont dit, il me semble... »

(5) Voir S., p. 289.

(6) Personnage d'un roman célèbre, le « Conte du creux ». Cf. S., p. 337.

Autre texte : « ... dans la rizière » « Ne chante pas trop fort ! » dit alors, si je me souviens bien, une de mes compagnes ; je ne sais quelle sorte de femme c'était. Comme les gens qui dédaignent l'adolescence de Nakatada, ceux, justement, qui déclarent le coucou inférieur au rossignol [me paraissent] incapables de sentiment, et tout à fait détestables. »

(7) Comparer p. 57. Ce passage manque dans Kanéko, *Hyōshakou* ; mais on le trouve dans Kanéko, *Koichōu*, p. 239, et dans Mizogoutchi, p. 715.

(8) Temple bouddhique. Voir S., p. 98.

de riz, et, déjà si peu de temps après... » Hélas ! c'est la vérité, le riz que j'ai vu planter, il y a quelques mois, en me rendant à Kamo, me fait pitié à présent (1). »

Cette fois-là, il n'y avait pas de femme parmi les paysans. Ceux-ci prenaient d'une main les tiges encore vertes, surmontées des épis tout dorés, et les coupaient de l'autre en usant d'une faucille, ou de je ne sais quel instrument. La facilité avec laquelle ils semblaient travailler m'émerveillait, et je me sentais tentée de me joindre à eux. Je ne savais comment ils faisaient. Il était charmant de voir [tous les hommes,] alignés, [qui dressaient les gerbes,] les épis en haut.

[Ces moissonneurs avaient des] huttes d'une forme étrange.

134. CHOSSES TRÈS MALPROPRES

Une limace.

Un balai [qui a servi à nettoyer] un mauvais plancher.

Les bols communs, [dans lesquels mangent les courtisans,] au Palais Impérial (2).

135. CHOSSES EXCESSIVEMENT EFFRAYANTES

Le tonnerre qui gronde la nuit.

Un voleur qui a pénétré, nuitamment, dans la maison voisine. Si c'est dans celle où l'on habite soi-même qu'il s'introduit, [on a tellement peur qu'] on perd la tête et qu'on ne sait plus ce qui arrive (3).

136. CHOSSES QUI DONNENT CONFIANCE

Quand on est malade, les prières et les pieux exercices (4) que font de nombreux bonzes [pour votre guérison].

Lorsqu'une personne chère est malade, les consolations et les encouragements de quelqu'un en qui l'on a vraiment confiance.

Être auprès de ses parents lorsqu'il arrive quelque chose de terrible.

(1) Cf. S., p. 293.

(2) *Dén'jō no gosshi* ; vases à couvercle, laqués, dont l'enduit s'écaillait sans doute.

(3) M. Kanéko (p. 934) ajoute ici : « Un incendie, tout près, est effrayant aussi. »

(4) *Zouhō* (litt. : « pratique de la Loi »), traduit par « prières et pieux exercices ».

Avec beaucoup de préparatifs, quelqu'un a pris un gendre (1) ; mais après très peu de temps, celui-ci ne revient plus. Et voici que le gendre et le beau-père se rencontrent dans un endroit où tous deux étaient obligés d'aller. Ne pensera-t-on pas que c'est une chose pitoyable ?

Certain [jeune] homme, étant devenu le gendre d'un des puissants du jour, restait parfois un mois entier sans faire seulement une rapide visite chez son beau-père. A la fin, il cessa complètement d'y venir. Tout le monde, dans la maison, disait de lui pis que pendre ; la nourrice de la jeune femme, et les personnes de cette sorte, souhaitaient [à l'infidèle] tous les malheurs. Cependant, au premier mois de l'année suivante, il fut nommé chambellan. « Ah ! s'écria-t-on alors avec force tapage, les gens doivent penser que c'est stupéfiant, et se demander comment il a pu obtenir ce poste, étant donné les mauvaises relations qu'il a avec son beau-père ! » L'écho de ces rumeurs dut arriver aux oreilles du gendre.

Or, un jour du sixième mois, alors qu'une foule d'auditeurs se pressaient dans un endroit où un prêtre faisait les « Huit Instructions » (2), ce gendre devenu chambellan était là. Il portait un pantalon de dessus de soie damassée, [un vêtement de dessous] rouge-foncé (3), une casaque courte et sans manches, de couleur noire, le tout extrêmement joli. Cet homme se trouvait tout près de la femme qu'il avait délaissée, et il aurait pu accrocher le cordon de sa casaque (4) à la « queue de milan » (5) de la voiture qu'elle occupait.

« De quel œil doit-elle le voir ? » se disaient avec pitié, dans leur voiture, celles des dames qui s'étaient aperçues de la chose. Plus tard, d'autres personnes [, auxquelles on en parla,] s'exclamèrent : « Il est demeuré là, indifférent ! » Mais l'homme, à ce qu'il sembla, n'en vit pas mieux combien la situation [de sa femme] était pénible, et ne se soucia point de ce que les gens pouvaient penser.

Parmi les choses, encore, qui sont les plus tristes du monde, on doit citer la peine que l'on éprouve quand on se sent détesté (6). Quel est l'insensé qui aimerait à être un objet de haine pour quelqu'un ? Cependant, qu'elles soient au Palais, en service, ou bien

(1) *Mouko*. Voir p. 82, n. 1.

(2) *Hakkō*. Cf. S., p. 111.

(3) *Souōgaçané*. En réalité, le rouge-foncé est la couleur de la doublure, le tissu étant blanc-brillant. Voir S., p. 53.

(4) *Ham'pi no o*. Cf. p. 141, n. 8.

(5) *Tomi-no-o*. Cf. S., p. 46.

(6) Comp. Bossuet : « Il n'y a rien de plus triste à la nature que d'être haï. »

parmi leurs parents et leurs frères et sœurs, telles personnes sont naturellement aimées et telles autres ne le sont pas. C'est une chose tout à fait désolante.

Non seulement chez les gens bien nés, comme il va sans dire, mais encore chez ceux de la basse classe, les enfants choyés par leurs parents attirent l'attention. On en fait grand cas, on les chérit. S'ils sont plaisants à voir, on pense que leurs parents ont raison, et l'on se demande comment on n'aimerait pas ces enfants. Mais quand ceux-ci n'ont rien de particulièrement agréable, on se dit : « Si ces gens les trouvent charmants, c'est bien parce qu'ils sont leurs parents ! » C'est lamentable.

Il n'est rien d'aussi agréable, je pense, que de se voir aimé de tout le monde, de ses parents, de ses maîtres, et même de toutes les personnes avec lesquelles on a l'habitude de converser familièrement.

Les hommes sont aussi d'une humeur extraordinaire, bizarre. Il est vraiment étrange de les voir délaisser une personne très jolie, et en prendre une laide pour femme.

Un homme ayant ses entrées au Palais Impérial devrait choisir et aimer la plus belle parmi toutes les filles de bonne maison. Si, même, à cause du haut rang de celle qui l'a charmé, il peut craindre de ne pas l'obtenir, qu'il voue son existence à la conquête de cette femme ! [Souvent,] quand un homme a entendu vanter la beauté d'une jeune fille, il s'en éprend, au besoin sans l'avoir vue, et il ferait tout pour la posséder. Comment est-il possible, d'autre part, qu'un homme puisse aimer une personne qui passe pour laide même aux yeux des autres femmes ?

[Il peut arriver qu']une dame dont le visage soit très joli, et dont l'esprit soit agréable aussi, envoie à cet homme une poésie gracieusement écrite, et composée avec goût. Il se contente alors de lui adresser une réponse prétentieuse, mais il ne vient pas auprès d'elle. La dame pleure. Cependant, il délaisse celle que ses larmes rendent charmante, pour aller [voir une autre femme qui ne la vaut pas]. La conduite de cet homme est stupéfiante, elle irrite même ceux qui n'ont pas à en souffrir, et la famille de la dame, en voyant cela, doit être désolée. Mais lui, au sujet de qui l'on se tourmente, il n'a pas le moindre souci de cette affliction.

La sympathie est la chose du monde que je trouve la plus belle. Il va sans dire que ceci est vrai à propos des hommes ; mais ce l'est aussi pour les femmes.

Bien que ce soient là des mots prononcés sans trop y songer, et non des paroles empressées (1), venues du fond du cœur, on fait plaisir aux gens en déclarant, à propos d'un ennui qu'ils ont eu : « C'est malheureux » ; ou bien, quand il s'agit d'une chose lamentable : « En vérité, quelle douleur ce doit être ! » Ces paroles de compassion semblent plus agréables à la personne intéressée quand elles lui sont répétées, que lorsqu'elles lui sont dites directement. Dans le premier cas, cette personne se demande comment elle pourrait faire voir à celle qui a témoigné de la sympathie pour elle combien elle en a été touchée, et elle y pense toujours.

S'il s'agit d'une personne que l'on doit, sans faute, aimer et visiter, l'intérêt qu'on lui marque est une chose obligée, et elle n'y attache pas une importance particulière. Mais si c'est quelqu'un à qui l'on n'est pas forcé de montrer tant d'affection, on est charmé d'en recevoir une réponse aimable. Ce sont là des choses bien faciles à faire, et cependant, on ne voit jamais les gens s'en soucier.

Généralement, il semble malaisé de trouver une personne, homme ou femme, qui ait bon cœur, et qui soit vraiment sans défaut (2). Et pourtant, il doit y avoir beaucoup de ces personnes !

Les gens qui se fâchent parce qu'on a fait des racontages à leur sujet ont bien peu de sens. Comment serait-il possible [qu'on n'en fit pas], et y a-t-il des gens qui espèrent pouvoir censurer sévèrement les autres, tout en laissant dans l'ombre leurs propres défauts ? Pourtant, la médisance semble [, à la personne qui en est l'objet,] une chose détestable, et, sans doute, quand elle apprend qu'on l'a critiquée, hait-elle d'instinct [celle qui a mal parlé d'elle. Un pareil sentiment ne lui donne] aucun charme. Si celle qui a dit du mal de moi est une amie que je ne pourrais chasser de ma pensée, je réfléchis, j'ai pitié, et je supporte ma peine en silence. Mais si je ne l'aime pas, il faut que je parle, et que l'on rie à ses dépens.

Les traits qui charment particulièrement dans le visage d'une personne semblent toujours jolis et merveilleux, même si on les voit bien des fois. Pour une peinture [c'est différent] : si on l'a vue souvent, on n'y fait plus attention, et bien que le paravent

(1) Autre texte : « ...les femmes. Même si on l'a dit sans trop y songer, on doit regretter un mot méchant. Bien que ce ne soient pas là des paroles empressées, venues... »

(2) Autre texte : « ...et qui soit vraiment intelligente. Et pourtant... »

à côté duquel on s'assied d'habitude soit orné de splendides peintures, on n'y jette pas un coup d'œil.

Le visage d'une personne est vraiment une jolie chose. Même dans un objet qui est laid, on trouve toujours un point agréable à regarder. Il est triste de penser qu'il en pourrait aller de la sorte pour une laide [figure] (1).

137. CHOSSES QUI RENDENT HEUREUX

[On trouve] un grand nombre de contes qu'on n'a pas encore vus. Ou encore, on a lu le premier volume d'un roman passionnant, et on découvre le second. Il peut se faire, du reste, qu'on soit déçu.

Quelqu'un a déchiré une lettre, puis a jeté les morceaux, et on en trouve beaucoup qui se suivent.

On a fait un songe horrible. On se demande quel malheur il présage, et on a la poitrine brisée par l'effroi ; mais [le devin vous] explique (2) que ce rêve ne signifie rien. On est ravi.

De nombreuses dames entourent une personne d'un haut rang, et celle-ci raconte [quelque chose], soit une histoire du temps passé, soit un événement qu'elle vient d'apprendre, et dont le bruit court présentement dans le monde. Tout en parlant, elle regarde [particulièrement] une des dames : quel bonheur pour celle-ci !

On m'annonce qu'une personne chère est malade. Si elle demeure dans un endroit éloigné, il va sans dire [que je suis inquiète], et même si elle habite, comme moi, à la capitale, je me demande avec anxiété comment elle va, et je suis désolée. Mais quelle joie lorsque je reçois la nouvelle de sa guérison !

Je suis heureuse quand on vante une personne que j'aime, ou lorsqu'un haut personnage, en parlant d'elle, montre qu'il ne la trouve point déplaisante.

Au sujet d'une chose ou d'une autre, on a composé une poésie, ou bien on en a envoyé une à quelqu'un en réponse à un poème qu'il vous avait adressé, et les gens qui ont entendu vos vers les louent, et prennent note de ce jugement flatteur (3). Bien que je n'aie pas encore eu l'occasion de la goûter, j'imagine aisément quelle joie on doit alors ressentir.

(1) En effet, il vaut mieux que rien, dans un laid visage, n'attire l'attention ; et, d'autre part, si les yeux sont beaux, on regrette davantage que la bouche soit mal faite.

(2) *Awacé*, pour *youné-awacé*, « explication des songes ». Voir S., p. 116.

(3) Autre texte plus plausible : « ...les louent et en prennent note. »

Une personne avec laquelle on n'est pas intimement lié a parlé d'une chose ancienne que l'on ignore ; mais on apprend ce dont il s'agit en l'entendant dire par une autre, et l'on est bien heureux. Lorsqu'on découvre plus tard cette vieille poésie dans quelque livre et que l'on se dit, amusé : « C'était tout simplement celle-ci », on pense avec plaisir à la personne qui vous a renseigné.

Je suis heureuse quand je me suis procuré du papier de Mitchinokou, du papier blanc, épais, de fantaisie (1), et même du papier ordinaire, s'il est blanc et net.

Une personne devant laquelle je suis gênée me demande le commencement ou la fin d'une poésie, et justement, je m'en souviens. Bien qu'il s'agisse de moi, [il m'est permis de dire que] c'est ravissant.

Il est vrai qu'en bien des occasions, quand on m'interroge, je ne puis rien répondre, ayant perdu tout souvenir des choses même que je me rappelle d'ordinaire.

Je cherche un objet qu'il me faut trouver tout de suite, et je le découvre.

J'ai complètement égaré un livre que j'ai besoin de consulter sur-le-champ ; je le cherche en dérangeant à plusieurs reprises quantité de choses, et je finis par le trouver. Je suis transportée de joie.

Lorsqu'on est vainqueur dans un concours (2), dans n'importe quelle lutte, comment ne serait-on pas ravi ?

Je suis heureuse aussi quand je parviens à confondre une personne toute pleine d'elle-même, et dont le visage respire la vanité. J'ai encore plus de joie lorsqu'il s'agit d'un homme que lorsque j'ai affaire à une de mes compagnes. Il est amusant de voir que [cet homme] est dans une continuelle anxiété [à mon sujet, dans la crainte] d'une repartie (3) [malicieuse] que je ne saurais manquer, pense-t-il, de lui faire. Pourtant, quel plaisir j'ai aussi à endormir lentement sa méfiance, en prenant un air tout à fait indifférent, en feignant de ne songer à rien.

Tout en pensant que je dois, ainsi, mériter le châtiment du Ciel, je me réjouis lorsqu'un malheur arrive à une personne que je déteste.

(1) Cf. p. 255, S., p. 45.

(2) *Mono-awacé*. Voir S., p. 133.

(3) On peut considérer *tô*, de l'original (Mizogoutchi, p. 733 ; Kanéko, p. 946), comme la lecture sinico-japonaise d'un caractère signifiant « réponse » (japonais : *kotae*, *irae*).

Autre traduction : « ...continuelle anxiété [à notre sujet, dans la crainte d'une remarque malicieuse] que l'une d'entre nous ne saurait manquer... » (*tô* est la lecture d'un caractère qui signifie : « parti, bande, clique,... », et peut désigner ici « les amies de Séi et elle-même »).

C'est une joie encore de voir que le peigne pour mettre dans ses cheveux, que l'on a fait faire (1), semble joli.

Je suis plus heureuse du bonheur qui échoit à une personne que j'aime, que du mien même.

[Un jour,] j'arrivai près de l'Impératrice alors qu'une foule de personnes étaient réunies autour d'elle, serrées les unes contre les autres. Je m'assis donc au pied d'un pilier, à quelque distance de ma maîtresse ; mais celle-ci m'aperçut et m'appela. Tout le monde s'écarta pour me laisser passer, et je m'approchai, ravie.

[Un autre jour], comme de nombreuses dames entouraient l'Impératrice, je dis à propos de quelque chose dont elle avait parlé : « Parfois le monde m'irrite et m'ennuie, il me semble impossible de vivre un instant de plus. Je voudrais m'en aller et me perdre je ne sais où ; mais si, alors, je mets la main sur de joli papier ordinaire, très blanc, sur un bon pinceau, sur d'épais papier blanc de fantaisie, ou sur du papier de Mitchinokou (2), je me sens disposée à rester encore un peu sur cette terre, telle que je suis. Et aussi, quand je regarde, après l'avoir étalée, une natte verte, finement tressée, et bordée d'une étoffe (3) dont les dessins noirs se détachent nettement sur le fond blanc, je crois que, vraiment, je ne pourrais jamais chasser le monde de ma pensée, et je trouve même la vie précieuse. » L'Impératrice me dit alors en riant : « Vous vous consolez avec bien peu de chose. Comment était donc celui qui contemplait la lune sur la Montagne de la tante abandonnée (4) ? »

[Les dames qui m'avaient entendue] déclarèrent aussi « : Voilà une prière très facile à faire, pour éviter le mal ! »

Quelque temps après, je séjournais à la campagne, et toutes sortes d'idées mélancoliques me passaient par la tête, quand je reçus de l'Impératrice, en un paquet, vingt cahiers de superbe papier. Sa Majesté me faisait dire de revenir, et m'écrivait : « Si je vous envoie ce papier, c'est que je me souviens de ce que vous contiez l'autre jour. Mais comme il semble d'une qualité inférieure, vous n'y pourrez sans doute pas copier l'Écriture de longue vie (5). » Je fus transportée d'allégresse. Ainsi, elle avait gardé la

(1) Autre texte : « fait polir ».

(2) Cf. p. 254, S., p. 45.

(3) *Kōraibéri*. Voir p. 256, n. 5 ; S., p. 43, n. II.

(4) Cf. p. 15, n. 13 ; S., p. 286.

(5) Un texte bouddhique. Voir S., p. 105, 21°.

mémoire de [quelques paroles que j'avais moi-même] complètement oubliées. Si une personne ordinaire [m'avait témoigné autant d'intérêt], j'aurais déjà été ravie ; mais à plus forte raison, une telle attention de la part de l'Impératrice n'était pas, je pense, une chose à laquelle je dusse naturellement m'attendre.

La joie me troublait l'esprit, et comme je ne me sentais pas en état de répondre convenablement, j'écrivis ces simples mots :

« Par la grâce
De la Déesse révéérée,
Dont j'ose à peine parler,
Je vivrai sûrement
Aussi longtemps que la grue (1). »

J'ajoutai : « Veuillez demander à l'Impératrice si ce serait trop espérer », et j'envoyai ma lettre. C'était une dame d'un rang inférieur, employée à l'office (2), qui était venue m'apporter le cadeau de ma maîtresse, et je lui donnai un vêtement vert-jaune, sans doublure.

Ravie, je m'empressai de faire, avec le papier que j'avais reçu, un cahier de notes, et, en vérité, j'eus tant de plaisir que j'oubliai mes ennuis, et que je me sentis charmée au plus profond de mon cœur.

Deux mois (3) plus tard, un homme habillé de rouge arriva, portant une natte, et dit [seulement] : « Voici. » Ma servante sortit en demandant avec humeur. « Quel est cet homme ? En voilà un sans-gêne ! » Mais le messenger lui laissa la natte ; il partit, et comme j'ordonnais à la servante de l'interroger pour savoir d'où venait ce présent, elle me répondit que l'homme n'était plus là, et elle apporta la natte dans la maison. Cette natte avait été faite avec un soin particulier ; elle ressemblait à celles qui servent aux hauts personnages (4), et elle avait une très jolie bordure d'étoffe (5). Je me disais en mon cœur : « Oui, ce doit être cela (6) ! » Cependant je n'étais sûre de rien, et j'envoyai quelqu'un à la recherche du messenger ; celui-ci avait disparu, [tout le monde] s'étonnait et riait (7) ; mais comme on ne trouvait pas cet homme, il était inutile de dire [aux gens pourquoi je désirais le voir]. « Si c'est par erreur, pensais-je, qu'il m'a apporté la natte, il reviendra de lui-

(1) Cf. S., p. 223.

(2) *Daïban'dokoro no zōshi*. : litt. : « une [femme] à tout faire, de l'office ».

(3) Autre texte : « Deux jours ».

(4) *Goza*, natte élégante. Voir S., p. 43.

Kōrai (ou *kōraibēri*). Cf. p. 255, n. 3.

(6) C'est-à-dire : « Ce doit être l'Impératrice qui m'envoie cette natte. »

(7) Autre texte : « [Tout le monde] disait que c'était étrange ; mais... »

même. » J'aurais volontiers [envoyé une servante] chercher des renseignements dans l'entourage de l'Impératrice ; mais je songeais « : Qui donc aurait pu faire une telle chose par mégarde ? C'est, assurément, ma maîtresse qui avait donné les ordres nécessaires. » Cette pensée me ravissait. Deux jours s'écoulèrent sans que j'entendisse parler de rien ; je ne doutai plus, et je mandai à la dame Sakyō (1) : « Voici ce qui m'est arrivé ; avez-vous eu vent d'une pareille histoire ? Apprenez-moi secrètement ce qu'il en est, et si vous n'avez rien vu, ne laissez soupçonner à personne ce que je vous ai demandé. » « Il s'agit, me répondit Sakyō, d'une chose que l'Impératrice a faite en prenant le plus grand soin pour que le secret fût gardé ! Surtout, ne dites jamais, même plus tard, que c'est moi qui vous en ai parlé. »

J'étais heureuse de voir ma supposition vérifiée, et j'écrivis une lettre que j'envoyai mettre, en cachette, sur la balustrade du palais de l'Impératrice ; mais la messagère était si troublée qu'aussitôt qu'elle l'eut posée, elle fit tomber cette lettre sur un escalier, en la balayant [avec sa manche].

Vers le dix du deuxième mois (2), le Seigneur maire du palais (3) fit lire, en offrande, la Collection des Saintes Écritures (4) dans le temple appelé Shakouzén'ji, installé dans le Palais de la prospérité de la Loi (5). Comme la Douairière (6) et l'Impératrice devaient assister à cette cérémonie, ma maîtresse se rendit au Palais de la Deuxième avenue (7), vers le premier du deuxième mois. La nuit était très avancée quand nous arrivâmes, et j'avais une telle envie de dormir que je me couchai sans faire attention à rien.

Quand je quittai mon lit, le lendemain matin, alors que le soleil était déjà levé et brillait splendidement, je vis que tout était très propre, tout neuf et élégamment disposé, à commencer par le store qui paraissait accroché de la veille. Charmée, je me demandais combien de temps (8) on avait mis à orner la salle, à apporter et à installer les « lions » et les « chiens de Corée » (9).

(1) Sakyō no kimi. Voir S., pp. 182, 253.

(2) Autre texte : « Vers le vingt », (cf. S., p. 191, n. 3 et 4). Il s'agit de l'an 994.

(3) Fujiwara Mitchitaka.

(4) Issaikyōkōuyō. Cf. S., pp. 103, 111, 112.

(5) Hoko'in'. Pour le temple Shakouzén'ji, voir S., p. 98.

(6) Cf. p. 142, n. 7.

(7) Nijo no miya (ou Ko-nijō ; voir S., p. 41) ; c'est là que se retirait d'ordinaire l'impératrice quand elle quittait le Palais Réservé.

(8) C'est-à-dire : « je m'émerveillais de la rapidité avec laquelle on avait aménagé le palais. »

(9) Shishi, Koma-inou ; statues d'animaux. Comp. S., p. 44.

Il y avait, au bas de l'escalier, un cerisier haut d'environ dix pieds, couvert de fleurs merveilleuses. « Ah ! me dis-je, cet arbre est fleuri de bien bonne heure : les pruniers, eux, doivent être maintenant en pleine floraison ! » En les considérant, je remarquai que les fleurs du cerisier étaient sans doute artificielles ; mais leurs nuances ne le cédaient pas à celles de véritables corolles. Quelle habileté il avait dû falloir pour les faire ! Il m'était pénible de penser, en regardant ces fleurs, qu'elles seraient flétries s'il venait à pleuvoir.

Comme le palais avait été construit sur un terrain précédemment occupé par beaucoup de petites maisons, on n'y pouvait pas encore admirer les arbres du jardin ; mais l'édifice lui-même avait une élégance qui charmait l'âme.

Le Seigneur maire du palais arriva. Il portait un pantalon à lacets fait d'une étoffe façonnée (1), gris-bleuâtre (2), un manteau de cour, couleur de cerisier, et seulement trois vêtements écarlates.

Les dames, à commencer par l'Impératrice, portaient les costumes les plus jolis du monde, d'étoffes couleur de prunier rouge, foncée ou claire, les unes façonnées, les autres ornées de dessins en relief (3). Tous ces vêtements resplendissaient. Les dames avaient aussi des manteaux chinois vert-tendre, ou couleur de saule, ou couleur de prunier rouge (4).

Le Maire du palais vint s'asseoir auprès de ma maîtresse, et s'entretint avec elle. Je les contemplais, j'aurais voulu qu'il fût possible à chacun de ceux qui vivaient en dehors du Palais (5) de voir, d'un furtif regard, les façons charmantes qu'avait l'Impératrice en répondant [à son père] ; justement les manières que l'on aurait pu souhaiter [lui voir].

En considérant toutes les dames alignées, le Seigneur dit à l'Impératrice : « Que pourriez-vous avoir encore à désirer ? Vraiment, je vous envie, quand je vois toutes ces jolies personnes assises côte à côte autour de vous. Il n'en est pas une seule qui soit de petite naissance. Ce sont toutes des filles de bonne maison. Leur dévouement me touche, et vous devez traiter avec bienveillance les dames de votre suite ; mais, en vérité, comment peuvent-elles entrer, aussi nombreuses, [à votre service,] si elles connaissent le

(1) *Katamon'*. Voir p. 134, n. 4 ; S., p. 54.

(2) *Ao-nibi*. Cf. S., p. 52.

(3) *Ryūmon'*. Cf. S., p. 54.

(4) Pour toutes les couleurs citées, voir S., pp. 52, 53.

(5) *Satobito*. Cf. S., p. 63.

cœur de Votre Majesté ? Vous êtes d'une avarice si mesquine ! Bien que je vous serve, moi, avec un zèle extrême depuis votre naissance, vous ne m'avez pas donné un seul habit de rebut. Pourquoi irais-je raconter cela par derrière ? »

Toutes les dames riaient, amusées, et le Maire du palais reprit : « Je parle sérieusement, et il est honteux que vous puissiez rire de la sorte, en pensant que je dis des sottises ! »

Pendant qu'il plaisantait ainsi, arriva, du Palais Impérial, un messager du Souverain. C'était un certain employé du Ministère des Cérémonies, fonctionnaire du troisième grade (1). Le Seigneur premier sous-secrétaire d'État (2) prit la lettre qu'il apportait, et la donna au Seigneur maire du palais. Celui-ci, après l'avoir dénouée, s'exclama : « Oh ! la ravissante lettre ! Si j'en avais la permission, je l'ouvrirais et la lirais. » Mais il parut craindre d'avoir été impertinent, et il présenta la missive à l'Impératrice, en disant : « Je vous rends grâces. » Il était ravissant de voir avec quelle précaution Sa Majesté tenait cette lettre sans l'ouvrir. Une dame sortit, de la chambre de l'angle, un coussin [destiné à l'homme du Ministère des Cérémonies] ; trois ou quatre autres étaient assises près de l'écran de l'Impératrice. « Je m'en vais par là faire préparer une récompense [pour le messager] », annonça le Maire du palais ; et après son départ, notre maîtresse lut la lettre de l'Empereur, et écrivit la réponse sur du papier couleur de prunier rouge, de la même teinte que son costume. Je me disais, avec regret, que probablement personne au monde n'aurait pu s'imaginer, sans la voir, combien elle était belle. Le Seigneur maire du palais ayant déclaré que ce jour différait des autres, le messager reçut de sa part un cadeau, et on donna aux dames des « vêtements longs et étroits » (3), couleur de prunier rouge, outre les costumes de cérémonie. Il y avait là diverses choses à prendre avec le vin de riz (4), et l'envoyé impérial aurait pu s'enivrer. Mais il dit cependant au Seigneur premier sous-secrétaire d'État : « L'Empereur, accompagné d'un superbe cortège, doit sortir aujourd'hui du Palais [et il faut que j'aille l'escorter] (5). Permettez, Monseigneur, que je me retire. »

Les jeunes princesse [, filles du Maire du palais,] étaient délicieu-

(1) *Shikibou no zō*. Voir S., p. 68 ; p. 67, n. 2.

(2) *Foujiwara Korétchika*. Cf. S., pp. 178, 245.

(3) *Hoçonaga*. Voir S., p. 49.

(4) *Sakana*. Cf. p. 139, n. 1.

Autre texte : « Il y avait là des tasses à vin de riz, et l'envoyé impérial se serait volontiers enivré. Mais il dit... »

(5) Autre texte : « J'ai à faire, aujourd'hui, une chose que je ne saurais négliger. Permettez... »

sement parées, et leurs costumes couleur de prunier rouge ne semblaient pas moins jolis que ceux des autres dames. La troisième d'entre elles, celle qui est présentement intendante du service de la Toilette (1), était plus grande que la deuxième princesse (2), et on l'eût volontiers appelée « Madame » (3). La Noble Dame (4) [, épouse du Maire du palais,] vint aussi ; mais on tira l'écran, les jeunes personnes nouvellement arrivées ne purent la voir, et elles en furent attristées.

Les dames se rassemblèrent pour discuter à propos des costumes de cérémonie et des éventails qu'elles porteraient le jour [des offrandes]. Comme elles rivalisaient d'élégance dans leurs projets, l'une d'elles s'exclama : « Pourquoi donc me donnerais-je tant de peine ? J'irai telle que je serai. » Mais les autres lui répondirent avec dépit : « Voilà bien, comme toujours, notre [originale] ! » Beaucoup de personnes se retirèrent à la nuit, et comme elles allaient faire leurs préparatifs pour le jour des offrandes, notre maîtresse ne voulut pas les retenir.

La noble épouse du Maire du palais revint tous les jours, même la nuit. Les jeunes princesses venaient aussi, et il n'y avait pas peu de monde auprès de l'Impératrice. C'était charmant. Chaque jour, un messenger arrivait du Palais Impérial.

[Cependant,] les nuances des fleurs du cerisier (5) qui se trouvait devant le palais n'avaient pas embelli, et les rayons du soleil en avaient même abîmé et flétri les corolles. Quel désolant spectacle ! Un matin, après une nuit de pluie, ces fleurs ne ressemblaient plus à rien. Je m'étais levée de bonne heure, et je m'écriai en les voyant : « Elles sont moins jolies que les visages de ceux qui se séparèrent en pleurant (6) ! » L'Impératrice m'entendit, et s'étonna : « En vérité, il m'a semblé cette nuit qu'il pleuvait ; je me demande comment est le cerisier ! »

A ce moment, de la demeure du Seigneur maire du palais, arrivèrent en foule des gens de sa Maison et des serviteurs. Ils vinrent rapidement au cerisier, qu'ils arrachèrent et abattirent. Il était

(1) Voir p. 89 ; S., p. 179. Peut-être la troisième fille de Mitchitaka fut-elle intendante du service de la Toilette avant la quatrième. On peut supposer aussi que Séi, en pensant aux filles du Maire du palais, ne compte pas l'impératrice. Si on l'admet, on peut croire qu'elle parle, ici, de la quatrième de ces filles (voir pourtant la note suivante, et p. 266, n. 2).

(2) *Naka no Himéghimi*, litt. : « la Princesse qui est entre [l'impératrice et celle dont Séi vient de parler] » : Foujiwara Ghén'shi (cf. p. 111, n. 2 et 4).

(3) *Oué*.

(4) *Oué*. Voir p. 134, n. 1.

(5) Cf. p. 258.

(6) Allusion à une poésie japonaise. Voir S., p. 282.

bien amusant de les entendre dire, tout en renversant l'arbre : « Le Seigneur nous avait ordonné de venir en secret, et d'emporter ce cerisier pendant qu'il ferait encore sombre. Le jour est déjà levé, et c'est bien incommode. Vite, dépêchons nous ! »

J'aurais voulu, si ces gens avaient été des personnes bien élevées, leur demander s'ils avaient pensé au vers de Kanézoumi (1) : « S'il parle, il parlera. » Mais je leur criai seulement : « Qui êtes-vous donc, vous qui volez ces fleurs ? les choses vont sans doute se gâter ! » Ils se mirent à rire, et se sauvèrent de plus belle, en traînant l'arbre.

Aussi bien, le Seigneur maire du palais avait eu, certainement, une idée ravissante. En regardant [le jardin], je songeai que si on avait laissé là ce cerisier, il n'y aurait eu aucun charme à voir les fleurs mouillées se recroqueviller en séchant, et se coller aux rameaux. Puis je rentrai.

Il vint un homme du service du mobilier (2), qui ouvrit la fenêtre de treillis, puis une dame de l'office domestique (3), qui nettoya la chambre. Quand ils furent partis, l'Impératrice se leva et demanda, en remarquant que les fleurs avaient disparu : « Ah ! quelle stupefaction ! où sont allées ces fleurs ? En vous entendant parler de voleurs, à l'aube, je m'étais dit qu'ils cueillaient peut-être [seulement] quelques rameaux ! Avez-vous vu qui a fait cela ? — Non, répondis-je, la nuit était encore sombre, et je ne voyais pas bien ; mais j'apercevais [dans le jardin] des formes blanchâtres, et j'ai parlé parce que je pensais, avec inquiétude, que l'on cassait, sans doute, les [branches] fleuries. — Et cependant, reprit ma maîtresse en souriant, pourquoi des voleurs auraient-ils emporté [ce cerisier] ? Ce doit être le Seigneur [, mon père,] qui a ordonné [à ses gens] de l'arracher en secret. — Non, répliquai-je encore, assurément les choses ne se sont pas passées de cette façon, [je crois plutôt que] la brise printanière a tout fait ! » Et Sa Majesté répartit : « Si vous parlez de la sorte, c'est pour dissimuler la vérité. Les fleurs n'ont pas été volées. C'est parce qu'il avait plu à verse (4)... »

Qu'une personne comme l'Impératrice eût tout deviné, cela n'avait rien de merveilleux ; et pourtant, c'était superbe.

Je pensai que lorsque le Seigneur [mairie du palais] arriverait, il trouverait sans doute hors de saison mon visage du matin (5), défait par le sommeil, et je rentrai dans le fond de la salle.

(1) Poète japonais. Cf. S., pp. 123, 293, 295.

(2) *Kammorizoukaça*. Voir S., pp. 69, 70.

(3) *Tonomori no nyôkwan*'. Cf. S., pp. 72, 70. (4) Voir S., p. 286.

(5) Séi fait un jeu de mots sur le nom de la plante appelée *açagaf*. Cf. p. 72, n. 21 ; S., p. 217.

Dès qu'il fut là, le Seigneur s'étonna : « Les fleurs ont disparu ! Comment les a-t-on laissé voler ainsi ? Ah ! les dames faisaient la grasse matinée, et elles ne se sont aperçues de rien ! — Cependant, lui dis-je à voix basse, j'aurais cru volontiers que [vous aviez été au courant de cette affaire] avant moi ! » Il entendit aussitôt, et répondit en riant aux éclats : « C'est ce que j'avais pensé ; une autre, en sortant, n'aurait rien remarqué du tout ! Je m'étais dit que vous seule, ou Saishō (1) [, pourriez soupçonner quelque chose] ! — Il me semblait bien, déclara l'Impératrice, avec un délicieux sourire, que la disparition de ces fleurs vous était due. Pourtant Séi Shōnagon' l'attribuait à la brise printanière. » Puis elle récita gracieusement, comme elle eût débité un poème :

« Vous avez dit là [, Seigneur,]

Un mensonge.

Maintenant, il est temps, je pense,

De cultiver le champ de la colline (2). »

C'était ravissant, et le Maire du palais s'exclama : « Hélas, je suis fâché qu'on ait vu mes serviteurs. Quand je pense que je leur avais fait tant de recommandations ! Il est vraiment pitoyable d'avoir chez soi des gens aussi stupides. » « Dire, sans avoir réfléchi, que la brise printanière avait fait tomber ces fleurs, c'était trouver à propos un agréable [artifice] », ajouta-t-il ; puis il récita [, lui aussi, les paroles relatives au champ de la colline]. « Oui, répliqua l'Impératrice en souriant, bien que ce fussent seulement quelques mots tout simples, l'idée était charmante. Mais, quelle apparence aurait eu [, sans vous,] le jardin ce matin ? »

Le petit jeune seigneur (3), ayant entendu, s'écria : « Quoiqu'il en soit, Séi Shōnagon' avait vu tout de suite ce qui arriverait. et elle avait dit que si ces fleurs étaient mouillées, elles auraient un aspect détestable. » Il était amusant de voir l'air désolé du Maire du palais (4).

Et puis, vers le huit ou le neuf (5), je m'en allai : « Restez encore un peu, me répétait ma maîtresse, attendez que le jour des offrandes soit plus proche » ; je partis cependant.

(1) Voir S., pp. 174, 254.

(2) Cf. S., pp. 228, 287.

(3) *Kowakaghimi*. Il s'agit du fils de Korétchika, Foujiwara Mitchimaça, qui était alors un enfant appelé Matsoughimi (voir S., pp. 179, 254). Au début de 994, il avait seulement deux à trois ans, et la remarque qu'il fit au sujet de Séi peut sembler étonnante.

(4) Mitchitaka regrettait que Séi eût pensé, avant lui, à la fragilité des fleurs artificielles du cerisier.

(5) Au deuxième mois de 994. Cf. S., p. 191.

[Un jour,] vers midi, alors que le soleil brillait avec un merveilleux éclat dans le ciel serein, l'Impératrice m'envoya ce message : « Le cœur des fleurs est-il ouvert ? Qu'allez-vous répondre (1) ? » Et je lui mandai : « Bien qu'il soit encore trop tôt pour parler de l'automne, dans la nuit, il me semble, cette fois, que je m'élève [vers vous] (2). »

Le soir où l'Impératrice partit [pour le Palais de la Deuxième avenue] (3), comme on ne leur avait pas dit, d'avance, dans quelle voiture chacune d'elles devrait prendre place, toutes les dames se précipitèrent pour monter, chacune voulant être la première. C'était détestable, et, trois de mes compagnes et moi, nous disions en riant : « Avec cette façon de monter en voiture, quel tumulte ! C'est tout à fait comme le jour où l'on va voir le retour de la procession, après la fête de Kamo ; toutes ces femmes perdent la tête et risquent d'être renversées. C'est un spectacle bien déplaisant. Mais laissons-les faire ; s'il nous est impossible d'aller [à la Deuxième avenue], faute de voiture où nous puissions monter, notre maîtresse l'apprendra naturellement, et elle nous en enverra bien une. »

Nous ne bougions pas, et cependant, devant nous, les autres dames se pressaient en foule pour monter bien vite. Lorsque toutes furent assises dans les voitures, celles-ci partirent, et un fonctionnaire de la Maison de l'Impératrice (4) voulut savoir s'il ne restait plus personne. Nous répondîmes que nous étions encore là, et il s'approcha pour demander quelles dames avaient parlé. Quand il eut entendu [nos noms], il s'étonna : « Voilà qui est bien étrange, je pensais que toutes étaient maintenant dans les voitures ! Mais pourquoi êtes-vous si en retard ? On allait, à présent, faire monter les servantes de l'office impérial (5) [qui portent les ustensiles]. Vraiment, c'est extraordinaire ! » Comme il faisait approcher une voiture, je lui dis : « S'il en est ainsi, laissez d'abord monter [les servantes] comme vous en aviez l'intention ; nous les suivrons. » Mais, après m'avoir écoutée, il répondit : « C'est singulier ! Quel mauvais caractère vous avez ! » Et nous montâmes.

(1) Allusion à un poème chinois. Voir S., p. 342.

Autre texte : « Le cœur des fleurs est-il ouvert ? Comment [est ce poème], comment [est-il] ? »

(2) Séi répond en citant la poésie chinoise.

Autre texte : « ...dans la nuit, il m'arrive neuf fois de croire que je m'élève [vers vous] ». Ce deuxième texte s'accorde mieux avec les paroles du poème.

(3) Vers le premier jour du deuxième mois [de 994]. Voir p. 257 ; S., p. 191.

(4) *Miyazoukaça*. Cf. S., p. 68, n. 4.

(5) *On' 'okoucé'n'*. Voir S., p. 71, n. 5.

La première voiture qui vint après [celles où les autres dames avaient pris place] était, en vérité, la voiture qu'auraient dû occuper les servantes (1). Nous riions de voir (2) comme elle était sombre, mal éclairée par une mauvaise torche.

Nous atteignîmes ainsi le Palais de la Deuxième avenue. Le palanquin de l'Impératrice était arrivé de bonne heure, et l'on avait tout préparé pour le séjour de notre maîtresse. Sa Majesté ayant ordonné qu'on nous appelât, de jeunes dames, Sakyō, Kosakon' (3) et d'autres, regardaient toutes celles qui venaient ; mais nous n'étions pas là. A mesure que les dames descendaient de voiture, quatre chaque fois, elles allaient se rassembler auprès de l'Impératrice, et celle-ci demandait : « Comment se fait-il [que Séi Shōnagon' ne soit pas parmi vous] ? » Mais personne ne le savait.

Enfin, quand toutes les dames furent descendues, les jeunes personnes qui nous cherchaient finirent par nous apercevoir, et elles nous dirent : « Pourquoi arrivez-vous si tard, alors que Sa Majesté parle de vous avec tant d'impatience ? » Pendant qu'elles nous conduisaient près de l'Impératrice, je regardais tout en marchant, et j'admirais combien [peu] de temps il avait fallu pour que notre maîtresse se trouvât, dans ce palais, comme dans une demeure où elle eût résidé depuis des années. « Pour quelle raison, nous demanda Sa Majesté, ne vous montriez-vous pas, tandis que je pressais ainsi tout le monde de questions à votre sujet ? » Et comme je ne répondais rien, l'une des dames qui étaient venues avec moi dit en riant aux éclats : « Impossible de faire autrement. Comment des personnes qui se trouvaient dans la dernière voiture auraient-elles pu arriver de bonne heure ? Nous avons même failli ne pas pouvoir monter dans celle-ci ; mais les servantes de l'office impérial ont eu pitié de notre embarras, et elles nous l'ont laissée. Il y faisait sombre et c'était lamentable. — L'homme qui s'occupait des voitures est vraiment bizarre, déclara l'Impératrice ; mais aussi, pourquoi [n'avez-vous rien dit] ? Une personne ignorant les usages aurait pu hésiter à parler ; mais l'une de vous, Ouémon' (4) par exemple, eût dû le faire. — Pourtant, répliqua [la dame que notre maîtresse venait de nommer], quel besoin avaient-elles toutes de courir, chacune voulant dépasser les

(1) *Mizoushi*. Ce mot désigne les femmes employées à l'office impérial (*mizoushi-dokoro* ; cf. S., p. 41, n. 1 ; p. 69, n. 7 ; p. 71, n. 5). Il est appliqué ici aux *tokoucén'* dont Séi vient de parler.

(2) Autre texte : « ...servantes. Nous étions désolées de voir comme elle était sombre... »

(3) Cf. S., p. 182.

(4) Ouémon' ou Ouémo. Voir S., pp. 182, 253.

autres ? » En l'écoutant, je pensais que ses paroles devaient déplaire aux dames qui nous entouraient.

« Était-ce donc se conduire en personnes respectables, reprit l'Impératrice, que de monter en voiture en se bousculant ainsi, d'une façon malséante ? S'il y avait eu, pour les équipages, un ordre fixé d'avance, tout se serait passé convenablement, et cela aurait mieux valu. » Elle paraissait ennuyée, et restait pensive. « Sans doute, dis-je alors pour excuser nos compagnes, sont-elles parties avant nous parce qu'elles étaient fatiguées de nous attendre, pendant que nous étions dans nos chambres. »

Comme on disait que l'Impératrice irait le lendemain [du Palais de la Deuxième avenue au Temple Shakouzén'ji, pour] assister à la lecture, faite en offrande, des Saintes Écritures (1), je me rendis un soir [au Palais de la Deuxième avenue] (2).

[Ce soir-là,] je regardai furtivement dans la chambre qui se trouve à la face septentrionale du Palais du Sud (3). Des lampes, posées sur des plateaux à pied (4), y étaient allumées, et j'y vis des groupes de deux, trois ou quatre amies qui se tenaient derrière des paravents. Il y avait aussi des dames derrière l'écran. D'autres encore ne s'étaient pas isolées de la sorte : elles cousaient toutes ensemble, mettaient des vêtements en piles, fixaient des cordons de ceinture à des jupes d'apparat, ou bien, comme il va sans dire, se fardaient. Celles qui arrangeaient leurs cheveux le faisaient avec tant de soin qu'en les regardant, je songeais que je ne verrais, sans doute, après la journée du lendemain, rien d'aussi joli.

« Il paraît, me dit une dame, que l'Impératrice doit partir à l'heure du Tigre (5). Pourquoi n'êtes-vous pas venue plus tôt ? Quelqu'un a envoyé un éventail pour vous, et a fait demander ce que vous deveniez. » [Je pensai que je devais rester là et] attendre [, pour le cas où ma maîtresse partirait] réellement à l'heure du Tigre ; j'avais donc mis mon costume de cérémonie, quand la nuit s'éclaircit. Le soleil se leva, et quelqu'un déclara qu'on ferait approcher les équipages de la chambre située sous l'appentis à la chinoise de l'aile occidentale (6). C'était là que nous

(1) Cf. p. 257.

(2) Nous avons vu (p. 262) que Séi avait quitté sa maîtresse vers le huit ou le neuf [du deuxième mois, pour aller à la campagne].

(3) *Minami no in'* ou *Tō-san'jō no minami no in'* : le Palais du sud de la Troisième avenue orientale, demeure de Foujiwara Mitchitaka. Cf. S., p. 41.

(4) *Takazouki*.

(5) Quatre heures du matin.

(6) *Nishi no tai no karabichashi* : une chambre abritée sous un appentis à la chinoise, attenante à l'aile occidentale du Palais du sud. Voir S., p. 42.

monterions en voiture. Toutes les dames allèrent vers le corridor, et celles qui étaient entrées depuis peu de temps au service de l'Impératrice, encore inexpérimentées, semblaient fort gênées.

Comme le Seigneur maire du palais habitait l'aile occidentale, notre maîtresse y était aussi. Elle avait voulu voir tout d'abord les dames que l'on ferait monter en voiture ; et derrière le store se trouvaient, côte à côte, l'Impératrice, la Princesse du Palais de la belle vue (1), la troisième et la quatrième princesse (2), la noble épouse du maire du palais, et les trois sœurs cadettes (3) de cette dernière.

A droite et à gauche de la voiture, se tenaient le Premier sous-secrétaire d'État (4) et le Capitaine de la garde du corps, dignitaire du troisième rang (5). Ils roulaient les stores, soulevaient les rideaux intérieurs, et aidaient aux dames à monter. Comme nous étions toutes rassemblées en un groupe compact, chacune aurait pu s'y cacher ; mais ils appelaient nos noms l'un après l'autre, en suivant une liste écrite, et ils faisaient monter quatre personnes dans chaque voiture.

En allant vers celle [où je devais prendre place], je me trouvais horriblement embarrassée. Je puis dire, en vérité, que je me sentais effarée, et que mon trouble était manifeste ; mais ce sont là seulement des mots ordinaires [et insuffisants]. Parmi tous les yeux qui nous regardaient, derrière le store, ceux de l'Impératrice me voyaient aussi ; je songeais que, peut-être, elle me jugeait déplaisante, et ma désolation n'avait point de bornes. J'étais mouillée de sueur, et il me semblait que mes cheveux, si bien apprêtés, se dressaient. Quand je fus enfin passée (6), j'éprouvai une extrême confusion en apercevant, près de la voiture, les deux princes, si gracieux, qui nous regardaient, tout souriants. J'étais comme en un rêve, et cependant j'arrivai, sans tomber, jusqu'à la voiture. Il n'y avait pas là, je pense, de quoi prendre un air fin ; mais... !

Quand toutes les dames furent montées, on tira les véhicules

(1) *Shighêisha*. Cf. p. 111, n. 4, et p. 116, n. 3.

(2) La troisième et la quatrième filles de Mitchitaka. Voir p. 260, n. 1.

(3) L'original a *otôto* (Mizogoutchi, p. 771). Ce mot signifie « frère cadet », mais nous l'avons déjà rencontré alors qu'il fallait comprendre « sœur cadette » (cf. p. 113, n. 6).

Autre texte : « et derrière le store étaient rangées côte à côte six personnes : l'Impératrice, la Princesse du Palais de la belle vue, la troisième et la quatrième Princesse, l'épouse du Maire du palais, et la sœur cadette de cette dernière. » (On sait que Takako n'avait qu'une sœur cadette.)

(4) Foujiwara Korêchika. Cf. S., pp. 178, 245.

(5) Foujiwara Takaié. Voir S., pp. 178, 246.

(6) Devant le store qui cachait l'impératrice, ses sœurs, sa mère et ses tantes (ou « sa tante »).

dehors, on les mit sur la grand'route de la Deuxième avenue, les brancards sur des tréteaux (1) ; et j'admirai toutes ces voitures rangées comme à l'occasion d'une fête (2). Je me disais que, sans doute, ceux qui nous voyaient pensaient comme moi et je sentais mon cœur battre.

Il arriva une foule de gens du quatrième, du cinquième et du sixième rang ; ils s'approchèrent des voitures, et nous parlèrent en affectant des manières recherchées. A commencer par le Seigneur maire du palais, tous les hommes, courtisans (3) ou gens de rang inférieur (4), allèrent d'abord à la rencontre de la Douairière (5).

Comme l'Impératrice ne devait partir qu'après le passage de la mère de l'Empereur, je craignais d'avoir à attendre longtemps, impatiemment, quand cette dernière arriva, alors que le soleil était un peu haut dans le ciel.

[Nous vîmes venir] quinze voitures, y compris celle de l'Impératrice douairière. Quatre étaient occupées par des religieuses. Elles suivaient la voiture chinoise (6) [de la Douairière], qui ouvrait la marche. Par la portière de derrière de chacune des voitures où se trouvaient les nonnes, on apercevait leurs chapelets de cristal de roche, leurs étoiles couleur d'encre claire, leurs vêtements. C'était superbe. Elles n'avaient pas levé les stores ; on voyait les rideaux intérieurs, d'une teinte violet-clair, un peu plus foncée vers les bords.

Ensuite venaient les dix voitures des dames d'honneur ordinaires. Celles-ci étaient très élégamment vêtues de manteaux chinois couleur de cerisier, de jupes d'apparat [violet-]clair ou, pour la plupart, écarlates, et de vêtements de dessus faits d'un tissu de soie, serré et raide (7).

Bien que le soleil fût très brillant, une brume s'étendait sur le vert-clair du ciel. Cependant, les nuances des costumes de cérémonie des dames se rehaussant l'une l'autre, ces costumes semblaient encore plus jolis que les manteaux chinois faits de toutes sortes d'étoffes merveilleuses, et le spectacle était d'une infinie beauté.

Le Seigneur maire du palais et tous ceux des gentilshommes de

(1) *Shiji*. Cf. S., p. 46.

(2) Comme les voitures des gens qui vont voir, par exemple, une procession. Comparer p. 232.

(3) *Dén'jō* (pour *dén'jōbito*). Voir S., p. 62.

(4) *Tchighé*. Cf. p. 233, n. 1 ; S., p. 63.

(5) *In'* (pour *nyoin'*). Voir p. 142, n. 7.

(6) *Kara no mi-kourouma*, « l'auguste voiture à la chinoise ». Cf. S., p. 46.

(7) *Katori*. Voir S., p. 52.

sa suite (1) qui se trouvaient là accueillirent respectueusement la mère du Souverain. Quel merveilleux spectacle ! Tout le monde, en les voyant, faisait tapage (2). Sans doute eux-mêmes trouvèrent-ils jolies, aussi, nos vingt voitures alignées.

« Si seulement l'Impératrice partait bientôt... » (3), pensais-je en l'attendant. Mais [le temps passait,] je me demandais quelle pouvait être la raison de ce retard, et je m'impatientais, lorsqu'à la fin, huit « demoiselles de la Cour » (4) vinrent, montées sur des chevaux que [des laquais] conduisaient [par la bride] (4). Il était ravissant de voir onduler au vent leurs jupes d'apparat, d'un bleu plus foncé vers la bordure (5), leurs rubans de taille et leurs ornements d'épaule (6). Parmi ces femmes, il y en avait une, du nom de Bouzén', qui était l'épouse du médecin Shighémaça (7). Comme elle portait une jupe à lacets (8), de tissu couleur de vigne (9), on la distinguait nettement des autres, et le Premier sous-secrétaire d'État du puits de la montagne (10) dit en riant : « Shighémaça a donc droit aux couleurs [du Palais Impérial] (11) ? »

Les « demoiselles de la Cour », qui se suivaient à cheval, s'arrêtèrent toutes les huit, et, à ce moment, le palanquin de notre maîtresse arriva. Nous avions trouvé le cortège de l'Impératrice douairière superbe, mais il n'était pas comparable au sien. Le soleil radieux du matin était haut dans le ciel, les feuilles des arbres brillaient avec un magnifique éclat (12), et tout semblait splendide, jusqu'aux couleurs étincelantes des rideaux du palanquin. On tendit les cordes de celui-ci, et il partit. Les rideaux s'agitaient doucement. Les dames affirmaient qu'en vérité, elles sentaient leurs cheveux se dresser [tant elles étaient remplies d'admiration]. Vraiment, elles ne mentaient point en parlant du désordre

(1) Autre texte : « Le Maire du palais et les seigneurs qui le suivent (ses frères), tous ceux qui se trouvaient là... »

(2) Autre texte : « ...en les voyant, les admirait et faisait tapage ».

(3) Autre texte : « ...côte à côte. » Quand donc l'Impératrice partira-t-elle ? » pensais-je... »

(4) *Oumémé*. Cf. S., p. 73.

(5) *Ao-souçogo*, « un tissu *souçogo* bleu ». Voir S., p. 54, pour *souçogo*.

(6) *Koutai*, *hiré*. Cf. S., p. 50.

(7) *Kouçoushi Shighémaça ga shirou hito nari*, « c'est la personne que connaît Shighémaça, le médecin ». Remarquer l'emploi du verbe *shirou*, et voir, à propos du titre de Shighémaça, S., pp. 69 et 120. Nous ne savons rien de lui, ni de son épouse.

(8) *Sashinouki*. Cf. S., p. 49, n. 4.

(9) *Ébizomé*. Voir S., p. 52.

(10) Cf. p. 158, n. 4.

(11) Voir S., p. 52, n. 5.

(12) Autres textes : a) « ...dans le ciel, les fleurs-d'oignon [du palanquin (cf. p. 278, n. 9 ; S., p. 46)] brillaient avec un magnifique éclat (Kanéko, *Hyōshakou*, p. 971) ; b) « ...dans le ciel, et l'on voyait très distinctement briller les fleurs-d'oignon [du palanquin] » (Kanéko, *Kotchou*, p. 259).

de leur coiffure ; mais, plus tard, celles qui n'avaient pas de vilains cheveux durent se lamenter, au sujet de ce désordre, plus qu'il n'eût convenu (1). La majesté du spectacle me stupéfiait, je me demandais comment il était possible, cependant, que je fusse tous les jours, pour la servir, auprès d'une princesse comme l'Impératrice, et j'étais moi-même pénétrée de respect.

Après le passage du palanquin de Sa Majesté, on mit dans les voitures des serviteurs les tréteaux qui supportaient les brancards des nôtres. Puis on attela rapidement les bœufs, et nous suivîmes le palanquin impérial. Il n'est pas possible de dire combien nous étions fières et ravies.

Quand l'Impératrice arriva [au Temple Shakouzén'ji], des musiciens, près de la grande porte, jouèrent des airs coréens et chinois, et des danseurs exécutèrent les danses du « lion » et du « chien de Corée » (2). Le son de l'orgue à bouche (3) et le bruit du tambour étaient si forts que je perdais la tête. Je me demandais dans quel pays du Bouddha j'avais pu être transportée, et il me semblait que je montais au ciel en même temps que le vacarme de cette musique.

Quand le cortège fut entré dans la cour, je vis qu'il y avait là toutes sortes de pavillons de brocart, fermés par des stores verts tout neufs, et entourés de rideaux. Tout cela était si joli que, vraiment, on n'aurait pas cru voir des choses de ce monde. On fit approcher les voitures de la tribune (4) [de l'Impératrice]. Comme au départ, les seigneurs [Korétchika et Takaïë] (5) étaient présents ; et ils nous dirent de descendre en hâte. J'avais été très gênée au moment de monter en voiture, et là encore je rougissais un peu. Cependant, [j'admirais] le Premier sous-secrétaire d'État (6), beau à ravir, portant un vêtement de dessous dont la très longue traîne semblait embarrassante. Il souleva le store de notre voiture et nous pria de nous hâter. Mes cheveux postiches, que j'avais si bien apprêtés, étaient en désordre sous mon manteau chinois, et cela devait sembler étrange. Comme il faisait si clair qu'on pouvait voir même combien nos cheveux étaient noirs ou rouges (7), je me désolais, et je ne pus descendre tout de suite.

(1) Elles profitèrent de cela pour attirer l'attention sur leur chevelure.

(2) *Koma, Morokoshi no gakou shitte, shishi, koma-inou odorimai*. Cf. S., p. 132.

(3) *Sō* (ou *sō no foué, shō no foué*). Voir S., p. 130.

(4) Une tribune où l'impératrice devait prendre place pour assister à la cérémonie des offrandes.

(5) Cf. p. 266, n. 4 et 5.

(6) Foujiwara Korétchika.

(7) *Iro no kouroca akaca sae mi-wakarénoubéki hodo narou* (Mizogoutchi, p. 782) : « [La clarté était] telle qu'on devait pouvoir distinguer même la « noirceur et la rougeur » de la couleur [de nos cheveux]. »

« Que la dame qui est à l'arrière de la voiture passe d'abord ! » dis-je. Mais peut-être celle-ci pensait-elle comme moi, et, s'adressant au Premier sous-secrétaire, elle murmura : « Daignez vous éloigner. Vous avez pour nous trop d'attentions. — Ah ! que vous êtes timides ! » répondit-il en riant, et il se retira ; mais comme nous descendions avec peine, il se rapprocha et me dit : « Je suis venu parce que l'Impératrice avait ordonné qu'on vous fit descendre en secret, sans que les gens comme Mounétaka (1) pussent vous voir. C'est une chose toute simple. »

Il nous aida à sortir de la voiture, et il me conduisit près de l'Impératrice. J'étais pénétrée de reconnaissance en songeant que ma maîtresse lui avait fait de telles recommandations [à mon sujet].

Quand nous arrivâmes [devant Sa Majesté, j'aperçus] environ huit dames, descendues des premières voitures, qui étaient allées se mettre au bord de la véranda, d'où l'on devrait bien voir la cérémonie. L'Impératrice était assise sur une plate-forme à deux degrés, hauts, peut-être, le premier d'un pied, le second de deux pieds (2).

« Je vous ai amené Séi Shōnagon', dit le Premier sous-secrétaire d'État, et personne ne l'a vue. — Où est-elle ? » demanda alors l'Impératrice, et elle sortit devant l'écran.

Bien qu'elle [n'eût pas changé de vêtements, et qu'elle] portât encore son manteau chinois, elle paraissait merveilleusement belle. Son habit écarlate [de soie foulée] était-il donc une chose seulement passable ? Ce qui me charmait surtout, c'était d'admirer son vêtement de dessous, de damas de Chine, couleur de saule ; ses cinq vêtements de dessus, couleur de vigne, recouverts d'un manteau chinois rouge ; et sa jupe d'apparat faite d'« œil-d'éléphant » (3), recouvrant une gaze de chine ornée d'impresions bleues. Les couleurs de tous ces tissus étaient si jolies qu'on ne pouvait, semblait-il, absolument rien leur comparer.

« Qu'avez-vous pensé en me voyant [, moi et ma suite] ? » me demanda ma maîtresse. Je lui répondis que tout m'avait paru superbe ; mais ce n'étaient là que des mots ordinaires [, insuffisants pour exprimer ce que j'avais ressenti]. Elle reprit ensuite en riant : « Avez-vous trouvé le temps long [avant l'arrivée de mon

(1) Peut-être Foujiwara Mounétaka. Voir S., p. 180.

(2) J'ai rendu par « plate-forme » le mot *naghéshi*. Cf. p. 19, n. 1 ; S., p. 42, n. 6.
Autre texte : « L'Impératrice était assise sur une plate-forme haute de plus d'un pied, d'environ deux pieds. »

(3) *Zōgan'*, nom d'un tissu. Voir S., p. 52.

cortège] ? Si j'ai tant tardé, c'est que le directeur de ma Maison (1) s'était dit que s'il portait, pour m'accompagner, le vêtement de dessous qu'on lui avait vu alors qu'il avait escorté la mère de l'Empereur, les gens ne manqueraient point de le critiquer. Il avait donc ordonné qu'on lui fît, tout exprès, un autre vêtement de dessous, et nous avions attendu que celui-ci fût terminé ! Quelle originalité ! » Le jour était pur, il faisait très clair où nous étions, et en cet instant, j'apercevais, un peu plus distinctement que de coutume, la ligne qui partageait les cheveux de l'Impératrice, légèrement déviée vers l'ornement (2) posé sur son front. C'était ravissant, et je ne saurais dire comme j'en avais le regard attiré.

Deux écrans de trois pieds, formant un angle droit, séparaient l'endroit où j'étais [de la véranda où se trouvaient les sept ou huit dames dont j'ai parlé]. Derrière ces paravents, il y avait une natte dont la bordure suivait le seuil (3), et sur laquelle on voyait assises la dame Tchōunagon', fille du commandant de la garde impériale Tadaghimi, oncle du Seigneur [maire du palais] (4), et la dame Saishō, petite-fille du ministre de gauche de Tomino kōji (5). L'Impératrice, ayant regardé de ce côté, s'écria : « Saishō, puisque vous êtes par là, allez donc jeter un coup d'œil dans la salle où sont les courtisans. » Mais Saishō comprit [que notre maîtresse voulait me faire venir auprès d'elle,] et répliqua : « Nous sommes ici trois personnes (6), cela doit bien se voir. — S'il en est ainsi... » murmura l'Impératrice ; et elle m'ordonna d'approcher. [Voyant cela,] une des dames qui étaient assises plus bas murmura : « On dirait d'un page admis dans les appartements impériaux (7). Peut-on croire que cela doive nous faire rire ? » et une autre répondit : « C'est plutôt le valet d'un cavalier (8) ! »

(1) *Tono no tayōu, Miya no tayōu* (cf. S., p. 68). Il s'agit de Foujiwara Mitchinaga (S., pp. 175, 184, 242).

(2) *Saishi*. Voir S., p. 50.

(3) *Nagheshi*. Cf. p. 270, n. 2.

(4) Tchōunagon' no kimi (S., pp. 176, 253), fille de Foujiwara Tadaghimi (S., p. 173), oncle de Mitchitaka.

(5) Saishō no kimi (S., pp. 174, 254), petite-fille de Foujiwara Akitada (S., pp. 173, 184, 186), le « ministre de gauche du [Palais du] petit chemin de la fortune ».

(6) Tchōunagon', Saishō et Séi. Alors que les deux premières sont assises, la dernière, qui vient d'arriver, est debout, et sans doute Saishō veut-elle insinuer que Séi aurait plus tôt fait qu'elle d'aller voir ce qui se passe dans la salle voisine.

(7) *Dén'jō youroucarourou kotonéri*. Voir S., pp. 65, 66.

(8) *Oumazōé* (ou *oumazōi*), « le [valet qui] marche à côté du cheval ». La dame remarque que Séi est à côté de Saishō, et elle fait allusion au titre du père de celle-ci, qui était chef d'une des divisions du service des écuries (*ouma no tsoukaga*; cf. S., pp. 74, 174, 173, 353).

Autre texte : « ...assises plus bas, dit en riant : « On dirait d'un page admis dans les appartements impériaux » ; mais [une autre répliqua] : « Pensez-vous que cela doive nous faire rire ? » et [une troisième ajouta] : « C'est plutôt le valet d'un cavalier. »

Quel honneur c'était pour moi, cependant, de regarder [la cérémonie], assise auprès de Sa Majesté ! Dire moi-même une pareille chose, c'est me vanter ; et puis, en ce qui concerne ma maîtresse, les gens qui savent naturellement tout, et trouvent partout à critiquer, [blâmeront peut-être] vilainement son auguste Personne d'avoir, sans réflexion, daigné accorder son amitié à une femme de ma sorte. Sa bonté [pour moi était excessive] ; mais comment [pourrais-je taire] une chose qui mérite toute ma reconnaissance (1) ? En vérité, l'amitié que me témoignait l'Impératrice était sans doute plus grande que [celle qu'on aurait pu s'attendre à lui voir accorder à quelqu'un de] ma condition.

Nous pouvions admirer, d'où nous étions, la tribune de l'Impératrice douairière et celles des divers personnages.

Le Seigneur maire du palais arriva et alla d'abord à la tribune de l'Impératrice douairière ; il y resta un moment, puis il vint de notre côté. Les deux premiers sous-secrétaires d'État et le Capitaine de la garde du corps, dignitaire du troisième rang (2), se trouvaient là ; le Capitaine avait conservé son costume du poste de la garde du corps, et portait sur son dos l'arc et le carquois. C'était tout à fait la tenue qui convenait, et l'on avait du plaisir à le regarder. Une foule de courtisans, de gens des quatrième et cinquième rangs, venus à sa suite, et composant son escorte, étaient assis côte à côte.

Le Maire du palais, après être entré dans la galerie de l'Impératrice, nous regarda. Toutes les dames d'honneur, et jusqu'à la Princesse de la Toilette, portaient des jupes d'apparat et des manteaux chinois. Quant à la noble épouse du Seigneur maire du palais elle avait mis, sur sa jupe d'apparat, un vêtement de dessus.

« Ah ! dit le Maire du palais, quel joli spectacle ! On croirait voir un tableau. Mais n'allez pas dire plus tard qu'aujourd'hui [vous avez été incommodées par vos habits] ! Que la troisième et la quatrième princesse (3) débarrassent l'Impératrice de sa jupe d'apparat. La maîtresse, ici, c'est elle. Le poste de la garde du corps est installé devant la galerie ; est-ce donc là une chose ordinaire, et cela m'indique-t-il pas suffisamment la position éminente de Sa Majesté ? » Et le Maire du palais versa des larmes [de joie]. Tous ceux qui voyaient ce spectacle, en pensant qu'il avait vraiment [raison de se réjouir], sentaient leurs yeux se mouiller.

(1) Autre texte : « ... une chose vraie. »

(2) Foujiwara Mitchiyori (S., pp. 177, 246) et ses frères : Korétchika (S., pp. 178, 245) et Takaié (S., pp. 178, 246).

(3) Voir p. 266, n. 2.

Cependant, le Maire du palais remarqua que je portais un manteau chinois fait de cinq étoffes superposées, couleur de cerisier rouge (1), et il s'exclama : « [Ces jours derniers,] nous nous sommes trouvés, soudain, très embarrassés parce qu'il manquait un costume de bonze. Il aurait fallu vous emprunter le vôtre. Si le cas se reproduisait, supposé encore que vous ayez retaillé un habit religieux [pour vous faire un manteau, nous viendrions vous le demander] (2). » Tout le monde se mit à rire et le Seigneur premier sous secrétaire d'État (3), qui se trouvait un peu en arrière, dit après avoir entendu : « Sans doute est-il question du manteau de l'évêque Séi [Shōnagon] ? » Ce n'était qu'un mot ; mais il ne manquait pas de charme.

Le Seigneur évêque (4) avait une robe de légère étoffe rouge, une étole violette, une veste d'un violet très clair et un pantalon à lacets. On l'aurait pris pour un de ces saints qui sont près de parvenir à la suprême illumination (5) ; et il était bien amusant de le voir se mêler aux dames. Les gens riaient en disant : « Quelle inconvenance ! Aller ainsi parmi les dames au lieu de rester avec les prélats (6), et de garder une attitude majestueuse (7) ! »

Matsoughimi (8) était auprès (9) de son père, le Seigneur premier sous-secrétaire d'État, et quelqu'un nous l'amena. Il portait un manteau de cour de tissu couleur de vigne, une veste de damas foulé violet-foncé, un vêtement de dessus fait d'un tissu couleur de prunier rouge. Comme d'ordinaire, il y avait là une foule de gens du quatrième et du cinquième rang. On fit entrer l'enfant parmi les dames qui étaient dans la galerie de l'Impératrice. Mais, je ne sais à la suite de quel accident, Matsoughimi com-

(1) *Akairozakoura*.

Autre texte : « ...superposées, rouge et orné de fleurs de cerisier ; et il me dit ... »

(2) Autre texte : « ...le vôtre. Si ce manteau n'est pas un habit religieux, on peut supposer encore que, pour le faire, vous en avez retaillé un. » Tout le monde... »

(3) Foujiwara Korétchika. Cf. S., pp. 178, 245.

(4) Ryōen', frère de l'impératrice. Voir S., pp. 178, 250.

(5) *Boçatchi*, Cf. S., p. 93, n. 6 ; p. 94.

Autre texte : « ...un pantalon à lacets. Avec sa tête rasée, bleuâtre, [Ryōen'] était superbe. On l'aurait pris pour le Saint (*Boçatchi*) Jizō, et il était bien amusant... »
Pour Jizō, dieu bouddhique, voir S., p. 96.

(6) *Sōgō*. Cf. S., p. 100.

(7) Voir S., p. 250.

(8) Cf. p. 262, n. 3.

(9) Le mot traduit par « auprès » est *omae*, qui signifie en réalité : « devant ». Dans le texte original, la phrase est la suivante : « *Tchitchi no Dainagon' dono Omae yori Matsoughimi ité tatématsourou* » (Mizogoutchi, p. 792). Le sens de cette phrase paraît être : « Le Seigneur premier sous-secrétaire d'État partit de devant l'Impératrice, emmenant son fils Matsoughimi » ; mais ceci ne s'accorde pas avec ce qui va suivre (on peut trouver étrange, aussi, que Séi emploie, en parlant de Korétchika, le verbe *tatématsourou*, auxiliaire ajoutant une nuance d'humilité). J'ai adopté le texte donné par M. Kanéko (p. 981) : « *Tchitchi no Dainagon' dono no omae yori Matsoughimi ité tatématsourou*. »

mença de pleurer et de crier. C'était tout à fait ravissant.

La cérémonie s'ouvrit. On mit, dans des fleurs [artificielles] de lotus rouge, les cahiers de la Collection des Saintes Écritures, un dans chaque fleur ; et les prêtres et les laïques, les hauts dignitaires, les courtisans et les gens de condition inférieure (1), ceux du sixième rang et je ne sais qui encore, passèrent tous, portant ces fleurs. J'étais, en les voyant, pénétrée de respect.

Ensuite, se déroula, autour du Bouddha, la grande procession circulaire des bonzes (2) ; puis le prêtre directeur des chants arriva, et ce fut la prière pour les morts (3), suivie, après un moment, de danses.

A la fin de la journée, j'avais les yeux fatigués et douloureux d'avoir regardé [tant de choses]. Un [ancien] chambellan, dignitaire du cinquième rang (4), apporta une lettre de l'Empereur. On mit un tabouret devant la tribune de l'Impératrice ; et, en vérité, il était superbe aussi de voir le messenger assis [sur ce tabouret, attendant que notre maîtresse daignât lui donner une réponse].

Vers le soir, Norimaça (5), le fonctionnaire du troisième grade du Protocole, arriva. « L'Empereur, dit-il, ordonne que son Épouse revienne tout de suite, cette nuit, au Palais Impérial, et m'a chargé d'escorter l'Impératrice. » Norimaça ne repartit pas [, il attendit Sa Majesté]. Celle-ci déclara pourtant qu'elle irait au Palais Impérial seulement] après être revenue d'abord [au Palais de la Deuxième avenue] ; mais il vint encore un censeur du service des chambellans (6), porteur d'un message envoyé par le Souverain au Seigneur maire du palais. Ce dernier [, après avoir lu,] dit : « Il n'y a qu'à obéir aux ordres de l'Empereur », et notre maîtresse se prépara à rentrer au Palais Impérial.

Des serviteurs apportèrent à Sa Majesté, de la galerie de l'Impératrice douairière, des billets comme celui où il était question de la chaudière à sel de Tchika (7), et de jolis présents ; et ensuite des messagers allèrent d'une tribune à l'autre. C'était splendide.

(1) *Tchighé*. Voir p. 233, n. 1.

(2) *Daihyōdō*. Cf. S., p. 110.

(3) *Ékō*. Voir S., p. 110.

(4) Cf. S., p. 65.

(5) Minamoto Norimaça. Voir S., p. 172.

(6) *Kourodo no bēn* (cf. S., pp. 65, 64). Il s'agit peut-être de Takashina Sanénobou (S., p. 181).

(7) Voir S., p. 287. « Bien que la chaudière à sel de Tchika soit proche, lit-on dans cette poésie, le goût du sel ne rencontre pas les gens (n'arrive pas aux gens). » Ici, bien que l'impératrice et la mère du souverain soient près l'une de l'autre, elles ne se rencontrent pas.

A la fin de la cérémonie, la mère de l'Empereur se retira ; mais, cette fois, elle fut escortée par la moitié seulement des fonctionnaires de sa Maison (1) et des hauts dignitaires.

[Cette nuit là,] les suivantes des dames, ignorant que l'Impératrice revenait au Palais Impérial, et pensant qu'elle irait au Palais de la Deuxième avenue, allèrent toutes à ce dernier endroit. Elles attendirent et attendirent encore sans voir venir leurs maîtresses. Cependant la nuit s'avavançait. Au Palais Impérial, les dames attendaient elles-mêmes ces femmes qui devaient leur apporter des vêtements de nuit ; mais rien n'apparaissait. Les dames avaient froid dans leurs beaux habits neufs qui n'adhéraient pas au corps, et elles parlaient avec aversion et colère de leurs suivantes : cela ne servait de rien. A l'aube, quand les femmes arrivèrent, les dames s'écrièrent : « Comment pouvez-vous avoir si peu d'esprit ? » Pourtant, elles avouèrent que les suivantes avaient raison, quand celles-ci eurent expliqué ce qui s'était passé, [en parlant vite et toutes ensemble,] comme pour réciter [les Saintes Écritures]. (2) Le lendemain de la cérémonie, il plut, et le Seigneur maire du palais dit [à l'Impératrice] : « Par cette pluie qui a attendu ce jour pour tomber, on peut juger des mérites que j'ai eus dans un monde antérieur. Comment voyez-vous cela ? »

Il pouvait, à juste titre, être fier en son cœur (3).

138. CHOSSES VÉNÉRABLES ET PRÉCIEUSES

Le Bâton de pèlerin des neuf articles (4).

La prière pour les morts que l'on dit après avoir invoqué le Bouddha (5).

139. CHANSONS

« Le portail près duquel se dresse le cryptomère » (6).

Les chants qui accompagnent la danse sacrée (7) sont jolis aussi.

Les chants à la mode d'aujourd'hui (8), longs et compliqués.

Les airs populaires (9), quand ils sont bien chantés.

(1) *In'zoukaça*. Cf. S., p. 68, n. 4.

(2) La traduction du texte donné par M. Kanéko (p. 984) se terminerait avec les mots « ...ce qui s'était passé. »

(3) Autre texte : « ...il pouvait, à juste titre, avoir le cœur à l'aise. »

(4) Titre d'un texte bouddhique. Voir S., pp. 106, 279.

(5) *Ném'boutsou no ékō*. Cf. S., pp. 109, 110, 279.

(6) Voir p. 238, n. 13 ; S., p. 307.

(7) *Kagoura-outa*. Cf. S., pp. 122, 295. (8) *Imayō-outa*. *Ibid.*

(9) S'éi parle, ici, de chansons telles que les *saïbara*. Cf. S., p. 122.

140. PANTALONS A LACETS (1)

Les pantalons violet-pourpre, vert tendre.

En été, j'aime les pantalons violets.

Au plus fort des chaleurs, les pantalons auxquels on a donné la couleur des insectes de l'été (2) ont un aspect frais.

141. HABITS DE CHASSE (3)

Les habits de la teinte du clou de girofle, clairs.

Ceux dont l'envers est blanc comme l'endroit (4).

Ceux qui sont rouge-sombre, ou qui ont la couleur des aiguilles du pin.

Les pantalons qui sont de la nuance des feuilles vertes, ou du cerisier, ou du saule, ou encore de la glycine verte (5).

Pour les hommes, les vêtements de n'importe quelle couleur sont jolis.

142. HABITS SANS DOUBLURE (6)

Les blancs.

Quand on est en tenue de cérémonie, il est élégant de porter, quelques instants, un vêtement sans doublure et un gilet (7) écarlates. Cependant, si la couleur du vêtement non doublé que l'on porte est jaunie, c'est tout à fait déplaisant. Certains mettent aussi des habits de couleur brillante ; mais, pour un homme comme pour une femme, c'est encore lorsqu'on a un vêtement non doublé, blanc, que tout le costume semble le plus joli.

143. CHOSES MAUVAISES

Il est très mauvais d'employer des expressions vicieuses. Un seul mot (8) suffit pour montrer à celui qui l'entend s'il parle avec

(1) *Sashinouki*. Cf. S., p. 49. Pour les couleurs, voir S., p. 52.

(2) *Natsoumoushi*. Ce mot peut désigner divers insectes : les cigales, les lucioles, etc. Il doit être appliqué, ici, aux premières.

(3) *Karighinou*. Cf. S., p. 49.

(4) *Shiroki joukouça*.

Autre texte : « ...clairs ; les blancs ; ceux dont l'envers est rouge comme l'endroit ; ceux qui ont la couleur des aiguilles de pin... »

(5) Autre texte : « ...ou du saule ; ou les verts ; ou ceux qui sont couleur de glycine. »

(6) *Hitoé*. Voir S., p. 48.

(7) *Akomé*. Cf. S., p. 48.

Autre texte : « ...de porter, quelques instants, un gilet non doublé, écarlate. Cependant... »

(8) *Moji*.

une personne médiocre, ou distinguée, ou vulgaire. Comment est-ce possible ? Cela étant, on a beau se dire que l'on a intérêt à s'exprimer correctement, on ne peut pas exceller en tout (1). Comment savoir toujours ce qui est bien et ce qui est mal ?

Quoiqu'il en soit, je ne veux pas m'occuper de l'opinion des autres. [Ici, me] semble-t-il, je dis seulement les choses telles qu'elles me viennent à l'esprit. [On entend des gens qui,] dans [des phrases comme] « J'ai dit ce qui m'ennuyait, et j'ai l'intention de faire faire cela » (2), omettent la syllabe « de », et disent seulement : « J'ai l'intention dire, j'ai l'intention partir pour la campagne » (3). C'est précisément une grosse faute. Il est superflu d'ajouter qu'on ne doit pas, à plus forte raison, employer ces tournures en écrivant.

Inutile de dire combien c'est désagréable lorsqu'un roman est écrit d'une manière défectueuse. [C'est tellement pénible qu']on a pitié de la personne qui l'a copié."

La façon de faire des gens qui ajoutent en note : « Ceci est à corriger », ou : « [Ce passage est donné] tel qu'il est dans l'exemplaire original », est extrêmement déplaisante.

[J'ai entendu] aussi certaines gens qui expliquaient : « C'est en notant les points critiquables (4) [que je me suis trompé]. » Tous [ceux qui les ont écoutés] ont probablement dit [, après cela] : « On les verra sans doute [, un de ces jours,] demander (5) [à tout le monde où sont ces passages erronés] ! »

Il peut arriver qu'un homme, à dessein, ne châtie pas son langage, et se serve, à l'occasion, d'une expression tout à fait commune. [On ne trouve pas] cela mal ; mais on méprise les gens qui emploient les tournures défectueuses du parler de leur province.

(1) Autre texte : « Cela étant, j'ai beau me dire que j'ai intérêt à m'exprimer correctement, je ne parviens pas à acquérir une supériorité particulière. Comment saurais-je toujours ce qui est bien et ce qui est mal. Cependant, je ne veux pas m'occuper [ici,] de l'opinion des autres ; [et si je parle comme je fais,] c'est, simplement, que je pense ainsi. [On entend des gens qui,] parlant d'une chose ou d'une autre, dans [des phrases comme] « J'ai l'intention de faire cela », « j'ai l'intention de [le] dire », omettent la syllabe « de », et disent seulement : « J'ai l'intention dire » ou « J'ai l'intention partir pour la campagne. »

(2) Ou « Je vais faire cela ».

(3) La syllabe « de », dans la traduction, correspond à la particule *to* de l'original. Voir S., p. 262. Le passage traduit ci-dessus semble incomplet. Cf. S., p. 214.

(4) *Hidé tsoukourou ma ni* (Mizogoutchi, p. 803). On a supposé, d'autre part, que *hidé* était synonyme de *hidén'* (formule secrète).

(5) *Motomou to lou koto wo min'*. Le passage est à peu près incompréhensible, et la traduction donnée est tout à fait douteuse.

Autre texte : « Il y a aussi des gens qui disent *hitélou kourouma ni* [pour *hitélou kourouma ni*, « dans une seule voiture »], et il semble que tout le monde dise *mitomou* au lieu de *motomou* (demander) ». Voir Kanéko, p. 1002.

144. VÊTEMENTS DE DESSOUS (1)

En hiver c'est la couleur « azalée » [que je préfère].
[J'aime aussi] les habits de soie brillante et les vêtements dont
l'endroit est blanc et l'envers rouge-sombre (2).
En été, [j'aime] le violet et le blanc.

145. MONTURES D'ÉVENTAILS (3)

[Avec un papier] vert-jaune [j'aime une monture] rouge.
[Avec un papier] violet-pourpre, [une monture] verte.

146. ÉVENTAILS EN BOIS DE THUYA (3)

[J'aime les éventails sur lesquels on ne voit] aucun dessin, [et
ceux qui sont ornés d'une] peinture chinoise.

147. DIVINITÉS (5)

Les dieux de Matsou-no-o (6).

Celui de Yawata (7). On est rempli de vénération quand on pense
qu'il aurait été le souverain de ce pays (8). Quel superbe spectacle,
lorsque l'Empereur sort de son Palais, monté dans le palanquin
orné de fleurs-d'oignon (9) [pour aller en pèlerinage au temple
de ce dieu] !

Les Dieux d'Ôharano (10) et, il va sans dire, ceux de Kamo (11)
[sont augustes].

Les dieux d'Inari (12) ; ceux de Kaçouga (13) m'inspirent un pro-
fond respect.

Le nom seul du Palais Sahodono (14) me charme.

(1) *Shitagaçané*. Cf. S., p. 49.

(2) *Souôgaçané*. Voir p. 250, n. 3.

(3) Il s'agit des éventails non pliants appelés *kômorï-oghi* (éventails chauve-souris).
Cf. p. 35, n. 4 ; S., p. 52, n. 1.

(4) *Hi-oghi*.

(5) *Kami*, divinités shinnoïstes.

(6) Voir S., p. 80.

(7) Cf. S., p. 79.

(8) Voir S., pp. 78, 79.

(9) *Naghi* (ou *néghi*)-*no-hana* (cf. p. 268, n. 12 ; S., p. 46), ornements en forme
d'oignon.

(10) Voir S., p. 80.

(11) Cf. S., p. 79.

(12) Voir S., p. 79.

(13) Cf. S., p. 80.

(14) Cf. S., p. 81. *Saho* peut se décomposer en *Sa* (aide) et *ho* (protection) ; *dono*
signifie « palais ». D'autre part, les noms de la rivière de Saho (*Sao*), de la montagne
de Saho..., sont fréquemment cités dans les poésies anciennes. Voir S., p. 81, n. 2 ;
et l'article *Sao-hiko*, *Sao-himé* dans le *Dictionnaire* de M. Papinot.

Au temple de Hirano (1), un jour, je remarquai un bâtiment vide et je demandai à quoi il servait. On me répondit que c'était là qu'on abritait la châsse (2) du dieu, et je fus remplie d'admiration. La haie sainte (3) était couverte d'un épais manteau de lierre (4) que l'automne avait teint de toutes sortes de nuances rougeâtres ; je me rappelai la poésie de Tsourayouki (5) : « En automne, malgré qu'elle en ait » (6), et je restai un long moment à contempler ce lierre.

Le dieu de Mikoumari (7) me ravit.

148. CAPS

Les caps de Karaçaki (8), d'Ika (9), de Miho (10).

149. MAISONS

Une maisonnette ronde (11).

Une maisonnette [comme celles que construisent les gens du pays] d'Azouma (12).

J'aime beaucoup à entendre annoncer l'heure au Palais Impérial (13). Alors qu'il fait très froid, vers le milieu de la nuit, [on est réveillé par] un bruit de souliers ; les pas traînants se rapprochent : « kobo-kobo », et le veilleur, après avoir fait résonner la corde de son arc, annonce d'une voix distinguée : « Je suis un tel, d'une telle

(1) Cf. S., p. 80.

(2) *Mikoshi*. Voir S., p. 161, n. 6.

(3) *Igaki*, pour *imigaki*, formé d'*imi*, « pureté sainte » (cf. S., p. 82), et de *kaki*, haie ». On appelle *igaki* la haie qui entoure les temples shinnoïstes.

(4) *Tsouta*, le lierre du Japon, cissus Thunbergii.

(5) Voir p. 238, n. 17.

(6) Cf. S., p. 294.

(7) *Mikoumari* signifie « partage des eaux » ; ce nom s'explique, étant donné la situation du temple, dans la montagne de Yoshino, en Yamato.

Autre texte « *Mikomori* » (voir p. 238, n. 12).

(8) « Le cap chinois » ou « coréen », « le cap de l'amertume » ; en Ōmi (d. Shiga), sur le lac Biwa. Cf. S., p. 335.

(9) Ika-ga-saki ; en Ōmi, d. Shiga ; ou en Kawatchi, d. Kita-Kawatchi ; ou en Hitatchi, d. Ibaraki.

(10) Miho-ga-saki : « le cap des trois épis », « le cap des trois protections » ; en Sourouga ; ou en Izoumo, d. Yatsouka. Cf. Revon, *Anthologie*, p. 305.

(11) *Maro-ya*. Séi veut parler, ici, d'une cabane dont les parois et le toit sont faits de chaume ou de roseau (*kaya* ; voir p. 73, n. 4).

(12) *Azouma-ya*. (Pour Azouma, voir S., p. 37.) A l'époque de Héian', on appelait ainsi une maisonnette carrée, couverte de lambeaux d'écorce de thuya qui retombaient aux quatre coins.

(13) Cf. S., p. 145.

maison. Voici l'heure : « le Bœuf, trois » ou « le Rat, quatre » (1) ; puis on l'entend fixer le [tableau (2) de l'heure au] poteau. C'est ravissant.

Les hommes qui ont gardé les habitudes de leur province disent : « Le Rat, neuf ; le Bœuf, huit » (3). Mais quelle que soit l'heure, c'est toujours à « quatre » que l'on accroche le tableau.

Que ce soit à midi, quand le soleil brille splendidement, ou bien très tard dans la nuit, alors que l'on suppose qu'il doit être l'heure du Rat (4), c'est très amusant lorsque le Souverain fait appeler (5) auprès de lui les courtisans.

Vers le milieu de la nuit, je suis charmée d'entendre la mélodie de la flûte de l'Empereur.

Narinobou (6), le capitaine de la garde du corps, est le fils du Prince Impérial (7), ancien ministre de la guerre, qui s'est fait bonze. Il est d'agréable tournure et, de plus, son esprit est charmant. Je m'imagine quelle peine dut ressentir la fille de Kanéçouké (8), le gouverneur d'Iyo, lorsque Narinobou la laissa, et qu'elle dut suivre son père qui partait pour sa province.

Sans doute, ayant appris qu'elle devait s'en aller, à l'aurore, il est venu la voir, le dernier soir, et il est reparti à l'aube, alors que la lune pâlisait au ciel. Comme il devait être gracieux en manteau de cour !

Autrefois, ce seigneur venait continuellement près de moi, et il disait les pires choses des gens dont nous parlions. Il y avait alors une dame de l'Impératrice qui était toujours très scrupuleuse lorsqu'elle devait jeûner ou faire une retraite, et que l'on appelait par son nom de famille (9). Elle avait été adoptée par des gens dont le nom était Taïra ou quelque chose d'analogue, et on

(1) C'est-à-dire « troisième quart de l'heure du Bœuf (trois heures), quatrième quart de l'heure du Rat (une heure et demie). Voir S., p. 19 et p. 145, n. 6.

(2) *Toji no kouï*. Cf. S., p. 145.

(3) Ils pensent au nombre des coups de gong par lesquels on annonce telle ou telle heure. Cf. S., p. 20.

(4) Minuit.

(5) Autre texte : « il est très amusant, quand on suppose que l'Empereur s'est retiré dans ses appartements de nuit, de l'entendre qui fait appeler auprès de lui les courtisans. »

(6) Minamoto Narinobou. Voir p. 235, n. 2.

(7) Le prince impérial Mouchira, fils de l'empereur Mourakami. Cf. S., p. 170.

(8) Minamoto Kanéçouké. Voir S., p. 168.

(9) C'est-à-dire que son nom de famille, ou plutôt, comme Sei va le dire, celui de ses parents adoptifs, entrait dans la composition de son nom de cour (*yobi-na* ; voir S., p. 16). Comparer le nom de la poétesse Akazomé Émon' (S., p. 124), fille de Taïra Kanémori, adoptée par Akazomé Tokimotchi, qui appartenait à la garde du Palais (*émon'-jou* ; cf. S., p. 73).

la nommait ainsi. Mais les jeunes dames avaient l'habitude de l'appeler par son nom de famille originel, ce qui les faisait rire. Cette femme n'avait aucun charme particulier ; son [surnòm] était Hyōbou (1). Bien qu'il fût difficile de lui trouver un attrait quelconque, elle était pourtant toujours disposée à se glisser parmi les gens, et à se mêler à eux. Un jour qu'elle avait agi de la sorte en présence de l'Impératrice, Sa Majesté déclara qu'une telle conduite était inconvenante ; mais, par malice, personne n'en avertit la dame.

J'habitais à cette époque (2), avec Shikibou no Omoto (3), dans une chambre que l'on avait installée au Palais de la Première avenue. Jamais nous ne faisons venir personne qui nous déplût, et nous restions là, nuit et jour, dans un joli petit cabinet situé sous un appentis, tout juste en face de la grande porte de l'est. L'Impératrice (4) elle-même avait l'habitude de s'y rendre, pour voir [les alentours].

Un soir, Sa Majesté avait dit que toutes les dames devraient dormir dans ses appartements, et nous nous étions couchées toutes deux, Shikibou no Omoto et moi, dans la chambre abritée sous l'appentis du sud, quand on frappa très fort à notre porte.

Nous fûmes d'accord pour trouver cette visite ennuyante, et nous fîmes semblant de dormir ; mais, à ce moment, on m'appela à grands cris, et l'Impératrice ordonna : « Holà ! Faites-la donc lever ; elle feint sans doute de dormir ! » La dame Hyōbou [, dont je parlais tout à l'heure,] vint alors et essaya de m'éveiller ; mais comme je paraissais toujours endormie, elle sortit en déclarant : « Elle ne s'est aucunement réveillée » ; sans plus de façon, elle s'assit [à la porte,] et se mit à causer [avec le visiteur].

Je pensai d'abord que leur conversation durerait peu de temps ; mais la nuit était très avancée qu'ils bavardaient encore. Il me semblait que l'interlocuteur de Hyōbou devait être le Vice-capitaine (5) ; de quoi, pourtant, pouvaient-ils parler aussi longuement ? Je ne faisais cependant que rire en secret ; et comment l'auraient-ils su ? Ils passèrent la nuit à causer, jusqu'à l'aurore ; puis l'homme s'en retourna.

« Ce seigneur, pensai-je en riant, s'est montré là bien désagréable ! S'il revient un autre jour, je ne lui adresserai pas la

(1) Voir S., pp. 182, 253.

(2) Peut-être au huitième mois de l'an mille. Cf. S., p. 198.

(3) Voir S., pp. 182, 253.

(4) *Oué. Comp. S.*, p. 250, n. 8.

(5) *Gon'tchōjō* : Minamoto Narinobou.

parole ; mais que se sont-ils dit pendant toute une nuit ? » A ce moment, la dame ouvrit la porte à coulisse, et elle entra dans notre chambre.

Le lendemain matin, alors que nous parlions dans la chambre, située sous l'appentis, où nous avions coutume d'être, Hyōbou nous entendit, et elle [s'approcha pour me] dire : « L'homme qui vient voir une dame un jour qu'il pleut très fort est digne de compassion. Même si, pendant des jours, il l'a laissée dans l'inquiétude, et s'il lui a causé de la peine, en le voyant arriver avec ses vêtements mouillés, elle devrait oublier le tourment qu'elle a souffert. » Je me demandais pourquoi cette femme me prêchait, [et je songeais : « Supposé que] j'aie vu un homme la nuit dernière, l'avant-dernière, la précédente et toutes les nuits, sans exception, depuis quelque temps : s'il vient encore cette nuit, sans se laisser arrêter par une pluie battante, je me dirai que, sans doute, il n'a pas voulu rester séparé de moi, même une seule nuit, et [sa constance] devra me toucher. Au contraire, si un homme que je n'ai pas vu depuis des jours, et qui m'a laissée vivre dans l'incertitude à son sujet, vient justement me voir dans une pareille occasion, je penserai qu'il n'aurait pu agir de la sorte s'il avait pour moi un sentiment sincère. Il faut croire que les gens diffèrent d'opinion là-dessus. »

[Narinobou] aime à fréquenter une femme (1) qui connaît les choses pour les avoir vues et y avoir réfléchi, et qui lui semble bienveillante ; mais comme il va voir aussi beaucoup d'autres amies, et qu'il a, de plus, sa propre épouse, il ne peut venir très souvent. S'il était venu par un temps aussi affreux, c'est peut-être parce qu'il avait espéré que la chose me serait rapportée et qu'il serait loué. Et pourtant, s'il n'avait absolument aucune affection pour moi, il songerait sans doute : « Quel besoin ai-je donc de faire de pareilles combinaisons pour qu'elle me voie ? »

Quoiqu'il en soit, quand il pleut, l'ennui m'accable, je ne me souviens plus du ciel pur que j'admirais la veille encore ; tout me déplaît, et, même si je me trouve dans l'endroit le plus joli de la superbe galerie du Palais, je n'en ressens aucun plaisir. A plus forte raison, quand je suis dans une maison qui est bien loin d'être aussi belle, je voudrais voir la pluie s'arrêter bientôt. Rien ne m'amuse, rien ne me charme (2).

(1) Séi elle-même.

(2) La dernière phrase traduite (Rien ne m'amuse...) manque dans le texte donné par M. Kanéko, p. 1013.

[Au contraire,] je suis ravie quand me rend visite, au clair de lune, un ami qui, admirant ce beau ciel, s'est souvenu de moi après dix jours, vingt jours, un mois, ou peut-être une et, à plus forte raison, sept ou huit années. Alors même que je suis dans un endroit où il est très difficile de recevoir des visites, et où l'on craint toujours les regards, je ne manque pas, sans que nous nous asseyions seulement, de dire quelques mots à cet ami, et de le faire revenir. Et si je puis le garder auprès de moi, il faut que je le retienne.

Quand je regarde le clair de lune, je pense à ceux qui sont au loin (1), et il n'est pas d'autre moment où je me rappelle aussi bien les choses du passé : les choses tristes, les joyeuses, celles que j'avais trouvées amusantes. C'est comme si je venais de les voir. Le « Conte de Komano » (2) ne me charme point ; il est écrit dans un style antique, et on n'y trouve guère de passages intéressants. Cependant, quand je me rappelle l'ancien temps, sous la lune, j'aime à prendre mon éventail chauve-souris vermoulu, et à rester [sur la véranda], en récitant le poème du « Cheval qui a vu autrefois » (3).

C'est peut-être parce que je suis d'avance persuadée que la pluie est ennuyeuse ; toujours est-il que s'il pleut, même un instant, je trouve cela détestable.

Que la pluie vienne seulement à tomber : les cérémonies où se presse le monde élégant, les fêtes qui auraient dû amuser, et les solennités qui auraient été superbes, n'ont plus aucun charme.

Il n'est pas besoin de dire combien on le regrette ; et pourquoi donc devrait-on admirer ces gens qui arrivent chez vous, tout trempés de pluie, et qui se répandent en lamentations ? A la vérité, le « lieutenant de la cave », que détestait le lieutenant de Katano (4), me plaît [, bien qu'il soit accouru près de sa dame alors qu'il pleuvait]. Mais c'est parce qu'il était venu aussi la nuit d'avant et, déjà, la nuit précédente. Ses chaussures, qu'il avait nettoyées, auront dû, à son grand déplaisir, se salir de nouveau. S'il n'était pas [venu] ainsi, [chaque nuit,] qu'[aurait-il fait d'admirable en arrivant sous la pluie] ?

Quand un ami vient me voir une nuit où le vent souffle en tempête, je pense que je puis croire à son affection, et je ne manque point d'être charmée.

Je suis ravie qu'on me fasse visite lorsqu'il neige. Il va sans dire

(1) Voir p. 35, n. 5 ; S., p. 349. (2) Cf. S., p. 338.

(3) Autre texte : « ...du cheval qui est venu autrefois ». Voir S., p. 294.

(4) Personnages du « Conte de la cave », un roman en vogue à l'époque de Séi (cf. S., pp. 338, 339).

que c'est agréable, quand j'attends, cachée, en me disant : « M'aura-t-il oubliée (1) ? » Mais, même si je suis dans un endroit où il n'est pas du tout besoin de se cacher, je suis toujours charmée à l'extrême de recevoir un ami dont la froide neige a trempé le vêtement : que le visiteur porte un habit de chasse, ou un habit de dessus, ou un costume vert-jaune de chambellan, sans qu'il soit utile de parler d'un manteau de cour. Aurait-il la courte robe verte (2) [des gens du sixième rang], celle-ci ne pourrait me déplaire, dès qu'elle serait mouillée par la neige.

Autrefois, les chambellans portaient toujours le vêtement vert-jaune quand ils allaient la nuit chez une dame, et lorsque cet habit était trempé de pluie, ils le tordaient ; on m'a conté, du moins, quelque chose comme cela (3). Mais, maintenant, il semble bien qu'ils ne le mettent point, même pour venir en plein jour, et ils ne portent tous qu'une courte robe verte. Qu'ils étaient beaux, pourtant, [les costumes vert-jaune,] et surtout ceux que portaient les chambellans appartenant à la garde (4) ! Quand ils sauront ce que j'ai dit, pourra-t-il se trouver des gens qui n'aillent point par la pluie [, vêtus de l'habit vert-jaune] (5) ?

Une nuit où la lune était très claire, un messager avait mis, dans la chambre située sous l'appentis, une lettre écrite sur du papier écarlate d'une ravissante nuance rouge.

« [Je veux] seulement, [avait-on écrit, vous demander comment vous trouvez cette nuit, et je n'ai] rien [d'important à vous communiquer]. » Ce qui me charmait, c'était de lire cette lettre à la clarté de la lune. S'il avait plu, aurais-je eu autant de plaisir ?

Un ami qui m'écrivait constamment me dit [un jour] : « Pourquoi donc continuer nos relations ? Inutile à présent de parler davantage. Maintenant, c'est fini ! » Le lendemain, il ne me donna pas signe de vie ; quand vint l'aurore (6), contre l'habitude, je ne vis point de lettre, et je sentis qu'il me manquait quelque chose. « Voilà, m'écriai-je, de la ponctualité ! » et la journée passa. Le

(1) Allusion à une poésie japonaise. Voir S., p. 294.

(2) *Rōpō*. Cf. S., p. 49.

(3) Si l'on traduit le texte donné par M. Kanéko (p. 1015), on n'a pas la dernière phrase (on m'a conté, du moins...).

(4) S'ei parle des lieutenants de la garde du Palais (*émon'-fou*) et de la garde impériale (*hyōé'-fou*) qui étaient en même temps, chambellans du sixième rang. Cf. p. 107, n. 2 ; S., p. 73 ; p. 74 ; p. 65, n. 3.

(5) Autre interprétation : « ...des gens qui cesseront d'aller [voir leur amie lorsqu'il pleuvra] ? »

(6) Cf. S., p. 308, n. 2.

jour suivant, il pleuvait très fort. A midi je n'avais encore rien reçu ; et je déclarai : « Il m'a complètement chassée de sa pensée. » Mais le soir, au crépuscule, alors que j'étais assise au bord de la véranda, un enfant, abrité sous un parapluie, m'apporta une lettre que j'ouvris et lus avec encore plus de hâte qu'à l'ordinaire. Elle contenait ces mots : « La pluie qui fait monter l'eau » (1), et c'était plus joli que si l'on avait composé et envoyé quantité de poésies.

[Un jour,] rien n'avait fait prévoir, dans la matinée, qu'il dût neiger. Cependant, le ciel clair se couvrit tout à coup de nuages sombres (2), et la neige tomba en épais flocons qui obscurcissaient le paysage. Je sentis mon cœur se serrer ; je voulus regarder au dehors. Avant que j'en eusse eu le temps, la neige s'était accumulée en un blanc manteau. Elle tombait encore en abondance. Soudain, je vis paraître un homme appartenant à la maison de quelque seigneur ; il était élancé, élégant, et s'abritait sous un parapluie. Il entra par la [grande] porte [, dans la cour] de la maison voisine (3), et je le vis, amusée, remettre une missive. C'était une lettre nouée (4), de papier de Mitchinokou, très blanc, ou d'épais papier blanc de fantaisie (5) ; et comme l'encre qui avait servi à tracer le sceau (6) s'était trouvée fortuitement gelée (7), les traits paraissaient plus grêles à la fin. Quand la dame à laquelle cette lettre était adressée l'eut ouverte, je remarquai qu'à la place du nœud, le papier, serré auparavant en un mince rouleau, était tout plissé. L'encre semblait très foncée en certains endroits, et claire ailleurs ; les lignes d'écriture, pressées, couvraient les deux faces du papier. La dame lisait et relisait longuement, et bien que je ne fusse pas à côté d'elle, j'avais du plaisir à la regarder en me demandant ce que pouvait contenir sa lettre. Je fus encore plus intriguée quand je la vis sourire en déchiffrant quelque passage ; mais, éloignée comme je l'étais, je pouvais seulement penser que tel caractère plus noir que les autres devait être celui-ci ou celui-là.

Une dame au charmant visage, et dont le front est ombragé par de longs cheveux, a reçu une lettre, à la brune. Sans doute était-

(1) Allusion possible à une ancienne poésie. Voir S., p. 289, n. 3.

(2) Autre texte : « [Un jour,] le ciel, dont l'aspect, le matin, ne faisait pas prévoir cela, se couvrit soudain de nuages sombres, et la neige... »

(3) Autre texte : « ...par la porte de la clôture voisine, et... »

(4) *Mouçoubétarou*. Cf. S., p. 45 (*mouçoubiboumi*).

(5) *Mitchi no kouni-gami, shikishi*. Voir S., p. 45.

(6) Cf. S., p. 46.

(7) Voir S., p. 216, n. 6.

elle trop impatiente de la lire pour prendre le temps d'allumer une lampe. [Avec deux baguettes,] elle a tiré du brasier rond un morceau de charbon ardent, et [, à la lueur de cette braise,] elle parcourt sa lettre et semble peu sûre de ce qu'elle lit. Je la regarde avec ravissement.

150. CHOSES MAGNIFIQUES

Le commandant de la garde du corps qui fait écarter les gens avant le passage de l'Empereur.

La lecture du « Livre sacré du paon » (1).

Parmi les prières, celle des « Cinq Grands Vénérables » (2).

Un chambellan, troisième fonctionnaire du Ministère des Cérémonies (3), lorsqu'il marche lentement sur la grand'route, le jour de la fête des chevaux blancs (4).

Lors de la réunion d'abstinence à la Cour (5), les capitaines des divisions de gauche et de droite de la garde du Palais auxquels on a donné des vêtements (6) de tissu imprimé.

La Lecture sacrée au Palais, aux deux saisons (7).

L' « Auguste prière du Roi vénérable et victorieux » (8).

L' « Auguste prière du Prospère et glorieux » (9).

Quand le tonnerre gronde très fort, les [gardes du] poste du tonnerre (10) sont extraordinairement effrayants. Les commandants, capitaines et lieutenants des divisions de gauche et de droite de la garde du corps se tiennent près des fenêtres de treillis du Palais Impérial [, pour protéger Sa Majesté]. C'est splendide. Quand l'orage sera fini, les commandants ordonneront aux soldats d'aller au Palais pur et frais ou de se retirer.

Le paravent [sur lequel sont peints des paysages] de la « Description originale de la terre » (11). Il a un nom auquel j'aime à penser.

(1) *Koujakoukyō no mi-dokkyō*. Cf. S., p. 104, 15^o, et p. 110.

(2) *Go-daïçon' no mi-zouhō*. Voir S., pp. 106, 280.

(3) *Kourodo no Shikibou no zō*. Ce fonctionnaire était encore appelé *dén'jō no zō* (assistant du Palais). Cf. S., p. 65, n. 3 ; p. 62 ; p. 67, n. 2 ; p. 68.

(4) Voir p. 2.

(5) *On'sai-é, go-sai-é, mi-sai-é*. Cf. S., p. 153.

(6) Autre texte : « ...garde du Palais, avec leurs vêtements brillants, de tissu imprimé. ».

(7) *Ki no mi-dokkyō*. Au deuxième et au huitième mois. Voir S., pp. 155 et 161.

(8) *Son'shō no mi-zouhō*. Cf. S., p. 280. Ce fragment fait défaut dans *Mizogoutchi* (p. 829). Il figure, par contre, dans Kanéko, *Kōtchōu*, p. 275.

(9) *Shijōkwo no mi-zouhō*. Voir S., p. 106, 23^o, et p. 280.

(10) Cf. S., p. 144.

(11) Voir S., p. 350.

Le paravent [sur lequel sont représentées des scènes] de l' « Histoire des Kan' » (1). Il est connu par le caractère héroïque [de ses peintures].

Le paravent de la suite des mois (2) est joli aussi.

Après avoir fait un long détour (3) pour éviter de marcher dans une direction néfaste, on revient chez soi, dans la nuit profonde. Comme le froid est très vif, tous [les hommes d'escorte] baissent le menton. On finit par arriver et on approche le brasier rond. C'est superbe quand on y trouve un grand feu, sans la plus petite place noire ; mais la braise cachée sous les fines cendres, que l'on retire, vous fait un plaisir extrême.

On est assis près du feu ; on bavarde, et, s'il s'éteint, on n'y fait même pas attention ; mais qu'une autre personne vienne, mette du charbon dans le brasier et rallume le feu, on trouvera cela très désagréable. Cependant, si elle place soigneusement les charbons tout autour du brasier, et met le feu au centre, c'est bien. Si elle ramène tous les tisons enflammés vers le bord, et fait, des nouveaux charbons, une pile sur laquelle elle place ensuite ces tisons, c'est tout à fait déplaisant.

[Ce jour-là], une neige épaisse couvrait le sol ; contre l'habitude, on avait baissé les fenêtres de treillis, et les dames, rassemblées autour de l'Impératrice, attisaient le feu dans le brasier carré, et bavardaient.

« Shōnagon', me demanda ma maîtresse, comment est donc la neige du pic de Kōrō (4) ? » Je relevai la fenêtre et je roulai le store bien haut. Sa Majesté sourit ; toutes les autres dames connaissaient, comme moi, la poésie à laquelle j'avais pensé ; elles l'avaient même traduite en vers japonais. Pourtant, elles n'avaient pu s'en souvenir [sur-le-champ].

« Vraiment, dirent [les gens, Sēi Shōnagon'] est la personne qu'il faut pour servir une Impératrice comme la nôtre ! »

Les jeunes garçons qui secondent les magiciens (5) savent à merveille ce qu'ils ont à faire. Quand son maître est allé, par

(1) Cf. S., pp. 350, 33, 125.

(2) Un paravent orné de peintures représentant les cérémonies qui avaient lieu, chaque mois, au Palais Impérial.

(3) *Katatagaé*. Voir S., p. 119.

(4) Allusion à un poème chinois. Cf. S., p. 342.

(5) *On'yoshi*. Voir S., p. 116.

exemple, effectuer une purification (1), les gens écoutent l'acolyte lire les prières, et trouvent cela tout naturel. Il s'élance sans bruit, et avant même qu'on lui ait ordonné d'asperger d'eau claire le visage du malade, il sait, pour les avoir accomplis bien des fois, quels pas et quels gestes conviennent. Son maître n'a pas besoin de lui dire le moindre mot. Cela me rend envieuse, et je pense que je voudrais bien avoir à mon service des domestiques aussi intelligents.

J'étais allée [une fois], au troisième mois (2), à la petite maison d'un ami, dans l'intention d'y faire une retraite d'abstinence (3). Les arbres du jardin ne méritaient guère d'attention ; mais parmi eux, j'en remarquai un auquel les gens donnaient le nom de saule. Il n'avait pas l'élégance des arbres que j'étais habituée à entendre appeler ainsi ; ses feuilles étaient larges, et il me parut déplaisant. « On croirait que ce n'est pas un saule ! » dis-je. Mais on me répondit qu'il y avait aussi des saules comme celui-là ; et en regardant cet arbre, je pensai :

« Ah ! la maison
Où les sourcils [que forment les feuilles] des saules,
En s'étalant
Avec présomption,
Déshonorent le visage du printemps (4) ! »

Cette fois-là, étant donné l'aspect de l'endroit où je m'étais retirée, je m'ennuyai de plus en plus, et vers le milieu du deuxième jour, j'étais d'une humeur telle que j'aurais voulu revenir aussitôt au Palais.

A ce moment, je reçus, de la part de ma maîtresse, un billet que je lus, ravie. Sur du papier vert-tendre, la dame Saishō (5) avait copié, d'une très gracieuse écriture, cette poésie de l'Impératrice :

« Comment ai-je pu
[, Sans vous,] passer
Le temps écoulé ?
Ah ! [ces deux jours] d'hier et d'aujourd'hui,
Que j'ai vécu dans l'inquiétude (6). »

(1) *Haraé*. Cf. S., p. 116.

(2) En 992. Voir S., p. 190.

(3) *Mono-imi*. Cf. S., p. 117.

(4) Voir S., p. 223.

(5) Voir S., pp. 174, 254.

(6) Cf. S., p. 228.

Saishō, d'elle-même, avait ajouté : « Il me semble, aujourd'hui déjà, que vous êtes partie depuis mille années (1). Reyenez bien vite, au plus tard demain à l'aurore ! » Ces seuls mots de la dame paraissaient bien faits pour me charmer, et, à plus forte raison, étais-je loin d'être indifférente à la forme [aimable] du poème qu'avait composé notre maîtresse. Cependant, je ne songeai pas que ma réponse était destinée à Sa Majesté, et j'écrivis :

{ « Ah ! ces vers composés en pensant à l'ennui que je
pouvais ressentir
« Ah ! en quelle triste contemplation je restais perdue
En un pareil endroit,
Alors que ce jour de printemps
Vous semblait si long à passer,
A vous qui étiez au-dessus des nuages (2) ! »

et , pour Saishō, j'ajoutai : « Peut-être, avant que finisse cette nuit, vais-je faire comme le lieutenant (3) ! »

Je revins au Palais le lendemain, à l'aurore, et l'Impératrice déclara : « Votre réponse d'hier, dans laquelle vous disiez que les jours semblaient longs, m'a paru fort déplaisante (4). Toutes les dames l'ont beaucoup critiquée. » J'étais désolée ; mais j'avais assurément mérité ces blâmes.

Alors que je faisais une retraite au temple de Kiyomizou (5), j'écoutais un jour la musique bruyante des cigales, quand un messenger spécial de l'Impératrice m'apporta une lettre que Sa Majesté avait écrite sur du papier de Chine, teinté de rouge :

« [Si vous avez compté] toutes les fois qu'a résonné,
Au crépuscule, la cloche
[Du temple], près de la montagne,
Vous devez savoir depuis combien [de jours].
Mon cœur soupire (6).

Et pourtant ! Quel séjour d'une durée sans pareille vous faites là-bas ! »

(1) Allusion à une poésie japonaise ; voir S., p. 287. (2) Cf. S., p. 224.

(3) C'est-à-dire : « Je vais peut-être, sans pouvoir attendre davantage, mourir de chagrin ? »

Le lieutenant dont parle Séi est sans doute le lieutenant de Foukakouça (voir S., p. 336).

(4) Dans sa réponse, Séi paraissait se soucier beaucoup plus de l'ennui qu'elle ressentait elle-même, que de la peine de sa maîtresse.

(5) Temple bouddhique. Cf. S., p. 97.

(6) Voir S., p. 228.

Comme, cette fois-là, [en partant] pour ce voyage (1), j'avais oublié d'emporter du papier convenable, j'écrivis ma réponse sur un pétale de lotus (2) pourpre, et je l'envoyai à ma maîtresse.

Le vingt-quatre du douzième mois, l'Impératrice fit faire l'« Énumération des noms des Bouddhas » (3). Il devait être plus de minuit quand les assistants se retirèrent après avoir écouté le bonze (4) qui dirigeait la récitation des Saintes Écritures pendant la première veille (5). Ils s'en allèrent, dans la nuit, vers leur demeure ou bien vers quelque rendez-vous secret ; [pour moi, je revins] en voiture avec d'autres personnes, et je trouvais le trajet bien agréable (6).

La neige qui tombait depuis quelques jours avait cessé ce matin-là, et le vent soufflait très fort. De merveilleuses pendeloques de glace étincelaient, et on voyait la terre, noire, aux endroits que la neige ne cachait pas.

Cependant les toits étaient encore tout blancs, et les vilaines chaumières des pauvres gens semblaient elles-mêmes ravissantes, cachées sous leur manteau de neige où la lumière de la lune, pâlie par l'aurore, ne laissait pas un coin d'ombre. Elles paraissaient couvertes de planches d'argent (7), et l'on aurait volontiers pris les glaçons pour des tiges de cristal de roche. Les uns longs, les autres courts, ces glaçons semblaient avoir été suspendus partout à dessein, et je n'en puis décrire le charme.

Notre voiture n'avait pas de rideaux intérieurs, et comme les stores étaient relevés tout en haut, la lumière de la lune pénétrait jusqu'au fond de cette voiture. On vit ainsi une dame qui portait sept ou huit vêtements [violet-] clair, prunier-rouge, blanc... et, par-dessus, un manteau [violet-] foncé dont le lustre éclatant resplendissait sous la lune.

À côté de cette délicieuse personne, était un courtisan. Il avait un pantalon à lacets de tissu façonné (8), couleur de vigne ; de nombreux vêtements blancs. [Des étoffes jaune d'or comme la] kerrie (9), d'autres écarlates, débordaient [de ses manches] ; le

(1) Cf. S., p. 217.

(2) Un pétale d'une fleur artificielle. Voir p. 274.

(3) *Boutsoumyô*. Cf. S., p. 164.

(4) *Dôshi*. Voir S., p. 102.

(5) *Soya*. Cf. S., p. 111.

(6) La dernière phrase (Ils s'en allèrent...) manque dans *Kanêko*, p. 1033.

(7) L'original a ici *kané* (métal) ; mais il est clair qu'il faut lire *shirokané* (« métal blanc », argent).

Autre texte : « Elles paraissaient couvertes d'argent, et l'on aurait volontiers pris les glaçons pour des cascades de cristal de roche. Les uns longs... »

(8) *Katamon'*, Voir S., p. 54.

(9) *Yamabouki*. Cf. p. 75, n. 5 ; S., p. 53.

[cordon (1) de son] manteau de cour, tout blanc, était dénoué ; il avait ouvert bien grand le haut de ce manteau et l'avait rejeté sur ses épaules, découvrant ainsi largement ses autres habits. Une de ses jambes, sur laquelle retombait le bas du pantalon à lacets, sortait, en avant, (2), de la voiture, et les gens, si quelques-uns nous rencontrèrent en chemin, durent trouver cela gracieux. Comme la dame, craignant la trop vive clarté de la lune, s'était glissée [, pour se cacher,] au fond de la voiture, le courtisan la tira et l'amena à la lumière. On la vit distinctement, et [tout le monde] rit (3). C'était bien amusant. Ensuite le gentilhomme nous charma en récitant plusieurs fois le poème chinois : « Sous l'intense [clarté, la campagne semble] couverte de glace » (4). J'aurais voulu rester en voiture toute la nuit, et je regrettais d'être déjà près d'arriver.

Quand des dames en service au Palais, se trouvant ensemble à la campagne, parlent avec admiration de leurs maîtres, et se racontent mutuellement toutes sortes de choses à propos du Palais et de ses alentours, au sujet des gentilshommes (5), il est amusant pour le maître de la maison où elles sont de les entendre causer ainsi de ses propres seigneurs (6).

Je voudrais habiter une maison spacieuse et jolie. A côté de moi logerait, il va sans dire, ma famille, et je souhaiterais d'y voir aussi une personne capable de converser un peu avec moi : une dame en service au Palais.

Lorsqu'il nous plairait, nous nous réunirions pour causer, pour nous entretenir des poésies que les gens auraient composées, et de toutes choses. Chacune apporterait à l'autre les lettres qu'elle aurait reçues ; nous les lirions ensemble, et nous écririons ensemble les réponses.

Si une personne venait me faire une visite de bonne amitié, je l'inviterais à entrer dans la maison joliment ornée, et si, par exemple, la pluie l'empêchait de repartir, je la traiterais gracieusement.

(1) Le mot traduit par « cordon » (*himo*) est dans Kanéko (p. 1034), mais non dans Mizogoutchi (p. 841).

(2) *Tojikimi*, partie antérieure du cadre de la voiture. Comparer p. 2, n. 6.

(3) Autre texte : « On la vit distinctement, toute troublée. C'était bien amusant. »

(4) Cf. S., p. 347.

(5) *Tonobara*. Voir S., p. 62.

(6) Autre texte : « ...et se racontent mutuellement les événements insignifiants qui ont eu lieu au Palais et aux alentours, il est amusant pour le maître de la maison où elles sont de les entendre ».

Quand l'amie qui habiterait avec moi irait au Palais, je m'occuperais, avant son départ, de tout préparer pour elle, et ensuite j'agis à ma guise pour lui envoyer [ce qu'il lui faudrait].

Tout ce qui touche à l'existence des personnes bien nées me charme. Peut-être ai-je là une étrange pensée !

151. GENS QUI IMITENT CE QUE FONT LES AUTRES

Les gens qui bâillent.

Les enfants.

Les gens de peu, lorsqu'ils sont impudents (1).

152. CHOSSES AUXQUELLES ON NE PEUT S'ABANDONNER

Les gens qui passent pour mauvais. Et pourtant, ils semblent plus francs que certains autres dont on connaît la bonté.

Aller en bateau.

[Je fis un jour une promenade en mer.] Le soleil était radieux, et la surface de l'océan, merveilleusement calme, semblait une étoffe lustrée, vert-clair, que l'on eût partout étendue. Les jeunes dames ne paraissaient pas avoir la moindre crainte. Elles portaient simplement le gilet (2) ; elles maniaient les rames avec [les gens de notre suite], en chantant à l'envi. C'était ravissant, et nous aurions bien voulu montrer ce spectacle à quelque personne d'un haut rang.

Tout en songeant ainsi, nous allions, quand le vent se mit à souffler violemment. La mer, agitée soudain par la tempête, devint mauvaise. Nous étions sans pensée, et [, vraiment], à voir les vagues bondir par-dessus le bateau pendant tout le temps que nous mêmes à gagner, en forçant de rames, l'endroit où nous devions aborder, on n'aurait jamais cru que c'était là cette mer si tranquille [un instant auparavant].

Si l'on y réfléchit, on voit que les gens qui vont en bateau sont loin d'être méprisables. Ceux qui ont à naviguer à la rame, montés dans un frêle esquif, ne méritent point qu'on les dédaigne, même si la profondeur de l'eau [sur laquelle ils voguent] n'est jamais très grande ; et ils le méritent bien moins encore, ces bateliers qui vont sur une mer dont on ne connaît pas le fond, profonde peut-être

(1) Autre interprétation : « Les gens de peu, vulgaires et détestables. »

(2) *Akomé*. Cf. S., p. 48.

Autre texte : « ...partout étendue. On ne pouvait, semblait-il, avoir la moindre crainte, et les jeunes dames, qui portaient simplement le gilet, maniaient les rames... »

de mille brasses, et qui courent, sans aucun souci du danger, dans leurs barques si chargées que l'eau n'est qu'à un pied du bord ! On pense que le moindre faux pas suffirait pour les précipiter dans l'abîme.

On s'émerveille aussi lorsqu'on observe des mariniers qui jettent dans leur bateau, avec un bruit sonore, cinq ou six énormes sapins ayant deux à trois pieds de tour.

Les gens d'un haut rang vont en bateaux couverts (1). Cependant, si ceux qui sont au fond de la cabine ont quelque sécurité, ceux qui se trouvent près du bord ont le vertige.

Comme les cordes (2) retenant les rames, que les bateliers ont attachées, et dans lesquelles ils ont tranquillement passé leurs avirons, me semblent frêles ! Si un de ces liens se rompait, qu'arriverait-il ? Soudain le rameur tomberait et s'enfoncerait dans la mer ; et pourtant, ces cordes si importantes ne sont jamais très grosses.

J'étais montée [une fois] dans une [de ces embarcations, dont la cabine,] très jolie, avait des stores à tête transparents, une porte à deux battants et des fenêtres de treillis (3). Cependant, ce bateau ne semblait pas aussi lourd que la plupart de ceux de sa sorte, et l'on y était tout à fait comme dans une petite maison (4). [Une peur] extraordinaire me prenait quand je regardais les autres barques. Vraiment, celles qui étaient au loin ressemblaient absolument à des feuilles de bambou que l'on eût fait flotter, éparpillées sur la mer (5).

Quand nous arrivâmes au port, on avait, dans tous les bateaux, allumé des lumières, et le tableau était ravissant. Le lendemain matin, à l'aube, je fus émue en voyant les bateliers qui partaient à la rame, montés dans ces tout petits canots que l'on appelle des allèges, et c'est vrai, « derrière ces barques, les blanches vagues disparaissaient sans laisser de trace » (6).

Il me semble, après tout, que les gens d'un rang passable ne devraient pas aller en bateau. On a du reste assez de raisons pour être effrayé quand on se contente de voyager à pied. Pourtant, quoiqu'il arrive, on est alors toujours sur la terre ferme, et c'est là, je pense, une chose bien faite pour donner de la confiance.

(1) *Yakata*. (2) *Hayao*, cordes qui remplacent les tolets.

Autre texte : « ...vertige. Comme ces cordes que l'on appelle « *hayao* », et dans lesquelles on passe les rames, me semblent frêles ! »

(3) Autre texte : « J'étais montée [une fois,] dans une [de ces embarcations. A la cabine,] très jolie, étaient suspendus des stores à tête ; une porte à deux battants s'y ouvrait et on y [pouvait] lever des fenêtres de treillis. Cependant... »

(4) Interprétation douteuse. Voir S., p. 209.

(5) Plus littéralement : « que l'on eût transformées en bateaux, et éparpillées sur la mer. »

(6) Allusion à une poésie japonaise. Cf. S., p. 308.

Les pêcheuses qui plongent dans la mer ont un bien triste métier (1) ! On se demande comment elles feraient si la corde qu'elles ont attachée à leur ceinture venait à se rompre. Si c'étaient seulement des hommes qui fissent leur besogne, on trouverait la chose possible ; mais à des femmes, il doit falloir un courage au-dessus du commun. Pendant qu'elles travaillent, les hommes sont dans leurs bateaux, et, tout en chantant à pleine voix, ils avancent et laissent flotter sur la mer la corde d'écorce de mûrier. Sans doute ne s'inquiètent-ils pas du grand danger que courent les femmes ! Quand les pêcheuses veulent revenir à la surface, elles tirent sur la corde. Alors les hommes se précipitent pour saisir celle-ci, ils l'amènent à eux avec une hâte bien compréhensible. Vraiment, les gens qui voient seulement ces femmes, à bout de souffle, s'appuyer sur le bord du bateau, [sentent leurs paupières] se mouiller (2) ; et on est stupéfait, au point de n'en pas croire ses yeux, quand on regarde les hommes qui vont çà et là, sur la mer, après avoir laissé les pêcheuses s'enfoncer dans l'eau. Ce ne sont pas là, je suppose, des choses que l'on puisse jamais s'attendre à voir.

Un lieutenant de la division de droite de la garde du Palais, dont les parents étaient déplaisants (3), avait l'âme assez basse pour penser qu'il éprouvait de la honte chaque fois qu'on les voyait, et en venant de la province d'Iyo à la capitale, il les précipita dans la mer. Les gens, ayant appris ce qui s'était passé, demeurèrent tristes et stupéfaits. Cependant, le quinzième jour du septième mois, cet homme dit qu'il allait célébrer la fête des morts (4) [en l'honneur de ses parents défunts], et, après l'avoir vu se hâter [de faire les préparatifs nécessaires], le chanoine (5) Dōmēi (6) composa cette poésie :

« Quelle pitié c'était
De voir cet homme
Célébrer la fête des morts
Après avoir précipité ses parents
Dans l'océan (7) ! »

(1) Autre texte : « Si la mer, elle-même, m'est odieuse, le métier des pêcheuses qui plongent au péril de leur vie me semble, à plus forte raison, une triste chose. On se demande... »

(2) *Shio tarourou*, « être imprégné d'eau de mer (comme les vêtements des pêcheuses) », « être imprégné de larmes ».

(3) Probablement parce qu'ils étaient vieux.

(4) *Bon'*. Voir S., p. 160.

(5) *Azari, ajari*. Cf. S., p. 100.

(6) Voir S., pp. 177, 250.

(7) Cf. S., p. 232.

[Quand je me rappelle ces quelques vers, je suis] remplie d'émotion (1).

Autre anecdote : on avait appris à la Dame (2), mère du Seigneur d'Ono (3), que les Huit Instructions (4) avaient été prêchées au Temple Foumon'ji (5), et le lendemain de la cérémonie, comme une foule de gens se trouvaient rassemblés au palais d'Ono, jouant de la musique et composant des poésies, la Dame improvisa, dit-on, ce poème :

« On a achevé,
Hier,
De couper le bois à brûler.
Aujourd'hui, le manche } de la cognée
 } d'Ono,
Pourrira ici (6). »

J'en suis émerveillée.

[En lisant] ces pages [où je rappelle, l'une après l'autre, deux poésies], on pourra croire que je venais d'entendre [celles-ci, quand je les ai notées].

Autre chose encore : Les paroles de la princesse (7), mère de Narihira (8), écrivant à son fils qu'elle désirait toujours plus ardemment le voir (9), m'émeuvent et me ravissent. Je m'imagine ce qu'il dut penser quand il eut ouvert et lu [la lettre de sa mère].

J'ai noté dans mon cahier une poésie que j'avais trouvée jolie. Une servante la lit et la récite à tort et à travers. Cela m'attriste.

Et quand j'entends quelqu'un lire un poème tout d'une traite (10) [sans prendre garde à la mesure] !

(1) Autre texte : « [La poésie] est ravissante ».

(2) Une princesse de la famille Foujiwara, auteur du « Journal d'une libellule ». Voir S., pp. 123, 180.

(3) Foujiwara Mitchisouna (S., p. 175). Ono est en Yamashiro, dans le district de Kadono.

(4) *Hakkō*. Voir S., p. 111.

(5) Temple inconnu.

(6) Cette poésie renferme des allusions à un texte bouddhique et à une légende chinoise. Cf. S., pp. 232, 278, 276, 279.

(7) Une fille de l'empereur Kwammou. Voir S., pp. 28, 308.

(8) Ariwara Narihira, célèbre poète qui passe pour être le héros des « Contes d'Icô ». Cf. S., pp. 123, 124, 309.

(9) Voir S., p. 309.

(10) *Yomi ni mo yomou*. Comparer p. 120, n. 4.

Quand une servante loue un homme médiocre, et dit qu'il est merveilleusement aimable, cela ne manque pas de le rabaisser aussitôt dans l'esprit des gens. Contre toute attente, on estime davantage celui qu'elle blâme.

Même pour une femme, il est mauvais de recevoir les éloges des servantes.

Et puis, [quelle pitié n'est-ce pas d'entendre] ces personnes qui, tout en louant quelqu'un, ont des mots malheureux !

[Un soir (1),] le Seigneur premier sous-secrétaire d'État (2) vint au Palais, et il parla de littérature avec l'Empereur. La conversation dura, comme à l'ordinaire, jusqu'à une heure avancée de la nuit, et les dames qui se tenaient aux côtés de Leurs Majestés se retirèrent, une ou deux s'en allant à la fois. Quand elles furent toutes couchées, cachées derrière le paravent ou l'écran, je résistai à l'envie de dormir qui me prenait, et je restai là, seule des dames.

Le veilleur annonça le quatrième quart de l'heure du Bœuf (3). « L'aurore est venue », murmurai-je pour moi-même. Mais le Premier sous-secrétaire dit à l'Empereur : « [Voici la nuit qui s'achève, il est trop tard,] maintenant, pour que Votre Majesté rentre dans ses appartements (4) ! » « [Korétchika] n'a pas songé qu'il fallait dormir, me dis-je ; hélas ! pourquoi a-t-il parlé ainsi ? » S'il y avait eu d'autres dames [avec moi, j'aurais pu exprimer ma pensée] : on n'eût pas reconnu [ma voix parmi les leurs].

L'Empereur s'appuya contre un pilier et s'assoupit. « Regardez-le, chuchota le Premier sous-secrétaire à l'Impératrice ; est-il possible que Sa Majesté s'endorme à cette heure, maintenant qu'il fait jour ? — En vérité », répliqua ma maîtresse en riant ; mais l'Empereur n'entendit même pas ce rire.

Cependant, une jeune fille, au service d'une des femmes (5) qui gouvernent les domestiques, ayant attrapé un coq, l'avait caché, en déclarant qu'elle l'emporterait le lendemain chez elle. Je ne sais comment la chose se fit, mais un chien découvrit et poursuivit l'oiseau, qui s'enfuit jusqu'à l'extrémité de la galerie avec force cris terrifiants. Tout le monde fut réveillé. L'Empereur lui-même s'éveilla, surpris, et s'écria : « Qu'est-il arrivé ? » Le Premier sous-secrétaire d'État répondit en déclara-

(1) Entre le huitième mois de 992 et le huitième mois de 994. Voir S., p. 190.

(2) Foujiwara Korétchika. Cf. S., pp. 178, 245.

(3) Trois heures et demie. Voir S., pp. 19, 145.

(4) Autre texte : « Que Votre Majesté ne rentre pas, à cette heure, dans ses appartements ! »

(5) *Oçamé*, une « première servante ». Cf. S., p. 72.

mant le poème chinois : « La voix surprend, dans son sommeil, le monarque éclairé (1). » Il récitait à merveille ; c'était un régal de l'entendre, et moi-même, qui, toute seule, sentais le sommeil alourdir mes paupières, j'ouvris mes yeux tout grands. L'Impératrice, charmée, elle aussi, déclara (2) : « Voilà qui est dit fort à propos ! » Quelle jolie chose, encore, qu'une telle louange !

La nuit suivante, l'Empereur avait regagné ses appartements, et, vers minuit, étant sortie dans la galerie, j'appelais quelque servante, quand le Premier sous-secrétaire me demanda : « Allez-vous à votre chambre ? Je vous accompagnerais ! » Je suspendis à un paravent ma jupe d'apparat et mon manteau chinois, et je partis avec lui.

Il faisait un merveilleux clair de lune. Le manteau de cour du Premier sous-secrétaire paraissait d'une blancheur éclatante, et, pendant qu'il marchait, ses pieds s'embarrassaient dans le bas de son pantalon à lacets, trop long de moitié (3). A un moment, il me retint par la manche, en me disant : « Ne tombez pas ! » Et comme il me guidait, il récita : « Alors que le voyageur marche encore à la clarté mourante de la lune (4). » J'étais, de nouveau, ravie à l'extrême, et le Premier sous-secrétaire s'exclama : « Vous vous enthousiasmez trop pour ces sortes de choses », puis il se mit à rire. Et pourtant ! comment n'aurais-je pas goûté le charme d'une poésie dite aussi joliment ?

[Un jour,] nous étions dans la chambre de la Princesse de la Toilette (5) avec Mama (6), la nourrice de l'Évêque (7), lorsqu'un homme s'approcha de la terrasse de bois. Il semblait près de pleurer, et il nous dit : « Un malheur horrible m'est arrivé, et je ne sais à qui me plaindre. » Comme nous lui demandions de quoi il s'agissait ; il répondit : « Une affaire m'avait forcé à quitter ma demeure pour quelque temps, et pendant mon absence, ma misérable maison a brûlé. Depuis quelques jours, je vis comme le bernard-l'ermite (8), en me glissant chez les autres (9). Le feu a pris dans une maison où les gens des écuries impériales (10) emmaga-

(1) Comp. S., p. 343.

(2) Autre texte : « L'Empereur et l'Impératrice, charmés, déclarèrent : « Voilà... »

(3) Autre texte : « ...éclatante, et il marchait sur le bas de son pantalon à lacets, trop long. »

(4) Poème chinois. Voir S., p. 344.

(5) Cf. p. 89, n. 6.

(6) Voir S., p. 183, n. 3.

(7) Ryōūen'. Cf. S., pp. 178, 250.

(8) *Gōna*, une espèce du genre *Pagure*. Voir Revon, *Anthologie*, p. 262, n. 2.

(9) Comp. S., pp. 215, 216.

(10) *Oumazoukaça*. Cf., S., p. 74.

sinent du foin, et il s'est communiqué à la mienne. Comme une haie, seule, séparait les deux bâtiments, un jeune domestique qui dormait dans ma chambre a bien failli périr, et on n'a pas sauvé la moindre chose. »

Après l'avoir entendu, tout le monde éclata de rire, même la Princesse de la Toilette, et j'écrivis ces quelques vers :

{ « Même votre chambre à coucher »
{ « Même Yodono [, votre pays,] »
Ne pourrait, sans doute, demeurer,
Quand le { feu } , au printemps,
 { soleil }
Est si fort qu'il { brûle }
 { fait pousser }
Le fourrage impérial (1) ! »

« Donnez-lui ça », dis-je à la nourrice, et je jetai à cette femme le papier sur lequel j'avais écrit. En riant bien fort, elle le passa à l'homme, et lui déclara : « La personne qui est là vous fait ce présent ; sans doute l'avez-vous apitoyée en racontant l'incendie de votre maison. »

« Qu'est-ce que ce ruban de papier (2), demanda [le pauvre hère], et que me vaudra-t-il ? » La nourrice lui répondit de le lire d'abord. « Comment ferais-je ? » répliqua-t-il ; aucun de mes deux yeux n'en est capable (3). — Montrez ce papier à quelqu'un, repartirent alors les dames ; Sa Majesté nous a envoyé dire de venir sur-le-champ et nous nous rendons bien vite à son palais. Quelle inquiétude pourriez-vous avoir encore, après qu'on vous a donné une chose aussi précieuse ? » Toutes se mirent à rire comme des insensées.

En allant près de l'Impératrice, nous nous demandions : « Aura-t-il fait voir ce papier à quelqu'un ? Comme il sera furieux quand il ira chez lui (4) ! » Lorsque nous fûmes arrivées devant Sa Majesté, Mama lui raconta l'histoire, et il y eut encore force rires.

L'Impératrice, elle-même, rit en nous disant : « Comment pouvez-vous être aussi folles ? »

[Je m'imagine] un jeune homme qui a perdu sa mère. Son père, resté seul, l'aime tendrement ; mais une nouvelle épouse, désa-

(1) Voir S., p. 224.

(2) *Tan'jakou*. Cf. S., p. 45.

(3) C'est-à-dire « Je ne sais pas lire. »

(4) Autre texte : « Comme il sera furieux quand on lui aura dit ce qui est écrit sur son papier ! »

gréable, est arrivée dans la maison, et depuis ce temps, le fils ne peut plus entrer dans les appartements [de son père]. Il a chargé sa nourrice, ou bien une servante de la défunte dame, de soigner les vêtements qu'il porte. Il loge dans l'aile occidentale ou orientale [du manoir], au besoin (1) dans une chambre d'amis, très jolie, avec des paravents et des écrans ornés de peintures qui sont elles-mêmes remarquables. Personne ne se plaint de son service à la Cour, et tous sont ses amis. Il charme jusqu'à l'Empereur ; Sa Majesté le mande continuellement, Elle aime qu'il vienne faire de la musique avec Elle. Pourtant, ce jeune homme est toujours triste, et il semble que rien au monde ne le contente. Il doit avoir pour le libertinage un penchant singulier. Il a seulement une sœur cadette, mariée à un haut dignitaire qui chérit son épouse comme une femme dont on ne saurait trouver la pareille. A cette sœur, le jeune homme confie toutes ses pensées ; il discute avec elle, et c'est là sa consolation (2).

Je ne sais qui a dit : « Il n'est pas de manteau pour l'évêque Jōtchō (3), ni de gilet pour le seigneur Souïcēi (4). » Mais c'est bien amusant.

Quelqu'un m'ayant demandé [, une fois] : « Est-ce vrai ? Vous allez en Shimotsouké ? » je lui répondis :

« Ah ! l'armoise

De la montagne à laquelle

Je n'avais pas pensé le moins du monde !

Qui vous a annoncé { qu'[elle] croissait au] village }
 { qu'il en était ainsi à propos }

D'Ibouki (5) ? »

Une dame du Palais entretenait d'amicales relations avec un homme, fils du gouverneur de Tōtōmi ; mais elle apprit qu'il était au mieux avec une autre femme, en service au même palais qu'elle. La dame montra du ressentiment à son ami ; elle voulut qu'il jurât en prenant son père [, le gouverneur,] à témoin. « On vous a fait là un affreux mensonge, assura-t-il, je n'ai jamais vu cette personne, même en rêve. » Ayant entendu dire qu'elle demandait

(1) Autre texte : « ...manoir, dans une chambre d'amis ou dans quelque pièce du même genre, très jolie. »

(2) Autre texte : « ...ensemble, et elle le console. »

(3) Ou Jōshō. Cet évêque était très grand. Voir p. 13, n. 8.

(4) Personnage inconnu qui devait être très petit. Cf. S., p. 352.

(5) Voir S., pp. 224, 234.

ce qu'elle devait lui répondre (1) [, je composai pour elle cette réplique] :

« Jurez, seigneur,
Par { le gouverneur }
 { le dieu }
De Tôtomi !
N'avez vous jamais vu
Le pont de Hamana ?
Le bout [des doigts de cette femme] (2) ? »

[Un jour,] je conversais avec un homme, dans un endroit qui n'était guère commode pour un rendez-vous, quand il me dit : « Je n'ai pas du tout le cœur en repos ; comment cela se fait-il ? » Je lui répondis :

« Dans la Montée des rencontres,
On n'a jamais le cœur en repos,
Car on craint
Que quelqu'un ne voie l'eau
Du puits jaillissant (3). »

153. MANTEAUX DE FEMMES (4)

[J'aime] les couleurs claires. La couleur de la vigne, le vert-tendre, la teinte « cerisier », la nuance « prunier rouge », toutes les couleurs claires [, sont jolies].

154. MANTEAUX CHINOIS (5)

[J'aime] le rouge, la couleur « glycine ». En été, je préfère le violet, et, en automne, la teinte « lande desséchée ».

155. JUPES D'APPARAT (6)

[J'aime les jupes sur lesquelles sont dessinés les coraux de] la mer. Les jupes de dessus (7).

(1) Autre texte : « La dame montra du ressentiment à son ami, et j'entendis dire qu'elle racontait : « Il m'a dit de le faire jurer en prenant son père à témoin ; il m'assure qu'on m'a fait là un affreux mensonge, et qu'il n'a jamais vu cette personne, même en rêve. Que dois-je lui répondre ? » [Je composai pour elle... »

(2) Cf. S., p. 225.

(3) Voir p. 202 ; S., p. 225.

(4) *Omina* (ou *onna*) *no ouwaghi*. Cf. S., p. 48. Pour les couleurs indiquées, voir S., pp. 52, 53.

(5) *Karaghtnou*. Cf. S., p. 48.

(6) *Mo*. Voir S., p. 48.

(7) *Shibira*.

156. VESTES (1)

Au printemps [, j'aime] la nuance « azalée », la teinte « cerisier ».
En été, [j'aime] les vestes « vert et feuille morte », ou « feuille morte ».

157. TISSUS

[J'aime] les étoffes violet-pourpre, les blanches, celles où l'on a tissé des feuilles de chêne dentelé (2) sur un fond vert-tendre. Les tissus couleur de prunier rouge sont jolis aussi ; mais on en voit tant que j'en suis fatiguée, plus que de toute autre chose.

158. DESSINS [DES DAMAS]

[J'aime] les dessins qui représentent la rose trémière, l'oseille des bois (3).

Les étoffes à fond grêlé (4) [me plaisent].

En été, [je trouve] élégants (5) les gens qui portent des habits d'étoffe légère dont une manche [, seule,] est longue (6), mais cette mode n'est pas sans inconvénient ; quand on a mis, l'un par-dessus l'autre, de nombreux vêtements, ils se trouvent entraînés d'un côté, on est mal habillé, et quand on porte des habits ouatés, épais, ils s'ouvrent sur la poitrine, d'une façon très disgracieuse.

Ce ne sont pas là des vêtements que l'on puisse mettre en même temps que les autres. Après tout, les vêtements que l'on porte depuis l'antiquité, bien coupés, sont jolis.

J'aime les habits dont les deux manches sont longues. Cependant, pour une dame du Palais, en costume de cérémonie, de tels habits doivent être embarrassants. Pour les hommes, aussi, qui ont beaucoup de vêtements superposés, il y aurait, sans

(1) *Kazami*. Cf. S., p. 48.

(2) *Kashiwa*. Voir p. 54, n. 4.

(3) *Katabami*, oxalide cornue, oxalis corniculata.

(4) *Araréji*. Cf. S., p. 54.

(5) Le mot *nikouki*, de l'original, semble devoir être entendu, ici, avec un sens qu'il peut avoir dans le composé *kokoronikouki*. (Celui-ci signifie aussi bien « charmant » que « détestable ».)

Autre traduction possible : « En été, [je trouve] élégants les gens qui portent des habits d'étoffe légère, dont ils laissent une manche vide ; mais cette mode... »

Autre texte : « [Je trouve] détestables (*nikouki*) les gens qui portent des habits dont une manche [,seule,] est longue. »

(6) Cf. S.. p. 48. n. 1.

doute, [si ces habits étaient coupés inégalement,] un côté trop lourd (1).

Il semble que tous les jolis costumes de cérémonie et les vêtements d'étoffe légère soient maintenant portés de cette façon.

Les vêtements que l'on peut voir porter aujourd'hui par les personnes de condition sont du reste, il faut bien le dire, tout à fait incommodes.

Un jeune noble, d'une figure agréable, me semble très laid lorsqu'il est en costume de [vice-président de] la Haute-Cour de Justice (2). Ah ! qu'il est pénible de voir en cette tenue de jeunes seigneurs comme le Capitaine de la garde du corps, fils du Prince Impérial (3) !

159. LES MALADIES

Le mal d'estomac (4).

[Les tourments causés par] un esprit mauvais (5).

Les maux de pieds.

Les malades qui perdent tout appétit sans que l'on puisse soupçonner où est leur mal.

[Je vis un jour] une jeune fille de dix-huit à dix-neuf ans, dont la superbe chevelure, aussi longue qu'elle-même était grande, semblait abondante jusqu'à l'extrémité. Cette jeune fille était gracieusement potelée, et son teint resplendissait de blancheur. On voyait qu'elle avait un charmant visage ; mais elle souffrait d'une terrible rage de dents. Les cheveux qui tombaient sur son front étaient tout trempés de larmes. Sans même faire attention au désordre de sa chevelure, elle appuyait sa main contre sa joue, et, dans cette posture, elle était ravissante.

(1) Autre traduction : « ...sont jolis. Qu'on laisse vide seulement la manche gauche ou la manche droite, c'est [aussi] bien. Cependant, pour une dame du Palais, en costume de cérémonie, des habits, ainsi portés, doivent être embarrassants. Pour les hommes aussi, qui ont beaucoup de vêtements, il y aurait sans doute [, s'ils laissaient une manche vide,] un côté trop lourd. Il semble que tous les jolis... »

(2) *Dan'jō, Dan'jōdañ*. Voir S., p. 66.

(3) Minamoto Yoriçada (S., pp. 172, 248), fils du prince impérial Taméhira (S., p. 170).

(4) L'original a *mouné*, « poitrine », « estomac », « creux de l'estomac ». On peut entendre, ici, « maladie d'estomac », ou, plus généralement, « maladies des poumons, du cœur, de l'estomac... »

(5) *Mcno-no-ké*. Cf. S., p. 117.

[Je vis aussi,] au huitième mois, [une dame] qui portait, avec un vêtement blanc sans doublure, une jolie jupe souple (1), et qui avait jeté sur ses épaules un manteau d'une fraîche couleur d'aster. Quelque chose, dans sa poitrine, la faisait terriblement souffrir, et les dames du Palais, ses compagnes, venaient aux nouvelles tour à tour (2). Il y avait aussi des gens qui s'informaient, sans avoir l'air d'être vraiment inquiets : « Ah ! quelle triste chose ! A-t-elle déjà ressenti ces douleurs ? » L'ami de cette femme, lui, se désolait sincèrement en pensant combien la maladie était grave. C'est quand ses relations avec la dame sont restées secrètes que l'amant craint le plus les regards. [Le malheureux] s'approche, mais n'ose venir trop près de son amie ; et il est à la fois gracieux et touchant de le voir, rongé d'inquiétude.

La dame avait de longs cheveux superbes, noués en un chignon. Elle se soulevait sur sa couche en disant qu'elle avait des nausées, et, bien qu'elle fit pitié, elle semblait gracieuse et distinguée.

L'Impératrice, elle-même, avait appris que cette femme était malade, et avait choisi, pour l'envoyer auprès d'elle, le bonze ayant la voix la plus agréable, parmi ceux qui lisent les Saintes Écritures. Aussi de nombreuses dames, désirant voir [ce qu'il allait faire], étaient-elles venues visiter leur amie, et comme rien ne les cachait (3) pendant qu'elles écoutaient la lecture sacrée, le bonze, tout en lisant, regardait continuellement de leur côté.

Je pense qu'il aura ainsi mérité le châtiment du Ciel.

160. CHOSÉS DÉAGRÉABLES (4)

La pluie, un jour où l'on sort, où l'on va visiter un temple.

La voix d'une de mes servantes arrive, très faible, à mon oreille, et je l'entends dire : « Moi, ma maîtresse ne m'aime pas, c'est une telle qui est la favorite du moment ! »

Une personne, que je trouve encore un peu plus désagréable que toute autre, soupçonne les gens à tort, leur témoigne une aversion sans motif, et semble se croire la plus intelligente du monde.

Un enfant qui a été élevé par une nourrice méchante. Ce n'est

(1) Autre texte : « ...qui portait, avec un souple costume blanc, sans doublure, une jolie jupe, et qui avait jeté... »

(2) Autre texte : « ...la voir tour à tour. Des jeunes seigneurs, en foule, étaient venus également, et se tenaient dehors ; il avait aussi des gens qui s'informaient... »

(3) Autre texte : « ...qui lisent les saintes Écritures. On avait donc approché un écran, et fait asseoir le bonze. Cependant, il y avait très peu de place derrière l'écran, et comme de nombreuses dames, désirant voir [ce que le bonze allait faire], étaient venues visiter leur amie, rien ne les cachait pendant qu'elles écoutaient... »

(4) Voir p. 153, n. 1.

pas la faute de cet enfant ; mais si on le trouve désagréable, c'est peut-être parce qu'on pense qu'il a été élevé justement par une pareille femme.

D'une voix rude, la nourrice dit à son maître : « Croyez-vous donc que ce jeune seigneur vaille moins que tous vos autres fils ? Vous le détestez ! » Apparemment, l'enfant ne sait pas combien cette femme est mauvaise. Il la demande, crie et fait tapage. C'est probablement là quelque chose de déplaisant. Il arrive souvent aussi, semble-t-il, après que l'enfant a atteint l'âge d'homme, que la nourrice, constamment occupée de lui, et toujours empressée à se mêler des affaires de celui qu'elle a élevé, lui nuise au lieu de le servir (1).

Bien que je lui réponde froidement, une personne que je trouve ennuyeuse, et que je déteste, reste à côté de moi, et m'accable de prévenances. Si je dis que je ne suis pas très bien, elle vient coucher plus près de moi qu'à l'ordinaire, elle me donne quelque chose à manger, elle se montre pleine de compassion. J'ai beau regarder tout cela avec indifférence, elle s'attache à moi, elle m'adule, elle se met en quatre pour me servir.

Les hommes ne devraient jamais prendre de nourriture dans les chambres des dames du Palais auxquelles ils rendent visite. C'est extrêmement inconvenant. Les dames qui les invitent à le faire sont, elles-mêmes, très détestables. Si son amie s'obstine à lui répéter [qu'avant de bavarder avec elle, il doit], d'abord, [accepter ce qu'elle lui présente, un galant] ne peut mettre sa main sur sa bouche d'un air de dégoût, ni détourner le visage, et, pour sûr, il mangera là. Même quand un homme vient s'installer chez moi, complètement ivre, lorsque la nuit est près de toucher à son terme, je ne lui donne absolument rien, je ne lui offre pas seulement du riz trempé (2). Si cet homme pense, après cela, que je n'ai pas été bonne, et ne revient pas, tant pis !

Quand je suis à la campagne, pendant un congé, si l'on apporte quelque chose, de la salle du fond, pour l'offrir à un visiteur, comment pourrais-je m'y opposer ? Je n'en suis, pourtant, pas moins fâchée.

Alors qu'on est dans sa loge, au temple de Hacé (3), il arrive que

(1) Traduction douteuse. A *nakanaka*, de l'original, on peut donner, comme je l'ai fait, le sens d'« au contraire » (dans « lui nuise au lieu de le servir »). On pourrait aussi lui donner celui d'« imparfaitement, à moitié », on aurait alors, ici : « ...de celui qu'elle a élevé, fasse bien des choses à moitié. »

(2) *Yousouké*. Cf. S., p. 55, n. 8.

(3) Temple bouddhique. Voir S., p. 99.

des gens de la basse classe restent assis côte à côte, devant vous, cependant que les traînes de leurs costumes viennent se fourrer dans vos vêtements. Ils vous témoignent là, vraiment, bien peu d'égards ! [Un jour,] j'eus un désir extrême [de visiter ce temple], et j'y allai faire un pèlerinage. Après m'être fatiguée à gravir les degrés de l'escalier de poutres (1), assourdie par le fracas effrayant de la rivière (2), j'étais entrée bien vite dans ma loge, impatiente de contempler l'auguste visage du Bouddha, quand je vis des gens ressemblant aux insectes à manteau de paille (3), vêtus d'étoffes grossières, et tout à fait déplaisants, qui se levaient, s'asseyaient, s'inclinaient profondément (4). J'aurais voulu, d'une poussée, les renverser.

Près des places des personnes d'un haut rang, il y a toujours des serviteurs qui ne laissent pas les gens se mettre devant elles ; mais les personnes d'une condition ordinaire ne peuvent guère empêcher [qu'on les incommode].

Si vous faites venir le bonze auquel est confié le soin de tout ce qui vous concerne pendant votre séjour au temple, et si vous le priez de parler aux gens qui vous gênent, il se borne à leur dire quelque chose comme : « Vous autres, là-bas, retirez-vous donc un peu ! » Mais il est à peine parti que vous êtes aussi ennuyé qu'auparavant.

161. CHOSES DIFFICILES A DIRE

Quand on transmet un long message, envoyé par une personne quelconque ou par un prince, il est très difficile de tout répéter, dans l'ordre, du commencement à la fin. La réplique à ce message est tout aussi malaisée à rapporter.

La réponse que l'on doit faire à la lettre d'une personne avec laquelle on n'est pas libre.

Un homme apprend fortuitement que l'un de ses enfants, maintenant arrivé à l'âge d'homme, a commis une faute à laquelle on ne se serait pas attendu de sa part. Combien le père éprouve de difficulté, lorsqu'il est en face [de cet enfant], à lui dire [ce qu'il pense] !

(1) L'escalier, fait de troncs d'arbres équarris, qui conduisait au temple.

(2) La rivière de Hacé (Hacégawa).

(3) C'est-à-dire : « des gens que leur costume faisait ressembler aux insectes à manteau de paille » (cf. p. 57, n. 14).

(4) Autre texte : « ...du Bouddha, quand je vis une foule de bonzes vêtus de blanc, et de gens qui ressemblaient aux insectes à manteau de paille, qui se levaient, s'asseyaient s'inclinaient profondément, sans laisser le moindre espace [entre eux et moi]. J'aurais voulu... »

[Les costumes de cour (1) des gens des] quatrième et cinquième rangs [me semblent plus jolis] en hiver, [et c'est] en été [que j'aime le mieux celui des gens du] sixième rang. Il en va de même pour les tenues qu'on leur voit lorsqu'ils veillent, la nuit, au Palais (2).

Il serait désirable, je crois, que tous, hommes et femmes, eussent un extérieur distingué (2).

Il est des femmes qui sont maîtresses de maison ; mais qui donc [, parmi celles qui vivent loin de la Cour,] sait dire si telle chose est bonne et telle autre mauvaise ? Cependant, s'il vient chez l'une d'elles, pour apporter [quelque lettre], une personne connaissant bien les usages, cette dernière lui apprendra sans doute tout naturellement ce qui convient. A plus forte raison, les dames [du Palais], qui vivent dans le monde, sont placées mieux que n'importe qui [pour le savoir. Et devraient-elles jamais] être comme le chat descendu par terre (3) ?

La façon dont mangent les charpentiers est stupéfiante. A l'époque où l'on construisit, après l'achèvement du nouveau palais, le bâtiment qui se trouve situé à l'est de celui-ci, comme une aile, je m'étais assise, une fois, à la face orientale du Palais, pour regarder des charpentiers qui mangeaient, assis côte à côte. D'abord, ils saisirent les vases de terre non vernissée, dans lesquels on leur donna la soupe, comme s'il leur avait tardé de la voir apporter, et ils ne firent qu'une gorgée du bouillon. Ensuite, après avoir à peine pris le temps de jeter les pots de côté, ils dévorèrent complètement les légumes (4). Je les regardais, [en me disant] qu'ils n'auraient pas besoin du riz, quand ils le firent disparaître en un clin d'œil. Comme les deux ou trois hommes qui étaient là se conduisirent tous pareillement, il faut croire que telle est [l'habitude des] charpentiers. Ah ! quelles façons grossières (5) !

(1) M. Kanéko (p. 1074) a ici un chapitre spécial, intitulé *Sokoutaï* : « Costumes de cour ».

(2) Pour revêtir la tenue de garde de nuit, un gentilhomme, en costume de cour, devait remplacer son pantalon de dessus (*oué no hakama*; voir S., p. 49, n. 3) par un pantalon à lacets (*sashimouki*; cf. S., p. 49). Comparer p. 63, n. 2.

Autre interprétation : « ...sixième rang. Même lorsqu'on leur voit le costume qu'ils mettent pour veiller la nuit, au Palais, il serait désirable que tous, hommes et femmes, eussent un extérieur distingué. Il est des femmes qui sont maîtresses de maison... »

(3) Comme un chat qui, en descendant d'un toit sur le sol, a perdu tout prestige.

(4) Autre texte : « ...gorgée de cette soupe, puis ils jetèrent les pots de côté. Ensuite, ils dévorèrent complètement les légumes. »

Awacé, de l'original, signifie littéralement « ce qu'on joint [au riz] », et désigne les légumes.

(5) Autre texte : « ...il faut croire que tel est le caractère des charpentiers. Ah ! quelles façons sans [aucun] charme ! » (*Aïna no kotodomo ya*. Kanéko, p. 1076).

Que l'on parle de choses ordinaires, ou qu'on raconte une histoire du temps passé, la personne qui réplique étourdiment, et qui rend confus ce que disent les autres (1), est tout à fait détestable.

[Une nuit du] neuvième mois, en un certain endroit, une dame appelée, si je me souviens bien, Naka no Kimi (2), avait reçu la visite d'un ami, homme de talent, dont on vantait l'esprit extrêmement distingué, bien qu'il ne fût pas fils de quelque illustre famille. Ils se séparèrent avant l'aube, alors que [le paysage, baigné d'] une merveilleuse clarté, [semblait] délicieux sous la lune. « Je voudrais qu'après mon départ, songeait l'homme, le souvenir de nos adieux vint encore la charmer », et il n'était point de mots tendres que le galant ne murmurât à son amie. Enfin il la quitta, et en l'accompagnant du regard, elle pensait : « Sans doute est-il parti tout de bon maintenant ! » Je ne saurais dire combien la scène était gracieuse. L'homme, cependant, après avoir feint de s'éloigner, revint et resta caché, serré contre un écran (3) du jardin, dans l'ombre. « Je vais lui montrer que je suis encore là », se disait-il, lorsque la dame récita le poème : « Seulement pendant le temps que dure la pâle lune de l'aurore » (4), et jeta vers lui un regard furtif. Il avait à peine reculé de cinq pouces, quand il fut surpris par la clarté de la lune qui brillait dans le ciel comme une lampe allumée, et il raconta [plus tard] qu'en voyant cette lumière, il avait senti qu'il devait se retirer, et qu'il était parti sans faire de bruit.

Il arrive parfois qu'une dame du Palais, pour venir à la Cour, ou pour aller chez elle, emprunte une voiture. [Le propriétaire du véhicule le] prête d'un air [aussi aimable] que s'il avait eu justement l'intention [de le proposer] (5) ; mais les garçons bouviers malmènent le bœuf, et crient plus grossièrement qu'ils ne font avec ceux qu'ils conduisent d'ordinaire ; ils le poussent, ils veulent qu'il coure très vite, et la dame en ressent une impression bien désagréable. Les coureurs qui accompagnent la voiture semblent excédés ; ils grommellent : « Comment pourrions-nous rentrer, même si l'on presse le bœuf de la sorte, avant une heure avancée

(1) Autre texte : « ...étourdiment, et qui, lorsqu'elle cause avec quelqu'un, embrouille la conversation, est tout à fait détestable. »

(2) Dame inconnue. Voir S., p. 183, n. 4.

(3) *Tatéjitomi*. Cf. S., p. 43.

(4) Voir S., p. 287.

(5) Autre texte : « ...la] prête en disant qu'il a grand plaisir à le faire, mais les garçons ».

de la nuit ? » A les entendre ainsi, la dame peut soupçonner ce que pensait aussi leur maître, et elle ne croit pas qu'elle s'adressera à lui, un autre fois, même si elle avait [besoin d'un véhicule pour] une affaire urgente.

Il n'est peut-être, pour faire exception, que la voiture du seigneur (1) Naritō (2). Qu'une dame y monte au milieu de la nuit ou à l'aurore, cela n'y change rien, et je ne crois pas qu'aucune de celles qui l'ont empruntée ait jamais éprouvé le moindre ennui. Sans doute Naritō a-t-il dûment stylé ses serviteurs (3) ? Quand il rencontre en chemin la voiture d'une dame, qui s'est engagée dans quelque fondrière, et dont les bouviers s'emportent parce qu'ils ne peuvent la tirer de là, Naritō va jusqu'à envoyer ses gens [aider les conducteurs dans l'embarras, et] battre le bœuf attelé à cette voiture. On peut donc croire qu'il a, à plus forte raison, averti ses serviteurs de ses désirs (4) [touchant la politesse avec laquelle ils doivent escorter les personnes qui empruntent son équipage].

Un jeune célibataire, friand d'aventures amoureuses, a passé la nuit je ne sais où, et il est rentré à l'aurore. Il vient de se lever ; mais il paraît encore tout endormi. Pourtant, il attire à lui une écritoire, frotte minutieusement le bâton d'encre et commence d'écrire [une lettre] (5). Il ne laisse pas courir son pinceau comme s'il ne prenait guère d'intérêt à ce qu'il fait ; au contraire, il s'applique à bien dessiner les caractères, et il est gracieux avec ses habits [négligemment] étalés. Sur ses vêtements de dessous, blancs, il porte des manteaux couleur de kerrie et d'écarlate (6). Tout en regardant de temps en temps, avec émotion, un vêtement sans doublure, blanc, tout fripé [, que lui a prêté son amie], il achève d'écrire sa missive ; puis, au lieu de la confier à la servante qui est devant lui, il se lève, à dessein, lui-même, pour appeler celui de ses jeunes pages qu'il croit le plus capable de faire sa commission. Il lui dit d'approcher ; en chuchotant quelques mots, [il lui donne la lettre (7),] puis, après le départ du messager, il reste longtemps à le regarder s'éloigner, et il murmure douce-

(1) *Açon'*. Cf. S., p. 62.

(2) Voir S., pp. 182, 248.

(3) Autre texte : « ...ennui. Vraiment, Naritō a bien stylé et dressé ses serviteurs. Quand il... »

(4) Autre texte « ...voiture. Donc [, il a dû], à plus forte raison, avertir ses serviteurs de ses désirs... »

(5) Il écrit à la dame qu'il vient de quitter. Comp. p. 45 ; S., p. 146.

(6) *Yamabouki* (cf. p. 75, n. 5 ; S., p. 53), *kourénaï* (voir S., p. 52).

(7) Autre texte « ...mots, il lui donne [sa lettre], et après... »

ment quelques passages des Saintes Écritures propres [à attirer sur lui, en l'occasion, la faveur du Ciel].

Comme on le prie de passer dans la salle du fond, où sont préparées l'eau chaude pour les mains et la bouillie de riz, il y entre, et s'appuyant sur un bureau, il parcourt quelque livre. Il est charmant de l'entendre lire à haute voix les endroits qui lui plaisent.

Après s'être lavé les mains, et avoir revêtu un manteau de cour, sans mettre, toutefois, de pantalon à lacets, le gentilhomme récite, de mémoire, [quelques lignes d'un vieux] recueil (1) ; et, en vérité, à l'entendre on est pénétré d'un saint respect. Mais voici le messager de tout à l'heure [qui revient] (2) ; sans doute était-il allé tout près seulement ; il fait comprendre à son maître, par ses grimaces [, qu'il apporte une réponse]. C'est grand'pitié de voir alors le jeune homme cesser soudain sa récitation et appliquer toute son attention à lire cette réponse (3).

[On admire parfois] cette gracieuse scène : un jeune [seigneur] d'une agréable figure, passe à cheval ; il porte un très joli costume : manteau de cour, habit de dessus ou casaque de chasse, dont les manches paraissent, à leur ouverture, gonflées par celles de nombreux vêtements de dessous. Sans arrêter sa monture, [ce cavalier tend à] un serviteur qui l'escorte une « lettre tordue » que l'homme prend en levant les yeux [vers son maître].

C'était une maison entourée d'un vaste jardin, et dont le devant était ombragé par de grands arbres. Les fenêtres de treillis des faces orientale et méridionale étaient levées, et ainsi l'on pouvait voir, par toutes les baies, l'intérieur de l'habitation, à l'aspect frais [et aéré].

Un écran de quatre pieds avait été dressé dans la salle principale, et on avait placé devant cet écran un coussin rond, sur lequel s'était assis un bonze qui pouvait avoir un peu plus de trente ans. Ce prêtre n'avait pas une figure désagréable, et il portait un brillant costume d'apparat : une robe couleur d'encre claire, avec une étole de fine soie. Tout en maniant un éventail

(1) *Rokou*. Cf. S., p. 107.

Autre texte : « Le sixième volume (*rokou no kwan'*) [du « Sôûtra du Lotus »] » (voir S., p. 104, 9^o).

(2) Ces mots sont donnés par la traduction du texte de M. Kanéko (p. 1081).

(3) Autre texte : « ...réponse]. Alors le jeune homme cesse brusquement sa récitation, et son attention, changeant d'objet, se porte sur [cette réponse]. Il est amusant [de se demander] si le galant mérite, en agissant ainsi, une punition du Ciel. »

de teinte clou de girofle, il récitait la « Formule magique des mille mains » (1).

Quelque personne de la maison était, sans doute, cruellement tourmentée par un esprit mauvais (2), car je vis une jeune fille, grande et forte, sortir en se traînant (3) de la chambre du fond, et je pensai qu'elle devait se trouver là pour recevoir en elle [le démon que les exorcismes forceraient à abandonner la malade] (4). Elle avait de superbes cheveux, et portait un vêtement non doublé, de soie raide, et une longue jupe claire.

Quand elle se fut assise devant un écran de trois pieds, dressé à côté du prêtre, ce dernier se tourna vers l'extérieur (5) ; il donna [à cette femme] une toute petite massue de prière (6), brillante ; puis il commença de lire les paroles magiques, d'une voix saccadée, en fermant les yeux. On était, à l'entendre, pénétré de respect, et de nombreuses dames, sans se dérober aux regards, se tenaient là, contemplant la scène. Un long temps n'était pas écoulé, quand la jeune fille se mit à frissonner, et se pâma. A voir peu à peu se produire l'action divine à mesure que le bonze disait la formule, on se sentait pris d'une religieuse terreur. Derrière la femme, qu'ils éventaient doucement, se trouvaient son frère aîné, un jeune homme, vêtu d'un manteau, qui venait d'arriver à sa majorité (7), mais avait encore la sveltesse de l'adolescence, et quelques amis. Tous ceux qui étaient réunis là semblaient remplis de vénération ; mais pourtant, si cette jeune fille avait eu ses facultés normales, comme elle se serait sentie embarrassée et honteuse [en se voyant ainsi exposée aux yeux de tous] ! Bien qu'on sût qu'elle ne souffrait pas elle-même, ses plaintes et ses gémissements lugubres faisaient pitié, et une amie de la personne malade eut la charmante pensée de venir s'asseoir près de l'écran, et de remettre un peu d'ordre dans les vêtements [de cette femme].

A ce moment, on annonça que la patiente allait un peu mieux ; de jeunes dames apportèrent, de la cuisine, de l'eau chaude et diverses choses. Pendant le [peu de] temps qu'elles mirent à accomplir leur office, l'inquiétude les gagna, et elles revinrent après avoir remporté bien vite la bassine (8). Elles avaient de jolis vêtements

(1) *Sén'joudarani*. Cf. S., p. 279.

(2) *Mono-mo-ké*. Voir S., p. 117.

(3) Cf. p. 134, n. 8.

(4) Voir S., p. 117.

(5) Autre texte : « ...vers elle, il donna... »

(6) *Toko, tokko*. Cf. S., p. 47.

(7) C'est-à-dire dont le *ghém'boukou* (voir S., p. 143) avait été célébré peu de temps auparavant.

(8) Autre texte : « ...accomplir leur office, impatientes de voir, elles jetèrent des regards rapides sur la scène tout en portant la bassine. Elles avaient de jolis vêtements... »

non doublés et des jupes d'apparat, violet-clair, qui n'étaient pas encore fanées le moins du monde. C'était ravissant.

A l'heure du Singe (1), l'exorciste, après avoir fort malmené l'esprit mauvais, et lui avoir fait demander grâce, le congédia. « Ah ! [s'exclama, en se réveillant, la jeune fille qui avait aidé le bonze à chasser le démon ;] quelle chose stupéfiante ! Je croyais être derrière l'écran, et me voici devant. Qu'est-ce qui a pu se passer ? » D'un air honteux, elle répandit ses cheveux sur son visage [pour le cacher], et elle allait se glisser [à l'intérieur de la maison], quand le prêtre, la retenant un instant, murmura quelques mots de prière, et lui demanda : « Comment [vous sentez-vous ?] Vous voilà tout à fait rassérénée ! » avec un sourire qui me parut ajouter encore à sa confusion.

Le bonze prit alors congé en déclarant : « J'aurais voulu rester un moment de plus ; mais voici arrivée l'heure... » (2), et il allait se retirer, quand les assistants lui répondirent pour l'arrêter : « Attendez un peu, nous voudrions vous offrir quelque chose (3). »

Comme il se disposait à partir, cependant, en grande hâte, une personne (je pense que c'était une fille noble (4) de la maison) sortit en se traînant (5) [de l'appartement intérieur], et lui dit en se tenant près du store [qui fermait cet appartement] (6) : « Votre visite, qui nous a comblés de joie, a été si efficace que le mal paraît maintenant apaisé. Pourtant, avant votre arrivée, il semblait que la patiente aurait beaucoup de peine à le supporter. [Le maître de céans] vous envoie mille remerciements (7). Soyez assez bon pour revenir, demain encore, faire vos prières, quand vous en aurez le loisir. »

Le bonze répondit : « Nous avons affaire, il me semble, à un démon fort rancunier (8), et je crois qu'il vous faut continuer à veiller sans négligence. Je me réjouis du soulagement que mes soins ont pu procurer [à la malade]. »

Après ces quelques mots, le prêtre s'éloigna si majestueusement

(1) Seize heures. Cf. S., p. 19.

(2) « ...Voici arrivée l'heure [de mes exercices religieux]. » Il doit s'agir de l'heure à laquelle ce prêtre dit le *ném'boutsou* (voir S., p. 109), le soir.

(3) L'original a ici *hōtchi hōtō*. Le sens de *hōtchi* doit être analogue à celui de *foucé*, « aumône faite aux bonzes » (au XVII^e siècle, on disait *hattchi*). *Hōtō* est sans doute voisin de *hōsha*, « récompense », « remerciement », « aumône », « don ».

(4) *Jōrō*. Cf. S., p. 70.

(5) Voir p. 134, n. 8.

(6) Autre texte : « ...intérieur] et, en se tenant près du store [qui fermait cet appartement], lui répéta ces paroles [du maître de la maison] : « Votre visite... »

(7) Autre texte : « ...supporter. Nous vous en remercions mille fois. Soyez assez bon... »

(8) *Shōunéki*. Cf. S., p. 208, n. 4.

que tous les assistants crurent voir un Bouddha descendu sur la terre (1).

Il est agréable d'avoir à son service de jolis petits pages ayant de longs cheveux, des valets qui sont plus grands, mais dont le superbe chevelure étonne les gens qui ont remarqué leur barbe déjà poussée, et aussi [, pour les travaux pénibles,] quantité de solides gaillards qui semblent toujours occupés.

Avoir tous ces domestiques, et être considéré comme un personnage dans toutes les bonnes maisons, voilà, il me semble, un sort désirable, même pour un bonze ! On peut supposer quelle peut être la joie des parents [de l'homme assez fortuné pour posséder tout cela].

162. CHOSES DÉSAGRÉABLES À VOIR

Quelqu'un dont l'habit a la couture du dos tirée sur le côté.

Les gens qui allongent un grand cou [hors de leur collet, rabattu sur leurs épaules].

La voiture d'un haut dignitaire, dont les rideaux intérieurs paraissent sales.

Les gens qui amènent des enfants chez des personnes auxquelles ils font, seulement, de rares visites.

Un jeune garçon portant un pantalon et chaussé de hautes sandales (2) ; mais cela, c'est à la mode à présent !

Des dames, en « costume de jarre » (3), qui marchent en se hâtant.

Un bonze qui fait l'office de devin (4), et met une coiffure de papier pour accomplir les rites magiques de purification (5).

Une femme maigre, laide, ayant la peau brune, qui porte une perruque.

[Une pareille femme] qui fait la sieste avec un homme barbu et décharné (6). Quel joli spectacle croyaient-ils donc offrir en s'étendant ainsi [en plein jour] ? Si c'était la nuit, [il n'y aurait rien à redire ;] alors, les gens ne peuvent apercevoir votre figure ; ils sont d'ailleurs tous couchés, et l'on n'a donc pas besoin de rester debout de crainte qu'ils ne vous trouvent laid [en vous voyant dormir].

(1) Comparer p. 215. (2) *Ashida*. Voir S., p. 51.

(3) Cf. S., p. 50.

(4) Autre traduction : « Un bonze ou un devin qui met une coiffure... »

(5) *Haraé*. Voir S., p. 116.

(6) Autre texte : « ...qui porte une perruque. Un homme barbu et décharné qui fait la sieste. Quel joli spectacle... »

[Si tous ceux qui ne sont pas beaux] quittaient leur lit de bon matin, cela vaudrait mieux pour les yeux [des gens].

Les très jolies femmes, quand elles s'éveillent après avoir fait la sieste, en été, paraissent encore un peu plus gracieuses qu'à l'ordinaire ; mais celles dont la figure est médiocre ne manquent pas d'avoir, alors, la peau luisante, le visage bouffi de sommeil, et même, si le hasard ne les favorise pas, les joues tordues. Ah ! quand [deux personnes qui viennent de faire la sieste côte à côte] se regardent mutuellement, elles se sentent lasses de vivre !

Lorsqu'une personne ayant la peau brune porte un vêtement sans doublure, de soie raide, c'est très laid. [Pourtant,] bien qu'un habit non doublé, de soie assouplie (1), soit tout aussi transparent, on ne trouverait pas mal que cette personne en eût un. [Si le premier vêtement déplaît,] c'est peut-être qu'il laisse voir le nombril (2).

Le soir tombe, et je ne puis plus tracer les caractères. D'ailleurs, mon pinceau est usé. Je voudrais pourtant [, avant de] terminer [, ajouter] ces quelques lignes : Dans ces mémoires, rédigés pendant les heures où, retirée chez moi, loin du Palais, je m'ennuyais et me croyais à l'abri des regards, j'ai rassemblé des notes sur les événements qui s'étaient déroulés devant mes yeux et sur les réflexions que j'avais faites en mon âme. Comme ils renferment des passages où l'on trouverait [, me disais-je,] que j'avais manqué de charité, trop bavardé, ou consigné des remarques fort désagréables pour les gens, je me proposais de cacher avec soin mon cahier. Hélas ! [quelqu'un l'a découvert, et] je n'ai pu retenir mes larmes (3).

Un jour, le Ministre du centre (4) ayant apporté à l'Impératrice toute une liasse de papier, Sa Majesté demanda : « Que faudrait-il écrire là-dessus ? On a déjà copié, par ordre de l'Empereur, le livre des « Mémoires historiques » (5). — Moi, dis-je alors, je ferais de ces feuilles un carnet de chevet (6). — Eh bien, prenez-les ! » répondit ma maîtresse. Elle me donna [tout ce qu'elle avait

(1) *Noshi-hitod*. Cf. S., p. 48, n. 3.

(2) Le deuxième vêtement était rouge, et ne laissait pas voir la peau brune.

(3) Autre texte : « soigneusement. Mais hélas, voici mes notes publiées contre mon attente ! Un jour... »

(4) *Outchi no otodo* (S., p. 64), Foujiwara Korétchika. Voir S., pp. 178, 245.

(5) *Shiki* (en chinois : *Shih-tchi*). Cf. S., p. 125.

(6) *Makoura*, litt. : « un oreiller ». Voir Revon, *Anthologie*, p. 197 : « une liasse de papier blanc où elle jetait ses pensées intimes comme elle les eût confiées à son oreiller, un cahier où elle consignait ses impressions, aux heures de loisir, dans le secret de sa

reçu], et je me mis en devoir d'employer complètement cette inépuisable quantité de papier en y notant les faits étranges, les choses du passé et les autres, quelles qu'elles fussent. J'ai donc, très souvent, [laissé courir mon pinceau] sans beaucoup d'attention. Règle générale, j'ai rapporté ce que j'avais observé de curieux dans le monde ; mais j'ai choisi, de même, ce qui me semblait de nature à montrer la splendeur des hommes, et j'ai parlé encore des poésies, des arbres, des herbes, des oiseaux et des insectes. Aussi bien, on pourrait me critiquer et dire : « C'est encore pire que l'on ne craignait, et sa médiocrité apparaît, manifeste (1) ! » [La plupart, cependant, ne sont pas de cet avis.] J'avais songé : « Comme j'ai simplement jeté sur le papier, pour me distraire, les idées qui m'étaient venues spontanément, dans la solitude, estimera-t-on, au moins, que mon ouvrage est d'une qualité ordinaire, lorsqu'il sera mêlé aux autres ? » Et voici que les gens, après l'avoir parcouru, se sont exclamés : « [Il y a de quoi rendre] honteux [tous les écrivains] ! » J'en ai été fort surprise (2). A la vérité, si l'on considère la question sous un certain point de vue, on pensera sans doute qu'ils avaient raison. Je trouve bien ce que le monde déteste, et mal ce qu'il loue ; il est facile, par là, de juger de mon caractère. Quoiqu'il en soit, un seul point me contrarie : c'est qu'on ait lu ces pages.

A l'époque (3) où le Capitaine de la division de gauche de la garde du corps (4) était encore gouverneur d'Icê, il me fit visite chez moi [, pendant un de mes congés]. Je voulus lui offrir une natte que j'aperçus près du bord de la véranda ; mais mon cahier

chambre, peut-être bien le soir, près de cet oreiller même, bref, une sorte de carnet de chevet. »

Il est possible qu'une des raisons pour lesquelles le titre de *Makoura no sōshi* fut donné à l'ouvrage de Séi ait été trouvée dans la ressemblance du mot *makoura* avec *makkoura*, qui signifie « très sombre, tout à fait obscur », et rappelle les premiers mots du chapitre (« L'obscurité est venue... »). Le titre des « Notes de chevet », si on l'entend avec ce deuxième sens, convient fort bien à un ouvrage qui a grand besoin d'être éclairé. Cf. S., p. 206, n. 3 et 4.

A propos du cahier de notes, comparer p. 256.

(1) *Kokoro mié nari* : « On voit son cœur, son esprit [peu cultivé] ! »

Autre texte : « et l'on a vu... »

(2) Autre texte : « ...écrivains] ! » Cela m'a été fort agréable. A la vérité... »

(3) Le chapitre qui suit ne se trouve que dans une des éditions anciennes de l'ouvrage, et il a, fort probablement, été ajouté par quelque copiste. M. Mizogoutchi le donne en note (p. 908). M. Kanéko en fait le dernier chapitre de sa grande édition du *Makoura no sōshi* (Kanéko, *Hyōshakou*, p. 1097).

(4) Minamoto Tsounéouça (cf. S., pp. 171, 184, 248). Il fut gouverneur d'Icê du douzième mois de 995 au douzième mois de 996.

se trouvait justement posé sur cette natte, et je l'attirai avec elle. Hors de moi, j'eus beau me précipiter pour le saisir : [Tsouné-fouça] le prit et l'emporta sur-le-champ ; il me le rendit seulement beaucoup plus tard. C'est, je pense, à la suite de cet accident que mon livre commença sa carrière.

Table des Matières

	pages
INTRODUCTION	VII
NOTE SUR LA TRANSCRIPTION DES MOTS JAPONAIS	XVIII
BIBLIOGRAPHIE	XIX

LES NOTES DE CHEVET

1. <i>Au printemps, c'est l'aurore....</i> Les saisons.....	1
2. <i>Les époques</i>	1
3. <i>Le premier jour de l'an</i>	2
Le septième jour, les « jeunes plantes », les « che- vaux blancs »	2
Le huitième jour.....	3
Le quizième jour, la « bouillie de la pleine lune » ..	3
L'époque où l'on nomme les préfets.....	4
Le troisième jour du troisième mois.....	4
L'époque de la fête de Kamo.....	4
4. <i>Choses particulières</i>	5
Réflexions sur la vie des bonzes et des exorcistes..	5
Séjour de l'impératrice dans la maison de l'inten- dant Narimaça. La porte trop étroite.....	6
Visite nocturne de Narimaça	8
Comment s'exprimait Narimaça.....	9
Narimaça vient voir Séi.....	9
La chatte et le chien.....	10
Réflexions sur le temps qui convient en divers jours de l'année	12
Les fonctionnaires nouvellement promus.....	13
Le chêne et l'évêque Jōshō.....	13
5. <i>Montagnes</i>	14
6. <i>Pics</i>	15
7. <i>Plaines</i> (voir aussi les landes, p. 221)	15

	pages
8. <i>Marchés</i>	16
9. <i>Gouffres</i>	16
10. <i>Mers</i>	16
11. <i>Bacs</i>	17
12. <i>Tombes impériales</i>	17
13. <i>Edifices</i>	17
Au Palais pur et frais.....	18
L'empereur Ên'yōu et ses courtisans.....	20
L'étude du « Recueil ancien et moderne ».....	21
L'empereur Mourakami et l'épouse impériale...	21
Réflexions sur le sort des dames du Palais.....	23
14. <i>Choses désolantes</i> (voir aussi pp. 27, 118, 122 ; p. 153, n. 1 ; pp. 303, 312).....	24
15. <i>Choses dont on néglige souvent la fin</i>	27
16. <i>Choses que l'on méprise</i>	27
17. <i>Choses détestables</i> (voir aussi pp. 24, 118, 122 ; p. 153, n. 1 ; pp. 303, 312).....	27
Séjour de l'empereur au Petit Palais de la Pre- mière avenue ; la leçon de musique.....	31
Choses détestables (suite) ; la langage incorrect (voir aussi p. 276).....	32
18. <i>Choses qui font battre le cœur</i> (voir aussi pp. 145, 146)	34
19. <i>Choses qui font naître un doux souvenir du passé</i> (voir aussi p. 201)	35
20. <i>Choses qui égayent le cœur</i> (voir aussi p. 83, 253)....	35
Les prédicateurs.....	37
Réflexions sur les gens qui vont écouter les ser- mons : les anciens chambellans, les jeunes nobles, les femmes	37
Pèlerinage au temple de Bōdai.....	39
Les Huit Instructions de la profession bouddhique, au Palais de Koshirokawa	40
Au septième mois, la chaleur extrême	45
Scène matinale ; après le départ d'un galant ...	45
21. <i>Fleurs des arbres</i>	47
22. <i>Étangs</i>	48
23. <i>Fêtes</i> . La fête du cinquième mois.....	49
24. <i>Arbres</i>	51
25. <i>Oiseaux</i>	54
26. <i>Choses élégantes</i> (voir aussi p. 109).....	57
27. <i>Insectes</i>	57
L'agrément de la sieste, au septième mois.....	58

	pages
28. <i>Choses qui ne s'accordent pas</i>	59
Dans un couloir du Palais.....	60
Choses qui ne s'accordent pas (suite).....	60
L'office domestique	60
L'utilité d'une escorte.....	61
Le censeur sous-chef des chambellans Foujiwara no Youkinari.	61
A la fin du troisième mois, le manteau trop chaud .	63
L'empereur et l'impératrice réveillent Séi	63
Youkinari surprend Séi.....	64
L'appel au Palais.....	64
Minamoto no Maçahiro (voir aussi p. 142).....	65
Comment il convient d'appeler les dames.....	65
Les avantages de l'embonpoint	66
Comment les domestiques doivent être habillés.	66
Promenade en voiture ; choses vues au passage.	67
29. <i>Cascades</i>	68
30. <i>Rivières</i>	68
31. <i>Ponts</i>	69
32. <i>Villages</i>	70
33. <i>Herbes</i>	70
34. <i>Recueils de poésies</i>	72
35. <i>Sujets de poésies</i>	72
36. <i>Fleurs des herbes</i>	73
37. <i>Choses peu rassurantes</i> (voir aussi pp. 201, 292).....	75
38. <i>Choses qu'on ne peut comparer</i>	76
Le charme des nuits d'été.....	76
Les délices des matins d'hiver.....	77
Les visiteurs doivent avoir des laquais bien stylés.	77
39. <i>Choses rares</i>	78
La nuit au Palais impérial, les visites	78
Le jour de la répétition musicale, avant la fête de Kamo.....	80
Séjour de l'impératrice au palais où sont les bu- reaux de sa Maison. Les allées et venues des cour- tisans.....	81
Scène dans le jardin, un matin.....	81
40. <i>Choses qu'il ne valait pas la peine de faire</i>	82
41. <i>Choses dont on n'a aucun regret</i>	82
42. <i>Choses qui paraissent agréables</i> (voir aussi pp. 35, 253)..	83
Le paravent qui représente l'enfer. Le concert ...	83

	pages
Le capitaine de la garde du corps, sous-chef des chambellans, Foujiwara no Tadanobou écoute des racontages, et se brouille avec Séi.....	84
Tadanobou écrit à Séi.....	85
Tadanobou vient voir Séi.....	89
Séi, en congé, essaie d'éviter les visites.....	92
Séi se brouille avec le sous-chef du service des Réparations, Tatchibana no Norimitsou.....	94
43. <i>Choses qui semblent éveiller la mélancolie</i> (voir aussi p. 170).....	95
L'impératrice rappelle Séi.....	95
Les deux religieuses mendiante.....	96
La montagne de neige.....	98
Un message de la princesse consacrée.....	101
La montagne de neige (suite).....	102
44. <i>Choses splendides</i> (voir aussi pp. 171, 286).....	106
45. <i>Choses qui ont une grâce raffinée</i> (voir aussi p. 57).....	109
Les danseuses de la Cinquième fête.....	111
Choses qui ont une grâce raffinée (suite).....	114
Le Palais à l'époque de la Cinquième fête.....	114
La répétition des danses.....	115
La guitare sans nom.....	116
Les instruments de musique du Palais.....	116
Après le concert ; la guitare de l'impératrice.....	117
La nourrice de l'impératrice part pour la province de Hyōuga.....	117
46. <i>Choses contrariantes</i> (voir aussi pp. 24, 27, 122 ; p. 153, n. 1 ; pp. 303, 312).....	118
L'impératrice au Palais du sud ; la couture trop vite faite.....	118
Choses contrariantes (suite).....	119
Querelle d'amoureux.....	120
47. <i>Choses gênantes</i> (voir aussi p. 156).....	121
48. <i>Choses qui frappent de stupeur</i> (voir aussi p. 182)....	122
49. <i>Choses pénibles</i> (voir aussi pp. 24, 27, 118 ; p. 153, n. 1 ; pp. 303, 312).....	122
Pendant l'abstinence du cinquième mois.....	123
Les dames vont, en voiture, entendre le coucou.....	123
Séi refuse de prendre part à un concours de poésies. La nuit du Singe.....	129
Séi veut être préférée.....	130

	pages
L'éventail du deuxième sous-secrétaire d'État Foujiwara no Takaïé.....	131
L'esprit et la mauvaise écriture de Foujiwara no Noboutsouné.....	131
La princesse du Palais de la belle vue entre au pa- lais du prince héritier, et vient voir l'impératrice.	133
Le rameau de prunier défleuri.....	140
Les flocons de neige, pétales qui s'éparpillent au vent.	140
50. <i>Choses qui sont loin [du terme]</i>	141
Minamoto no Maçahiro (voir aussi p. 65).....	142
51. <i>Barrières</i>	143
52. <i>Bois</i>	144
Le dernier jour du quatrième mois, le bac du fleuve Yodo.	145
53. <i>Sources chaudes</i>	145
54. <i>Choses qu'on entend parfois avec plus d'émotion qu'à l'ordinaire</i> (voir aussi pp. 34, 146).....	145
55. <i>Choses qui perdent à être peintes</i>	145
56. <i>Choses qui gagnent à être peintes</i>	146
57. <i>Choses qui émeuvent profondément</i> (v. aussi pp. 34, 145)	146
Les pèlerins de Mitaké.....	146
Choses qui émeuvent profondément (suite).....	147
Un pèlerinage au temple de Hacé.....	148
58. (1) <i>Choses qui paraissent pitoyables</i>	153
59. <i>Choses qui donnent une impression de chaleur</i>	154
60. <i>Crozes qui font honte</i>	154
61. <i>Choses sans valeur</i> (voir aussi p. 171).....	155
Les prières, la formule magique de l'Œil des Boud- dhas.....	156
62. <i>Choses embarrassantes</i> (voir aussi p. 121).....	156
Au retour du temple de Yawata, l'empereur rend ses devoirs à sa mère.....	157
Splendeur du maire du palais Foujiwara no Mi- tchtaka.....	158
La rosée matinale, dans le jardin, au neuvième mois.....	159
Les « jeunes plantes », l' « herbe sans oreilles ».....	159
Au deuxième mois, l'examen, l'adoration de Confucius	160

(1) Dans certaines éditions des « Notes de chevet », un chapitre spécial, que nous pourrions appeler le chapitre LVII bis, est intercalé entre ceux qui sont consacrés aux « choses qui émeuvent profondément » et aux « choses qui paraissent pitoyables ». Voir p. 153, n. 1.

	pages
Youkinari envoie à Séi des « gâteaux carrés ».....	160
Les tablettes des chambellans.....	162
Les noms des vêtements.....	162
Le dix du neuvième mois, cérémonie à l'intention du défunt maire du palais.....	163
Tadanobou propose à Séi de renouer leurs relations.....	164
Youkinari quitte Séi, une nuit, très tard. Échange de lettres.....	164
Au cinquième mois : les courtisans demandent à Séi le surnom du bambou.....	166
Un an après la mort de l'empereur En'yōu, on abandonne les habits de deuil. Poésie reçue par la dame Tōzammī.....	168
63. <i>Choses qui emplissent l'âme de tristesse</i> (voir aussi p. 95)..	170
64. <i>Choses qui distraient dans les moments d'ennui</i>	171
65. <i>Choses qui ne sont bonnes à rien</i> (voir aussi pp. 155, 201).	171
66. <i>Choses qui sont les plus belles du monde</i> (voir aussi pp. 106, 286).....	171
La fête d'Iwashimizou. Festin, musique, danses..	171
La danse sacrée, après le retour de la fête de Kamo.	173
Les danses à la fête de Kamo.....	174
Le danseur défunt.	174
Danse au Palais, après la fête d'Iwashimizou....	174
Après la mort du maire du palais, l'impératrice demeure au Petit Palais de la Deuxième avenue. Séi reste à la campagne.....	175
Séi se rend auprès de sa maîtresse ; racontages des dames à son sujet.....	176
Séi reste à l'écart ; l'impératrice lui envoie un pétale de kerrie.....	177
Séi revient près de l'impératrice.....	177
Histoire du concours d'énigmes.....	178
Le dix du premier mois : un jeune garçon cueille des rameaux de pêcher.....	179
Les joueurs de trictrac.....	180
Les joueurs de dames.....	181
67. <i>Choses effrayantes</i> (voir aussi pp. 185, 249).....	181
68. <i>Choses qui semblent pures</i>	181
69. <i>Choses qui paraissent malpropres</i> (voir aussi pp. 186, 249).....	181

	pages
70. <i>Choses qui semblent vulgaires</i>	182
71. <i>Choses qui remplissent d'angoisse</i> (voir aussi p. 122).....	182
72. <i>Choses ravissantes</i> (voir aussi p. 218).....	183
73. <i>Choses sans retenue</i>	184
74. <i>Choses qui ont un nom effrayant</i> (voir aussi pp. 181, 249).....	185
75. <i>Choses qui n'offrent rien d'extraordinaire au regard, et qui prennent une importance exagérée quand on écrit leurs noms en caractères chinois</i>	186
76. <i>Choses qui ont un aspect sale</i> (voir aussi pp. 181, 249).....	186
77. <i>Occasions dans lesquelles les choses sans valeur prennent de l'importance</i>	187
78. <i>Choses qui paraissent affligeantes</i>	188
79. <i>Choses enviables</i>	188
Pèlerinage aux temples d'Inari.....	189
Choses enviables (suite)	189
80. <i>Choses que l'on a hâte de voir, ou d'entendre</i>	190
81. <i>Choses impatientantes</i>	191
Séjour de l'impératrice au Palais du Conseil d'État ; les amusements des dames	193
Visite de Tadanobou et de Minamoto no Noboukata.....	195
La tisserande pressée	196
Tadanobou et Séi se servent d'un langage secret ; dépit de Noboukata	197
Tadanobou est nommé conseiller d'État.....	198
Noboukata se flatte de l'égaliser dans la récitation des vers.....	198
Séi envoie à Noboukata une lettre qu'il trouve blessante.....	199
Les amours de Noboukata et de la dame d'honneur Sakyō	199
82. <i>Choses qui ne servent plus à rien, mais qui rappellent le passé</i> (voir aussi p. 35).....	201
83. <i>Choses auxquelles on ne peut guère se fier</i> (voir aussi pp. 75, 292)	201
Le sermon ininterrompu.....	201
84. <i>Choses qui sont éloignées, bien que proches</i>	202
85. <i>Choses qui sont proches, bien qu'éloignées</i>	202
86. <i>Puits</i>	202
87. <i>Gouverneurs de province</i>	203
88. <i>Vice-gouverneurs qui occupent des postes provisoires</i> ..	203

	pages
89. <i>Fonctionnaires du cinquième rang</i>	203
La maison d'un fonctionnaire.....	203
La demeure d'une femme seule.....	204
Les ennuis d'une dame du Palais qui habite dans une maison étrangère.....	204
Nuit de neige.....	206
La neige, la lune et les fleurs : anecdote du temps de l'empereur Mourakami.....	207
Autre anecdote : la grenouille brûlée.....	207
Les poupées.....	208
Arrivée de Séi à la Cour.....	208
L'éternuement malencontreux.....	212
90. <i>Gens qui ont un air de suffisance</i>	213
91. <i>Le vent</i>	216
Scène matinale après une nuit de tempête. Une jeune femme contemple l'aspect désolé du jardin	217
92. <i>Choses charmantes</i> (voir aussi p. 183).....	218
93. <i>Îles</i>	219
94. <i>Plages</i>	219
95. <i>Baies</i>	219
96. <i>Temples bouddhiques</i>	219
97. <i>Les Saintes Écritures</i>	220
98. <i>Écrits</i>	220
99. <i>Bouddhas</i>	220
100. <i>Contes</i>	221
101. <i>Landes</i> (voir aussi les plaines, p. 15).....	221
102. <i>Formules magiques</i>	221
103. <i>La lecture des Saintes Écritures</i>	222
104. <i>Divertissements</i>	222
105. <i>Danses</i>	222
106. <i>Instrument^s à cordes</i>	222
107. <i>Mélodies</i>	223
108. <i>Flûtes</i>	223
L'orgue à bouche.....	223
Le flageolet	223
109. <i>Choses à voir</i>	224
La fête de Kamo.....	224
Le cortège de l'empereur (voir aussi p. 231).....	225
Le retour de la procession, après la fête de Kamo (voir aussi p. 231).....	225
Les promenades en voiture au cinquième mois..	228
Les voitures qui passent, les soirs d'été.....	228

	pages
Parfums retrouvés.....	228
Le gué, au clair de lune.....	229
110. <i>Choses qui sont bonnes quand elles sont grandes</i>	229
111. <i>Choses qui doivent être courtes</i>	229
112. <i>Choses qui sont à propos dans une maison</i>	229
Rencontres	230
Le cortège de l'empereur (voir aussi p. 225).....	231
Les voitures à la fête de Kamo.....	231
La fête de Kamo (voir aussi p. 225).....	231
Le parapluie d'un galant.....	233
Séjour de l'impératrice au Palais de la Troisième avenue ; avant la fête du cinquième mois.....	234
La dame qui ressemblait au capitaine porte-car- quois.....	234
Comment Minamoto no Narinobou reconnaissait la voix des gens.....	235
L'oreille fine du directeur du Trésor Foujiwara no Maçamitsou.....	235
Écritaires.....	235
Ceux qui écrivent, et ceux qui les regardent.....	236
Les lettres.....	237
113. <i>Relais</i>	237
114. <i>Collines</i>	238
115. <i>Sanctuaires shinntoïstes</i> (voir aussi p. 278)	238
Histoire du sanctuaire d'Aridōshi.....	238
Les questions de l'empereur de Chine.....	239
116. <i>Choses qui tombent du ciel</i>	241
117. <i>Le soleil</i>	242
118. <i>La lune</i>	242
119. <i>Les étoiles</i>	242
120. <i>Les nuages</i>	242
121. <i>Le brouillard</i>	242
122. <i>Choses tumultueuses</i>	243
123. <i>Choses négligées</i>	243
124. <i>Gens qui s'expriment de façon inconvenante</i>	243
125. <i>Gens qui prennent des airs savants</i>	243
126. <i>Hauts dignitaires</i>	244
127. <i>Seigneurs de noble famille</i>	245
128. <i>Prêtres bouddhistes</i>	245
129. <i>Femmes</i>	245
130. <i>Palais et maisons nobles où servent des dames</i>	245

	pages
131. <i>Gens [à propos desquels on se demande] si leur aspect aurait autant [changé], supposé qu'ils fussent [, après avoir quitté ce monde,] revenus dans un autre corps.</i>	246
Des hommes passent sous la neige.....	246
Des courtisans, quittant le Palais, à l'aube, cachent leur visage.....	247
132. <i>Choses qui ne font que passer.....</i>	247
133. <i>Choses que les gens ignorent le plus fréquemment...</i>	247
Au cinquième et au sixième mois, des enfants passent, le soir.....	247
En route, en allant au temple de Kamo ; les payannes dans les rizières.....	248
En chemin, en allant au temple d'Ouzoumaça ; la moisson du riz.....	248
134. <i>Choses très malpropres (voir aussi pp. 181, 186).....</i>	249
135. <i>Choses excessivement effrayantes (voir aussi pp. 181, 185).....</i>	249
136. <i>Choses qui donnent confiance.....</i>	249
Le gendre indifférent.....	250
La haine et l'affection.....	250
L'étrange caractère des hommes.....	251
La sympathie.....	251
La médisance.....	252
Le charme d'un visage.....	252
137. <i>Choses qui rendent heureux (voir aussi pp. 35, 83).....</i>	253
La faveur de l'impératrice est une douce chose..	255
Petites consolations.....	255
L'impératrice envoie à Séi vingt cahiers de papier.	255
L'impératrice envoie à Séi une natte.....	256
Le premier jour du second mois, l'impératrice se rend au Palais de la Deuxième avenue.....	257
Le cerisier couvert de fleurs artificielles.....	258
Arrivée du Maire du palais.....	258
Le cerisier (suite).....	260
Séi quitte le Palais de la Deuxième avenue.....	262
Les dames trop pressées de monter en voiture...	263
Séi revient au Palais de la Deuxième avenue.....	265
Départ pour le temple Shakouzén'ji.....	265
Le cortège de l'impératrice douairière.....	267
Le cortège de l'impératrice.....	268
Arrivée au temple Shakouzén'ji.....	269
Le manteau de Séi.....	273

	pages
La cérémonie au temple Shakouzén'ji (offrande de la Collection des Saintes Écritures).....	274
L'impératrice revient au Palais Impérial.....	275
Les suivantes des dames d'honneur attendent leurs maîtresses au Palais de la Deuxième avenue.	275
138. <i>Choses vénérables et précieuses</i>	275
139. <i>Chansons</i>	275
140. <i>Pantalons à lacets</i>	276
141. <i>Habits de chasse</i>	276
142. <i>Habits sans doublure</i>	276
143. <i>Choses mauvaises</i> . Le langage incorrect (voir aussi p. 32)	276
144. <i>Vêtements de dessous</i>	278
145. <i>Montures d'éventails</i>	278
146. <i>Éventails en bois de thuya</i>	278
147. <i>Divinités [shinintoïstes]</i> (voir aussi p. 238)	278
148. <i>Caps</i>	279
149. <i>Maisons</i>	279
L'annonce de l'heure, au Palais.....	279
Ce qu'on entend le jour et la nuit : l'empereur appelle les courtisans, il joue de la flûte.....	280
Le capitaine de la garde du corps Minamoto no Narinobou	280
Narinobou vient voir Séi, qui ne le reçoit pas. Il con- verse avec la dame d'honneur Hyōbou....	281
Les visites des jours de pluie.....	282
Les visites au clair de lune.....	283
Les inconvénients de la pluie.....	283
Les visites, quand le vent souffle, quand il neige..	283
Au clair de lune, on apporte une lettre.....	284
Rupture et réconciliation.....	284
Sous la neige, un serviteur apporte un message...	285
Une dame lit une lettre, à la brune.....	285
150. <i>Choses magnifiques</i> (voir aussi pp. 106, 171).....	286
Comment on doit allumer le feu.....	287
La neige du pic de Kōrō.....	287
Les acolytes des magiciens.....	287
Le saule aux feuilles trop larges.....	288
Une retraite ennuyeuse	288
Une retraite au temple de Kiyomizou.....	289
Le vingt-quatre du douzième mois, Séi revient, en voiture, d'une cérémonie bouddhique. La campagne sous la lune	290

Loin du Palais, les dames d'honneur parlent de leurs maîtres.....	291
La maison que Séi voudrait habiter, et la vie qu'elle rêve.....	291
151. <i>Gens qui imitent ce que font les autres</i>	292
152. <i>Choses auxquelles on ne peut s'abandonner</i> (voir aussi pp. 75, 201).....	292
Une promenade en bateau.....	292
Les marins.....	292
Les bateaux.....	293
Le port.....	293
Les pêcheuses.....	294
Le lieutenant mauvais fils.....	294
Le manche de la cognée (poésie).....	295
La mère d'Ariwara no Narihira.....	295
Les servantes récitent à tort et à travers.....	295
Les servantes nuisent à ceux qu'elles louent.....	296
Une nuit au Palais. Le coq échappé.....	296
Dans le jardin, la nuit, avec le premier sous-secrétaire d'État Foujiwara no Korétchika.....	297
L'homme dont la maison a brûlé.....	297
Le jeune homme qui n'a plus de mère.....	298
Le manteau du géant et le gilet du nain.....	299
L'armoise de Shimotsouké (poésie).....	299
La dame du Palais et le fils du gouverneur de Tôtômi.....	299
La Montée des rencontres (poésie).....	300
153. <i>Manteaux de femmes</i>	300
154. <i>Manteaux chinois</i>	300
155. <i>Jupes d'apparat</i>	300
156. <i>Vestes</i>	301
157. <i>Tissus</i>	301
158. <i>Dessins [des damas]</i>	301
Les vêtements qu'il est élégant de porter.....	301
Le costume [de vice-président] de la Haute-Cour de Justice.....	302
159. <i>Les maladies</i>	302
Le mal de dents.....	302
La malade et les visiteurs.....	303
Le bonze distrait.....	303
160. <i>Choses désagréables</i> (voir p. 153, n. 1 ; p. 312 ; et aussi pp. 24, 27, 118, 122).....	303
Au temple de Hacé, les importuns.....	304

	pages
161. <i>Choses difficiles à dire</i>	305
Les costumes de cour.....	306
Hommes et femmes doivent avoir un extérieur distingué.....	306
Le repas des charpentiers.....	306
L'étourdi.....	307
Les adieux du galant, sous la lune pâlie de l'au- rore.....	307
Les voitures que l'on emprunte.....	307
Le jeune célibataire.....	308
Un jeune homme passe à cheval.....	309
Le bonze qui chasse les esprits mauvais, et son aide.....	309
Les domestiques qu'il faut avoir.....	312
162. <i>Choses désagréables à voir</i> (comparer p. 153, n. 1 ; p. 303 ; et aussi pp. 24, 27, 118, 122).....	312
Conclusion.....	313
Comment les notes de Séi furent publiées.....	314

Vu le 21 Février 1933 :

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY

Saint-Amand (Cher)
Imprimerie Ch.-A. BÉDU
1934

ERRATA

Le premier nombre indique la page ; le second, s'il est entre parenthèses, une note ; sinon, la ligne (compter à partir du bas quand ce nombre est suivi de la lettre b).

LIRE :

- | | |
|---|---|
| <p>X, (2) Kouni Matsuo
 5, (6) Rectifier le numéro.
 6, 4b Quand l'Impératrice
 10, (4) <i>Myōbou</i>
 12, 21 quelques
 17, (5) Yamato
 20, 16 En'yōu
 21, 9b moderne. » L'empereur
 22, 5b volumes ! — Autrefois
 23, 8 troisièmes
 31, (2) <i>Ko-itchijōin</i>
 » (11) <i>zō</i>
 35, (4) éventail, pense
 40, 1 semblait
 44, 3 trouvaient
 48, (2) Po Tchu-i
 64, 15b store de [ma] chambre (2).
 74, 1 la couleur
 » 3b pêle-mêle
 89, (1) Rectifier le numéro.
 92, (4) citée par Saishō.
 93, (3) Rectifier le numéro.
 98, (6) montagne
 99, (5) <i>Tōgōu</i>
 104, (1) <i>Warafouta</i>. Cf. S., p. 43.
 108, 1 approche les princes
 112, 1 et c'est
 113, (4) Rectifier le numéro.
 115, (3) Idem.
 131, 5 « [Il faut
 » 7 dit. — Mon
 132, 16 Intervenir les chiffres 4 et 3.
 141, 9b Toshikata (5)
 142, 13b voulait dire
 147, 3 Intervenir les chiffres 3 et 2.
 156, (3) doit s'agir</p> | <p>166, 10 de tout, ne
 168, (12) <i>Kwan'jōu</i>
 170, (1) ressemblait avec
 181, (6) étroite
 186, (11) <i>tayōu</i>
 190, 3b teints après les avoir tordus, les
 212, (3) Rectifier le numéro.
 216, 14b arbres, jaunies, se répandent
 223, (2) <i>Sōkō</i>
 » (3) et (4) Intervenir les numéros.
 » (3) <i>Sōfourén</i>
 224, (8) cerisier ou de kerrie pour les
 226, 10b que [la Princesse
 235, 5 Narinobou (2)
 244, 10b un homme
 » (1) et (2) Intervenir les deux notes.
 246, 16 inférieur [du service
 248, (6) rizière ! »
 259, 1b princesses
 264, 8 Koçakon'
 266, (2) Les troisième et quatrième
 filles
 268, 9 bride]. Il
 272, 4b cela n'indique
 277, 2b trouve] pas cela
 278, 9 THUYA (4)
 280, 10b aller à
 » (2) <i>Toki</i>
 284, (4) étaient, en
 289, 4b Supprimer le point après jours]
 300, 7 { Le pont
 et 8 { Le bout
 309, 17 [seigneur], d'une
 313, (3) hélas ! voici
 317, 12 quinzisième</p> |
|---|---|

